This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

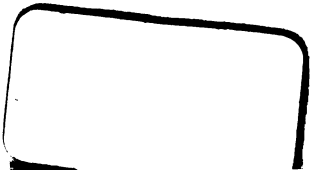
+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

DOX LIBRARY

Astorr Collection.
Presented in 1884.



NIDF
Marmier

CHANTS

POPULAIRES

DU NORD.

ASTOIN NEW-YORK

CATALOGUE DE LA BIBLIOTHÈQUE-CHARPENTIER.

VICTOR HUGO.

Notre-Dame de Paris, 2 vol.
Le Dernier jour d'un Condamné, *Bug-Jargal*, } 1 vol.
Han d'Islande, 1 vol.
Odes et Ballades, 1 vol.
Orientales, 1 vol.
Feuilles d'Automne, *Chants du Crépuscule*, } 1 vol.
Voix intérieures, *Les Rayons et les Ombres.* } 1 vol.
Théâtre, 2 séries.
Cromwell, 1 vol.
Littérature et Philosophie mêlées, 1 vol.

DE BALZAC.

Physiologie du Mariage, 1 vol.
Scènes de la Vie privée, 2 séries.
Scènes de la Vie de province, 2 séries.
Scènes de la Vie parisienne, 2 séries.
Le Médecin de Campagne, 1 vol.
Le Père Goriot, 1 vol.
La Peau de Chagrin, 1 vol.
César Birotteau, 1 vol.
Le Lys dans la Vallée, 1 vol.
La Recherche de l'Absolu, 1 vol.
Histoire des Treize, 1 vol.
Eugénie Grandet, 1 vol.

ALFRED DE VIGNY.

Cinq-Mars, 1 vol.
Stello, 1 vol.
Servitude et Grandeur militaires, 1 vol.
Théâtre complet, 1 vol.
Poésies complètes, 1 vol.

ALFRED DE MUSSET.

Poésies complètes, 1 vol.
Comédies et Proverbes, 1 vol.
Nouvelles, 1 vol.
Confession d'un Enfant du Siècle, 1 vol.

CHARLES NODIER.

Romans (Jean Sbogar, Thérèse, etc.), 1 vol
Contes (Trilby, La Fée, etc., etc.), 1 vol.
Nouvelles (Souvenirs de Jeunesse, etc.), 1 vol
Souvenirs de la Révolution, 1 vol.

GOETHE.

Le Faust complet, trad. Henri Blaze, 1 vol.
Werther, suivi de *Hermann*, trad. Leroux, 1 v
Théâtre, trad. X. Marmier, 1 vol.

MADAME DE STAEL.

Corinne, 1 vol.
Delphine, avec préface de Sainte-Beuve, 1 vol.
De l'Allemagne, avec préface de X. Marmier, 1 v.

CASIMIR DELAVIGNE.

Messéniennes et Poésies diverses, 1 vol.
Théâtre complet, 3 séries.

SAINTE-BEUVE.

Poésies complètes, 1 vol.
Volupté, 1 vol.

AIMÉ MARTIN.

De l'Education des Mères de famille, 1 vol.
Lettres à Sophie sur la Physique, etc., 1 vol.

OUVRAGES DE CHOIX.

Œuvres du comte Xavier de Maistre, 1 vol
Adolphe, etc., etc., par Benjamin Constant, 1 v.
Du Pape, par Joseph de Maistre, 1 vol.
Essais sur l'Histoire de France, par Guizot, 1 v.
Satyre Ménippée, avec notes, par C. Labitte, 1 v.
Œuvres de la comtesse de Souza, 1 vol.
Physiologie du goût, par Brillat-Savarin. } 1 v.
La Gastronomie, poème par Berchoux. }
Obermann, par de Senancour, 1 vol.
Manon Lescaut, par l'abbé Prévost, 1 vol.
Poésies complètes d'André Chénier, 1 vol.
Valérie, par Mme de Krudner, 1 vol.
Poésies de Millevoye, 1 vol
Nouvelles Génevoises, par Töpffer, 1 vol.
Poésies d'Antoine de Latour, 1 vol

CLASSIQUES FRANÇAIS.

Théâtre de J. Racine, 1 vol.
Caractères de La Bruyère, 1 vol.
Pensées de Pascal, 1 vol.
Fables de La Fontaine, 1 vol.
Siècle de Louis XIV, par Voltaire, 1 vol.
Discours sur l'Histoire univ de Bossuet, 1 v.
Confessions de J.-J. Rousseau, 1 vol.
Gil Blas, 1 vol.
Œuvres de Rabelais, 1 vol.
Les Cent Nouvelles Nouvelles, 2 vol.

CLASSIQUES ÉTRANGERS TRAD. EN FRANÇAIS.

Dante. — Divine Comédie, tr. A. Brizeux. } 1 v.
—— La Vie Nouvelle, tr. Delecluze. }
Le Paradis Perdu, trad. Pongerville. } 1 vol.
Voyage sentimental de Sterne, trad. }
Théâtre de Schiller, trad. X. Marmier, 2 v.
Guerre de Trente ans, par Schiller, 1 vol.
La Jérusalem delivrée, tr. A. Desplaces, 1 vol.
Lord Byron, trad Benj. Laroche, 4 séries.
Œuvres de Silvio Pellico, tr. A. de Latour, 1 v.
Le Koran, trad. nouv., par Kasimirsky, 1 vol.
Mémoires d'Alfieri, trad. Ant. de Latour, 1 vol.
La Messiade de Klopstock, trad. en fr., 1 vol.
Le Vicaire de Wakefield, tr. Mme Belloc, 1 v.
Morale de Jésus-Christ et des Apôtres, 1 vol.
Histoire générale des Voyages, 3 séries.
Tom Jones, trad. Léon de Wailly, 2 vol.
Confucius, traduit par M Pauthier, 1 vol.
Confessions de S. Augustin, tr. S.-Victor, 1 vol.
Les Lusiades, de Camoëns, trad. nouv., 1 vol.
Les Fiancés, de Manzoni, tr. R. Dussueil, 1 vol.
Théâtre et Poésies, de Manzoni, t. de Latour, 1 v.
Tristram Shandy, de Sterne, tr. Wailly, 1 vol.
Simple Histoire, tr. par L. de Wailly, 1 vol.

CLASSIQUES GRECS TRADUITS EN FRANÇAIS.

Comédies d'Aristophane, trad. Artaud, 1 vol.
Théâtre de Sophocle, trad. Artaud, 1 vol.
Théâtre d'Eschyle, tr. par Alex. Pieron, 1 v.
République de Platon, trad. nouvelle, 1 v.
Romans grecs, trad. nouv. 1 v.
Histoire d'Hérodote, 2 vol.
Moralistes anciens (Socrate, Epictète, etc.), 1 v.
Histoire de Thucydide, 1 vol
Diogène-Laërce, Vies des Philosophes, 1 v.
Lucien, Dialogues, satir. philosop., etc., 1 vol.
Petits poèmes (Hésiode, etc., etc.), 1 vol.
L'Iliade d'Homère, traduction nouvelle, 1 vol.
L'Odyssée d'Homère, trad. nouv. 1 vol.
Lyriques, 1 vol.

OUVRAGES SOUS PRESSE.

Descartes, 1 vol.
Leibnitz, 2 séries.
Bacon, 2 séries.
Malebranche, 2 séries.
Spinosa, 2 séries.
Poésies et Chants du Nord, p. X. Marmier, 1 v.
Romancero espagnol, tr. par F. Denis, 2 séries.
Poésies de Mme de Girardin, 1 vol.
Nouvelles Parisiennes, par *la même*, 1 vol.
Poésies de Goëthe, tr. par Henri Blaze, 1 vol.
Poésies de Henri Blaze, 1 vol.
Tableau de la Littérature, par Barante, 1 vol.
Education des Femmes, p. Mme de Remusat, 1 v.
Hist. de Philippe-Auguste, par Capefigue, 2 v.

(Novembre 1841.) **122 volumes sont en vente.** Imp. par Béthune et Plon.

CHANTS

POPULAIRES

DU NORD.

Islande. — Danemark. — Suède.
Norvége. — Feroe. — Finlande.

TRADUITS EN FRANÇAIS,

ET PRÉCÉDÉS D'UNE INTRODUCTION,

PAR X. MARMIER.

PARIS,

CHARPENTIER, LIBRAIRE-ÉDITEUR,

29, RUE DE SEINE.

1842.

LENOX LIBRARY
NEW YORK

A SON ALTESSE ROYALE

MADAME LA DUCHESSE D'ORLÉANS.

MADAME,

Au retour d'un des voyages que j'ai eu le bonheur d'entreprendre sous le patronage auguste de Votre Altesse Royale, j'essaie de faire connaître à mes compatriotes quelques chants poétiques des régions lointaines, et je viens avec un profond sentiment de gratitude vous offrir ces fleurs du nord transplan-

tées en France, à vous, Madame, que le nord a vu partir avec douleur et que la France a reçue avec amour.

Je suis avec un profond respect,

MADAME,

De Votre Altesse Royale,

Le très-humble et très-obéissant serviteur,

X. MARMIER.

Paris, 31 décembre 1841.

INTRODUCTION.

Il y a deux poésies écloses comme deux fleurs sur la même tige, coulant comme deux ruisseaux limpides et parfumés de la même source, enfantées comme deux sœurs par la même nature idéale : c'est la poésie populaire et la poésie d'art. Par poésie populaire, nous n'entendons point parler de ces chansons triviales, de ces couplets grossiers qui accompagnent l'égarement de l'orgie à la halle ou à la taverne, et que la raison des gens du peuple même réprouve après l'heure de l'ivresse. Nous n'entendons point parler non plus de ces œuvres d'imitation que des écrivains plus ou moins habiles composent en vue du peuple, en cherchant à s'inspirer de sa pensée et à traduire ses impressions. Non, la poésie populaire proprement dite n'est ni le refrain brutal du carrefour, ni le chant factice élaboré dans le silence d'un salon; c'est la voix même du peuple dans ses jours d'émotion profonde, c'est le chant qui

célèbre ses héros et ses dieux, qui proclame ses triomphes et pleure sur ses désastres. C'est l'épopée de ses temps d'héroïsme et la ballade traditionnelle de ses croyances superstitieuses. C'est le cantique de Moïse sur la montagne, et l'élégie de l'exil auprès des saules du rivage.

« La poésie populaire, dit le bon Montaigne qui l'avait comprise avant que les critiques s'en occupassent, la poésie populaire et purement naturelle a des naïfvetés et des grâces par où elle se compare à la principale beauté de la poésie parfaite selon l'art, comme il se veoid ez villanelles de Gascoigne, et aux chansons qu'on nous rapporte des nations qui n'ont cognoissance d'aulcune science, ni même d'escripture [1]. »

« Les chansons populaires, dit Herder, ce sont les archives du peuple, le trésor de sa science, de sa religion, de sa théogonie, de sa cosmogonie, de la vie de ses pères, des fastes de son histoire. C'est l'expression de son cœur, l'image de son intérieur dans la joie et les larmes, auprès du lit de la fiancée, au bord du tombeau [2]. »

La poésie d'art n'a point fleuri partout et en tout temps avec un égal succès. La poésie populaire naît dans les siècles les plus primitifs et enfonce ses racines dans le sol le plus aride. Il faut à la poésie d'art une

[1] Essais de Montaigne, liv. II, ch. LV.
[2] Volkslieder. Introduction.

tribune, des encouragements, des honneurs. Il ne faut à la poésie populaire qu'un abri au pied de la montagne et une mandoline pour chanter ses douces chansons le long des grands chemins.

Dans les temps anciens, cette poésie éclate par des accents enthousiastes, par des cris de guerre ou des hymnes pieux. Au moyen âge, le ménestrel, le fidler ambulant porte la fiction naïve de village en village; le château se la fait redire dans une de ses grandes salles, et le bourgeois l'apprend dans une de ses veillées. Nulle poésie n'a cueilli plus de fleurs le long de sa route. Elle a une lyre où vibrent toutes les passions, où toutes les idées ont leur corde d'argent ou leur corde d'airain. Les fées l'ont prise à son berceau, les sylphes l'ont entourée de leurs prestiges. Toute jeune, elle a été recevoir le don des péris. Elle s'est épanouie comme une belle plante au soleil d'Orient; elle a connu le palais moresque avec ses soupirs d'amour, et les jardins de Grenade avec leurs parfums d'oranger. Toute jeune aussi, elle a rêvé ses plus beaux rêves chevaleresques : Arthur et la Table-Ronde, Lancelot du Lac avec sa belle Genèvre; Charlemagne et le pieux Roland, le Saint-Graal et ses pieux mystères. Ouvrez-lui donc la lice; c'est une héroïne qui a été sur le champ de bataille avec Bernard del Carpio ou Cid le Campeador. Donnez-lui une place à votre foyer; c'est une bonne jeune fille qui vous dira la complainte de deuil et la complainte d'amour, comment est morte la belle

Rosamonde [1], et comment la femme d'Asan-Aga quitta la tente où reposaient ses deux beaux enfants [2].

Prêtez l'oreille à ce récit, c'est une sibylle qui tient à la main le rameau d'or, c'est une magicienne savante qui connaît les légendes historiques et les légendes fabuleuses, la mythologie des elfes, des géants, des nains, des koboldes, les croyances mystérieuses du christianisme, les tableaux les plus touchants du monde réel et les rêves du monde idéal. A côté de la tradition féerique de Pierre de Stauffenberg [3], elle citera la ballade mystique de la belle fille du sultan [4]; à côté du cri de guerre des Walkiries [5], le conte plaisant de l'Épreuve du manteau [6], l'histoire d'Henri-le-Lion et le Te Deum de la bataille d'Azincourt, la légende maudite du Juif errant [7] et la légende vénérée de sainte Cunégonde. Cette poésie est si flexible et si variée! Elle s'adapte à tous les événements, elle reflète dans son miroir l'es-

[1] Ballades de Percy, t. II, p. 143. C'est sur la tombe de cette belle Rosamonde, maîtresse de Henri II, qu'on écrivit ces vers :

Hìc jacet Rosa mundi, non Rosa munda;
Non redolet, sed olet, quæ redolere solet.

[2] Légende morlaque, l'une des plus belles qui existent : elle a été traduite plusieurs fois en français.

[3] Die Volkslieder der Deutschen, t. II, p. 562.

[4] Nederlandsche Volkszangen de Lejeune, p. 187. Cette légende mystique se retrouve aussi en Allemagne, en Suède, en Danemark.

[5] Herder, Volkslieder.

[6] Ballades de Percy, t. III, p. 2.

[7] Ballades de Percy, t. II, p. 295.

prit de toutes les époques : aujourd'hui, elle viendra édifier ses auditeurs avec le récit d'un pèlerinage périlleux en Terre-Sainte; demain, elle l'égaiera avec les chansons de l'Outlaw et les tableaux de sa vie joyeuse dans la Forêt-Verte [1]. Elle vous amusera avec ses vers à énigmes [2]. Puis, si une circonstance grave se prépare, si des dissensions civiles éclatent, la voilà qui se met en campagne et harcèle de ses flèches le camp ennemi [3]. Plébéienne de naissance, elle a un instinct de popularité qui ne la trompe pas. Du milieu des châteaux où elle est appelée à comparaître, elle tourne encore ses regards vers la chaumière où elle est née. Elle a beau faire vibrer sa lyre au milieu des assemblées de princes et de chevaliers, son allure est plus libre et plus franche quand elle redescend les degrés de marbre du palais, pour chanter sous le tilleul où se réunissent les paysans. Elle se prête, pour un manteau

[1] *Green wood* est le mot qui revient à tout instant dans ces ballades.

[2] C'est une chose que l'on remarque fréquemment dans les poésies du Nord, que ces vers à énigmes. Ils étaient déjà en usage en Allemagne dès le treizième siècle : on trouve plusieurs pièces de ce genre dans le combat de la Wartburg. Il existe aussi quelques chants populaires où un chevalier propose des énigmes à une jeune fille; elle les résout, et il l'épouse. Il est évident que ce genre de poésie, ainsi qu'un grand nombre de légendes du moyen âge, est fondé sur une tradition antique, la tradition du Sphinx.

[3] Au temps de la réformation, la poésie populaire renferma souvent la polémique des divers partis.

de velours, pour une chaîne d'or, aux fêtes des grands, mais elle se donne tout entière aux larmes du peuple. Si vous la cherchez dans les temps de calme, vous la trouverez peut-être nonchalamment penchée sur le fauteuil de la châtelaine; si vous la cherchez dans les jours d'orage, vous la verrez courir à la hâte au milieu de la foule, prendre parti pour la majorité faible et opprimée contre une minorité active et puissante, et, sur cette même lyre qui n'exhalait que des sons si plaintifs et si tendres, faire vibrer tout à coup un accent mâle et énergique. Ainsi, voyez : en Angleterre, elle se fait anglo-saxonne, et attaque, sous le nom de Robin-Hood, les shérifs normands [1]; en France, elle s'en prend à toute heure aux vices des grands et aux vices du clergé; en Allemagne, elle s'élance au milieu de la guerre des paysans et soutient les idées de liberté religieuse; en Hollande, elle est du parti des Gueux pour combattre le despotisme de l'Espagne; en Espagne, c'est elle qui répond aux demandes d'impôts d'Alphonse VIII : La liberté ne se vend à aucun prix.

> El bien de la libertad
> Por ninguno precio es comprado [2].

En Suisse, c'est elle qui soutient les confédérés contre la domination de l'Autriche et les prétentions hau-

[1] Dissertation sur le cycle populaire de Robin-Hood, par Ed. Barry. Paris, 1832.

[2] Romance d'Alphonse VIII. Depping, p. 193.

taines des nobles ; car toute cette poésie, c'est l'image du peuple, c'est le peuple ingénieux et crédule, naïf et subtil, amoureux des idées superstitieuses et accessible aux idées vraies ; le peuple qui se soumet, tout en rêvant à son affranchissement ; le peuple pèlerin et guerrier, d'abord serf, puis homme libre, puis homme fort ; d'abord caché derrière la tourelle du château, les murs de l'abbaye, et grandissant en silence jusqu'à ce qu'un jour il se lève et prenne la place de ses anciens comtes au château, de ses anciens prieurs à l'abbaye.

Dans les contrées les plus tristes, vers les climats les plus rudes, partout où l'homme a posé sa tente ou bâti sa cabane, partout la poésie, cette charmante fille du ciel, est descendue auprès de lui comme un ange d'amour et de consolation, pour sourire à sa joie et s'attendrir à ses souffrances.

Les voyageurs ont trouvé les vestiges de cette poésie naïve, gracieuse, touchante, parmi les peuplades sauvages de l'Amérique et de l'Océanie [1], sur les grèves des mers orageuses et sur le sable des déserts.

[1] Voy., entre autres travaux, le curieux ouvrage de M. Ellis : *Polynesian researches ;* la description de l'Océanie par M. Rienzi dans l'*Univers pittoresque ;* un intéressant article de M. Dulaurier sur la Malaisie, inséré dans la *Revue des Deux-Mondes ;* le voyage de M. Wrangel au nord de la Sibérie, dont nous avons rendu compte dans le même recueil, 1er décembre 1841 ; un passage sur la poésie du Kamtschatka dans l'ouvrage de M. Rühs, qui a pour titre : *l'Edda.*

Si des régions de l'équateur vous tournez vos regards vers les froides montagnes du Nord, ne croyez pas que la poésie disparaisse avec le dernier vallon de verdure et le dernier arbrisseau de fleurs; elle anime encore de son souffle vivifiant les contrées arides; elle voltige comme Ariel à travers les brumes de la plage; elle apporte sur son aile légère les riantes couleurs, les parfums, les trésors d'un autre monde.

En Finlande, les paysans attribuent encore à la poésie une influence magique. Quand ils tombent malades, ils envoient chercher non pas le médecin, mais le poète du canton, qui vient se mettre debout devant leur lit, chante quelques vers mystérieux; et l'on croit que ces vers chassent le méchant esprit qui tourmente le malade. Les Finlandais ont un recueil de chants populaires qui renferment toute leur ancienne mythologie. Ce qu'ils racontent de leur premier scalde Vœinemœïnen montre quelle haute idée ils s'étaient faite de la poésie. Vœinemœïnen est leur Orphée; mais ce n'est pas un simple mortel soumis au maître de l'empire des ténèbres; c'est le dieu de l'intelligence, le dieu suprême, qui a créé le monde et qui le soutient par sa loi d'harmonie. Un jour, ce dieu passait sur un rivage désert; il aperçut un bouleau isolé au bord de la grève et dont les rameaux balancés par le vent rendaient un murmure plaintif. — Pourquoi soupires-tu ainsi? lui dit le voyageur céleste. — Je soupire, repartit le bouleau, parce que je suis né dans la solitude, parce que

jamais le bruit des fêtes ne me réjouit, parce que jamais la jeune fille ne vient s'asseoir au pied de ma tige décharnée avec celui qu'elle aime. Le dieu le prit, et de ses racines nerveuses forma les branches de sa harpe et fit des cordes avec les crins d'un étalon. Puis, quand cet instrument fut achevé, il dit aux vieillards de l'essayer, et les vieillards ne purent en tirer aucun son; il appela les jeunes gens, et la main robuste des jeunes gens ne fut pas plus heureuse que celle des vieillards. Alors Vœinemœïnen prit sa harpe et en fit vibrer, l'une après l'autre, toutes les cordes, et ses chants résonnèrent harmonieusement dans l'air et ébranlèrent toute la nature. Les cascades, en l'écoutant, s'arrêtèrent dans leur chute; les arbres cessèrent de se courber sous le souffle du vent; l'ours se dressa sur ses pattes pour l'entendre. Le dieu lui-même, attendri par ses chants, pleura. Ses larmes coulèrent le long de sa barbe blanche, et traversèrent ses trois manteaux et ses trois tuniques de laine.

Dans une autre contrée, plus âpre encore, plus inculte et plus désolée que la Finlande, dans la province du Norland, nous voyions, il y a deux ans, sur toutes les barques, deux bandes noires cousues à la voile blanche du pêcheur. Ces deux bandes noires sont un hommage rendu à la poésie. Il y avait là un prêtre de campagne, nommé Pierre Dass, qui retraça dans ses vers la vie et les souffrances de cette pauvre population des îles du Nord. Quand il mourut, les pêcheurs arborèrent

au-dessus de leur mât un signe de deuil ; et, dès ce jour-là, ils l'ont gardé ; ils l'emportent dans leurs voyages avec un pieux souvenir.

Le Lapon, ce pauvre pâtre nomade d'un désert de neige, a aussi sa poésie. L'hiver, quand il attelle le renne rapide à son traîneau, ses lèvres roidies par le froid souvent encore murmurent un chant d'amour. Quand il est assis, le soir, sous les lambeaux de laine qui lui servent de tente, il se rappelle les traditions poétiques de ses ancêtres. Il parle de Jabmala, la mère de la mort ; de Sarakka, la déesse des enfantements ; de Stallo, le géant farouche.

Enfin le Groenlandais, cet habitant d'une terre de glace, qui se construit pendant l'hiver un toit de glace, qui n'a pour toute ressource que le phoque, dont il tire de l'huile pour éclairer sa sombre demeure pendant les longues nuits, de la chair pour se nourrir, et des peaux pour se fabriquer des vêtements ; le Groenlandais, au milieu des rigueurs excessives du climat où il est né, dans ces souffrances de toute sorte auxquelles la nature le condamne, cherche encore à traduire en vers ses impressions de joie et ses cris de douleur.

On a publié récemment, en Danemark, un petit volume de chants groenlandais, et Krantz, dans son histoire de cette triste contrée, en rapporte un qui m'a frappé par sa douloureuse simplicité. Ce n'est pas de la poésie, si l'on veut, de la poésie fleurie et harmo-

nieuse ; c'est un tableau de la vie réelle, où l'émotion du cœur n'a point laissé de place à l'imagination ; c'est l'élégie qu'un pauvre pêcheur murmure en songeant à la mort de son fils.

« Malheur à moi ! s'écrie-t-il ; malheur à moi quand il faut que je m'asseoie seul à la place où tu venais t'asseoir ! Ta mère n'a plus besoin de faire sécher tes vêtements. Ma joie s'est égarée dans l'ombre et s'est perdue dans la montagne.

» Autrefois, quand je sortais le soir, j'étais heureux de regarder si je te voyais venir. Tu arrivais avec ta rame, jeune et plein de force, au milieu des jeunes et des vieux.

» Tu ne rentrais jamais les mains vides. Ta caïaque était chargée de phoques et d'oiseaux. Ta mère allumait le feu, préparait les aliments, et ce que tu nous avais apporté nous suffisait à nous et aux gens qui nous entourent.

» Puis, tu distinguais de loin la chaloupe aux banderoles rouges, et tu disais : Voici le marchand. Alors, tu t'en allais sur le rivage et tu recevais ce qu'il y avait de meilleur dans la chaloupe.

» Tu portais au marchand le phoque dont ta mère avait déjà extrait l'huile, et tu recevais en échange des flèches et des chemises.

» A présent tu n'es plus, et quand je songe que tu n'es plus, je sens que la douleur déchire mes entrailles.

Oh ! si je pouvais pleurer comme les autres, mes pleurs adouciraient mon chagrin.

» Que puis-je désirer ? La mort ? La mort, je l'aimerais ; mais qui prendrait soin de ma femme et de mes enfants ? Je veux donc vivre encore, mais mes heures de joie sont passées, elles ne reviendront plus. »

La poésie populaire s'altère et s'efface assez rapidement chez les peuples qui ont de fréquentes communications au dehors, et qui se modifient par leur contact avec les autres peuples. A mesure que d'un idiome d'abord informe et confus on voit se dégager les premiers éléments d'une langue plus correcte, la poésie populaire perd une partie de son pouvoir. Avec les progrès de la langue arrivent les règles grammaticales ; avec la syntaxe on crée la prosodie. Ce qui n'était primitivement qu'un cri de l'âme, une émanation libre et spontanée de la pensée, devient un sujet d'études, un art établi sur des combinaisons prévues et astreint à des règles précises. Alors apparaît la poésie du monde lettré, la poésie écrite, que l'on accueille dans les salons, que l'on couronne dans les académies ; et la poésie populaire, qui devient le partage de la foule ignorante, à mesure que cette foule s'éclaire, descend de degrés en degrés les échelons de la société, jusqu'à ce qu'elle tombe enfin dans l'oubli.

Il existe en Allemagne une légende où se trouvent bien exprimés l'état d'abandon de cette poésie et le

respect que le peuple lui conserve encore, tout en la délaissant.

Un joueur de vielle, qui a long-temps parcouru le monde et émerveillé les bourgeois de la cité et les paysans du village avec ses contes et ses chansons, se voit un jour tellement abandonné, tellement pauvre, que, ne sachant plus à qui avoir recours, il entre, pieds nus, avec ses habits en lambeaux, dans une église pour y chercher un asile. Au fond d'une chapelle il aperçoit une statue de sainte Cécile habillée magnifiquement, portant une couronne étincelante sur la tête et des souliers d'argent aux pieds. Or, comme sainte Cécile est la patronne des musiciens, le pauvre joueur de vielle ne croit pouvoir mieux faire que de s'adresser à elle. Le voilà donc qui se recueille, rappelle ses chansons les plus belles, et les chante avec ardeur et enthousiasme, comme il les chantait dans sa jeunesse au milieu de la foule empressée de l'entendre. Tout à coup, la statue de la sainte s'anime, elle s'incline, et, prenant un de ses souliers d'argent, dont la piété des fidèles lui avait fait hommage, elle le donne à l'artiste. Le bon joueur de vielle le reçoit en remerciant de tout son cœur la généreuse sainte Cécile, et ne perd pas un moment pour aller le vendre à un orfèvre. Mais le soulier est reconnu, et le malheureux vieillard est arrêté, mis en prison, et condamné à mort comme voleur et sacrilége. Au moment où on le conduit au supplice, il demande comme une dernière grâce

permission de s'agenouiller encore aux pieds de sainte Cécile. On la lui accorde. Arrivé devant l'autel, il se met à chanter comme la première fois, et il chante de toute son âme, car il y allait de sa vie; le peuple l'écoute déjà avec attendrissement, et soudain, ô miracle! la statue de la sainte se meut de nouveau, détache son autre soulier, et le donne au condamné. Alors on le délivre de ses fers, et on le ramène dans la ville en triomphe [1].

Je ne sais si je me trompe, mais je trouve dans cette tradition l'allégorie du sentiment de vénération que le peuple conservait encore pour sa vieille poésie. La foule l'abandonne et les saints la protègent; le monde la condamne et les saints la sauvent. Il y a une touchante idée d'amour et de piété à placer ainsi, sous la sauvegarde de la religion, les choses qui courraient risque d'être profanées dans ce monde.

Dans son état de délaissement, la poésie populaire a cependant conservé des partisans fidèles. Quiconque a connu le charme de ses naïves mélodies ne cessera jamais de les aimer, et ceux dont le cœur a été séduit par sa beauté touchante et sans art aiment à lui rendre hommage, et chaque jour la muse candide de nos aïeux, la pauvre muse si douce et si long-temps abandonnée, fait quelque nouvelle conquête parmi les disciples mêmes de la littérature académique. Les philo-

[1] Volkslieder d'Erlach, t. II, p. 375.

logues étudient ses formes primitives de langage et de versification ; les poètes trouvent dans ses élégies d'amour, dans ses récits aventureux une nouvelle source d'inspirations ; les gens du monde eux-mêmes s'émeuvent à ses refrains mélancoliques. On cherche dans le passé, on prête l'oreille à ces sons harmonieux, à ces chants traditionnels qui résonnent encore dans le chalet de la montagne et sur les sentiers du vallon, et la poésie du peuple, évoquée par un sentiment d'amour, sort comme Juliette de son tombeau, et se montre aux regards étonnés avec sa figure virginale, sa robe blanche, sa couronne de fleurs.

L'Espagne est la première contrée qui ait commencé à recueillir ses chants populaires. Son romancero était imprimé dès le seizième siècle [1].

L'Angleterre, l'Écosse sont, comme on le sait, le pays des vieilles ballades et des fictions populaires. Nulle part peut-être, si ce n'est en Allemagne, les traditions poétiques anciennes ne se sont conservées aussi long-temps. Il n'y a pas plus de trente ans que Walter Scott se les faisait encore redire par la mère de Hoog le poète, et c'est d'elle qu'il a appris sa belle

[1] Le premier recueil de romances espagnols est celui de Ferdinand de Castille. Il fut publié en 1510. Le *Cancionero de romances* parut à Anvers en 1555, le *Romancero historiado* de L. Rodriguez en 1579. M. de Ochoa a publié un très-bon choix de ces romances sous le titre de : *Tesoro de los romanceros*, Paris, 1838. M. F. Denis doit prochainement nous donner une traduction de cette chevaleresque et charmante poésie.

ballade de lord Thomas et d'Anne la jolie. Aussi les poésies populaires ont-elles donné lieu à d'importants travaux en Angleterre. Le premier est celui de Percy [1]. C'est, de tous les ouvrages de ce genre, celui qui a peut-être le plus contribué à propager au dehors le goût des poésies traditionnelles en montrant combien de riches documents on pourrait y puiser pour l'histoire de l'art et pour l'histoire d'une nation. Ensuite sont venus les travaux de Warton [2], Ellis [3], Ritson [4], Ewan [5], Jamieson [6], John Finlay [7], et Walter Scott clot dignement cette liste d'œuvres érudites par ses chants du Border [8].

En Hollande, les anciennes poésies populaires, les chants nationaux et les cantiques mystiques du moyen âge étaient épars dans divers recueils connus sous le titre de *Blaauwboeckijes*. M. W. Lejeune en a composé un recueil intéressant [9], et M. Hoffmann de Fallersleben en a publié récemment un autre avec des notes excellentes [10].

[1] Reliques of ancient english poetry, 3 vol. in-8°.

[2] The history of ancient english poetry, 4 vol. V. surtout l'introduction.

[3] Specimens of early english metrical romances.

[4] Ancient english metrical romances.

[5] Old ballads.

[6] Populang songs.

[7] Scottish historical and romantic ballads.

[8] Border's Minstrelsy.

[9] Proeven van de nederlandsche Volkszangen sedert de xv eeuw.

[10] Horæ belgicæ.

Aucune nation n'a surpassé les Allemands, soit dans l'étude de leur propre poésie populaire, soit dans celle des poésies étrangères. Outre leurs recueils nationaux, faits par Gœrres [1], Brentano [2], Erlach [3]; outre leurs recueils en divers dialectes germaniques [4], ils ont encore une collection précieuse de chants populaires des contrées du Nord et du Sud, traduits par Herder; puis les chants populaires de la Russie, par Gœtze; du Danemark, par Grimm; de la Bohême, par Hauker; de la Suède, par Monike; de l'Espagne, par Grimm et Depping; de la Servie, par madame Talvij, à qui l'on doit en outre un très-bon et très-large travail sur la poésie populaire en général [5].

En France, la poésie populaire est dans le patois des provinces, dans ce dialecte fortement trempé, qui, sous une rudesse apparente, cache souvent des tours de phrase charmants et des locutions auxquelles le Dictionnaire de l'Académie, avec ses milliers de mots, ne peut suppléer [6]. Tandis que notre langue littéraire se

[1] Altdeutsche Volks. und Meisterlieder, 1 vol.

[2] Des Knaben Wunderhorn, 3 vol.

[3] Die Volkslieder der Deutschen, 5 vol.

[4] V. entre autres le recueil des chansons souabes, silésiennes, autrichiennes, etc., publié par M. J. Gunther : *Gedichte und Lieder in verschiedessen Deutschen Mundarten*, 1 vol.

[5] Versuch einer geschichtlichen charachteristik der Volkslieder.

[6] V. l'intéressant et savant ouvrage que M. Pierquin de Gembloux a publié à ce sujet, sous le titre de : *Histoire littéraire, philologique et bibliographique des patois.*

nid, et l'on n'entendait plus que le bruissement des flots et le vague murmure des rameaux de sapins courbés et balancés par une brise légère. Au milieu de cette harmonie de la nature, tout à coup j'entendis s'élever une voix fraîche et vibrante dont les modulations avaient je ne sais quoi de serein et de mélancolique comme le paysage déroulé sous mes yeux. C'était la voix d'une jeune fille à la taille élancée, à l'œil brun, qui s'en revenait de la prairie, le chapeau de paille sur la tête, le râteau sur l'épaule, et qui chantait, dans le patois des montagnes, cette chanson, dont ma traduction ne peut rendre le langage naïf, et dont rien ne peut exprimer la touchante mélodie.

Dans l'enclos de mon père,
Vole, mon cœur, vole,
Il y a un pommier doux,
Tout doux.

Trois belles princesses,
Vole, mon cœur, vole,
Sont couchées dessous,
Tout doux.

Las! dit la première,
Vole, mon cœur, vole,
Je crois qu'il fait jour,
Tout doux.

Las! dit la seconde,
Vole, mon cœur, vole,
J'entends le tambour,
Tout doux.

Las! dit la troisième,
Vole, mon cœur, vole,
C'est mon ami doux,
Tout doux.

S'il gagne bataille,
Vole, mon cœur, vole,
Il aura mes amours,
Tout doux.

— Qu'il perde ou qu'il gagne,
Il les aura toujours[1].

[1] Voici une autre chanson franc-comtoise qui nous a été communiquée par l'aimable fille d'un poète qui a puisé dans les charmants entretiens de son père le sentiment tendre et naïf des chants du peuple. Nous n'osons la nommer; mais nous lui appliquerions volontiers, avec tous ceux qui la connaissent, les trois derniers vers de la *Jeune Captive* d'André Chénier :

Qui veut ouïr une chanson,
Une chanson nouvelle,
C'est la fille d'un geôlier
Qui est amoureuse d'un prisonnier.

De grand matin s'étant levée,
S'en va trouver le juge,
A ses genoux s'étant jetée :
Ayez pitié du prisonnier.

Le juge la prend par la main :
— Relevez-vous, la belle.
Le prisonnier, vous ne l'aurez pas;
Il est jugé et en mourra.

La belle s'en est retournée
Au logis de son père.
Sous le traversin de son lit
Les clefs de la prison a mis.

Les clefs de la prison a mis,
A son amant les porte :

Dix ans après, je devais retrouver un chant presque semblable à celui-là au bord du Muonio, à quelques lieues du grand désert de Laponie. Combien il y en a, de ces poésies du peuple, qui mériteraient d'être pieusement recueillies! Combien il y en a que nous ignorons, et qui se chantent chaque jour encore autour de nous sur les landes de Bretagne, sur les coteaux du Béarn et dans les champs de l'Auvergne! Ce sont là ces perles dont parle Gray, ces perles sans tache enfouies dans l'océan du cœur humain, ces fleurs embaumées qui répandent souvent dans l'air leurs inutiles parfums. De louables essais ont été faits pour les arracher à leur obscurité. Puissent ces essais être longtemps continués! La mine est vaste, et les filons qu'elle renferme valent bien la peine d'être explorés [1].

— Ami, sortez de la prison,
Voilà les clefs à l'abandon.

— De la prison ne sortirai,
Ma tant jolie maîtresse,
Otez-moi cet anneau du doigt,
Et faites un autre amant que moi.

Un autre amant ne ferai pas,
Je le proteste et jure,
Je m'en irai dans un couvent
Y prier Dieu pour mon amant.

[1] Il serait trop long d'énumérer toutes les dissertations publiées dans les revues de provinces sur les traditions locales et les poésies populaires de nos divers cantons. Je citerai seulement parmi les principaux travaux de ce genre, en Bretagne, l'excellent recueil publié par M. de la Villemarqué, sous le titre de *Breizaz-brez*, la partie littéraire des *Derniers Bretons* de

Mais j'oublie que ce livre doit être tout entier consacré à la poésie du Nord. Je reviens à mon sujet, et j'essaierai d'abord de caractériser les principaux éléments de cette poésie.

Le pays connu sous le nom de Scandinavie se composait autrefois des trois royaumes de Danemark, de

M. Souvestre, les curieuses recherches de M. de Fréminville, dans son livre sur les antiquités du Finistère et des Côtes-du-Nord; les deux charmants volumes de M. Brizeux, *Marie* et les *Ternaires*, tout imprégnés de cette poésie du sol natal; en Béarn, le livre de Despourrins, livre moderne, il est vrai, mais populaire par la pensée et par la forme; l'*Histoire du Béarn* de M. Mazure, où l'on trouve plusieurs jolies strophes bien connues des habitants du Jurançon; en Franche-Comté, les écrits de M. D. Monnier, esprit ingénieux, érudit patient; les traditions poétiques de M. Demesmay, et le recueil des anciens noëls qui se publie en ce moment à Besançon par l'impulsion de M. Ch. Weiss, ce savant infatigable connu de toute l'Europe littéraire par son érudition consciencieuse et ses études biographiques, vénéré et aimé à juste titre de la province à laquelle il a dévoué sa vie, et qui doit à son exemple, à ses encouragements, à son influence, tout ce qu'elle a produit de meilleur en littérature depuis quarante ans. Nous devons citer aussi, dans un ordre d'idées plus excentriques, les *Prolégomènes* de M. Ed. du Méril à l'histoire de la littérature scandinave; le *Livre des Légendes* de M. Leroux de Lincy; plusieurs articles curieux de M. Amédée Pichot, insérés dans la *Revue britannique;* diverses dissertations de M. Fauriel, entre autres celle qu'il a mise en tête de ses chants populaires de la Grèce; et nos lecteurs ont déjà sans doute nommé M. Ch. Nodier, cet admirable écrivain qui a su porter dans les questions les plus arides de la philologie cette finesse d'esprit, cette élégance de style qui fait le charme de ses œuvres d'imagination. M. Nodier achève en ce moment un important travail sur les origines de l'idiome populaire de Franche-Comté.

Suède et de Norvége, auxquels il faut joindre plus tard l'Islande, découverte au neuvième siècle, et peuplée par une colonie de Norvégiens. Les habitants de ces trois royaumes provenaient d'une même souche, parlaient une même langue, adoraient un même dieu. C'était là cette terre des Hyperboréens, sur laquelle les anciens avaient de merveilleuses idées. C'était cette romantique Thulé, que le moyen âge a entourée de ses fictions, et que Goethe a chantée dans une de ses plus belles ballades [1]. Il suffit de jeter un coup d'œil sur la carte pour comprendre tout ce que l'imagination des voyageurs a pu rêver d'étrange à l'aspect de cette contrée. Voyez comme elle est là, isolée des autres, resserrée par la mer Baltique, entourée par la mer du Nord, et touchant à la mer Glaciale. De grandes chaînes de montagnes la traversent; des landes sauvages et des marais occupent la moitié de son sol, et les frimas la voilent pendant la plus grande partie de l'année. Rétrogradez avec moi de quelques siècles; figurez-vous que nous sommes encore au temps où toute cette terre était livrée au paganisme, et que nous venons de France ou d'Italie; écoutez quelles traditions étranges, quelle mythologie mêlée de vagues souvenirs d'Orient et de conceptions barbares. Les deux premiers êtres de la création sont le géant Ymer et la vache Audumla. Ymer, dans son sommeil, en-

[1] Es war ein Kœnig in Thule.

fante sous son bras gauche un homme, sous ses pieds une femme, qui forment la race des géants. La vache Audumla lèche les rochers couverts de givre. Le premier jour, des cheveux poussent sur ces rochers; le second jour, il en sort une tête; le troisième, un homme tout entier. C'est Buri, l'aïeul d'Odin. Odin a deux frères : Vili et Ve. Tous trois se réunissent pour combattre Ymer. Ils le tuent, et les torrents de sang qui s'échappent de son corps inondent la terre et noient les hommes de sa race, à l'exception de Bergelmer, qui se sauve avec sa famille dans un bateau.

Les petits-fils de Buri s'emparent du corps d'Ymer. Avec son cadavre ils forment le monde; avec son sang, la mer; avec ses os, les rochers; avec ses dents, les pierres; avec son cerveau, la voûte du ciel, qui repose sur quatre piliers; avec sa cervelle, les nuages; avec ses sourcils, la forteresse Midgard, qui environne l'univers et protége les hommes contre les attaques des géants. La terre est ronde comme une bague et tout entourée d'eau. La Nuit parcourt le ciel avec un char, et l'écume de son cheval produit la rosée du matin; le Jour vient ensuite, et le mors de son coursier éclaire le monde. L'homme et la femme sont nés de deux arbres : le frêne et l'aune. Les dieux leur donnèrent le mouvement, l'esprit, la beauté. L'homme s'appelle Aske, la femme Embla.

L'arc-en-ciel est un pont bâti par les dieux pour rejoindre la terre au ciel. Il est de trois couleurs; mais

la couleur rouge qu'on aperçoit au milieu est un sentier de feu qui empêche les géants de monter. La demeure favorite des dieux est près du frêne Ygdrasill. C'est l'arbre le plus beau, le plus vigoureux qui existe. Il a trois racines qui s'étendent à une immense distance l'une de l'autre. La première touche à la demeure des Ases, et se baigne dans la source du passé; la seconde repose dans la source de la sagesse. Le maître de cette source est Mimer; il est le sage par excellence, parce que chaque matin il vient boire à cette source. Odin a voulu y boire une fois; mais il n'a pu obtenir cette faveur qu'en y laissant un œil. La troisième racine tombe dans la source des serpents. Le frêne Ygdrasill est l'arbre du monde, l'arbre immense dont les rameaux s'étendent sur la terre et montent jusqu'au ciel. Là, les dieux tiennent leur assemblée; là, les trois Nornes [1] président au destin des hommes; là est l'aigle qui sait tout, mais là aussi sont les mauvais génies : l'écureuil qui court de branche en branche pour animer l'un contre l'autre le serpent et l'aigle, le serpent qui ronge les racines de l'arbre, et les quatre cerfs qui viennent en manger les feuilles et les bourgeons.

Un jour, la haine qui existe entre les dieux et les mauvais génies éclatera, et le monde sera abîmé dans cette lutte des deux puissances. Il y a pour ce temps de calamité des pronostics annoncés par les poètes :

[1] Edda de Saemund, Volu-Spa.

trois longues années d'un continuel hiver, puis trois années de combats sanglants. L'égoïsme et l'avarice s'emparent de l'esprit des hommes; les amis se trompent; les frères égorgent les frères; il n'y a plus de lien de famille, plus de dévouement, plus de vérité. La terre est livrée aux passions les plus effrénées, à la haine, à l'anarchie. Alors arrivent les ennemis des dieux : Loki, l'esprit du mal; et le serpent né de Loki, qui de son corps monstrueux entoure la terre comme un anneau; et Surtur, l'irréconciliable antagoniste des Ases; et le loup Fenris, dont les mâchoires, en s'ouvrant, touchent à la terre et au ciel. Le Naglfar flotte sur les eaux [1]. La terre tremble, les rochers se fendent, les arbres tombent, les hommes meurent, la mer rompt ses digues, se répand à travers l'espace, et le ciel se déchire. Les dieux s'avancent contre les ennemis. Chacun choisit son adversaire; chacun emploie dans ce combat effroyable tout ce qu'il a de force, de prévoyance et de fermeté. Thor écrase de son marteau la tête de la vipère; mais il s'abîme dans le venin qu'elle a répandu. Tyr s'attaque au chien Garnir, et tous deux succombent après une lutte acharnée. Le loup Fenris engloutit Odin dans ses entrailles. Vidar tue le loup; mais Surtur embrase le monde. Le soleil devient noir;

[1] Le Naglfar est un vaisseau construit tout entier avec les ongles des morts. La mythologie du nord voulait sans doute exprimer par là la longue durée du monde. Que de siècles il fallait pour construire un tel vaisseau!

la terre s'abîme dans la mer; la flamme, la fumée de l'incendie s'élèvent jusqu'au ciel; les étoiles se détachent de leur place, et le ciel tombe [1].

Le monde est détruit : le monde renaît. Du milieu des flots surgit une création toute jeune, une terre couverte de fleurs et de verdure. Les jours sont beaux comme à l'âge d'or. L'homme n'a plus besoin d'arroser le sol de ses sueurs; la terre se couvre elle-même de fruits. Les vices d'autrefois ont disparu, les douleurs d'un autre temps sont oubliées. Le bon Balder [2] revient.

[1] Edda de Saemund, Volu-Spa.

La même image se retrouve dans un poème de Gonzalo de Bercea (treizième siècle) :

Non sera el docena quien lo ose catar
Ca veran por el cielo grandes flamas volar;
Veras a las estrellas caer de su logar
Como caen las fojas quant caen del figar.
(VIARDOT, *Études sur l'Espagne*, p. 121.)

[2] Balder est le dieu de l'éloquence, le plus doux et le meilleur des dieux; il est fils d'Odin et de Frigga. Depuis long-temps des rêves sinistres lui annonçaient qu'il devait mourir bientôt. Il communiqua ses craintes aux ases, qui, pour prévenir un tel malheur, firent jurer à toutes les choses existantes, aux éléments, aux métaux, aux arbres, aux pierres, aux maladies, de ne point intenter à la vie de Balder. Mais par malheur les Ases oublièrent une plante, et Loki, l'esprit du mal, alla cueillir cette plante et la remit entre les mains de l'aveugle Horder, qui vint en frapper le corps de Balder, et le dieu mourut. Son frère alla le chercher dans l'empire des morts; la déesse Héla promit de laisser revenir Balder sur terre, si tous les êtres morts ou inanimés le pleuraient. Les ases convoquèrent tous les objets de la création, et chacun d'eux versa des larmes sur la mort du

Les Ases trouvent les tables d'or d'Odin, et se souviennent de ses prédictions. Tout se ranime, tout prend une nouvelle vie, et un palais d'or s'élève, un palais plus brillant que le soleil, où les justes iront jouir d'une félicité éternelle.

Si des hauteurs fabuleuses où nous transporte cette mythologie nous redescendons aux réalités de la vie, quel tableau présentent ces hommes du Nord! Ce ne sont pas des pâtres à la houlette paisible qui habitent sur la lisière de ces forêts; ce ne sont pas des marchands laborieux et habiles qui campent le long des côtes de la mer Baltique. Ce sont des hommes d'armes, intrépides et farouches, qui ne respirent que la guerre, qui courent après les aventures périlleuses, et se font gloire de ne pas dormir sous un toit, de ne pas vider une coupe d'hydromel auprès du foyer. Pour vêtement ils ont un lambeau de laine, pour demeure le pont d'un navire ou une chaumière dans les bois. Ils se fabriquent des armes avec du fer et des cailloux aiguisés, et boi-

dieu bien-aimé. Mais une vieille femme resta l'œil sec, et nulle prière, nulle plainte ne purent l'émouvoir. Elle refusa de pleurer, et Balder fut condamné à rester dans son ténébreux séjour. On présume que cette vieille femme était Loki. Pour le punir de ses méfaits, les dieux l'enchaînèrent sur un rocher avec les boyaux de son fils. Ils placèrent sur sa tête un serpent destiné à lui jeter son venin sur le visage; mais sa femme est là qui tient entre lui et le serpent une coupe pour recevoir le venin; quand la coupe est pleine et qu'il faut la verser, le poison tombe sur la figure de Loki, et lui cause de telles souffrances qu'en s'agitant il produit un tremblement de terre.

vent dans des cornes de bœuf. Dans le cours de leurs expéditions, ils mangent la chair crue des troupeaux; sur le champ de bataille, ils se désaltèrent avec du sang. Quand ils font un sacrifice à leurs idoles, ils prennent le sang des victimes et en colorent la statue de la divinité et les murailles du temple. Leur dieu suprême Odin, est un dieu de guerre et de sang. Il fit toutes ses conquêtes l'épée à la main, et, lorsqu'il se sentit affaibli par l'âge, il assembla ses amis, se creusa neuf blessures en cercle avec le fer de sa lance, et mourut en annonçant qu'il allait en Scythie prendre place auprès des dieux à ces festins éternels où sont appelés tous ceux qui se distinguent par leur valeur dans les combats [1].

Ainsi il avait divinisé l'héroïsme guerrier, et les Scandinaves n'avaient garde de repousser un tel dogme. Aussi s'élancent-ils avec joie au combat. Les Valkyries [2] planent au-dessus d'eux et les guident dans la mêlée. S'ils reviennent victorieux, ils racontent avec orgueil combien d'ennemis ils ont tués, combien de sang ils ont répandu. S'ils succombent, la mort leur

[1] Mallet, *Histoire de Danemark*, t. I.

[2] Leur nom vient de *küren* (choisir). Elles planaient au-dessus des champs de bataille, et choisissaient ceux qui devaient vaincre et ceux qui devaient périr. C'étaient aussi les Valkyries qui versaient, dans le Valhalla, l'hydromel aux héros. Les Valkyries n'étaient pas toutes des vierges célestes; il y en avait qui habitaient la terre. Brinnhild, l'une des héroïnes des Niebelungen, était une Valkyrie, et les trois jeunes filles que Vieland-le-Forgeron rencontra avec ses deux frères étaient aussi des Valkyries. *Voy.* la Vilkina-Saga.

sourit comme une fiancée, et on les enterre avec leurs armes, leurs chevaux; car, dans le Valhalla, leur bonheur sera de combattre éternellement sans se faire de blessures, de puiser l'hydromel à une tonne inépuisable, et de partager la chair d'un sanglier que chaque jour on distribue aux convives, et qui chaque jour reparaît intact.

Ce qui contribuait encore à entretenir parmi eux ce culte des combats, cette soif des aventures, c'est que, dans chaque famille, le fils aîné héritait seul du patrimoine de ses pères. Il ne restait à ses frères qu'une voile de pêcheur ou une lance. Ainsi les uns se faisaient soldats pour gagner, l'épée à la main, un coin de terre ou une part de pillage; les autres s'en allaient sur leur frêle embarcation attaquer les navires marchands, ravager les habitations situées sur la côte. Ces pirates se nommaient les rois de la mer. Ils montaient sur leurs bâtiments, qu'ils appelaient leurs chevaux à voiles, et les faisaient bondir sur les flots. Ni la distance ni la saison ne les arrêtaient. Quelquefois ils se mettaient en route, sous le poids d'un orage, sans savoir où ils iraient aborder. La mer les entraînait sur ses hautes vagues, et le vent de la tempête les poussait comme des vautours vers leur proie. Ils s'en allaient ainsi jusque sur les côtes d'Angleterre et de Normandie, ici rançonnant une peuplade, là pillant une ville, ailleurs moissonnant la campagne. Les princes leur payaient tribut; les ducs de Normandie leur cédaient leur du-

ché, les rois d'Angleterre leur couronne, et Charlemagne baissa la tête en les voyant, et pleura.

Pour eux la force physique est la force par excellence, et toute leur imagination est employée à grossir les proportions ordinaires de l'homme. Ils ont des géants qui feraient honte au Gargantua de Rabelais et de Fischart ou à l'*Ougra* des Indiens. Il y en a qui ont six bras, d'autres six têtes [1]. La Vilkina-Saga en dépeint un ainsi : « Il était effroyablement large ; ses jambes étaient d'une longueur et d'une force démesurées. Son corps était épais, robuste, puissant. Il y avait une distance d'une aune [2] entre ses deux yeux, et tous ses membres étaient construits dans cette proportion. » L'Edda raconte que le dieu Thor passa la nuit dans le petit doigt du gant d'un géant. Le dieu se leva quand il crut le monstre bien endormi, et lui asséna de toutes ses forces un coup de marteau sur la tête. Le géant se réveille, passe la main sur son front et dit : Je crois qu'il m'est tombé une feuille d'arbre dans les cheveux. Les femmes de géants ont la même force, la même structure colossale. C'est avec l'une d'elles que Loki enfante cet horrible serpent qui fait le tour du monde. Une petite-fille de géant élève une montagne en laissant

[1] Il y a encore de l'analogie entre cette croyance fabuleuse et la mythologie indienne. Brahma a quatre têtes ; Siva en a cinq ; Sonbramahnya a six têtes et douze bras. (*Symbolique* de Creuzer, traduite par M. Guigniaut.)

[2] L'aune danoise (aln) n'est, il est vrai, que d'un pied et demi.

tomber la terre qu'elle a mise dans son tablier ; une autre s'en va se promener dans la campagne, elle aperçoit un laboureur avec ses deux chevaux et sa charrue, prend l'homme et l'attelage dans le creux de la main et rapporte cela à sa mère comme un jouet d'enfant.

Au milieu de leur vie errante, les hommes du Nord trouvent cependant une place pour la poésie. Ils l'aiment et la cultivent. L'hiver, quand ils reviennent de leurs expéditions lointaines, ils se plaisent à raconter leurs périls, leurs succès. Il y a des actes de courage dont ils s'enorgueillissent, des hommes d'action dont ils célèbrent les hauts faits, et leurs récits se traduisent en vers, en ballades. Si, comme l'a dit un critique anglais, la ballade naïve et conteuse est la première poésie des peuples, c'est surtout aux hommes d'armes de la Scandinavie qu'il faudrait appliquer cet axiome, à ces hommes qui ne songeaient certes guère ni à réfléchir un sentiment intérieur, ni à formuler des principes d'art, mais qui se hâtaient de chanter le héros qui leur inspirait le plus d'enthousiasme, le fait qui les avait le plus émus.

Il y avait pourtant parmi eux une classe de poètes, les scaldes, que les chefs d'armée conduisaient avec eux sur le champ de bataille, que les rois, les princes, les *jarls* de chaque contrée accueillaient avec distinction. Ces scaldes étaient les historiens de leur tribu, les pontifes poétiques chargés de consacrer par leurs vers l'éclat d'une victoire, la renommée d'un héros ;

mais la poésie n'était point exclusivement confiée à leur génie; elle appartenait au peuple, elle voguait avec le pirate sur le bateau, elle s'arrêtait avec le chasseur au milieu de la forêt, elle animait chaque tente de soldats, elle avait sa place réservée à chaque veillée d'hiver. Tout homme qui avait un récit intéressant à faire appelait cette poésie à son secours, et elle venait, simple et confiante, lui prêter sa voix un peu rude, mais mâle et énergique. La Saga d'Eigil raconte que, lorsqu'il eut perdu son fils, il résolut de se laisser mourir de faim; mais sa fille vint l'arracher à sa douleur, et le pria de chanter; et le père, attendri par ses larmes, fit un effort, recueillit ses idées, les revêtit d'images, les exprima en vers; et, à mesure qu'il chantait, ses regrets s'adoucissaient, et à la fin il se trouva l'âme si calme qu'il fut encore heureux de vivre. Le roi Éric le condamne à mort, et il chante pour obtenir sa grâce. Le thing ou assemblée populaire condamne à mort Rollon, et sa mère se présente devant le roi et improvise des vers pour l'attendrir.

Ainsi par le peuple même, et par les scaldes, il se forma une suite de chants nationaux qui embrassaient à la fois le cycle des dieux, des héros fabuleux et des hommes. Ainsi se forma le recueil célèbre connu sous le nom de Kæmpe-Viser. Les chants du Kæmpe-Viser ont été rassemblés en Danemark et écrits en danois, mais ils appartiennent à toute la Scandinavie. W. Grimm, qui nous semble avoir bien approfondi cette question,

pense qu'ils furent primitivement composés vers le cinquième ou le sixième siècle, c'est-à-dire à une époque où dans les trois royaumes de Suède, de Danemark, de Norvége, la langue était encore à peu près la même. Le fait est que l'on retrouve souvent dans ces chants des noms norvégiens et suédois, des traditions suédoises, des ballades dont l'idée primitive est attribuée à l'Allemagne ou à l'Irlande, des récits des Niebelungen ou de l'Edda. Les critiques anglais ont fait aussi divers rapprochements entre leurs chants populaires et ceux du Danemark. Ces rapprochements ne sont pas difficiles à justifier. Les Danois ont été pendant assez long-temps en relation immédiate avec l'Angleterre pour y répandre ou pour y puiser des faits héroïques, des légendes d'amour et de religion. Il est une époque où les peuples, encore enfants, avides de merveilleux et privés des grandes ressources de la science, recherchent avec ardeur tout ce qui peut entretenir leurs rêves favoris, tout ce qui peut donner un aliment à leur imagination crédule. Alors l'épopée chevaleresque, le conte superstitieux, la tradition sainte, ne peuvent être contenus dans les limites du pays où l'imagination du poète, la foi du religieux les a fait apparaître. Les autres peuples les réclament. Tout ce qui entre dans le domaine de la pensée appartient à tous. Il n'y a plus ici de barrières territoriales. Les peuples se battront à outrance pour un coin de royaume, pour un privilége; mais ils iront tous boire comme des frères à cette

source vivifiante de poésie qui désaltère leur âme. Ainsi l'idée poétique s'en va de contrée en contrée par les récits du marchand, par la chanson du soldat, par la complainte du pèlerin. Chacun l'accueille, l'adopte, la pare et la modifie selon ses habitudes et son caractère. Elle ne change pas de nature, mais elle prend une autre forme, et devient tour à tour française, anglaise, allemande, sans perdre sa saveur primitive. C'est une fleur exotique dont les couleurs varient légèrement quand on la transporte hors de son sol natal. C'est un hôte étranger que l'on appelle à prendre place au foyer de famille après lui avoir donné d'autres vêtements. C'est ainsi qu'au moyen âge les poèmes du cycle carlovingien, du cycle d'Arthur et du Saint-Graal, ont fait le tour de l'Europe. C'est ainsi que telle ballade célèbre a été tant de fois recopiée par tant de pays, qu'à peine distingue-t-on son origine première.

Les chants danois tels que nous les possédons aujourd'hui ont été soumis à une nouvelle rédaction que Grimm fait remonter au quatorzième siècle[1]. Ces questions de date pour des monuments littéraires dont l'histoire n'a pas pris soin de constater l'existence sont sou-

[1] E. Müller, qui a fait tant d'importantes recherches sur l'ancienne littérature du nord, et M. Molbech, qui a écrit une longue et curieuse dissertation sur ces chants populaires, partagent l'opinion de Grimm. *Voy.* Nogle Bemærkninger over vore gamle danske Folkeviser, page 92.

vent assez douteuses, car l'examen le plus minutieux du caractère de la langue dans lequel ils sont écrits, ne conduit pas toujours à une solution précise. Mais dans le cas dont il s'agit, si la date est encore problématique, on peut s'assurer du moins en les lisant que ces chants n'ont été composés qu'après que le christianisme eut pris racine dans le Nord, c'est-à-dire après le onzième siècle. Vers la fin du seizième siècle, Sorenzon Wedel, l'ami de Tycho-Brahé, le traducteur de Saxo Grammaticus, les avait rassemblés pour servir à son histoire de Danemark. La reine Sophie entendit parler de son recueil et l'engagea à le publier. Après plusieurs instances, il s'y décida enfin, et, en 1591, il fit paraître cent chants danois. Cette publication eut un grand succès. Les chants populaires avaient passé de la demeure des paysans dans le château des nobles. Les jeunes filles aimaient à repéter l'histoire mélancolique d'Axel et Valborg, et les hommes d'armes du temps de Christian IV écoutaient avec enthousiasme raconter les exploits des vieux guerriers scandinaves. Le livre de Wedel devint en peu de temps fort rare. On n'en connaît plus aujourd'hui qu'un seul exemplaire. Il s'en fit de 1632 à 1671 quatre éditions, et comme ce premier recueil ne suffisait déjà plus à la curiosité du public, en 1695, Pierre Syv l'augmenta de cent autres chants qu'il avait recueillis par la tradition orale et dans des manuscrits. Son livre fut réimprimé trois fois (1739, 1764 et 1787). En 1780, M. Sandvig publia un nou-

veau recueil sous le titre de *Levninger af Middel-Alderens Digt kunst* (Restes de la poésie du moyen âge). Le plus complet de ces recueils est celui de MM. Abrahamson, Nyerup et Rahbek, 5 vol. in-8°, Copenh., 1812, 1813 et 1814. On pourrait cependant y ajouter encore plus de cent pièces inédites que M. Thiele a découvertes dans les manuscrits de la bibliothèque de Copenhague et d'Odensée.

Le Danemark a non-seulement le mérite d'avoir exploré avec zèle et intelligence ces trésors littéraires, mais encore celui d'avoir le premier compris et évé lé le charme de cette poésie naïve du moyen âge. La Suède, l'Allemagne, la Hollande, l'Angleterre, n'ont publié que plus tard leurs chants nationaux, leur poésie primitive, et la France, comme on le sait, n'est entrée que très-récemment dans cette curieuse série de publications.

Comme on peut se le figurer d'avance, il ne faut pas chercher beaucoup d'art dans ces chants populaires du Nord. C'est une poésie âpre et sauvage comme les mœurs qu'elle représente et les hommes auxquels elle s'adresse. Un rhythme monotone et facile ; des strophes de deux longs vers qui tombent l'un après l'autre comme deux coups de marteau ; point de recherche dans les détails ; point de nuance dans les couleurs ; une poésie enfin qui s'ignore elle-même et raconte naïvement, grossièrement, les choses qu'elle a apprises. Le caractère sombre du Nord la domine du

reste complétement ; les images riantes y sont rares ; les images de deuil y reviennent sans cesse.

On ferait un singulier contraste en mettant à côté de ces chants danois quelques suaves poèmes de l'Orient, un chant d'amour comme *Gul et Bubul*, un drame comme *Sacountala*. Ici le ciel étoilé, les rayons de soleil, la terre chargée de fleurs, les jours livrés aux molles rêveries, les nuits pleines de parfum et de douces clartés ; là, le sol aride, le vent qui gronde sous un ciel nébuleux, la mer qui frappe avec des gémissements de douleur son lit de roc, ses flancs de sable ; ici, le monde des génies gracieux et les enchantements de la vie ; là, les créations bizarres et la lutte pénible de l'homme avec le sort ou avec les éléments.

Mais ce qu'il y a de beau dans ces chants du Danemark, si grossiers qu'ils puissent être, c'est la peinture si rude et si vraie des peuples du Nord. Il y a là des tableaux de mœurs et des tableaux de guerre où vous chercheriez en vain la touche délicate de l'art, mais toutes les personnes qui y ont pris place sont comme des figures monumentales taillées à grands coups de ciseau dans un rocher de granit. Leurs récits de combats ressemblent à des épopées, et leurs guerriers sont hauts de dix coudées.

Quand le valeureux Hagen est attaqué à l'improviste, et qu'il glisse sur les peaux humides que Grimhild a posées là exprès pour le faire tomber. — Souviens-toi, lui dit-elle, de ta promesse ; tu as juré que si jamais tu

tombais devant un ennemi, tu ne te relèverais pas pour le combattre. — C'est vrai, s'écrie-t-il, et il combat à genoux et tue encore trois de ses adversaires.

Quand Dietrich [1] attaque Ogier-le-Danois, le sang coule dans la plaine par torrents. Dietrich est parti avec huit mille hommes; il n'en ramène que cinquante.

Quand Sivard se met en route, il monte un cheval qui galope sans s'arrêter pendant quinze jours et quinze nuits. Arrivé au pied d'une forteresse fermée, il ne se donne pas la peine d'attendre qu'on lui en ouvre les portes, il fait sauter son cheval à quinze pieds au-dessus des murailles.

Un combat mémorable est celui d'Orm, le jeune chevalier, et du géant de Berne. Orm s'en va frapper à la porte du tombeau de son père, qui est enterré dans une montagne. Il frappe si fort qu'il brise le rocher, et le père se réveille.

— Quel est le téméraire qui vient ainsi me troubler dans mon repos?

— C'est moi, Orm, ton fils.

— Que veux-tu? Je t'ai donné l'année dernière des monceaux d'or et d'argent.

— C'est vrai, tu m'as donné, l'année dernière, des

[1] Il y a ici un de ces anachronismes qui se présentent plus d'une fois dans les épopées du moyen âge. Dietrich, que les critiques s'accordent à regarder comme Theodoric, est mort en 527. Ogier-le-Danois vivait trois cents ans après, car il était contemporain de Charlemagne.

monceaux d'or et d'argent, mais aujourd'hui je veux ton épée.

— Tu n'auras pas, Birting, ma redoutable épée, avant que tu sois allé en Irlande venger ma mort.

— Si tu me la refuses, je brise la montagne qui te sert de tombe en cinq mille morceaux.

Le vieux guerrier lui donne son épée. Orm tue le géant, et s'en va ensuite en Irlande tuer les meurtriers de son père.

Un autre combat plus merveilleux encore est celui de Dietrich avec le dragon. Dietrich, en courant les aventures, rencontre un lion et un dragon qui se battent avec fureur. Le lion est vaincu et prie le héros de venir à son secours. Dietrich marche contre le dragon, mais sa lance se brise sur ses rudes écailles, et le monstre l'emporte dans sa caverne auprès de ses onze petits, puis il s'endort. Pendant la nuit, Dietrich cherche à sortir de la caverne, et trouve l'épée du roi Siegfried. Alors il s'élance bravement contre les petits du dragon, et les massacre l'un après l'autre. Au bruit de leurs gémissements, le serpent s'éveille, et en apercevant entre les mains de son ennemi le glaive enchanté, il a peur, et le conjure de lui laisser la vie. Mais Dietrich, après lui avoir fait avouer où sont ses trésors, lui plonge son épée dans le flanc, puis il sort et monte en triomphe sur le dos du lion qui l'attendait à la porte [1].

[1] Il y a dans le poème de Ferdussi, dans le Sha-nameh, un

Ce qui reparaît à tout instant dans ces traditions du Nord, c'est un esprit de vengeance farouche, impitoyable, qui tourmente éternellement le cœur et ne s'apaise qu'avec du sang. Une jeune fille vient poignarder, au milieu de la nuit, l'amant qui l'a trompée; une reine empoisonne la femme qui la rend jalouse; deux sœurs empruntent des vêtements de chevalier, une armure, et s'en vont venger la mort de leur père. Elles tuent l'homme qui l'a tué et le coupent en morceaux. La ballade ajoute qu'elles pleurèrent beaucoup lorsqu'il fallut ensuite aller se confesser. L'exemple le plus terrible de cette colère implacable se trouve dans la ballade de Vonved. C'est là un autre Hamlet, mais un Hamlet cent fois plus irrité, plus mécontent de lui, plus malheureux que celui que nous connaissons. Sa mère l'engage à s'en aller venger la mort de son père. Il part, et tue tout ce qu'il rencontre, les pères avec leurs fils, les chevaliers avec leurs compagnons d'élite. Quand il ne voit plus personne à tuer, il donne un anneau d'or à un berger, afin de lui indiquer la forteresse où il trouverait des hommes d'armes dignes de lui. Il entre de vive force dans le château, et tue ceux qui voudraient l'arrêter. Puis il revient chez lui, et dans la rage qui le possède, il tue sa propre mère et brise son luth, afin de n'avoir plus rien qui puisse adoucir ses accès de fureur.

combat de Rustan avec un dragon, qui a beaucoup d'analogie avec celui-ci.

Toutes les pièces du recueil ne présentent cependant pas ce triste dénouement. Il y en a de tendres et de gracieuses, comme celle-ci :

« La mère de la petite Christel est occupée à coudre, mais des larmes coulent sur le visage de sa fille.

— Ma petite Christel, mon enfant chéri, dis-moi, pourquoi ton visage est-il défait? pourquoi ta joue est-elle pâle?

— Il n'est pas étonnant que je sois pâle et défaite, j'ai tant à couper et à coudre.

— Il y a pourtant, dans la ville, des filles plus belles que toi, et qui travaillent mieux que toi.

— Eh bien! à quoi sert de te le cacher plus long-temps? Notre jeune roi m'a séduite.

— Si notre jeune roi t'a séduite, que t'a-il donné?

— Il m'a donné une jolie petite chemise en soie, que j'ai portée avec douleur.

Il m'a donné des souliers à boucles d'argent, que j'ai portés avec angoisse.

Il m'a donné une harpe d'or, pour m'en servir quand je serais trop triste.

La petite Christel touche la première corde, le roi l'écoute résonner dans son lit.

Elle touche une seconde corde, le roi ne repose pas plus long-temps.

Il appelle deux de ses serviteurs : — Faites venir, dit-il, la petite Christel devant moi.

Elle arrive et se tient debout devant la table.

—O roi! dit-elle, vous m'avez envoyé chercher, que voulez-vous?

Le jeune roi montre les coussins bleus. — Viens t'asseoir, ma petite Christel, et repose-toi.

— Je ne suis pas lasse, je peux rester debout. Dites-moi ce que vous voulez, et laissez-moi partir.

Le jeune roi attire la petite Christel à lui, il lui donne la couronne d'or et le nom de reine.»

D'autres ballades, comme celle d'Axel et Valborg, ont tout le caractère galant des poèmes de chevalerie du moyen âge.

Quelques pièces toutes pleines de merveilleux semblent renfermer un sens symbolique.

Une jeune fille pleure d'être séparée de son amant; un corbeau s'approche d'elle et s'offre à la conduire auprès de lui, à condition qu'il s'emparera du premier enfant auquel elle donnera le jour. La jeune fille accepte. Elle devient mère, le corbeau accourt et réclame sa proie. En vain la malheureuse se jette à genoux, pleure, prie, se désole, et offre, pour rompre son affreux contrat, toutes ses terres et tout l'or qu'elle possède. Le corbeau est inflexible. Il s'empare du nouveau-né, lui crève les yeux, boit son sang, et à l'instant, de corbeau qu'il était, il devient un beau jeune homme, et l'enfant ressuscite.

Un paysan va bâtir une maison auprès de la demeure d'un nain des montagnes. Celui-ci s'irrite, assemble ses compagnons, et tourmente le paysan jusqu'à ce que

le pauvre homme, réduit à la dernière extrémité, lui cède sa femme. Le nain l'embrasse, et soudain sa taille s'élève, son visage devient beau. C'est un chevalier que l'amour ennoblit. C'est un fils de roi disgracié, auquel un baiser de femme rend une nouvelle vie.

Quelquefois aussi on trouve dans les Kæmpe-Viser certaines pièces, comme celle du Moine, qui ressemblent singulièrement à une satire religieuse.

Un grand nombre de pièces du recueil que nous analysons sont consacrées aux croyances superstitieuses et aux idées de sorcellerie des hommes du Nord. Ici, des rossignols annoncent à un amant la mort de sa maîtresse; là, une jeune fille tombe au pouvoir de l'homme de mer, qui l'emmène au fond des eaux, dans sa grotte de cristal. Tantôt c'est l'histoire d'un jeune homme qui s'égare pendant la nuit, et arrive sur une montagne où dansent les elfes : un de ces êtres fantastiques l'invite à danser, il s'y refuse, et tombe mort en arrivant chez lui; tantôt celle d'une femme dont l'amant a été égorgé et coupé en morceaux : elle recueille avec soin toutes les parcelles de son corps, les trempe la nuit dans la source de Mariboe, et son amant revient à la vie; tantôt celle de douze magiciens qui tous ont de merveilleux secrets. L'un peut conduire l'orage avec sa main; un autre dompte les dragons; un troisième sait tout ce qui se passe en pays étranger; un quatrième se promène sous l'eau; un cinquième possède une harpe que personne ne peut entendre sans se mettre aussitôt à danser.

A travers ces idées superstitieuses, pour la plupart assez bizarres ou copiées d'après de vieilles traditions, il en est une vraiment fort belle : c'est celle qui attribue aux morts la faculté de se réveiller dans leur cercueil, et de revenir sur terre pour consoler un parent, ou répondre aux vœux d'un ami. Cette idée me semble exprimée d'une manière touchante dans la pièce qui a pour titre : *Le retour d'une mère* [1].

Les chants populaires de la Suède ressemblent beaucoup à ceux d'Écosse, d'Allemagne, de Hollande et de Danemark. Le recueil suédois publié par M. Geiler renferme plusieurs pièces que l'on dirait calquées sur celles du *Borders Minstrelsy* de Walter Scott, des *Reliquies* de Percy, du *Wunderhorn* de Brentano, et des *Kœmpeviser* de Syv.

Les sources où l'on a puisé pour composer le recueil des *Kœmpeviser* sont cependant plus riches et plus abondantes, sans doute parce que les Danois étaient plus près des chroniques d'Allemagne et des chroniques d'Islande. La poésie populaire de Suède et celle de Danemark sont, du reste, tellement apparentées qu'il n'y a souvent entre les chants de l'une et de l'autre qu'une légère différence d'idiome et de forme. Les deux peuples provenaient de la même origine. Ils avaient les mêmes traditions, le même culte, la même langue. La nature n'avait mis entre eux qu'une barrière étroite

[1] *Voy.* plus loin les chants de Danemark.

et facile à franchir. Ils se voyaient d'une des rives du Sund à l'autre. Il se rencontraient à chaque instant sur les flots de la mer Baltique ; par leurs relations en temps de paix comme en temps de guerre, l'histoire de l'un devenait l'histoire de l'autre. Plus d'une fois les Suédois empruntèrent, pour composer leurs chants, un héros au Danemark, et les Danois leur firent le même honneur.

Il y a pourtant dans les *Folkvisor*, comparés aux *Kæmpeviser*, une teinte moins sombre, quelque chose de plus tendre et de plus humain. Ce qui apparaît souvent dans cette poésie du peuple suédois, c'est le tableau de l'amour. C'est l'amour candide et fidèle dont rien n'altère l'espoir, dont rien n'ébranle la croyance, qui se console du passé en songeant à l'avenir, qui, penché sur le lit de mort, attend dans un autre monde le bonheur qu'il a vainement rêvé dans celui-ci.

Un voyageur part pour les pays étrangers et dit à celle qu'il aime : « Combien de temps m'attendras-tu ? — Je t'attendrai quinze ans, » lui répond-elle. Il revient au bout de quinze ans, et la trouve fidèle et tendre comme le jour où elle l'a quittée.

Un jeune homme tombe malade. Sa fiancée va le voir et s'asseoit sur son lit. Il se fait apporter tout ce qu'il possède de plus précieux. Il lui donne ses anneaux, ses chaînes d'or. « Pourquoi me donnes-tu tout ? lui dit-elle. N'as-tu pas des frères et des sœurs ? — Mes frères

et mes sœurs, répond le malade, trouveront un appui dans ce monde; mais toi, quand je serai mort, tu n'auras plus personne pour te consoler. » Quelques instants après, on sonne la cloche funèbre pour lui, et le lendemain on la sonne pour elle.

Un chevalier, poursuivi par ses ennemis, s'est retiré avec celle qu'il aime dans une île déserte. Une troupe nombreuse d'hommes armés s'avance pour s'emparer de lui. Il est seul contre tous, et pourtant il ne cède pas. La jeune fille lui apporte elle-même sa longue épée, lui lace sa cuirasse sur les épaules. Il combat pour elle et à côté d'elle. Il s'élance au-devant de ses adversaires et les renverse autour de lui.

Quelquefois une idée de mœurs barbares se mêle à un sentiment évangélique. Tel est, par exemple, le chant de Christine [1].

Quelquefois aussi l'idée barbare l'emporte sur tout le reste. La scène la plus dramatique est racontée avec le plus grand sang-froid. Telle est celle de la jeune fille qui a été empoisonnée chez sa nourrice par l'ordre de sa belle-mère.

A côté de ces vers, qui dépeignent si tranquillement le crime, on en trouve d'autres qui expriment d'une manière énergique la puissance du remords par un symbole.

Une jeune fille qui se promène au bord de la mer

[1] *Voy.* les chants de Suède.

avec sa sœur, dont elle est jalouse, la précipite dans les flots. Un ménestrel, en passant sur le rivage, trouve le corps inanimé de la victime. Il lui coupe les cheveux et en fait des cordes pour sa harpe; puis il s'en va chanter dans la maison où elle demeurait, et la coupable, en entendant le son de cette harpe merveilleuse, tombe morte.

Il y a aussi çà et là, dans ces chants de la Suède, quelques jolies fictions de sentiment cachées sous une allégorie. Telle est celle de ce chevalier qui promet à une jeune fille de lui faire voir les sept montagnes d'or. La jeune fille n'a jamais cru à toutes les merveilles qu'on lui raconte; mais son cœur est ému, son imagination est séduite. Elle entre dans le paradis de l'amour, et elle voit les sept montagnes d'or.

Telle est celle qui exprime la puissance du chant dans la pièce qui a pour titre : *La petite bergère.*

La Suède a puisé, comme le Danemark, sa poésie populaire à plusieurs sources. Elle a gardé du paganisme la tradition du marteau de Thor, des perfidies de Loke, des Elfes qui dansent dans les forêts, des *Hœgspelare,* des *Strœmkarle* qui soupirent dans les fontaines et chantent dans les cascades. Le christianisme lui a donné ses légendes de saints et ses miracles. L'Islande lui a appris ses histoires de guerre et de pirates, l'Allemagne ses contes de chevalerie. Elle a chanté elle-même les événements qui se passaient autour d'elle, les rois dont elle voulait célébrer la sagesse, les héros dont elle ad-

mirait le courage. Elle a chanté ses joies et ses douleurs. Tous ces chants improvisés ainsi dans un moment d'émotion, et répétés par la foule, présentent aux regards de celui qui veut les étudier sérieusement, tantôt un tableau de mœurs fidèle et intéressant, tantôt une scène fictive riche de sentiment et de poésie, tantôt la peinture d'un caractère, le récit d'un fait, qui peuvent servir à l'historien.

Voici un autre point assez curieux à observer. C'est dans ces recueils de chants populaires qu'il faut chercher les premières traces de composition dramatique parmi les habitants du Nord. Les hommes qui vivent sous cette rude température des régions boréales ne connaissent guère cette vie extérieure, cette vie de *forum* des populations méridionales. Dans les campagnes, ils habitent une maison à l'écart et restent isolés l'un de l'autre. Dans les villes, ils subissent encore l'influence du climat, et l'éducation qu'on leur donne, les habitudes qu'ils prennent dès leur enfance, sont en quelque sorte indiquées par cette atmosphère variable et froide qui les menace dès qu'ils posent le pied dans la rue. Ainsi, ils s'accoutument à une vie sédentaire. Ils aiment leur intérieur, leurs travaux patients pendant le jour et leur cercle de famille le soir. Que l'on se représente un pays comme la Suède, où toutes les habitations sont dispersées à travers champs, où l'on ne trouve que quelques petites villes à de longues distances l'une de l'autre, et que quelques villages dans deux provinces;

il est facile de concevoir que l'art dramatique, fût-ce même l'art le plus simple et le moins exigeant, ne peut guère se développer dans de telles contrées. Polichinelle aurait trop à faire de courir d'un chalet à l'autre pour montrer sa joyeuse humeur, et Colombine n'aurait jamais la force de traverser tant de sentiers rocailleux, de gravir tant de montagnes pour jouer ses naïves pastorales avec Arlequin.

Les paysans de chaque paroisse ne se réunissent qu'une fois par semaine pour aller à l'église. Le reste du temps ils sont disséminés de part et d'autre, l'été dans les villes, l'hiver dans leurs demeures. Ils sont là autour de leur foyer comme ces anciens Scandinaves dont parlent les sagas, les femmes filant la laine, les hommes buvant la bière ou préparant leurs instruments d'agriculture.

Dans ces longues veillées qu'ils passent ainsi à la lueur d'une lampe pâle, au bruit du vent qui gronde, ils ont cherché à se créer une distraction, et ils l'ont trouvée dans leurs contes et leur poésie. Ils récitent ces contes en changeant de ton selon la nature des événements ou le caractère des personnages. C'est une espèce d'exercice déclamatoire, et la frayeur qu'ils excitent, le cri de surprise qui s'échappe de côté et d'autre au moment de la catastrophe, remplacent pour eux les bravos du parterre et l'éloge du journaliste. Beaucoup d'entre eux s'appliquent à étonner les auditeurs par l'habileté de leur récit, et l'on cite dans la paroisse un

bon conteur comme on cite parmi nous un jeune premier ou un père noble. Leurs chants traditionnels n'ont pas moins d'importance. Les uns sont purement lyriques; on les chante sur une mélodie simple, dont chacun répète le refrain; d'autres sont dialogués; et, par le fait qu'ils racontent, par la forme que le poète leur a donnée, ils ressemblent à des scènes de tragédie. Le plus souvent cependant ces chants ont le caractère épique. Ce sont des pages détachées d'une longue histoire, des fragments de la vie morale, de la vie belliqueuse de tout un peuple. Il ne manque qu'un Homère pour en faire une Iliade.

Dans leur poésie populaire, les Suédois ont de plus que les Danois un chant particulier connu sous le nom de *lek*. C'est celui-là surtout qui présente des intentions de jeu scénique. Le lek n'est parfois qu'un morceau fort court, destiné seulement à rassembler plusieurs personnages et à peindre diverses situations. C'est une espèce de *libretto* complété par la danse, par la pantomime, par la musique. Une société suédoise le prend et se distribue les rôles. Chacun est acteur dans cette comédie de famille, car ceux qui n'ont point de part au dialogue s'associent au chœur qui répète le refrain du lek ou aux danses qui l'accompagnent. Quelques-unes de ces petites pièces sont d'une nature burlesque. Les jeunes gens les jouent en faisant diverses contorsions. D'autres ont un caractère licencieux. Dans les contrées du Midi, elles ne pourraient être représentées sans

danger. Dans le Nord, si une famille de paysans s'avise de les jouer, elles ne servent souvent qu'à prouver la pureté de ses mœurs. Enfin il en est qui sont d'une nature tendre et gracieuse et d'une simplicité antique : tel est, par exemple, ce charmant lek de Vendela, où toutes les puissances de l'âme se montrent absorbées dans le sentiment de l'amour.

Une jeune fille est assise sur une chaise, la tête couverte d'un voile, les deux mains l'une près de l'autre, balançant le corps comme si elle ramait. Plusieurs personnes passent en chantant, en dansant autour d'elle, et lui disent :

« Pourquoi es-tu assise là ? Pourquoi rames-tu ? Pourquoi rames-tu, belle Vendela ?

LA JEUNE FILLE.

Il faut que je rame, il faut que je rame ; l'été vient, le gazon croît.

LES DANSEURS.

Je l'ai appris aujourd'hui, je l'ai appris hier : ton père est mort ; il est dans le cercueil, belle Vendela.

LA JEUNE FILLE.

Grand bien lui fasse ! grand bien lui fasse ! Mon fiancé vit encore. »

Les danseurs lui apprennent ensuite la mort de sa mère, de ses frères, de ses sœurs. La jeune fille, qui n'a qu'une seule pensée dans l'âme, se console de tout

en disant : « Mon fiancé vit encore. » Les danseurs continuent leur chant et s'écrient :

« Je l'ai appris aujourd'hui, je l'ai appris hier : ton fiancé est mort ; il est dans le tombeau, belle Vendela. »

A ces mots, la jeune fille tombe sur sa chaise évanouie.

Les danseurs lui disent :

« Lève-toi, lève-toi, belle Vendela ; ton père vit encore. »

La jeune fille, plongée dans la douleur, répond : « Grand bien lui fasse ! grand bien lui fasse ! Mais mon fiancé est mort. »

Les danseurs font ensuite revivre sa mère, ses frères, ses sœurs, et elle parle toujours de son fiancé.

Enfin les danseurs s'écrient : « Lève-toi, lève-toi, belle Vendela, ton fiancé vit encore. »

La jeune fille se lève toute joyeuse, et chasse ceux qui l'ont affligée [1].

Ces chants populaires de la Suède ont été, comme ceux du Danemark, composés à différentes époques.

[1] *Nordens ældsta Skadespel af J. Er. Rydqvist.* Dans ce curieux traité sur les anciennes poésies dramatiques du nord, M. Rydqvist ne parle que de la Suède. Les mêmes chants mimiques existent en Finlande et en Islande. Ils existent encore dans plusieurs de nos provinces : en Bretagne notamment et en Franche-Comté. M. Charles Magnin, dans son savant ouvrage sur les *Origines du théâtre moderne*, a démontré que la Grèce et l'Italie avaient des chants du même genre.

Les uns remontent, par la tradition, jusqu'aux plus anciens souvenirs scandinaves ; d'autres datent du temps de la réformation, du règne de Gustave Wasa. Ils sont écrits dans un style simple, uniforme, et coupés ordinairement par strophes de quatre vers. Deux de ces vers forment un refrain qui n'a souvent aucun sens, et semble n'avoir été placé là que pour aider l'improvisation de celui qui les compose ou la mémoire de celui qui les récite. On ignore du reste complétement par qui ils ont été écrits et en quelle année.

Tous ces chants ont été long temps oubliés, méconnus. Le dix-septième siècle, préoccupé de ses études classiques, ne songeait pas à les lire ; le dix-huitième, tout dévoué à la versification académique, ne comprenait pas ce qu'il y avait de force et de saveur dans cette poésie du peuple ; le dix-neuvième, plus intelligent, l'a réhabilitée. En 1814 MM. Geiier et Afzelius, tous deux poètes, publièrent, sous le titre de *Folkvisor*, un recueil de ces chants, qui obtint dans toute la Suède un grand succès [1]. M. Arwidsson vient d'en publier un tout nouveau et plus étendu [2].

Nous n'avons fait, dans notre recueil, que citer quelques-uns des principaux chants scandinaves, et nous avons joint aux poésies traditionnelles du moyen âge

[1] *Svenska Folkvisor*, 3 vol. in-8°, avec musique. L'ouvrage est aujourd'hui complétement épuisé.

[2] *Svenska Fornsanger*, 3 vol. in-8°. Les deux premiers seulement ont paru.

des compositions modernes choisies surtout parmi celles qui ont le caractère le plus populaire. Si ce premier essai pouvait obtenir quelque succès, nous serions heureux de le continuer.

PREMIÈRE PARTIE.

POÉSIES ANCIENNES.

produisent sous une forme plus lyrique la longue et lamentable histoire des Niebelungen.

On a beaucoup discuté sur la date présumable des divers poèmes de l'Edda, sans pouvoir la déterminer. Schimmelmann, qui les a traduits en allemand, dit que l'Edda est la parole même de Dieu et le livre le plus ancien qui existe au monde, Gœransson le Suédois déclare positivement qu'elle a été écrite du temps de Moïse, et qu'elle se trouvait en Suède, gravée sur des tables de cuivre, trois cents ans avant la fondation de Troie; d'autres savants du Nord, tels que Resenius, Guddmundus, Andrae, Runolfus, Jonas, pensent que l'Edda est l'œuvre d'une sibylle qui vivait bien avant la guerre de Troie.

Ce que l'on peut affirmer sans crainte d'être taxé d'exagération, c'est que plusieurs des traditions racontées dans les poésies de l'Edda, remontent jusqu'aux temps les plus reculés, jusqu'à l'époque de l'émigration des tribus scandinaves dans le Nord; cette vague et lointaine époque perdue encore dans les nuages de l'histoire. La race voyageuse apportait dans les régions où elle élevait ses tentes, ses dogmes théogoniques et cosmogoniques, comme un souvenir profond des lieux qu'elle quittait à regret, comme une plante cueillie auprès de son berceau, et les rapports qui existent entre l'ancienne mythologie scandinave et la mythologie des Indiens, des Perses, sont une preuve de plus à ajouter à toutes celles qui constatent l'origine commune et l'étroite parenté des races du Nord et de l'Orient.

Pendant plusieurs siècles ces traditions qui forment la base de l'Edda, se sont transmises de génération en génération, dans les huttes de la tribu nomade, dans les premières habitations qu'elle se construisit au milieu des froides montagnes scandinaves et dans ses excursions à travers champs, dans ses courses de pirate sur l'Océan et sur les fleuves, en Islande et en Sicile. Les Scaldes les chantaient sur les champs de bataille et au foyer de Jarl, et le vieux Viking les contait à ses fils en voguant sur l'Océan. Parmi les divers chants de l'Edda, il en est vraisemblablement plusieurs que Saemund n'a eu qu'à transcrire tels qu'il les recueillait de la bouche de ses contemporains, d'autres qu'il a lui-même composés et modifiés se-

lon la tradition orale. La rédaction de ces poèmes aurait alors six ou sept siècles d'ancienneté, l'idée première qui leur sert de base n'en serait pas moins liée au faisceau des plus anciens dogmes de l'homme.

Pendant plus de cinq cents ans, l'Edda de Saemund resta pour ainsi dire ensevelie en Islande, ignorée du Danemarck et de la Suède. En 1643, l'évêque Brynjulf Svendsen de Skalholt découvrit un manuscrit en parchemin qui renfermait les chants les plus importants de ce vaste recueil, et l'envoya à Copenhague. Depuis ce temps, l'Edda a été imprimée à diverses reprises, et traduite, en entier ou en partie, dans toutes les langues de l'Europe. Il en existe notamment une excellente traduction publiée à Copenhague, et une traduction danoise, non moins claire, non moins exacte et enrichie de notes précieuses que l'on doit au savant Finn Magnussen.

Nous ne pouvions faire un livre des chants populaires du Nord, sans puiser d'abord dans l'Edda, ce recueil de tant d'idées profondes enracinées pendant des siècles dans le cœur du peuple; d'un autre côté, il nous était impossible d'admettre dans les limites fort restreintes de notre travail l'Edda tout entière, avec les notes et les commentaires qu'il faut nécessairement y joindre pour en expliquer les phrases symboliques et les détails confus. Nous essaierons donc de reproduire ici seulement quelques-uns des chants les plus caractéristiques de l'Edda, en attendant que nous puissions faire, de cet antique monument de la mythologie et de la poésie des Scaldes, l'objet d'un travail plus développé et plus spécial.

ISLANDE.

LA VOLUSPA[1].

La Voluspa, ou prédiction de la devineresse, est l'un des chants cosmogoniques les plus étranges, les plus saisissants qui existent. Elle renferme dans ses strophes décousues, sous ses formes voilées, l'essence même des principaux dogmes scandinaves. C'est une femme qui récite ce poème, et cette femme n'a pas de nom ; c'est la Vala mystérieuse, la devineresse, la sibylle des régions septentrionales, que l'inspiration enflamme, et qui, debout au milieu de l'espace, l'œil hagard, la tête échevelée, raconte avec enthousiasme et terreur les choses du passé et celles de l'avenir. A chaque fait qu'elle articule en mots entrecoupés et pour ainsi dire malgré elle, une voix lui crie : Ne sais-tu rien de plus? Et, pour obéir à cette voix puissante qui interroge et ordonne, la prophétesse tremblante fait un nouvel effort, recueille ses souvenirs et dit ce qu'elle a appris parmi les êtres qui savent tout. Elle dit l'origine du monde, le cours du soleil et de la lune, la création des nains et celle du premier homme. Elle voit les dieux assis sur leurs sièges suprêmes et s'entretenant des guerres du ciel et des événements de la terre. Elle raconte comment Odin a mis son œil en gage pour recevoir les leçons de Mimer, comment mourra Balder, le dieu chéri des êtres célestes et des hommes, et comment sera châtié Loki, l'infatigable esprit du mal. Elle pénètre par la pensée dans l'empire des ténèbres ; elle voit la dernière catastrophe du monde, et les génies de la destruction qui rompent leurs chaînes ; elle voit le combat des dieux et des êtres funestes, les étoiles qui tombent du ciel, l'arbre du temps qui s'embrase, la terre qui

[1] Prédiction de la devineresse.

roule dans l'abîme; puis le nouveau monde, le monde jeune, frais, riant, qui succède à l'antique création, dont elle vient de peindre le bouleversement.

Les femmes jouaient un grand rôle parmi les Scandinaves : à chaque instant leur nom se trouve dans les sagas, joint à celui des guerriers les plus courageux et des héros les plus célèbres. Ce sont elles qui arrachent du sein des combattants les flèches envenimées, qui pansent les blessures et guérissent les malades; ce sont elles qui, à la table des Jarls, versent la boisson écumante dans la large coupe, et récompensent par un sourire ou une parole d'amour le courage des Viking; ce sont elles enfin qui cherchent à pénétrer les secrets du temps et prédisent l'avenir. Tacite nous a dit avec quelle vénération les Germains parlaient de Velléda. Les Scandinaves, tout en traitant leurs femmes comme des esclaves, avaient cependant pour elles, dans certaines occasions, le même sentiment de vénération. Les dogmes mythologiques leur enseignaient que c'étaient des femmes qui présidaient aux destinées humaines, des femmes qui venaient sur le champ de bataille rassembler les morts pour les emporter dans la demeure d'Odin.

J'invite à l'attention tous les êtres sacrés, les enfants de Heimdall[1] grands et petits. Je veux raconter les mystères du père suprême; je me rappelle les choses antiques.

Je me souviens des Jotes, les premiers nés. Ce sont eux qui m'ont donné des leçons. Je connais neuf mondes, neuf cieux, et l'arbre magnifique planté sur la terre.

C'était au commencement du temps. Ymer régnait. Il n'y avait ni sable, ni mer, ni vagues fraîches. Nulle part on ne trouvait la terre ni le ciel élevé. Il y avait le gouffre béant et point d'herbe.

Les fils du Bure élevèrent le firmament. Ils bâtirent

[1] Enfanté par neuf sœurs. C'est le gardien de la demeure des dieux. Au jour où les méchants esprits rompront leurs chaînes, il doit sonner de la trompette pour appeler les ases au combat.

le superbe Midgaard[1]. Le soleil éclaira du midi les murailles de la demeure. La terre se couvrit de plantes vertes.

Le soleil du sud répand ses faveurs sur la lune, à la droite de la porte du ciel. Le soleil ne savait pas où était sa demeure. Les étoiles ne savaient pas où étaient leurs places. La lune ne savait pas quel était son pouvoir.

Alors toutes les puissances allèrent sur les siéges élevés. Les dieux saints délibérèrent. Ils donnèrent un nom à la nuit et au premier quartier de la lune. Ils en donnèrent un au matin et au milieu du jour, au crépuscule et au soir, pour mesurer l'année.

Les ases se rencontrent dans la vallée d'Ida. Ils bâtissent un sanctuaire et une enceinte élevée. Ils établissent des fourneaux, forgent des minéraux précieux, fabriquent des tenailles et des ustensiles.

Ils jouent aux dés dans leur enceinte et sont joyeux. L'or ne leur manque pas. Alors arrivèrent trois jeunes filles thurses[2] puissantes du monde des Jotes[3].

Les dieux sacrés, les grandeurs s'en vont sur leurs siéges élevés, et tiennent conseil pour décider qui formerait la race des nains de la chair de Brimir, des os du géant livide.

Modsognir fut le premier de tous les nains; Durinn fut le second. Plusieurs autres furent formés de terre à l'image des hommes, selon les instructions de Durinn.

Nyi et Nithi, Nurthri et Surthri, Austri et Vestri, Althiofr, Dvalinn, Naer et Nainn, Nippingr, Dainn, Vefgr, Gandalir, Vindalfr, Thorinn.

[1] Ce terme désigne tout à la fois et le centre de la terre et la forteresse bâtie par les Asas.

[2] Espèce de géants et de magiciens.

[3] Géants ennemis des dieux.

Bifurr, Bafaur, Brumbur, Nori, Anar, Onar, Aï, Mioethvitnir, Thrar et Thraïnn, Thror, Vitr, Litr, Nyr et Nyrathr, Reginn et Rathsvithr. Maintenant j'ai au juste énuméré les nains.

Fili, Kili, Fundinn, Nali, Hepti, Vili, Hanar et Svior, Billingr, Bruni, Bildur, Bursi, Frar, Fornbogi, Frœgr et Loni, Aurvangr, Vari, Tikinskialdi.

Il est temps de compter pour les enfants des hommes les nains de la tribu de Dvalin ju qu'à Lofar. Ceux-ci, fuyant des roches de la demeure, ont cherché un refuge à Aurvanga et jusqu'à Joravalla.

C'est Draupnir et Dolgthrasir, Har, Haugspori, Hlevangr, Gloï, Skirvivir, Skafithr, Aï, Alfr et Yngui, Titr et Oinn.

Fialar et Frosti, Finnr et Ginnar, Heri, Hœgstari, Hliotholfr, Moinn, cette nombreuse race de Lofar vivra tant qu'il y aura des hommes dans le monde[1].

Trois ases de l'assemblée, trois ases bons et puissants descendent vers la mer. Ils trouvent sur la terre chétive Ask et Embla sans destinée.

Ask et Embla n'avaient ni âme, ni intelligence, ni sang, ni mouvement, ni couleur riante. Odin donna l'âme, Hœnir l'intelligence, Lothur le sang et la couleur riante.

Je connais un frêne (Ask) que l'on nomme Yggdrasill, arbre chevelu humecté par une brume blanche. De là vient l'humidité (la pluie et la rosée) qui tombe dans la vallée. Il reste toujours vert sur la source d'Urd.

Là viennent les vierges qui savent beaucoup. Elles

[1] Chacun de ces noms a une signification : les nains sont les génies des éléments; les uns peuplent les airs, d'autres les entrailles des montagnes, et quatre d'entre eux supportent les piliers sur lesquels repose la terre.

viennent de la source qui est près de l'arbre. L'une se nomme Urd (passé), l'autre Verdandi (présent). Elles gravent des tablettes. La troisième est Skuld (avenir). Elles donnent des lois, elles déterminent la vie, et fixent la destinée des enfants des hommes.

Je me rappelle la première guerre du monde, quand ils percèrent Guldveige avec des piques et la brûlèrent dans la demeure du Très-Haut. Trois fois brûlée, trois fois elle renaît. Souvent brûlée de nouveau, elle vit encore.

On l'appelle Heidur (richesse, argent) dans les maisons où elle entre. Elle méprise la science de la prophétesse. Elle connaît la magie, elle joue avec la magie, et fait toujours les délices des méchants.

Alors les dieux saints, les grandeurs s'en vont sur les siéges élevés, et tiennent conseil pour décider si les ases devaient expier le meurtre, si les dieux devaient en recevoir le prix.

La palissade de la forteresse des ases est rompue. Les vanes [1] ont su, par leur ruse, ouvrir les remparts. Odin lance son javelot. La Vala se souvient de cette guerre, la première du monde.

Alors les dieux saints, les grandeurs s'en vont sur les siéges élevés, et tiennent conseil pour décider qui avait le premier répandu le poison dans l'air et livré la fiancée d'Odin à la race des géants.

Thor [2] est là enflammé de colère. Rarement il reste en

[1] Ennemis des ases, ou des dieux.

[2] Dieu de la force et du tonnerre.

repos, quand il apprend de telles choses. Les serments furent violés, les promesses positives, les conventions faites de part et d'autre furent rompues.

Vola sait que le cor de Heimdall est caché sous la voûte du ciel, sous l'arbre sacré. Elle voit le fleuve écumant qui se précipite de l'œil du père suprême. — En savez-vous plus? Quoi? Elle était assise seule, lorsqu'il s'approcha, le vieux, le plus avisé des ases; elle le regarda dans les yeux. — Pourquoi m'interroger? pourquoi me mettre à l'épreuve? Je sais tout, Odin. Je sais où ton œil est caché dans la source de Mimer. Chaque matin Mimer boit la bière dans le gage du père suprême. — En savez-vous plus? Quoi?

Le père des armées choisit pour elle des anneaux et des bijoux, les riches chants de la sagesse et l'esprit de prophétie. Alors sa vue plongea au long et au large dans chaque monde.

Elle voit les Valkyries accourant de loin à cheval pour se rendre auprès de la race des dieux. Skuld porte le bouclier. Skœgul est la seconde. Vient ensuite Gunnar, Hildur, Gœndul, Geirskogul. Voilà que j'ai compté les vierges d'Odin, les Valkyries qui galopent dans les champs.

J'ai vu la destinée réservée à Balder, victime sanglante, fils d'Odin. Dans une belle vallée s'élevait et grandissait un gui faible, mais beau. De cette tige si tendre en apparence provint le trait dangereux et fatal que Hœder lança.

Le frère de Balder venait de naître. Agé d'une nuit,

ce fils d'Odin prit l'arme du combat. Il ne se lava pas les mains, il ne peigna pas sa chevelure avant qu'il eût porté au bûcher l'adversaire de Balder. Mais Frigg pleure dans Fensalir le malheur du Valhalla. — En savez-vous plus? Quoi?

Vola voit, couché près de Hverahund, un méchant corps, l'affreux Loki. En vain il secoue les funestes liens de Vali. Elles sont trop fortes, ces cordes de boyaux. Au-dessus de son mari est assise Sigyne, qui n'est pas réjouie. — En savez-vous plus? Quoi?

Un fleuve tombe à l'est dans la vallée du Venin, un fleuve de fange et de limon. On l'appelle Slidur (cruel). Vers le nord, dans les champs de Nida (obscurité), s'élève la salle d'or de la race de Sindri. A Okolnir s'élève la salle de banquet du géant qui s'appelle Brimir.

Elle voit une autre salle située au Nastrond (rivage des morts), loin du soleil. Les portes en sont tournées du côté du nord. Des gouttes de venin y tombent par chaque ouverture. La salle est formée de dos de serpents.

Elle voit se traîner dans les eaux épaisses les parjures, les meurtriers, et celui qui séduit la femme d'un autre. Nidhoggr suce les cadavres de ceux qui descendent là. Le loup les déchire. — En savez-vous plus? Quoi?

A l'orient, elle est assise, la vieille, dans le Jarnvid (les champs de fer), et nourrit la progéniture de Fenris[1]. Un des êtres de cette race, sous la forme d'un monstre, engloutira la lune.

[1] Le loup effroyable qui combattra contre les dieux à la fin du monde.

Il se repaît de la vie des lâches, il tache de gouttes rouges le siége des dieux. La lumière du soleil s'obscurcit à la fin de l'été, le vent et la brise deviennent des tempêtes. — En savez-vous plus? Quoi?

Assis sur une hauteur, il fait vibrer sa harpe, le gardien des géants, le joyeux Egdir. Près de là, dans la forêt des oiseaux, chante le beau coq rouge que l'on nomme Fialar.

Près des ases chante Gullinkambi, qui éveille les héros chez le père des armées. Mais un autre coq, d'un rouge foncé, chante sous la terre, dans les demeures de Hela.

Garmr (le chien des enfers) pousse d'affreux hurlements devant Gnypahall. Les chaînes se briseront, le loup s'échappera. Elle sait beaucoup de choses, la prophétesse, elle voit de loin le crépuscule des ases, la chute des dieux de la victoire.

Les frères combattront et se tueront l'un l'autre; les liens de la parenté seront rompus. Le mal est dans le monde. La luxure règne. Voici l'âge des haches, l'âge des épées, où les boucliers sont brisés. Viendra l'âge des tempêtes, l'âge des loups, avant que le monde tombe. Alors nul hom ne ne fera grâce à l'homme.

Les fils de Mimer jouent aux sons du cor de Giallar. L'arbre du milieu s'embrase. Heimdall élève son cor en l'air et sonne fortement. Odin interroge la tête de Mimer.

Le vieux frêne Ygydrasill frémit et tremble. Le géant s'échappe de ses chaînes. Garmr pousse d'affreux hurlements devant Gnyppahall. Les chaînes se brisent, le loup s'échappe.

Hrym vient de l'Orient, la mer s'enfle ; Jormungand se tord dans sa rage de géant. Le serpent soulève les vagues. L'aigle pousse un cri de joie. Le bec jaune déchire les cadavres et Naglfar [1] est détaché.

Ce navire vient de l'Orient, les fils du Muspell voguent sur la mer. Loki tient le gouvernail. La race entière du monstre navigue avec le loup. Le frère de Bileist est avec eux.

Surtur arrive du midi avec les flammes tremblantes. Le soleil brille sur le glaive des dieux guerriers. Les rochers craquent, les géantes tremblent. L'homme suit le chemin de l'enfer, et le ciel se fend.

Qu'arrive-t-il des ases? Qu'arrive-t-il des elfes? Le monde des géants mugit. Les ases tiennent conseil. Les nains gémissent à la porte des cavernes de pierre, les nains, ces sages habitants des montagnes. — En savez-vous plus? Quoi?

Alors une autre douleur s'empare de Hline, quand Odin se met en marche pour combattre le loup. Tandis que le meurtrier de Bele résiste à Surtur, le dieu bien-aimé de Frigga succombe.

Mais il s'avance, le fils du père de la victoire, il s'avance, Vidar, pour combattre le monstre affreux. Il plonge son épée dans la gueule du descendant des géants et l'enfonce jusqu'au cœur. Ainsi le père est vengé.

Voici venir le fils superbe de Hlodyna, il s'approche, le descendant d'Odin, pour combattre le serpent. Le défenseur de Midgard le frappe rudement. Les héros ensanglantent tous la colonne de leur demeure. Il recule de neuf pas, le fils de Fiorgune, mordu par la vipère qui ne craint rien.

[1] Le plus grand navire qu'on ait jamais vu. Il est construit avec les ongles des morts, et porte les ennemis des dieux.

Le soleil s'obscurcit. La terre tombe dans la mer. Les étoiles brillantes disparaissent du ciel. La fumée flotte autour du feu destructeur. La flamme gigantesque monte jusqu'au ciel.

Elle voit surgir de l'Océan une terre nouvelle, une terre verte et riante. Des cascades y tombent, l'aigle plane sur les hauteurs épiant le poisson.

Les ases se rencontrent dans la vallée d'Ida, et jugent avec autorité. Ils se souviennent des jugements des dieux et des runes anciennes de Fimbultyr.

Ils retrouvent sur l'herbe les merveilleuses tablettes d'or que les chefs des dieux et la race de Fiœlnir possédaient au commencement des temps.

Les champs portent des fruits sans être ensemencés. Tout mal disparaît. Balder revient. Balder et Hoder, dieux puissants, habitent les heureuses demeures de Hroptr. — En savez-vous plus? Quoi?

Alors Haenir peut choisir sa part, et les fils des deux frères habitent les larges régions du vent. — En savez-vous plus? Quoi?

Elle voit s'élever sur le Gimli une salle plus brillante que le soleil, couverte d'or. Là demeurent les tribus fidèles. Elles y jouissent d'une éternelle félicité.

L'être puissant qui gouverne tout vient d'en haut présider aux jugements des dieux. Il adoucit les sentences, étouffe les discussions, et établit une paix sacrée qui durera à jamais.

Le sombre dragon volant arrive de l'empire des ténèbres. Il étend ses ailes, plane sur la vallée, au-dessus des cadavres. Maintenant il tombe dans l'abîme.

LE CHANT DE VAFTHRUDNIR.

ODIN.

Donne-moi un conseil, Frigga[1]; il me tarde d'aller voir Vafthrudnir. J'ai un grand désir, je l'avoue, d'essayer mes forces dans la science des anciens temps avec ce géant qui sait tout.

FRIGGA.

Père des armées, je te conseille de rester chez toi, dans la demeure des dieux, car je ne connais pas un géant aussi fort que Vafthrudnir.

ODIN.

J'ai voyagé beaucoup, j'ai connu bien des choses, j'ai mis à l'épreuve bien des forces; je veux voir ce qui se passe dans la demeure de Vafthrudnir.

FRIGGA.

Que le bonheur soit avec toi à ton départ! que le bonheur soit avec toi à ton retour! que le bonheur soit avec toi quand tu reviendras parmi les Asinnes! Que la sagesse te soit en aide, ô père des temps, quand tu discourras avec le géant!

Odin part pour éprouver la sagesse du géant qui sait tout. Il arrive à la demeure que possède le père d'Imr, le dieu prudent y entre aussitôt.

[1] Épouse d'Odin et la première des déesses.

ODIN.

Salut à toi, Vafthrudnir. Je suis venu dans ta demeure pour te voir, je veux reconnaître par moi-même si tu es habile et savant en toute chose.

VAFTHRUDNIR.

Quel est cet homme qui dans ma salle m'adresse ainsi la parole? Tu ne sortiras pas de cette enceinte si tu n'en sais pas plus que moi.

ODIN.

Je m'appelle Gangrad. Pressé par la soif, j'ai quitté ma route pour venir dans ta demeure. J'ai fait une longue marche, et j'ai besoin d'être reçu et accueilli par toi, ô géant!

VAFTHRUDNIR.

Pourquoi es-tu là, Gangrad, debout sur le seuil? Viens t'asseoir dans la salle; nous verrons qui en sait le plus de l'hôte étranger ou du vieux parleur.

GANGRAD.

Le pauvre qui vient chez le riche doit parler à propos ou se taire. Le babillage est funeste à celui qui se trouve avec un homme mal disposé.

VAFTHRUDNIR.

Dis-moi, Gangrad, puisque sur le seuil tu veux montrer ton savoir, dis-moi comment s'appelle le cheval qui apporte chaque matin le jour aux hommes?

GANGRAD.

Il s'appelle Skinfaxi, le cheval qui apporte le jour brillant aux hommes. Il passe pour le meilleur des coursiers; sa crinière reluit éternellement.

VAFTHRUDNIR.

Dis-moi, Gangrad, puisque sur le seuil tu veux montrer ton savoir, comment s'appelle le cheval qui apporte de l'Orient la nuit aux dieux propices?

GANGRAD.

Il s'appelle Hrimfaxi, le cheval qui apporte la nuit aux dieux propices. Chaque matin il laisse tomber l'écume de son mors ; c'est de là que vient la roséé des vallons.

VAFTHRUDNIR.

Dis-moi, Gangrad, puisque sur le seuil tu veux montrer ton savoir, comment se nomme le fleuve qui partage le sol entre les dieux et les fils des géants?

GANGRAD.

Il s'appelle Ilfing, le fleuve qui partage le sol entre les dieux et les enfants des hommes. Il coulera librement dans tous les temps ; jamais il ne sera couvert de glace.

VAFTHRUDNIR.

Dis-moi, Gangrad, puisque sur le seuil tu veux montrer ton savoir, comment s'appelle la plaine où Surtur et les dieux bons se rencontreront pour combattre ?

GANGRAD.

Elle s'appelle Vigrid, la plaine où Surtur et les dieux bons se rencontreront pour combattre. Elle a cent journées de marche de longueur et de largeur. Voilà le lieu qui leur est assigné.

VAFTHRUDNIR.

Mon hôte, tu me sembles instruit. Viens prendre place sur mon banc de géant, et causons assis. Voyons, ta tête contre la mienne à qui de nous deux a le plus de savoir.

GANGRAD.

Si ton esprit est juste, habile géant, dis-moi, si tu le sais, comment ont été formés à l'origine des choses la terre et le ciel ?

VAFTHRUDNIR.

La terre a été formée avec la chair du géant, les mon-

tagnes avec ses os, le ciel avec le crâne de ce géant glacé, la mer avec son sang.

GANGRAD.

Si ton esprit est assez juste, réponds, Vafthrudnir, si tu le peux, à cette seconde question : D'où est venue la lune qui passe sur la tête des hommes? d'où est venu le soleil?

VAFTHRUDNIR.

Le père de la lune et du soleil se nomme Mandilfœri. Chaque jour ils doivent tous deux parcourir le ciel et mesurer les saisons de l'année.

GANGRAD.

Puisqu'on te dit si instruit, réponds, Vafthrudnir, si tu le peux, à cette troisième question : D'où vient le jour qui passe sur la tête des hommes, et la nuit avec la nouvelle lune?

VAFTHRUDNIR.

Le père du jour se nomme Delling; la nuit est fille de Norvi. Les dieux bienfaisants ont créé la nouvelle lune et le premier quartier pour donner aux hommes la mesure de l'année.

GANGRAD.

Puisqu'on te dit si instruit, réponds, Vafthrudnir, si tu le peux, à cette quatrième question : D'où sont venus primitivement l'hiver et l'été parmi les dieux intelligents?

VAFTHRUDNIR.

Le père de l'hiver se nomme Vindsvale, et celui de l'été, Svasuder. Toute l'année ils alterneront jusqu'à ce que les dieux succombent.

GANGRAD.

Puisqu'on te dit si instruit, réponds, Vafthrudnir, si tu le peux, à cette cinquième question : Qui a été, au

commencement des temps, le premier des ases ou de la race d'Ymer?

VAFTHRUDNIR.

Il y a une innombrable quantité d'hivers, avant la formation de la terre, Belgermir naquit; Thrudgemlir était son père, et Orgelmir son aïeul.

GANGRAD.

Puisqu'on te dit si instruit, réponds, Vafthrudnir, si tu le peux, à ma sixième question : Comment Orgemlir est-il venu parmi les fils des géants?

VAFTHRUDNIR.

Du fleuve d'Elivagi jaillirent des gouttes de venin qui se coagulèrent, et il en sortit un géant. C'est de là que vient toute notre race. Voilà pourquoi elle est si forte.

GANGRAD.

Puisqu'on te dit si instruit, réponds, Vafthrudnir, si tu le peux, à ma septième question : Comment le vieux géant engendra-t-il des enfants, n'ayant point de géante?

VAFTHRUDNIR.

Sous son bras un garçon et une fille se formèrent ensemble, dit-on; son pied enfanta avec l'autre un fils qui avait six têtes.

GANGRAD.

Puisqu'on te dit si instruit, réponds, Vafthrudnir, si tu le peux, à ma huitième question : Quel est ton premier souvenir, jusqu'où remonte ton savoir? Réponds, habile géant.

VAFTHRUDNIR.

Une quantité innombrable d'hivers avant la formation de la terre, Belgermir naquit. Mon plus ancien souvenir, c'est que ce sage géant était dans une barque.

GANGRAD.

Puisqu'on te dit si instruit, réponds, Vafthrudnir, si

tu le peux, à ma neuvième question : D'où vient le vent qui court sur l'eau et que les hommes ne voient pas?

VAFTHRUDNIR.

A l'une des extrémités du ciel, il y a un géant nommé Hraesvelg qui porte un plumage d'aigle. De ses ailes provient, dit-on, le vent qui souffle vers les hommes.

GANGRAD.

Si tu connais l'origine des dieux, réponds, Vafthrudnir, à ma dixième question : D'où est venu Niödr parmi les fils des ases? Il a un grand nombre de temples et d'autels, et cependant il n'a pas été enfanté par les ases.

VAFTHRUDNIR.

Les puissances intelligentes l'ont créé dans Vanaheim, et l'ont envoyé comme otage aux dieux. A la fin du monde, il s'en retournera chez les sages vanes.

GANGRAD.

Si tu connais toute la nature sacrée des dieux, réponds, Vafthrudnir, à cette onzième question : Que font les Héros dans la demeure du père des armées jusqu'à ce que les dieux succombent?

VAFTHRUDNIR.

Dans les salles d'Odin, les guerriers combattent chaque jour. Ils choisissent leur victime, reviennent du combat, s'asseoient ensemble cordialement et boivent la bière avec les ases.

GANGRAD.

Réponds à ma douzième question, et dis-moi, Vafthrudnir, comment tu as appris à connaître la nature sacrée des dieux, les mystères des dieux et des géants; dis-moi la vérité, géant qui sais tout.

VAFTHRUDNIR.

Je puis dire la vérité sur les mystères des dieux et

des géants. J'ai parcouru chaque monde, j'ai visité les neuf mondes, même le monde souterrain des ombres où descendent les morts qui viennent de Hela.

GANGRAD.

J'ai voyagé beaucoup, j'ai fait beaucoup de tentatives et mis à l'épreuve beaucoup de puissances, quels sont les hommes qui vivront quand le terrible hiver sera passé?

VAFTHRUDNIR.

Lif et Lifthrasir vivront encore; ils seront cachés dans la colline de Hoddmimir. Pour nourriture, ils auront la rosée du matin; ils enfanteront les hommes.

GANGRAD.

J'ai voyagé beaucoup, j'ai fait beaucoup de tentatives et mis à l'épreuve beaucoup de puissances, d'où viendra le soleil au ciel, quand Fenris l'aura englouti?

VAFTHRUDNIR.

Avant d'être englouti par Fenris, le divin soleil mettra au monde une fille, une vierge qui suivra la route du soleil quand les dieux seront morts.

GANGRAD.

J'ai voyagé beaucoup, j'ai fait beaucoup de tentatives et mis à l'épreuve beaucoup de puissances, quelles sont les vierges douées de tant de savoir qui planent sur la foule des peuples?

VAFTHRUDNIR.

Trois vierges planent sur les demeures des hommes et règlent les destins des vivants; cependant elles sont nées parmi les géants.

GANGRAD.

J'ai voyagé beaucoup, j'ai fait beaucoup de tentatives, j'ai mis à l'épreuve beaucoup de puissances, quels sont

les ases qui régiront les domaines des dieux quand la flamme de Surtur sera éteinte?

VAFTHRUDNIR.

Vidar et Vali occuperont la demeure sacrée des dieux quand la flamme de Surtur sera éteinte. Modi et Megni auront le marteau et termineront le combat.

GANGRAD.

J'ai voyagé beaucoup, j'ai fait beaucoup de tentatives, j'ai mis à l'épreuve beaucoup de puissances, comment finira la vie d'Odin quand les dieux tomberont?

VAFTHRUDNIR.

Le père des temps sera englouti par le loup et vengé par Vidar, qui déchirera l'horrible gueule du monstre.

ODIN.

J'ai voyagé beaucoup, j'ai fait beaucoup de tentatives, j'ai mis à l'essai beaucoup de puissances, quelles paroles Odin a-t-il murmurées à l'oreille de son fils avant de le mettre sur le bûcher?

VAFTHRUDNIR.

Nul ne sait ce qu'au commencement des temps tu as dit à l'oreille de ton fils. J'ai prononcé mon arrêt de mort en parlant de la science du passé et du destin des dieux, car j'ai rivalisé de savoir avec toi. Odin, tu es toujours le plus sage de tous.

LE CHANT DE VEGTAM.

Les rois sont réunis en conseil, les ases sont avec eux ; les dieux puissants délibèrent sur ce que signifient les rêves de Balder.

L'insomnie tourmente le dieu, les bons songes l'abandonnent. On interroge les devins, on leur demande s'il faut s'attendre à quelque malheur.

Les oracles annoncent la mort prochaine de Balder, l'ami d'Uller, le plus aimable des dieux. Frigg et Odin sont dans la douleur, les dieux prennent une décision.

Ils décident qu'on enverra à tous les êtres vivants un message pour les prier de ne pas nuire à Balder. Tous les êtres en prennent l'engagement, Frigga écoute leurs promesses et reçoit leurs serments.

Mais le père suprême craint encore quelque perfidie; il craint que les vierges du bonheur ne s'éloignent ; il appelle de nouveau les ases en conseil, et là il y eut de longs entretiens.

Odin, le maître du monde, se lève, selle Sleipner et descend dans le royaume de la mort. Un chien se dresse devant lui, le chien de Hela. Sa poitrine est sanglante, sa gueule terrible. Il aboie contre le père du chant et pousse au loin d'affreux hurlements.

Odin continue sa route : la terre tremble. Il arrive à la haute forteresse de Hela. Devant la porte, à l'est, une prophétesse est ensevelie.

Il chante l'évocation des morts, il tourne vers le nord les runes magiques[1], fait ses conjurations et presse la morte jusqu'à ce qu'enfin elle se lève et lui parle.

VALA.

Quel est cet inconnu qui vient ainsi troubler le repos de mon esprit? J'ai dormi long-temps sur la terre couverte de neige, mouillée par la pluie et par la rosée.

[1] Les runes sont les plus anciens caractères qui aient été employés dans le nord; les Scandinaves en attribuaient l'invention à Odin lui-même. L'alphabet runique se composait d'abord de seize lettres, plus tard de vingt-quatre. Il se répandit parmi les Anglo-Saxons, les Vendes, et on en trouve des traces jusque dans certaines parties méridionales de l'Europe.

Les inscriptions gravées jadis sur les pierres tumulaires, sur les monuments élevés au milieu des champs de bataille, étaient en caractères runiques. On faisait avec les mêmes caractères des calendriers, et nous avons trouvé tout récemment encore les anciennes runes appliquées à cet usage dans quelques districts de la Suède et en Laponie. On employait encore très-souvent les runes dans les œuvres de sorcellerie, les évocations mystérieuses et les conjurations. On croyait qu'en les gravant sur une coupe empoisonnée, la coupe se brisait à l'instant; qu'en les plaçant sur la proue d'un bâtiment, elles le préservaient des écueils et de l'orage. Parfois on en composait un talisman pour faire naître l'amour dans le cœur d'une femme; parfois on y avait recours pour guérir une maladie, ou pour donner, en cas de besoin, une force surnaturelle à quelque combattant. Le Havamal, ou chant suprême, attribué à Odin, célèbre la puissance des runes, et il en est très-souvent fait mention dans d'autres chants populaires de la Scandinavie. Jacob Grimm en Allemagne, Liliegren en Suède, Bryniolsen en Danemark, ont écrit d'intéressantes dissertations sur les runes, sur leur origine, sur leur destination, et le savant Finn Magnussen vient de publier sur cette vaste et importante question un livre d'une rare netteté et d'une prodigieuse érudition.

VEGTAM.

Je me nomme Vegtam, fils de Valtam. Donne-moi des nouvelles de l'enfer, je t'en donnerai du monde. Pour qui sont ces bancs si biens parés? Pour qui est ce lit couvert d'or?

VALA.

On prépare pour Balder la bière la meilleure. Un bouclier la recouvre; toute la race des ases est dans le désespoir. Je parle à regret, laisse-moi me taire.

VEGTAM.

Ne te tais pas, Vala. Je veux t'interroger jusqu'à ce que je sache tout; je veux savoir qui causera la mort de Balder, qui enlèvera la vie à ce fils d'Odin?

VALA.

Hæder fera venir ici le dieu célèbre. Il causera la mort de Balder, il enlèvera la vie au fils d'Odin. Je parle à regret, laisse-moi me taire.

VEGTAM.

Ne te tais pas, Vala. Je veux t'interroger jusqu'à ce que je sache tout; je veux savoir qui vengera Balder, qui enverra son meurtrier sur le bûcher?

VALA.

Dans les salles de l'ouest, Rinda enfantera un fils. Agé seulement d'un jour, il tuera le fils d'Odin; il ne lavera pas ses mains, il ne peignera pas ses cheveux avant d'avoir envoyé sur le bûcher le meurtrier de Balder. Je parle à regret, laisse-moi me taire.

VEGTAM.

Ne te tais pas, Vala. Je veux te demander quelles sont les vierges qui pleurent à volonté et jettent contre le ciel le voile de leur tête? Tu ne dormiras pas avant de m'avoir dit cela.

VALA.

Tu n'es pas Vegtam, comme je l'avais cru, tu es Odin, le chef des peuples.

ODIN.

Tu n'es pas Vala, ni une femme habile, tu es la mère de trois géants.

VALA.

Retourne, Odin, dans ta demeure, et sois fier de ton voyage. Nul être ne viendra plus me visiter avant que Loki brise ses chaînes et que les dieux soient enveloppés dans les ténèbres.

LE CHANT DE THRYM,

OU

LE MARTEAU DE THOR.

Chant mythique, que M. Finn Magnussen explique ainsi : Thrym est l'hiver, qui a enseveli l'arme de Thor, ou le tonnerre. Thor se réveille au printemps et dompte les rigoureux frimas. D'autres écrivains regardent ce poème comme un hymne au printemps, représenté par la gracieuse déesse Freya. Ce poème est l'un des plus populaires qui existent dans l'ancienne littérature scandinave; il a été traduit plusieurs fois en danois et en suédois; en allemand par Chamisso; en anglais par Cottle et Herbert, en français par M. Wolff.

Thor est en colère lorsque en s'éveillant le matin il s'aperçoit qu'il a perdu son marteau. Il se tire la barbe, il secoue la tête et promène ses regards autour de lui.

Puis il élève la voix et dit : Écoute, Loki, ce que je veux t'apprendre, ce que nul être ne sait sur la terre et nul être dans le ciel : mon marteau m'a été enlevé.

Ils s'en vont dans la riante demeure de Freya, et voici ce que Thor lui dit : Veux-tu, Freya, me prêter tes ailes pour aller chercher mon marteau?

Freya répondit :

Je te les remettrais volontiers quand elles seraient d'argent et quand elles seraient d'or. Loki s'envole avec

ses ailes jusqu'à ce qu'il arrive hors de la région des dieux sur la terre des géants.

Thrym, le prince des géants, est assis sur la montagne, façonnant des colliers d'or pour ses chiens et arrangeant avec art la crinière de son cheval.

Thrym dit :

Que se passe-t-il parmi les dieux? Que se passe-t-il parmi les elfes? Pourquoi viens-tu dans la contrée des géants?

Loki dit :

L'alarme est parmi les dieux, l'alarme est parmi les elfes. As-tu caché le marteau de Thor?

Thrym répond :

J'ai caché le marteau de Thor à huit milles sous terre. Personne ne l'aura, à moins qu'on ne m'amène Freya pour épouse.

Loki secoue ses ailes et poursuit son vol jusqu'à ce qu'il arrive hors de la contrée des géants, dans la demeure des dieux.

Thor le rencontre à l'entrée de sa demeure et lui dit : As-tu atteint ton but par tes efforts? Du haut des airs, fais-moi ton récit. Celui qui est sédentaire n'a rien à raconter, celui qui est couché tisse le mensonge.

Loki dit :

Par mes efforts, j'ai commencé l'affaire. Thrym, prince des géants, a ton marteau; mais personne ne l'aura, à moins qu'on ne lui amène Freya pour fiancée.

Ils s'en vont parler à la belle Freya, et Thor lui dit : Prends, ô Freya! le vêtement de fiancée, nous irons ensemble dans la contrée des géants.

Freya l'écoute avec colère. La salle des ases tremble sous elle, et la parure de la déesse se brise. Tu pour-

rais bien m'appeler la plus lascive des femmes si j'allais avec toi dans la contrée des géants.

Les dieux se réunissent en conseil, les déesses les rejoignent. Tous vont délibérer sur les moyens de reprendre le marteau de Thor.

Alors, Heimdall, l'un des plus brillants parmi les ases et l'un des plus habiles, prit la parole et dit : Donnons à Thor le vêtement de fiancée; qu'il porte la riche parure de Freya, qu'un trousseau de clefs pendu à sa ceinture résonne sur ses pas, qu'une robe de femme lui tombe sur les genoux. Nous lui mettrons, de plus, des pierres précieuses sur la poitrine et une riche coiffure sur la tête.

Thor, le dieu de la force, s'écrie : Les ases me traiteraient comme une femme si je prenais le vêtement de fiancée.

Loki, fils de Laufeyia, lui répond : Cesse de parler ainsi, Thor, les géants seront bientôt les maîtres de notre demeure si nous ne reprenons pas ton marteau.

On donne à Thor le vêtement de fiancée et la riche parure de Freya. Des clefs suspendues à sa ceinture résonnent sur ses pas, une robe de femme tombe sur ses genoux, sa poitrine est ornée de pierres précieuses et sa tête d'une riche coiffure.

Loki, fils de Laufeyia, dit : Je te suivrai comme si j'étais ta servante. Partons ensemble pour les contrées des géants.

On amène à l'instant les deux boucs de Thor ; ils sont attelés à un char et s'élancent rapidement. Les rochers se brisent, le feu en jaillit. Le fils d'Odin s'en va vers la terre des géants.

Thrym, le prince des géants, s'écrie : Levez-vous,

géants, préparez les siéges, voilà qu'on m'amène pour fiancée Freya, fille de Niord.

On voit s'avancer les vaches aux cornes dorées, les bœufs noirs comme le charbon qui réjouissent le géant. — J'ai assez de trésors, j'ai assez de parures, il ne me manquait que Freya.

Le soir, de bonne heure, les convives se rassemblent. On apporte la bière pour les géants. Thor mange un bœuf, huit saumons, et tous les mets plus délicats que l'on a l'habitude d'offrir aux femmes. Pour apaiser sa soif, il boit trois mesures de bière.

Thrym, prince des géants, dit : Jamais je n'ai vu une fiancée aussi vorace, jamais je n'ai vu une fiancée manger tant à la fois, jamais je n'ai vu une jeune fille boire tant de bière.

La petite servante rusée était assise là, et trouva une réponse aux paroles du géant : « Depuis quatre jours, Freya n'a rien mangé, tant elle était tourmentée par le désir de faire ce voyage.

Thrym soulève le voile de cette fiancée et recule effrayé jusqu'au bout de la salle : — Que le regard de Freya est pénétrant ! Il m'a semblé que la flamme jaillissait de ses yeux.

La petite servante rusée était assise là, et trouva une réponse aux paroles du géant : — « Depuis quatre jours, Freya n'a pas dormi, tant elle était tourmentée par le désir de venir ici. »

La sœur du géant s'approche et se hasarde à demander les dons d'usage : — Donne-moi ces anneaux d'or que tu portes aux doigts si tu veux gagner mon amitié, si tu veux que je te sois toute dévouée.

Thrym, prince des géants, dit : Apportez le marteau pour la cérémonie nuptiale. Posez le marteau sur les ge-

noux de la jeune fille, et que l'on nous unisse l'un à l'autre.

Thor rit au fond du cœur en voyant reparaître son marteau. Il le prend et frappe d'abord le prince des géants, et massacre toute sa race.

Il frappe aussi la malheureuse sœur du géant qui demandait des présents. Au lieu d'argent, au lieu de bracelets, elle reçut des coups. C'est ainsi que le fils d'Odin reprit son marteau.

LE CHANT SUPRÊME.

Le chant qui suit est, comme il est facile de le voir, un assemblage parfois un peu confus de différentes pensées, dont la plupart n'ont entre elles d'autres liens que leur caractère sententieux. Il est attribué à Odin lui-même. Nul chant de l'Edda ne peint aussi bien l'esprit, les idées de morale des anciens Scandinaves, et le degré de civilisation qu'ils avaient atteint avant même de connaître les sages enseignements du christianisme. Tout ce poème doit être classé avec soin parmi les recueils de maximes, de pensées proverbiales que l'on a nommées à juste titre la *sagesse des peuples*. Il présente les contrastes les plus étranges, tantôt des idées d'une mansuétude presque évangélique, tantôt des conseils farouches et cruels: ici le culte de l'amitié, les lois hospitalières; là le doute incessant, la défiance, la fourberie. C'est que ces anciens peuples du nord étaient tout à la fois confiants et cauteleux, dévoués à leurs amis et toujours en garde contre la trahison. Ils joignaient à la générosité des races guerrières l'instinct mobile des races sauvages, et à leur ignorance profonde, à leurs habitudes grossières, une sorte de science pratique dont les préceptes exprimés dans leurs anciens poèmes, sont devenus des proverbes en usage encore, pour la plupart, parmi leurs descendants.

Avant d'entrer dans une maison, il faut regarder attentivement dans tous les coins, car on ne sait où les ennemis se tiennent cachés.

Salut à celui qui donne ! — Un hôte est venu, où sera sa place ? Il a hâte, celui qui tente la fortune à la porte des autres.

Il a besoin de feu, celui qui entre les genoux gelés. Il a besoin de nourriture et de vêtements, celui qui a traversé les montagnes.

Celui qui arrive à l'heure des repas a besoin d'eau, de linge et d'une invitation hospitalière. Il lui faut le bon accueil et l'entretien amical.

Il a besoin de prudence, celui qui voyage au loin. Au logis tout est bien. Celui qui ne sait rien est un sujet de moquerie quand il se trouve avec des hommes éclairés.

Que personne ne fasse parade de son intelligence, et qu'il soit sur ses gardes. L'homme circonspect qui entre prudemment et en silence dans une maison commet peu de fautes. Il n'y a pas d'ami plus fidèle qu'un bon jugement.

L'hôte circonspect, en arrivant dans une maison étrangère, ne prodigue pas ses paroles; son oreille écoute, son regard observe. Ainsi se conduit le sage.

Heureux celui qui sait mériter l'approbation et les paroles affectueuses. Ce que l'homme possède dans le cœur d'un autre est très-incertain.

Heureux celui qui reste intelligent et honoré tant qu'il vit. L'homme a souvent puisé de mauvais conseils dans le cœur d'un autre.

Beaucoup de sagacité, voilà ce qu'il y a de meilleur à emporter en voyage. Dans des lieux inconnus, cela vaut mieux que l'or. C'est l'appui de celui qui se trouve dans l'embarras.

Ce qu'il y a de pire en voyage, c'est la boisson immodérée pour les enfants des hommes. La bière n'est pas si bonne que beaucoup de gens le disent.

Ce qu'il y a de pire, c'est la boisson immodérée. Plus on boit, moins on se connaît.

Il s'appelle l'oiseau de l'oubli, celui qui plane sur les assemblées de buveurs. Il ravit à l'homme l'intelligence. J'ai été enchaîné avec les plumes de cet oiseau dans la demeure de Gunladi.

Je devins ivre, complétement ivre chez le sage Fialar. La boisson la meilleure est celle qui laisse l'homme reprendre sa raison.

Le jeune homme doit être hardi dans le combat, ailleurs réservé et prudent. A l'heure de la mort, chaque homme doit être calme et généreux.

L'ignorant se figure qu'il vivra éternellement s'il fuit les batailles, mais la vieillesse ne lui accorde aucune paix quoiqu'elle lui donne une arme.

Quand le sot entre dans une demeure, il bâille, balbutie, se rend importun. Il n'est content que lorsqu'on lui donne à boire. C'est alors que l'homme révèle sa nature.

Celui qui a un jugement sain, celui qui a long-temps voyagé et observé, connaît le caractère de chacun.

Prends la coupe et bois modérément; parle à profit ou tais-toi, personne ne te fera un reproche de te retirer de bonne heure pour dormir.

Le glouton qui ne sait pas gouverner son penchant détruit sa santé. Quand il est parmi les sages, il se rend ridicule par la manière dont il obéit à son estomac.

Les animaux savent quand ils doivent quitter les pâturages et rentrer à l'étable. L'homme grossier ne connaît pas les bornes de son estomac.

L'homme mal élevé et sans esprit se moque de tout. Il y a une chose qu'il ne sait pas et qu'il devrait savoir, c'est qu'il n'est pas lui-même sans défaut.

Le sot passe des nuits entières à réfléchir à toute es-

pèce de chose. Quand vient le jour, il est fatigué, et un souci lui reste.

Le sot regarde comme ses amis tous ceux qui lui sourient. Il ne comprend pas l'amère moquerie dont il est l'objet quand il s'asseoit parmi les gens sages.

Le sot regarde comme ses amis tous ceux qui lui tiennent un doux langage, mais lorsqu'il arrive au ting il en trouve peu qui soutiennent sa cause.

Le sot croit qu'il saurait bien comment il doit agir s'il se trouvait dans l'embarras; mais quand le moment de l'épreuve arrive, il ne sait que dire.

L'homme sans instruction fait bien de se taire quand il se trouve parmi des gens instruits. C'est en parlant beaucoup qu'il montre son ignorance. En parlant beaucoup, l'ignorant reste ignorant.

Celui-là paraît sage qui interroge avec sagacité et répond de même. Il ne faut pas cacher ce qui arrive, ce qui doit être su de chacun.

Il parle beaucoup trop, celui qui dit des mots sans suite. La langue babillarde à laquelle on n'impose pas de frein se nuit à elle-même.

Il ne faut pas fatiguer l'hôte que l'on reçoit. Il a besoin de repos, de vêtements secs, et non pas d'être interrogé.

Il se croit habile celui, qui, par ses plaisanteries, domine un de ses voisins; et il ne songe pas que, tandis qu'il rit, il excite la colère.

Beaucoup d'hommes unis pendant un certain temps se querellent dans une réunion. Le convive irrite le convive. La lutte entre les enfants des hommes est éternelle.

Prends ton repas de bonne heure, quand tu dois visiter des amis. Autrement, on est embarrassant, on

mange comme si l'on était importun, et l'on s'occupe peu de l'entretien.

On fait de longs détours pour aller chez un ami infidèle, quoiqu'il demeure au milieu du chemin. On va en ligne droite chez l'ami vrai, quoiqu'il demeure loin.

N'entre pas comme convive toujours au même lieu. Même en étant aimé, on devient importun en restant trop long-temps dans la même maison.

La demeure qui nous appartient est la meilleure, si petite qu'elle soit. Chacun est maître dans sa maison. Quand on ne possèderait que deux chèvres et une cabane couverte en chaume, cela vaut mieux que de mendier.

La demeure qui nous appartient est la meilleure. Chacun est maître dans sa maison. Le cœur de celui-là saigne qui doit solliciter sa nourriture à chaque heure de repas.

Ne faites point un pas sans vos armes. Qui peut être sûr qu'au sortir de chez soi il n'ait pas besoin de son épée?

Je n'ai pas rencontré un homme si généreux, si hospitalier qu'il soit, qui refuse ce qu'on lui offre, ni un homme si prodigue de son bien qui dédaigne les présents.

Celui qui possède des biens qu'il a lui-même acquis ne doit pas souffrir la gêne. Souvent ce que nous gagnons dans des heures de joie nous servira dans les heures de calamité. Beaucoup de choses deviennent plus mauvaises que nous ne le croyons.

Que les amis se fassent plaisir l'un à l'autre par des présents qui leur conviennent. Les dons réciproques font durer l'amitié, quand, du reste, tout est comme il faut.

Que l'homme soit l'ami de son ami, qu'il réponde aux présents par des présents. Qu'il emploie la moquerie envers la moquerie, la dissimulation envers la dissimulation.

Aime ton ami, aime aussi son ami, mais ne sois pas l'ami de celui qui hait ton ami.

Si tu as un ami en qui tu aies confiance, et dont tu attendes une vraie satisfaction, unis ta pensée à la sienne, échange des présents avec lui, va le voir souvent.

Si tu en as un à qui tu ne te fies pas, mais dont tu veuilles tirer parti, donne-lui de belles paroles, sois dissimulé, paie le mensonge par le mensonge.

Souris à celui auquel tu ne te fies pas, et que tu n'aimes pas. Parle contre ta pensée. Donne-lui ce qu'il donne.

J'ai été jeune. J'ai voyagé seul et je me suis égaré. Je me suis senti riche quand j'ai trouvé un compagnon. L'homme est la joie de l'homme.

Celui qui est tout à la fois doux et brave a de rares chagrins et mène une heureuse vie. Celui qui manque d'esprit se défie de tout; il est mesquin et désagréable, même quand il donne.

Dans les champs j'ai donné mes vêtements à deux bûcherons; revêtus de ces habits, ils ressemblaient à des héros. L'homme nu est craintif.

L'arbre isolé en un lieu aride se dessèche, il perd son écorce et ses feuilles. Il en est de même de celui qui n'est aimé de personne. Comment pourrait-il vivre long-temps?

L'affection des faux amis est pendant cinq jours plus ardente que le feu. Le sixième ce feu s'éteint, et toute amitié disparaît.

Il n'est pas toujours nécessaire de faire des dons pré-

cieux. Souvent avec peu on s'attire des louanges. Avec un demi-pain et une coupe à demi pleine, je me suis fait un camarade.

Il y a de petites pensées et des âmes petites comme des grains de sable. Tous les hommes ne sont pas également doués. Il y a moitié bien et moitié mal.

Que l'homme soit instruit, mais qu'il ne le soit pas trop. Ceux-là sont les plus heureux qui savent beaucoup et qui savent bien.

Que l'homme soit instruit, mais qu'il ne le soit pas trop. Le cœur de l'homme instruit a peu de joie quand il sait tout ce qu'il possède.

Que l'homme soit instruit, mais qu'il ne le soit pas trop. Qu'il ne sache pas d'avance sa destinée, son âme en aura moins de soucis.

Le tison brûle près du tison jusqu'à ce qu'il soit consumé. La flamme s'allume à la flamme. L'homme se révèle à l'homme par des paroles, le sot par son silence orgueilleux.

Qu'il se lève de bon matin, celui qui en veut aux biens ou à la vie d'un autre. Le loup qui dort ne saisit pas sa proie. L'homme qui dort n'obtient pas la victoire.

Qu'il se lève de bonne heure, celui qui a peu d'ouvriers et qui veut avancer son labeur. Il y a de nombreux obstacles pour celui qui dort tard. La moitié de la richesse est dans le travail.

Que le père de famille fasse sa provision d'arbres et d'écorces, et sache combien il lui en faut pour la moitié de l'année et pour chaque fois qu'il en fait usage.

Qu'en se rendant au ting[1] l'homme soit lavé et peigné,

[1] Anciennes assemblées populaires. C'était là qu'on jugeait les procès, qu'on discutait les intérêts de chaque tribu.

s'il n'est richement habillé. Que personne n'ait honte de ses souliers, de ses vêtements, ni de son cheval.

L'homme qui veut être éclairé doit questionner et parler. Ne confie ton secret ni à l'un, ni à l'autre; ce que trois personnes savent, tout le monde le sait.

L'aigle qui plane sur les eaux aspire à un autre air et regarde inquiet le vieil océan. Il en est de même de l'homme qui se trouve au milieu de la foule où il a peu d'amis.

L'homme prudent usera avec modération de son pouvoir. En se trouvant parmi les braves, il apprendra que nul homme fort n'est plus fort que tous les autres.

Soyez circonspect, réservé, même avec vos amis. Souvent elles nous coûtent cher, les paroles que nous confions à d'autres.

En certains endroits je suis arrivé trop tôt, en d'autres trop tard. Tantôt la bière était bue, tantôt elle n'était pas préparée. Celui qui déplaît arrive rarement à temps.

Çà et là on voulait m'inviter quand j'arrivais à l'heure du repas, ou quand je déposais deux morceaux dans la demeure de l'ami fidèle chez qui j'en avais mangé un.

Le feu et la clarté du soleil, voilà ce qu'il y a de meilleur pour les enfants des hommes quand ils ont la santé et qu'ils peuvent vivre sans faire de mauvaises actions.

Personne n'est complétement misérable, même s'il n'est pas très-bien portant. Celui-ci est heureux par ses enfants, celui-là par ses amis, cet autre par sa fortune, et cet autre encore par de bonnes œuvres.

La vie est bonne, si malheureuse qu'elle soit. L'homme vivant possède des vaches. J'ai vu l'homme mort déposé devant la porte, l'homme riche brûlé sur le bûcher.

Le boiteux peut monter à cheval, le manchot conduire des troupeaux, le sourd combattre avec courage. Mieux vaut être aveugle que brûlé. La mort n'est utile à personne.

C'est un bonheur d'avoir un fils, même s'il naît tardivement après la mort de son père. Il est rare qu'une pierre tumulaire s'élève au bord du chemin si un fils ne l'élève à la mémoire de son père.

Il y a deux espèces de combattants : la langue, qui peut nuire à la tête; la main, qui doit être sous chaque manteau.

Celui qui a des provisions de voyage ne craint pas l'approche de la nuit. Courtes sont les ailes du navire; incertaine est la température d'automne. Le temps change en cinq jours et devient tout autre en un mois.

Celui qui ne sait rien ne sait pas que beaucoup de gens deviennent fous avec les fous. Celui-ci est riche, celui-là ne l'est pas, et ne mérite pas qu'on lui en fasse un reproche.

Tes troupeaux meurent, tes amis meurent. Toi-même tu mourras. Ce qui ne meurt pas, c'est le nom honorable que l'on s'est acquis.

Tes troupeaux meurent, tes amis meurent; toi-même tu mourras. Mais je sais une chose qui ne meurt pas, c'est le jugement qu'on porte sur les morts.

J'ai vu les granges des enfants des riches pleines de provisions. Ceux qui les possédaient mendient à présent. La fortune est rapide comme l'éclair. C'est le plus mobile des amis.

Si un sot devient riche, ou s'il obtient la faveur des femmes, son orgueil s'en accroît, mais non pas sa sagesse. Il marche d'un air fier et impudent.

Son ignorance éclate si on l'interroge sur les runes

célestes connues des dieux, écrites avec art. Il vaut mieux alors qu'il se taise.

Louez le jour quand il finit, la femme quand elle est brûlée, la jeune fille quand elle est mariée, l'épée quand on s'en est servi, la glace quand vous l'avez traversée, la bière quand vous l'avez bue.

Pendant l'orage, les arbres tombent. Par un vent frais, on vogue sur la mer. Dans l'obscurité, on cause avec la jeune fille. Les jeux du jour sont nombreux. On se sert du navire pour voyager, du bouclier pour se défendre, du glaive pour frapper, de la femme pour goûter un baiser.

Près du feu on boira la bière, on glissera sur la glace. On achètera un cheval maigre et une épée rouillée. Le cheval sera nourri à la maison et le chien dans les bois.

Que personne ne se fie à la parole d'une jeune fille, ni au discours d'une femme. Leur cœur est comme la roue qui tourne, et la perfidie a été déposée dans leur poitrine.

L'arc fragile, la flamme incendiaire, le loup qui ouvre la gueule, le corbeau qui crie, le porc qui grogne, l'arbre sans racines, la mer en courroux, la chaudière bouillonnante,

La flèche qui vole, la vague qui retombe, la glace vieille d'une nuit, le serpent plié en anneaux, les paroles d'une femme dans le lit, l'épée rompue, les jeux de l'ours, le fils du roi,

Le veau malade, l'esclave obstiné, les flatteries d'une devineresse, l'homme récemment mort,

Que l'homme ne se fie pas à tout cela, qu'il ne se fie pas trop vite au champ ensemencé, ni trop vite à son fils. Le temps agit sur le champ, la raison éprouve le fils, tous deux peuvent changer.

Qu'il marche à la hâte, celui qui rencontre sur la route le meurtrier de son frère, celui qui passe près d'une maison à demi brûlée. Alors le cheval est inutile s'il se casse une jambe. Qu'on ne soit pas assez crédule pour croire à tout.

L'amour de la femme est comme la glace unie que l'on traverse avec un cheval non cramponné, comme un poulain de deux ans non dompté, comme un navire voguant sans gouvernail au milieu de l'orage, ou comme les rennes des montagnes poursuivies par un boiteux.

Je le dis ouvertement, car je connais les hommes et les femmes. L'amour des hommes trompe les femmes. Nous leur disons les plus belles choses quand nous en pensons le moins. Les paroles séduisent les âmes raisonnables.

Il faut qu'il parle agréablement et qu'il offre de l'or, celui qui veut gagner l'amour d'une femme. Des roses fraîches et un corps de jeune fille, voilà ce qu'il aura, celui qui fait la cour.

Ne blâmez pas celui qui aime. L'image de la volupté qui ne touche pas l'homme vulgaire émeut souvent le sage.

Qu'on ne reproche pas à un homme ce qui arrive à tant de gens. Le puissant amour étourdit la raison des enfants des hommes.

La pensée connaît ce qu'il faut au cœur, quand le cœur la gouverne. Il n'y a pas de maladie plus triste pour l'homme que de ne pouvoir s'attacher à rien.

J'ai bien appris cela quand j'étais dans la forêt, attendant ma bien-aimée. Elle était ma vie et mon âme. Cependant je ne la possède pas.

J'ai vu la jeune fille belle comme le soleil endormie sur sa couche. La magnificence des princes ne me sem-

blait rien auprès du bonheur de vivre avec une telle femme.

Tu viendras le soir plus tard, Odin, si tu veux parler à la jeune fille. C'est un grand malheur quand on ne connaît pas une telle méprise.

Je m'en retournai plein d'amour, et croyant mon bonheur certain. Je croyais qu'elle me donnerait son cœur et ses caresses.

Lorsque je revins, tous les guerriers étaient éveillés. Le feu pétillait, les flambeaux étaient allumés. La route du bonheur me fut interdite.

Lorsque je revins de nouveau vers le matin, les gardiens de la maison dormaient, et je trouvai la chienne de ma bien-aimée liée sur son lit.

Beaucoup d'aimables filles ont envers les hommes l'humeur très variable quand on les observe de près. Je m'en aperçus lorsque je cherchai à séduire la prudente femme que j'aimais. Mon amour fut le sujet de sa raillerie, et je n'obtins rien d'elle.

Chez lui le maître de maison doit être de bonne humeur, prudent et hospitalier. Qu'il songe à parler s'il veut apprendre beaucoup et qu'il parle bien.

C'est un archi-ignorant, c'est un être grossier, celui qui ne sait rien dire.

J'ai visité le vieux géant, et me voilà revenu. Le silence me profitait peu. En employant la parole, j'ai atteint mon but dans les salles de Suttung[1].

Sur la chaise d'or, Gunlœda m'a donné une boisson

[1] Odin fait ici allusion à l'une de ses plus belles aventures. Le géant Suttung gardait dans sa retraite le breuvage poétique. Odin pénètre dans cette retraite, d'abord sous un nom emprunté, puis sous la forme d'un serpent, séduit la fille de Suttung, et avale en trois coups la précieuse boisson.

excellente. Je la récompensai mal de son amour fidèle, de sa passion ardente.

J'ouvris ma demeure. Les rocs se fendirent. Au-dessus et au-dessous de moi était la route des géants. J'exposai ainsi ma tête.

J'ai bien profité du fruit de mes efforts. Le sage échoue rarement. Le breuvage poétique a été apporté dans la demeure des hommes.

Je ne sais si je serais sorti de la demeure des géants sans le secours de Gunlœda, cette bonne femme qui me reçut dans ses bras.

Le jour suivant, les géants, ennemis des dieux, s'informèrent de l'état de Bolverk. Ils demandèrent s'il était parmi les dieux, ou si Suttung l'avait tué.

Odin avait prononcé un serment sacré. Qui peut se fier à ses promesses? Suttung est trahi, la boisson enlevée, et Gunlœda est en larmes.

LE CHANT DE GUDRUNE.

C'est la tradition allemande des Niebelungen, transportée sur les froides plages du nord; c'est la douleur inconsolable de l'épouse de Sigurd, assombrie encore par les nuages scandinaves. La Saga septentrionale rapporte que Gudrune était fille du roi Giuk et de Grimhild, sœur de Gunnar, Hogene et Guttorm. Une nuit, elle rêva qu'elle tenait entre ses mains un superbe faucon dont les plumes brillaient comme l'or, et qu'elle aimait par-dessus tout. Une autre nuit, elle rêva qu'elle possédait un cerf aux poils d'or; mais Brynhilde, fille du roi Budle, l'égorgea et lui donna en place de cet animal un loup vorace. Gudrune s'en va demander l'explication de ces rêves à une devineresse qui lui présage les plus grands malheurs. Pendant ce temps Sigurd, le héros des traditions allemandes et des traditions scandinaves, tue le dragon Fafnir, s'empare de ses trésors, surprend Brynhilde dans son sommeil, et lui jure un éternel amour. Il vient chez le père de Gudrune; Grimhild, qui voulait l'avoir pour gendre, lui donne un philtre magique qui lui fait oublier sa bien-aimée, et il se marie à Gudrune : les deux époux vécurent heureux pendant quelque temps; mais un jour Brynhilde et Gudrune se rencontrent, parlent de Sigurd, s'irritent l'une et l'autre, se disent des injures, et dès ce moment les rêves funestes de Gudrune vont se réaliser. Brynhilde fait assassiner Sigurd. Sa veuve désolée se retire en Danemark, jurant une haine implacable à ceux qui l'ont privée de son époux. Après quelques années passées dans la solitude et les larmes, elle consent à épouser le roi Atle, frère de Brynhilde. Ce roi surprend un jour traîtreusement les deux frères de sa femme et les égorge, Gudrune, pour se venger, massacre les deux enfants

qu'elle a eus de son mariage avec Atle, lui verse à boire dans leur crâne, lui donne leur cœur à manger, puis enfin le tue lui-même, à l'aide de son neveu. Sa vengeance assouvie, Gudrune satisfaite se précipite dans la mer; mais les vagues l'emportent sur une plage où règne Jonakur. Ce prince l'épouse, elle devient mère de trois fils noirs comme des corbeaux, et d'une fille qui se maria avec Jarmerik, roi de Scanie.

Cette lamentable histoire de Sigurd a été ainsi répétée des bords du Rhin jusqu'aux rives de la mer Baltique. Les poètes allemands en ont fait une épopée, les Scaldes l'ont chantée dans leurs strophes lyriques, les conteurs de sagas l'ont redite dans leur prose naïve. Pendant plusieurs siècles elle a ému des races nombreuses; aujourd'hui, les chants dont elle est le sujet, les faits historiques auxquels elle se rattache, occupent les philologues et les commentateurs : en Islande, les paysans la lisent encore à leurs veillées, et l'année dernière nous en avons entendu chanter de longs épisodes par les pêcheurs des Feroë.

Assise auprès du cadavre du Sigurd, pleine de douleur, Gudrune se prépare à mourir. Son œil n'est pas humide. Elle ne se tord pas les mains, elle ne se plaint pas comme les autres femmes.

Les jarles attendris s'avancent pour adoucir son chagrin. Le cœur prêt à se briser dans la tristesse, Gudrune ne peut pleurer. Les jarles superbes, les femmes couvertes de parures d'or sont près de Gudrune. Chacune d'elles raconte la plus amère douleur qu'elle a éprouvée.

Giaf-Lauge, sœur de Giuke, dit : « Je suis la plus malheureuse femme du monde; j'ai perdu cinq maris, deux filles, trois sœurs, huit frères, et cependant je vis encore. »

Gudrune ne peut pleurer, tant elle regrette son époux, tant elle souffre près du cadavre du roi.

Herberg, reine de la terre des braves, dit : « Mon destin est plus triste encore. Mes sept fils et mon époux

sont morts en combattant dans les contrées du sud. Le vent a, sur les flots, trompé ma mère, mon père, mes quatre frères. Les vagues ont brisé leur navire. Moi-même j'ai dû leur rendre les derniers honneurs, les conduire au tombeau, préparer leur sépulture. L'année où j'éprouvais toutes ces souffrances, où je n'avais personne pour me consoler, je fus faite prisonnière dans une bataille, le dernier jour de cette même année. Il me fallait chaque matin préparer la toilette, lacer les souliers de la femme d'un Herse. Elle me menaçait, elle me battait. Jamais je ne trouvai un homme meilleur, et jamais une plus méchante femme. »

Gudrune ne peut pleurer, tant elle regrette son époux, tant elle souffre près du cadavre du roi.

Guldraude, fille de Giuke, dit : « Si sage que tu sois, ma mère nourricière, tu ne sais pas consoler une jeune femme. »

Elle veut que le cadavre du roi soit découvert, elle enlève elle-même l'étoffe qui le voile, et tourne son visage vers Gudrune : — « Vois ton bien-aimé; que tes lèvres touchent ces lèvres, comme si tu l'embrassais vivant encore.

Gudrune jette un regard et voit les cheveux du roi entachés de sang, les yeux du héros fermés, la poitrine du prince traversée par l'épée. Elle se rejette sur son lit. Les liens de sa chevelure se dénouent, la rougeur couvre son visage, et une pluie de larmes tombe sur ses genoux. Alors Gudrune, fille de Giuke, pleure. Les larmes s'ouvrent un passage, et les doux oiseaux qu'elle possède répondent à sa douleur.

Jamais, dit Guldraude, fille de Giuke, je n'ai connu sur la terre un amour plus grand que le tien. — Nulle part, ma sœur, tu ne connus la joie sans ton Sigurd.

Gudrune, fille de Giuke, répond : « Auprès des fils de Giuke, mon Sigurd s'élevait comme un beau lis qui s'élance du sol, comme une pierre précieuse qui brille sur le bandeau d'un roi. Naguère je me voyais au-dessus de toutes les femmes de race royale. Depuis la mort du roi, je suis comme la feuille des bois tourmentée par l'orage. Assise ou couchée, toujours je regrette l'ami de mon cœur. Ce sont les fils de Giuke qui l'ont voulu, les fils de Giuke qui ont voulu le malheur et les larmes amères de leur sœur. Ainsi vous désolez le pays et le peuple, comme vous oubliez vos serments. Il ne te rendra pas heureux, Gunnar, l'or que tu as enlevé. Tes amis mêmes devraient te donner la mort pour les faux serments que tu as faits à Sigurd. Grande était la joie de notre demeure quand Sigurd sellait son cheval Gram, et qu'il allait par malheur trouver Brunhilde, cette fatale sorcière.

Alors Brunhilde, fille de Budle, s'écria : —« Qu'elle soit privée de son mari et de ses enfants, la magicienne qui t'a fait pleurer, Gudrune, et qui t'a rendu la parole. »

Guldraude, fille de Giuke, lui répondit : « Tais-toi, odieuse créature, tu as toujours fait le malheur des héros. Une calamité fatale te suit partout. Tu as été l'amère douleur de sept rois, et nul être ne brise comme toi l'amour des femmes. »

Brunhilde, fille de Budle, dit : C'est mon frère Atle, fils de Budle, qui a causé tout le mal. Nous avions vu les ornements et la salle des Huns. Depuis ce temps, je souffre et je souffrirai éternellement de cet aspect. »

Elle s'appuie contre le pilier, elle l'embrasse. Les yeux de Brunhilde, fille de Budle, étincellent comme la flamme, et son cœur s'emplit de fiel quand elle regarde les blessures de Sigurd.

LE CHANT DE REGNAR LODBROK.

Vers la fin du huitième siècle, Regnar Lodbrok, roi de Danemark, fut fait prisonnier par Ella, qui était roi d'une partie de l'Angleterre. Son ennemi le fit jeter dans un cachot plein de serpents venimeux. On dit qu'au milieu de ses tortures Regnar composa le chant où il raconte ses exploits, où il exhorte ses fils à le venger. L'original de ce chant étrange nous a été conservé en islandais. Il a été traduit dans presque toutes les langues de l'Europe, et a donné lieu à de nombreux commentaires. Les traditions de Regnar, le récit de ses expéditions aventureuses, de son mariage avec Aslaug, sont l'une des histoires merveilleuses les plus répandues dans le nord. On la retrouve dans les annales de la Suède et dans diverses légendes en prose.

Nous avons frappé avec le glaive. Il n'y a pas longtemps que nous exterminâmes le reptile [1] en Gothlande. Alors Thora nous fut livrée. Dans cette bataille, je traversai de mon glaive l'anguille de la bruyère, ce qui me fit donner le nom de Lodbrok [2]. Je plongeai mon fer étincelant dans le corps du monstre qui reposait sur le sol, le corps replié en forme d'anneau.

Nous avons frappé avec le glaive. J'étais encore bien jeune lorsqu'avec mes guerriers je m'en allai à l'est du Sund, où nous donnions de la pâture aux animaux vo-

[1] Ce mot désigne probablement un guerrier nommé Orm, qui signifie serpent.

[2] Culottes velues.

races. Quand l'acier de l'épée retentit sur les casques élevés, nous livrâmes une abondante nourriture aux oiseaux de proie. La mer s'enfla, le corbeau marcha dans le sang des morts.

Nous avons frappé avec le glaive. J'avais vingt ans quand ma lame se balança en l'air, quand nous nous élançâmes au loin dans les combats. Nous tuâmes huit comtes à l'est de l'embouchure de la Dyna. Le loup eut de quoi manger après ce carnage. Le sang tombait dans la mer enflée, les combattants mouraient.

Nous avons frappé avec le glaive. La femme de Hedin était avec nous quand nous envoyâmes les hommes de l'Helsingie dans les salles d'Odin. Nous nous arrêtâmes au-dessus du fleuve d'Iva; les flèches mordaient, le sang des chaudes blessures rougit le fleuve entier. Le fer gémit sur les armures, la hache brisa les boucliers.

Nous avons frappé avec le glaive. Personne ne nous manqua avant que Herroed succombât sur les chevaux de Hefler [1]. Jamais plus vaillant homme n'ira avec les longs navires sillonner la plaine liquide. Ce héros portait un cœur intrépide dans les combats.

Nous avons frappé avec le glaive. Les guerriers jetèrent les boucliers, quand les flèches lancées par nos arcs frappaient la poitrine des combattants. Sur les brisants de Skarfé, le fer faisait de rudes morsures. Les boucliers rougirent avant que le roi Rafn tombât. La sueur du front des héros tombait sur les armures.

Nous avons frappé avec le glaive. Dans la lutte à

[1] Hefler est un roi des mers. Tomber sur les chevaux de Hefler, c'est tomber sur un vaisseau. C'est une de ces images hardies que l'on trouve souvent dans la poésie islandaise, et que nous ne pouvons rendre qu'à l'aide d'un commentaire.

Ullarager, les coups d'épée résonnaient merveilleusement avant la chute du roi Eystein. Couverts d'or, les ennemis devinrent la proie des vautours. La lueur mortelle de l'épée pénétra à travers les casques rougis par le sang. Le sang tombait des plaies de la nuque, et inondait les épaules.

Nous avons frappé avec le glaive. Devant les îles d'Eindéris, les corbeaux se jetèrent sur une riche pâture. Les chevaux de Fala eurent de quoi manger [1]. Il était difficile de se garder du danger. Au lever du soleil, je vis les flèches [2] s'élancer et tomber sur le fer des casques.

Nous avons frappé avec le glaive. Devant l'île de Bornholm, nous arrosâmes les boucliers dans le sang des blessures. Les nuages de la grêle déchirèrent les anneaux des armures. L'arc lança le fer. Vulner tomba dans la mêlée. Jamais roi ne fut plus grand. Le rivage était couvert de cadavres. L'acier donna de quoi manger aux loups.

Nous avons frappé avec le glaive. Dans le royaume des Flamands, le résultat de la bataille ne fut décidé qu'après la mort du roi Freyr. L'aiguillon bleu de la blessure couverte d'un sang épais perça l'armure dorée de Hœgne [3]. La vierge pleura sur le combat du matin. Le loup fut amplement rassasié.

Nous avons frappé avec le glaive. Non loin du cap d'Engle, je vis d'innombrables guerriers tomber sur les rocs d'Eynefer. Nous combattîmes pendant six jours avant que les ennemis fussent vaincus. Au lever du so-

[1] Fala était une sorcière qui traversait les airs montée sur un loup.

[2] Littéralement : les filles magiques de la corde de l'arc.

[3] Guerrier célèbre.

leil, l'homme célébra la fête des flèches. Valthiof tomba sous le coup de nos armes.

Nous avons frappé avec le glaive. La rosée de sang découlait de nos épées. Les vautours reçurent des cadavres pâles. L'arc résonna quand la flèche perça les armures forgées pour le combat par le marteau de Svelner. La flèche envenimée, arrosée de sang, courait à la blessure.

Nous avons frappé avec le glaive. Les tentes de Hlakka [1] flottaient au combat que nous livrâmes dans la baie de Hedning. On voyait se fendre les casques des guerriers lorsqu'au milieu du fracas des épées nous brisions les boucliers. C'était autre chose que d'embrasser sur des coussins moelleux une belle fiancée.

Nous avons frappé avec le glaive. Dans le Northumberland, la pluie des flèches tomba sur les boucliers; les morts jonchèrent la terre. Ce jour-là, il n'était pas besoin d'exhorter les hommes au combat. Les lances étincelantes déchiraient les casques. Je vis briser les armures. Les combattants perdirent la vie.

Nous avons frappé avec le glaive. Dans les îles des Hébrides, Herthiof remporta la victoire sur nos hommes. Rœgnvald tomba sous une pluie de traits. Dans le fracas des épées, les héros éprouvèrent la plus grande douleur. Le guerrier [2] lança vigoureusement le rude javelot.

Nous avons frappé avec le glaive. Les hommes tombaient les uns sur les autres. L'espoir du combat réjouissait le vautour. Le fer rencontrait le bouclier. Le

[1] Hlakka était une des valkyries qui assistaient aux batailles, et qui emportaient dans la demeure d'Odin les guerriers qui succombaient bravement.

[2] Littéralement : l'ébranleur des casques.

roi Marstan d'Irlande ne laissa pas les loups ni les aigles souffrir la faim. Les corbeaux furent bien nourris dans le golfe de Védra.

Nous avons frappé avec le glaive. Un matin, j'ai vu tomber bien des hommes dans le combat sous la morsure des flèches. L'épine du fourreau pénétra bien vite dans le cœur de mon fils. Égil enleva la vie à l'intrépide Agnar. L'épée perça la cotte de mailles de Hamder. Les bannières étaient resplendissantes.

Nous avons frappé avec le glaive. J'ai vu les braves fils d'Endil faire avec leurs épées une proie aux loups. Dans le golfe de Skede, c'était autre chose que de voir des femmes offrir du vin. Plus d'un navire fut privé de guerriers. Le manteau de Skœgul [1] fut déchiré en pièces dans le combat des rois.

Nous avons frappé avec le glaive. Près de Lindesœre, nous jouâmes un matin le jeu de l'épée avec trois rois. Bien peu de combattants échappèrent à la mort. Les loups en mangèrent beaucoup. Les aigles et les vautours se nourrirent de chair. Le sang des Irlandais coula dans la mer brillante.

Nous avons frappé avec le glaive. Je vis s'enfuir un matin le guerrier aux beaux cheveux, l'amant de la jeune fille. Avant que le roi Œrn succombât, ce n'était pas dans le détroit d'Ala, comme quand la fille du pressoir nous apporte le breuvage chaud, comme quand on embrasse celle qui est jeune.

Nous avons frappé avec le glaive. L'épée serrait le bouclier. Les lances brillantes résonnaient sur le vêtement de Hilde [2]. On montrera long-temps dans l'île

[1] Valkyrie. Par le manteau de la valkyrie, il faut entendre l'armure.

[2] Divinité guerrière.

d'Angul comment, nous héros, nous marchions avec ardeur au jeu de l'épée. Devant la grève, de bonne heure le dragon des blessures fut teint de sang.

Nous avons frappé avec le glaive. Le guerrier qui s'avance le premier dans la tempête des flèches est-il celui que la mort menace le plus? Elle saisit souvent plutôt celui qui ne combat pas. Il est difficile de conduire le lâche au jeu de Hilde. Le lâche ne fait nul usage de son cœur.

Nous avons combattu avec le glaive. C'est là ce que j'appelle une chose juste, quand les guerriers marchent contre les guerriers; quand nul d'entre eux ne fuit devant l'autre. Telle est, depuis long-temps, la loi des combats. Celui qui veut être aimé de la jeune fille doit se battre avec joie.

Nous avons frappé avec l'épée. Il me semble que nous devons obéir au sort. On n'échappe pas à la loi des Nornes [1]. Quand je conduisis mes navires sur la mer pour rassasier les faucons sanguinaires, je ne croyais pas qu'Ella disposerait de ma vie. Dans le golfe d'Écosse, nous avions donné une riche proie aux loups.

Nous avons frappé avec le glaive. Je me réjouis en songeant aux larges siéges préparés pour les héros dans les salles du père Balder [2]. Bientôt nous boirons la bière dans les cornes tortueuses [3]. Dans les salles splendides

[1] Les Nornes sont les Parques de la mythologie scandinave. Assises au pied du frêne Yggdrasil, l'arbre du monde, elles président à la destinée des hommes. L'une s'appelle Urde (passé), la seconde Vérande (présent), la troisième Skalde (avenir).

[2] Fils d'Odin, dieu de la douceur et de la bonté.

[3] Littéralement : les arbres tortueux de la tête.

de Fiœlner, le héros ne regrette pas la vie. Je ne m'asseoirai pas avec douleur à la table de Vidrex[1].

Nous avons frappé avec le glaive. Si les fils d'Aslaug connaissaient mes tourments, s'ils savaient comment les vipères venimeuses m'enlacent, ils saisiraient leurs armes acérées et courraient au combat. J'ai choisi pour épouse une femme qui a enfanté des héros.

Nous avons frappé avec le glaive. La noire mort s'avance. Le serpent vigoureux me serre avec force. La vipère est déjà dans mon cœur. J'espère que la lance d'Odin atteindra Ella. Mes fils bondiront de colère en apprenant la mort de leur père. Les guerriers hardis ne veulent pas de repos.

Nous avons frappé avec le glaive. Cinquante et une fois j'ai livré de grands combats. Dès ma jeunesse, j'ai rougi de sang les flèches. Je ne croyais pas qu'il y eût eu plus valeureux homme que moi. Les Ases peuvent m'appeler. Je ne regrette pas la vie.

A présent, je désire mourir. Les messagères envoyées par Odin viennent m'inviter à entrer dans ses salles. Joyeux, j'irai boire la bière avec les Ases, assis sur des siéges élevés. Les heures de la vie sont écoulées. Je meurs avec joie.

[1] Un des divers noms d'Odin, ainsi que celui de Fiœlner qui précède.

LE CHANT DU PRISONNIER ASBIORN.

Le chant d'Asbiorn et les deux suivants sont empruntés aux sagas islandais. Ils ont tout à la fois un intérêt historique par les faits qu'ils retracent, les noms qu'ils célèbrent, et un intérêt moral par les caractères qu'ils dépeignent.

Dites à ma mère que cet été elle ne peignera pas ma chevelure. J'avais promis à Svanvide de revenir cet été en Danemark ; maintenant je crois que l'épée me percera le sein.

Jadis il en était autrement. Nous nous en allions avec nos navires dans le golfe de Hordland, joyeux, buvant la bière, l'hydromel, et riant et causant. Aujourd'hui, me voilà seul enfermé à l'étroit dans la demeure d'un ennemi.

Jadis il en était autrement. Nous voguions tous ensemble, vêtus richement. Le fils hardi de Storolf était sur l'avant du bâtiment, et nous conduisions nos longs navires près d'Oresund. A présent, il faut que j'apprenne à connaître l'habitation d'un trolle [1].

Jadis il en était autrement. Orm s'avançait dans le tumulte du combat pour donner un doux breuvage aux oiseaux de proie. Il combattait avec ardeur, et livra de

[1] Ou troldes, esprits pernicieux, magiciens méchants qui habitent les bois et les rochers.

la pâture aux loups. A l'embouchure de la Vistule, il fit de mortelles blessures.

Jadis il en était autrement. Avec ma forte épée, échauffée par le sang de l'homme, je portai de rudes coups sur les écueils d'Elfar. Orm fit heureusement pleuvoir ses traits acérés. Dans l'ardeur du combat, c'était lui surtout que le viking [1] cherchait.

Jadis il en était autrement. Nous étions tous réunis, Gantr et Geiri, Glumr et Hari, Samr et Semingr, les fils d'Odvaras, Hankr, Haki, Hrokr et Toki.

Jadis il en était autrement. Jamais on ne dédaignait de tirer l'épée. Rarement je m'opposai au combat. Nos glaives pénétrants déchiraient le vêtement d'acier des combattants. Dans toutes les batailles, Orm était le premier.

Orm ne rirait pas s'il pouvait voir ce que je souffre, et il ferait payer cher ma captivité au trolle, hélas! s'il le pouvait!

[1] Pirate scandinave.

CHANT DE MORT DE HAKON.

Le dieu Thor a envoyé Gaundul et Skogul pour choisir un roi de la race des Ynglingues, un roi qui montera vers Odin et demeurera dans le Valhalla.

Le noble roi court dans la plaine où les ennemis sont réunis, et les épées résonnent au commencement de la bataille.

Il appelle Haleyger, il appelle Halmeyger, le meurtrier des héros, et s'avance. L'armée des hommes du nord est autour de lui; le glaive tranchant à la main, il fend l'airain comme de l'eau. Les lances s'entre-choquent, les boucliers se brisent, l'acier retentit sur le crâne des hommes.

Le glaive de Tyr et de Bauga tombe sur le rude cerveau de l'ennemi des Normands. La lutte augmente, les boucliers se brisent sous la main des héros. Other est rouge de sang; l'éclair flamboie dans les blessures sanglantes, la terre résonne sous le poids des cadavres qui tombent, une mer de sang coule sur les rives de Storda.

On n'aperçoit qu'un nuage de boucliers et des blessures sanglantes. Les hommes se précipitent au-devant de l'épée : les rois sont là, l'épée à la main, les boucliers rompus, l'armure déchirée; mais l'armée ne pense pas encore à prendre la route du Valhalla.

Appuyée sur son épée, Gaundul dit : Grande sera

maintenant l'assemblée des dieux ; ils ont invité à leur festin le roi et toute son armée.

Le roi entend la parole solennelle des Valkyries, des belles jeunes filles ; elles sont à cheval, le casque en tête, appuyées sur leur épée. A qui donnes-tu, s'écrie Hakon, l'honneur de la victoire ? Ne sommes-nous pas dignes de la victoire ? — Oui, répond Skogul, nous t'apportons la victoire. Tu restes maître du champ de bataille et les ennemis prennent la fuite.

Maintenant ils s'en vont, ils s'en vont tous à la fois à travers les vertes bruyères vers le monde des dieux, et les Valkyries annoncent à Odin qu'un roi arrive pour le voir et demeurer avec lui. — Allez, s'écrie Odin, allez, Hermoder et Braga, au-devant du roi ; c'est un héros qui vient habiter notre palais.

Braga dit : Viens te réjouir avec les héros dans le Valhalla, viens boire la bière avec les dieux. Tu as déjà là-haut huit vaillants frères d'armes qui attendent ton arrivée.

Le roi répond : Nous voulons garder nos armes. Il est bon de garder son armure et son casque; il est souvent utile de garder son épée.

Ainsi parle le roi, et il voit les dieux se lever à son approche et lui souhaiter la bienvenue.

Il est né dans un heureux jour, celui qui obtient un tel honneur : le souvenir de son temps, de son règne se perpétuera dans des chants glorieux. Le loup Fenris aura brisé ses chaînes et étranglé les hommes avant qu'on voie reparaître un tel roi.

Les troupeaux sont morts, les amis sont morts, la lande a été dévastée depuis que le roi Hakon habite avec les dieux, et un grand nombre d'hommes le regrettent encore.

CHANT DE MORT DE HIALMAR.

ŒRVAROD.

Comment te trouves-tu? Ton front pâlit, Hialmar; je te vois épuisé par ta large blessure; ton casque est brisé, ton armure est rompue; la vie est prête à te quitter.

HIALMAR.

J'ai seize blessures et mon armure est rompue. Tout devient noir devant moi; je chancelle en marchant. L'épée d'Angantyr m'a atteint au cœur, cette épée sanglante, pleine de venin.

Quand j'aurais cinq maisons dans les champs, je n'en habiterais jamais une. Il faut que je reste à Samsœ sans espoir et blessé mortellement.

A Upsal, dans la demeure de Josur, bien des jarls boivent joyeusement la bière, bien des jarls échangent de vives paroles; moi, je suis dans cette île frappé par la pointe du glaive.

La blanche fille de Hilmer m'a suivi à Aguafik, au delà des écueils; ses paroles se vérifient, elle me disait que je ne retournerais jamais près d'elle.

Tire de mon doigt cet anneau d'or rouge, porte-le à ma jeune Ingeborg, il lui rappellera qu'elle ne doit jamais me revoir.

A l'est s'élève le corbeau de la bruyère; après le corbeau arrive l'aigle plus grand encore. Je serai la pâture de l'aigle qui viendra boire le sang de mon cœur.

CHANT DE HERVOR.

HERVOR.

Éveille-toi, Angantyr, c'est Hervor qui t'appelle, Hervor, l'unique fille de la Svafa. Du fond de ta tombe, donne-moi ta forte épée, ta svafurlama forgée par les nains.

Hervardur, Hiorvardur, Hrani et Angantyr, je vous appelle tous sous les racines de l'arbre avec le casque et la cuirasse, les épées aiguës, le bouclier, les armes et la lance sanglante.

Ne sont-ils donc plus que cendre et poussière les fils d'Angantyr qui se réjouissaient du combat? Les fils d'Eyvor ne peuvent-ils me parler du sein de la demeure des morts? Hervardur, Hiorvardur, soyez donc tous pendus par les flancs au milieu des flammes si je ne puis avoir l'épée que les nains ont forgée, l'épée étincelante et la ceinture précieuse.

ANGANTYR.

Hervor, ma fille, pourquoi cries-tu ainsi à l'aide des armes qui causent ton tourment? Es-tu folle, as-tu le vertige pour venir ainsi éveiller les morts? Je n'ai été enseveli ni par mon père, ni par mes proches. Deux de mes amis qui me nourrissaient ont pris Tyrfing, l'un d'eux la possède.

HERVOR.

Ce que tu dis est faux; j'en atteste les Ases qui te tiennent là; tu as certainement Tyrfing près de toi. Tu as bien de la peine, Angantyr, à donner à ton unique enfant l'héritage qui lui appartient.

ANGANTYR.

Je te dirai, Hervor, ce qui doit arriver : Tyrfing, crois-en ma parole, détruira toute ta race. Tu enfanteras un fils qui possèdera Tyrfing, et le peuple l'appellera Heidrek.

HERVOR.

Par la vertu de mes enchantements, ô morts! vous n'aurez point de repos si Angantyr ne me donne Tyrfing, qui fend les boucliers; Tyrfing, meurtrière de Hialmar.

ANGANTYR.

Tu es une femme, mais tu as le cœur d'un homme; tu viens la nuit errer autour des tombeaux avec une lance enchantée, avec le casque et la cuirasse, ouvrant l'asile de la mort.

HERVOR.

Avant de venir te chercher dans ta tombe, je te regardais comme un homme fidèle à sa parole. Donne-moi du sein de ta tombe cette œuvre des nains, cette épée ennemie des boucliers, tu ne peux plus t'en servir.

ANGANTYR.

Elle repose sur mes épaules, cette épée meurtrière de Hialmar, elle brille comme le feu. Je ne connais pas femme assez hardie pour oser la prendre en ses mains.

HERVOR.

Moi, j'oserai bien la tenir en mes mains, cette épée brillante, si je puis m'en emparer. Je ne crois pas qu'il brûle, le feu qui brille autour du visage des morts.

ANGANTYR.

Intrépide Hervor, tu te laisserais, dans ton égarement, saisir devant moi par les flammes ! J'aime mieux te donner l'épée; mais tu ne pourras t'en servir.

HERVOR.

Tu fais bien, descendant des héros, de me donner ce glaive. A présent, je suis plus joyeuse que si je possédais toute la Norvége.

ANGANTYR.

Ne sais-tu pas, fille rusée, que tu parles follement? Tu ne peux te réjouir d'avoir cette épée, car, crois-en ma prophétie, elle anéantira toute ta race.

HERVOR.

Il faut que je retourne auprès de mes marins, je ne puis rester plus long-temps. Peu m'importe, ami des rois, ce que mes fils feront après moi.

ANGANTYR.

Tu possèderas la meurtrière de Hialmar, et tu t'en serviras long-temps; mais, prends-y garde, vois les deux tranchants : dans tous les deux il y a du poison. Jamais on ne vit une arme plus cruelle.

HERVOR.

Je la prends, je la tiens dans mes mains, l'épée terrible que tu m'as donnée; je ne m'inquiète pas de ce que mes fils feront après moi.

ANGANTYR.

Adieu, ma fille. En te donnant cette épée, je te donne, tu peux m'en croire, le destin de douze hommes; je te donne la force et le courage, c'est tout ce que les fils d'Andgrim ont laissé après eux.

HERVOR.

Dormez en paix, morts, dans vos tombeaux, il faut que je m'éloigne à la hâte d'ici; il me semble que je suis entourée de flammes brûlantes.

FEROE.

LE CHANT DE SIGURD.

Toute la poétique et tragique histoire des Niebelungen a été transportée dans le groupe d'îles arides, froides et rocailleuses qu'on nomme l'archipel des Ferœ. D'autres traditions religieuses ou guerrières se sont ainsi propagées dans ces îles depuis un temps immémorial. C'est une chose touchante que de trouver dans les pauvres cabanes qui parsèment les grèves de cet archipel, la poésie planant comme un ange de consolation sur toutes les misères, et animant tous les cœurs. Chaque fois qu'il y a dans une famille ferœienne un événement à célébrer, on chante, on danse, on ennoblit la fête paisible du foyer par l'héroïque tradition des anciens jours, la joie fugitive du présent par l'auréole du passé. Un pasteur d'une de ces pauvres petites îles, M. Lyngbye, a publié un recueil très-curieux des principaux chants populaires des Ferœ; et lorsque, en 1831, nous visitâmes cette honnête contrée, dont nous garderons sans cesse un touchant souvenir, le vénérable M. Schrœter de Thorshavn nous remit plusieurs poèmes qui vivent depuis long-temps dans la mémoire des habitants des Ferœ, et qui n'ont jamais été publiés.

Voulez-vous prêter l'oreille et écouter mon chant? Cette fois je parlerai des rois puissants.

Le roi Sigmund, fils d'un jarl illustre, épouse une noble femme, une femme gracieuse et belle.

Joyeusement on boit la bière du jarl, dignement on prépare le siége du roi puissant.

Mais voilà qu'une troupe nombreuse arrive dans sa demeure; la guerre éclate, les ennemis se répandent dans la contrée.

Les combattants s'assemblent au sud sur le rivage, ils défendent avec bravoure la terre du roi.

Ils tombent sur le champ de bataille. Hiordise, la jeune femme de Sigmund, survit à son époux.

Le combat se prolonge, pas un des guerriers ne rentre dans sa demeure; Hiordise vit avec douleur.

Le combat se prolonge, chaque guerrier tombe dans les bras de la mort; Hiordise vit avec une douleur profonde.

La noble Hiordise revêt ses épaules de son manteau bleu, et s'en va sur la côte où Sigmund est tombé.

— Salut à toi, Sigmund, mon doux ami; ta mort me désole; je viens te voir dans ma tristesse.

Dis-moi, brave Sigmund, dis-moi, si tu le peux, ta blessure doit-elle empirer? Ne peut-on la guérir?

— Hélas! Hiordise, il est trop tard; tu n'auras pas le bonheur de me donner un baume pour guérir ma blessure.

Ce sont les fils de Hunding de Randarni qui ont fait le mal. L'épée qu'ils ont tournée contre moi était trempée dans le poison.

Au moment où les ennemis m'attaquaient avec l'épée et la lance, mon glaive s'est brisé, il s'est brisé en deux morceaux.

Mon rude glaive s'est brisé, ainsi que ma lance. Alors, tous les fils de Hunding se sont précipités sur moi avec une joie cruelle.

J'étais sans défense. Ils m'ont fait une rude blessure

qui a pénétré jusqu'à la racine du cœur. On en parlera long-temps.

L'enfant que tu portes dans le sein sera un brave guerrier. Qu'il vienne au monde heureusement et s'appelle Sigurd.

Prends ces deux morceaux de mon épée, cache-les dans ta demeure pour les porter au forgeron quand tu auras un fils.

Ce que je te dis est vrai; c'est ce même fils qui me vengera un jour.

De l'autre côté du fleuve, au bord des flots rapides, demeure le forgeron Regin; tu lui porteras ces deux morceaux de mon épée.

Qu'il en fasse un glaive brillant et acéré, un glaive qui tranche le roc et le fer.

Il y a sur la hauteur de Glitra un serpent nommé Fafnir. Regin est un habile forgeron, mais on ne peut se fier à lui.

Je ne puis causer avec toi plus long-temps, je sens que l'instant s'approche où la mort doit s'emparer de moi.

Sigmund meurt. Hiordise s'éloigne en pleurant, ses femmes la suivent et pleurent avec elle.

La noble femme enfante au bout de neuf mois un fils robuste et riant.

L'enfant est enveloppé avec soin dans de bons vêtements. On le présente au prêtre et l'on demande qu'il s'appelle Sigurd.

De l'église il est rapporté à sa mère, qui tient plus à lui qu'à tout l'or de ses coffres.

Sigurd vit et se développe heureusement : en un mois il grandit plus que les autres enfants en six.

Il grandit et devient un homme. Le vaillant roi Hialprek était son père nourricier.

Il s'en allait souvent sur le lieu des joutes lutter avec les combattants ; il arrachait des chênes et frappait rudement les valets.

Les valets, en colère, lui disent : Il vaudrait mieux venger la mort de ton père que de nous maltraiter ainsi.

Sigurd jette par terre son bouclier et ne veut plus jouer ; sa figure pâlit et rougit tour à tour ; il s'en va trouver sa mère.

Il s'en va trouver sa mère et lui dit : Apprends-moi où est mon père ; chacun veut connaître sa famille.

Réponds-moi, ma mère, je te le demande, mon père est-il tombé dans un combat? Je n'en sais rien encore.

Réponds-moi, ma mère, et dis-moi la vérité, l'homme qui a tué mon père est-il encore au monde?

Il est encore au monde, celui qui a tué ton père, mais tu ne parviendras de ta vie à te venger de lui.

Ce sont les fils de Hunding de Randarni qui ont tué ton père ; tu ne parviendras de ta vie à te venger d'eux.

Sigurd répond à sa mère : Un jeune chien a souvent les dents assez aiguës.

La mère s'approche de sa cassette toute couverte d'or: —Tu vas voir l'armure dans laquelle ton père a été tué.

Elle ouvre la caisse pleine d'or et d'argent, prend les deux morceaux de l'épée et les lui jette sur les genoux.

Elle prend la cotte de maille tout ensanglantée : — Tiens, voilà comment ton père a été tué.

Elle prend les morceaux de l'épée et les donne à Sigurd : — Ils m'ont été remis par ton père, qui était mon bien-aimé.

Voilà les morceaux brisés, il faut que tu en fasses forger une nouvelle épée.

De l'autre côté du fleuve, au bord du torrent, demeure le forgeron Regin; c'est à lui que tu dois porter ces deux morceaux d'épée.

Sur les hauteurs de Glitra demeure le serpent Fafnir. Regin est un habile forgeron, mais rarement fidèle à sa parole.

Sigurd doit réussir dans son entreprise. — Ma mère, enseigne-moi où je trouverai un cheval.

— Va-t'en près de la cascade, jette des pierres dans le torrent, et prends le cheval que ces pierres n'effraieront pas.

Sigurd se choisit un cheval puissant qui savait se frayer son chemin. Ce cheval s'appelait Grane.

Un matin de bonne heure, je me le rappelle, Sigurd traverse le fleuve pour trouver Regin le forgeron.

— Écoute, Regin, voici mon premier voyage, et je viens te chercher pour que tu me forges une épée.

Prends ces morceaux brisés, et fais-en une belle et bonne épée.

— Sois le bienvenu, Sigurd, je t'aime. Reste ici quelque temps, passe la nuit chez moi.

— Je ne puis passer la nuit ici, ni rester plus longtemps. Le roi Hialprek a besoin de moi dans sa grande salle.

Forge-moi une belle épée, une épée qui tranche le roc et le fer.

Regin place l'épée dans le feu, prend son marteau et ses tenailles, et se met à l'œuvre pendant une nuit.

Un matin de bonne heure, je me le rappelle, Sigurd traverse le fleuve pour trouver Regin le forgeron.

— J'ai forgé ton épée, la voilà belle et forte; elle peut trancher le roc et le fer.

Sigurd la pose sur l'enclume pour l'essayer; au premier coup qu'il frappe, elle se brise en deux.

— Tu mériterais de mourir, forgeron Regin, pour m'avoir trompé dans le travail de cette arme.

Sigurd prend les morceaux de l'épée, les lui jette sur les genoux. Regin tremble comme une feuille.

— Écoute, Regin, ce que je veux te dire : si tu travailles ainsi une autre fois, tu mourras de ma main.

Forge-moi une épée belle et forte qui puisse trancher le roc et le fer.

— Si je te forge cette belle épée, il faut que j'aie le cœur de Fafnir pour récompense.

Regin entre dans sa forge et met l'épée au feu, et pendant trente nuits y travaille.

Un matin de bonne heure, je me le rappelle, Sigurd traverse le fleuve pour trouver Regin le forgeron.

— Sois le bienvenu, Sigurd, je vois que la force est dans ton bras, et le courage dans ton œil.

Sois le bienvenu, Sigurd, je t'ai forgé une belle et forte épée, une épée qui tranche le roc et le fer.

Sigurd s'approche de l'enclume et frappe avec son épée. Sa lame est forte, sa pointe est acérée, elle ne se brise pas.

Il frappe de toutes ses forces, et fend en deux l'enclume et le tronc qui la porte.

— Écoute, brave Sigurd, n'iras-tu pas à Glitra, et ne faut-il pas que je te suive ?

— J'irai d'abord à Randarni pour combattre avec les fils de Hunding; puis ensuite à Glitra, car à présent je suis fort.

Il tua les fils de Hunding et sortit sain et sauf du combat. A l'instant même il s'en alla vers la bruyère de Glitra.

Regin, plein de colère, se dit : Quand il ira à Glitra, je le suivrai.

Sigurd arrive près de Glitra, et sur le large chemin rencontre un homme, le vieux Norngert.

— Écoute, Sigurd, brave chevalier, quel est ce pauvre homme qui vient après toi?

— C'est Regin, l'habile forgeron qui a fait mon épée, et qui me suit dans mon expédition.

Regin m'a conseillé de creuser deux fosses, et il me suit pour m'aider.

— Si Regin t'a conseillé de creuser deux fosses, il est plein de fourberie et de méchanceté, et veut te faire mourir.

Prends garde, Sigurd, prends garde de ne pas devenir la victime du venin du serpent.

Tu creuseras trois fosses avec soin, et là tu te mettras à l'abri du venin du serpent.

Le serpent se réjouit de contempler son or. Sigurd monte son cheval Grane et s'avance.

Le serpent se réjouit de contempler son or. Sigurd prend son javelot et son épée.

La cascade près de laquelle repose le serpent a soixante pieds de profondeur ; ses pieds reposent sur les eaux, ses épaules sur la montagne.

Sigurd frappe avec son épée le serpent tacheté et le coupe en deux.

Terrible fut le coup que Sigurd lui porta : la forêt en trembla, ainsi que la terre.

Le serpent Fafnir, coupé en deux morceaux, demande quel est l'audacieux qui vient ainsi le tuer.

— Je suis Sigurd, fils de Sigmund; et ma mère, épouse de Sigmund, se nomme Hiordise.

— Dis-moi, Sigurd, quel est celui qui t'a montré le chemin pour venir à moi?

— C'est ton frère Regin qui m'a montré le chemin. Il est plein de fourberie et de méchanceté, et a voulu ta mort.

Le serpent, baigné dans le sang, lui dit : Regin est mon frère, et il faut que tu le fasses mourir.

Tue-le comme tu m'as tué ; il est plein de fourberie et de méchanceté. Si tu l'épargnes, il te perdra.

Sigurd fait rôtir le cœur du serpent; la branche d'arbre à laquelle il l'attache a soixante pieds de long.

Une goutte de sang tombe sur sa main, il la porte à sa bouche, et comprend à l'instant la langue des animaux et des oiseaux.

Regin le forgeron se dit : Je vais avoir bientôt, Sigurd, ce que tu m'as promis.

L'oiseau Vija, perché sur un chêne, dit à Sigurd : Toi seul dois manger ce cœur rôti.

Sigurd prend le cœur, le mange; Regin veut boire le sang du serpent.

Regin veut boire le sang du serpent, Sigurd lui porte un coup mortel.

Il frappe avec son épée et coupe Regin en deux.

Sigurd trouve à Glitra de grands trésors amassés par le serpent Fafnir.

Un matin, de bonne heure, il attache sur le dos de son cheval douze coffres d'or,

Et douze coffres d'or sur ses flancs, Sigurd s'asseoit sur les coffres. Ainsi le rapporte le chant du Scalde.

LA HARPE MERVEILLEUSE.

Ce chant charmant, qui attribue une divination merveilleuse à la poésie, se retrouve dans toutes les contrées du Nord. Il a été reproduit par M Arwidson dans son Recueil de ballades suédoises, et par Walter Scott dans sa *Minstrelsy des Border*, t. II, Ed. Baudry. Nous le publions, ainsi que celui d'Elegast et celui de Magdeleine, d'après un manuscrit inédit que M. Schrœter de Thorshavn a bien voulu nous communiquer.

Deux chevaliers s'en vont, dans une maison où il y a deux sœurs, chercher une fiancée, et demandent la cadette.

Ils demandent la cadette, ils dédaignent l'aînée.

La cadette sait filer le lin, l'aînée sait garder les cochons.

La cadette peut filer l'or, l'aînée ne peut pas filer la laine.

L'aînée dit à la cadette : Allons au bord de la mer.

— Que ferons-nous au bord de la mer ? Nous n'avons pas de soie à y porter.

— Nous nous ressemblons déjà, nous deviendrons aussi blanches l'une que l'autre.

— Quand tu te laverais tous les jours, tu ne deviendrais pas plus blanche que Dieu ne l'a voulu.

Quand tu deviendrais blanche comme la neige, tu n'aurais pas mon fiancé.

La cadette s'asseoit sur une pierre, l'aînée la pousse dans l'eau.

La pauvre fille élève ses mains en l'air. — Ma chère sœur, aide-moi à revenir au rivage.

— Je ne t'aiderai pas, à moins que tu ne promettes de me donner ton fiancé.

— Je te donnerai volontiers tout ce que je possède ; mais quant à mon fiancé, je n'en puis disposer.

Je te promets de demander pour toi un fiancé et une parure.

Le vent du sud souffle et pousse le corps en pleine mer.

Le vent court sur les vagues bleues et ramène le corps vers la rive.

Le vent d'est se lève et chasse le corps vers la pointe d'un bateau.

Deux pèlerins arrivent et trouvent le cadavre.

Ils prennent les bras de la jeune fille et en font une harpe.

Ils prennent ses cheveux blonds et en font des cordes.

— Allons dans la maison voisine, on y célèbre un mariage.

Ils se placent près de la porte entr'ouverte, et l'on entend les sons de la harpe.

La première corde dit : La fiancée est ma sœur.

La seconde corde dit : La fiancée m'a fait mourir.

La troisième corde dit : Le fiancé était mon bien-aimé.

La fiancée devient rouge comme la braise. — Cette harpe me fait mal.

La fiancée devient rouge comme du sang. — Je n'aime pas à entendre cette harpe.

La quatrième corde dit : La harpe ne se taira pas. La fiancée va se mettre au lit.

La harpe résonne avec force, le cœur de la fiancée se brise de douleur.

ÉLÉGAST ET CHARLEMAGNE.

Les traditions fabuleuses du cycle de Charlemagne ont pénétré dans les pauvres habitations des Feroe et y vivent depuis des siècles. On chante encore là, dans les réunions des jours de fête, plusieurs chants naïfs dont le chevaleresque empereur est le héros Quelques-uns sont si longs que nous n'avons pu penser à les traduire. Celui que nous choisissons raconte une aventure bizarre qui a inspiré plusieurs écrivains du moyen-âge, entre autres un poète flamand qui a composé, sur l'expédition nocturne de Charlemagne, un poème très-étendu: *Caerl ende Elegast*, publié par M. Hoffmann de Fallersleben. Nous en avons donné l'analyse dans nos *Lettres sur la Hollande.*

Charlemagne a fait un rêve, un rêve qui l'afflige.

Charlemagne a rêvé qu'il devait aller voler.

— Comment puis-je me résoudre à la pensée de devenir un voleur?

Appelez-moi Élégast. Celui-là s'entend à voler.

Un instant après, Élégast est devant lui.

— Écoute, Élégast, il faut que tu accomplisses toi-même mon rêve.

Il faut que tu ailles voler la selle que possède ma sœur Gertrude.

— Comment pourrais-je prendre cette selle? elle est garnie de tant de sonnettes!

Si tu veux l'avoir, il faut que tu viennes toi-même la prendre avec moi.

Élégast part et glisse si doucement, que pas une branche d'arbre ne remue.

Charlemagne marche si rudement, qu'on l'entend sur toute la route.

Élégast se traîne dans une fente de la muraille, Charlemagne franchit l'enceinte.

Charlemagne s'élance sous le lit où repose Gertrude.

Élégast s'avance avec précaution et saisit la selle avec ses sonnettes.

— Ma femme, dit le beau-frère de Charlemagne, pourquoi les sonnettes retentissent-elles ainsi ?

— C'est Hemming, votre valet, qui nettoie la selle et les rênes.

— Qu'il les nettoie bien, demain nous nous en servirons.

Demain, nous nous mettrons en route pour nous emparer de Charlemagne.

A ces mots, Gertrude s'écrie en pleurant : Dieu veuille que mon frère vous entende !

Le comte, en colère, lui donne un coup violent sous le menton.

Il ne savait pas que Charlemagne fût si près de lui.

Il donne un coup violent à sa femme et le sang jaillit.

Charlemagne élève la main et le reçoit dans son gant.

— Maintenant, voilà mon rêve accompli ; que le comte, à présent, soit sur ses gardes.

Élégast et Charlemagne s'en retournent contents d'avoir fait ce voyage nocturne.

LE CHANT DE SAINTE CATHERINE.

Torkild a deux filles; le matin, elles dorment en paix.

Elles dorment jusqu'à ce que le soleil luise sur leur lit.

Torkild entre dans leur chambre et les éveille dans leur repos.

— Lève-toi, Catherine, ma chère fille.

A ces mots, Catherine se lève et s'habille à la hâte.

Elle prend une robe de soie qui est l'ouvrage de neuf jeunes filles.

Elle prend un manteau bleu brodé en or sur toutes les coutures.

Elle a des bas écarlates, des souliers de soie, des mains blanches comme la neige.

Elle peigne ses cheveux avec un peigne d'or et les lie avec un cordon de soie.

Elle lie ses cheveux avec un cordon fin, et y met une couronne d'or.

Catherine va dans l'écurie et regarde l'un après l'autre ses chevaux.

Elle en regarde un, elle en regarde deux, elle selle le meilleur.

Les valets ne sont pas nécessaires, elle bride et selle elle-même son cheval.

Catherine se met en route; le tonnerre gronde quand elle part.

Elle avance et rencontre dans la plaine trois pèlerins.

Elle passe le pont et rencontre deux pèlerins.

Elle va plus loin et rencontre un pèlerin.

— Écoute, Catherine, veux-tu être à moi ce soir ?

— Je renoncerais à la vie plutôt que d'être à toi ce soir.

— Il faut que tu meures ou que tu sois à moi ce soir.

Le pèlerin tire son épée, frappe Catherine et lui coupe la tête.

A l'endroit où coule son sang on voit surgir un beau lis.

A l'endroit où roule sa tête, jaillit une source pure.

A l'endroit où tombe son corps, une église s'élève avec une croix.

Le pèlerin s'en va dans la demeure de Catherine, et Torkild est devant lui.

— Dis-moi, bon pèlerin, as-tu vu Catherine, ma fille chérie ?

— Oui, je l'ai vue passer ; elle était hier dans l'église de Marie.

Torkild, donne-moi asile dans ta maison, je suis très-malade.

— Ma maison est toujours prête à recevoir les pèlerins.

Petite Asa, allume les flambeaux, conduis le pèlerin à son lit.

Asa s'en va vers le lit et cause avec le voyageur malade.

— Asa, ma belle, veux-tu rester près de moi ? je te donnerai une chemise de soie.

— Montre-moi cette chemise de soie, plus tard je resterai près de toi.

Et quand elle eut la chemise de soie, elle y reconnut la marque de sa sœur.

— Asa, ma belle, veux-tu rester près de moi? je te donnerai un manteau bleu.

— Montre-moi le manteau bleu, plus tard je resterai près de toi.

Et quand elle vit le manteau bleu, elle y reconnut la marque de sa sœur.

— Asa, ma belle, veux-tu rester près de moi? je te donnerai une couronne d'or.

— Montre-moi la couronne d'or, plus tard je resterai près de toi.

Et quand elle vit la couronne d'or, elle y reconnut la marque de sa sœur.

Asa ferme brusquement la porte et dit bonsoir au pèlerin.

Elle s'en va vers son père. — Le pèlerin a tué ta fille.

— Qui ose m'apporter une telle nouvelle? Qui a pu commettre un tel crime?

— C'est moi qui ose t'apporter cette nouvelle, et c'est le pèlerin qui a commis le crime.

Torkild appelle deux de ses gens. — Allumez un bûcher dans la forêt.

Allumez un bûcher, nous ferons brûler le pèlerin.

Le lendemain, de bonne heure, le pèlerin brûlait dans la forêt verte.

MAGDELEINE.

Jésus s'avance au bord d'un fleuve, Magdeleine était là et lavait un vase.

— Écoute, Magdeleine, je t'en prie, laisse-moi boire dans ce vase.

— Ce vase n'est pas propre. Veux-tu boire dans le creux de ma main ?

— Si tu étais aussi pure que ma mère, je boirais bien dans ta main.

Magdeleine jure qu'elle est aussi pure qu'une religieuse.

Elle jure par le livre des Psaumes qu'elle n'a eu de relations secrètes avec aucun homme.

— Ne jure pas, ne jure pas, malheureuse pécheresse: tu as trois enfants dans le monde.

Le premier, tu l'as eu de ton père; le second, de ton frère.

Le troisième, du prêtre de ta paroisse, et c'est là ton plus grand crime.

Magdeleine se jette à genoux. — Jésus, veux-tu me donner une pénitence ?

— Je t'en donnerai une que tu pourras à peine faire.

Tu marcheras pieds nus pendant neuf hivers.

Tu marcheras pieds nus par la neige et le froid. C'est ainsi que tu expieras tes péchés.

Magdeleine marche ainsi pieds nus par la neige et le froid pendant neuf hivers.

A la fin du neuvième hiver, Jésus revint au lieu où il l'avait rencontrée.

— Dis-moi, Magdeleine, dis-moi, comment te trouves-tu de ta pénitence?

— Cette pénitence est douce; c'est comme si je buvais chaque jour un vin pur.

— Pour te récompenser de ta patience, tu serviras ma mère Marie.

— Servir ta mère Marie est plus doux que de voir le plus beau soleil.

DANEMARK.

LE COMBAT DU GÉANT LANGBEN

ET

DE VIDERIK FILS DE VERLAND.

Ce poème appartient au cycle moitié historique moitié fabuleux de Théodoric, ce héros des traditions du moyen-âge. Il se trouve dans l'ancien recueil des *Kæmpeviser*, publié par Syv, dans celui de Nyerupe, et il a été traduit par W. Grimm dans ses *Dœnische Heldenlieder*.

Le roi Diderik est à Berne, fier de son pouvoir. Il a vaincu une foule de guerriers et de héros vaillants. Il y a une ville qu'on appelle Berne, et là demeure le roi Diderik.

Le roi Diderik est dans sa forteresse et regarde au loin.

— Dieu veuille que je connaisse un guerrier assez hardi pour m'attaquer en pleine campagne! Il y a une ville qui s'appelle Berne, et là demeure le roi Diderik.

Maître Hildebrand, qui avait été dans les pays lointains, répondit : — Il y a un guerrier dans la montagne de Birting; veux-tu l'appeler au combat?

— Écoute, maître Hildebrand, tu es un homme vaillant ; tu iras aujourd'hui en avant dans la forêt, et lui porteras nos insignes royaux.

Hildebrand, qui est un guerrier sage, répond : Je ne porterai pas aujourd'hui vos insignes royaux. Cet homme ne me convient pas.

Alors, Vidrik, fils de Verlandson, prit la parole avec une bonne pensée et dit : Je marcherai aujourd'hui en tête de la troupe dans la forêt de Birting.

Voilà ce que dit Vidrik, et il ajouta en colère : Les forgerons ont bien forgé mon épée, elle coupe l'acier comme un simple vêtement.

Trois cents combattants se mettent en route pour la forêt de Birting. Ils cherchaient le géant Langben, ils le trouvèrent dans la forêt.

Vidrik, fils de Verland, leur dit : Je veux essayer un jeu merveilleux ; laissez-moi entrer le premier dans la forêt, si vous m'en croyez.

Le roi Diderik lui répond : Si tu trouves le géant Langben, ne me le cache pas.

Vidrik s'avance dans la forêt et découvre un sentier qui conduisait à la retraite du géant.

Il arrive dans les broussailles de Berting et voit le géant Langben noir et difforme.

Il le frappe avec sa lance et lui dit : Éveille-toi, géant Langben, il me semble que tu dors profondément.

— J'ai vécu ici pendant plusieurs années et dormi sur la bruyère sauvage ; nul guerrier n'a jamais osé m'éveiller.

— Me voici, moi, Vidrik, fils de Verland, avec mon glaive au côté ; je t'éveille dans ton sommeil, et je veux te faire suer.

Le géant lève les yeux et s'écrie : — D'où vient ce jeune homme qui ose parler ainsi ?

— Écoute, joli garçon, je ne me battrai avec toi que si tu es de race noble. Dis-moi ton origine.

— Mon père s'appelle Verland, c'était un beau forgeron [1] ; ma mère s'appelle Bodild, elle était fille d'un roi.

Mon bouclier se nomme Skrepping ; il a reçu bien des flèches. Mon casque se nomme Blank ; bien des glaives s'y sont brisés.

Mon noble cheval se nomme Skimming ; il est né d'une jument sauvage. Mon épée se nomme Mimering ; elle a été trempée dans le sang des héros.

Moi, je m'appelle Vidrik, fils de Verland ; je suis couvert de fer. Si tu ne te lèves pas sur tes grandes jambes, je saurai te mettre en colère.

Écoute, géant Langben, je ne veux pas mentir, le roi est à l'entrée de la forêt ; tu lui donneras ton trésor.

— L'or que je possède, je le garde avec honneur. On n'entendra pas dire qu'un jeune homme me l'a enlevé.

— Si jeune et si petit que je sois, je te montrerai ce que je vaux ; je te couperai la tête et t'enlèverai ton or.

Le géant Langben a de nouveau envie de dormir. — Éloigne-toi, jeune héros, si tu tiens à la vie.

[1] Verland ou Veland est le faiseur d'armures par excellence, l'artiste chéri d'une race guerrière qui devait nécessairement attacher un grand prix à la trempe du glaive, à la force du bouclier. La tradition héroïque qui se rattache à ce magique forgeron a été très-populaire parmi les Scandinaves, les Anglo-Saxons, les Allemands, les Anglais, et on en retrouve les traces dans plusieurs anciens poèmes français. V. la dissertation de MM. Depping et F. Michel, *Véland le Forgeron*, Paris, 1833 ; la *Vilkina saga*, et le poème récent de M. Ch. Simrock : *Wieland der Schmied*, où cette tradition est racontée dans tous ses détails.

Skimming s'élance sur les flancs du géant et lui casse les côtes; le combat s'engage.

Langben saisit sa massue d'acier et la lance contre Vidrik; elle s'enfonce dans la montagne.

Langben commence à se plaindre et s'écrie: — Voilà ma massue enfoncée dans la montagne comme si elle y était soudée par le marteau.

Vidrik ne perd pas de temps; son cœur était vaillant. — Bien, Skimming, retourne-toi; et toi, Mimering, montre-nous ce que tu vaux.

Il saisit Mimering de ses deux mains, et en porte un coup si terrible à la poitrine du géant, que la pointe pénètre dans les entrailles.

Ce fut une blessure qui éveilla Langben dans son premier sommeil; il l'eût volontiers rendue s'il l'avait pu.

— Maudit sois-tu, Vidrik! et maudite soit ton épée! Tu m'as fait une blessure dont je vais souffrir.

— Je te couperai en morceaux aussi petits que les feuilles chassées par le vent si tu ne me montres pas où sont les trésors que tu gardes dans la forêt.

— Apaise-toi, Vidrik, ne me frappe pas à mort; je te montrerai ma maison couverte d'or rouge.

Vidrik galope; le géant se traîne dans la longue forêt. Ils arrivent à la maison couverte d'or rouge, brillante comme la flamme.

— Il y a là plus d'or que dans tout le pays. Enlève cette grosse pierre, fais tourner ces portes sur leurs gonds.

Vidrik prend la pierre des deux mains et ne peut la remuer; le géant la prend avec les deux doigts et l'élève en l'air.

— Vois-tu, jeune homme, tu peux bien guider un

cheval, mais j'ai plus de force dans mes deux doigts que toi dans tes deux mains.

Vidrik lui répond : Un héros sage n'use pas sa force à soulever des pierres.

— Il y a ici plus d'or que quinze rois n'en possèdent. Écoute, Vidrik, tu entreras le premier.

Vidrik voit sa ruse et lui dit : C'est toi qui entreras le premier ; tel est le droit de guerre.

Le géant Langben rampe sur le seuil ; Vidrik de Verland lui coupe la tête.

Il prend le corps mort, le traîne vers un chêne, et s'en retourne après ce jeu merveilleux.

Il se frotte les membres avec le sang du géant, il en frotte aussi le cheval, et va rejoindre le roi Diderik.

— Vous voilà, mes compagnons d'armes, assis sous le tilleul vert. Le géant Langben m'a vaincu aujourd'hui ; voilà ma plus grande douleur.

— Si tu as été battu par le géant, c'est une mauvaise affaire. Retournons à Berne, et ne perdons pas ici un homme de plus.

— Arrête, roi Diderik, arrête, et viens avec moi. Je veux te montrer tout l'or que le géant possédait.

— Si tu as tué le géant, on en parlera au loin ; et il n'est pas encore né, le guerrier qui pourrait lutter avec toi.

Les hommes d'armes du roi Diderik vont voir le géant ; ils le trouvent dans la forêt, et ce fut chose risible.

Ils pensaient que le géant allait étendre ses longues jambes ; nul n'osait l'éveiller.

Vidrik, fils de Verland, les raille amèrement. — Comment auriez-vous pu le combattre vivant? vous n'osez pas même le regarder mort.

Il frappe le corps de sa lance, la tête roule sur le sol. — Il faut que je vous le dise, le géant était un homme fort.

Ils s'emparent de son or rouge et le partagent entre eux. Vidrik eut la meilleure part. Il l'avait bien gagnée.

Mais ce qui lui importait le plus, ce n'était pas le butin, c'était la victoire, c'était la nouvelle qui allait se répandre en Danemark qu'il avait vaincu le géant Langben.

Ils retournent tous joyeux à Berne, et Diderik plus joyeux encore que les autres. Il voulut toujours avoir Vidrik près de lui.

LE COMBAT DU GÉANT BERNER

ET

D'ORM LE JEUNE ÉCUYER.

Le géant Berner s'élève au-dessus de toutes les murailles. Il est si emporté et si farouche, que nul homme ne peut le maîtriser.

Il est si emporté et si farouche que nul homme ne peut lui donner un conseil. S'il était resté long-temps en Danemark, il y aurait fait beaucoup de mal.

Le géant Berner ceint son épée sur son flanc et s'en va dans la demeure du roi, pour combattre avec les guerriers.

Il s'avance devant le roi et lui dit : Tu me donneras ta fille et la moitié de ton royaume.

—Tu me donneras ta fille et la moitié de ton royaume, ou tu m'enverras un de tes guerriers qui puisse me résister.

— Tu n'auras pas ma fille, ni la moitié de mon royaume; mais je t'enverrai un combattant qui saura bien te résister.

Le roi de Danemark s'enveloppe la tête dans sa fourrure, et monte dans la salle où sont réunis les combattants.

Il s'avance dans la salle, et s'écrie :—Qui de vous, mes hommes d'armes, veut gagner ma fille si belle?

— Vous voilà tous réunis, vous à qui je donne du pain. Qui veut me venger de Berner, et me délivrer de mon chagrin ?

Je lui donnerai ma chère fille. Qui donc veut se hasarder à entrer en lutte avec le géant Berner !

Tous les combattants l'écoutent en silence. Aucun d'eux ne prononce une parole excepté Orm, qui était assis au bas de la table ;

Excepté Orm, qui se lève et prononce, en vérité, une parole virile.

— Voulez-vous me donner votre fille et partager avec moi votre royaume ? Je veux tenter le sort.

Je veux mériter la récompense que vous promettez, et hasarder de combattre avec le géant Berner.

Le géant le regarda par-dessus l'épaule, et dit :

— D'où vient cet avorton qui ose prononcer de telles paroles ?

— Je ne suis pas un avorton, quoique tu m'appelles ainsi. Mon père était le roi Siegfried. Il repose dans la montagne.

— Si le roi Siegfried est ton père, tu lui ressembles assez ; tu as bien vite grandi, car tu n'as, sans doute, pas plus de quinze ans.

Le soir, au coucher du soleil, Orm veut aller éveiller son père dans son sommeil.

Il frappe sur la montagne. Il frappe si fort que les rochers et les pierres tombent.

Le père d'Orm, enseveli dans la montagne, l'entend.

— Ne puis-je donc dormir en paix dans ma retraite obscure ?

Qui m'éveille à cette heure ? Qui fait un tel bruit ? Ne puis-je dormir en paix sous la lourde pierre ?

Quel est le téméraire qui ose briser cette monta-

gne et troubler mon repos? Je le dis, en vérité il mourra sous les coups de Birting.

— C'est moi, cher père! c'est moi, ton jeune fils Orm; je viens implorer ton secours, exauce ma prière.

— Es-tu le brave et valeureux Orm? L'année dernière je t'ai donné autant d'or et d'argent que tu en voulais.

— L'année dernière tu m'as donné beaucoup d'or et d'argent. Mais je ne me soucie point de ces trésors. Je veux avoir Birting, ta bonne épée.

— Tu n'auras pas Birting pour conquérir une belle jeune fille, avant que tu n'aies été en Irlande venger la mort de ton père.

— Donne-moi Birting, et laisse-moi m'en servir; sinon, je renverse sur toi la montagne en mille morceaux.

— Étends ta main droite et prends Birting à mon côté. Si tu renverses la montagne sur moi, il t'arrivera malheur.

Il lui jette Birting de telle sorte, que la pointe s'enfonce dans le sol. — Si tu ne réussis pas, mon fils, jamais ma mort ne sera expiée!

Il lui donne Birting du sein de son tombeau, et lui souhaite bonne chance. —Sois courageux et ferme, afin que les ennemis tombent à tes pieds.

Orm met l'épée sur son dos, et rentre dans la demeure du roi, le cœur joyeux.

Le géant Berner est en colère, il s'indigne d'avoir à lutter avec un enfant.

— Quoique petit, je suis fort et robuste. Il arrive souvent, qu'une petite élévation de terre, renverse une lourde charrette.

Ils combattent un jour, puis deux, puis trois. Le

géant Berner s'écrie : — Ce combat ne finira-t-il donc pas ?

Orm tire son épée, frappe le géant, et lui coupe les genoux.

Le géant pousse un cri de colère, et veut se venger. — Jamais l'usage ne fut de combattre ainsi.

— Je suis petit, et tu es grand. Nous sommes forts tous deux. Je t'ai frappé au genou, ne pouvant atteindre plus haut.

Orm prend son épée sur son dos et s'en va sur le rivage le cœur joyeux.

Il s'en va sur le sable blanc. Arrive Tord de Valland avec un navire.

Tord de Valland était sur l'avant de son bâtiment.

— Quel est ce petit homme qui marche sur la grève?

— Je suis Orm, un brave combattant. J'ai tué ton frère, le géant Berner.

— Si tu as tué mon cher frère, le géant Berner, j'ai tué le roi d'Irlande, ton père.

— Il creuse la terre avec son épée, et dit : « Tu ne recevras jamais rien pour la mort de ton père. »

Orm prend Birting à la main. — Pour la mort de mon père, j'aurai ton sang.

Il tire son épée et abat la tête de Tord de Valland.

Il tue d'abord Tord de Valland, et ensuite une quantité de ses gens ; puis il s'en va dans la demeure du roi voir la belle jeune fille.

Orm prend la noble fille dans ses bras.—Maintenant vous êtes à moi. J'ai bien combattu pour vous.

De toutes parts, dans l'île, la nouvelle se répand que le jeune Orm a vengé son père, et qu'il célèbre son mariage.

RIBEN ULV.

Riben Ulv était un petit valet dans la maison d'Iven Skioldson.

Il servit pendant cinq hivers, et amassa de l'or et de l'argent.

Il fit la cour à la fille d'Iven, et commit de méchantes actions.

Un jour il enleva la fille d'Iven avec ses coffres pleins d'or et d'argent.

Il se fait bâtir une forteresse au milieu d'un grand marais.

Il se fait bâtir un château solide et élevé, et ne craint ni pierres, ni flèches.

Il fait entourer sa demeure de fossés profonds, de hautes palissades.

Derrière ces fossés et ces palissades, il ne craint pas le roi de Danemark.

Iven s'en va trouver le roi, et lui dit : — Je viens porter plainte contre Riben Ulv.

Il m'a enlevé ma chère fille et un coffre plein d'or.

Il a tout enlevé comme un voleur ; il doit être condamné à mort.

— Sommez-le de comparaître devant vous. Vengez-moi de ce jeune loup.

Le roi de Danemark publie un édit et somme Riben Ulv de venir sans retard.

Quand Riben Ulv reçoit l'édit, il le déchire en morceaux.

— Je n'irai pas devant le tribunal du roi. Je reste bien gardé dans mon château.

Le roi fait rassembler ses troupes et s'en va devant Ulvsburg.

Il passe deux mois devant la forteresse sans pouvoir s'en emparer.

Alors arrive un vieil homme qui apporte un bon conseil.

— Ordonnez à vos hommes d'armes de danser avec des vêtements de femme.

Ils se mettent à danser en avant, en arrière; cela dure quatre jours.

Ils dansent sur le pont d'Ulvsburg et lient le gardien à la porte.

Ils dansent dehors, ils dansent dedans, avec des épées nues sous leur robe écarlate.

Ils dansent dans le jardin. Ce fut là que Riben Ulv reçut le coup mortel.

Riben appelle deux de ses valets. — Faites venir le médecin. Au moment où il disait ces mots, le médecin entrait dans la cour.

— Viens ici, médecin, et panse ma blessure, je te donnerai mon or rouge.

Viens ici et sauve-moi la vie, je te donnerai mon couteau garni d'argent.

— Je ne te sauverai pas la vie, à moins que tu ne me donnes ta belle femme.

— J'aime mieux mourir à l'instant que de te donner ma femme.

Je l'ai enlevée à son père, voilà pourquoi je suis dans ce triste état.

— Elle n'épousera, ni maître, ni valet; elle vivra seule dans le veuvage.

Riben meurt avec douleur. Sa femme repose dans les bras d'un autre.

LA VENGEANCE DE GRIMHILDE.

Encore un épisode de la longue épopée des Niebelungen, ces Atrides du Nord Ce chant danois est emprunté à une ancienne chronique, écrite d'abord en latin, traduite en danois vers le seizième siècle, et composée vraisemblablement d'après la tradition orale, de même que le poème des Niebelungen et la Vilkina saga.

La fière Grimhilde fait préparer la bière. Elle invite les chevaliers vaillants de tous les pays.

Elle les invite à venir sans retard pour lutter et combattre. Le héros Haagen y perdit la vie.

Haagen s'en va sur le rivage et trouve une femme de mer, qui reposait sur le sable blanc.

— Salut à toi, salut à toi, jolie femme de mer ; dis-moi si j'arriverai dans la terre de Hvenild, si je n'y perdrai pas la vie.

— Tu as des forteresses et tu as beaucoup d'or ; si tu vas dans la terre de Hvenild, tu y seras tué.

Haagen tire son épée, s'élance sur la femme de mer, et lui coupe la tête.

Il prend cette tête sanglante, la jette dans les flots, et y jette ensuite le corps.

Haagen marche sur le rivage et trouve le batelier le long de la grève blanche.

— Écoute, bon batelier, passe-moi de l'autre côté de l'eau, je te donnerai un bracelet d'or qui pèse bien quinze livres.

— Pour tout ton or, je ne te passerais pas de l'autre côté de l'eau ; car quand tu arriveras dans la terre de Hvneld, tu y seras tué.

Haagen tire son épée, s'élance sur le batelier et lui coupe la tête.

Il tire un bracelet d'or de son bras et le donne à la femme du batelier. — Voilà ce que je te donne pour la vie de ton mari.

Gunter et Gernot éloignent de terre le navire. Le temps est mauvais, la mer est orageuse.

Le temps est mauvais, la mer est orageuse. La rame de fer se brise entre les mains de Haagen.

La rame de fer se brise entre les mains de Haagen. Ils conduisent le navire à terre avec deux boucliers dorés.

En arrivant sur le rivage, ils aiguisent leurs épées. Une jeune fille était là qui les regardait.

Elle est de grandeur ordinaire, et a la taille mince. Elle a la démarche d'une jeune fille.

Ils s'en vont à Norborg, à l'endroit où le gardien a coutume de rester. — Où est le gardien qui devrait être ici ?

— Le voilà qui observe et surveille. Si je savais d'où vous venez, je porterais volontiers votre message.

— Nous venons de trois royaumes. Grimhilde est notre sœur. Voilà la vérité.

Le gardien entre, s'avance vers la table : — Il y a là devant la porte deux hommes de distinction.

L'un d'eux porte un violon, l'autre un casque doré. Ce sont des fils de duc.

Grimhilde s'enveloppe la tête dans sa fourrure, descend dans la cour, et invite ses frères à entrer.

— Venez dans la chambre, vous aurez du vin, de la

bière ; un lit de soie, si vous voulez dormir, et deux de mes femmes.

Grimhilde s'enveloppe la tête dans sa fourrure, et va dans la salle où sont ses guerriers.

— Vous voilà, mes hommes d'armes, buvant la bière et le vin ! Qui de vous veut tuer Haagen mon cher frère ?

— Qui veut frapper Haagen à mort ? Il commandera dans mon château et gagnera mon or rouge.

Un guerrier, un des principaux de la contrée répondit :—Je veux de ma propre main gagner cette récompense.

— Je veux gagner cette récompense. Je frapperai Haagen à mort ; je commanderai dans tes châteaux et gagnerai ton or rouge.

Alors Folker, le musicien, s'écrie, tenant sa massue de fer :—Je te ferai une belle marque avant que tu approches.

Du premier coup, il jette sur le sol quinze combattants. — Ah ! ah ! musicien Folker, comme tu manies bien l'archet !

Il renverse les combattants, et fait de leurs corps un grand et large pont.

Sur le sol il y a des peaux ; sous les peaux des petits pois. Cela fut cause que Haagen tomba.

Haagen veut se relever. — Non, mon frère, souviens-toi de ce que tu as promis, et tiens ta parole.

— Tiens ta parole, mon frère ; tu as dit que si tu tombais sur le sol, tu ne te relèverais pas.

Haagen ne veut pas violer sa promesse. Il reste à genoux. Ce fut ainsi qu'il reçut le coup mortel.

Cependant il tue encore trois combattants ; trois des plus forts. Il s'en va vers la montagne, et trouve le trésor de son père.

Le sort lui fut si favorable qu'il trouva la belle Hvenilde, et enfanta avec elle un fils.

Ce fils s'appelait Ranke. Il vengea la mort de son père. Grimhilde mourut de faim près du trésor de Nieflung.

Ranke s'en alla à Berne[1] en Lombardie. Il était là avec des Danois, et montra son courage.

Sa mère resta dans le pays. C'est d'elle que l'île de Hveen a reçu son nom. Parmi les combattants, au loin on conte cette tradition.

[1] Vérone

VOYAGE SUR MER.

Le jeune Pierre peigne et frise ses cheveux; puis il s'en va vers sa mère nourricière et lui demande de quelle mort il doit mourir.

— Tu ne mourras pas malade sur ton lit, tu ne tomberas pas dans une bataille; mais prends garde aux vagues bleues, prends garde qu'elles ne t'enlèvent la vie.

— Si je ne dois pas mourir malade dans mon lit, ni être tué dans une bataille, je ne me soucie guère des vagues bleues.

Pierre s'en va sur le bord de la mer, et fait construire un vaisseau sur le sable bleu.

Ce vaisseau est fait avec des os de baleine, et les mâts aussi. Le pavillon qui le surmonte est en or rouge.

— Aujourd'hui buvons, tandis que nous pouvons avoir de la bière; demain nous mettrons à la voile pour aller chercher du butin.

Le capitaine et le pilote quittent la terre avec leur navire, et oublient Dieu le père, Dieu le fils et le Saint-Esprit.

Ils naviguent de longs jours, ils naviguent un an sur la mer impétueuse; et quand ils arrivent à l'endroit le plus profond, les mâts se brisent.

Pierre prend ses dés et les jette sur la table. — Nous allons tirer au sort, pour savoir quel est le plus grand pécheur.

Et la première fois que les dés roulent sur la table, le sort tombe sur Pierre, le jeune fils du roi.

Et la seconde fois que les dés roulent sur la table, le sort tombe sur Pierre, le jeune fils du roi.

Et la troisième fois que les dés roulent sur la table, le sort tombe sur Pierre, le jeune fils du roi.

— Puique nous sommes si loin de terre, et que nous ne pouvons avoir un prêtre, tombons à genoux au pied des mâts et faisons notre confession.

Pierre est à genoux devant les mâts. Il doit faire sa confession, et c'est pour lui une rude tâche.

— J'ai pillé les églises, j'ai brûlé les couvents; j'ai déshonoré et profané mainte jeune fille.

— J'ai erré sur les mers, tuant et volant, et j'ai fait mourir plus d'un honnête fils de paysan.

Si Dieu veut m'aider à atteindre le rivage, je lui bâtirai une église sur le sable blanc.

Si Dieu veut m'aider à rentrer dans ma demeure, je lui bâtirai une église et je la couvrirai de plomb.

Si quelqu'un de vous arrive à terre et que ma mère nourricière demande où je suis, qu'il lui dise que je sers dans la maison du roi, et que je me conduis bravement.

Si quelqu'un de vous arrive à terre, et que ma fiancée demande où je suis, qu'il lui dise que je suis dans les flots bleus, et qu'il la prie de ne pas m'oublier.

Et quand il eut prononcé ces paroles, à l'instant même l'orage augmenta, et le navire plongea dans l'abîme.

CHANT D'AMOUR.

Nous avons vogué avec nos navires sur les côtes de Sicile, et nous étions braves. Le navire allait au gré de nos vœux ; nous marchions comme j'espère que nous marcherons toujours, et cependant la blonde fille de Russie me dédaigne.

Près de Drontheim, il y eut un combat. Les guerriers étaient nombreux, la bataille fut sanglante. Le roi tomba dans la mêlée ; jeune, j'échappai au carnage : et cependant la blonde fille de Russie me dédaigne.

Nous étions seize assis sur les bancs du navire. L'orage gronde, les vagues engloutissent le bâtiment. Nous nous sauvons, comme j'espère que nous nous sauverons toujours, et cependant la blonde fille de Russie me dédaigne.

Je sais plusieurs choses : je sais me battre bravement, guider mon cheval d'une main ferme ; je sais nager et je sais courir sur des patins, je sais aussi ramer, lancer la flèche de l'arc, et cependant la blonde fille de Russie me dédaigne.

Veuves ou filles, pensez-y ! Nous avons livré des batailles devant la ville de l'Est. Dure fut l'action de l'épée ; nous en avons laissé des traces, et cependant la blonde fille de Russie me dédaigne.

Je suis né sur les côtes où l'on sait tendre l'arc ; j'ai souvent chassé sur les écueils les vaisseaux ennemis. Loin des habitations, j'ai parcouru la mer avec mes navires : et cependant la blonde fille de Russie me dédaigne.

LE MOINE VALEUREUX.

Il y a un cloître à l'entrée de la forêt avec des portes d'or. Douze hommes armés s'avancent et veulent le ravager.

Douze hommes veulent le ravager. Ils égorgent les bœufs et les brebis qui devaient servir à l'entretien des moines.

Un moine voit par la fenêtre qu'ils renversent les poutres et les murs. — S'ils ne sont que douze, je serai leur maître.

Il dit à son valet : Apporte-moi ma massue, je veux aller dans la forêt et arrêter ces brigands.

Quinze hommes, ni plus, ni moins, lui apportent sa massue. Le moine la prend avec les deux doigts, tant il lui est aisé de la porter.

Il la met sur son dos et s'en va dans la forêt. Les douze hommes armés le rencontrent et veulent le faire prisonnier.

Ils tracent un cercle sur la terre. Chacun d'eux chanta une autre chanson, et, je vous le dis, en vérité ce fut une triste chanson.

Le moine en tue d'abord quatre, puis cinq, puis il les tue tous, et alors il veut encore combattre.

Le moine chauve veut marcher encore. Il sort de la forêt et s'en va à travers la bruyère.

Il s'avance dans la campagne et rencontre un trolle gris nommé Sivard Givelde,

— Si tu es le moine qui a tué les douze hommes, il faut que tu fuies honteusement ou que tu combattes avec moi.

— Je suis le moine qui a tué les douze hommes; je ne veux pas fuir honteusement, mais je combattrai avec toi.

Le trolle porte le premier coup. Il frappe le moine au front, sa peau se déchire, le sang coule sur ses vêtements.

Le moine frappe le trolle et le renverse par terre.— Ah! maudit sois-tu, moine chauve, ta massue est si grosse!

Arrête, ne frappe pas davantage, je te donnerai de l'or, de l'argent et d'autres trésors.

Le moine court, le trolle rampe. Tous deux, ainsi, ont la même hauteur. Ils arrivent à une maison qui a quinze portes d'or.

Ils arrivent à une maison qui a quinze portes d'or. Le moine y prit de l'or et de l'argent autant qu'il en voulut.

Il fit conduire au cloître sept charges d'or et sept charges d'argent. Il demande qu'on mette en campagne celui qui pourrait mieux que lui manier la massue.

C'était le soir, au coucher du soleil; le moine était à quinze grands milles du couvent.

C'était le soir, au coucher du soleil. Cependant, le moine eut le premier plat qui fut apporté sur la table de l'abbé.

Il tua quinze moines parce que la soupe n'était pas prête; il en pendit quinze autres à la fumée parce que le poisson était amer.

Le petit garçon qui préparait la soupe dit : Chaque

fois que le moine revient au couvent, il faut nous attendre à pareille chose.

Un soir, l'assemblée voulait se retirer. Il creva un œil à l'abbé parce qu'il faisait l'office si long.

L'abbé n'osa rester plus long-temps et courut se jeter sur son lit. En vérité, il souffrait beaucoup.

Le matin, de bonne heure, les cloches sonnent; le moine chauve ne veut ni prier, ni chanter.

Il s'avance dans le chœur, où les moines sont réunis. Nul n'osait devant le moine chauve ni prier, ni chanter.

Le pieux abbé redevint simple moine, et le moine chauve devint le supérieur des autres.

Il gouverna le cloître avec énergie pendant plus de trente années, et mourut dignement avec sa qualité d'abbé.

LE RETOUR D'UNE MÈRE.

Cette tradition danoise appartient à un cycle de récits superstitieux et touchants, dont on retrouve des vestiges à toutes les époques et dans tous les pays. L'homme condamné à mourir ne veut point mourir entièrement. Il emporte dans le cercueil le sentiment qui l'a le plus ému pendant sa vie; il tressaille encore, il palpite sous sa froide enveloppe, son corps tombe en poussière et son âme revit dans le monde par ses souvenirs, par ses affections ou ses remords. C'est un dogme d'immortalité exprimé par des faits que le peuple se plaît à raconter, par des apparitions consolantes et affreuses, par des histoires d'amour et de repentir. L'un des héros grecs chantés par Homère, Protésilas, revient de l'empire des morts visiter sa veuve, qui le pleure. En Bretagne on raconte qu'un pauvre homme, qui n'avait pu en mourant acquitter une dette, revint travailler dans ce monde, jusqu'à ce qu'il fut complétement libéré. Dans les ballades anglaises recueillies par Percy, dans les chants populaires de l'Allemagne, de la Lithuanie, de la Courlande, de la Servie, il y a plusieurs traditions de la même nature. Ici, c'est un jeune homme qui vient revoir sa bien-aimée, c'est le cavalier terrible qui prend Lénore et l'emporte sur son cheval fougueux; là c'est un enfant qui sort de sa tombe et prie sa mère de ne pas tant pleurer, parce que lorsqu'elle pleure il ne peut reposer dans son linceul. Ce que le peuple rapporte dans plusieurs contrées des chasseurs condamnés à courir toutes les nuits à travers les bois et les montagnes, des avares accroupis sur leurs trésors dans des grottes de feu, tient à la même série d'idées.

Dyring s'en va dans une île et épouse une belle jeune fille.

Ils vécurent ensemble sept ans et eurent six enfants.

La mort entre dans le pays et enlève la jeune femme.

Dyring s'en va dans une île et épouse une autre jeune fille.

Il épouse cette jeune fille et la ramène chez lui. Elle était méchante et haineuse.

Elle arrive à la porte de la maison, les six enfants sont là qui pleurent.

Les petits enfants bien affligés, elle les repousse du pied.

Elle ne leur donne ni bière, ni nourriture, et elle leur dit : Vous souffrirez la faim et la soif.

Elle leur enlève leurs coussins bleus et leur dit : Vous coucherez sur la paille.

Elle leur enlève leurs flambeaux de cire et leur dit : Vous resterez dans les ténèbres.

Le soir, bien tard, les enfants pleurent; leur mère les entend sous terre.

Elle les écoute dans son cercueil. — Il faut que j'aille vers mes petits enfants.

Elle s'avance devant notre Seigneur et lui dit : Ne puis-je aller vers mes petits enfants?

Elle prie si long-temps, que notre Seigneur la laisse partir.

— Tu reviendras au chant du coq, tu ne resteras pas plus long-temps.

Elle se lève sur ses jambes fatiguées, et sa tombe s'entr'ouvre.

Elle s'avance vers le village, les chiens hurlent en levant la tête.

Elle arrive près de sa maison, sa fille aînée est à la porte.

— Pourquoi restes-tu là, ma chère fille? où sont tes frères et sœurs?

— Tu n'es pas ma mère ; ma mère était belle et riante.

Ma mère avait les joues blanches et roses ; toi, tu es pâle, et tu ressembles à une morte.

— Comment serais-je belle et riante ? je suis morte, et mon visage est pâle.

Comment pourrais-je être blanche et rose ? j'ai été dans le cercueil si long-temps.

Elle entre dans la chambre, et trouve ses petits enfants avec des larmes sur les joues.

Elle brosse les vêtements de l'un, elle peigne le second, elle relève le troisième, elle console le quatrième.

Le cinquième, elle le prend sur ses genoux, comme si elle voulait l'allaiter.

Elle dit à sa fille aînée : Va prier Dyring de venir ici.

Et quand il entra dans la chambre, elle lui dit en colère :

— Je t'avais laissé de la bière et du pain, et mes petits enfants ont faim.

Je t'avais laissé des coussins bleus, et mes petits enfants sont sur la paille.

Je t'avais laissé des flambeaux de cire, et mes petits enfants sont dans les ténèbres.

S'il faut que je revienne, il vous en arrivera malheur.

Voilà que le coq rouge chante, les morts doivent retourner dans la terre.

Voilà que le coq noir chante, les portes du ciel s'ouvrent.

Voilà que le coq blanc chante, je ne puis rester plus long-temps.

Depuis ce temps, chaque fois que Dyring et sa femme entendaient les chiens grogner, ils donnaient aux enfants de la bière et du pain.

Chaque fois qu'ils entendaient les chiens aboyer, ils avaient peur de la morte.

Chaque fois qu'ils entendaient les chiens hurler, ils tremblaient de la voir apparaître.

LA MORT DE CHARLES.

Charles s'en va à travers le pays et se fiance avec la fière Mettelille. Le roi de Danemark est en colère, car cela s'est fait contre sa volonté.

Charles était un homme hardi. Il se fiance avec la jolie jeune fille, et le voilà dans les fers, privé de toute joie.

Il est enchaîné avec de lourdes chaînes; sa mère et ses frères intercèdent pour lui, ainsi que sa fiancée.

Sa mère va trouver le roi; elle se tord les mains, elle prie pour son fils, et verse des larmes amères.

— Je vous offre pour lui les neuf chevaux nés au bord du Rhin. Jamais la selle n'a été mise sur leur dos, ni la bride dans leur bouche.

— Lève-toi, mère de Charles, et que Dieu te délivre de tes souffrances; tu n'auras jamais le bonheur de voir ton fils courir à cheval.

L'aîné des frères vient ensuite; il aimait beaucoup Charles, et il offre pour lui un navire d'or rouge.

Le second frère offre pour racheter la vie du prisonnier trois cents maisons avec leurs enclos.

Le troisième frère veut donner tous ses châteaux et ses forteresses.

Le quatrième, qui était un héros, avait le cœur bien triste. Il offre tous ses trésors et ses domaines.

Le cinquième, pour tenter le cœur du roi, offre trente forts chevaux :

— Trente chevaux blancs avec la selle d'argent et la bride d'or. Croyez-moi, roi de Danemark, vous aimerez à les monter.

Le sixième frère veut donner au roi des pierres précieuses et une innombrable quantité de perles.

— Elles viennent d'Orient, de la demeure d'un roi païen. Jamais un roi de notre pays n'eut une telle parure.

Le plus jeune des frères de Charles s'avance; il portait un vêtement rouge. — Je n'offre rien pour racheter mon frère, mais je mourrai pour lui.

— Levez-vous, frères de Charles, je ne me soucie point de vos dons. Votre frère aura un coup d'épée pour dernier repas.

Mettelille amasse son or dans un coffre, et va à Skanderborg pour délivrer son fiancé.

En entrant, elle tombe à genoux devant le roi. — Je vous en prie, au nom du Dieu puissant, accordez-moi une grâce!

Laissez mon fiancé sortir de sa prison, faites que ma prière lui soit utile. Vous êtes mon sang et ma chair, vous êtes mon proche parent.

Je vous offre pour lui tout l'or que je possède, et mes boucles neuves, que je ne porterai jamais.

Je vous offre mes neuf cornes à boire venues de l'Orient, revêtues d'argent pur au dedans et d'or rouge à l'extérieur.

Je vous offre ma maison; ses poutres sont en os, son toit est doré.

Je vous offre mon château d'Aggerhuus et de Bekkestov, que vous devez désirer. Jamais je ne verrai offrir tant de biens pour un prisonnier.

— Lève-toi, Mettelille, que Dieu te délivre de ta

souffrance ! Jamais tu n'auras le bonheur de voir Charles dormir à tes côtés.

Tu es de notre sang et de notre race, cela est vrai ; mais tu t'es fiancée avec Charles contre ma volonté.

Tu savais bien que Charles avait levé les armes contre nous ; pourquoi, sans me demander conseil, lui as-tu donné ton amour et ta main ?

Je dormais dans mon lit, ne songeant à aucun péril : Charles m'éveille tout à coup avec trente hommes hardis.

Je chausse un soulier, je prends l'autre à la main, et je m'enfuis par une porte dérobée. Personne ne me reconnaît.

Je promis de faire pieds nus un voyage à Rome, si je pouvais jamais avoir le bonheur de tenir Charles en prison.

Mon voyage est fait, mes vœux sont accomplis : j'ai le bonheur de tenir Charles en prison.

A ces mots, le roi fait seller son cheval gris : — Délivrez Charles de ses chaînes, qu'il soit traité comme il le mérite.

Mettelille se jette aux pieds du roi : — Rendez-moi mon fiancé, il est de sang royal.

Charles est conduit dans la plaine verte ; on lui coupe la tête sur son propre bouclier.

On lui coupe la tête sur son propre bouclier ; ses biens et ses trésors sont au pouvoir du roi de Danemark.

Mettelille prend le corps sanglant de Charles, le serre dans ses bras : — O roi, dit-elle, c'était mon fiancé !

Elle se retire dans un cloître avec tous ses biens ; elle vit seule, et ne veut avoir aucun autre époux.

Les sept frères de Charles s'en vont au loin par des sentiers sauvages. Pour venger leur frère, ils donneraient leur vie.

LE REVENANT DE HEDEBY.

J'avais chevauché jusqu'au soir, j'arrête mon cheval.

J'arrête mon cheval; je pose ma tête sur le gazon, je voulais dormir.

Je voulais dormir. Pendant mon premier sommeil, l'homme mort m'apparaît.

L'homme mort m'apparaît. — Tu es de ma race, tu feras juger ma cause.

Tu feras juger ma cause; tu iras à Hedeby; là demeurent mes dix parents.

Là demeurent mes dix parents : mon père et ma mère, mon frère et ma sœur.

Mon frère et ma sœur. Là demeure aussi la belle Christine, ma femme ; elle m'a fait mourir.

Elle m'a fait mourir à l'aide de ses cinq femmes; elles m'ont étranglé dans un lit de soie.

Elles m'ont étranglé dans un lit de soie; elles m'ont caché dans un tas de foin, elles m'ont emporté sur la colline sauvage.

Elles m'ont emporté sur la colline sauvage. Le valet en qui j'avais le plus de confiance monte à présent mon bon cheval.

Il monte mon bon cheval; il se sert dans ses repas de mon couteau d'argent, il couche auprès de ma jeune femme.

Il couche auprès de ma jeune femme; il s'asseoit à ma table, il parle en termes injurieux de mes enfants.

Il parle en termes injurieux de mes enfants; il ne leur donne qu'un peu de pain, il les raille parce que leur père est mort.

Il les raille parce que leur père est mort; il parcourt la forêt avec mes chiens, il poursuit les animaux sauvages dans la bruyère.

Il poursuit les animaux sauvages dans la bruyère. Chaque fois qu'il chasse un animal dans l'enclos, il me réveille dans ma tombe.

Il me réveille dans ma tombe. Mais si je vais le chercher dans sa demeure, il s'en trouvera mal.

LA JEUNE FILLE DANS LA FORÊT.

Le chevalier prend un épervier, le valet prend les chiens. Ils s'en vont chasser dans la bruyère et trouvent toutes sortes d'animaux qui jouaient parmi les broussailles.

Le chevalier trouve une biche sous les tilleuls, une jeune fille sur le gazon. Il étend par terre son manteau bleu, le repos est doux.

Ils restent là toute la nuit; personne ne les gêne, le tilleul les cache sous son doux feuillage.

Ils restent là toute la nuit; personne n'en sait rien, le tilleul les cache sous ses doux rameaux.

Le matin, de bonne heure, quand le coq chante, la jeune fille frappe sur l'épaule du chevalier: Il ne faut pas rester plus long-temps.

Traversez à la hâte le pont et prudemment la bruyère; vous trouverez là mes sept frères, vaillants et courroucés.

— Qu'ils soient sept ou qu'ils soient dix, qu'ils soient fiers et hardis, ils me recevront comme un bon frère d'armes, et j'irai au-devant d'eux.

S'ils veulent m'accepter pour beau-frère, ils seront contents de moi; s'ils en veulent à ma vie, ils n'auront pas la victoire.

— Je vous en prie, mon bien-aimé, je vous en prie, faites un détour et voyez-les venir de loin.

— Jamais il ne sera dit dans la demeure du roi que j'ai cédé le chemin à sept hommes armés. J'espère être leur égal.

Le chevalier ceint son glaive à son côté et prend son armure. Il dit mille fois adieu à la jeune fille, qui va rester seule.

Il aiguillonne son cheval à coups d'éperons et marche bravement. En arrivant dans la bruyère, il trouve sept vaillants hommes d'armes.

— Sois le bienvenu, sois le bienvenu, brave chevalier! Où as-tu été de si bonne heure? — J'ai été de bonne heure à la chasse dans la forêt.

— Où est ton épervier? Où est ton chien? Où sont les bêtes que tu as tuées? — Je les ai donnés à un de mes amis que j'ai rencontré ce matin.

— Ce n'est pas la coutume des chevaliers de donner ainsi leur gibier. Tu as passé la nuit avec notre sœur sans nous demander pour cela notre avis.

— Je suis sorti pour aller à la chasse; je ne connaissais pas votre sœur, j'ai pris le plus charmant gibier que j'ai rencontré.

Il est venu sous mon vêtement d'écarlate; il était doux et aimable; je l'ai pris avec joie, et m'en suis bien trouvé.

J'ai laissé les bêtes sauvages fuir devant mes chiens; j'ai pris dans mes bras la douce petite biche, elle a réjoui mon cœur et j'ai réjoui le sien.

C'est une belle et douce jeune fille que l'on se plaît à voir. Si c'est votre sœur, je vous en prie, laissez-nous célébrer notre mariage.

Je serai un frère fidèle; pour vous j'exposerai ma vie. Je la traiterai avec honneur et considération. Que puis-je dire de plus?

— Tu ne t'empareras pas ainsi de notre sœur. Nous allons célébrer ici ton mariage. Fais ta confession auprès de ce tilleul, les oiseaux t'entendront.

Veux-tu nous résister ou veux-tu fuir ? Veux-tu courir dans la forêt ou veux-tu défendre ta vie pour l'amour de ta bien-aimée ?

— Je ne veux pas fuir, je ne veux pas courir dans la forêt ; je reste, et je défends ma vie pour l'amour de ma bien-aimée.

Il en tue un, il en tue deux, et fait ainsi connaître sa force. Il tue les sept frères de la jeune fille, tous braves et hardis.

La jeune fille apprend cette nouvelle et pleure beaucoup ; elle pleure ses frères et n'en aime pas moins le chevalier vaillant.

LES DEUX SOEURS.

La jeune fille dit à sa sœur : Ne veux-tu pas te marier ?

— Non, je ne me marierai pas avant d'avoir vengé la mort de mon père.

— Et comment la vengerions-nous ? nous n'avons ni épée, ni armure.

— Dans le voisinage, il y a de riches paysans ; ils nous prêteront bien des épées et des armures.

Elles prennent leurs manteaux, leurs collets, et se font des habits de chevalier.

Elles se ceignent l'épée sur le flanc et montent à cheval.

Arrivées à la demeure d'Erland, elles aperçoivent sa femme.

— Vous voilà, femme d'Erland, votre époux est-il au logis ?

— Mon époux est dans la salle ; il boit du vin avec ses hôtes.

Les jeunes filles ouvrent la porte. Erland se lève devant elles.

Il frappe sur le coussin bleu, et leur dit : Jeunes cavaliers, ne voulez-vous pas vous reposer ?

— Nous ne sommes pas las ; un instant de repos est cependant une bonne chose.

— Êtes-vous mariés, ou cherchez-vous des aventures dans le pays ?

— Nous ne sommes pas mariés, et nous cherchons des aventures dans le pays.

— Je puis vous indiquer dans l'île deux jeunes orphelines fort riches.

— Puisqu'elles sont si riches, pourquoi ne les courtisez-vous pas vous-même ?

— Je le ferais certainement volontiers si je n'étais arrêté par mes péchés.

Si je n'avais tué leur père et si je n'avais été l'amant de leur mère.

— Il est vrai que tu as tué notre père, mais tu mens en parlant de notre mère.

Les jeunes filles tirent l'épée avec une grâce de femme, et frappent avec une force d'homme.

Elles coupent Erland en petits morceaux, comme les copeaux qu'on voit dans la forêt.

Toutes deux pleurèrent beaucoup quand il fallut aller à confesse.

Mais elles ne furent condamnées, pour la mort d'Erland, qu'à trois jours de pénitence, au pain et à l'eau.

LA DÉLIVRANCE DU CAPTIF.

La jeune fille dit à sa mère : Ai-je jamais eu un frère ?

— Tu as de nobles frères, mais ils sont au pouvoir du comte.

La jeune fille va à l'écurie et regarde tous les chevaux.

Elle regarde le brun, elle regarde le gris, elle met la selle sur le meilleur de tous.

Arrivée à la demeure qu'elle cherche, elle aperçoit la maîtresse du comte.

— Écoute, maîtresse du comte, ton amant est-il chez lui ?

— Il est allé hier au thing pour juger un meurtrier.

— Dis-moi donc, dis-moi où sont les prisonniers.

— Ils sont là devant la cour, dans une maison sans feu et sans lumière.

La porte est fermée par une lourde barre ; nulle femme ne peut entrer.

La jeune fille s'approche, et de ses petits doigts tire le verrou de fer.

— Écoute, mon cher frère, t'es-tu laissé prendre par plus d'un seul homme ?

— Il n'y en avait pas quatre, il n'y en avait pas cinq, il y en avait bien trente, agiles et forts.

— Je suis petite comme un lis, mais trente hommes ne me prendraient pas.

Je ne suis qu'une femme, mais trente hommes ne pourraient m'enchaîner.

Elle délivre son frère des fers, et met à sa place la maîtresse du comte.

— Si ton amant, dit-elle, veut un autre prisonnier, dis-lui de venir à moi en pleine campagne.

LA SOURCE DE MARIBO.

— Le comte sonne de son cor, la reine l'entend dans sa demeure.

Elle appelle un petit valet. — Va prier le comte de venir ici.

Le comte vient et se tient debout devant la table. — Que m'ordonnez-vous, reine? vous m'avez envoyé chercher.

— Si je survis à mon époux, c'est toi qui administreras mes trésors.

— Arrêtez, belle reine, ne parlez pas ainsi, vous ne savez pas qui nous écoute.

Elle se croyait seule avec le comte, mais le roi était là qui écoutait.

Le roi appelle deux de ses serviteurs. — Priez la reine de venir près de moi.

— Dites-moi, ma jeune et belle reine, que disiez-vous hier au comte?

— Je n'ai parlé au comte que de ta beauté et de tes vertus.

Le roi appelle deux de ses serviteurs. — Priez le comte de venir ici.

— Dis-moi, comte, que disais-tu de moi hier avec la reine?

— Je n'ai parlé hier avec la reine que de vos qualités et de vos vertus.

Le roi appelle un de ses petits valets. — Dites aux cuisiniers de venir ici.

Coupez le comte en morceaux, et portez-les sur la table de la reine.

La reine est assise et regarde long-temps. — Ce ne sont pas là des morceaux de gibier.

Ce sont les membres du comte. Elle les rassemble tous avec soin.

Elle les enveloppe dans l'hermine blanche et les dépose dans un coffret doré.

Elle rassemble tous les grands et petits morceaux, et s'en va à l'église de Maribo.

Elle les plonge dans l'eau limpide. — Lève-toi, lève-toi, comte chrétien !

Le comte se lève, remercie Dieu, et bientôt quitte le pays.

LE POUVOIR DES RUNES.

En Norvége, sur les montagnes de Dovre, les combattants sont réunis. Qui fera agir les Runes, si nous ne le faisons nous-mêmes ?

Ils sont là les fiers combattants, les douze frères d'Ingeborg.

Le premier peut arrêter l'orage avec sa main ; le second peut arrêter le cours de l'eau.

Le troisième plonge dans l'eau comme un poisson; le quatrième ne manque jamais de nourriture.

Le cinquième joue de la harpe de telle sorte que tous ceux qui l'entendent se mettent à danser.

Le sixième sonne du cor de telle sorte que tous ceux qui l'entendent en sont effrayés.

Le septième peut marcher sous terre; le huitième, danser sur les vagues bleues.

Le neuvième enchaîne la force des animaux dans les forêts: le dixième ne dort jamais.

Le onzième maîtrise le dragon et peut avoir tout ce qu'il veut.

Le douzième est un homme bien avisé : il sait ce qui se passe dans chaque pays.

Vraiment, je vous le dis, ces combattants n'ont pas leur pareil dans toute la Norvége.

Et j'ajoute même qu'ils n'ont pas leur pareil dans le monde entier [1].

[1] Voir sur les runes la note page 27.

L'HOMME DES EAUX.

Le monde mythologique scandinave se composait, comme celui des Grecs, d'une foule d'êtres magiques qui peuplaient les divers éléments. Dans les flots de la mer était le *Wassermann* (homme des eaux), qui habitait des grottes de cristal et attirait sur le rivage les jeunes filles pour les entraîner dans sa demeure; la femme des eaux, qui exerçait toutes sortes de sorcelleries et présidait l'avenir; dans les fleuves et les torrents était le *Nek* ou le *Strœmkarl*, dont on entendait au loin résonner les harpes merveilleuses; dans les montagnes, les nains qui forgeaient les armures, et les trolles, gardiens des trésors; dans les bois, la douce et mélancolique Hulda, génie de la solitude; dans les plaines, les jeunes filles de la race magique des elfes, qui venaient danser le soir au clair de la lune, et attiraient par leurs chansons mélodieuses le passant.

— Ma chère mère, donnez-moi un conseil. C'est chose difficile. Je ne sais comment je pourrais m'unir à la fille de Marskig. C'est chose difficile de chevaucher hors d'ici.

Sa mère lui fait un cheval de l'eau la plus limpide, une bride et une selle de sable le plus blanc. Quant à lui, elle en fait un beau cavalier. Il part pour l'église de Marie. Il attache son cheval à la porte du cimetière, et entre dans l'église. Il entre dans l'église. Toutes les saintes images se retournent à son approche.

Le prêtre, qui était debout devant l'autel, dit en le

voyant : — Quel est ce jeune chevalier ? La fille de Marskig sourit sous son voile, et dit : — Dieu veuille que ce chevalier soit à moi !

Il s'approche près de la chaise où elle est assise. Il fait un pas, puis deux, et s'écrie : — Fille de Marskig, donnez-moi votre amour. Il fait encore quelques pas, et dit : — Fille de Marskig, suivez-moi dans ma demeure.

La jeune fille lui tend la main, et lui dit : —Je te donne mon amour, et je te suivrai. Ils sortent de l'église fiancés. Ils dansent joyeusement et sans crainte. Ils s'en vont en dansant jusque sur le rivage ; mais à la fin ils se trouvent seuls.

— Fille de Marskig, tenez mon cheval pendant que je construirai un bateau dont je puisse me servir..

Quand ils furent sur la mer, la jeune fille tomba dans l'abîme. On l'entendit de loin, on l'entendit crier dans l'eau. Je vous le dis, ô bonnes jeunes filles, n'allez pas à la danse avec orgueil.

AGNETE.

Agnete est debout sur le pont élevé. L'homme des eaux sort de l'abîme, et s'approche d'elle. — Écoute, Agnete, veux-tu être ma bien-aimée?

— Oui, si tu veux m'emmener avec toi dans ta demeure. Il lui ferme les oreilles, il lui ferme la bouche. Il l'emmène avec lui au milieu des vagues.

Tous deux vécurent ensemble huit années, et ils eurent sept enfants.

Un jour, Agnete était assise près du berceau de son enfant. Elle chante et entend le son des cloches : — Je voudrais bien, dit-elle à l'homme des eaux, aller à l'église.

— Tu peux aller à l'église, pourvu que tu reviennes près de tes enfants. Il lui ferme les oreilles. Il lui ferme la bouche et l'emmène sur la grève.

Agnete entre dans l'église et marche après sa mère. — Écoute, Agnete, où as-tu été pendant ces huit années? — J'ai été au fond de la mer avec l'esprit des eaux, et j'ai enfanté sept fils.

— Que t'a-t-il donné pour prix de ton amour? Que t'a-t-il donné en te prenant pour femme?

— Il m'a donné un collier d'or. La reine n'en a pas un plus beau.

L'homme des eaux entre dans l'église. Les saintes

images se retournent à son approche. Ses cheveux ont la couleur de l'or ; ses regards sont joyeux. — Écoute, Agnete, dit-il, tes enfants soupirent après toi.

— Laisse-les soupirer tant qu'ils voudront. Jamais je ne retournerai près d'eux.

— Pense aux grands, pense aux petits, pense au plus jeune qui est dans le berceau.

— Je ne penserai plus jamais ni aux grands, ni aux petits, encore moins à celui qui est dans le berceau.

LA PUISSANCE DE LA HARPE.

Pierre sort de sa demeure avec sa fiancée qui soupire. — Ma bien-aimée, dit-il, pourquoi donc êtes-vous triste? Est-ce à cause de la selle, ou à cause du cheval? Est-ce parce que vous êtes ma fiancée?

— Ce n'est ni à cause de la selle, ni à cause du cheval, ni parce que je suis votre fiancée.

— Est-ce parce que je ne suis pas riche, ou que je ne suis pas votre égal? — Non, ce n'est point parce que vous n'êtes pas riche, ni parce que vous n'êtes pas mon égal.

— Pourquoi donc êtes-vous triste? Pleurez-vous la mort de votre père ou votre virginité? — Je ne pleure ni la mort de mon père, ni ma virginité; mais j'ai peur en songeant au sort qui me menace, en songeant à ce large pont d'où sont tombées mes cinq sœurs. J'ai peur en songeant à ce grand fleuve où sont tombées mes cinq sœurs.

— Ne craignez rien, ma bien-aimée. Douze de mes cavaliers marcheront à vos côtés, et moi je tiendrai la bride et le mors de votre cheval. Dans la vallée on vit apparaître un cerf qui se jouait sur l'herbe, portant une tablette d'or à la bouche.

Tous les cavaliers le regardèrent et abandonnèrent la jeune fiancée. En traversant le pont, son cheval trébu-

cha sur ses quatre fers d'or, et elle tomba dans le fleuve rapide.

Pierre accourt à cheval pour sauver sa bien-aimée. Il appelle ses compagnons, et leur dit : — Apportez-moi ma harpe d'or. Il touche les cordes de sa harpe d'or, et tous les oiseaux se mettent à chanter. L'homme des eaux quitte sa retraite profonde, monte à la surface du fleuve, tenant par la main la jeune fiancée. —Pierre, dit-il, ne jouez pas plus long-temps, voici votre fiancée. — Il ne suffit pas que j'aie ma fiancée, il faut aussi que j'aie ses cinq sœurs.

Pierre touche de nouveau les cordes de sa harpe. Tous les oiseaux quittent leurs branches d'arbres. L'homme des eaux sort de sa retraite profonde, tenant cinq jeunes filles par la main. — Pierre, Pierre, dit-il, ne jouez pas plus long-temps, je n'ai pas une autre jeune fille.

Maintenant, la jeune fiancée n'a plus nul chagrin, et repose la nuit dans les bras de Pierre.

LA COLLINE DES ELFES.

Je reposais ma tête sur la colline des elfes. Mes yeux commençaient à s'assoupir. Deux jeunes filles s'avancent pour causer avec moi. La première me frappe sur la joue. La seconde me murmure à l'oreille : Éveille-toi, beau jeune homme, si tu veux danser avec nous. Éveille-toi, beau jeune homme, si tu veux danser avec nous. Mes jeunes compagnes chanteront pour toi le plus doux chant qu'on puisse entendre.

L'une d'elles, plus belle que toutes les femmes, commence son chant. L'eau du fleuve rapide s'arrêta pour l'écouter. Les petits poissons agitèrent leur queue dans les flots, et les oiseaux chantèrent dans les bois et dans la vallée.

« Écoute, beau jeune homme, veux-tu rester avec nous? Je t'apprendrai à lire et à écrire les runes puissantes. Je t'apprendrai à dompter l'ours et le sanglier sauvage. Le dragon qui garde des monceaux d'or te cédera la place qu'il occupe.

Et les jeunes filles dansaient d'un côté et de l'autre à la manière des elfes, et moi je les regardais appuyé sur mon épée. — Écoute, beau jeune homme, si tu ne veux pas nous parler, l'épée et le poignard aigu traverseront ton cœur.

Si, par bonheur pour moi, Dieu n'avait pas permis que le coq vînt à chanter, je serais resté parmi ces femmes sur la colline des elfes. Voilà pourquoi je vous le dis, vous qui chevauchez dans la forêt, n'allez pas vous endormir sur la colline des elfes.

STRANGE ET CHRISTINE.

Christine est arrivée dans sa demeure et écoute les paroles de Strange.

Il dit qu'il aime une autre femme appelée Slegfred, et que Christine n'aura plus un moment de joie.

Christine fait préparer son chariot. Strange fait seller son cheval.

Christine court en voiture, Strange chevauche pendant la longue nuit à travers les broussailles sombres.

Christine arrive au thing et y trouve des hommes et des femmes.

— Sois la bienvenue, Christine, ma chère sœur; qu'y a-t-il de nouveau dans ta vie?

— Le jour j'entends des menaces et des moqueries; la nuit je suis chassée du lit.

La nuit je suis chassée du lit et traînée par mes beaux cheveux.

Il dit qu'il veut tellement aimer sa Slegfred que je n'aurai plus un moment de joie.

Il dit qu'il veut aimer sa femme Slegfred, et la petite Christine sera bien malheureuse.

Le roi de Danemark appelle deux de ses gens et leur dit : Faites venir Strange près de moi.

Strange arrive et se tient debout devant la large table.

— Mon roi m'a ordonné de venir près de lui.

— Écoute, Strange, comment te conduis-tu avec la petite Christine?

On prend la petite Christine, on la jette dans le brasier ardent. Le feu l'entoure. Elle reste belle et rose.

— Grâces soient rendues au Dieu puissant qui est venu à mon secours. Maintenant j'irai dans un cloître et je servirai Dieu jusqu'à ma mort.

Elle entre au cloître. Son père et son fiancé moururent de douleur.

Elle entre au cloître et met avec bonheur le voile noir sur ses beaux cheveux.

HELLA.

Hella est assise dans sa demeure et brode un vêtement.

Elle le coud avec de la soie, elle le brode avec de l'or.

Un messager s'en va dire à la reine : Hella fait un étrange travail.

La reine s'enveloppe dans ses fourrures et va trouver Hella.

— Salut, à toi Hella, tu couds avec ardeur, mais tu ne fais jamais qu'une étrange broderie.

— Il faut bien qu'il en soit ainsi, mon destin a été si triste.

Mon père était un noble roi. Quinze chevaliers le servaient à table.

Mon père prit grand soin de moi. Douze chevaliers devaient me garder.

Onze d'entre eux me servaient chaque jour. Le douzième me séduisit adroitement.

Celui qui me séduisit était Hildebrand, fils du roi d'Angleterre.

A peine étions-nous dans ma chambre que mon père en fut instruit.

Il appelle tous ses gens. — Levez-vous, dit-il, mes hommes d'armes, et prenez votre épée.

Ils frappent à la porte avec le glaive et la lance : Lève-toi, Hildebrand, et viens ici.

Hildebrand me frappe sur la joue, et me dit : Ne prononce pas mon nom, ma bien-aimée.

Il franchit le seuil de la porte, sa bonne épée à la main.

Des premiers coups il abat mes sept frères aux cheveux blonds.

Le plus jeune seul restait, et je l'aimais beaucoup.

Je m'écrie : Hildebrand, arrêtez-vous, au nom de Dieu !

Laissez vivre mon jeune frère, afin qu'il porte de nos nouvelles à ma mère.

A peine avais-je dit ces mots que Hildebrand tombe avec huit blessures.

Mon frère me prend par les cheveux et m'attache au pommeau de sa selle.

Et il n'y avait pas sur le chemin une racine qui ne m'enlevât un morceau du pied.

Et il n'y avait pas une pierre qui ne m'enlevât un morceau de la jambe.

Et il n'y avait pas un étang si profond où le cheval de mon frère ne se jetât à la nage.

Quand nous arrivâmes dans notre maison, ma mère était là pleine de douleur.

Mon frère fit bâtir une haute tour et la remplit de rudes épines.

Il me prit par les vêtements et me jeta dans cette sombre prison.

Partout où je posais le pied, les épines faisaient couler mon sang.

Mon frère voulait me tourmenter, ma mère voulut me vendre.

Ils m'ont vendue pour une cloche neuve qui est dans l'église de la Vierge.

Au premier son de cette cloche, le cœur de ma mère s'est brisé en deux.

A peine Hella avait-elle prononcé ces mots qu'elle tomba morte dans les bras de la reine.

SIGNE.

La maîtresse de maison appelle sa servante : — Pourquoi, lui dit-elle, es-tu pâle et malade ?

— Il n'est pas étonnant que je sois pâle, j'ai tant d'étoffes à couper et à coudre.

— J'ai vu tes joues fraîches comme les roses, à présent elles sont blanches comme la mort.

— Je ne veux pas vous le cacher plus long-temps. Mon jeune maître m'a séduite.

— Si ton jeune maître t'a séduite, que t'a-t-il donné pour prix de ton honneur ?

— Il m'a donné des souliers à boucles d'or que j'ai mis avec douleur.

Il m'a donné un vêtement de soie que j'ai usé dans la souffrance.

Il m'a donné un anneau d'or comme tu n'en as pas.

— A quoi te servent ces riches présents, ma pauvre petite ?

— Il a promis de m'épouser, et voilà pourquoi il m'a fait ces présents.

— A quoi te servent ses promesses ? Il en a fait de semblables à toutes les jolies jeunes filles.

— Je vais jouer de ma harpe, mon jeune maître m'appellera près de lui.

Elle fait résonner la première corde de la harpe. Son jeune maître l'entend dans son lit.

— Il appelle son valet et lui dit : — Prie la servante de ma mère de venir ici.

Il frappe sur le bord du lit : — Viens t'asseoir là, dit-il, viens auprès de moi.

— Oh ! non, je n'ose, jamais je ne me suis assise là.

— Si tu ne t'es pas assise sur mon lit, tu as pourtant dormi dans mes bras.

Maintenant tu es ma bien-aimée, et je passerai chaque nuit avec toi.

MORTEN DE FOGELSANG.

Morten de Fogelsang chevauche dans la bruyère verte. Un matin, il est saisi d'un mal mortel.

Il donne à l'église son or rouge, au cloître son cheval, et l'on ensevelit avec soin son corps dans la terre.

Le jeune Folmer chevauche par monts et vaux. Après lui arrive Morten de Fogelsang, qui veut lui parler.

— Écoute, jeune Folmer, arrête-toi un instant et réponds-moi. Je te le jure par ma foi de chrétien, je ne veux pas te tromper.

— Te voilà, Morten, comment peux tu monter ainsi à cheval? On a hier enseveli ton corps.

— Je ne chevauche pas pour un procès ni pour un jugement. Je chevauche pour un petit champ qui a été joint à Fogelsang.

Je ne chevauche pas pour l'or rouge, je chevauche pour un petit champ qui appartient à des orphelines.

Avant de rentrer chez toi, dis à ma femme Mettelille qu'elle rende ce champ pour que mon âme retrouve le repos.

Si elle ne veut pas te croire, dis-lui qu'elle trouvera mes souliers à l'entrée de ma chambre.

A l'entrée de ma chambre elle trouvera mes deux souliers pleins de sang, à minuit.

— Allez en paix, Morten, et reposez vos jambes fatiguées. Je vous le jure par ma foi de chrétien, le champ sera restitué.

Louée soit Mettelille. Elle fut fidèle à son époux. Elle rendit le champ, et l'âme du mort retrouva le repos.

HAFBUR ET SIGNE.

Le roi Hafbur et le roi Sivard sont en rivalité pour la jeune Signe qui est très-belle.

Hafbur, fils du roi, s'éveille au milieu de la nuit et parle de ses rêves agités.

— Il m'a semblé que j'étais dans les hautes régions du ciel. J'avais ma bien-aimée dans mes bras, nous volions à travers les nuages.

Les jeunes filles et les femmes qui étaient là ne prennent pas garde à ses paroles, mais sa mère chérie fait attention à son rêve.

— Va-t'en dans la montagne, et vas-y bien vite ; prie la fille aînée de l'elfe de t'expliquer ton songe.

Hafbur, fils du roi, prend son épée dans sa main gauche et va dans la montagne chercher la jeune fille.

Il frappe sur la montagne d'une main légère; la fille de l'elfe s'éveille et sait de quoi il s'agit.

— Salut à vous, habile fille de l'elfe, enveloppée dans votre fourrure. Je vous prie au nom du Dieu suprême de m'expliquer mes songes.

Il m'a semblé que j'étais dans les hautes régions du ciel. J'avais ma bien-aimée dans mes bras et nous volions à travers les nuages.

— Si tu as rêvé que tu étais dans le ciel, c'est que tu obtiendras celle que tu as aimée. Si tu as rêvé que tu volais dans les nuages, c'est que tu mourras pour elle.

— Si j'ai le bonheur de posséder celle que j'aime, peu m'importe de mourir pour elle.

Hafbur laisse croître ses cheveux, revêt des habits de femme, et s'en va dans la demeure de Sivard pour apprendre à faire un adroit tissu.

Il se fait faire des vêtements de femme, il quitte sa maison pour séduire la fille du roi Sivard.

Lorsqu'il est près de la demeure du roi, il s'enveloppe dans son vêtement et monte dans la chambre des femmes.

— Salut à vous, femmes et jeunes filles, nobles épouses et vierges fières, et à vous surtout, fille du roi de Danemark, si vous êtes là.

Salut à vous, Signe, fille du roi, vous filez l'écheveau de soie. Hafbur m'a envoyée vers vous pour que vous m'appreniez à faire l'habile tissu.

—Si Hafbur vous a envoyée à moi, soyez la bienvenue. Je vous apprendrai de mon mieux ce que je connais.

Tous les tissus que je sais faire, je vous les montrerai volontiers; vous mangerez ce qui me sera servi, vous coucherez avec mes femmes.

— J'ai mangé avec des enfants de roi et couché avec eux. S'il faut que j'aille dans le lit de vos femmes, c'est un malheur pour moi.

— N'en parlons plus, ma belle jeune fille, vous n'aurez ici nul chagrin. Vous mangerez avec moi, et vous reposerez dans mes bras.

Les fières jeunes filles sont assises et travaillent avec ardeur; mais Hafbur, fils du roi, ne travaille pas. Il joue avec l'aiguille qu'il tient à la bouche.

Elles cousent le cerf et la biche, tels qu'on les voit courir dans la forêt. Quant à Hafbur, on ne lui donne jamais un vase si grand qu'il ne le vide.

Entre la mauvaise servante. Ce fut un fâcheux moment. — Jamais, dit-elle, je n'ai vu une jeune fille qui sût moins travailler.

— Jamais je n'ai vu une jeune fille qui sût moins coudre ; jamais je n'ai vu une jeune fille qui bût mieux le vin.

La mauvaise servante dit ces perfides paroles : — Jamais je n'ai vu une noble jeune fille qui bût autant que celle-ci.

Elle a l'aiguille dans la bouche, et ne fait pas un point. Si grand que soit le vase qu'on lui apporte, elle le vide en entier.

Jamais je n'ai vu des yeux aussi hardis que ceux de cette jeune fille. De plus, elle a des mains qui sont comme du fer.

— Écoute, petite servante, pourquoi te moques-tu ainsi de moi? Je ne t'ai jamais dit un mot offensant, de quelque façon que tu couses.

Laisse là tes railleries ; laisse tes injures. Ne t'occupe pas de moi. De quelque côté que je tourne les yeux, je ne fais pas attention à toi.

Hafbur, fils du roi, commence à coudre. Il coud le cerf et la biche, tels qu'ils sont quand ils fuient devant les chiens.

Il coud des lis, il coud des roses, il coud des petits oiseaux sur les arbres. Les jeunes filles l'admirent et ne veulent plus le quitter.

Elles cousent tout le jour, tout le soir, et une partie de la nuit. Puis elles se lèvent pour aller au lit.

Hafbur, fils du roi, demande quel lit il aura.—Vous coucherez dans ma chambre, sur les coussins bleus.

D'abord, la fière Signe monte l'escalier ; puis vient Hafbur qui rit dans son cœur.

Le flambeau de cire est allumé. Tous deux étaient bien joyeux. Mais la servante les suit avec de mauvaises pensées.

Le flambeau est éteint, et la servante s'éloigne. Ils pensent qu'ils sont seuls. Hafbur tire sa robe rouge, et son épée reluit.

Il se met adroitement dans le lit, et, je le dis sur ma foi, son armure résonne.

Signilde lui dit avec franchise : — Je ne vis jamais une si belle jeune fille avec un vêtement si rude.

Elle pose sa main sur la poitrine de Hafbur, toute couverte d'or et brillante. — D'où vient que votre poitrine n'est pas comme celle des autres femmes?

— C'est l'usage dans mon pays, pour que les femmes puissent aller au thing à cheval; les anneaux de l'armure aplatissent leur sein.

Les deux enfants du roi restèrent là toute la nuit, causant beaucoup, dormant peu. Ils pensaient à tant de choses!

— Dites-moi, fière Signilde, pendant que nous sommes ainsi réunis, quel est dans le monde l'amant qui vous tient à cœur?

— Nul ne me tient plus à cœur que le roi Hafbur, et je ne puis l'avouer.

Ce roi Hafbur, jamais mes yeux ne l'ont vu; j'ai seulement entendu son cor doré quand il va au thing et quand il en revient.

— Si c'est Hafbur, fils du roi, dont votre cœur est ainsi occupé, tournez-vous de ce côté, ma chère amante, il est près de vous.

— Si vous êtes Hafbur, fils du roi, pourquoi voulez-vous me déshonorer? Pourquoi ne vous présentez-vous

pas dans la demeure de mon père avec les chiens et l'épervier?

— Je suis venu dans la demeure de votre père avec les chiens et l'épervier. Votre père m'a dit non, et s'est moqué de moi.

Pendant qu'ils causaient ainsi ensemble, pensant être seuls, la mauvaise servante était là qui les écoutait.

Honte à cette méchante femme! Elle fit beaucoup de mal. Elle enleva la bonne épée de Hafbur et son armure neuve.

Elle prit sa bonne épée et son armure neuve, et courut à la chambre où reposait le roi.

— Éveillez-vous, éveillez-vous, roi Sivard, vous dormez trop long-temps; maintenant Hafbur est dans le lit de Signilde.

— Ce ne peut être Hafbur, ne me dis pas cela. Il est loin d'ici dans l'est, combattant contre des guerriers.

Tais-toi donc, mauvaise servante, et ne mens pas ainsi en parlant de ma fille; demain, au soleil levant, je te ferai brûler.

—Écoutez, mon noble séigneur, si vous ne voulez pas me croire, voici sa brillante épée et son armure bleue.

Le roi Sivard en colère appelle ses gens. — Levez-vous, levez-vous, mes hommes d'armes; il y a ici un rude combattant.

Prenez votre épée et votre bouclier à la main, et agissez bravement. Hafbur, fils du roi, est dans cette maison. C'est un vaillant homme.

Ils frappent à la porte avec l'épée et la lance.—Lève-toi, jeune Hafbur, et va dans la cour.

La fière Signilde les entend, et se tord les mains :— Écoute, Hafbur, fils du roi, qui est là dehors!

Loué soit Hafbur ! Il se défendit en homme, et ne put être pris que quand les colonnes du lit tombèrent.

Ils s'emparèrent de lui et l'enchaînèrent avec des chaînes neuves, qu'il brisa dans sa colère, comme si c'eût été du plomb.

Alors la vieille servante leur donna ce malheureux conseil : — Liez-le avec les cheveux de Signilde, il ne remuera ni pied, ni main.

Prenez un cheveu de Signilde, et liez-lui les bras; l'amour qu'il a pour elle l'empêchera de le briser.

Ils prirent deux cheveux de Signilde, et lui lièrent avec cela les deux mains. Il aimait tant Signilde qu'il ne voulut pas briser cette chaîne.

La fière et douce jeune fille pleure, et lui dit : — Hafbur, brise ces cheveux, c'est moi qui le veux.

On emmène le prisonnier dans la forteresse. Des jeunes filles, des femmes, et avant tout, sa bien-aimée, vont près de lui.

On charge de fers pesants Hafbur, fils du roi. Signilde va près de lui et revient, et verse des larmes amères.

Elle lui dit avec douleur : — Voici mes trois tantes, voulez-vous qu'à l'instant même elles prient pour vous ?

Car demain, avant le lever du soleil, mon père est décidé à vous faire pendre au chêne le plus élevé.

Hafbur lui répond sans colère : — Suis-je donc si peu de chose que des femmes doivent prier pour moi ?

Écoutez, chère Signilde, donnez-moi une preuve de votre bon vouloir. Quand vous me verrez flotter au vent, brûlez-vous dans votre chambre.

— Bien, répond la fière Signilde, bien, Hafbur, fils du roi, je ferai ce que vous désirez.

Une troupe nombreuse descend du château avec

Hafbur. Tous ceux qui le voyaient pleuraient et témoignaient leur blâme.

Arrivé sur le lieu où il devait mourir, il demanda un instant de délai; il voulait mettre son amante à l'épreuve. — Pendez mon manteau rouge, et laissez-moi voir ce qui se passe. Il en coûtera au roi Sivard de me pendre à un arbre.

Signilde voit le manteau. Son cœur est bien triste. Elle se dit : — Mon malheur n'est que trop certain, à quoi sert de vivre plus long-temps?

Elle appelle ses femmes; elle était bien décidée. — Montons dans notre chambre pour y trouver un passe-temps.

Puis elle dit : — Je me donnerai la mort aujourd'hui, et je retrouverai Hafbur dans le ciel.

S'il y a ici quelqu'un qui soit coupable de la perte de Hafbur, je m'en vengerai, car nous brûlerons ensemble.

S'il y a dans la demeure du roi des hommes qui se réjouissent de la mort de Hafbur, je m'en vengerai sur leurs fiancées.

Elle met le feu à la chambre, qui s'enflamme à l'instant. L'incendie éclate. C'est ainsi que Signilde montre son amour.

Hafbur détourne la tête, regarde, et voit la chambre de Signilde tout en feu.

— Retirez mon manteau rouge, laissez-le tomber par terre. Quand j'aurais dix vies à ma disposition, je ne demanderais pas à les garder.

Le roi Sivard regarde par la fenêtre; son esprit est inquiet. Il voit Hafbur pendu à un chêne, et la chambre de Signilde en feu.

Un jeune valet, revêtu d'un vêtement rouge, s'a-

vance, et dit : — La fière Signilde brûle dans sa chambre avec toutes ses femmes.

— Jamais, dit Sivard, deux enfants de roi n'ont eu un si triste sort.

Si j'avais su que leur amour fût si puissant, je ne les aurais pas séparés pour tout le Danemark.

Courez à la chambre de Signilde, et tâchez de la sauver; courez au gibet, Hafbur n'est pas un voleur.

Et quand ils arrivèrent à la chambre de Signilde, elle était couchée sans vie dans le feu; et quand ils arrivèrent au gibet, Hafbur était mort.

On prit Hafbur, fils du roi, on l'enveloppa d'un linge blanc, et on le mit en terre sainte, près de sa bien-aimée.

On prit la servante par le cou et par les cheveux, et on lui fit souffrir une mort affreuse. Elle fut enfouie vivante dans la terre. Ce fut là son lit nuptial.

AXEL ET VALBORG.

Les personnages de ce roman chevaleresque et poétique sont norvégiens. La scène de séparation des deux amants s'est passée, disent les habitants de Drontheim, dans leur magnifique cathédrale, devant l'hôtel vénéré de Saint-Olaf; mais toute la Scandinavie s'est emparée de cette charmante tradition. En Danemark et en Suède, en Islande et aux Feroe, partout on connaît l'histoire d'Axel et Valborg Elle a été çà et là écrite mainte fois en prose et en vers, et Oehlenschlæger l'a fait revivre dans une de ses plus belles tragédies.

Elles jouent avec un jeu d'or sur la large table pour le plaisir et le contentement de tous. Elles jouent, les deux femmes, avec honneur; les dés tombent d'une façon merveilleuse, car la fortune change souvent.

Les dés tombent, tournent et changent rapidement. Ainsi tourne la roue de la fortune, si vite qu'à peine en suit-on le cours.

La reine Malfred et la jeune femme jouent dignement avec un jeu d'or sur les planches; l'enfant joue avec des pommes et des poires.

Sur le plancher l'enfant est beau à voir jouer avec des fruits et des fleurs. Alors entre Axel Thordsen ; il songe à aller à Rome.

L'esprit et la vertu l'accompagnent. Il salue la reine et les belles jeunes filles; il aime la noble enfant dans son cœur ; il devait éprouver les caprices du sort.

Dans ses bras il prend la petite créature, lui frappe sur la joue : Plût à Dieu, dit-il, que tu fusses assez grande! tu serais bientôt ma femme.

Sa jeune sœur lui dit : Quand même cette petite fille porterait la robe brodée d'or, et quand elle deviendait cette nuit assez grande, tu ne pourrais l'épouser.

La mère de la jeune fille prend la parole et dit la vérité : Vous êtes tous deux d'une naissance égale, mais trop proches parents.

Il tire de son doigt un anneau d'or et le donne à l'enfant comme un jouet ; mais quand elle devint grande et quand son intelligence fut mûre, cet anneau fit pâlir ses joues.

« Viens, lui dit-il, viens, ma petite fiancée, aujourd'hui je te donne ma foi; à présent, je vais voyager hors de la contrée et voir des hôtes étrangers.

Axel s'en va hors du pays. L'honneur et la vertu l'accompagnent. Sa jeune fiancée est mise dans un cloître pour apprendre à coudre.

Elle apprend à coudre la soie, elle apprend à lire ; elle s'acquiert par ses qualités une noble réputation. Grande est sa vertu, et grand aussi l'honneur de son nom.

De nobles mœurs comme les siennes doivent être louées de tout le monde. Elle a aussi beaucoup de raison, et mérite d'être comptée parmi les gens sages.

Il y avait onze ans qu'elle était dans le cloître, lorsque Dieu rappela sa mère à lui. La reine la fit venir dans sa demeure ; elle la choisit entre toutes.

Axel sert à la cour de l'empereur et porte l'éperon doré. Il porte le glaive à son côté, sa vie est toute chevaleresque.

Une nuit qu'il était couché mollement, comme il

convient à un seigneur, des rêves agités l'empêchent de goûter le repos.

Il est couché dans la chambre haute sur des coussins de soie, et la nuit il ne peut dormir ; il voit en rêve sa douce fiancée.

Il rêve que Valborg est couverte de vêtements de velours. Près d'elle est assis Hagen, fils du roi, qui sollicite d'elle un aveu.

Le matin, de bonne heure, dès que l'alouette fait entendre sa voix, Axel se lève à la hâte et prend ses vêtements.

Il selle son coursier gris et court avec joie dans la forêt. Il voulait éloigner de lui la pensée de son rêve, et se plaisait à entendre le chant de l'oiseau.

Il continue sa route à travers la forêt, et au même instant rencontre un pèlerin.

— Salut, dit-il, pèlerin pieux! Quels sont tes projets? Tu viens de mon pays, je le vois à tes vêtements.

— La Norvége est ma patrie ; mes ancêtres sont de la race des Gildes. J'ai fait vœu d'aller à Rome, je voudrais voir le pape.

— Si tu es de la famille des Gildes, tu es mon parent. La noble Valborg m'a-t-elle oublié? Dis-moi si tu la connais.

— Valborg est une belle jeune fille ; je la connais bien. Il y a beaucoup de chevaliers qui sont amoureux d'elle.

Je la connais bien ; elle porte des vêtements de marte zibeline ; elle est la première de toutes les jeunes filles qui sont à la cour du roi.

Elle est comme un lis épanoui sur sa tige. Parmi toutes les jeunes filles du pays, on n'en connaît pas une plus belle.

La mère de Valborg repose sous le marbre auprès de son noble époux. La reine Malfred a fait venir près d'elle la jeune fille, et l'aime et la respecte.

Elle porte des bijoux d'or à sa main blanche, des perles sont enlacées à ses cheveux ; partout où elle va, chacun la nomme la fiancée d'Axel.

On la nomme la belle fiancée d'Axel ; mais ses parents veulent la donner à Hagen, fils du roi. Voilà ce qui les réjouit.

Axel, fils de Thord, s'enveloppe dans sa fourrure et entre dans la salle où est l'empereur romain.

— Henri, vous êtes un noble empereur, vous êtes un doux maître; je vous demande la permission de chevaucher vers ma patrie.

Mon père et ma mère sont morts, mes biens sont en péril ; mais ce qui me force surtout à partir, c'est ma douce fiancée, qu'un autre veut épouser.

— Je te donne volontiers cette permission, je te la donne à l'instant. Quand tu reviendras, ta place te sera rendue.

Axel quitte la cour de l'empereur. Une troupe brillante l'accompagne, et tous ceux qui étaient là font des vœux pour son bon voyage.

Il marche à la hâte et sans s'arrêter ; trente hommes le suivent. Quand il arrive à sa demeure, il s'avance tout seul.

Axel, fils de Thord, entre dans la salle ; sa sœur chérie est là qui repose.

— Te voilà, ma chère sœur Helfred, tu ne m'attendais pas. Comment se porte ma fiancée Valborg, cette fleur entre les fleurs?

— Valborg est bien, c'est la plus belle des jeunes

filles. Elle sert dans la demeure de la reine, qui l'a choisie entre toutes.

— Donne-moi un conseil, ma sœur Helfred, donne-moi un bon conseil. Comment faire pour parler à ma fiancée sans que personne nous entende ?

— Enveloppe-toi dans la soie, prends un riche vêtement, dis que tu es envoyé par moi pour parler à Valborg elle-même.

Axel, fils de Thord, s'en va vers la chambre de la reine ; il rencontre les jeunes filles qui reviennent de vêpres.

Il prend la main blanche de Valborg, et lui dit d'une voix douce : Je suis envoyé par Helfred, je voudrais vous parler.

Elle brise le cachet d'une grande lettre et la lit tout entière. Il y avait là des paroles d'amour que personne ne pouvait mieux dire.

Il y avait là cinq anneaux d'or avec des roses et des lis. C'est Axel qui vous les donne, Axel qui vous aima si jeune.

Vous avez promis d'être ma fiancée, vous me garderez votre foi. Je ne vous tromperai pas tant que je serai dans ce monde [1] ; je vous le jure, ma bien-aimée.

Ils entrent tous deux dans la chambre élevée ; ils promettent l'un l'autre de se rester fidèles ; ils se font le serment.

Ils jurent par sainte Dorothée et par la Vierge sainte de vivre et de mourir avec honneur.

Axel va dans la demeure du roi. Il était heureux et gai ; sa fiancée reste dans sa chambre, elle joue et rit.

[1] Littéralement : dans *l'île de ce monde*. Au moyen âge, la plupart des géographes regardaient la terre comme une surface ronde entourée d'eau.

Cinq mois se passent, et puis neuf mois. Onze fils du comte viennent auprès de Valborg pour la demander en mariage.

Onze beaux chevaliers la courtisent avec honneur ; le douzième est Hagen ; fils du roi, qui l'implore soir et matin.

— Écoutez, douce et belle Valborg, voulez-vous être ma bien-aimée ? Je vous donnerai le nom de reine, et vous porterez la couronne.

— Écoutez, Hagen, fils du roi, ce que vous demandez ne peut être. J'aime Axel, et ne cesserai pas de l'aimer.

Hagen entre en colère, et, s'enveloppant dans sa fourrure, il va dans la salle brillante où est sa mère.

— Ma mère chérie, quel conseil me donnez-vous Je courtise la belle Valborg, elle ne me montre que haine et dédain.

Je lui parle avec respect, je lui offre mon royaume, mes terres; elle répond qu'elle aime Axel et ne veut pas le tromper.

— Si Valborg est engagée, il faut qu'elle tienne sa promesse. Il y a dans les familles de comtes plusieurs femmes aussi convenables.

— Il y a bien des filles de comtes aussi convenables et aussi riches, mais pas une aussi belle que Valborg, ni d'un cœur si bien doué.

— Tu ne peux l'obtenir de force, car ce serait une honte. Si tu emploies les armes pour l'avoir, Axel ne restera pas tranquille.

Hagen, fils du roi, est en colère. Il sort en colère de la chambre de sa mère, et rencontre son confesseur, le frère noir Knud.

— Pourquoi mon maître a-t-il l'air si triste ? Quelle

pensée l'agite? Quel malheur lui est-il arrivé? Veut-il me le dire?

— Un grand malheur m'est arrivé, un malheur qui m'afflige par-dessus tout : je ne puis épouser la belle Valborg, elle est la fiancée d'Axel.

— Si Axel est son fiancé, il ne l'emmènera pas dans sa demeure. Dans le couvent des frères noirs, près d'ici, on connaît leur naissance.

Ils sont enfants de frère et de sœur, issus d'une noble race. Une femme, qui est morte à Hoeijeborg, les a tenus sur les fonts de baptême.

Selon les règles de notre couvent, ils sont alliés par le baptême ; il est facile de le faire voir, ils sont alliés de trop près.

Que monseigneur envoie des lettres dans le pays, on obéira au chapitre. Axel n'aura pas cette belle fleur de lis, nous le lui défendrons.

Hagen, fils du roi, appelle deux serviteurs ; — Dites aux oncles de Valborg de venir me trouver dans ma demeure.

Les comtes s'avancent devant la large table avec honneur et dignité. — Notre clément seigneur nous a commandés de venir, nous attendons ses ordres.

— Je désire que votre pièce reste avec moi. J'en ferai une reine si vous voulez me la donner.

Les trois oncles, fiers et joyeux, répondent : — Valborg est née sous une heureuse étoile, voilà le fils du roi qui demande à l'épouser.

Les nobles comtes s'enveloppent dans leurs fourrures et montent dans la chambre où est la reine Malfred.

Ils saluent d'abord la reine avec respect et convenance, puis la belle Valborg, la plus belle de toutes les femmes qui étaient là.

— Reçois nos félicitations, chère nièce : Hagen, fils du roi, demande ta main, et nous voulons la lui accorder.

— Si vous m'avez fiancée à lui, je vous dirai la vérité. Axel est mon ami le plus cher, je ne le tromperai jamais.

Les trois comtes, fiers et puissants, répondent : — Ce que tu veux ne sera pas; jamais tu ne tiendras ta promesse.

Hagen, fils du roi, envoie des lettres dans le pays; il convoque l'archevêque et soixante-dix clercs.

Alors maître Erland s'écrie : Honte à celui qui a trouvé ce moyen ! Honte au frère Knud !

L'archevêque est debout devant la table et parle au roi avec noblesse. Mon digne seigneur m'a fait venir, quelle est sa volonté ?

— J'ai choisi une fiancée, il faut que vous nous donniez la bénédiction. Elle aime Axel et ne veut pas être séparée de lui.

On écrit une lettre qui est lue dans l'assemblée, et qui somme les deux fiancés de comparaître devant l'archevêque.

Le lendemain, de bonne heure, après l'office du matin, Axel et Valborg doivent partir pour se rendre à l'église.

Axel monte sur un puissant cheval et soupire du fond du cœur; Valborg monte en voiture et doit cacher son chagrin.

Le chevalier s'avance sur son beau cheval; toutes ses pensées sont en désordre; la jeune fille le suit en voiture et cache habilement sa douleur.

Devant l'église de Marie, les hommes descendent de

cheval; les fiancés entrent dans l'église avec leur escorte de parents et de cavaliers.

Ils sont assis dans la nef, où était l'archevêque avec les clercs. Que leur cœur est agité! c'est ce qu'il est facile de voir.

L'archevêque était là, sa crosse d'argent à la main; autour de lui les frères de l'ordre qui devaient empêcher l'amour des fiancés.

D'abord s'avance frère Knud, portant le livre des naissances. Il montre par la table généalogique qu'Axel est parent de Valborg.

Ils sont enfants de frère et de sœur, issus de la plus noble race. Leur parenté est au quatrième degré, il faut que le prêtre les sépare.

Une femme les a présentés à l'église lorsqu'ils ont reçu le don du baptême. Asbiœrn est leur parrain à tous deux; ils ne peuvent se marier.

Ils sont alliés par le sang, par la naissance, issus de la famille des Gildes; ils sont, de plus, frère et sœur par le baptême; ils ne peuvent se marier.

On les conduit à l'autel, et on leur met entre les mains un mouchoir. On rompt leurs liens parce qu'ils étaient parents.

Le mouchoir est coupé, et chacun d'eux en reçoit un morceau. Nul dans le monde n'est assez fort pour pouvoir lui-même régir son destin.

— Vous avez coupé en deux le mouchoir, nous sommes séparés. Désormais, c'en est fait, vous avez brisé notre volonté et notre amour.

On tire l'anneau d'or du doigt de Valborg et le bracelet de son bras. On rend au chevalier les dons qu'il a faits. Le lien de l'église est rompu.

Axel jette cet or sur l'autel en l'honneur de saint

Olaf, et jure que tant qu'il vivra il sera l'ami de Valborg.

Hagen, fils du roi, rougit de colère dans son vêtement de pourpre.

— Tandis que tu te souviendras d'elle, je te l'assure, elle cessera d'être vierge.

Erland l'archevêque, le plus sage de tous les clercs, dit alors : Celui-là est un pauvre homme qui ne connaît pas la force de l'amour.

Avec l'eau on éteint le feu, on étouffe l'incendie; mais l'ardeur de l'amour est telle, que nul homme ne peut l'étouffer.

La chaleur du soleil est si forte, que personne ne peut l'amortir; plus fort encore est le lien de l'amour : on ne le brise pas.

Axel dit à Hagen, qui était là avec un vêtement de soie rouge : Je mettrai fin à cette affaire, dussé-je en mourir demain !

Hagen, fils du roi, entre en colère, et s'avançant sur la large pierre : Demain, dit-il, tu jureras devant tous ces témoins.

Tu jureras sur l'épée et la sainte Écriture, ou que Valborg est encore vierge, ou que tu l'as eue dans tes bras.

— S'il est question de serment, je le veux bien. Je soutiendrai le combat aussi long-temps que je pourrai me mouvoir.

Dans sa chambre repose la noble Eskeline; elle s'éveille tout à coup dans son sommeil et s'écrie : Sainte Brigitte, soyez-moi en aide, quel rêve j'ai fait cette nuit !

J'ai rêvé à Julia la belle qui dort dans la terre noire.

Elle me priait avec instance, elle me conjurait d'être favorable à sa fille.

J'ai sept fils, et chacun d'eux a treize hommes à son service; ils ceindront l'épée et hasarderont leur vie pour secourir la douce jeune fille.

Mon ami, sellez dix chevaux et partez comme un homme brave; vous autres, suivez-le et assistez-la.

Nous avons sept fils, sept jeunes ducs hardis. C'est notre joie et notre bonheur de voir leur courage de chevaliers.

Julia et moi nous étions enfants de frère et de sœur. Ce serait une méchante chose si nous abandonnions sa fille.

Dès le matin, de bonne heure, lorsque le soleil se lève sur la bruyère, les chevaliers brillants s'en vont au château pour prêter leur grave serment.

Axel, fils de Thord, était prêt; il étend la main et leur dit : Avancez, comtes de la race des Gildes, et joignez-vous à moi.

Alors s'avancent onze chevaliers portant des vêtements de marte. — Nous nous unissons à vous, Axel, quoi qu'il arrive.

Des larmes coulent le long des joues de la jeune fille comme des gouttes de pluie. — Hélas! où trouverai-je des amis? je suis malheureuse et abandonnée.

L'archevêque Erland lui dit : Tu peux avoir beaucoup de parents, mais tu trouveras peu d'amis.

Tu peux avoir beaucoup de parents, mais tu ne trouveras pas d'amis. Que Dieu t'aide dans le danger, et puisses-tu vaincre ta douleur!

— Que mon père et ma mère soient morts, voilà ce dont je me plains à Dieu. Dieu, qui nous aide tous dans le besoin, sait bien les motifs qui m'ont fait agir.

Ma mère repose dans la tombe de marbre, mon père est dans la terre noire. S'ils étaient en vie tous deux, mes parents me seraient favorables.

Pendant qu'elle est là pleurant et soupirant dans son profond chagrin, l'époux d'Eskeline arrive à cheval.

Il s'avance rapidement devant elle et lui dit : Aujourd'hui, je veux te soutenir, c'est moi-même qui te l'offre.

Eskeline t'aime et te protége. Elle repose près de moi chaque nuit; elle et ta mère sont de la même famille. Voilà pourquoi je suis ici.

Venez, mes sept fils, unissez-vous à notre serment. Les fils de Charles de Sunderdal nous soutiendront aussi.

Onze fils de ducs s'avancent vêtus de marte et de zibeline, vêtus comme des princes, et les cheveux frisés.

Onze comtes s'avancent à la fois fermes et intrépides. Leurs cheveux blonds sont frisés et leurs épées dorées.

— Avec la jeune fille nous ferons un serment et nous formerons un pacte. Vous deux, enfants d'une noble race, approchez, et que tout le monde écoute.

Sur le livre de messe Axel pose une de ses mains, et de l'autre il tient son épée. Ses parents sont près de lui, les plus braves et les meilleurs.

La poignée de son glaive est dans sa main, la pointe pose sur une pierre. Il fait son serment devant tous ceux qui sont là.

Il est vrai que j'ai aimé la belle Valborg; elle était ma plus douce joie; mais jamais je n'ai été assez près d'elle pour l'embrasser.

La jeune fille pose sa main sur le livre de messe, et jure par Notre-Dame : « Jamais mes yeux n'ont été assez hardis pour regarder en face Axel. »

On place sur sa tête un dais brillant, on la conduit

en pompe dans la salle, et on la nomme la fiancée du roi.

Hagen, fils du roi, s'avance et prononce ces paroles : Nul chevalier et nul écuyer ne doit sortir d'ici cette nuit.

Je me fiance avec la fière Valborg. Elle est la bien-aimée de mon cœur ; elle sera reine et portera la couronne d'or.

La table est dressée et couverte d'un linge. Le vin coule avec la bière. Axel est assis là triste et causant avec sa bien-aimée.

— Dites-moi, ma chère Valborg, tandis que nous sommes ici, que devons-nous faire pour étouffer les désirs de notre cœur ?

— S'il faut que j'épouse le roi, c'est contre ma volonté. Quand je vivrais mille ans, je ne cesserai de penser à vous.

Je veux m'asseoir à l'écart dans ma chambre, faire des broderies d'or. Je vivrai toujours tristement comme la colombe.

La colombe ne se repose pas sur le gazon vert, même quand ses pieds sont las ; elle ne boit pas l'eau pure, elle la remue d'abord avec ses pattes.

Pour vous, vous courez si joyeusement après le chevreuil sauvage, que bientôt tous les souvenirs que je vous donne se dissiperont.

— Si pendant le jour je poursuis dans la forêt les bêtes sauvages, que ferai-je pendant la nuit quand je ne pourrai dormir ?

Je veux vendre les biens de mon père pour de l'or et de l'argent. Je m'en irai sur une terre étrangère et mourrai de douleur.

— Non, vous ne vendrez pas vos biens. Il est triste

de s'en séparer. Envoyez un message à Asbiœrn. Prenez sa fille pour fiancée.

Prenez sa fille pour fiancée et vivez avec elle dignement. Je vous tiendrai lieu de mère, je supporterai pour vous la douleur.

— Je ne veux avoir aucune belle jeune fille. Je ne veux pas me fiancer, quand ce serait la fille de l'empereur; je n'aurai aucune femme, à moins que ce ne soit toi.

L'archevêque Erland s'approche et leur frappe doucement sur l'épaule. — Il faut vous dire adieu, il ne peut en être autrement.

Puis il s'écrie, car il pouvait le faire : — Honte au frère noir Knud, qui est la cause de cette séparation!

Axel dit bonsoir à la jeune fille. Il le dit à regret. Son cœur est chagrin comme celui d'un prisonnier dans les fers.

La belle Valborg se retire dans sa chambre. Ses compagnes la conduisent au lit; son cœur plein d'ennui était en feu comme un brasier ardent.

Le matin de bonne heure, dès que le soleil luit, la reine appelle les jeunes filles.

La reine invite les jeunes filles à faire des broderies d'or; à l'écart Valborg reste silencieuse, le cœur saignant dans sa tristesse.

— Écoute, ma chère Valborg, pourquoi es-tu là si triste? Tu devrais te réjouir d'être la fiancée du roi.

— J'aimerais mieux être celle d'Axel et vivre avec lui, que de jouir des biens de Norvége et porter la couronne.

Peu m'importe cela, et peu importe à mes parents de voir chaque jour les larmes couler sur mon visage.

Quelque temps se passe, un mois ou deux peut-être.

Axel et la jeune fille ne jouaient pas et ne riaient pas.

La guerre éclate dans le pays, les ennemis sont en grand nombre. Hagen, fils du roi, doit entreprendre une rude tâche.

Il appelle tous les hommes qui peuvent porter les armes; Axel, le noble chevalier, doit aussi comparaître.

Hagen, fils du roi, s'avance au-devant de l'armée; il appelle tous ceux qui peuvent porter les armes; Axel doit être un de ses chefs.

Son bouclier est bleu et blanc. On le reconnaît de loin. Sur ce bouclier, il y a deux cœurs rouges. Axel combattra pour l'honneur.

Les troupes s'avancent dans la plaine. Les ennemis apparaissent de loin. Il s'agit de montrer un mâle courage, et non pas de danser avec des femmes.

Axel fait de grands exploits. Il aimait sa patrie. Il renverse les hommes les plus forts. Il les jette à bas de leur selle.

Il frappe les nobles chevaliers, et les foule aux pieds de son cheval. Sa main n'épargne personne, ni les plus brillants, ni les plus braves.

Il frappe les seigneurs de l'Uppland qui montaient de puissants chevaux. Les fils du roi tombent sous ses coups avec les comtes et les ducs.

Les traits volent aussi nombreux que les brins d'herbe abattus par le faucheur. Hagen, fils du roi, est blessé et doit mourir bientôt.

Dès que Hagen tombe de cheval, Axel, le noble chevalier, s'approche de lui avec ses compagnons.

— Venge ma mort, Axel, fils de Thord; tu auras la terre, la couronne de Norvége et la jeune fille que nous aimons tous deux.

— Je vengerai pleinement ta mort. On en parlera au

loin. Je ne me ménagerai pas et ne prendrai jamais la fuite.

Axel se précipite tout en colère au milieu de la mêlée. Quiconque essaie de lui résister est à l'instant abattu.

Alors tombent les hommes forts, comme les épis que coupe le faucheur. Axel, le noble guerrier, se bat vaillamment.

Il combat et se défend avec courage, jusqu'à ce que sa bonnée épée se brise en morceaux.

Il a reçu dans la poitrine dix-huit blessures mortelles. Ses compagnons le portent dans sa tente. Ils doivent le perdre.

Le sang coule à flots de ses blessures. La victoire lui coûte la vie. Les derniers mots qu'il prononce sont pour sa fiancée.

— Adieu, ma belle Valborg! le ciel prendra soin de toi. Dans le ciel, nous nous retrouverons et nous goûterons la joie ensemble.

Un petit écuyer arrive et se place devant la table. Sa langue est légère et déliée. Il sait manier la parole.

— Jeunes filles, déposez la soie de pourpre, et prenez le lin blanc. Hagen, fils du roi, est mort, et Axel, mon cher maître.

Hagen, fils du roi, est mort; il repose dans le cercueil. Axel, mon maître, l'a vengé, et a reçu de mortelles blessures.

Ils ont gagné la victoire. C'est un grand honneur pour la Norvége. Plus d'un paysan et plus d'un noble seigneur a perdu la vie.

Que de larmes verse la belle reine Malfred! c'est ce que chaque mère peut savoir. La belle Valborg se désole et se tord les mains.

Elle dit à son serviteur : — Va-t'en chercher mon coffret d'or et apporte-le-moi de suite.

Attelle les chevaux au chariot. Je veux aller au couvent. Je n'oublierai jamais, tant que je serai au monde, la mort d'Axel.

Devant l'église de Sainte-Marie elle descend de voiture. Elle entre dans l'église, pleine d'angoisses et de douleur.

Elle prend la couronne d'or et la met sur une pierre. — Jamais homme ne m'épousera. Je veux rester vierge.

Deux fois j'ai été fiancée et deux fois non mariée. Je veux quitter le monde et me retirer dans le cloître.

On lui apporte son coffret tout rempli d'or. Elle partage ses richesses entre ses parents et ses amis les meilleurs.

Elle prend son collier d'or orné de bijoux et le donne à Eskeline, qui l'a aimée si long-temps.

Elle prend ses larges bracelets et les donne à Hagen, qui est venu assister à son serment.

Elle prend de l'or et de l'argent, une centaine d'anneaux, et les donne aux fils de ducs qui ont assisté à son serment.

Elle donne aux cloîtres et aux églises, à ceux qui doivent réciter des prières. Elle fonde des messes pour le repos de son âme et pour l'âme de son bien-aimé.

Elle donne aux veuves et aux orphelins, aux pèlerins qui vont nu-pieds. Elle orne l'image de sainte Anne d'une couronne d'or.

— Approchez, seigneur évêque, révérend prélat. Consacrez-moi à Dieu. Je ne sortirai du cloître que quand on m'emportera morte.

Il y avait là plusieurs braves comtes qui ressentaient

un grand chagrin. Ils jettent de la terre noire sur les bras de la belle Valborg.

Elle entre dans le cloître et souffre une rigoureuse contrainte. Jamais elle ne manqua à la messe ni au chant des matines.

Il y a dans le cloître bien des jeunes filles et de nobles femmes, mais pas une si belle que Valborg, qui n'a point de pareille.

Mieux vaudrait n'être pas né que de vivre toujours dans le chagrin, de manger son pain dans les regrets, de ne pas avoir un moment de joie.

Que Dieu pardonne à celui qui a séparé Axel et Valborg, qui s'aimaient sincèrement avec vertu et honneur.

SUÈDE.

L'ÉPREUVE.

La jeune fille s'en va sur le bord de la mer, et rencontre un jeune noble.

Il lui jette des bracelets d'or sur les genoux, et lui dit : — Veux-tu m'aimer?

— Et que dira ma mère adoptive quand elle me verra porter ces bracelets d'or?

— Réponds-lui que tu as été au bord de la mer, et que tu les as trouvés sur la grève blanche.

— Et que dira ma mère adoptive quand elle verra mes joues pâles?

— Réponds-lui que tu as été au bord de la mer Baltique, et que tu as appris la mort de ton père et de ta mère.

Si tu ne veux pas être ma fiancée, viens t'asseoir près de moi, et causons.

— Je suis née pendant que le coq chantait. Ma mère mourut au lever du soleil.

On ensevelit ma mère dans la terre noire, et l'on sonna pour mon père.

On ensevelit mon père dans la terre noire, et l'on sonna pour mon frère.

On ensevelit mon frère dans la terre noire, et l'on sonna pour ma sœur.

Les voilà tous morts, tous ceux qui devaient me nourrir et m'habiller ;

Tous, excepté mon jeune frère, qui a remplacé pour moi mon père et ma mère.

Il m'a donné une mère adoptive, qui m'a appris à coudre, et à faire des broderies d'or.

Elle m'a appris à coudre et à broder, mais non pas à devenir un objet de blâme dans le pays.

Elle m'a appris à mettre le linge sur la table, mais non pas à croire aux belles paroles.

— Merci, pour ce que tu viens de dire : tu es ma sœur, et je suis ton frère.

Si tu avais accepté mes offres, mon épée t'aurait jetée par terre.

Je sers dans la maison du roi, tu auras le plus brillant des chevaliers.

L'ENLÈVEMENT DU CLOITRE.

Charles va trouver sa mère adoptive, et lui demande conseil. — Comment faire pour m'emparer de la belle jeune fille qui est au cloître?

— Couche-toi, comme si tu étais malade; couche-toi, comme si tu étais mort. Mets-toi dans le cercueil. Tu pourras ainsi enlever la belle jeune fille qui est au cloître.

De petits enfants, couverts de vêtements bleus, se présentent devant la jeune fille, et lui disent : — Vous plaît-il de visiter la chambre où Charles repose dans le cercueil ?

De petits enfants. couverts de vêtements rouges, se présentent devant la jeune fille, et lui disent : — Vous plaît-il de visiter la chambre où Charles repose dans le cercueil ?

De petits enfants, couverts de vêtements blancs, se présentent devant la jeune fille, et lui disent : — Vous plaît-il de visiter la chambre où Charles repose dans le cercueil ?

La jeune fille s'en va trouver sa mère adoptive, et lui demande conseil. — Puis-je visiter la chambre où Charles repose dans le cercueil?

— Je ne veux pas t'engager à le faire, ni t'en empêcher. Mais si tu vas ce soir dans cette chambre, Charles te trompera.

La jeune fille franchit le seuil de la porte. Elle brille comme un soleil. Charles est dans son cercueil, et rit au fond du cœur.

La jeune fille s'approche de lui, regarde ses cheveux bouclés, et dit : — Ah! tant que tu vécus, tu m'aimais beaucoup.

Elle va au pied du cercueil, soulève le linge blanc, et dit :—Ah! tant que tu vécus, tu fus mon bien-aimé.

Elle s'avance vers la porte, et dit bonsoir à ses sœurs. Charles s'élance du cercueil, et la prend dans ses bras.

— Remportez mon cercueil. Versez-nous de la bière et du vin. Demain mon mariage avec ma bien-aimée.

Les nonnes du cloître disent en lisant leurs prières : — C'est sans doute un ange de Dieu qui a enlevé notre sœur.

Et chacune d'entre elles murmure tout bas : — Dieu veuille qu'un tel ange vienne aussi me prendre.

LE CHEVALIER TYNNE.

Le chevalier Tynne est un homme paisible; mais partout où il va, à pied ou à cheval, il se fie à son courage.

Le chevalier Tynne va chasser des cerfs et des biches, et rencontre sous les tilleuls verts Ulfra, fille du nain.

Ulfra, fille du nain, dit à sa servante : Apporte-moi ma harpe d'or, je veux amener à moi le chevalier Tynne.

Le premier son qu'elle tire de sa harpe d'or est si doux, que les bêtes sauvages des forêts oublient de courir.

Le second son qu'elle tire de sa harpe d'or est si doux, que le faucon s'arrête sur un arbre les ailes étendues.

Le troisième son qu'elle tire de sa harpe d'or est si doux, que le petit poisson caché dans les eaux oublie de nager.

La plaine se couvre de fleurs, les arbres reverdissent : c'est l'effet des runes. Le chevalier donne des coups d'éperon à son cheval et ne peut le gouverner.

Le chevalier Tynne descend de son cheval et s'approche d'Ulfra, fille du nain, sous les tilleuls verts.

— Vous êtes là, noble jeune fille, belle comme une

rose entre les lis! Nul homme ne peut vous voir sans désirer vous faire la cour.

— Taisez-vous, taisez-vous, chevalier Tynne; laissez là vos paroles d'amour. Je suis fiancée à un roi des montagnes, le roi de tous les nains.

Mon fiancé est dans sa montagne et joue aux échecs; mon père fait ranger ses guerriers autour de lui et les revêt de fer.

Ma mère est dans la montagne et met de l'or dans des coffres; moi, je me suis échappée un instant pour jouer de la harpe d'or.

Le chevalier Tynne lui frappe doucement sur la joue et lui dit : Pourquoi ne veux-tu pas me répondre mieux, chère bien-aimée de mon cœur?

— Je ne puis vous faire une autre réponse. Je suis fiancée au roi de la montagne, et il faut que je tienne ma promesse.

Thora, femme du nain, regarde par la porte de la montagne et voit le chevalier Tynne sous les tilleuls verts.

Thora, femme du nain, entre en colère. — Que fais-tu là-bas, dit-elle, sur la bruyère? Ce n'est pas là que tu dois aller.

Tu devrais bien plutôt rester dans la montagne, mettre de l'or dans le coffre, que de jouer de la harpe sur la bruyère.

Tu devrais bien plutôt rester dans la montagne, coudre tes vêtements de fiancée, que d'être là sous les tilleuls à séduire le cœur d'un chrétien.

Ulfra, fille du nain, s'en va dans la montagne. Le chevalier Tynne la suit vêtu d'écarlate et couvert de fourrures.

Thora, femme du nain, lui présente une chaise d'or, et il doit rester là jusqu'à ce que le coq chante.

Thora prend ses livres de runes et délivre le chevalier des liens magiques d'Ulfra.

— Écoutez, chevalier Tynne, vous voilà délivré de la magie des runes; je veux vous le dire en vérité, vous n'aurez jamais ma fille.

Je suis d'une famille chrétienne; j'ai été enlevée et emportée dans la montagne. Ma sœur demeure en Islande, et porte une couronne d'or fin.

Elle porte la couronne d'or et le nom de reine. Sa fille lui a été enlevée. Il y a là-dessus une tradition que l'on connaît au loin.

Sa fille lui a été enlevée et emportée dans le Bernerland. C'est là qu'elle est, la belle jeune fille. Elle s'appelle Hermeline.

Jamais elle ne va danser sans être suivie de sept femmes. Jamais elle ne joue de la harpe, si la reine n'est pas là.

Le roi a un neveu qui doit régner un jour; et il veut lui donner pour épouse Hermeline; mais elle s'en afflige.

— Il y va de mon honneur, et il y va de ma volonté. Je te donnerai la jeune fille, et je la délivrerai du neveu du roi.

Thora donne à Tynne un vêtement neuf, brodé d'or et de perles, couvert de pierreries sur toutes les coutures.

Elle lui donne un cheval excellent et une selle neuve.

— Tu n'as pas besoin, dit-elle, de demander le chemin; ton cheval te conduira là où tu veux aller.

Ulfra, fille du nain, veut être utile aussi au chevalier Tynne. Elle lui donne une armure nouvelle et une admirable épée.

— Jamais tu n'engageras un combat sans remporter

la victoire, et jamais tu ne mettras à la voile sur mer, sans atteindre le rivage.

Thora, femme du nain, lui offre une coupe de vin, et lui dit :—Éloigne-toi, éloigne-toi, chevalier Tynne, avant que mon mari revienne.

Tynne chevauche sous les tilleuls verts. Il rencontre deux rois des montagnes qui s'avancent vers lui.

— Salut, salut, chevalier Tynne; ton cheval peut bien te porter. Mais où vas-tu? ton voyage sera-t-il long?

— Je vais chercher une douce fleur, je vais trouver une fiancée; mettre à l'essai ma bonne épée, pour ma joie ou pour mon malheur.

— Va en paix, va en paix, chevalier Tynne, nous ne t'attaquerons pas. Il viendra assez de guerriers d'Islande pour lutter contre toi.

Le chevalier Tynne chevauche sous les tilleuls verts. Il rencontre sept guerriers qui l'attendent et l'arrêtent.

— Combattrons-nous aujourd'hui pour l'or et l'argent, ou combattrons-nous pour notre fiancée?

Le neveu du roi s'écrie avec ardeur : — J'ai assez d'or et d'argent, tu peux m'en croire.

— Mais n'as-tu pas une fiancée qui s'appelle Hermeline? Nous combattrons aujourd'hui pour savoir si elle doit être à toi ou à moi.

Les deux vaillants guerriers s'avancent; Tynne frappe le neveu du roi, et fait rouler sa tête sur le sol.

Les six autres guerriers, couverts de fourrures, se retirent et s'en vont dans la haute salle où est le vieux roi.

Le vieux roi s'arrache les cheveux, et dit : — Il faut que vous vengiez la mort de mon neveu. Je vous donne des peaux de marte et de zibeline.

Les six guerriers reviennent pour gagner cette ré-

compense, mais ils sont blessés et mutilés. On voit ce qu'ils souffrent.

Et Tynne tue des loups, des ours, devant la demeure du roi, et enlève la jeune fille qui avait été long-temps captive.

Maintenant, Hermeline a oublié sa douleur. Elle dort d'un doux sommeil dans les bras de Tynne.

Maintenant, Tynne a oublié sa douleur. Il dort d'un doux sommeil près de la belle Hermeline.

Et il rend grâces à Ulfra, fille du nain, qui l'avait enchaîné avec les runes, car s'il n'avait pas été dans la montagne, il n'aurait pas eu Hermeline.

LA PETITE CHRISTINE.

La petite Christine sert dans la demeure du roi, et brille comme une étoile entre les jeunes filles.

Elle brille comme une étoile entre les jeunes filles, et le jeune roi lui dit :

— Écoute, petite Christine, veux-tu être à moi? je te donnerai un cheval gris et une selle d'or.

— Un cheval gris et une selle d'or ne me conviennent pas. Fais ce présent à ta jeune reine, et laisse-moi me retirer avec honneur.

— Écoute, petite Christine, veux-tu être à moi? je te donnerai ma couronne d'or.

— Ta couronne d'or ne me convient pas. Donne-la à ta jeune reine, et laisse-moi me retirer avec honneur.

— Écoute, petite Christine, veux-tu être à moi? je te donnerai la moitié de mon royaume.

— La moitié de ton royaume ne me convient pas. Donne-la à ta jeune reine, et laisse-moi me retirer avec honneur.

— Écoute, petite Christine, si tu ne veux pas être à moi, je te ferai mettre dans une tonne garnie de pointes de fer.

— Si tu me fais mettre dans une tonne garnie de pointes de fer, les anges de Dieu verront que je suis innocente.

Ils mirent la petite Christine dans une tonne garnie de pointes de fer et la roulèrent sur le sol.

Alors deux blanches colombes descendirent du ciel et prirent la petite Christine. On n'avait vu que deux colombes, soudain on en vit trois.

LE DRAGON [1].

Le dragon entre dans la chambre et chante doucement sa bien-aimée.

— Ma belle jeune fille, voulez-vous être ma fiancée? nous irons bâtir notre demeure dans la bruyère et nous y resterons.

— Quoi donc! faut-il que j'aie la douleur d'épouser un dragon?

— Ma chère jeune fille, fiancez-vous avec moi; donnez-moi un baiser, et je m'en irai.

La jeune fille va dans la verte prairie, elle y trouve un lit de soie.

Elle veut s'éloigner; le dragon la poursuit, et le dragon court plus vite qu'elle.

Elle se place sur le lit, le dragon se met à côté d'elle.

Ils restent là jusqu'au lendemain matin. Alors ils se trouvent dans une maison de roi.

Le dragon se lève et rend grâces à Dieu. — Maintenant, dit-il, me voilà redevenu homme comme je l'étais auparavant.

[1] Animal fabuleux des légendes du moyen-âge. Les traditions du nord le représentent ordinairement doué d'une force merveilleuse et accroupi sur des trésors.

LES FEMMES DES ELFES.

Le duc Magnus s'en va dans la forêt et se couche sur la terre pour dormir. Alors arrivent de belles jeunes filles qui veulent l'avoir pour fiancé.

L'une le prend par la main, l'autre lui murmure à l'oreille : Éveille-toi, éveille-toi, beau jeune homme, si tu as envie d'entendre un chant d'amour.

Je te donnerai sept paires de bœufs tout blancs qui paissent dans la forêt, qui sont parfaitement égaux.

Je te donnerai une épée d'or suspendue à quinze anneaux d'or. Quand tu iras à la guerre, tu ne pourras te servir de cette épée sans remporter la victoire.

Je te donnerai un faucon d'or, le plus beau que tu puisses avoir. Ah ! si j'étais un jeune chevalier comme toi, je ne me priverais pas de ces dons.

— Je voudrais recevoir ces dons si vous étiez des femmes chrétiennes ; mais vous êtes les plus méchants trolles qui se trouvent dans les montagnes et dans les vallées.

Les jeunes filles se retirent et s'en vont vers la montagne, et tous les arbres de la forêt s'inclinent devant elles.

— Si tu avais attendu, disent-elles, encore un instant, si le coq n'avait pas chanté, nous t'aurions emmené dans la montagne ; tu serais devenu notre fiancé.

LA FEMME DE MER.

Pierre s'en va trouver sa mère. — N'ai-je pas eu, lui dit-il, n'ai-je pas eu des sœurs?

— Tu avais une sœur belle et riante, mais la femme de mer l'a enlevée de force.

Pierre s'en va dans l'écurie et regarde tous ses poulains.

Il regarde le blanc, il regarde le gris, et selle le meilleur.

Il chevauche vers la demeure de la femme de mer, et elle apparaît debout devant lui.

— Que Dieu me protége! s'écrie-t-il, je ne vis jamais une plus belle femme!

— Si tu n'as pas vu une plus belle femme que moi, j'ai une servante qui est belle comme le jour.

— Je vous donnerai mon cheval gris si vous voulez faire venir ici votre petite servante.

— Gardez votre cheval gris; ma petite servante va venir ici.

La femme de mer court dans la chambre élevée; toutes ses servantes sont étonnées de la voir courir ainsi.

Elle frappe sur les coussins bleus. — Plaît-il à ma petite servante de se lever?

Tu as été ici pendant quinze ans, et jamais je ne t'ai éveillée dans ton sommeil.

Je ne t'éveille pas pour te donner des ciseaux ou une aiguille, mais pour te montrer à un jeune homme qui attend à la porte.

Ce jeune homme attend, il faut que la petite servante aille le trouver.

— Comment pourrais-je aller à la porte, moi qui n'ai pas vu le soleil pendant quinze ans?

Les servantes de la femme de mer placent la jeune fille sur une chaise d'or, lui donnent ses vêtements, et elle brille comme un soleil.

Elles lui mettent des souliers à boucles d'or, et l'éclat de l'or se reflète sur le plancher.

Elles tressent ses cheveux, et la femme de mer lui met sur la tête une couronne d'or.

La femme de mer dit à sa sœur : — Que penses-tu de ma petite servante?

— Si je dois dire ce que j'en pense, il lui manque de l'or sur la poitrine et des perles dans les cheveux.

La petite Christine s'avance dans la chambre élevée, et le jeune homme distingue sa démarche fière.

Elle descend sur le rivage vert, portant un vase d'argent dans sa main blanche.

— Je ne toucherai pas au vase que tu portes avant que tu m'aies dit le nom de ton père.

— Je puis bien te dire le nom de mon père : il était roi d'Angleterre.

— S'il était roi d'Angleterre, nous sommes frère et sœur.

Je vous donnerai mes cinq anneaux d'or si vous voulez permettre à votre petite servante de me suivre.

— Gardez vos cinq anneaux d'or, ma petite servante peut vous suivre.

La femme de mer attend deux ans, la petite servante ne revient pas.

La femme de mer attend cinq ans, la petite servante ne revient pas.

— Si j'avais pensé que tu fusses si fausse, tu n'aurais jamais revu la terre verte de Dieu.

LE NECK.

Le Neck s'en va sur le sable blanc et prend la forme d'un homme vigoureux.

Il s'en va dans la maison du tailleur et se fait faire des vêtements bleus.

Il s'en va à travers l'île et trouve de belles jeunes filles qui dansent.

Le Neck se met à danser avec elles ; les jeunes filles rougissent et pâlissent tour à tour.

Il prend un bracelet d'or et le laisse tomber entre les mains d'une d'elles.

— Écoute, jeune fille, ce que j'ai à te dire. Dimanche, nous nous rencontrerons dans le cimetière.

La jeune fille doit venir à l'église, et le garçon de ferme doit la conduire.

La bride du cheval est en soie, le harnais est en or.

— Cher conducteur, ne fais pas verser le chariot.

Elle arrive devant l'église et rencontre son fiancé.

Le Neck s'avance près de l'église et attache la bride de son cheval à la palissade.

Il entre dans l'église ; la jeune fille est toute troublée.

Le prêtre, debout devant l'autel, demande quel est cet homme qui est debout dans la nef.

— Où es-tu né et où as-tu été élevé? Où a-t-on fait tes vêtements ?

— Je suis né dans les eaux. C'est là que j'ai été élevé et que l'on m'a fait mes vêtements.

Les gens qui étaient là se retirent et s'en vont chez eux. La jeune fille reste seule avec le Neck.

— Où est ton père? où est ta mère? où sont tes parents et tes amis?

— Mon père et ma mère sont dans les vagues bleues; mes parents et mes amis sont dans les roseaux.

— C'est si triste de demeurer dans les eaux, et il y a tant de gens qui rament sur votre tête!

— Oui, il est triste de demeurer dans les eaux, et il y a tant de gens qui passent sur notre tête!

Le Neck prend la jeune fille par ses cheveux blonds et l'attache au pommeau de sa selle.

Elle pousse un cri de douleur qui est entendu dans la demeure du roi.

On accourt sur le pont chercher la jeune fille, et l'on ne trouve que ses souliers à boucles d'or.

On la cherche d'un côté, on la cherche de l'autre, et l'on trouve un corps inanimé.

ISA.

La petite Isa n'a pas sa pareille. Isa aime le duc puissant, et ne rêve que lui et le royaume du ciel.

Elle ne peut faire un pas si elle entend prononcer son nom; elle ne peut dormir, tant elle songe à lui.

— Écoutez, Isa, combien de temps voulez-vous m'attendre, tandis que je m'en irai combattre les guerriers de Daleby ?

— Je vous attendrai huit ans et plus long-temps encore. Personne ne m'aura vivante, quand ce serait le roi lui-même qui voudrait m'épouser.

Il est triste de s'en aller hors de son pays combattre les guerriers de Daleby. Quand la tête est séparée du corps, la vie ne revient pas.

Ils combattent un jour, ils combattent deux, et un jour encore jusqu'au soir. Ils coupent la tête du duc, et le duc tombe par terre.

Un oiseau vole à la demeure d'Isa. Il a beaucoup à dire. — Si vous saviez, petite Isa, tout ce que j'ai appris.

Si vous saviez tout ce que je sais, vous iriez au bord de la mer chercher votre duc.

Isa s'en va au bord de la mer. Le duc a été poussé par les flots sur la grève blanche.

Isa éprouve une grande douleur; elle se perce le sein et tombe dans les bras du duc.

Un oiseau descend du ciel et implore la grâce de Dieu. Isa se réveille, et le duc en même temps.

— Merci, petit oiseau, merci de nous avoir éveillés. Notre sommeil, pourtant, était doux; nous dormions dans les bras l'un de l'autre.

— Je ne suis pas un petit oiseau, quoique j'en aie l'apparence; je suis un ange du ciel envoyé vers vous.

LUCIA.

On danse dans l'île de Turlan, et Lucia, la belle jeune fille, est dans l'assemblée.

Le roi danse pendant que Lucia chante. — Quel chant fera-t-on pour Lucia ?

— On lui fera celui-ci : Lucia ne sortira pas vierge de l'île de Turlan.

— Olof, mon frère, aide-moi, défends mon honneur.

Olof prend une armure et combat comme un homme.

Il combat comme un homme ; le sang coule sur son front.

Il laisse tomber son armure. — Ma chère sœur, défends-toi toi-même.

Lucia prend son épée et tue trente guerriers du roi.

La nouvelle en vient au roi, qui s'écrie : Quel est celui de mes gens qui a commis tant de meurtres !

— Ce n'est pas un de tes gens, c'est une femme.

Le roi prend Lucia dans ses bras ; il lui donne la couronne et le nom de reine.

Le nom de reine n'est pas mauvais à porter. Heureuse la jeune fille qui l'acquiert avec honneur !

GRIMBORG.

Deux guerriers habitaient les montagnes du nord. Ils se rencontrèrent un soir et se saluent.

Le frère d'armes dit à son frère d'armes : — N'as-tu pas envie de te marier ?

Je connais une belle jeune fille; mais si tu cherches à l'obtenir, il t'en coûtera la vie.

— Mon cher frère d'armes, viens avec moi dans sa demeure, je te donnerai mon cheval blanc.

Ils arrivent à l'écluse du meunier. Ce n'était pas de l'eau qui y coulait; c'était du sang des guerriers.

Ils s'en vont vers le parc de la jeune fille; un cerf court dans ce parc avec une biche.

Ils touchent à la demeure de la jeune fille. Les portes en sont faites avec du fer et de l'acier.

Sur chaque pièce de la palissade, on voit une tête d'homme sanglante.

Grimborg frappe à la porte avec ses gants gris. — Lève-toi, jeune fille, et tire le verrou.

— Je ne réponds à personne, je ne laisse entrer personne pendant la nuit.

Grimborg serre ses doigts, les assouplit et tire le verrou.

Il s'assied sur la chaise d'or rouge.—Jeune fille, ôte-moi mes souliers.

— Je suis une vraie fille de roi, et je ne me lèverai pas pour t'ôter tes souliers.

A ces mots, Grimborg en colère se jette dans le lit avec ses bas et ses souliers.

Un homme s'en va en toute hâte trouver le roi. — Grimborg est couché avec ta fille.

Le roi appelle tous ses gens. — Levez-vous, mes hommes d'armes, et couvrez-vous d'acier.

Levez-vous, mes hommes d'armes, et ne négligez rien. Je connais Grimborg. C'est un audacieux.

Ils frappent à la porte avec leurs pieds éperonnés. — Si Grimborg est là, qu'il vienne à nous!

Grimborg se jette contre la porte, et la frappe si fort que la serrure tombe.

Il perce les uns, il abat les autres. Douze mille hommes gisent à ses pieds.

Grimborg prend la jeune fille par ses cheveux blonds et l'attache au pommeau de sa selle.

Il galope à travers la forêt qui a trente milles de longueur; il ne prononce pas un mot.

Et sur la route il n'y avait pas une pierre qui n'enlevât un morceau des jambes de la jeune fille.

Et sur la route il n'y avait pas une racine qui n'enlevât un morceau des pieds de la jeune fille.

Grimborg arrive à la porte de sa demeure, et sa mère est debout devant lui.

— Dis-moi, Grimborg, dis-moi, où as-tu pris cette jeune fiancée?

— Je l'ai prise dans la maison du roi, avec un bras vigoureux, avec le fer et l'acier.

Il monte dans sa chambre et joue aux dés avec sa jeune fiancée.

Il frappe sur les coussins bleus et dit : — Ma belle fiancée n'a-t-elle pas envie de se reposer ?

— Je veux te traiter comme un homme de cœur, quoique tu m'aies prise de force.

Je veux te traiter comme un valeureux combattant. Et Grimborg repose dans les bras de la jeune fille.

Et, avant que la lumière du jour brille, douze mille hommes arrivent à la demeure de Grimborg.

Sa mère s'avance au-devant d'eux. — Nous t'en prions, fais-nous parler à Grimborg.

— Grimborg est parti hier pour un long voyage et ne reviendra que dans un an à Noël.

— Mère de Grimborg, sois-nous favorable, nous te donnerons de l'or rouge.

— Grimborg est dans sa chambre et joue aux dés avec sa jeune fiancée.

Ils frappent à la porte avec la lance et le bouclier. — Lève-toi, Grimborg, et viens à nous.

Grimborg les regarde par la fenêtre. Il y a tant de flèches et de lances qu'il ne voit pas le ciel.

— Mes chers hommes d'armes, attendez un instant que je sois habillé.

La jeune fille ne trompe pas Grimborg. Elle lui agrafe elle-même sa cuirasse.

Grimborg se précipite hors de sa chambre et tue les douze mille hommes.

Il selle son cheval gris et s'en va dans la maison du roi.

Quand il arrive près de la maison, le roi est debout sur sa porte.

— Dis-moi, Grimborg, où sont les hommes que je t'ai envoyés hier ?

— Les hommes que tu m'as envoyés hier sont tous tués comme des brebis.

— S'ils sont tous tués comme des brebis, tu ne sortiras pas d'ici.

Grimborg éperonne son cheval et tue tous les serviteurs du roi.

Il brandit son épée sanglante et dit : — Si tu n'étais roi, ce serait ton tour.

— Cher Grimborg, éloigne ton épée. Ma fille est à toi. Tu es digne d'elle.

Grimborg se retire et vit paisiblement. Tout ce qu'il a fait est raconté ici.

ROSA.

La petite Rosa sert dans la maison du roi. Elle sert là pendant huit ans.

Ce n'était pas pour gagner un salaire, c'était pour le jeune duc qui lui semblait si beau.

Le duc part pour une contrée étrangère. — Rosa, Rosa, n'en aime pas un autre!

Tandis qu'il est en pays étranger, on donne à Rosa un comte pour époux.

Rosa entre dans sa chambre et écrit une lettre avec des larmes sur les joues.

Elle dit au batelier : — Remettez cette lettre entre les mains du duc.

Le batelier arrive sur la terre étrangère, et remet la lettre entre les mains du duc.

Le duc selle son cheval gris et galope plus vite que l'oiseau ne vole.

Et lorsqu'il arrive à l'écluse du meunier, il voit la lumière briller sur la table des fiancés.

Et lorsqu'il arrive dans la maison de son père, les valets sont sur la porte.

— Venez ici, dit-il, et allez-vous-en porter ce message à la petite Rosa.

Rosa est dans sa demeure qui verse du vin et de la bière, et le duc est dehors avec des larmes sur les joues.

Rosa est là, les cheveux flottants, et le duc est dehors assis dans l'enclos.

A ces mots Rosa se lève de table en toute hâte, et le vin et la bière coulent derrière elle.

Elle se précipite dans les bras du duc, et tous deux parlent long-temps des douleurs de l'amour.

Ils parlent des douleurs de l'amour jusqu'à ce qu'ils expirent dans les bras l'un de l'autre.

On emporte la petite Rosa dans un cercueil doré, et le duc sur deux tiges de sapin.

Rosa est enveloppée dans un linge fin, et le duc dans une rude étoffe et dans une peau.

Rosa est déposée dans le cimetière, et le duc au sud dans un endroit éloigné.

Mais il n'eut de repos ni jour ni nuit jusqu'à ce qu'il fût porté dans le tombeau de sa bien-aimée.

Un tilleul croît sur leur cercueil. Ses branches sont vertes, ses feuilles sont blanches,

Et sur ces feuilles blanches il est écrit : Mon père me répondra au jugement dernier.

REDEWALL.

Lisa est assise avec sa mère dans la salle. Toutes deux causent d'étranges choses.

— Lisa, ma fille, d'où vient ce lait que j'aperçois sur ta robe?

— Ce n'est pas du lait, quoique cela y ressemble; c'est de la bière que j'ai versée hier.

— Voilà deux choses qui ne se ressemblent guère. La bière est brune et le lait est blanc.

— Eh bien! je ne veux pas te cacher la vérité. Redewall m'a séduite.

— Si Redewall t'a séduite, je ne suis plus ta mère. Je ferai pendre demain matin Redewall à un arbre, et je te ferai rôtir à la broche.

Lisa s'en va dans la demeure de Redewall et frappe à sa porte avec ses petits doigts.

— Lève-toi, Redewall, et ouvre-moi; car j'ai parlé à ma mère.

Et il faut que je te le dise, ma mère est en courroux.

Elle veut te faire pendre à un arbre et me faire rôtir à la broche.

— Non, je ne serai pas pendu pour toi, et tu ne seras pas brûlée pour moi.

Redewall selle son cheval gris et y fait asseoir la petite Lisa.

Et quand ils arrivent dans la bruyère, Lisa a envie de se reposer.

Redewall étend sur le sol son manteau bleu, et Lisa met au monde deux fils.

— Dieu veuille que je sois à présent chez ma mère! elle me donnerait à boire et elle préparerait mon lit.

Redewall sert sa fiancée fidèlement. Il va lui chercher de l'eau dans ses souliers à boucles d'argent.

Il va vers la source limpide. Un oiseau est perché sur une branche d'arbre et chante.

Il chante, et dit que Lisa est morte avec ses petits enfants.

Redewall revient dans la bruyère. Ce que l'oiseau avait dit était vrai.

Il creuse une tombe large et profonde et y fait mettre les trois morts.

Il place la poignée de son épée contre un arbre, la pointe contre sa poitrine, et se perce le cœur.

LE PETIT BATELIER.

La jeune fille est assise dans sa chambre et fait des broderies d'or. Le petit batelier s'approche et regarde.

— Écoute, petit batelier, ce que je veux te dire, as-tu envie de jouer aux dés avec moi?

— Comment pourrais-je jouer aux dés avec toi? je n'ai point d'or à mettre sur la table.

— Tu mettras pour enjeu ta casaque, ton vêtement gris; et moi, je mets ces deux anneaux d'or.

Les dés d'or roulent sur la table; le batelier perd, la jeune fille gagne.

— Écoute, petit batelier, veux-tu jouer aux dés avec moi?

— Comment pourrais-je jouer aux dés avec toi? je n'ai point d'or à mettre sur la table.

— Tu mettras pour enjeu ton vieux cheval, ton cheval gris, et moi cette couronne d'or. Gagne-la si tu peux.

Les dés roulent sur la table; le batelier perd, la jeune fille gagne.

— Écoute, petit batelier, veux-tu jouer aux dés avec moi?

— Comment pourrais-je jouer aux dés avec toi? je n'ai point d'or à mettre sur la table.

— Tu mettras pour enjeu tes bas, tes souliers à boucles d'argent; moi je mettrai mon honneur et mon amour.

Les dés d'or roulent sur la table; la jeune fille perd, le batelier gagne.

— Écoute, batelier, renonce à moi, je te donnerai un navire flottant sur l'eau.

— Un navire flottant sur l'eau, je l'aurai comme je pourrai; mais je veux la jeune fille que j'ai gagnée aux dés.

— Écoute, batelier, renonce à moi, je te donnerai une chemise en soie.

— Une chemise en soie, je l'aurai comme je pourrai, mais je veux la jeune fille que j'ai gagnée aux dés.

— Écoute, batelier, renonce à moi, je te donnerai la moitié de mon royaume.

— La moitié de ton royaume, je l'aurai comme je pourrai, mais je veux avoir la jeune fille que j'ai gagnée aux dés.

La jeune fille s'en va dans sa chambre, et s'écrie : — Hélas! malheureuse que je suis! quel mariage je vais faire!

Le batelier s'avance jouant avec son épee : — Tu feras un aussi bon mariage que tu peux l'espérer.

Je ne suis pas un batelier. Je suis le fils du meilleur roi qu'il y ait en Angleterre.

VALLEVAN.

Vallevan vogue le soir très-tard, quand la jeune fille est dans sa chambre et couvre son feu.

— Écoute, jeune fille, ce que je veux te dire; reçois-moi dans ta maison cette nuit.

— Je ne puis te recevoir dans ma maison cette nuit, si je ne sais pas de quel pays tu es.

— Je ne suis pas d'une contrée éloignée d'ici. Je suis la fille du roi d'Angleterre.

Je ne suis pas d'une contrée éloignée d'ici, et je puis t'apprendre à coudre la soie.

Dis-moi, jeune fille, dis-moi, combien d'hommes ont voulu devenir tes fiancés?

—Il y a le prince Thor, du nord, que tu connais bien; mais Vallevan est celui qui me tient à cœur.

Le lendemain, au point du jour, Vallevan se dispose à partir.

— Écoute, jeune fille, fais un peu de chemin pour moi, j'en ferai autant pour toi un autre jour.

La jeune fille sort, puis après se dit: —Maintenant il est temps que je m'en retourne.

Vallevan la prend dans ses bras et la porte sur son navire.

Il appelle ses serviteurs, et leur dit: — Donnez-moi le meilleur vin.

Ils boivent si long-temps le vin pur, que la jeune fille s'endort et oublie son chagrin.

Quand elle se réveille, elle regarde autour d'elle, et se dit : — Je suis bien à cinquante milles de ma demeure.

— Tu ne retourneras pas dans la demeure de ton père avant d'avoir une fille qui sache coudre la soie.

Tu ne retourneras pas dans ton pays avant d'avoir un fils qui puisse te conduire sur le rivage.

— Si je ne dois pas retourner dans mon pays, dis-moi du moins ton vrai nom.

— Je ne suis pas une princesse d'Angleterre. Mes matelots m'appellent Vallevau.

Il prend la jeune fille par la main, et lui donne le nom et la couronne de reine.

GROTHESON.

La jeune fille envoie le soir un message au vaillant Grotheson ; elle lui fait dire qu'il doit venir près d'elle.

— J'ai mal à la tête, j'ai mal au côté gauche ; cependant, j'obéirai à la volonté de la jeune fille et j'irai près d'elle.

Quand il arrive au premier pont qu'il fallait traverser, il avait avec lui douze chevaliers portant des habits ornés de pierres précieuses.

Quand il arrive au deuxième pont, il y trouve des poutres de fer et d'acier, et le torrent est impétueux.

Quand il arrive au troisième pont, le passage est fermé. Il appelle à haute voix le gardien.

— Je te donnerai mon manteau doublé de zibeline si tu veux aujourd'hui porter mon message à la jeune fille qui est là-bas.

— Gardez, gardez votre manteau doublé de zibeline; je porterai aujourd'hui votre message à la jeune fille qui est là-bas.

Le gardien s'avance dans la maison de la fiancée, se place devant la large table et raconte son message.

— Il y a là un chevalier, personne ne sait ce qu'il veut; il a douze hommes avec lui qui portent des vêtements ornés de pierres précieuses.

Il y a là un chevalier, personne ne sait ce qu'il veut; son cheval est gris pommelé, son bouclier reluit au loin.

Ses cheveux sont comme de l'or filé, ses yeux comme ceux d'un faucon, ses mains blanches comme l'hermine. Je n'ai jamais vu son pareil.

La jeune fiancée répond du haut de son siége élevé : C'est le chevalier Grotheson, mon proche parent.

Conduisez-le ici et donnez-lui à boire, tandis que je vais dans ma chambre chercher mon coffre d'or.

L'un apporte un oreiller, l'autre une chaise ; le troisième le prie de s'asseoir, le quatrième lui verse de la bière et du vin, le cinquième l'invite à boire.

Grotheson prend sa fiancée et sort par la fenêtre. Il avait avec lui douze hommes armés de bonnes piques.

FARLING.

Farling va voir la jeune fille dans sa demeure et la trouve brodant avec de la soie blanche. Mais à chaque point qu'elle fait, des larmes tombent de ses yeux.

— D'où vient le chagrin qui vous fait pleurer? Avez-vous appris la mort de votre père, ou avez-vous perdu votre bien-aimé?

— Je n'ai pas appris la mort de mon père, je n'ai pas perdu mon bien-aimé; mais il y a près d'ici un trolle de mer qui dévore les femmes et les filles.

Farling prend sa bonne épée pour combattre le trolle. Il voulait entreprendre dans la bruyère une lutte hardie.

Il s'en va chez le forgeron et fait renforcer encore son épée. Il s'en va vers l'église et invoque le nom de Dieu.

Farling a sept poulains, mais il n'ose les monter, car quand il les selle ils plient tous sous lui.

Un meunier s'approche et lui dit: — J'ai un poulain brun qui paît dans la prairie; je vous l'amènerai si vous voulez m'en donner un des vôtres.

Ils amènent le poulain brun qui paissait dans la prairie; son poitrail est large, ses dents sont blanches comme la neige.

Farling ôte ses gants, découvre ses petites mains et

agrafe lui-même sa sangle ; il n'osait se fier à ses valets.

Il serre la sangle et son glaive s'y accroche ; il la serre de nouveau et elle se casse.

— Quand je partis l'année passée, j'avais quinze anneaux d'or ; mais je les donnerais bien pour avoir ma sangle.

Il achète la soie la plus fine, trois aunes de longueur sur une aune et demie de largeur, et en forme une sangle.

Il frappe le trolle au cou et lui fait verser beaucoup de sang ; il le traîne sur la bruyère et le tue.

ADELINE.

Il y a dans une île une femme mère d'une fille très-belle.

Quatre rois la courtisent, cinq rois la courtisent, et enfin le roi d'Angleterre même.

Quand elle est fiancée, on lui prédit qu'elle mourra dans les vagues orageuses.

Son fiancé, le roi Helleborg, lui écrit une lettre et la prie de venir dans son île.

Adeline va trouver le pilote. — Cher pilote, hisse les voiles.

— Noble Adeline, attendez un peu, voilà qu'un orage s'avance sur la mer.

— Que m'importe l'orage? Je veux voir aujourd'hui celui que j'aime.

Quand le navire est en mer, l'orage le saisit et le met en péril.

Adeline appelle le pilote. — Cher pilote, dit-elle, jette à la mer mon coffret d'or.

Le pilote jette l'écrin d'or dans l'onde blanche comme l'hermine.

Adeline l'appelle encore et lui dit : — Jette à la mer mon cheval gris.

Le pilote jette le cheval gris dans les vagues qui frappent sa selle d'or.

Adeline l'appelle encore et lui dit : — Cher pilote, tâche de pomper l'eau.

— J'ai déjà tant pompé que je crache le sang. Tout est inutile, nous périrons aujourd'hui.

Adeline appelle le pilote. — Si quelqu'un de l'équipage arrive à terre,

Qu'il souhaite au roi Helleborg autant d'heures de prospérité qu'il y a de lis dans la bruyère.

Qu'il lui dise pour moi autant de fois adieu qu'il y a d'étoiles au ciel.

Qu'il le salue mille fois et lui dise que je célèbre mon mariage dans la mer d'Aland.

Le pilote arrive seul à terre, et remercie Dieu, qui est venu à son secours.

Il rencontre le roi Helleborg sur le rivage. — Où est Adeline, ma jeune fiancée ?

— La noble Adeline vous souhaite autant d'heures de prospérité qu'il y a de lis dans la forêt.

Elle vous dit autant de fois adieu qu'il y a d'étoiles au ciel.

Elle vous salue mille fois et célèbre son mariage dans la mer d'Aland.

— Si elle célèbre son mariage dans la mer d'Aland, mon dernier jour est aussi venu.

Le roi Helleborg prend son épée dorée et met fin à sa vie.

Alors arrive un char portant le corps d'Adeline. Dans sa douleur, le pauvre pilote se réjouit encore de le voir.

Il enterre les deux morts dans un même tombeau. Tous deux dormiront là jusqu'au jour du jugement.

Sur leur tombe croissent deux arbres. Les branches de l'un embrassent celles de l'autre.

LE RETOUR DE MALMSTEN.

Malmsten a fait un rêve dans la nuit : il a rêvé que le cœur de sa bien-aimée se brise.

Il appelle ses deux petits valets et leur dit : — Levez-vous et sellez mon cheval gris.

Levez-vous et sellez mon cheval gris. Je veux partir et voir comment se trouve ma bien-aimée.

Il monte à cheval, traverse la forêt et rencontre deux petites filles.

L'une portait une robe bleue, et lui dit : — Que Dieu vous garde, seigneur Malmsten. Quel chagrin vous aurez!

L'autre avait une robe rouge. Malmsten lui dit : — Qui est malade et qui est mort?

— Personne n'est malade et personne n'est mort, excepté la fiancée de Malmsten.

Il s'avance vers le village et rencontre la morte portée dans son cercueil.

Il descend à la hâte de son cheval et va se placer près du cercueil.

De ses doigts il tire cinq anneaux d'or et les donne à ceux qui doivent creuser la tombe, à ceux qui doivent sonner.

— Creusez une tombe large et profonde, c'est là que nous nous promènerons.

Malmsten est là tour à tour rouge et pâle. Il se frappe au flanc, il se frappe d'un coup mortel.

LE TESTAMENT.

— Où as-tu été si long-temps, ma petite fille? — J'ai été à Bænne, chez mon frère. Hélas! que je souffre!

— Que t'a-t-on donné à manger, ma petite fille? — De l'anguille rôtie et du poivre, ma belle-mère. Hélas! que je souffre!

— Qu'as-tu fait des arêtes, ma petite fille? — Je les ai jetées aux chiens, ma belle-mère. Hélas! que je souffre!

— Qu'est-il arrivé aux chiens, ma petite fille? — Leur corps s'est brisé en morceaux, ma belle-mère. Hélas! que je souffre!

— Que souhaites-tu à ton père, ma petite fille? — Du bon grain dans la grange, ma belle-mère. Hélas! que je souffre!

— Que souhaites-tu à ton frère, ma petite fille? — Un grand navire à flot, ma belle-mère. Hélas! que je souffre!

— Que souhaites-tu à ta sœur, ma petite fille? — Des coffres et des écrins d'or, ma belle-mère. Hélas! que je souffre!

— Que souhaites-tu à ta belle-mère, ma petite fille? — Les chaînes de l'enfer, ma belle-mère. Hélas! que je souffre!

— Que souhaites-tu à ta nourrice, ma petite fille? — Le même enfer, ma nourrice. Hélas! que je souffre!

TAFVEL ET ADELINE.

Dans une île, Tafvel et Adeline sa bien-aimée jouent avec des dés d'or.

La première fois que les dés roulent sur la table, c'est Tafvel qui gagne.

— Écoute, fière Adeline, ce que je veux te dire : Combien de temps resteras-tu fille en m'attendant ?

— Je devrais, pour cela, demander conseil à mes parents ; mais je t'attendrai huit ans.

Tafvel monte sur son cheval et fait mille adieux à la fière Adeline.

Elle avait promis d'attendre huit ans, elle ne put attendre deux mois.

Tafvel quitte le rivage avec son navire. Adeline donne sa main à un marchand.

La huitième année, il se remet en mer ; la neuvième, il arrive au pays.

Il amène son navire sur le rivage. Un marchand est sur la grève blanche.

— Dis-moi, riche et bon marchand, que fait Adeline, ma chère fiancée ?

— Je n'ai point de nouvelles d'elle aujourd'hui. Hier, je dormais entre ses bras de neige.

— Tafvel tire sa sombre épée et coupe la tête et les bras du marchand.

Tafvel s'avance vers la demeure d'Adeline, et elle apparaît debout devant lui.

— Dis-moi, fière Adeline, pourquoi ce lait tombe-t-il de ton sein ?

— C'est mon frère qui hier a voulu me faire de la peine, et qui m'a jeté de la bière sur la poitrine.

— Voilà deux choses qui ne se ressemblent pas. La bière est brune, le lait est blanc.

Tafvel tire sa sombre épée et en frappe la fière Adeline.

Il monte sur un cheval rouge et galope plus vite que l'oiseau ne vole.

Il galope jusqu'à ce qu'il arrive dans une île, et là il meurt de douleur.

LE JEUNE HOMME DE ROSENGARD.

— Ou as-tu été si long-temps, jeune homme de Rosengard ? — Ma chère mère, j'ai été dans l'écurie.

— Qu'as-tu fait dans l'écurie ? — J'ai abreuvé les poulains.

— Pourquoi ton pied est-il ensanglanté ? — Le poulain noir l'a foulé sous le sien.

— Pourquoi ton épée est-elle ensanglantée ? — J'ai tué mon frère.

— Quel chemin vas-tu prendre à présent ? — Je vais quitter le pays.

— Que feras-tu de ta femme ? — Elle gagnera sa vie en filant.

— Que feras-tu de tes petits enfants ? — Ils s'en iront mendier à la porte des maisons.

— Quand reviendras-tu ? — Quand le cygne sera noir.

— Quand le cygne sera-t-il noir ? — Quand le corbeau sera blanc.

— Et quand le corbeau sera-t-il blanc ? — Quand les vieux rocs voleront en l'air.

— Et quand les rocs voleront-ils ? — Les rocs ne volent jamais.

LA PETITE BERGÈRE.

La petite bergère mène paître ses chèvres, et chante doucement pour elles.

Le roi s'éveille sur sa couche élevée et dit : — Quel est l'oiseau qui chante si bien ?

— Ce n'est pas un oiseau, bien qu'on puisse le croire, c'est la petite bergère qui garde ses chèvres.

Le roi dit à ses serviteurs : — Priez la petite bergère de venir ici.

Les serviteurs s'en vont demander à la petite bergère s'il lui plaît de paraître devant le roi.

— Comment pourrais-je paraître devant le roi ? Je n'ai d'autre vêtement que ce vadmel gris.

— Le roi ne s'inquiète pas de ton vadmel gris. Il veut entendre ta chanson.

Le roi dit aux jeunes servantes : — Enlevez à la petite bergère son vêtement de vadmel.

Le vêtement de vadmel lui est enlevé. On la couvre de marte et de zibeline.

La petite bergère arrive au château avec des bas de soie et des souliers à boucles d'or.

La petite bergère paraît devant le roi, et le roi la regarde d'un œil favorable.

— Petite bergère, chante un chant pour moi. Je te donnerai une robe en soie brodée.

— Une robe en soie brodée ne me convient pas. J'aime mieux retourner auprès de mes chèvres.

— Écoute, petite bergère, chante un chant pour moi. Je te donnerai un navire flottant sur l'eau.

— Un navire flottant sur l'eau ne me convient pas. J'aime mieux retourner auprès de mes chèvres.

— Écoute, petite bergère, chante un chant pour moi. Je te donnerai la moitié du royaume de mon père.

— La moitié du royaume de ton père ne me convient pas. J'aime mieux retourner auprès de mes chèvres.

— Écoute, petite bergère, chante un chant pour moi. Je te donnerai mon amour et ma foi.

— Je ne puis avoir ton amour et ta foi. Cependant je veux bien chanter une chanson.

Elle chante un couplet, elle en chante trois. Les navires commencent à se balancer sur les vagues.

Elle en chante quatre, elle en chante cinq. Le roi danse avec tous les hommes qui l'entourent.

— Accordez-moi maintenant ce qui me fut promis. Laissez-moi retourner auprès de mes chèvres.

— Je veux bien t'accorder ce qui te fut promis. Mais jamais tu ne retourneras auprès de tes chèvres.

Les jeunes filles et les femmes tressent les cheveux de la petite bergère. Le roi lui met sur la tête la couronne d'or.

LE CHATIMENT.

— Si toutes ces montagnes étaient de l'or, si toutes ces vagues étaient du vin, je donnerais tout cela pour toi, ma seule bien-aimée.

— Si ce que tu dis est vrai, si tu veux être mon bien-aimé, suis-moi dans la demeure de mon père et demande-lui dignement ma main.

— J'ai été hier chez ton père. Il m'a répondu non. Ma bien-aimée, ne prends conseil que de toi et viens avec moi hors du pays.

— Si je ne prends conseil que de moi, et si je te suis hors du pays, quand nous arriverons sur une terre étrangère, tu me tromperas certainement.

— Je ne tromperais pas le Christ attaché à la croix et je te tromperais encore moins toi-même. Mais quand ils furent dans un lieu étranger, l'infidèle choisit une autre fiancée.

Il prit son mouchoir, et frappant la jeune fille au visage : — Pourquoi, lui dit-il, as-tu quitté ton pays avec un chevalier avant qu'il fût uni à toi ?

— Si je vis assez long-temps pour pouvoir surmonter ma douleur, je verrai le jour où tu viendras à moi pauvre et misérable.

Si j'arrive au temps où je surmonterai ma douleur, je te verrai venir paralysé et aveugle dans la demeure de mon père.

— Tu vivras assez long-temps pour surmonter ta douleur, mais pas assez pour me voir pauvre et misérable.

Comment pourrais-je arriver paralysé et aveugle dans la demeure de ton père? J'ai une selle d'or pur et une bride d'argent brillant.

Et après sept jours et sept ans, Dieu écouta la prière de la jeune fille. A sa porte arrive un mendiant qui demande un morceau de pain.

— Levez-vous, mes fils, levez-vous, soutenez votre père. Je me souviens bien encore des jours où il était mon bien-aimé.

Levez-vous, mes deux fils, levez-vous, donnez du pain à votre père. Je me souviens bien encore des jours où il galopait sur une selle d'or rouge.

La jeune fille prend un mouchoir et le frappant au visage : — Pourquoi as-tu quitté ton pays avec un chevalier avant qu'il fût uni à toi?

LA DOULEUR DE ROSALIE.

Rosalie est assise dans sa chambre. Des larmes amères coulent sur ses joues.

La mère entre et lui dit : — Pourquoi tes yeux sont-ils si humides ?

— J'ai bien sujet de pleurer et d'avoir les yeux rouges. J'ai nouvellement appris que mon bien-aimé est mort.

— Si tu as nouvellement appris que ton bien-aimé est mort, pourquoi ne m'as-tu pas parlé de lui plus tôt ?

— Je ne peux vous cacher la vérité. Le roi Olaf m'a ravi mon honneur.

— Si le roi Olaf t'a ravi ton honneur, que t'a-t-il donné pour cela ?

— Il m'a donné une harpe d'or, en me priant d'en jouer quand je serais triste.

— Si le roi Olaf t'a ravi ton honneur, prends ce qui t'appartient et va-t'en loin de moi.

Rosalie met de l'or dans un sachet. Des larmes amères tombent sur ses joues.

Rosalie va dans la forêt et veut se reposer un instant.

Elle prend sa harpe d or et a besoin d'en jouer, car elle est bien triste.

Le roi Olaf regardait par la fenêtre, et il entend la harpe d'or de Rosalie.

— J'entends ma harpe d'or. La pauvre Rosalie est bien affligée.

Rosalie s'avance vers la demeure du roi et rencontre deux petits garçons.

— Écoute, petit garçon, le roi est-il dans sa demeure? Dis-le moi.

— Le roi est dans sa chambre élevée, et ne songe pas à une pauvre fille comme toi.

Rosalie ouvre la porte. Le roi Olaf la regarde d'un œil attendri.

Le roi Olaf frappe sur les coussins bleus. — Rosalie a-t-elle envie de reposer ici?

— Je n'ai pas sommeil, et je ne suis pas lasse. Mais pour toi j'ai souffert l'angoisse et le mépris.

— Si pour moi tu as souffert le mépris, ne doute pas, ne doute pas, que tu ne deviennes plus heureuse.

Le roi Olaf prend Rosalie sur ses genoux, lui donne des anneaux d'or et se fiance avec elle.

Le roi Olaf prend Rosalie dans ses bras. Il lui donne la couronne d'or et le nom de reine.

HILLEBRAND.

Hillebrand servait dans la demeure du roi. Il servait là depuis quinze années entières.

Il ne servait pas pour de l'or, mais parce que la jeune Gulleborg aimait à le voir.

Il ne servait pas pour gagner un salaire, mais parce que Gulleborg lui semblait très-belle.

— Écoute, jeune Gulleborg, ce que je veux te dire. N'as-tu pas envie de quitter la contrée avec moi?

— Je quitterais volontiers avec toi la contrée, s'il n'y avait pas tant de gens ici qui veillent sur moi.

Sur moi veillent mon père et ma mère; sur moi veillent ma sœur et mon frère.

Sur moi veillent mes parents, mes amis, et pardessus tout, le chevalier qui veut m'épouser.

— Je te donnerai un vêtement de pourpre fine, et l'on ne reconnaîtra pas ton visage rose.

Je changerai tes anneaux, et l'on ne reconnaîtra pas tes petites mains.

Hillebrand selle les chevaux gris, et place facilement sur l'un d'eux la jeune Gulleborg.

Ils chevauchent dans la forêt qui a trente milles de longueur, et rencontrent un bon chevalier.

— Où as-tu pris ce jeune écuyer? il me semble qu'il n'est pas solide sur sa selle.

— Je l'ai pris dans la demeure de sa mère, qui pour cela verse bien des larmes.

— Il me semble reconnaître ce visage rose, mais je ne connais pas ce vêtement de pourpre fine.

— Adieu, adieu, bonne nuit. Salue la jeune Gulleborg, salue-la mille fois.

Quand ils eurent marché encore pendant quelques instants, Hillebrand eut envie de se reposer.

— Oh! Hillebrand, Hillebrand, ne dors pas à présent. J'entends les sept hommes de mon père qui sonnent de la trompe.

Je reconnais le cheval de mon père qui n'est pas sorti pendant quinze ans.

—Quand je m'élancerai au combat, chère Gulleborg, ne prononce pas mon nom.

Quand nous serons au plus fort moment du combat, chère Gulleborg, tiens mon cheval.

— Ma mère m'a appris à travailler l'or et la soie, mais non pas à tenir un cheval dans le combat.

Hillebrand s'avance, et dès la première attaque il tue le frère de Gulleborg et plusieurs hommes.

Il s'élance une seconde fois et tue le père de Gulleborg et plusieurs chevaliers.

— Hillebrand! Hillebrand! retiens ton épée! mon bon père ne méritait pas de recevoir le coup de la mort.

A peine Gulleborg a-t-elle prononcé ces mots, que Hillebrand reçoit sept mortelles blessures.

— Veux-tu maintenant retourner auprès de ta bonne mère, ou veux-tu suivre ton jeune ami malade?

— Je ne veux pas retourner auprès de ma bonne mère, je veux suivre mon jeune ami malade.

Ils s'avancent dans la longue forêt. Hillebrand ne prononce pas une seule parole.

— Hillebrand est-il las; ou est-il triste? Il ne prononce pas une seule parole.

— Je ne suis pas las, et je ne suis pas triste, mais le sang coule de mon cœur.

Hillebrand arrive dans la demeure de ses parents, et sa mère s'avance auprès de lui.

— Dis-moi, chevalier Hillebrand, comment te trouves-tu? Le sang coule à flots de ton corps.

— Mon cheval a trébuché. Je n'y ai pas fait attention, et il m'a jeté rudement contre un pommier.

Cher frère, conduis en toute hâte mon cheval dans la prairie; chère mère, préparez mon lit.

Chère sœur, arrange mes cheveux; cher père, vous suivrez mon cercueil.

— Hillebrand! Hillebrand! ne parlez pas ainsi. Jeudi nous célébrerons notre mariage avec joie et bonheur.

— Notre mariage se fera dans la demeure sombre. Hillebrand ne vivra pas quand viendra le jour.

Et quand vint la lumière du jour, hors de la maison de Hillebrand on emportait trois cercueils.

L'un était celui de Hillebrand, l'autre celui de sa fiancée, le troisième celui de sa mère, morte de douleur [1].

[1] Voy. dans le Border's Minstrelsy de V. Scott une ballade intitulée : la Tragédie de Douglas, qui a beaucoup de rapports avec celle-ci.

LA PUISSANCE DE LA DOULEUR.

La petite Christine et sa mère ont mis de l'or dans le cercueil. La petite Christine pleure son fiancé qui est dans la tombe.

Il frappe à la porte avec ses doigts légers. — Lève-toi, petite Christine, et tire le verrou.

Lève-toi, petite Christine, tire le verrou ; je suis le jeune fiancé que tu aimais autrefois.

La jeune fille se lève à la hâte, et tire le verrou.

Elle le fait asseoir sur un coffre d'or; elle lave ses pieds avec du vin pur.

Ils se mettent au lit, et causent beaucoup, et ne dorment pas.

Les coqs commencent à chanter. Les morts ne peuvent rester plus long-temps absents.

La jeune fille se lève, prend ses souliers, et suit son ami à travers la longue forêt.

Et quand ils arrivent au cimetière, les cheveux blonds du fiancé commencent à disparaître.

— Vois, jeune fille, comme la lune a rougi tout à coup. Ainsi tout à coup disparaît ton bien-aimé.

Elle s'asseoit sur son tombeau, et dit : — Je resterai ici jusqu'à ce que le Seigneur m'appelle.

Alors elle entendit la voix de son fiancé qui lui disait: Petite Christine, retourne dans ta demeure.

Chaque fois que tu laisses tomber une larme, mon cercueil est plein de sang.

Chaque fois que ton cœur est gai, mon cercueil est plein de feuilles de roses.

LES DEUX ENFANTS DE ROIS.

Il y avait deux nobles enfants de roi qui s'aimaient d'amour, qui s'étaient promis de s'aimer dans la haute salle du château.

— Comment pourrai-je venir le soir dans ta chambre? Il y a un courant si rapide entre toi et moi.

— Tu pourras bien venir le soir dans ma chambre. J'allumerai un flambeau et je le placerai entre les rameaux de lis.

Une méchante créature entend ce projet, et dit : — Je saurai bien rompre ce lien d'amour à l'heure que je voudrai.

Le fils du roi s'en va sur le rivage. Il voit la lumière entre les branches de lis.

La méchante créature vient aussi sur le rivage et éteint le flambeau qui brillait entre les branches de lis.

Le fils du roi se met à nager. Il nage long-temps autour de l'île ; il ne peut trouver la terre ; enfin il tombe dans les flots salés.

Honte à toi, fausse créature ! Que Dieu te punisse, toi qui as éteint la lumière qui brillait entre les branches de lis.

Un petit domestique arrive, et dit : — J'ai vu un noble fils de roi descendre dans les flots bleus.

Les jeunes filles pâlissent sous leur vêtement écarlate, mais surtout la jeune fille aimée. Des larmes tombent sur ses joues

— Écoute, ma chère mère, ce que je veux te demander. Permets-moi d'aller me promener dans notre jardin.

— Tu peux aller te promener dans le jardin, mais éveille ta jeune sœur et prie-la d'aller avec toi.

— Ma jeune sœur est toute petite, et ne comprend encore rien. Elle court au milieu des roses comme au milieu des lis.

La jeune fille va vers son père, et lui dit ; — Je voudrais avoir la permission d'aller me promener dans notre jardin.

— Tu peux aller te promener dans le jardin, mais éveille ton jeune frère et prie-le d'aller avec toi.

— Mon frère est si petit e ne sait encore rien. Il foule aux pieds les roses, ou les emporte sur sa poitrine.

La jeune fille s en va sur le bord de la mer et trouve le pêcheur de son père qui pêchait près du rivage.

— Écoute, pauvre pêcheur mouillé et glacé. N'as-tu pas vu un fils de roi dans les vagues bleues?

— Nous avons pêché toute la nuit, près du rivage, avec notre bateau, et nous avons trouvé le noble fils de roi dans les vagues bleues.

La jeune fille prend sa chaîne d'or de son cou, ses anneaux de ses doigts, et les donne au pêcheur de son père, qui a trouvé le corps de son bien-aimé.

— Salue mon père et ma mère; dis-leur de ne pas se chagriner. Je me jette au fond de la mer, et je tiens dans mes bras celui que j'aime [1].

[1] Même tradition dans les chants danois publiés par Nyerup, dans les chants hollandais publiés par M. Hoffmann de Fallersleben, et dans toute l'Allemagne.

LA PRINCESSE ENCHANTÉE.

Je connais un château, un riche château, orné d'or et d'argent et bâti en pierres de taille.

Dans ce château il y a un tilleul au doux et frais feuillage; dans ce feuillage un rossignol dont les accords sont charmants.

Un chevalier arrive là; il arrive là à cheval vers minuit, et entend avec admiration le chant du rossignol.

— Petit rossignol, chante encore une fois; je garnirai tes plumes de feuilles d'or, je te mettrai au cou un collier de perles.

— Je ne veux point de tes feuilles d'or qu'il faudrait porter pour toi. Je suis un oiseau sauvage, personne ne me connaît.

— Si tu es un oiseau sauvage que personne ne connaît, tu souffres pourtant de la faim, du froid, de la neige qui tombe sur les grands chemins.

— Je ne souffre ni de la faim, ni du froid, ni de la neige qui tombe sur les grands chemins; je souffre d'une douleur secrète qui me tourmente beaucoup.

Dans les montagnes et dans les vallées le torrent coule rapidement; mais celui qui a un ami fidèle vit long-temps dans son souvenir.

J'aimais un chevalier brave et puissant. Ma belle-mère m'a éloignée de lui, car elle voulait l'avoir pour elle.

Elle m'a changée en rossignol et m'a dit de voler dans l'air. Elle a fait de mon frère un loup féroce et lui a dit de courir dans la forêt.

En l'envoyant dans la forêt, elle lui dit : — Tu ne reviendras homme qu'en buvant le sang de mon cœur. Sept ans se passèrent.

Un jour, elle s'en allait gaiement dans la bruyère ; mon frère la voit et la suit en colère.

Il la saisit par le pied gauche avec ses griffes de loup, lui arrache le cœur, boit son sang et reprend sa forme première.

Moi, je suis encore un petit oiseau sauvage, je fuis dans les forêts sombres, et ma vie est triste, surtout en hiver.

Mais je rends grâce à Dieu qui vient à mon secours. J'ai retrouvé la voix pour parler ; il y a quinze ans que je n'avais rien dit.

Je chantais, je chantais sans cesse mon doux chant de rossignol, et jamais je ne trouve de meilleurs rameaux que dans les plaines les plus vertes.

— Écoute, petit rossignol, ce que je veux t'offrir. L'hiver tu resteras dans ma demeure, l'été tu reprendras ton vol.

— Merci de ton offre, beau chevalier, mais ma belle-mère ne permet pas que j'entre dans une maison tant que j'aurai des plumes.

Le chevalier s'arrête, réfléchit, et malgré la volonté du rossignol il le saisit par la patte.

Il l'emporte dans sa demeure, ferme les portes et les fenêtres. Le rossignol prend la forme de toutes sortes d'animaux.

Il se change en lion et en ours, en serpent et en dragon, et s'élance comme s'il voulait mordre le chevalier.

Le chevalier le frappe avec son poignard, le sang coule sur le plancher, et à l'instant même le rossignol est devenu une belle jeune fille.

— Maintenant, j'ai mis fin à ta douleur et à tes inquiétudes; dis-moi de quelle origine tu es du côté de ton père et du côté de ta mère.

— Mon père était roi d'Égypte; ma mère était une noble reine; mon frère fut changé en loup féroce.

— Si ton père était roi d'Égypte, si ta mère était reine, tu es certainement ma sœur qui fut changée en rossignol.

Ce fut une grande joie dans la maison et dans toute la contrée quand on sut que le chevalier venait de prendre le rossignol qui était resté si long-temps sous les tilleuls.

LA FILLE DU SULTAN.

Écoutez, vous tous qui êtes pleins d'amour, mon esprit va chanter un chant d'amour et de concorde, un chant de grandes et belles choses. Une fille de sultan, élevée dans une terre païenne, s'en alla un jour, au lever de l'aurore, le long du parc et du jardin.

Elle cueillit les fleurs de toutes sortes qui brillaient sous ses yeux, et elle se disait : Qui donc a pu faire ces fleurs et découper avec tant de grâce leurs jolies petites feuilles? Oh! je voudrais bien le voir!

Je l'aime déjà du fond du cœur; si je savais où le trouver, je quitterais le royaume du ciel pour le suivre. — Et à minuit, voici Jésus qui arrive, et qui s'écrie : — Jeune fille, ouvrez! — Elle se lève sur son lit et accourt en toute hâte.

Elle ouvre la fenêtre, et aperçoit le bon Jésus resplendissant de beauté. Elle le regarde avec tendresse, puis, s'inclinant devant lui : — D'où venez-vous donc, dit-elle, ô mon noble et majestueux jeune homme?

Quel est le cœur qui pour vous ne s'enflammerait pas? car vous êtes si beau! Jamais, dans le royaume de mon père, je n'ai trouvé votre pareil. — Et moi donc, jeune fille, je te connais, je connais ton amour; apprends donc qui je suis : c'est moi qui ai créé les fleurs.

— Est-ce bien vous, mon puissant Seigneur, mon

amour, mon bien-aimé? Combien de temps je vous ai cherché! et maintenant que vous voilà, il n'y a plus ni bien ni patrie qui m'arrête; avec vous je m'en irai. Que votre belle main me conduise là où il vous plaira.

— Jeune fille, si vous voulez me suivre, il faut tout abandonner : votre père, vos richesses et votre beau palais. —Votre beauté m'est plus précieuse que tout cela. C'est vous que j'ai choisi, c'est vous que j'aime. Il n'y a rien sur la terre d'aussi bien que vous.

Laissez-moi donc vous suivre où vous voudrez. Mon cœur m'ordonne de vous obéir, et je veux être à vous. — Il prit la jeune fille par la main. Elle quitta cette contrée païenne, et ils s'en allèrent ensemble à travers les champs et les prairies.

Le long du chemin, ils s'entretenaient avec gaieté l'un l'autre, et la jeune fille lui demanda son nom. — Mon nom, dit-il, est merveilleux. Par sa puissance, il guérit le cœur malade; sur le trône élevé de mon père, tu pourras le lire.

Donnez-moi votre amour, consacrez-moi vos sens et votre esprit. Mon nom est Jésus. Ceux qui m'aiment le connaissent bien. — Elle le regarda avec tendresse, et, se courbant à ses pieds, lui jura fidélité.

— Comment, dit-elle, comment est votre père, ô mon beau fiancé? Pardonnez-moi cette question. — Mon père est très-riche; la terre et le ciel lui obéissent; l'homme, le soleil, les étoiles lui rendent hommage.

Un million de beaux anges s'inclinent devant lui les yeux baissés. — Si votre père est si puissant et si élevé au-dessus de nous tous, mon bien-aimé, comment donc est votre mère?

— Jamais il n'y eut dans le monde une femme aussi

pure. Elle devint mère d'une façon miraculeuse, sans cesser d'être vierge. — Ah! si votre mère est si belle et si pure, de quelle contrée venez-vous donc?

— Je viens du royaume de mon père, où tout est joie, beauté, vertu. Là, des milliers d'années se passent comme un jour; d'autres milliers d'années leur succèdent pleines de repos et de félicité.

— Seigneur, que de prodiges vous m'offrez! Hâtons-nous donc, ô mon roi, d'arriver à la demeure de votre père. — Restez pure et sincère, je vous donnerai mon royaume, et vous y vivrez éternellement.

Ils continuèrent leur route à travers les champs et les prés, et ils arrivèrent près d'un couvent où Jésus voulait entrer. — Hélas! voulez-vous donc me quitter? Si je n'entends plus votre douce voix, je languirai sans cesse.

— Attendez-moi ici, dit-il avec grâce et bonté; il faut que j'entre dans cette maison. — Il entre, et elle reste à la porte pour l'entendre; mais, quand elle ne le voit plus, des larmes d'amour tombent de ses joues.

Le jour se passe, le soir arrive, elle attend encore; mais son fiancé ne vient pas. Alors elle s'avance vers le couvent, et frappe, et crie: — Ouvrez-moi la porte, mon bien-aimé est ici.

Le portier ouvre, et regarde cette jeune fille si belle et si imposante. — Que voulez-vous? dit-il. Pourquoi venez-vous ici toute seule? Pourquoi ces larmes? Dites-moi, quel chagrin avez-vous?

— Hélas! celui que j'aime si tendrement m'a quittée; il est entré dans cette maison, et je l'ai attendu long-temps. Pressez-le de sortir; dites-lui de venir me trouver avant que mon cœur se brise, car il est mon fiancé.

— Jeune fille, celui qui vous a quittée n'est pas venu ici; j'ignore qui est votre bien-aimé, je ne l'ai pas vu. — Mon père, pourquoi voulez-vous me le cacher? mon bien-aimé est ici. En me quittant, il m'a dit : — J'entre dans cette maison.

— Mais dites-moi comment il s'appelle, je vous dirai si je le connais. — Hélas! je ne puis le dire, j'ai oublié son nom. Mais c'est le fils d'un roi; son empire est large et profond; son vêtement est bleu de ciel et parsemé d'étoiles d'or.

Son visage est blanc et rose, ses cheveux sont blonds comme l'or, et toute sa nature est si merveilleuse et si douce, que rien au monde ne lui ressemble. Il venait du royaume de son père; il voulait m'emmener avec lui; mais, hélas! il est parti.

Son père tient le sceptre de la terre et du ciel; sa mère est une vierge très-belle et très chaste. — Ah! s'écria le portier, c'est Jésus, Notre-Seigneur! — Oui, mon père, c'est lui que j'aime et que je cherche.

— Bien, jeune fille; si c'est là votre fiancé, je veux vous le montrer. Venez, venez; vous êtes au bout de votre voyage. Entrez sous notre toit, ô jeune fiancée! et dites-moi, d'où venez-vous? Sans doute d'une terre étrangère?

— Je suis la fille d'un roi; j'ai été élevée dans les grandeurs, et j'ai tout quitté pour celui que j'aime. — Vous retrouverez plus que vous n'avez quitté près de celui d'où les biens proviennent, près de Jésus, votre amour.

Entrez donc, et suivez mon conseil. Je vous mènerai à Jésus; mais renoncez à toutes les grandeurs païennes, renoncez à la tendresse de votre père, oubliez

votre pays de paganisme, car désormais vous devez être chrétienne.

— Oui, mon père, je me rends à vos avis. Mon amour est ce que j'ai de plus cher, et nul sacrifice ne peut m'effrayer. — Et alors le religieux lui enseigne la vraie foi et la loi de Dieu. Il lui dit la vie de Jésus depuis sa naissance jusqu'à sa mort.

La jeune fille dévoua son âme à Dieu; elle avait un grand désir de voir Jésus, son bien-aimé, et elle l'attendit long-temps. Mais quand elle fut près de mourir, Jésus lui apparut.

Il la prit doucement par la main, et l'emmena dans son beau royaume. Là, elle est devenue reine, elle goûte toutes les jouissances que son cœur peut désirer, et des milliers d'années passent pour elle comme un jour.

SAINT GEORGES.

Loué soit le Dieu tout-puissant, ainsi que son fils. Je veux chanter un chant sur le chevalier saint Georges.

— Écoute, Georges, tu accompliras avec honneur la mission que je veux te donner ; tu t'en iras en Cappadoce, dans la grande ville, combattre le dragon.

La ville est longue et large, et habitée par un roi païen. Devant cette ville est un dragon qui fait beaucoup de mal.

Ce monstre a d'étranges habitudes : chaque jour il lui faut une nourriture humaine ; en sorte qu'il finirait par dépeupler la ville.

Chaque fois qu'il ne reçoit pas ses provisons, il souffle par-dessus les murailles, et tous ceux que son souffle atteint meurent à l'instant.

Tous ceux que son souffle atteint meurent à l'instant. Il soufflera si long-temps, qu'il finira par dépeupler la ville.

Le roi a imaginé un moyen : c'est de livrer chaque jour au dragon une créature humaine. — De cette manière, dit-il, nous prolongerons le terme de notre vie.

Chacun doit tour à tour se sacrifier. Le tour de la fille unique du roi est venu. Les bourgeois montent au château pour la prendre.

Il offre pour la racheter de l'or et de l'argent. Il don-

nera volontiers tout ce qu'on voudra. Les bourgeois répondent : — Non, nos enfants aiment à vivre aussi.

Roi, tenez votre parole et ne nous faites pas d'injustice, ou nous entrons dans le château, et nous le renverserons pierre par pierre.

— Va, ma chère fille, va près du dragon. Je t'avais choisie pour épouser un fils de roi, et non pas ce monstre affreux.

La jeune fille prend ses plus beaux vêtements ; elle prend aussi l'agneau avec lequel elle joue, et sort du château.

Elle sort du château ; son sort est touchant. Son père et sa mère l'embrassent et pleurent amèrement.

Elle s'en va dans la rue et se tord les mains, et chaque enfant de la ville verse pour elle des larmes.

On la suit sur la place. Dieu veuille la secourir ! Elle monte sur une petite hauteur et attend le dragon.

Comme elle était sur cette hauteur, arrive saint Georges monté sur son cheval impétueux.

Il porte à la main une bannière blanche avec une croix rouge. Son armure brille comme le soleil. La jeune fille ne le connaît pas.

— Levez-vous, belle jeune fille ; pourquoi vous affliger ainsi ? Que vous est-il arrivé ? Dites-le-moi franchement.

— On me livre au dragon. Éloignez-vous d'ici, beau chevalier, si vous avez envie de vivre.

— Je l'ai promis à Dieu, et je vous le promets à vous-même : aujourd'hui, je vous secourrai ou je périrai moi-même.

— Éloignez-vous, beau chevalier, ne vous exposez pas au danger ; et, puisqu'il faut que je meure, j'aime mieux mourir seule.

— Je ne puis m'éloigner ; et, je vous le déclare, je vous délivrerai aujourd'hui si vous voulez accepter la religion du Christ.

— J'accepterai volontiers la religion du Christ, et je le nommerai le seul Dieu, si vous pouvez me délivrer aujourd'hui.

— Je vous donne donc pour maître notre seigneur Jésus-Christ.

Au même instant, le dragon sort de la mer. Saint Georges s'élance au devant de lui.

Il lui plonge sa lance dans la gueule. Sa lance vole en morceaux. Il la retire plus vite que l'oiseau ne vole.

— Avancez maintenant, jeune fille; mettez votre ceinture sur le cou du monstre : vos parents verront que vous êtes délivrée.

Ils conduisent le dragon vers la ville. Le roi appelle tout le monde sur les remparts, et le peuple qui était dans les rues se met à courir.

Saint Georges et la jeune fille conduisent le dragon vers la ville. — Acceptez, ô roi ! la religion du Christ, ou la ville sera dépeuplée.

— J'accepte volontiers la religion du Christ, et tout mon royaume l'accepte avec moi. Je vous donne ma fille, puisse-t-elle être digne de vous !

GUSTAVE Ier ET LES DALÉCARLIENS.

Le jeune et héroïque Gustave Wasa, échappé du Danemark, où les cruels soupçons de Chrétien II le retenaient captif, se réfugie dans la province de Dalécarlie. Tandis que Chrétien II, furieux de la rébellion des Suédois, entre dans leur pays les armes à la main et fait dresser ses échafauds sur la place de Stockholm, Gustave appelle autour de lui les habitants de la Dalécarlie et les invite à venger leurs compatriotes égorgés par les soldats de Chrétien, à briser le joug du Danemark. On montre encore devant l'église de Mora une pierre sur laquelle le noble descendant des anciens sénateurs monta pour haranguer les paysans qui devaient se rallier sous son drapeau, délivrer la Suède et faire de leur jeune capitaine le chef d'une glorieuse dynastie.

Gustave s'en va dans la Dalécarlie et dit aux paysans: — Le roi chrétien est devant le château de Stockholm buvant de la bière et du vin.

Écoutez, mes Dalécarliens, ce que je vous propose; — Voulez-vous me suivre à Stockholm et battre avec moi les Danois?

Les Dalécarliens répondent : — Nous nous sommes battus déjà, nous nous en souvenons bien.

Mais Gustave leur dit : — Nous invoquerons Dieu le Père qui est dans le ciel, et tout ira mieux.

Les Dalécarliens changent aussitôt d'idée. Ils disent à Gustave : — Si tu veux être notre chef, jeunes et vieux nous te suivrons.

La flèche atteint sur les arbres l'écureuil et la gélinotte. Il en sera de même de Chrétien-le-Bourreau.

— Je serai volontiers votre chef, reprend le roi Gustave, si vous voulez vous rallier fidèlement sous ma bannière bleue.

D'une voix unanime les Dalécarliens s'écrient avec courage : — Nous exposons volontiers notre sang et notre vie pour combattre ce cruel tyran.

— Marchons donc, dit le roi, au nom du Dieu puissant ! marchons à la hâte pour délivrer notre patrie du joug des Danois !

Les Dalécarliens s'avancent avec leurs arcs sur le pont de Tuna. Ils étaient en plus grand nombre que Gustave ne pouvait le croire.

Ils s'avancent rapidement dans la forêt de Tuna. Leur troupe était plus nombreuse que Gustave ne pouvait le voir.

Ils ne s'arrêtent pas, ils marchent avec ardeur pour arriver au lieu où campe l'armée danoise.

Quand ils sont au pont de Brunnebeck, ils aperçoivent les Danois, et à l'instant les flèches des Dalécarliens volent dans l'air comme les grains de grêle qui tombent des nuages.

Les Dalécarliens tirent tous en même temps. Leurs flèches sont plus nombreuses que les sables du rivage.

Les Danois se précipitent dans le fleuve, et l'eau les nettoie. Les soldats de Gustave regrettent seulement que Christien ne soit pas là.

Les Danois prennent tous la fuite et chantent un triste refrain : Il faut boire l'amère boisson qui nous est venue de la Dalécarlie.

LE ROI ÉRIC.

Le roi dit à deux de ses hommes : — Demain vous irez me chercher la devineresse.

Les messagers vont trouver la devineresse. — Il faut que vous veniez parler au roi.

— Comment pourrais-je me présenter devant le roi? Je n'ai que des vêtements de vadmel gris.

Elle arrive dans la demeure du roi, et reçoit un bon accueil.

Le roi frappe sur les coussins bleus. — La petite devineresse a-t-elle envie de se reposer ici?

— Comment pourrais-je me reposer sur ces coussins? Il y a là-dedans deux couteaux.

— Si tu sais cela, tu en sais davantage encore. Peux-tu me dire combien j'ai d'hommes à mon service?

— Tu as trente hommes à ton service, mais deux seulement sont fidèles.

L'un est chargé de faire ton lit, l'autre garde les clefs de tes coffres.

— Si tu sais cela, tu en sais davantage encore. Peux-tu me dire combien il y a de jeunes filles nobles à la cour?

— Il y a trente jeunes filles nobles à ta cour, mais deux seulement sont fidèles.

L'une est chargée de faire le lit de la reine, l'autre garde les clefs des coffres de la reine.

— Si tu sais cela, tu en sais davantage encore. Peux-tu me dire combien de temps la reine me survivra?

— La reine mettra au monde deux enfants, et mourra bientôt après.

— Si tu sais cela, tu en sais encore davantage. Peux-tu me dire combien de temps il me reste à vivre?

— Je pourrais bien te le dire, mais j'ai peur que tu ne me condamnes à mort.

— Je ne te condamnerai pas à mort; et, tant que tu vivras, tu seras nourrie dans ma demeure.

— Il y aura au printemps un jour sinistre; on déposera notre reine dans le cercueil doré.

Il y aura en automne un jour sinistre; une maladie mortelle atteindra le cœur du roi.

Le visage du roi s'assombrit, et pendant deux heures il ne dit pas un mot.

— Mon bon roi, n'ayez pas peur, il y a déjà pour vous et pour la reine deux siéges dans le paradis.

FIN DE LA PREMIÈRE PARTIE.

SECONDE PARTIE.

POÉSIES MODERNES.

DANEMARK.

CHANT NATIONAL DANOIS.

Ce chant national, aussi populaire en Danemark que le *God save the King* en Angleterre, et le chant suivant, ont été composés par Ewald, né à Copenhague en 1747, mort en 1781. C'est l'un des poètes les plus renommés du Danemark. On lui doit entre autres ouvrages deux tragédies remarquables par leur caractère national, *Rolf Krage* et *Balder*, et un opéra fort aimé des Danois et qui a pour titre : *les Pêcheurs*.

Le roi Çhrétien[1] est debout près du mât élevé, dans la fumée et le tourbillon. Son glaive frappe si fort qu'il brise le crâne et le casque du Goth. Les armes et les navires ennemis tombent dans la fumée et le tourbillon. « Fuyons! s'écrient-ils, fuyons tant que nous pourrons fuir. Qui pourrait résister à Chrétien, de Danemark, dans le combat? »

[1] Chrétien IV, le roi le plus vaillant, le plus populaire de la dynastie des Oldenbourg. Il était excellent marin. Il conduisit lui-même une escadre jusqu'au cap Nord, et commanda plusieurs fois dans des batailles navales. Dans une de ces batailles il fut atteint d'un dard et perdit un œil, ce qui ne l'empêcha pas de continuer le combat.

Niels-Juel[1] voit le tumulte de la bataille. L'heure est venue; il déroule le pavillon rouge, et frappe à coups redoublés sur les ennemis. Alors ils crient dans le tumulte de la bataille : « L'heure est venue. Fuyons, cherchons un refuge où nous cacher ! Qui pourrait résister à Juel, de Danemark, dans le combat ?

O mer du Nord, l'éclair de Vessel a traversé ton voile sombre. Alors les combattants se sont précipités dans ton sein ; car la terreur et la mort marchaient avec lui. De loin on entendit le bruit qui traversait ton voile sombre. De Danemark, Tordenskiold arrive comme la foudre. Que chacun s'abandonne à la clémence du ciel et fuie.

Toi qui mènes à la gloire et à la puissance, route de Danemark, mer lourde et sombre, reçois ton ami qui marche sans crainte, qui méprise le péril, qui est fier comme toi dans le bruit de l'orage, mer lourde et sombre. A travers le tumulte des vents, la bataille et la victoire, conduis-moi à mon tombeau.

[1] Amiral danois qui, de même que Tordenskiold, dont le nom est cité dans la strophe suivante, remporta plusieurs grandes victoires navales.

GUNVÈRE.

La petite Gunvère se promène le soir pensive. Son cœur est tendre, sa jeune âme est pure comme l'or. Oh! garde-toi, enfant, garde-toi des hommes trompeurs!

La petite Gunvère jette dans la mer sa ligne de soie. Les vagues se soulèvent, le sein de la mer s'entr'ouvre: Oh! garde-toi, enfant, garde-toi des hommes trompeurs!

Sur les flots apparaît un bel homme de mer couvert de roseaux. Son œil étincelle, son langage est doux, comme le son de la harpe.

—Petite Gunvère, l'amour me tourmente jour et nuit; mon cœur languit, mon âme est abattue; aie pitié de moi.

Tends-moi avec confiance ta petite main blanche, je la presserai sur ma poitrine brûlante, et je recouvrerai le repos.

Sous sa rude enveloppe, mon cœur, petite Gunvère, est doux et tendre; ma parole est fidèle; mon âme, sans artifice, méprise l'hypocrisie.

— Si ma main te plaît, si elle peut te donner la consolation et le repos, viens, bel homme de mer, viens, et prends mes deux mains.

Il l'enlève à la rive escarpée, joyeux de son mensonge. Son rire éclate comme l'orage, et les pêcheurs pleurent sur le cadavre de Gunvère: Oh! garde-toi, enfant, garde-toi des hommes trompeurs!

ENFANCE.

Traduit de Baggesen, né à Korsœ en 1764, mort à Kiel en 1826, après une vie fort agitée, poète élégant, prosateur caustique et spirituel. Il a composé un grand nombre de poésies lyriques, des chansons, des épigrammes, des élégies, et quelques poèmes en allemand. Celui qui a pour titre la *Parthénéide* a été traduit en français par M. Fauriel.

Il fut un temps où j'étais très-petit; je n'avais pas plus de deux pieds de haut. Quand je pense à ce temps-là, je verse de douces larmes, et j'y pense souvent.

Je jouais dans les bras de ma tendre mère, je chevauchais sur les genoux de mon aïeul; je ne connaissais ni trouble, ni ennui, ni regret, pas plus que l'argent, le grec ou Galatée.

Il me semblait que notre terre était bien plus petite, et en même temps bien moins mauvaise. Je voyais les étoiles briller comme des étincelles, et j'aurais voulu avoir des ailes pour aller les prendre.

Je voyais la lune s'abaisser vers l'île, et je me disais : Que ne suis-je sur cette île ! je saurais comme la lune est grande, et ronde, et belle.

Je voyais le soleil du bon Dieu se coucher à l'occident, dans le sein doré de la mer, et le matin de bonne heure se lever à l'orient, et empourprer la surface du ciel.

Je pensais au Dieu généreux qui m'a créé moi et

ce beau soleil, et ces lignes d'astres célestes qui tourbillonnent sous ses mains d'un pôle à l'autre.

Avec ma dévotion enfantine, mes jeunes lèvres murmuraient la prière que ma pieuse mère m'avait apprise : O mon Dieu ! disais-je, fais que je m'efforce toujours d'être sage, d'être bon et de t'obéir.

Je priais pour mon père, pour ma mère, pour ma sœur, pour toute la ville, pour le roi que je ne connaissais pas, et pour le pauvre mendiant qui passait en soupirant devant moi.

Ils ont fui, ils ont fui, ces heureux jours de l'enfance; mon calme et mon repos se sont enfuis avec eux, il ne m'en reste que le souvenir. Mon Dieu ! fais que je ne le perde jamais, jamais !

LE CHANT DE LA CRÉATION [1].

— Lève-toi, poussière, entonne l'hymne de louange. Toutes les zones louent le Seigneur, toutes les nations louent Dieu.

Le ciel, la terre et la mer le louent en chœur, le Dieu grand; tout ce qui respire, tout ce qui a une voix et un murmure loue celui qui a fait éclore la lumière, qui a donné le mouvement.

Les joies de la vie éclatent en sons triomphants. Dans leurs accords unis, des millions d'êtres chantent Dieu.

Tout dormait profondément enseveli dans le sein du néant; les voiles de la nuit enfermaient le vide, l'obscurité, la mort; mais la puissance pénétra dans le chaos de l'éternité, et, du sein du néant, le monde surgit à la lumière et à la vie. La voix de la création nouvelle se fit entendre, et cette voix disait : Alleluia ! tu es, tu étais, tu seras notre Dieu.

Du milieu de la forêt chargée de nuages, chaque jour voit le réveil de la vie. Ta splendeur éclate dans les bois et dans les champs. Regarde : avec ses ailes légères, l'oiseau joyeux s'élance dans l'atmosphère empourprée, et son hymne qui te loue, résonne dans les nuages d'or. La clarté du matin grandit, brille au loin,

[1] Traduit de Baggesen.

et la rosée étincelante, et la fleur qui sourit, et le vent qui vole, et le ruisseau qui court se tournent avec joie vers cette clarté.

Tu enlèves le voile de la nature, tu sèches les larmes de rosée qui humectent la face de la terre; ton ciel n'est plus obscurci. Le jour éblouissant s'avance dans tout son éclat, il enlace sa fiancée au visage rose, et toute la nature enchantée par cette lumière qui donne la vie s'écrie : C'est Dieu! c'est Dieu! c'est Dieu! Alleluia, nous existons! Alleluia, tu es, tu étais, tu seras notre Dieu!

J'ai entendu l'alouette chanter, la rose s'entr'ouvrait et le feuillage frémissait. Je regardais les rayons du matin, et mon cœur joyeux prenait son essor. Mais j'étais seul, et mon cœur regrettait quelque chose dans ce bonheur non partagé. Les roses brillantes fleurissaient sur mon chemin, mais elles ne me comprenaient pas.

Tu vis, ô Créateur, tu vis mes larmes couler, et tu m'envoyas la femme au doux sourire. Je m'assis en paix sur les racines du chêne, et je m'écriai : Dieu est bon.

Je vis tes astres lumineux briller sur la terre, je contemplai l'éclat du soleil, et ma pensée se perdit dans la profondeur des cieux. Mais j'étais seul, et mon âme éprouvait encore de la tristesse dans son bonheur. Plein de désirs, je m'avançais vers chaque arbre; mais quel arbre de la forêt pouvait me comprendre?

Tu vis, ô mon frère, tu vis les larmes dans mes yeux et un autre moi-même sortit de la forêt. Oh! Dieu est bon, s'écria-t-il; et je répondis : Dieu est bon! J'ai vu la pourpre brillante de l'orient et la lumière du jour; mais qu'est-ce que le sourire de l'aurore et le rayon

ardent du soleil? Qu'est-ce que la terre riante et le ciel élevé près de la pensée de l'homme et du sourire de la femme? Qu'est-ce que la splendeur des astres près du feu qui est dans notre cœur, près des joies de notre âme? O amour, nous existons! O amour, tu es, tu étais, tu seras notre bonheur!

Nous te louons, mon Dieu, nous te remercions dans la splendeur de la lumière, dans le calme paisible de la vie; nous reconnaissons ton signe, nous entendons ta parole, dans l'obscurité de la nuit, dans le sourd murmure de la terreur.

Ton trône s'obscurcit; le soleil se cache derrière des nuages épais; les sombres éléments sortent de l'abîme; les fondements de la terre tremblent; les vallées s'élèvent, et les montagnes tombent. Sa flamme dévastatrice s'étend sur les vagues; à travers les ruines, éclatent les lueurs de la tempête. Au milieu du tumulte, du fracas des montagnes qui s'écroulent, des rochers qui se brisent, le char de ta justice mystérieuse roule avec le bruit du tonnerre à travers le ciel.

Dieu juste! Dieu terrible! dans la poussière nous entendons ta parole.

Mais, lorsque tous les anges de la vie se cachent, lorsqu'à ton signe la mort quitte sa retraite, au moment suprême, tu es dans le dernier soupir du cœur qui se brise.

Oui, mon père, même dans l'affreuse terreur de la mort, le néant t'invoque dans sa poussière; le vermisseau dans son limon mettra son espérance en toi, comme le séraphin. Car, tu es éternellement bon, ô juge suprême! Tu as donné à notre cœur les ailes de l'amour; nous t'offrons le tribut de notre confiance, et tu te plais à le recevoir. Tu abaisses sur nous un regard pa-

ternel, quand nous nous en allons, comme des enfants, à travers le chemin de la vie. Par notre union ici-bas, tu nous donnes un avant-goût du bonheur des anges.

O Dieu! que l'œuvre de tes mains s'arrête; que les étoiles tombent; que le soleil disparaisse; que l'abîme des ténèbres s'ouvre de nouveau; quand le ciel, la mer, et tout s'anéantirait, tu serais éternellement le même. Dans les profondeurs de la nuit, de loin et de près, tu es; et la lumière, et la vie, et le bonheur sont éternellement là où tu es.

O ciel renfermé dans notre sein! ô amour! nous existons. Alleluia! tu es, tu étais, tu seras notre bonheur.

Saint! saint! saint! que toute la création se prosterne! Cieux, inclinez-vous! terre, agenouille-toi et prie! Loué soit l'éternel, le Tout-Puissant, le sage! Loué soit le saint, le juste, le bon! Alleluia! ô notre Créateur, notre juge, notre père, alleluia! C'est ce que soupirent les mélodies de la poussière, ce que chantent les astres lumineux, ce que les harmonies du ciel font entendre; alleluia, tu es! Et le bruit des vagues, et l'éclair, l'orage, le tonnerre répètent au monde: Tu es!

Toutes les myriades de l'univers te célèbrent dans l'harmonie des sphères, et nous te louons, toi, notre Créateur, notre juge, notre père.

Que le son de notre harpe résonne au loin, répété en chœur par des millions d'êtres! que tous les sons de la vie retentissent; que toute la nature ne soit qu'un chant! Mer, flamme, tempête et tonnerre, étoiles et soleil, levez-vous; que tout ce qui respire dans le monde rende hommage à Dieu.

Alleluia! nous existons. Alleluia! tu es, tu étais, tu seras notre Dieu.

UFFE-LE-TACITURNE.

Traduit d'Oehlenschlæger, le poète le plus illustre et le plus fécond du Danemark, célèbre surtout par l'habileté avec laquelle il a fait revivre dans plusieurs de ses tragédies les anciennes traditions scandinaves, par son poème d'Aladdin, par son épopée mythologique des *Dieux du nord*. Il a lui-même traduit ses œuvres en allemand. Une de ses tragédies, dont Corrége est le principal personnage, a été traduite en français. Oehlenschlæger est né en 1779. Il est aujourd'hui professeur à l'université de Copenhague et conseiller d'État.

Vermund a les cheveux blancs; il est vieux, fatigué de ses nombreuses guerres; il est aveugle, et porte dans son royaume le manteau de pourpre. Les Scaldes font vibrer leur harpe devant lui, et lorsque, dans leurs chants, ils parlent des jours passés, le souvenir revit dans le cœur du vieillard, et son œil revoit ce qu'il a vu autrefois.

Le roi de Saxe, orgueilleux et rusé, envoie à Vermund un messager pour lui demander si celui qui est aveugle peut régner. Un héraut entre dans la salle, s'avance devant le trône sur lequel le roi est assis avec son sceptre et son diadème, la tête appuyée sur sa main.

« Salut à toi, vieux roi de Danemark! Sverting m'en-» voie dans ta demeure. Te voilà assis en silence, sans » glaive sur le flanc. Est-il convenable qu'un vieillard

» débile s'affaisse et soupire sous le fardeau de la cou-
» ronne? Un roi peut-il n'être roi que de nom?

» Mon maître demande que tu quittes à l'instant le
» trône, comme il convient à un vieillard qui en a joui
» autant que toi; ou que ton fils marche contre le sien
» et que la couronne appartienne à celui qui rempor-
» tera la victoire. »

Le fils de Vermund s'appelle Uffe; il est muet; c'est une grande douleur pour son père. Il reste sans mouvement, les bras croisés dans l'ombre. Sa main est forte, mais jamais elle n'a porté l'épée pour l'honneur du pays.

« Faut-il donc, s'écrie Vermund en fondant en lar-
» mes, faut-il que j'entende de telles paroles! Jadis,
» j'ai marché vaillamment au combat. La lumière a été
» ravie à mes yeux et la force à mes membres. Faible
» et débile, il faut que je supporte l'orgueil de mes en-
» nemis.

» Le rusé Sverting sait bien que je suis sans défense;
» car mon fils est muet, c'est là mon malheur. Assiste-
» moi, Odin, du haut de ta demeure. J'irai moi-même
» sur le champ de bataille. Honte à celui qui cédera!
» Rapporte cette réponse à ton maître. »

« Seigneur, s'écrie le héraut, convient-il au puissant
» Sverting de frapper un vieillard aveugle et sans force?
» Une telle victoire serait trop facile. Envoie-nous ton
» héritier, fais qu'il engage la lutte, qu'il prenne l'épée,
» pour pouvoir prendre ensuite le sceptre. »

Tous les guerriers réunis autour du roi portent la main à leur large glaive et regardent en silence le fils de Vermund. « Odin protégeait jadis notre pays et sou-
» tenait glorieusement notre honneur. Ce malheureux
» enfant saura-t-il se défendre contre ses ennemis? »

Tandis que leurs regards s'arrêtent sur Uffe avec douleur, avec amertume et colère, tout à coup une teinte de pourpre colore son visage, ses lèvres s'ouvrent, et sa langue parle pour la première fois.

« Sverting expiera le dédain qu'il me montre. Son » fils ne rompra pas ma lance; mais s'il veut me réjouir » le cœur, qu'il fasse venir avec lui un guerrier redou- » table, et le sang de tous deux coulera. »

Les spectateurs sont stupéfaits d'admiration en entendant la voix du jeune homme. Dès sa première enfance, il n'avait pu prononcer un mot, et le voilà qui parle bravement et noblement pour son pays. Le Saxon rit avec dédain et se moque des paroles d'Uffe. Mais elles réjouissent la demeure du roi. Il veut combattre seul contre deux, lui que chaque guerrier fidèle regardait avec douleur; il est sorti de son sommeil, il défendra son roi.

Le héraut quitte avec sa suite le palais de Danemark. Le roi ne peut cacher sa joie. « Toi qui viens de mon- » trer ta bravoure, toi qui mets fin à la douleur de » Vermund, toi qui veux combattre seul contre deux, » mon scalde te chantera.

» Mon malheureux fils, muet de naissance, maltraité » par le sort et qui ne peut venger son père, vivra comme » il pourra. Mais toi, qui as répondu aux menaces de » Sverting, tu hériteras du trône de Vermund; tu por- » teras la couronne d'or et le manteau de pourpre. »

En entendant ainsi parler le roi, le cœur de chaque guerrier est vivement ému. « Hélas! le vieillard aveugle » ne sait pas ce qu'a fait son fils. Il croit que c'est un » autre qui a parlé : calmons la douleur paternelle, » calmons-la par une joyeuse parole de consolation. »

» Seigneur, s'écrient-ils, c'est votre propre enfant

» que vous venez d'entendre. Il a la force et il peut » parler, et l'honneur anime son âme. Il soutiendra les » droits de son père. C'est lui qui a prononcé les pa- » roles qui vous ont réjoui, et le feu qui luit dans ses » regards atteste qu'il saura tenir sa promesse. »

Le roi de Danemark pleure, ses genoux fléchissent, ses lèvres tremblent, il élève les mains et dit : « Ne » plaisantez pas. Si vous n'êtes point ligués cruellement » avec mes ennemis, amenez-le-moi, afin que je puisse » voir si ce que vous m'annoncez est vrai. »

Son fils est là debout fort et robuste, et sa voix résonne parmi les autres voix. Il s'avance au pied du trône. Le vieux roi pose la main sur son épaule, pleure et s'écrie : « Oui, c'est ma chair et mon sang. »

« Dis-moi donc, dis-moi pourquoi dès ton enfance » on t'a vu silencieux et muet, pourquoi as-tu vécu » ainsi? Pourquoi ta voix se fait-elle seulement entendre » à présent? »

« Mon père, répond le jeune homme, ce sont les » menaces de tes ennemis qui ont délié ma langue. » Tandis que tu portais avec force la couronne, à quoi » t'aurait servi ma voix? Mais maintenant elle doit sou- » tenir la main qui va saisir l'épée.

» O braves guerriers, apportez-moi une armure et » un bouclier; attachez à ma ceinture un glaive pesant. » La faim des corbeaux sera bientôt apaisée si Sver- » ting vient à moi. Ils connaîtront la colère d'Uffe; ils » se baigneront dans le sang de mon ennemi. »

« Mais pourquoi, dit le vieillard, as-tu dans la haute » salle appelé sans crainte au combat deux guerriers » saxons? Si le sang de tous deux ne coulait pas?..... » Hélas! mon fils, si tu devais être vaincu, j'en mour- » rais. »

« Il fallait laver l'affront qui nous a été fait ; il fallait » qu'un seul homme combattît bravement contre deux. » Uffe soutiendra ce combat, et notre honte sera ef- » facée. »

Dans la grande salle du roi on apporte une armure splendide, on la place sur sa poitrine, on l'agrafe sur ses épaules. Les anneaux se brisent, l'armure éclate. Le large sein du jeune héros ne peut être renfermé dans cette ceinture pesante.

On lui donne une nouvelle armure, une armure de fer ; mais quand Uffe fait un mouvement, elle se brise comme une feuille d'étain. Le roi entend ce bruit, et on lui dit ce qui est arrivé. Il envoie chercher pour son fils une nouvelle cuirasse.

Quand il voit que celle-là éclate aussi sur ses larges épaules, que nulle cotte d'armes n'est assez forte, et nul lien assez ferme, que son enfant ne peut porter une armure s'il veut faire un mouvement,

Le roi affligé appelle son écuyer et lui dit : « Va à » mon armoire, prends ma bonne cuirasse, mon cas- » que avec son feuillage de chêne et mon large bouclier. » Donne ces armes à ce robuste jeune homme, et si » elles se brisent, tout est perdu. »

L'écuyer sort, ouvre une caisse garnie de fer et aperçoit une armure brillante. Sur sa plaque d'or brillent de gros clous serrés l'un contre l'autre et d'épaisses écailles d'argent.

Au milieu elle était bombée, et on y voyait l'image d'Asathor assis sur son char et regardant la terre du haut des nuages ; son marteau à la main, sa forte ceinture sur les flancs, il encourage les héros qui s'élancent dans le tumulte du combat.

Par derrière elle était polie et luisante ; on n'y voyait

pas la moindre tache ni le moindre défaut; elle était faite pour un guerrier robuste et élancé, et on l'attachait sur les reins avec des agrafes ornées de pierres précieuses. C'était la richesse d'un maître puissant.

Le casque était en or, lourd et solide. A son sommet on voyait un feuillage de chêne; Yduna y montrait ses beaux fruits, ses fruits vivifiants, don d'immortalité, qui mûrissent dans les jardins des ases, et dont la saveur est douce comme le parfum.

Le bouclier était large, long, arrondi, façonné avec art, fait exprès pour un brave guerrier, affermi par des boutons de cuivre. L'épée, dont on n'avait jamais arrêté les coups, était enfermée dans un large fourreau, orné de peaux de zibeline.

Ces armes, qui avaient reposé long-temps dans une chambre obscure, brillaient enfin à la lumière du jour. Uffe les prend, et tous les spectateurs observent le mouvement du héros avec un sentiment de joie et de crainte.

Ils remarquent à leur satisfaction que les brillants cuissards d'argent sont pour lui assez larges. Il prend ensuite le casque qui s'adapte parfaitement à sa tête. Sous son cercle d'or tombent ses blancs cheveux. C'était très-beau à voir.

Mais quand il voulut revêtir la cuirasse étincelante, quand il essaya de l'agrafer, et qu'il souleva ses membres, elle était trop courte et trop étroite; elle se brise d'un côté et il la porte avec peine.

Le roi entend le bruit du fer qui se rompt, et un cri de douleur résonne dans la grande salle. Il n'y avait pas une meilleure cuirasse dans le royaume; c'était là le dernier essai. Personne ne savait quel parti prendre.

Uffe s'écrie : « Nulle crainte ne doit m'arrêter. Il faut » se fier à la fortune.

» Qu'on appelle le forgeron près de ses fourneaux ; » qu'il arrange sur son enclume cette armure, qu'il y » mette quelques clous et l'élargisse çà et là. Je m'en » irai ainsi combattre, ces légères armes ne me fati- » guent pas.

A peine a t-il prononcé ces paroles que le forgeron arrive avec son marteau et ses tenailles. Le fer résonne sur l'or, il frappe sur l'enclume, et chaque coup retentit sous la grande voûte du palais.

Quand il eut à grand'peine achevé son travail, le fils du roi s'écria : « Ne nous arrêtons pas à cette œuvre; » je me servirai avec adresse de mon bouclier. Mais » donne-moi un glaive qui fasse tomber mon ennemi. »

On lui apporte des épées superbes à lame acérée ; mais, quand il les brandit, elles se brisent dans sa main. Le roi n'en est pas affligé. Quand il apprend ce qui arrive, il tire son fils à l'écart et lui dit :

« Cher enfant, ne sois pas inquiet d'avoir vu ces épées » se rompre, tu en essaieras d'autres. J'en possède une » que l'on appelle Scrap, qui est enfouie dans les pro- » fondeurs de la terre, loin de la lumière du soleil. » Moi-même je l'ai cachée là, quand je suis devenu » faible, quand elle ne pouvait plus m'être d'aucune » utilité.

» La lame est grande et précieuse. Deux nains habiles » l'ont forgée sous la terre noire et me l'ont donnée » dans les montagnes lointaines. On n'en voit pas une » pareille dans les batailles. Je l'ai fait cacher dans les » entrailles de la terre ; des fleurs croissent sur ce tré- » sor. »

Le vieillard aveugle se fait conduire hors de son pa-

lais, dans un lieu où un arbre s'élève sur le gazon. « Cet arbre, dit-il en touchant du pied sa racine, a » été planté par moi. Là-dessous, mon fils, sont les » armes.

» Prends la bêche et creuse avec précaution, car » elle pourrait atteindre la lame de l'épée. » Uffe entr'ouvre le sol à la prière de son père; il l'entr'ouvre avec soin pour ne pas endommager ses armes.

Du sein de la terre il ne retire que du limon; il regarde, le roi attend; on ne voit point d'armes. Le vieillard se penche, creuse de nouveau, et voilà qu'un glaive rouillé paraît au milieu du sol.

Le roi pousse un cri de joie : « Maintenant, dit-il » en pressant son fils sur son sein, maintenant tu as des » armes pour combattre tes ennemis. »

Uffe ne se soucie guère d'employer cette épée dans le combat. Il veut cependant l'éprouver pour ne pas anéantir le dernier espoir du vieillard.

Il a peur que la lame de ce glaive ne se brise dans une lutte violente; il veut essayer sa force sur l'arbre qui était là étendant ses rameaux vers le ciel.

Quand le roi apprend l'intention de son fils, il dit : — Quel malheur si cette épée se brisait à ma honte! Jadis elle était forte. Je ne crois pas que sa lame ait perdu de sa valeur, que la terre l'ait altérée.

Fais donc ton épreuve, tente le sort! Si ce glaive se brise, mon dernier espoir s'enfuit comme la fumée. Mais elle tombera, je suis sûr, comme un épervier ardent sur sa proie, et portera malheur à ceux sur qui elle frappera.

Le jeune homme s'arrête pensif. Il faut qu'il verse le sang avec une armure courte et brisée, avec un glaive rompu et rouillé. Cependant le courage n'abandonne pas

le héros; l'alouette chante gaiement, et le prince marche avec résolution près de son père.

L'armée est appelée à combattre contre Sverting, à juger par le sort des batailles. Le cor résonne, les troupes sont réunies près du large fleuve, et de l'autre côté on aperçoit les héros de Sverting.

Au milieu du fleuve s'élève une île isolée; ni femme, ni fille n'y met jamais le pied. C'est là que le glaive décide du destin des hommes, c'est là que les combattants expirent.

Avec son vieux père, Uffe s'avance joyeusement sur cette île, l'armure sur le sein, l'épée au côté. Il a juré la mort des Saxons, et c'est là, sur ce sol entouré par les eaux, que ses adversaires doivent l'attaquer.

Le cœur du vieux Vermund est plein d'anxiété. — Mon fils ne sait pas se servir des armes. S'il tombe, hélas! s'il baigne cette terre de son sang, si j'apprends qu'il meurt, je me précipite dans les vagues.

Le glaive est tiré joyeusement du fourreau. On trace un cercle sur la terre, c'est là que les guerriers doivent combattre. L'ardeur de la jeunesse ranime l'âme du vieillard; le fleuve gronde autour de lui.

Calme et silencieux, Uffe s'avance avec sa force contre les Saxons emportés. Tous deux sont forts et audacieux. Ils se précipitent avec ardeur sur lui, et son œil étincelle; et comme il ne connaît pas la force de son épée, il se sert de son bouclier.

Le roi entend les coups de l'ennemi qui retentissent sur les armes de son fils et sur les rudes anneaux de son bouclier. Il jette, dans son anxiété, un soupir de douleur; il rapproche son siége de la rive sauvage du fleuve et détache sa couronne brillante.

Cependant Uffe, ayant remarqué dans la lutte la force

de son glaive, frappe vaillamment, renverse un de ses adversaires comme un roseau et lui passe son épée à travers le corps.

Vermund, qui était près de là, l'oreille attentive, entend la lutte des guerriers et s'écrie : — J'ai reconnu le son de mon glaive, le peuple applaudit à l'héroïsme de mon fils. Le vieillard se rapproche des combattants et se sent joyeux de vivre.

Le fils de Sverting s'élance avec ardeur dans l'arène pour venger la mort subite de son ami. Le glaive d'Uffe s'appesantit sur son casque, traverse son corps et tombe dans son sang.

Vermund, le visage tourné vers la lice, s'écrie : — J'ai entendu de nouveau le bruit de mon épée. Faut-il sourire, faut-il pleurer? Un héraut s'avance près du roi et chante ce vers joyeux : « Nos deux ennemis sont couchés l'un sur l'autre. » Alors le vieillard pleura de bonheur.

Le bruit des armes retentit dans le camp de Vermund ; les Saxons s'éloignent avec douleur ; les Danois marchent victorieux. Le large front du prince est délivré de son casque, et il le rafraîchit avec une couronne de chêne qu'une jeune fille lui présente.

Les Danois retournent gaiement au palais ; la harpe des scaldes célèbre leur triomphe. Personne ne regrette plus le roi Atisle. Les derniers jours de Vermund furent heureux. Uffe devint un guerrier redoutable ; et comme il avait accompli modestement son œuvre, on l'appela Uffe-le-Taciturne.

TRISTESSE D'HIVER [1].

La lune pâle luit sur la neige ; la nuit est claire et froide ; la norne, debout près du berceau, inscrit des paroles magiques aux pieds de l'enfant.

« Tout ce que tu tenteras et tout ce que tu feras est déjà d'avance arrêté, et les années que tu vivras sont marquées sur ton front. »

Elle dit et s'évanouit. Personne ne sait si elle a dit vrai. La lune pâle luit sur la neige ; quel œil peut lire dans la nuit ?

[1] Traduit d'Oehlenschlæger, ainsi que les quatre chants qui suivent.

CONSOLATION D'ÉTÉ.

Le soleil est pur et brillant, la plaine est verte et fleurie. Balder, debout sous le chêne, soutient le courage du jeune homme.

— Que les paroles de la norne ne t'inquiètent pas. Poursuis ta route avec honneur, le cœur droit, l'esprit résolu; ta destinée est dans tes mains.

Il dit et s'évanouit; mais sa parole consolante est vraie. Que le destin répande la joie ou l'affliction, la volonté est dans mon cœur.

LA NAISSANCE DU CHRIST.

Chaque printemps, quand les nuages fuient, le petit enfant Jésus naît de nouveau. L'ange qui apparaît dans l'air, sur les champs, sur les eaux, c'est notre Sauveur, c'est lui-même. Voilà pourquoi la nature se réjouit, se fait belle et se couvre de verdure, emblème d'espérance.

Au milieu de la nuit, les anges chantent dans la vallée pour les jeunes et innocents bergers qui contemplent les étoiles brillantes. Ils voltigent et planent à la clarté de la lune, et disent : « Aujourd'hui, le Sauveur est né du printemps, du sein de Marie. »

La rosée la plus pure est sa seule boisson. Vers le ciel il élève son regard bleu, vers le ciel il élève ses mains enfantines, et il est uni à la terre par des liens de roses. Son haleine est le zéphyr, son berceau le gazon, son œil l'azur du ciel.

— O bergers! allez à Bethléem, tâchez d'émouvoir les êtres froids et endurcis, dites-leur de venir dans la vallée afin de contempler l'enfant sur sa couche de paille, afin que son sourire et sa voix ramènent vers le ciel leurs terrestres pensées.

Les anges s'envolent vers leur patrie céleste, les bergers vont à Bethléem et racontent ce qui se passe dans la vallée, et on tourne leurs paroles en dérision. Ils redescendent dans la vallée, s'agenouillent devant l'enfant et croient en Dieu.

L'étoile brille à la surface du ciel; elle brille aux yeux des rois de l'Orient; les astres s'avancent en chœur, se penchent doucement vers la terre et bénissent le saint nom du Sauveur, qui repose dans les bras de sa mère.

Du sein de la terre, pareils à des fleurs de pourpre et d'or, s'élèvent de beaux enfants, candides et riants, qui montent dans les airs et descendent, et portent des vases dorés d'où s'exhale l'odorant parfum de la myrrhe.

LE TAMBOUR SUR MER.

Voici le plus beau jour d'été, un jour sans bruit et sans orage; mais si mon oreille ne me trompe, j'entends sur les vagues le son plaintif d'un tambour.

Un bateau nous suit; il vogue, il fuit, il flotte comme une mouette qui voltige. Il n'a ni pavillon, ni flamme; il ne porte point dans ce jour riant la couleur rouge de Dannebrog.

Un homme est là, les cheveux en désordre, qui frappe du tambour; sa barbe est longue, son visage est pâle; il élève les baguettes en l'air, et quand elles retombent, elles rendent un son triste pareil au bruit du vent.

Un son pareil au fracas de l'orage lorsque le navire tombe sans espoir sur les vagues écumeuses dans l'obscurité de la nuit, ou lorsque l'incendie éclate au loin, ou lorsque les trolles de mer font entendre leur voix.

Deux enfants sont assis près de la rame et de la voile, et gouvernent avec prudence la barque sur l'eau; car le vieillard, désespéré, les cheveux flottants, agite les baguettes de son tambour plaintif et ne pense point à son bateau.

Quel est cet homme? un malheureux qui, en perdant son fils, a perdu la raison. Son fils a été noyé dans les vagues de la mer, et dès ce moment le pauvre père subit un sort cruel.

A peine la lumière du jour brille-t-elle à l'horizon,

qu'il prend son tambour et va sur la mer sombre. Les enfants qui gouvernent le bateau sont les frères de celui qui n'est plus ; ils ne quittent pas leur père.

« Le voilà ! Écoute, mon fils, sors des vagues qui t'ont enseveli. Je me ris de l'orage qui t'a renversé. Viens, nage de ce côté, laisse-moi te reprendre ; montre-moi ta tête avec tes blonds cheveux.

» Je te mettrai dans mon bateau, et si tu es mort, tu seras enterré. On dort mieux dans le cimetière, sous les fleurs et les arbres qui reverdissent au printemps, que dans les vagues de la mer. »

Ainsi résonne la voix du vieillard, et son regard est effaré ; et pourtant il regarde avec douceur ses enfants pâles. Le tambour rend un son lugubre, et comme une tache dans ce beau jour d'été, la sombre barque disparaît.

AGNETE.

Agnete est assise toute seule sur le bord de la mer, et les vagues tombent mollement sur le rivage.

Tout à coup l'onde écume, se soulève, et le trolle de mer apparaît.

Il porte une cuirasse d'écaille qui reluit au soleil comme de l'argent.

Il a pour lance une rame, et son bouclier est fait avec une écaille de tortue.

Une coquille d'escargot lui sert de casque; ses cheveux sont verts comme les roseaux, et sa voix ressemble au chant de la mouette.

— Oh! dis-moi, s'écrie la jeune fille, dis-moi, homme de mer, quand viendra le beau jeune homme qui doit me prendre pour fiancée?

— Écoute, Agnete, répond le trolle de mer, c'est moi qu'il faut prendre pour ton fiancé.

J'ai dans la mer un grand palais dont les murailles sont de cristal.

A mon service, j'ai sept cents jeunes filles moitié femme, moitié poisson.

Je te donnerai un traîneau en nacre de perles, et le phoque t'emportera avec la rapidité du renne sur l'espace des eaux.

Dans ma retraite tapissée de verdure, de grandes

fleurs s'élèvent au milieu de l'onde comme celles de la terre sous le ciel bleu.

— Si ce que tu dis est vrai, répond Agnete, si ce que tu dis est vrai, je te prends pour mon fiancé.

Agnete s'élance dans les vagues; l'homme de mer lui attache un lien de roseau au pied et l'emmène avec lui.

Elle vécut avec lui huit années et enfanta sept fils.

Un jour, elle était assise sous sa tente de verdure; elle entend la vibration des cloches qui sonnent sur la terre.

Elle s'approche de son mari et lui dit : — Permets-moi d'aller à l'église et de communier.

— Oui, lui dit-il, Agnete, j'y consens. Dans vingt-quatre heures tu pourras partir.

Agnete embrasse cordialement ses fils et leur souhaite mille fois bonne nuit.

Mais les aînés pleurent en la voyant partir, et les petits pleurent dans leur berceau.

Agnete monte à la surface de l'onde. Depuis huit ans elle n'avait pas vu le soleil.

Elle s'en va auprès de ses amies; mais ses amies lui disent : — Vilain trolle, nous ne te reconnaissons plus.

Elle entre dans l'église au moment où les cloches sonnent; mais toutes les images des saints se tournent contre la muraille.

Le soir, quand l'obscurité enveloppe la terre, elle retourne sur le rivage.

Elle joint les mains, la malheureuse, et s'écrie : — Que Dieu ait pitié de moi et me rappelle bientôt à lui!

Elle tombe sur le gazon au milieu des tiges de violette. Le pinson chante sur les rameaux verts, et dit : — Tu vas mourir, Agnete, je le sais.

A l'heure où le soleil abandonne l'horizon, elle sent son cœur frémir, elle ferme sa paupière.

Les vagues s'approchent en gémissant et emportent son corps au fond de l'abîme.

Elle resta trois jours au sein de la mer, puis elle reparut à la surface de l'eau.

Un enfant qui gardait les chèvres trouva un matin le corps d'Agnete au bord de la grève.

Elle fut enterrée dans le sable derrière un roc couvert de mousse qui la protége.

Chaque matin et chaque soir ce roc est humide. Les enfants du pays disent que le trolle de mer y vient pleurer.

LE CRÉPUSCULE DU SOIR.

Traduit d'Andersen, né en 1805 à Odense, dans l'île de Fionie, auteur d'un volume de poésies lyriques simples et gracieuses, de deux drames et de plusieurs romans.

Voyez, le soir est si calme et le ciel est si bleu ! les oiseaux et les fleurs s'endorment à présent. Ils frissonnent et rêvent, ne troublons pas leur joie. Il y a un monde tout entier dans la plus petite poitrine. L'alouette s'élance en rêve dans l'air pur et frais, et ce que chaque fleur éprouve, elle l'exhale dans son parfum. Le monde vaste et varié, et tous les petits mondes qui le renferment, et le ciel et l'espace sont dans mon cœur. Des larmes coulent de mes yeux, et pourtant je suis ivre de joie. Dans mon transport heureux, je voudrais presser chaque créature sur mon cœur. Voilà que les étoiles brillent, le jour s'efface et disparaît. Dormez, rêvez, petits oiseaux; rêvez, petites fleurs, mon cœur est calme et le ciel est bleu.

LE SOLDAT.

Le bruit des tambours voilés résonne. Hélas ! quand serons-nous au lieu où il reposera dans son cercueil ? Il me semble que mon cœur va se briser.

Je n'avais dans le monde qu'un ami, et c'est lui que l'on mène à la mort avec des armes brillantes à travers la rue ! Et moi, je suis de ceux qui le conduisent !

Pour la dernière fois il regarde le soleil de Dieu. Il est sur la place fatale, on lui bande les yeux. Seigneur, prends pitié de son âme.

Neuf hommes dirigent leurs armes contre lui. Il y en a huit qui tirent à côté, la douleur fait trembler leurs mains ; moi seul je l'ai atteint juste au milieu du cœur.

NORVÉGE.

CHANT NATIONAL DE NORVÉGE.

Enfants du vieux et noble royaume de Norvége, faites résonner la harpe solennelle ; chantez, par vos mâles et puissants accords, chantez la patrie. Les esprits glorieux de nos pères s'éveillent chaque fois que nous prononçons le nom de notre patrie ; et notre œil étincelle, et notre cœur tressaille à ce nom chéri, à ce nom sacré.

Quand la pensée s'en va vers les temps qui ne sont plus, elle voit briller la gloire de notre pays. Les guerriers s'avancent sur les montagnes du Dovre ; ils marchent au combat comme à une fête. Des troupes vaillantes traversent les flots ; les navires de Norvége abordent sur les côtes lointaines, et dans le pays il reste assez de combattants pour défendre avec bravoure l'héritage de la liberté.

Tandis que les héros, avec leur armure d'acier, exercent leurs forces et luttent avec ardeur, les scaldes et les historiens étudient la science et gravent leurs chants sublimes. Les rois généreux accomplissent avec sagesse leur sainte mission ; à travers la nuit des siècles, leurs boucliers brillent à nos yeux d'un éclat sans tache.

Temps glorieux, tu n'es plus; mais la sainte flamme existe dans le cœur des hommes du Nord. Leur force est la même, et ils ont le même sentiment d'honneur et de liberté. Quand ils chantent les hauts faits de la Norvége, leur âme est pleine de joie et d'orgueil, et les doux rivages des contrées du Sud ne sont rien pour eux auprès des plages glaciales de la Norvége.

Dans les vallées du Nord s'élève le temple de la liberté. Libre est notre pensée, libres notre parole et notre action. L'oiseau de la forêt, les flots de la mer ne sont pas plus libres que l'homme de la Norvége. Il n'obéit qu'aux lois qu'il s'est données, il est fidèle à son roi et à sa patrie.

Terre chérie, montagnes escarpées où flotte le nuage; vallées fécondes, riches plages de la mer, nous vous jurons amour et fidélité. A ton appel, ô ma patrie! nous verserions pour toi notre sang avec bonheur. Sois à jamais notre demeure bien-aimée, libre comme l'onde qui gémit au pied de tes rocs, et que ta renommée et ta prospérité grandissent tant que les vagues entoureront ton rivage!

LA MORT DE SINCLAIR.

En 1611, la guerre ayant éclaté entre la Suède et le Danemark, Gustave-Adolphe envoya un de ses officiers en Écosse pour recruter des troupes. Il revint avec un corps d'armée qu'il conduisit à Stockholm, et laissa derrière lui un autre corps de neuf cents hommes commandé par le colonel Sainclair, qui devait se joindre aux Suédois que Gustave-Adolphe avait promis d'envoyer. Sinclair débarqua sur la côte de Romsdal, et traversa paisiblement cette province; mais quand on apprit son arrivée dans le Guldbrandsdal, les habitants de plusieurs paroisses se réunirent au sommet des montagnes pour lui fermer le chemin. On fit passer de l'autre côté du fleuve un homme monté sur un cheval blanc qui devait suivre la marche des Écossais et se trouver toujours en face d'eux, afin qu'en jetant les yeux sur lui les Norvégiens postés sur la montagne pussent voir où étaient leurs ennemis. On envoya aussi de l'autre côté du fleuve une jeune fille qui, en faisant retentir au loin son cornet rustique, attira sur elle l'attention de Sinclair et de ses soldats. Un guide dévoué au parti norvégien conduisit les malheureux par la route la plus étroite et la plus escarpée. Au moment où il parvint au pied d'une des sommités du Kringlen, le paysan s'arrêta, les Norvégiens firent rouler des masses de pierre et des blocs de sapins sur les Écossais; puis, se précipitant au bas de la montagne, ils les attaquèrent avec impétuosité et les défirent complétement. Sinclair fut tué et enterré entre Quam et Vig, au pied d'une croix sur laquelle un habitant d'un gaard voisin a fait placer une inscription. A l'endroit où fut livrée la bataille on a mis aussi une inscription qui serait plus intéressante si elle était moins fastueuse.

Sinclair traverse la mer salée et s'avance vers la Norvége. Entre les rochers de Guldbrand il a trouvé son tombeau; son front a été ensanglanté.

Sinclair traverse les vagues bleues; il est à la solde de la Suède. Que Dieu te garde! tu tomberas dans la poussière devant les Norvégiens.

La lune pâle brille dans la nuit, les vagues de la mer murmurent; une sorcière des eaux se lève sur l'onde, et prédit à Sinclair de tristes choses.

— Retourne en arrière, chevalier écossais, il y va de ta jeune vie. Si tu entres en Norvége, je te le dis en vérité, tu n'en sortiras pas.

— Triste est ton chant, sorcière envenimée, tu prédis toujours le malheur. Si je te tiens une fois en ma puissance, je te ferai hacher en morceaux.

Il navigue deux jours, et puis trois, avec les troupes qu'il a prises à sa solde; le quatrième jour, je vous le dis, il aperçoit la Norvége.

Il aborde en ennemi sur les côtes de Romsdal, suivi de quatorze cents hommes qui avaient tous de mauvais desseins.

Partout où ils passent, ils pillent et brûlent, ils tourmentent le peuple. La faiblesse du vieillard ne les émeut pas, et ils se moquent de la veuve en pleurs.

L'enfant qui doucement sourit est tué dans les bras de sa mère. Le bruit de ces cruautés se répand dans le pays.

Le message de guerre court d'une habitation à l'autre. Les fils de la Norvége ne se cachent pas; Sinclair devait les voir.

— Nos soldats servent dans l'armée du roi; il faut que nous défendions nous-mêmes la contrée. Honte au lâche qui voudrait maintenant épargner son sang!

Les paysans de Vaage, de Lessoe, se rassemblent avec la hache sur l'épaule; ils voulaient dire deux mots à l'Écossais.

Un sentier serpente le long du Kringlen ; au pied de la montagne coule le Lougen ; c'est là que les ennemis tomberont.

L'arquebuse n'est plus suspendue à la muraille ; le chasseur endurci s'avance, le nek agite sa barbe humide et attend avec impatience sa proie.

Le premier coup atteint Sinclair. Il pousse un gémissement et rend l'âme. Chaque Écossais s'écrie en le voyant tomber : — Que Dieu nous sauve du péril !

— En avant, paysans ! en avant, hommes de la Norvége ! frappez ! tuez ! Alors chaque Écossais aurait voulu être dans son pays ; ils ne se sentaient pas le cœur gai.

Le Kringlen est jonché de cadavres ; les corbeaux ont de quoi manger ; les jeunes filles d'Écosse pleurent sur ceux qui sont morts.

Nul homme d'Écosse ne s'en retourna dans son pays pour raconter la bataille à ses compatriotes, pour leur dire combien il est dangereux d'attaquer ceux qui demeurent dans les montagnes de la Norvége.

A la place où le combat fut livré, s'élève une colonne à laquelle les ennemis de notre pays doivent croire. Malheur aux Norvégiens dont le cœur ne s'enflamme pas chaque fois qu'ils la regardent !

SUÈDE.

NOSTALGIE.

Traduit de Wallin, né dans la province de Dalécarlie en 1779, prêtre d'une paroisse de Stockholm en 1821, archevêque d'Upsal en 1836, mort en 1838. On a de lui un livre de psaumes et un volume de poésies lyriques d'une nature grave et très-élevée.

Où s'en va le soupir de mon sein agité? Oh! mon cœur, où s'en va ta voix suppliante? Étranger sur le rivage désert, je sens en moi un désir, un désir si ardent! Je voudrais m'en aller au delà des mers, dans le monde inconnu.

J'ai marché assez long-temps par la voie de l'expérience, par la bonne et par la mauvaise. Je sais comme les jours s'écoulent, pareils à des vagues qui se suivent l'une l'autre et meurent sur la grève avec un son lourd et uniforme.

J'ai entendu le cri de la joie et le cri de la douleur avec toutes les vieilles accentuations que chacun connaît. Leur voix est la même. Elle n'offre que des variations arrangées par les hommes, comme un passe-temps.

En été, la terre reprend sa parure de fiancée; en hiver, elle se revêt d'un voile de deuil. C'est ce qu'elle a fait auparavant, c'est ce qu'elle fait encore. En automne, elle pleure; au printemps, elle essuie ses larmes avec une joie d'enfant.

La paix et la guerre traversent tour à tour cette terre tremblante. Les sages ont parlé en termes pompeux de liberté, de vertu et d'âge d'or. Ils ont apporté leur flambeau devant les rois, qui, dans une heure de fatigue, ont signé une paix éternelle.

Ce qu'ils ont dit autrefois, ils le disent aujourd'hui; ce qu'ils ont juré, ils le jurent encore. Pendant ce temps, la terre continue à rouler, et l'âge d'or et la paix éternelle ne peuvent poser un pied ferme sur ce sol mouvant.

Je vois comme les saisons se succèdent sur ce globe. Mais je ne vois rien de nouveau sous le soleil. Sous cent formes différentes, ce qu'on observe ici est toujours la même chose. La surface de la terre varie, mais la terre tournè comme de coutume sur son axe.

Je sais comment les habitants de cette île du monde naissent, et comment ils meurent, et comment ils s'agitent, pareils aux moucherons qui voltigent aux rayons du soleil, jusqu'à ce que la nuit mette fin à leurs alliances, à leurs combats.

Jusqu'à présent, mes années ne sont pas nombreuses. Je suis loin encore de l'âge de mes pères. Mais j'ai vu à satiété ce qui se passe dans le monde. Il reste ce qu'il a été. Voilà ce que l'expérience m'a démontré. Voilà ce que j'ai compris.

A présent, je dépose mon bâton de pèlerin. Je porte mes regards vers cet océan paisible et parsemé d'étoiles. Je ne peux cesser de vous contempler, îles brillantes,

vous qui gardez encore l'azur du jour quand le jour nous a quittés.

Oh ! laissez-moi suivre le flambeau que vous montrez à mes yeux. Rien ne m'attire plus dans ce monde que je connais ; sur ce sol orageux je ne respire pas en liberté, et je sens en moi un désir ardent. Je voudrais m'en aller au delà des mers dans un monde inconnu.

LE VIKING.

Traduit de Geiier, né dans la province de Wermelande en 1783, professeur d'histoire à l'université d'Upsal en 1827, poète, musicien, publiciste, érudit profond, historien éloquent, l'un des hommes les plus distingués et les plus illustres de la Scandinavie.

J'avais quinze ans. La cabane que j'habitais avec ma mère me parut étroite. Je gardais mes chèvres tout le jour. Le temps me parut long. Mon esprit changea et mes idées aussi. Je rêvais, je pensais à je ne sais quoi. Mais je n'étais plus, comme autrefois, joyeux dans la forêt.

Je m'élançais avec impétuosité au sommet des montagnes. Je regardais vers le vaste Océan, et il me semblait entendre les vagues chanter un chant si doux ! Les vagues qui se précipitent dans la mer écumante viennent d'une terre lointaine. Aucune chaîne ne les retient. Elles ne connaissent aucun lien.

Un matin, debout sur la rive, j'aperçus un vaisseau. Il s'élança dans la baie comme une flèche. Mon âme tressaillit. Ma pensée s'enflamma. Je savais d'où venait ma fatigue. Je quittai ma mère et mes chèvres, et le Viking m'emporta sur son vaisseau à travers l'Océan.

Le vent soufflait avec force dans les voiles, et nous fuyions sur le dos des vagues. La pointe des montagnes

s'efface dans une teinte bleuâtre ; moi, je me sens le cœur si joyeux, si ferme ! Je porte dans ma main l'épée rouillée de mon père, et je jure de conquérir un royaume.

A seize ans, je tuai le Viking qui m'appelait homme imberbe et sans force. Je devins roi de la mer. Je m'élançai sur les vagues au milieu des combats sanglants. Je descendis à terre. Je pris des forteresses, des châteaux, et mes compagnons et moi, nous tirâmes les dépouilles au sort.

Dans notre corne, nous buvions le mioed à longs traits sur les flots orageux. Du sein des vagues, nous régnions sur chaque côte. Je me choisis une jeune fille dans le pays de Galles. Elle pleura trois jours ; puis elle se consola, et notre mariage fut célébré joyeusement sur la mer.

Une fois aussi j'eus des terres, des bourgades. Je vidai ma coupe sous leur toit enfumé. Je gouvernai les riches et le peuple. Je dormis sous un verrou entre des murailles. C'était pendant l'hiver. Le temps me parut long, et, quoique je fusse roi, la terre me semblait étroite quand je songeais à l'Océan.

Je ne faisais rien. Mais si l'on me parlait d'un homme sans appui, jusqu'à ce que l'eusse secouru, je n'avais plus de repos. Il fallait que je fusse comme un rempart autour de la demeure du paysan, comme une serrure sur le sac du mendiant. J'étais las des amendes, des vols et des meurtres, et je me disais : Que ne suis-je loin d'ici sur la mer !

Ainsi je disais, et le long hiver passa. L'anémone reparut sur le rivage. Les vagues chantèrent leur chant de joie, et ce chant disait : A la mer ! à la mer ! La brise du printemps souffla sur la colline, dans la vallée,

et les torrents affranchis se précipitèrent dans l'Océan.

Alors je repris mon existence d'autrefois. Je me laissai entraîner par le bruit des vagues. Je dispersai mon or dans les villes, sur le sol. Je jetai ma couronne par terre; et, pauvre comme auparavant, avec mon navire et mon épée, je m'en allai au-devant du but inconnu.

Libres comme le vent, nous courions au loin avec joie sur les flots écumeux. En abordant aux côtes étrangères, nous trouvions des hommes qui vivaient et mouraient à la même place, uniquement préoccupés du soin de s'établir dans une demeure. De tels soucis n'atteignent point le Viking sur mer.

Au milieu des combattants, j'allai de nouveau épier l'approche du navire dans un azur lointain. Si c'était un vaisseau de Viking, le sang devait couler; si c'était un vaisseau de marchand, il pouvait s'éloigner. Mais la victoire sanglante est digne du brave, et pour le Viking les liens de l'amitié se nouent avec l'épée.

Si dans le jour je restais debout sur mon vaisseau, tout mon avenir, tout le temps que je devais passer sur les vagues orageuses, me semblait aussi calme que le cygne sur un lac limpide. Tout ce que je rencontrais sur ma route était à moi, et mon esprit était libre comme l'espace sans bornes.

Mais si c'était la nuit, au milieu du murmure des vagues solitaires, j'entendais les nornes tourner leurs fuseaux dans l'orage, au bord de l'abîme, capricieuses comme les vagues et la destinée des hommes. Le mieux est de se tenir préparé à celle que la mer nous garde.

J'ai vingt ans. La mort viendra bientôt. La mer a soif de mon sang. Elle le connaît; elle l'a bu tout chaud à la suite des combats. Bientôt ce cœur ardent, qui bat

encore si vite, dormira dans le froid tombeau des vagues.

Pourtant je ne regrette pas d'avoir si peu vécu. Ma vie fut courte, mais bien remplie. On n'arrive pas par un seul chemin à la salle des dieux, et le meilleur est d'y arriver promptement. La mer chante mon chant de mort. J'ai vécu sur les ondes; je serai enseveli dans les ondes.

Ainsi, jeté par un naufrage sur l'écueil isolé, le Viking chantait au sein des flots orageux. La mer l'entraîne dans ses abîmes; les vagues reprennent leur murmure accoutumé; le vent change sa course capricieuse. Mais la mémoire du Viking est restée.

LA FACE DE L'HOMME.

The human face divine.
MILTON.

Traduit de Franzen, né à Uleaborg, en Finlande, en 1772, évêque de Hernœsand en 1821, auteur de plusieurs grands poèmes et d'un recueil de poésies lyriques plein de grâce et de sensibilité. Nous avons essayé, dans notre Histoire de la littérature scandinave, de raconter la vie et de caractériser les œuvres de tous ces poètes.

Déjà le sixième jour du temps déployait son manteau de pourpre sur les hautes forêts de cèdres; le papillon aux ailes d'or voltigeait sur le ruisseau et se reposait avec amour sur les branches de rosier.

La perle brillait dans le miroir de l'onde, le cygne étendait son aile blanche sous les rameaux touffus, les grappes de raisin se coloraient au soleil; innocente et tendre, la colombe jouait dans les bosquets d'Eden.

La plus grande beauté manquait encore à la nature, la couronne manquait à la création. Il fallait que l'homme sortît du limon, élevât son visage sur la terre et ses regards vers le ciel.

La lumière ne couvrait plus la neige des montagnes, l'aurore du matin s'obscurcissait derrière les coteaux, l'étoile qui apparaissait si belle à la face du firmament ne voulait plus rester sur la terre.

Les animaux se courbent en gémissant devant les re-

gards qui s'élèvent de la poussière. Là où manquaient la joie et l'amour, là un immortel espoir se montre dans les larmes de la douleur.

Le chœur des anges s'arrête surpris. Il voit ceux qui parlent et regarde le créateur. Le créateur met le sceau à son œuvre, se mire dans son image et sourit.

Vous qui dites qu'il n'y a point d'âme dans la nature, que tout est poussière et rien de plus, insensés ! penchez-vous sur la source d'eau, regardez votre visage et cachez votre rougeur.

Voyez le front du vieillard, expression de la vérité, qui traverse les siècles ; voyez le regard du héros, l'étincelle, indice d'une noble pensée qui donne les lois au monde.

Voyez le doux et pur visage de la jeune fille avec ses couleurs roses ; voyez ses yeux tendres et brillants, ses noires boucles de cheveux déroulées au vent.

Suivez-la quand elle s'en va discrètement mêler sa voix plaintive à la voix de la douleur. Voyez, comme à travers les larmes qui voilent ses yeux, son âme s'élève avec consolation.

Éclair du ciel dans la nature, puissance angélique parmi les animaux, face de l'homme, n'es-tu qu'un indice de mortalité ? Ne souriras-tu pas un jour dans l'éternité ?

Oh ! oui, les anges seront émus en voyant apparaître Selma, en entendant sa voix parmi eux. Je te reverrai, Selma, dans les régions heureuses, dans l'enceinte du ciel.

LES OISEAUX DE PASSAGE.

Traduit de Stagnelius, né en 1793, employé à la chancellerie de Stockholm en 1815, mort en 1823, poète éminent, mais triste et maladif, auteur de plusieurs drames étranges et d'un recueil de poésies lyriques qui accusent tout à la fois une vive et brillante imagination, une sensibilité profonde et une amère douleur.

Voyez les oiseaux qui s'envolent, ils quittent en soupirant les contrées du Nord ; ils s'en vont vers les rives étrangères, et leur chant plaintif se mêle au murmure du vent. — Où nous envoies-tu, ô Dieu ? s'écrient-ils ; sur quel bord nous appelle ton message ?

Nous quittons avec inquiétude la terre scandinave. Là nous avions grandi, là nous étions heureux ; sous les tilleuls en fleurs nous avions construit notre nid. Le vent nous berçait sur les rameaux parfumés. A présent, il faut que nous nous en allions dans les lieux inconnus.

Dans les forêts, la nuit était si belle avec sa couronne de roses, avec ses cheveux d'or ! Nous ne pouvions dormir, tant elle était belle. Nous nous assoupissions seulement dans nos voluptés jusqu'à ce que le matin vînt nous réveiller du haut de son char étincelant.

L'arbre vert étendait au large ses rameaux, versant sur les frais gazons, sur la rose tremblante, les gouttes de rosée qui brillaient comme des perles. Maintenant, le chêne est dépouillé de son feuillage, la rose est flétrie. Le bruit de la tempête a remplacé le souffle léger

du vent, et la riante parure de mai est cachée sous la neige.

Que ferions-nous plus long-temps dans le Nord ? Chaque jour son horizon devient plus étroit et son soleil plus pâle. A quoi nous servirait de chanter ? Toute cette terre est comme un tombeau. Dieu nous a donné des ailes pour fuir dans l'espace. Salut à vous, salut, vagues orageuses de la mer !

Ainsi les oiseaux chantent en s'éloignant. Bientôt ils atteignent une contrée plus belle. Là les pampres se balancent à la cime des ormeaux, les ruisseaux gazouillent sous les branches de myrte, et les forêts résonnent d'un chant de joie et d'espérance.

Quand ton bonheur terrestre se change en regret, quand le vent d'automne commence à gémir, ne pleure pas, pauvre âme. Au delà des mers, une autre contrée sourit à l'oiseau fugitif ; au delà du tombeau, il est une autre terre dorée par les rayons d'un matin éternel.

LA HARPE.

Traduit de Grafstrœm, prêtre principal de la paroisse d'Umea.

Dans sa cabane solitaire, par une froide soirée, Gusmar revient de la forêt. Il faut cuire du pain pour ses enfants ; mais il n'y a point de farine dans sa demeure et point d'épis de blé dans la grange.

Deux enfants s'avancent vers lui le visage pâle. — Père, donne-nous à manger, nous avons bien faim; donne-nous seulement un petit morceau de pain. — Je n'ai rien; que Dieu ait pitié de nous!

— Quand notre mère fut emportée sur son cercueil noir, et ensevelie dans la vallée où s'élève l'église, tu nous donnas un pain tout trempé de tes larmes. Oh! dis-nous, père, était-ce le dernier ?

— Hélas ! mes enfants, je n'ai rien à vous donner aujourd'hui. Dieu prendra pitié de nous demain ; attendons notre secours de sa bonté. Oh! puissiez-vous être calmes comme moi! Demain, peut-être, vous aurez à manger.

Il détache de la muraille humide sa harpe aux accords puissants. Les petits enfants ne se plaignent plus; le son de la harpe calme leur souffrance, la gaieté brille sur leur visage.

Le père détourne la tête pour cacher ses larmes, pour ne pas trahir sa douleur. Il joue un air joyeux, et

les enfants dansent tout le soir jusqu'à ce qu'ils s'endorment fatigués.

Près de la couche de paille où les pauvres petits sommeillent, le père s'écrie : — O toi qui es l'âme de ceux qui souffrent, mon Dieu, délivre-les de leurs douleurs !

Sa prière est exaucée : la mort vient, les enfants ne s'éveillent plus.

FINLANDE.

LE RETOUR DU VIEILLARD.

Traduit de Runeberg, jeune poète fort aimé dans le nord, auteur d'un volume de poésies lyriques et de deux poèmes idylliques remarquables par leur simplicité et leur couleur septentrionale. M. Runeberg n'a écrit qu'en suédois : c'est à ce titre que nous avons dû lui donner place dans notre recueil.

Pareil à l'oiseau de passage qui revient après l'hiver visiter son île et son nid, je viens à toi, ma terre natale, je viens chercher la paix évanouie de mon enfance.

Pendant de longues et froides années, bien des mers m'ont séparé de ce rivage chéri. J'ai connu bien des jours de joie dans les pays lointains, et versé bien des larmes.

Me voici de retour. Dieu! voilà le toit où reposa mon berceau. Je reconnais le golfe, le lac, les champs et les rochers, tout ce qui formait jadis pour moi le monde.

Tout est comme autrefois. Les arbres ont la même parure verte et la même couronne, les airs et les forêts retentissent des mêmes mélodies.

Comme autrefois, l'onde légère joue doucement avec

le neck couvert de fleurs, et l'écho répète les accents joyeux des îles couvertes d'ombres.

Tout est comme autrefois ; mais moi, je ne suis plus le même. O mon heureuse patrie ! depuis long-temps ma joie est éteinte, mon visage a pâli et mon cœur est moins vif.

Je ne sais plus apprécier tout ce qu'il y a de beau en toi et toutes les joies que tu donnes ; je ne comprends plus le murmure de tes ruisseaux et le langage de tes fleurs.

Mon oreille est fermée à ces harpes divines qui résonnent sur tes vagues, et mon œil ne voit plus les elfes qui dansent sur la prairie et la bruyère.

Quand je te quittai, ô ma chère demeure, j'étais si riche, si riche et si plein d'espoir ! De douces pensées me suivaient dans ton ombre sacrée et me promettaient des jours d'or.

Le souvenir de ton merveilleux printemps, du calme de tes vallons, vivait dans mon cœur avec celui de tes bons génies qui m'avaient accompagné dès mon jeune âge.

Et maintenant, qu'ai-je rapporté de la terre lointaine ? des cheveux blancs, une âme fatiguée par le vain espoir, la douleur du regret et le désir de la mort.

Je ne te redemande pas ce que j'ai perdu, ô ma bonne mère ! Accorde-moi seulement un tombeau près de la source qui pleure, sous le peuplier qui reverdit.

Dans ton sein paisible, dans ton fidèle asile, je poursuivrai mon rêve et revivrai d'une vie innocente dans les fleurs qui surgiront sur mon cercueil.

LES TROIS PENSÉES.

Du haut de la tour élevée, trois jeunes filles regardent vers la mer ; trois voiles s'avancent du côté du rivage. L'aînée des trois sœurs s'écrie : — Voici notre père qui revient des plages lointaines. Nous sommes trois sœurs, trois capitaines conduisent les navires. Le premier qui entrera dans le port aura ma guirlande de roses s'il la désire. L'autre sœur dit : — Le second qui entrera dans le port aura mon bouquet de fleurs s'il le désire. La troisième dit : — Le dernier qui entrera dans le port aura mon joyeux baiser si c'est mon ami.

LE CHANT DU BERCEAU.

Dors, mon pauvre cœur, dors, oublie ce que tu as recherché, ce que tu as aimé dans le monde. Que nulle espérance ne trouble ton repos et nul rêve ton sommeil!

Pourquoi songes-tu encore à l'avenir? que peux-tu en attendre? une plante salutaire qui guérira tes blessures? Hélas! oublie encore cet espoir. Tu as cueilli les roses de la vie; et la plante qui doit te guérir fleurit dans la terre du sommeil.

Dors comme le lis brisé par le vent d'automne; dors comme le cerf atteint par un dard, qui saigne encore dans son repos.

Pourquoi regretter les jours d'autrefois? Pourquoi te rappeler que tu fus heureux? Tes beaux jours sont flétris et ta joie est morte.

Tu as eu aussi ton mois de mai; mais il ne doit pas durer éternellement. Ne cherche pas ses doux rayons dans les ombres de l'hiver.

Il fut un temps où le bonheur était avec toi. La terre avait reverdi, les oiseaux chantaient, et de suaves parfums inondaient ton temple d'amour.

Te souviens-tu des doux embrassements que tu as connus? Te souviens-tu du cœur ardent qui te cherchait et du baiser de la jeune fille aimée?

Alors mes yeux lisaient dans ses yeux, et ma pensée

se reflétait dans sa pensée. Alors, c'était le temps de veiller, ô mon pauvre cœur ! Maintenant, il faut oublier et dormir.

Dors donc, dors. Oublie ce que tu as recherché, ce que tu as aimé dans ce monde. Que nulle espérance ne trouble ton repos et nul rêve ton sommeil.

AMOUR.

La mère, en colère, dit à sa fille : — Enfant, j'ai voulu te mettre en garde contre l'amour, et mes avis ont été inutiles. — Pardonne-moi, ô ma mère ! répond la jeune fille ; j'ai tâché de le fuir, et il entrait dans ma demeure avec chaque rayon de soleil. Si je sortais de la maison, j'entendais son soupir dans chaque souffle de vent; et si je fermais les yeux et les oreilles, il se glissait au fond de mon cœur.

L'ÉPITAPHE DE LA JEUNE FILLE.

La jeune fille vient de voir son amant; elle a les mains rouges, sa mère lui dit : — Mon enfant, pourquoi tes mains sont-elles rouges? — Ma mère, j'ai cueilli des roses, les épines m'ont piqué les doigts. Une autre fois, elle vient de voir son amant; elle a les lèvres rouges, sa mère lui dit : — Mon enfant, pourquoi tes lèvres sont-elles rouges? — Ma mère, j'ai cueilli les fruits de la bruyère, et leur suc a coloré mes lèvres. Une autre fois, elle vient de voir son amant; elle a le visage pâle, sa mère lui dit : — Mon enfant, pourquoi ton visage est-il pâle? — O ma mère! fais creuser une fosse, ensevelis-moi dans la tombe, pose une croix sur mon sein, et sur cette croix grave ces paroles : « Un jour, elle s'en revint avec les mains rouges, car son amant les avait serrées entre les siennes; un autre jour, elle s'en revint avec les lèvres rouges, car son amant les avait couvertes de baisers; un soir, enfin, elle s'en revint le visage pâle, car son amant l'avait trahie. »

LE RUISSEAU.

La jeune fille est assise sur le rivage et baigne ses pieds dans le ruisseau. Un oiseau qui plane dans l'air lui dit : — Jeune fille, prends garde; si tu troubles le ruisseau, on ne verra plus le ciel s'y mirer. La jeune fille élève vers l'oiseau ses yeux baignés de larmes, et s'écrie : — Ne t'afflige pas de voir cette onde se troubler, car elle s'éclaircira bientôt; mais lorsque tu m'as vue un jour assise près d'un jeune homme, tu aurais dû lui dire : — Ne trouble pas l'âme de la jeune fille, car elle ne s'éclaircira plus et ne reflètera plus l'azur du ciel.

IMITATIONS EN VERS.

CHANT NATIONAL D'ISLANDE.

TRADUIT DE L'ISLANDAIS.

Hvad fœgur er min fedra Jœrd!

Que j'aime mon pays, mon beau pays d'Islande,
Où le ciel est si pur, où la mer est si grande!
Quand du milieu des flots, à l'horizon vermeil,
Surgissent au matin les montagnes de glace,
On dirait des héros alignés dans l'espace,
Avec leur casque en fer doré par le soleil.

Un jour, quand du Snœfels [1] Thor [2] aperçut la cime,
Il arrêta son char au-dessus de l'abîme,
Et des hommes d'Islande il observa l'effort.
Tous alors méritaient de le voir apparaître,
Et tous en le voyant le choisirent pour maître.
Ce fut l'âge des dieux et des héros du Nord.

C'est le temps où Gunnar et Gretir, sur la plage,
Aux combats acharnés exercent leur courage,
Le temps où les guerriers, dans leur farouche ardeur,
Gagnent au prix du sang la blonde jeune fille,
Et meurent sans soupir, le visage tranquille,
En chantant leur amour, le glaive dans le cœur.

[1] Glacier voisin de Reykiavik.
[2] Dieu du tonnerre et de la force.

C'est le temps glorieux des grandes funérailles ;
Dans les salles du Jarl, sur les champs de batailles,
Le scalde audacieux s'en va la harpe en main,
Célébrant les hauts faits, la valeur et les guerres.
Relisons aujourd'hui les sagas de nos pères ;
Là se trouvent leurs noms, leurs luttes, leur destin.

Maintenant tout est calme, et la terre est riante ;
A travers les vallons, l'oiseau voltige et chante,
La plaine reverdit aux rayons d'un beau jour,
Sur les vagues d'azur le soleil étincelle,
Et l'Islandais est brave et son amante est belle
Comme en nos anciens temps d'héroïsme et d'amour.

Salut, ô mon Islande, avec tes rocs, ton onde,
Tu dois braver le temps. Si quelque jour le monde
S'écroulait sous la main du Dieu qui l'a formé,
Du milieu de ces flots que le soleil colore,
Nous pourrions voir surgir une nouvelle aurore,
Et contempler les lieux où nous avons aimé.

CHANT ISLANDAIS.

Traduit, ainsi que le chant suivant, de M. Thorarensen, gouverneur d'un des districts d'Islande, mort le 25 août 1841.

Ma vieille et noble Islande, ô ma douce patrie,
Reine des monts glacés, tes fils te chériront
Tant que la mer ceindra la grève et la prairie,
Tant que l'amour vivra dans une âme attendrie,
Tant qu'au soleil de mai nos champs reverdiront.

Du sein de Copenhague, où pèse le nuage,
Nous tournons nos regards vers le toit paternel.
Ne pourrons-nous bientôt revoir ton beau rivage ?
Ici nous ne trouvons qu'un froid et faux langage,
Ou le bruit importun, ou le rire cruel.

L'aspect de ce pays sans montagnes nous lasse;
Souvent cet air épais, ce ciel lourd nous fait mal;
Même niveau partout, et partout où je passe
Je cherche vainement ce large et grand espace
Qu'on découvre aux sommets de notre sol natal.

Mieux vaut s'en retourner, mieux vaut revoir encore
La contrée où le vent est plus froid, mais plus pur;
Les champs couverts de neige éclairés par l'aurore,
Et les flots de cristal que le soleil colore,
Et les Jœkull brillants avec leur ciel d'azur.

Ma vieille et noble Islande, ô ma douce patrie,
Que le ciel te protège et te garde la paix!
Pour toi chacun de nous s'émeut, espère et prie.
Puisse le sort sourire à ta rive chérie,
Puisse un bonheur constant t'animer à jamais!

SIGRUN.

Un jour je te disais : Si tu meurs la première,
Reviens me visiter. Mais tu ne croyais pas
Que je pusse arracher ton corps à la poussière,
Baiser tes yeux éteints, t'enlacer dans mes bras.

Je ne t'aimerais pas, ma douce fiancée,
Si mon amour devait s'arrêter au tombeau ;
De ton front virginal la fraîcheur est passée,
Mais je revois toujours ton visage si beau.

L'air vital est éteint sur ta bouche riante,
Mais un souffle éternel est venu t'animer,
Et tu resteras jeune à jamais, et charmante
Comme aux jours où le peuple apprenait à t'aimer.

Ne me délaisse point dans ce lieu monotone ;
Je suis seul ici-bas, songe à moi dans les cieux.
Lorsque dans nos rochers gémit le vent d'automne,
Oh ! reviens, montre-toi quelque soir à mes yeux.

Si la lune apparaît à travers le nuage,
Et si ta main me cherche et m'effleure en passant,
Je me réveillerai pour voir ta chaste image,
Pour entendre ta voix avec un doux accent.

Puis pose sur mon sein, pose ta tête blonde,
Et dans tes bras de neige, ô mon ange, prends-moi;
Enlève les liens qui m'attachent au monde:
Je voudrais être libre et partir avec toi.

Et, traversant alors l'aurore boréale,
Loin des lieux où toujours je n'ai fait que gémir,
Sur ces nuages d'or, teints de pourpre et d'opale,
Nous irions tous les deux chanter, rêver, dormir.

MÉLANCOLIE.

Je connais une vierge, une vierge du nord :
Son front est pâle, hélas! mais douce est son image ;
Elle aime à visiter, le soir, les champs de mort,
A planer sur les bois, à rêver sur la plage.

Même quand le printemps sourit à notre espoir,
Elle marche pensive et la tête baissée ;
Mais elle a tant de grâce, elle est si belle à voir,
Qu'on la suit pas à pas comme une fiancée.

Et moi je l'ai suivie avec entraînement,
Tantôt au sein des bois, tantôt au bord de l'onde.
Dès ce jour elle vient me prendre à tout moment,
Dans le calme des prés, dans le bruit et le monde.

Oh! fuis-la, si tu veux garder la paix du cœur :
Cette vierge du nord, c'est la mélancolie ;
Et, quand on a connu son doux regard rêveur
Et son baiser d'amour, jamais on ne l'oublie.

LA HARPE BRISÉE.

TRADUIT D'OEHLENSCHLAEGER.

O toi dont les cordes plaintives
Ont souvent, au sein des forêts,
Répété mes douleurs craintives,
Mes espérances, mes regrets !

Ma harpe, ta voix est muette
Et tes chants bien-aimés sont morts.
Chaque jour mon âme inquiète
En vain rappelle tes accords.

La nuit est froide et le ciel sombre ;
Le doux rayon qui m'avait lui,
Qui jadis m'éclairait dans l'ombre,
Avec tes accents s'est enfui.

Toute joie est pour moi tarie,
Et mon cœur, long-temps oppressé,
Bientôt, ô ma harpe chérie,
Ainsi que toi sera brisé.

L'ENFANT MOURANT.

TRADUIT D'ANDERSEN.

Ma mère, je suis las, et le jour va finir.
Sur ton sein bien-aimé laisse-moi m'endormir.
Mais cache-moi tes pleurs, cache-moi tes alarmes.
Tristes sont tes soupirs, brûlantes sont tes larmes.
J'ai froid. Autour de nous regarde : tout est noir;
Mais lorsque je m'endors, c'est un bonheur de voir
L'ange au front rayonnant qui devant moi se lève,
Et les rayons dorés qui passent dans mon rêve.

N'entends-tu pas des chants, des chants harmonieux,
Tels qu'un jour nous devons en écouter aux cieux?
L'ange est à nos côtés; il m'entend, il m'attire,
Je l'entends qui me parle et je le vois sourire.
Je vois de tous côtés d'admirables couleurs :
C'est l'ange aux ailes d'or qui me jette des fleurs.
Dans ce monde, ma mère, aurai-je aussi des ailes?
Ou bien faut-il mourir pour les avoir si belles?

Pourquoi me presses-tu tristement dans tes bras?
Pourquoi ces longs soupirs que je ne comprends pas?
Pourquoi ces pleurs ardents sur ta joue enflammée?
Oh! tu seras toujours ma mère bien-aimée.
Mais je t'en prie encor, ne pleure pas ainsi.
Si je te vois souffrir, hélas! je souffre aussi.
J'ai mal, et la douleur assoupit ma paupière.
Adieu. L'ange m'embrasse. Adieu, ma pauvre mère.

ÉLÉGIE.

TRADUIT DE GUSTAVE-ADOLPHE [1].

Le mal que je ressens, je ne puis le décrire;
Je rêve et je languis, j'attends et je soupire.
Je n'ai plus de gaîté, plus de paix dans le cœur;
Pour me faire revivre il faudrait un sourire,
Et toi, tu ne veux pas sourire à ma douleur.

Après avoir aimé si long-temps en silence,
Je croyais t'émouvoir par mon humble constance;
Je voulais t'adorer, te chanter, te bénir.
Veux-tu donc à jamais briser mon espérance,
M'exiler de ton cœur et de ton souvenir?

D'autres femmes au monde ainsi que toi sont belles,
Il n'en existe pas une seule d'entre elles
Qui par tant de rigueur réponde à tant d'amour.
Mais qu'importe? Mes vœux et mes pensers fidèles,
Et mes regards ardents, te suivent nuit et jour.

J'aime et je veux aimer. Je veux attendre encore
Le regard dont j'ai soif, le bonheur que j'implore;
En te priant toujours, j'espère t'attendrir.

[1] L'illustre prince adressait ces vers à la jeune comtesse Ebba Brahe, qui épousa le comte de La Gardie.

C'est de toi que me vient le mal qui me dévore,
C'est toi seule qui peux m'aider et me guérir.

Et si tu n'entends pas la voix qui te réclame,
Si rien ne te fléchit, jamais nulle autre femme
Ne pourra plus troubler mes sens et ma raison.
Je serai seul, hélas! et seul, du fond de l'âme,
J'accuserai mon sort sans outrager ton nom.

LE DÉPART.

TRADUIT DE M. FRANZEN.

Tu pars. Au bord des flots je m'arrête et soupire,
Je te regarde encor. Je serai seul demain.
Pour la dernière fois, montre-moi ton sourire;
Pour la dernière fois, oh ! donne moi ta main!

C'en est fait à présent de ces heures de joie
Où ta porte m'était ouverte chaque jour,
Où le frôlement seul de ta robe de soie
Me faisait tressaillir et palpiter d'amour.

Les fleurs de ton salon, souvent dans ton absence,
Me disaient je ne sais quels mots mystérieux,
Et tout seul à l'écart j'attendais en silence
Le bonheur de te voir apparaître à mes yeux.

C'en est fait à présent. De ta voix entraînante
Je ne dois plus chercher les chants harmonieux,
Ni m'asseoir près de toi, ni de ma bouche errante
Effleurer en tremblant tes boucles de cheveux.

Adieu! laisse-moi prendre un seul baiser de frère :
Ce sera le premier, ce sera le dernier.
Une larme furtive a mouillé ta paupière;
Dans ce baiser d'adieu laisse-moi l'essuyer.

Que ta famille approche et qu'elle me pardonne!
Mon amour résigné ne garde point d'espoir.
Comme un enfant timide, au sort je m'abandonne;
Je sais que je ne dois plus jamais te revoir.

Adieu donc, et de loin pense à celui qui t'aime.
Mais non! garde à jamais le repos de ton cœur.
J'emporte mes regrets au dedans de moi-même.
Les regrets de l'amour sont encore un bonheur.

LA SOURCE.

TRADUIT DU SUÉDOIS DE MADAME LENNGREN.

Sur les bords de la forêt sombre,
J'ai vu la source du vallon
Qui lentement coule dans l'ombre,
Et s'enfuit obscure et sans nom.

L'été, son doux et frais murmure
Souvent attire le passant,
Qui savoure son onde pure
Et s'éloigne en la bénissant.

A travers les jours de voyage
Qui nous mènent vers le tombeau,
Puisse ma vie être l'image
De cette obscure source d'eau.

Je laisse aux riches de la terre
Un sort plus grand, plus envié.
Pour moi, mon Dieu, laisse-moi faire
Quelque bien, et vivre oublié !

LES ÉTOILES.

TRADUIT DE TEGNER.

Sur mon chemin désert, les étoiles fidèles
Projettent leurs rayons et sourient à mes yeux.
Comme l'oiseau des champs, oh! que n'ai je des ailes
Pour m'en aller là-haut dans ce monde joyeux!

Sur le nuage d'or qu'on voit passer dans l'ombre,
Un ange m'apparaît avec sa harpe en main;
Il se penche en riant sur notre terre sombre;
Son visage est si beau! son regard est divin.

Silence! le voilà qui prend sa harpe et chante,
Et son doux chant se mêle au murmure du vent.
Oh! je te reconnais, musique ravissante,
Mon âme t'écouta bien des fois en rêvant.

Oui, je me le rappelle, un jour j'ai vu cet ange;
Sur ces astres un jour ses frères m'ont parlé.
Maintenant je suis seul : une tristesse étrange
Me poursuit dans ce monde où je vis isolé.

Les chants aériens, les étoiles brillantes
Éveillent dans mon cœur un ardent souvenir.
Dans vos pieux concerts, dans vos sphères riantes,
Anges du ciel, bientôt laissez moi revenir.

FRAGMENT.

TRADUIT DE TEGNER.

Miracle de la terre, ô merveille profonde,
Amour, astre de joie, amour, souffle divin,
Brise rafraîchissante au désert de ce monde,
Espérance des dieux, charme du sort humain.

Cœur vital, cœur ardent au sein de la nature,
Dans l'océan le flot cherche le flot vermeil,
Et les étoiles d'or dans l'atmosphère pure
Tournent avec amour autour de leur soleil.

L'amour est pour le cœur qui regarde en arrière
Une clarté pâlie, un souvenir lointain
D'un temps de bonheur pur et d'un temps de lumière
Que notre humanité connut à son matin.

Alors elle habitait sous un ciel sans nuage,
Elle était innocente, et forte, et belle à voir,
Dansant, chantant avec le charme du jeune âge,
Et dans les bras de Dieu s'endormant chaque soir.

Alors tous ses accents étaient une prière,
Et les anges du ciel la nommaient tous leur sœur.
Hélas! elle est tombée, elle a sur cette terre
Perdu sa chasteté, son repos, sa candeur.

Mais quand l'amour paraît, elle lève la tête,
Et rêve, et se souvient du bonheur d'autrefois ;
Les doux chants du printemps et les vers du poète
L'entretiennent d'amour, lui rappellent sa voix.

Et son âme s'ébranle à cette voix légère,
Comme aux accents chéris du ranz national
Le pauvre Suisse errant sur la terre étrangère
S'émeut, palpite et songe à son pays natal.

LES DERNIERS VERS DE WALLIN.

Pauvre front fatigué, repose en paix, repose;
Que tes derniers pensers d'espérance et d'amour
S'en aillent maintenant vers l'éternel séjour,
Où le soleil d'en haut éclaire toute chose.
Repose en paix, repose.

Pauvres bras fatigués, croisez-vous sur mon sein;
Croisez-vous pour prier à cette heure suprême.
Déjà ma faible voix meurt sur ma bouche blême,
La force m'abandonne, et je touche à ma fin.
Croisez-vous sur mon sein.

•

Pauvre âme fatiguée, il a fallu combattre;
Mais l'heure de la paix à présent va venir.
A tout ce qui t'aima donne encore un soupir,
Et puis repose après ta lutte opiniâtre :
Il a fallu combattre!

FIN.

TABLE.

INTRODUCTION..... 1

PREMIÈRE PARTIE.

POÉSIES ANCIENNES.

ISLANDE.

NOTICE SUR L'EDDA..... 3
La Voluspa..... 7
Le chant de Vafthrudnir..... 17
Le chant de Vegtam..... 25
Le chant de Thrym, ou le marteau de Thor..... 29
Le chant suprême..... 34
Le chant de Gudrune..... 47
Le chant de Regnar Lodbrok..... 51
Le chant du prisonnier Asbiorn..... 58
Chant de mort de Hakon..... 60
Chant de mort de Hialmar..... 62

FEROE.

Le chant de Sigurd..... 67
La harpe merveilleuse..... 75
Élégast et Charlemagne..... 77
Le chant de sainte Catherine..... 79
Magdeleine..... 82

DANEMARK.

Le combat du géant Langben, et de Viderik, fils de Verland.. 85
Le combat du géant Berner et d'Orm, le jeune écuyer..... 91
Riben Ulw..... 95
La vengeance de Grimhilde..... 98
Voyage sur mer..... 102
Chant d'amour..... 104
Le moine valeureux..... 105
Le retour d'une mère..... 108
La mort de Charles:..... 112
Le revenant de Hedeby..... 115
La jeune fille dans la forêt..... 117
Les deux sœurs..... 120
La délivrance du captif..... 122
La source de Maribo..... 124
Le pouvoir des runes..... 126
L'homme des eaux..... 128
Agnete..... 130
La puissance de la harpe..... 132
Aage et Else..... 134
La colline des Elfes..... 136
Strange et Christine..... 137
L'innocence reconnue..... 139
Hella..... 141
Signe..... 144
Morten de Fogelsang..... 146
Hafbur et Signe..... 148
Axel et Valborg..... 156

SUÈDE.

L'épreuve..... 175
L'enlèvement du cloître..... 177
Le chevalier Tynne..... 179
La petite Christine..... 184
Le dragon..... 186
Les femmes des Elfes..... 187
La femme de n.er..... 188

Le neck..... 191
Isa..... 193
Lucia..... 195
Grimborg..... 196
Rosa..... 200
Redewall..... 202
Le petit batelier..... 204
Vallevan..... 206
Grotheson..... 208
Farling..... 210
Adeline..... 212
Le retour de Malmsten..... 214
Le testament..... 215
Tafvel et Adeline..... 216
Le jeune homme de Rosengard..... 218
La petite bergère..... 219
Le châtiment..... 221
La douleur de Rosalie..... 223
Hillebrand..... 225
La puissance de la douleur..... 228
Les deux enfants de rois..... 230
La princesse enchantée..... 232
La fille du sultan..... 235
Saint Georges..... 240
Gustave Ier et les Dalécarliens..... 243
Le roi Éric..... 245

SECONDE PARTIE.

POÉSIES MODERNES.

DANEMARK.

Chant national danois..... 249
Gunvère..... 251
Enfance..... 252

Le chant de la création.... 254
Uffe le Taciturne..... 258
Tristesse d'hiver..... 268
Consolation d'été..... 269
La naissance du Christ..... 270
Le tambour sur mer..... 272
Agnete..... 274
Le crépuscule du soir..... 277
Le soldat..... 278

NORVÉGE.

Chant national de Norvége..... 279
La mort de Sinclair..... 281

SUÈDE.

Nostalgie..... 285
Le Viking..... 288
La face de l'homme..... 292
Les oiseaux de passage..... 294
La harpe..... 296

FINLANDE.

Le retour du vieillard..... 299
Les trois pensées..... 301
Le chant du berceau..... 302
Amour..... 304
L'épitaphe de la jeune fille..... 305
Le ruisseau..... 306

IMITATIONS EN VERS.

Chant national d'Islande..... 309
Chant islandais..... 311
Sigrun..... 312
Mélancolie..... 315

La harpe brisée, traduit d'Oehlenschlæger..... 316
L'enfant mourant, traduit d'Andersen..... 317
Élégie, traduit de Gustave-Adolphe..... 318
Le départ, traduit de Franzen..... 320
La source, traduit du suédois de madame Leungren..... 322
Les étoiles, traduit de Tegner..... 323
Fragment, traduit de Tegner..... 324
Les derniers vers de Wallin..... 326

FIN DE LA TABLE.

LES POÈTES

CONTEMPORAINS

DE L'ALLEMAGNE.

LES POÈTES

CONTEMPORAINS

DE L'ALLEMAGNE.

ON TROUVE A LA MÊME LIBRAIRIE :

Poésies de N. Martin :

ARIEL, suivi d'une traduction de PIERRE SCHLÉMIHL. 1 vol. in-18. 2 fr.

LOUISE, poème. 1 vol. in-32. 1 fr.

LES CORDES GRAVES. 1 vol. in-18. 3 fr.

LES CONTES DE LA FAMILLE, par les frères Grimm, traduits de l'allemand par N. MARTIN et PITRE-CHEVALIER. 1 beau vol. in-12, avec dessin de Gavarni et couverture élégante. 2 fr.

SOUS PRESSE.

NOUVELLES CHOISIES DE LOUIS TIECK, traduites de l'allemand par AUG. CHAILLY et N. MARTIN. 1 vol. in-12. 3 fr. 50 c.

Corbeil, imp. de CRÉTÉ.

LES POÈTES

CONTEMPORAINS

DE L'ALLEMAGNE,

PAR N. MARTIN.

Paris.

JULES RENOUARD ET Cie, LIBRAIRES-ÉDITEURS,

Rue de Tournon, 6.

1846

LENOX LIBRARY
NEW YORK

A MONSIEUR DE SALVANDY,

Ministre de l'Instruction Publique.

Monsieur le Ministre,

Les noms qui sont inscrits dans ce livre, jouissent au delà du Rhin, à des titres différens, d'une renommée bien acquise; ces noms sont cependant pour la plupart encore inconnus parmi nous.

Il vous appartenait, Monsieur le Ministre, de protéger de l'autorité de votre patronage ces Essais sur le caractère et les Ecrits des hommes qui de nos jours ont le plus impressionné et passionné l'Allemagne. — *La France ne refusera plus son attention, j'ose même*

dire son intérêt et sa sympathie à ces inspirations étrangères qui peuvent devenir la source de plus d'un rapprochement utile, de plus d'une médita tion fructueuse.

C'est ainsi que j'aime à m'expliquer, Monsieur le Ministre, la bienveillance dont vous m'avez honoré en m'autorisant à placer votre nom en tête de ces Etudes; elles ne pouvaient se produire sous de plus favorables auspices; daignez en agréer mes remercîmens.

J'ai l'honneur d'être,

Monsieur le Ministre,

Votre très humble
et très obéissant serviteur,

Nicolas Martin.

Paris, 1er Janvier 1846.

A l'Allemagne.

Allemagne, Allemagne, oh ! mon cœur est à toi,
Terre de l'espérance et de l'antique foi ;
Terre des simples cœurs, ô naïve patrie
De la grave science et de la rêverie !
Terre de souvenir et de fidélité,
Abri toujours ouvert à l'hospitalité ;
Vallon mystérieux, où les fleurs et les femmes
Ont les plus doux parfums et les plus vierges âmes ;
Où l'austère devoir est encor souverain,
Où l'art est encor roi, l'amour encor divin

La musique encor sœur des harpes séraphiques,
Et tout beau front orné de ses grâces pudiques ;

Terre de l'espérance et de l'antique foi,
Allemagne, Allemagne, oh ! mon cœur est à toi.

Aux bords sacrés du Rhin, que tes fils nomment Père,
Je sais plus d'un lieu calme et plus d'un toit prospère ;
Aux bords du Rhin, je sais, ô mes graves amours !
La place où je voudrais couler mes humbles jours,
Pieux comme le cœur de tes vierges aimantes,
Calme comme l'azur de tes sources dormantes,
Et reposant dans l'ombre et la limpidité
Mon flot, par tous les vents du monde tourmenté.
Que de fois j'ai construit, aux poétiques heures,
Mon idéal Éden sur tes rives meilleures !

Terre de l'espérance et de l'antique foi,
Allemagne, Allemagne, oh ! mon cœur est à toi.

Et je pensais : Pourvu qu'en ce paisible asile
J'eusse la Bible, Homère et le tendre Virgile !
Ces livres suffiraient à mon cœur ; car là-bas
La nature dirait ce qu'ils ne disent pas.
La nature y médite en sa beauté pâlie,
L'inspiration sort de sa mélancolie.

Et je recueillerais dans l'urne de mes chants
Sa rosée, et ses fleurs, et ses secrets touchans,
Et j'en composerais si douce poésie
Que toute âme voudrait boire à cette ambroisie.

Terre de l'espérance et de l'antique foi,
Allemagne, Allemagne, oh! mon cœur est à toi.

Et j'aurais pour conseil bienveillant, mais sévère,
Le pasteur vénéré du prochain presbytère,
Me racontant, le soir, tandis qu'un bâton blanc
Raffermirait son pas sous l'âge chancelant,
L'espoir qu'il ralluma dans plus d'un cœur fragile,
Où sa voix répandit le miel de l'Évangile,
La morale versée en symboles si doux,
La bénédiction accordée aux époux,
Le pain dont il nourrit l'orphelin; et la veuve
Dont il calma par Dieu le long deuil et l'épreuve.

Terre de l'espérance et de l'antique foi,
Allemagne, Allemagne, oh! mon cœur est à toi.

Et, pour rendre ma vie encore plus céleste,
Un seul ami sincère, une épouse modeste,
Violette cachée à l'ombre de mon seuil,
Que son parfum trahit, mais qui se voile à l'œil;

Et des enfans unis jouant autour de l'âtre,
Animant la maison de leur gaîté folâtre,
Sur le rameau natal frais oiseaux gazouilleurs,
Modulant l'innocence et l'espoir de leurs cœurs,
Et décuplant pour ceux que leur présence enivre
Le bonheur de s'aimer et le bonheur de vivre.

Terre de l'espérance et de l'antique foi,
Allemagne, Allemagne, oh ! mon cœur est à toi.

Et dans mon champ qu'enclôt l'odorante aubépine,
J'arroserais la plante ou taillerais l'épine,
Rustique travailleur courbé dès le matin,
Œil aussi vigilant que diligente main.
Le nourrissant ainsi du labeur qu'il réclame,
J'exercerais le corps pour mieux préparer l'ame ;
Et lorsque le soleil, plus haut à l'horizon,
Aurait bu lentement les perles du gazon,
L'humble repas frugal m'attendrait ; puis l'ombrage
Protégerait l'étude après le rude ouvrage.

Terre de l'espérance et de l'antique foi,
Allemagne, Allemagne, oh ! mon cœur est à toi.

Et parfois j'aimerais, pèlerin sur ces rives,
Aller me rafraîchir aux légendes naïves

S'épanchant des récits du simple villageois,
Comme un flot transparent qui jaillit dans les bois.
Un matin du printemps je partirais sans doute,
Laissant la fantaisie au loin frayer ma route ;
Et j'aimerais surtout, le soir, à m'arrêter
Au toit dont l'hôte heureux me prîrait de rester ;
Car toujours l'étranger laisse, en quittant le chaume,
Comme l'encens au vase, un parfum qui l'embaume.

Terre de l'espérance et de l'antique foi,
Allemagne, Allemagne, oh ! mon cœur est à toi.

Et, debout sur un mont, je voudrais, dès l'aurore.
Voir la vallée au bas comme un bouton éclore,
Disant, lorsque les toits perceraient la vapeur :
Chacun s'éveille là dans la paix de son cœur ;
Et chacun bénit Dieu de cette autre journée
Qui s'ajoute au trésor d'une humble destinée ;
Et chacun s'élançant plus fort d'un doux repos,
Vole d'ardeur joyeuse aux bienfaisans travaux,
Ainsi qu'un vif essaim d'abeilles matinales
Va puiser la rosée encor sur les pétales.

Terre de l'espérance et de l'antique foi,
Allemagne, Allemagne, oh ! mon cœur est à toi.

Et quand, plein du pays, comme les hirondelles,
Vers mon doux nid d'amour je tournerais mes ailes,
Quel bonheur, descendu sur le dernier versant
D'où l'on découvre au fond mon pignon blanchissant,
De regarder, ému, si par la porte ouverte,
Qu'entoure de festons un cep de vigne verte,
Je n'apercevrai pas sortir d'un pied léger
Ceux que mon lent retour dès l'aube fait songer,
Ou si, dans le sentier qui sur le roc serpente,
Vers moi déjà gravit leur troupe impatiente.

Terre de l'espérance et de l'antique foi,
Allemagne, oh ! mon cœur est à jamais à toi.

INTRODUCTION.

La France, trop entraînée autrefois par le tourbillon de sa propre activité, accorde aujourd'hui une attention vigilante aux moindres tentatives des nations voisines dans la double sphère de la spéculation et des faits. Il semble que plus elle acquiert la conscience de sa mission à la tête des peuples, et plus elle veut s'y créer des titres par l'étude de leurs besoins, de leurs tendances politiques, de leur littérature et de leur histoire. Jamais son zèle d'examen n'a été plus fervent; jamais aussi les peuples qui en sont

l'objet n'ont remarqué ses investigations avec moins de défiance; je crois même pouvoir ajouter qu'ils en sont désormais reconnaissans. Les races germaniques surtout, habilement entretenues dans des sentimens de rancune et de suspicion qu'on les habituait à confondre avec le patriotisme, n'ont pendant longtemps voulu voir dans la sympathie de la France qu'une arrière-pensée d'envahissement territorial. Trente années de paix ont heureusement modifié ces impressions. Si d'un côté l'esprit de conquête s'est assoupi chez nous, et si le progrès de nos mœurs et de nos habitudes nouvelles peut faire justement supposer qu'il ne se réveillera plus de longtemps; d'un autre côté, l'Allemagne mieux renseignée à notre égard, convaincue de notre respect pour ses droits comme nation, et attribuant ce changement de notre humeur à l'influence salutaire des institutions politiques que nous avons conquises, se met à désirer plus vivement chaque jour pour elle-même le bienfait d'institutions semblables, dont la conquête la rapprochera de nous encore davantage.

Ce but vers lequel s'élancent aujourd'hui en

Allemagne tant d'intelligences hardies et distinguées, qui fait battre dans le silence tant de cœurs timides, ce but que quelques-uns, trop exaltés sans doute ou entraînés par une illusion généreuse, ont eu le tort de dépasser d'un seul bond, ne doit-il être longtemps encore qu'une aurore trompeuse, une sorte de feu-follet qui recule à mesure que s'avancent les imprudens acharnés à sa poursuite ? Le plus moral, le plus raisonnable des peuples de l'Europe ne sera-t-il jamais trouvé par ses gouvernans assez mûr pour des améliorations politiques dont il est si digne par sa consciencieuse gravité, par son sentiment si profond du juste et de l'injuste, du devoir et du droit?

Nous appelons de tous nos vœux l'heure de l'émancipation politique pour cette noble Allemagne que nous considérons comme l'alliée la plus sûre, la plus utile et la plus naturelle de la France. Nous croyons qu'il est dans la destinée de ces deux grands peuples de se compléter l'un par l'autre. Dans cette mise en commun de leurs intérêts, l'Allemagne communiquerait à la France un peu de cette réflexion calme et studieuse, un peu de

cette vertu de la patience, qui la distinguent à un si haut point ; la France communiquerait à l'Allemagne un peu de ce sens pratique, de cette vertu de l'action qui nous ont tant aidés à rompre les liens de cette société politique du privilége et de l'exception, que l'Allemagne subit encore aujourd'hui.

L'Allemagne ! c'est l'Inde en Europe, a dit M. Michelet ; mais hâtons-nous d'ajouter que c'est une Inde que n'énerve pas un climat assoupissant. Sans aller si loin chercher une comparaison, l'Allemagne n'a-t-elle pas le Rhin où se réfléchit sa blonde tête rêveuse, et qui en est lui-même la plus majestueuse image ?

L'Allemagne est encore aussi jeune, aussi vigoureuse, aussi dévouée aujourd'hui qu'au temps où Hermann détruisit les légions de Varus. Aujourd'hui encore, comme au temps d'Hermann, ce seul mot *Germania* la ferait se précipiter à la mort ; aujourd'hui encore, comme au temps de Luther, une idée religieuse l'enflamme et l'arrache aux joies paisibles du foyer domestique.—Qui pourrait dire dans quelle proportion le besoin de libertés

politiques ajoute à la singulière faveur que rencontrent au moment où j'écris les nouvelles tentatives de réforme dans le dogme religieux ?

Ces considérations seraient bien graves en tête d'un livre d'études poétiques, si quelques-uns des auteurs dont nous y examinons les œuvres, ne s'étaient exclusivement inspirés de ces idées d'émancipation et de progrès qui rencontrent chaque jour de plus nombreux partisans en Allemagne. D'ailleurs, tous ces *poètes contemporaïns*, même les plus calmes et les plus rêveurs, ont voulu d'abord l'affranchissement du sol national pour obtenir ensuite des réformes et des institutions plus libérales : les Uhland, les Platen, les Grün, les Zedlitz et les Rückert ont pensé sur ce point comme les Henri Heine, les Herwegh, les Freiligrath et les Hoffmann de Fallersleben, qui n'ont différé des premiers que par la violence des réclamations et par l'intronisation d'une poétique purement politique.

Malgré de nombreux travaux exécutés depuis quelques années par des esprits ingénieux et des critiques exercés, la masse des esprits en France

en est encore à personnifier dans Gœthe toute la poésie allemande de ces derniers temps. L'erreur a pris naissance dans la merveilleuse aptitude du génie de Gœthe à réfléchir toutes les pensées, tous les sentimens qu'il reproduit sous toutes les formes. On l'a bien nommé le Pan de l'art allemand. Il est pourtant une fibre qui a trop rarement vibré dans Gœthe, et sur cette fibre ont retenti les accords d'une nouvelle poésie qui réclame sa place dans l'histoire littéraire. C'est la fibre de la nationalité allemande. Le nom de Théodor Kœrner est le symbole de cette inspiration d'abord agissante et dithyrambique, plus tard rêveuse et paisible. La guerre de 1813 en fut la source. Elle fit remonter les esprits jusqu'aux époques glorieuses de la patrie, et s'étreindre les âmes et les mains qui voulaient ressusciter ces temps de splendeur. A ce moment se rattachent la plupart des travaux entrepris sur le moyen âge, afin de renouer le vieux fil rompu dans la peinture, l'architecture, l'histoire et la poésie. On revint aux légendes et aux chants naïfs du XIII^e^ siècle; on résolut de continuer le chœur interrompu pendant cinq cents

ans. Mais, pour ressaisir cette fraîche haleine de l'inspiration, la muse moderne dut retourner dans les bocages encore verts du passé. Elle alla réveiller les *Minnesingers* couchés dans la mort auprès de leurs princes et de leurs dames, en fidèles chevaliers ; et de ce pèlerinage elle rapporta les *Niebelungen* et le culte des souvenirs. La nouvelle Poétique était trouvée.

Théodor Kœrner et Louis Uhland sont, l'un le martyr, tous deux les disciples de cette jeune Muse que plusieurs noms devaient bientôt illustrer. Kœrner eut à peine le temps d'agir. La mort lui retrancha le loisir du rêve pour en doter Uhland et les autres poètes de la nouvelle pléiade. — Mais cette Ecole qui surgissait ainsi tout à coup n'avait-elle jamais existé ? Cette Ecole existait réellement déjà, et elle n'avait jamais été détruite. Seulement les questions religieuses, le faux goût et l'imitation étrangère la firent souvent déserter. Klopstock y avait passé ; les ballades et le Goetz de Gœthe prouvent qu'il s'y était dévotement assis dans sa jeunesse ; l'esprit du pays le visitait alors. Bürger vécut toute sa vie, et souvent seul, sur ces degrés

poudreux; le vieux Tieck y trouva l'inspiration de ces charmans contes qu'il compose encore aujourd'hui. Mais ces travaux ne furent d'abord que les fruits de fantaisies individuelles; il fallait l'ébranlement d'une nationalité pour tourner vers les souvenirs les sympathies générales. Dans ses ballades et romances, Uhland ressuscita les *Heldensagen* et le vieux chant dont Karl Simrock est aujourd'hui le dernier Rhapsode. Dans ses Lieder, Wilhelm Müller ressuscita Walther de Vogelweide, qui lui légua ses bouquets d'aubépine, ses oiseaux et ses printemps. Demandez à Müller des fleurs : il en a de quoi couronner toutes les jeunes filles, toutes les espérances, toutes les amours. Dans cette nouvelle pléiade, Chamisso se montra le sensible railleur, Justin Kerner le plaintif élégiaque, et Rückert l'enchanteur oriental, le poète de la couleur et du soleil, le prodigue de la rime, de l'image et toujours de la gracieuse pensée. Au milieu de ce groupe s'avance le comte de Platen qui, dans une certaine mesure, pleine de talent, se fit l'adversaire classique de ce jeune romantisme héroïque, indépendant et rêveur.

Telle est cette histoire littéraire que nous avons tâché d'écrire, et surtout de ranimer en la reconstruisant, le plus souvent qu'il nous a été possible, avec les œuvres mêmes de ces poètes. Dans les citations que nous donnons de chacun d'eux, nous n'avons procédé qu'avec choix et réserve : en cela, rien ne pouvait mieux nous guider que l'admiration, la sympathie toute fraternelle que nous portons à ces gracieux rêveurs.

J'offre surtout ce livre aux littérateurs sérieux et aux poètes; peut-être y trouveront-ils l'occasion de plus d'une idée heureuse, de plus d'une comparaison fécondante. C'est ainsi que l'étude des littératures étrangères peut devenir une source précieuse d'enseignemens salutaires. L'Allemagne, à son tour, ne peut que gagner à de semblables rapprochemens. L'influence de l'esprit net et précis de la France ne saurait être trop recommandée aux jeunes esprits littéraires d'outre-Rhin. Quelques années de séjour à Paris doivent être, il me semble, l'utile complément d'une éducation de poète allemand. Cela est surtout vrai aujourd'hui que la liberté est devenue la Mus

LOUIS. UHLAND.

GOETHE a élevé le réel vers l'idéal; Schiller a fait descendre l'idéal dans le réel. Le premier a coloré les choses humaines de la plus brillante lumière terrestre; le second les a couronnées d'une auréole formée de rayons célestes. L'un a fixé dans une image plus visible aux yeux la trop fugitive apparition des rêves enchanteurs et des espérances; l'autre a paré de fleurs la coupe de la vie; il a voulu montrer que Dieu avait fait la nature assez belle, l'existence assez bonne pour le bonheur. Schiller a été l'ange déchu portant en soi le renaissant souvenir et l'invincible regret du premier Eden. Les ailes puissantes de son âme s'ouvraient sans cesse vers la divine patrie. Goethe fut également un exilé des immortelles phalanges, mais l'exilé qui s'efforce d'embellir son séjour inférieur, d'entourer de roses ses chaînes pour les moins voir et les moins sentir. L'un a plus saintement désiré, l'autre s'est plus facilement résigné. Uhland s'est préoccupé de l'idéal chevaleresque au moyen-âge germani-

que, et de l'idéal de naïveté dans ses fraîches chansons. C'était une âme tout allemande, de profonde loyauté bucolique; une âme vierge qui d'abord s'est timidement entr'ouverte à l'amour. C'était une âme de cristal répondant par un son argentin aux moindres choses qui la touchaient. C'était une lyre suspendue au plus vieux chêne des forêts teutoniques, une lyre toujours frémissante aux brises embaumées de la solitude et aux éclats tonnans de la tempête. L'aile rapide d'un oiseau la faisait palpiter en l'effleurant; la feuille jaunie, détachée du rameau, l'animait aussi d'un accord de touchant adieu. Les échos des bois et des vallées se confondaient en elle dans un seul écho. Une jeune fille venait-elle en chantant puiser une eau claire à la source voisine, la lyre répétait son chant. Le soleil matinal se jouait-il sur ses cordes à travers les branches, il en tirait une voix plus harmonieuse que celle de la statue de Memnon. Et quand le cerf fugitif bondissait à ses pieds poursuivi par les aboiemens des meutes haletantes, elle redisait sa plainte de mort et les joyeux cris des chasseurs. Mais elle aimait et célébrait surtout les choses pures et saintes : l'aurore qui ravive la nature et les cœurs; l'alouette qui salue le jour et bénit la rosée dont elle s'enivre; le rossignol qui module un hymne mystérieux à la nuit; l'étoile qui fait rêver à la seule patrie.

Mais un jour l'horizon se chargea de sombres nuages; des éclairs sinistres fendirent la nue; la foudre tomba sur le vieux chêne avec fracas; et la lyre aux innocens concerts fut consumée. Le beffroi retentit dans les vallons effrayés. La patrie appelait ses fils à son secours; et ses fils descendirent des montagnes et coururent se presser en phalanges dans la plaine. Alors, au lieu de la lyre aux molles cadences, le poète saisit d'une main le glaive, et de l'autre la harpe aux cordes d'airain :

« Autrefois, dit-il, j'ai chanté des essaims de chansons sur de vieilles, de pieuses légendes, sur l'amour, le vin et le doux mai.

Maintenant que ces accords sont assoupis, tout cela me semble vanité. Le bouclier a retenti; il a crié : pour la patrie !

« On raconte des Cattes qu'ils se mettaient une chaîne d'airain, et qu'ils la portaient jusqu'à ce qu'ils se fussent déliés par la mort d'un ennemi. J'enchaîne ainsi mon génie, et je me cadenasse la bouche jusqu'au jour où, comme compagnon du glaive, j'aurai servi la patrie ! »

Il aiguisa ses chants comme son épée. Il les fit briller tous deux des mêmes lueurs d'indignation et de vengeance. Tous deux pénétrèrent les rangs et les électrisèrent. Ce fut un hourrah de strophes farouches et de cliquetis menaçans. La chanson du jeune montagnard, dans sa beauté sauvage, brûle de ce premier accès de fièvre nationale :

« Je suis le jeune pâtre de la montagne; je contemple d'ici tous les châteaux de la plaine; le soleil rayonne d'abord ici; c'est encore ici, près de moi, qu'il reste le plus long-temps. Je suis l'enfant de la montagne !

« Ici est la source du fleuve; j'en bois l'onde fraîche qui jaillit de la pierre; il mugit en prenant du roc sa course sauvage; moi, je l'étreins de mes deux bras. Je suis l'enfant de la montagne !

« La montagne, c'est ma propriété; de sa cime les torrens se précipitent en tournoyant, et ils hurlent du nord au sud; mais ma chanson les domine pourtant. Je suis l'enfant de la montagne !

« L'éclair et le tonnerre sont à mes pieds, car je plane ici debout dans l'azur; je les connais et je leur crie : « Laissez en repos la maison de mon père. » Je suis l'enfant de la montagne !

« Et lorsque le beffroi vient à retentir, et que plus d'un feu ondoie sur les monts; alors je descends, je me mêle aux phalanges, et je brandis mon épée, et je chante ma chanson. Je suis l'enfant de la montagne ! »

A ce sourd grondement succède bientôt un cri d'alliance entre les opprimés :

En avant !

« En avant ! en avant toujours ! la Russie a proféré ce mot glorieux : en avant !

« La Prusse entend ce mot glorieux, elle l'entend avec joie, et répète avec bruit : en avant !

« Debout, puissant royaume de l'Est! en avant! Fais comme les autres; en avant!

« Debout, toi la vieille Saxe! toujours en avant, la main dans la main, en avant!

« Bavière, Hesse, debout aussi! Souabes, Francs, debout sur le Rhin, en avant!

« En avant, Hollande, Pays-Bas : haut le glaive dans une main libre, en avant!

« Dieu te garde, ô Suisse confédérée! Alsace, Lorraine et Bourgogne, en avant!

« En avant, Espagne, Angleterre! tendez à vos frères une main prompte; en avant!

« En avant, en avant toujours! bon vent et vite au port! en avant! »

Toutes les misères, toutes les amertumes de ces temps s'amassent sur son cœur, comme les nuages sur les hautes cimes. Il est plein de la commune désolation. Il tourne un œil attendri vers les jeux et les danses, ces folâtres essaims qu'ont dissipés l'ouragan de la guerre et les divisions intestines. La gravité de ces jours l'oppresse; il demande :

« Quand tressa-t-on la première couronne? Quand la première « balle vola-t-elle au but? Quand a-t-on inventé la danse joyeuse? « et quand le jeu si franc du gage touché?

— « Ah! dans des jours bien loin, bien loin sans doute : les « nôtres n'y eussent jamais songé; les nôtres où tantôt les peuples « se battent dans les plaines, et où tantôt les dissensions in- « testines s'éveillent. »

Il s'apitoie sur le sort des jeunes filles, venues dans une époque si sévère :

« C'est surtout vous, jeunes filles, que je plains du fond du « cœur, vous qui venez dans un temps où l'on danse et joue si peu.

« Une jeunesse de fille est défleurie en peu d'instans. Pourriez-vous jamais porter des fleurs en des jours si rudes, si troublés?

« Oui, souvent il me semble, à voir votre jeunesse dépouillée de joie, qu'il ne vous reste plus pour refuge que le vrai, le pieux amour. »

Comme les amans interrogent toute la nature sur leur

maîtresse, il questionne toute vie, tout événement sur l'avenir de sa patrie; il dit aux mères :

« Mères, qui vous ranimez en contemplant les traits chéris de vos enfans, et qui, par un joyeux pressentiment, voyez en eux tant d'avenir;

« Regardez une fois bien au fond d'eux, et faites-nous sûrement savoir si les combats et les blessures des pères fructifieront dans les enfans! »

Nous sommes en 1813. L'impulsion donnée par les poètes se communique à la jeunesse. De toutes parts on s'arme pour cette autre guerre sainte, pour l'affranchissement du territoire. Les rois de l'Allemagne reprennent le chemin de leurs trônes, où ils ne remontent que parce que leurs peuples, enflammés par de royales promesses, ont combattu pour leurs propres libertés. Mais à peine rentrés en possession du pouvoir, les rois se sont hâtés d'oublier leurs engagemens. Cette fois encore, ce sont les poètes qui élèvent une voix généreuse dans l'intérêt de la justice. Écoutons Uhland :

La nouvelle muse.

« Autres temps, autres muses! et dans cet âge d'airain, rien ne m'ébranle la poitrine, rien ne me pousse à la lutte des chants, comme de te voir portant le glaive et la balance, ô Thémis! et de t'entendre convier les peuples à la plainte, et les rois à la raison. »

C'est en vain qu'au milieu de ces austères préoccupations, son ancienne muse le regarde de ses yeux bleus rêveurs; il s'arrache aussitôt à la séduction :

« Je voudrais respirer une fois encore dans le royaume des fables dorées; mais un plus sévère génie des chants s'abat soudain sur mes cordes.

« *Liberté* est le nom de ma fée aujourd'hui, et mon chevalier se nomme *Droit :* — Sus donc, chevalier, et que la farouche engeance des dragons se tienne ferme! »

A partir de ce moment, le vieux droit est devenu l'inces-

sante pensée du poète, son génie familier, son refrain. Comme les martyrs chrétiens étaient possédés de la sainte folie de la croix, il est possédé de la sainte folie du droit, il en parle à tous et en toute occasion. C'est le souhait qu'il fait pour son peuple au renouvellement de l'année :

« Que celui qui est loyalement dévoué à son peuple lui souhaite une année bénie ! Que les anges nous préservent de la stérilité, de la gelée et des nuages lourds de grêle ! Et qu'avec le grain désiré dans la crainte, et qu'avec le vin long-temps attendu, cette année nous apporte dans sa corne le vieux, le bon droit !

« Car, puisque l'homme doit nourrir son corps, il a besoin du pain de chaque jour; et, puisqu'il doit s'élever à la pensée, au génie, il a besoin de sa liberté ! »

C'est le seul bien qui manque à son peuple, déjà si riche par les dons de la nature et par les trésors du cœur :

Wurtemberg.

« Que peut-il te manquer, ô ma chère patrie ! On entend au loin vanter ton bonheur; on dit que tu es un jardin, que tu es un paradis : que peux-tu désirer de plus quand l'on t'appelle heureuse?

« Et ta campagne n'est-elle pas féconde comme une mer? Le moût du raisin ne coule-t-il pas dans ta vallée du versant de mille collines?

« Et les poissons ne fourmillent-ils pas dans tes fleuves et tes étangs? Et les broussailles de tes forêts ne sont-elles pas riches en gibier et en bêtes fauves?

« Et tes lavoirs ne blanchissent-ils pas la laine de tes moutons sur une grande moitié de ta surface? Et ne nourris-tu pas des chevaux et des troupeaux de tous côtés?

« Ne renomme-t-on pas au loin les arbres de ta Forêt noire? N'as-tu pas du sel et du fer, et même une petite mine d'or?

« Et tes femmes ne sont-elles pas économes, aimantes et fidèles ? Ne voit-on pas briller dans tes plaines des vignobles toujours verts?

« Et tes fils ne sont-ils pas laborieux, sincères, unis? Ne connaissent-ils pas le prix de la paix? Ne sont-ils pas valeureux au combat?

« Toi, terre du blé et du vin; toi, peuple comblé de bénédic-

tions, que vous manque-t-il? —Tout et une seule chose : le vieux, le bon droit! »

Mais sa requête n'est pas entendue. Les rois se bouchent les oreilles. Ils veulent être sourds, et peut-être ne sont-ils qu'aveugles! A quel tribunal appellera-t-il de ce jugement inique, rendu par les juges de leur propre cause? — Au tribunal de Dieu :

Prière d'un Wurtembergeois.

« Toi qui du haut de ton trône éternel, veilles sur les peuples grands et petits, oh! sûrement ton œil se pose aussi sur le mien : tu vois la souffrance, tu vois la moquerie.

« Jusqu'à notre roi, qui est ton esclave, la voix du peuple ne peut parvenir; car s'il l'eût entendue, comme le peuple le désire, depuis long-temps nous posséderions le droit précieux.

« Mais pour toi toute porte est ouverte; devant toi ne s'élève aucune cloison; ta voix éclate dans le tonnerre du ciel: — Oh! parle, toi, à l'oreille de notre roi! »

Hélas! pourquoi cette apathie? pourquoi cette indifférence pour la régénération achetée et promise : achetée au prix du sang répandu ; promise pour relever l'indépendance du trône et non sa tyrannie? C'est que l'ancienne vertu se corrompt, c'est que trop peu d'hommes conservent encore un cœur pour le peuple :

Un cœur pour notre peuple.

« Se glorifier avec amour des actions de nos pères, répandre leurs semences, plein de confiance dans le vieux sol; se désoler de notre ignominie, se réjouir de notre honneur, oublier son propre moi dans le plaisir et la douleur de tous : voilà ce que l'on appelle avoir un cœur pour notre peuple.

« Briser sans crainte ce qu'ont fait nos pères, pour vouloir y substituer ses propres créations, vaine fumée; calomnier lâchement les hommes que nous nous sommes élus, parce qu'ils n'ont pas voulu rendre hommage au plan d'hier; ne prononcer les vieux noms que pour les railler : voilà ce que l'on appelle n'avoir point de cœur pour notre peuple.

« Aujourd'hui que l'espérance se colore d'une nouvelle lumi-

et que l'histoire du peuple se lève attendant le burin : ô prince! pour les ancêtres duquel ont palpité nos poitrines; ô prince! sous les drapeaux duquel notre jeunesse a moissonné la gloire; aujourd'hui, sans plus tarder, incline-toi vers notre douleur! Ah! toi, plus que personne, montre pour notre peuple un cœur! »

C'est en vain. Les rois ont pris racine dans leur injustice, les peuples dans leur humiliation. « Il n'y a ici-bas que des commencements. » La lassitude a tout énervé. L'attente déçue n'est-elle pas le plus subtil des énervans? Déjà les mécontens ne réclament plus. Mais le poète ne perd pas courage. Il évoquera l'ombre des morts héroïques, et leur fera demander compte de leur dévouement, aux vivans qui laissent l'ivraie détruire tant de nobles semences. C'est le génie de Kœrner, la sainte victime, qu'il appelle sur terre et qu'il charge de gourmander peuples et rois. Et quand l'héroïque fantôme a dit ses suprêmes paroles, il ajoute, en remontant aux cieux :

« Ce que je devais, je l'ai chanté, et je reprends mon vol vers les hautes demeures. Je vais raconter aux chœurs sacrés ce qu'ont vu mes regards; je ne puis ni louer, ni condamner; la désolation gémit encore partout; mais j'ai vu plus d'un œil darder la flamme, et j'ai entendu battre plus d'un cœur. »

Enfin, en 1817, les Wurtembergeois obtinrent un gouvernement constitutionnel. Qui dira la reconnaissance que la nation doit au poète? qui dira celle que nous devons à notre Béranger? Uhland et Béranger, deux nobles cœurs qu'ont fait palpiter les mêmes sympathies, deux lyres qui ont exalté par les mêmes accords!

Analyser de telles œuvres, c'est reconstruire la vie du poète. Par quels secrets sentiers passa le jeune poète pour arriver à son but? Sur quel banc de mousse s'est-il assis tout enfant? A quelle source des collines a-t-il trempé ses lèvres? De quel miel pur s'est-il nourri? Quel vieillard rendit vivantes, en les lui contant, les merveilleuses légendes d'autrefois? Pèlerin dans le pays des souvenirs, s'égara-t-il sou-

vent à recueillir, de la bouche du peuple, les naïfs récits, pour les redire à son tour dans ses naïves ballades? Ces précieux renseignemens nous manquent, et le poète reste muet quand on l'interroge sur ce point. Je lui écrivis un jour pour solliciter de lui ces détails. Il me répondit que son humble flot de vie s'était englouti dans l'océan de la vie commune; qu'enfant, il avait aimé la nature comme tous les enfans de son pays; que, jeune homme, il s'était agenouillé dans une religieuse crainte devant l'amour, comme tous les jeunes hommes de son pays; que les malheurs de la patrie lui avaient allumé au cœur la même flamme qu'à tous les autres, et qu'il ne se connaissait pas d'autre passé.

A quoi j'ajoute qu'il naquit à Tubingen en 1787, et qu'il est aujourd'hui avocat à Stuttgard. Il y vit retranché dans la citadelle de ce vieux droit, qu'il assiégea si longtemps, et dans l'intimité de quelques poètes, de Karl Mayer surtout, son collègue aux états de Wurtemberg. Chevalier fidèle à la liberté, jamais il n'hésite à saisir l'occasion de rompre une lance pour elle.

Nous avons montré dans Uhland, le poète patriote et libéral, cherchons en lui maintenant le poète de la nature et du sentiment, complété par une exquise sensibilité d'artiste. Ici encore des citations faites presque au hasard, seront notre plus victorieuse démonstration. Uhland a compris admirablement, que si la poésie ne doit pas se borner à un vain assemblage de mots cadencés, le sentiment seul ne suffit pas non plus pour lui donner sa beauté radieuse. Il faut que l'œil admire en même temps que le cœur s'émeut et que l'âme s'exalte. La couleur ne fera pas défaut, une couleur abondante ou discrète, suivant le sujet. Si l'homme est en scène, le sang circulera dans ses veines, sa poitrine palpitera, ses yeux rayonneront. Enfin le paysage devra se parer de verdure et de fleurs, une brise embaumée rafraîchira l'air, ou, s'il y a lieu, la foudre déchirera le nuage et la tempête mugira. Comme on revient à la simplicité et à la

nature par le dédale de la science, Uhland est retourné à la naïveté primitive et spontanée, par les sentiers de l'art. Il ressemble à ces oiseaux qui planent long-temps dans les cieux avant de trouver sur terre l'abri qu'ils désirent. Ces oiseaux se posent passagèrement sur les arbres ; ils dorment une nuit dans le bocage, y chantent quelques notes, mais ce n'est pas là qu'ils veulent couver. Ils s'éveillent avec l'aurore et s'élèvent avec elle dans l'azur. Et cette vie errante se prolonge jusqu'à ce qu'ils trouvent la cime écartée ou le nid de mousse que cherchait leur instinct. Là seulement ils s'arrêtent avec délices et chantent leurs amours.

Avec une telle esthétique, Uhland, qui est devenu le chef d'une école, devait commencer par proclamer la liberté de l'art, c'est-à-dire sa vérité. Il ne pouvait défendre sa cause plus habilement qu'en comparant, comme on va le voir, la poésie allemande à ces chênes séculaires qui ont toujours inspiré tant de vénération et d'amour aux imaginations germaniques.

L'art libre.

« Qu'il chante celui qui a reçu le don du chant dans la forêt poétique de l'Allemagne ; c'est de la joie, c'est de la vie que d'entendre chaque rameau résonner.

« Ce n'est pas à de rares noms orgueilleux qu'est enchaîné chez nous l'art des chants ; cette semence est répandue sur toute la erre allemande.

« Les sentimens émus de ton cœur plein, exhale-les hardiment par un son libre ; va gazouillant ton amour, et que ta colère tonne devant nous.

« Ne chantes-tu pas pendant ta vie entière, chante du moins sur la rive de la jeunesse : ce n'est qu'à la lune des fleurs épanouies que les rossignols modulent leurs accords.

« Ne peut-on relier en volume les inspirations que t'ont léguées les heures ; livre aux vents une feuille volante : une vive jeunesse la saisira au passage.

« Loin de nous, arts mystérieux, nécromancie, alchimie ! la formule ne nous retient pas dans ses réseaux ; notre art se nomme poésie.

« Nous professons un culte religieux pour le génie ; mais des

noms sont pour nous de la fumée; nous honorons dignement les maîtres; mais notre art est libre.

« Ce n'est pas dans de froides pierres de marbre, ni dans des temples lourds et morts : c'est dans les frais bosquets de chênes que s'agite et respire le dieu allemand. »

Le spiritualisme de l'Allemagne ne dédaigne pas toujours la matière, souvent il la purifie et l'idéalise. En voici un exemple dans une très courte chanson d'Uhland :

L'heureuse mort

« J'étais mort d'amoureuses délices; je gisais enseveli dans ses bras; je fus réveillé par ses baisers; je vis le ciel dans ses yeux. »

Je traduis quelques pièces où le poète s'inspire plus particulièrement de la nature.

Les ruines.

« Voyageur, endors-toi sous ces débris des temps
Dont l'antique splendeur dore encor la mémoire :
Peut-être qu'à leurs pieds des rêves éclatans
Te les reconstruiront dans leur première gloire. »

En mai.

« Les fleurs brillent comme la lumière, une auréole de verdure couronne les arbres : — Ciel, tu peux te voiler de nuages; désormais la terre a son propre éclat. »

Fête du printemps.

« Jours doux et dorés du printemps ! extase intérieure ! si jamais un chant a dû me réussir, n'est-ce pas aujourd'hui ?

« Mais en ce jour pourquoi courir au travail ? Le printemps est une haute fête : je veux me reposer et prier. »

Sur un poète mort de faim.

« Ainsi le voulut le sort; tu vécus plein de soucis, tu t'es consumé comme il convient à un poète.

« La Piéride l'avait prédit sur ton berceau. Elle consacra ta bouche pour le chant, pour rien d'autre.

« Ta mère mourut tôt : cette perte fit bien voir que tu ne devais espérer aucun abri sur cette terre.

« Le monde avec ses trésors, avec tout son superflu, doit seulement frapper tes yeux : pour d'autres la jouissance !

« Le printemps était ta vie, la fleur était ton rêve. Un autre presse le raisin, un autre cueille les fruits de l'arbre.

« Bien des jours tu puisas l'eau dans ta cruche, pendant que tes chansons égayaient les banquets de fête.

« Ici-bas déjà tu étais illuminé et un peu plus qu'un esprit; maintenant tu es retourné dans la patrie où l'ambroisie enivre.

« Que l'on porte au tombeau ce qui ressemble à un cadavre : tu ne pesas point sur la terre ; que la terre te soit légère ! »

S'il vit dans l'intimité de la nature, Uhland n'en connaît pas moins toutes les tendresses de l'âme. Il les reproduit avec une délicatesse qu'apprécient surtout, en Allemagne, le cœur des jeunes filles et celui des mères. Aussi ses *Lieder* sont-ils chantés partout. Les nobles dames les modulent au piano pour tromper l'ennui des heures, et la pauvre fileuse les répète pour arriver plus vite au bout de sa quenouille. Les pièces qui suivent doivent être rangées dans cette classe :

L'enfant pieux.

« Quand la froide couche de terre
T'enveloppa comme un manteau,
Ton fils en pleurs vint, ô ma mère !
S'agenouiller sur le tombeau.

« Puis sur le tertre où tu reposes,
Au-dessus de ton front si pur,
Sa main planta deux tendres roses
Douces comme tes yeux d'azur.

« Au pied, il en mit une sombre,
Symbole, hélas ! de sa douleur ;
Et, puisque ton cœur n'eut point d'ombre,
Une blanche enfin sur ton cœur. »

L'enfant mourant.

L'ENFANT.

« O mère ! écoute ces accords;
Qu'ils sont doux au cœur, à l'oreille !
Qu'ils sont doux, ô mère ! — Et tu dors...
Moi, cette musique m'éveille.

LA MÈRE.

« J'écoute... écoute... et n'entends rien.
Oh ! dors, mon pauvre enfant malade;
Dors, le repos te fera bien;
Dors, ce n'est pas la sérénade.

L'ENFANT.

« Non, ce chant qui me réjouit
Ne vient pas d'une voix mortelle;
C'est un chœur d'anges qui m'appelle...
Adieu, ma mère, bonne nuit. »

Résolution.

« Elle vient dans ce vallon paisible; je veux oser aujourd'hui l'attendre d'un cœur plus hardi. Pourquoi tremblerais-je devant cette enfant qui ne sait faire de mal à personne ?

« Tous la saluent si volontiers : moi seul je ne l'ose pas; moi seul je fuis, et vers la plus belle des étoiles je n'ose jamais lever mes regards.

« Les fleurs qui se penchent vers elle, les oiseaux avec leurs chants joyeux, tous osent lui témoigner leur amour : pourquoi moi seul suis-je si troublé ?

« Souvent pendant les longues nuits je me suis plaint au ciel amèrement; et jamais je n'ai osé devant elle prononcer ce seul mot : je t'aime !

« Je veux me coucher sous cet arbre; c'est là qu'elle se promène chaque jour.

« Et lorsqu'elle passera je feindrai de dormir, et, comme si je parlais sous le charme d'un rêve, je dirai tout haut que je ne puis vivre sans son amour.

« Je veux, ô malheur ! quel effroi ! Elle s'avance de ce côté; elle va me voir. Je veux m'enfoncer dans le bocage; de là du moins je pourrai la voir passer. »

Le sonnet qui, malgré les louanges de Boileau, est un

poème tout romantique, le sonnet devait séduire la nouvelle et libre pléiade des poètes allemands. Tous s'éprirent de cette gracieuse fleur transplantée des régions resplendissantes du midi au milieu des brouillards du nord. Tous lui avaient confié leurs plus doux secrets de rêverie et d'amour. Gœthe seul s'était renfermé dans un injuste dédain envers le gentil poème. Lui, le magicien de la forme, le dompteur de la rime et du mètre, il avait condamné les entraves opposées au poète, dans le sonnet, par le mètre et par la rime! Il avait d'un rire sceptique demandé le pourquoi de ce lit de Procuste, refusant d'y ployer son flexible génie. Mais un jour d'heureux caprice triompha de l'obstination du poète. Il approcha ses lèvres de l'enivrante coupe du sonnet, et si douce lui parut cette liqueur, qu'il y revint plusieurs fois dans la suite. Cette conversion fut un événement en Allemagne. Les échos répétèrent : Gœthe a fait un sonnet! Le vieux Rhin s'en émut dans ses grottes profondes. Les sonnétistes chantèrent cette victoire sur leur mode privilégié. Uhland en plaisanta comme vous allez voir :

La conversion au sonnet.

«Toi qu'on vit récemment, de ton fauteuil critique,
Sur nos pauvres sonnets déverser à longs flots,
— Raffinement cruel! — le sel de ces bons mots
Qui pénètrent au vif par leur mordant attique;

O blanc cygne venu du pur Olympe antique!
Pourquoi sur ton hermine autrefois sans défauts,
Cette tache aujourd'hui de nos bourbeuses eaux?
Te serais-tu souillé d'un sonnet romantique?

As-tu donc oublié tant de dérisions,
Et du vieux maître Voss les déclamations
Qu'envenimaient l'injure et les cris d'anathème?

Ah! tu me fais penser au précepteur grondant,
Pour des fruits dérobés, son élève imprudent,
Et qui s'éloigne après pour en manger lui-même! »

Je ne sache pas que Gœthe, cet Odin poétique assis sur

la cime du Heildskiof de la littérature allemande, et suivant d'un sourire quelque peu ironique les demi-dieux et les hommes qui s'agitent sur les degrés inférieurs, ait jamais consacré d'un applaudissement public le génie d'Uhland. Nous cherchons en vain dans la moisson de vers dont il enrichissait tant de noms et d'albums, un seul quatrain — moins encore, un parcimonieux distique, à la louange du poète populaire. Faut-il voir la cause d'un tel oubli dans le malicieux sonnet que nous venons de citer? En accuserons-nous l'égoïsme rancunier du poète, ou la politique obséquieuse du ministre? La muse libérale du Wurtemberg s'était compromise par ses strophes au *bon vieux droit*, de telle sorte sans doute, que sa sœur de Weymar eût été la mal venue à prononcer louangeusement son nom dans les salons du grand-duc.

Uhland, qui se faisait ainsi l'avocat du sonnet, ne s'est pourtant essayé qu'une vingtaine de fois dans cette aimable forme poétique. Nous traduisons ceux de ses sonnets qui nous paraissent les moins rebelles au mètre et au rhythme de notre langue :

Les deux jeunes filles.

Deux jeunes filles sont là-haut sur la colline,
Pareilles par la grâce et la frêle beauté;
Leurs yeux plongent en bas vers le lac argenté;
Leur col paraît un col de cygne qui s'incline.

Puis l'une étend sa main blanche sur la ravine
Pour indiquer au loin le torrent irrité;
L'autre arrondit un bras sur son front velouté,
Pour soutenir l'éclat du soleil qui décline.

Jugez si dans mon sein dut éclore un désir!
Aussi mon cœur émit ce vœu par un soupir:
— « Oh! si j'étais assis auprès de l'une d'elles! »

Mais contemplant encor le couple harmonieux,
Cet autre cri sortit de mon cœur envieux:
« Non, ce serait un crime: elles sont là si belles! »

Le bouquet.

Puisque l'herbe et la fleur parlent mieux que les mots,
Puisqu'un aveu d'amour s'exhale de la rose,
Que le *Vergiss-mein-nicht* de souvenir s'arrose,
Que le laurier dit : gloire! et le cyprès : sanglots!

Si, pour le cœur épris de symboles nouveaux,
Un sens naïf encor sur les couleurs se pose,
Si l'envie ou l'orgueil dans le jaune repose,
Et si l'espoir voltige entre les verts rameaux;

J'ai bien fait de cueillir des fleurs de toute sorte
Et de toute couleur que, tremblant, je t'apporte
Dans ce bouquet sans art d'où plus d'un parfum sort :

« Car à toi j'ai voué ma joie et ma souffrance,
Mon amour envieux, ma foi, mon espérance,
A toi ma gloire, à toi ma vie, à toi ma mort. »

Le bois.

« Ce qui parfois calma mon esprit et mon cœur,
La verdure au printemps, la rosée à l'aurore,
Un rêve cette nuit vint me le rendre encore,
Car j'errais dans un bois embaumé de fraîcheur.

Et vous dont m'enivra souvent la douce odeur,
Boutons mi-clos, j'ai cru vous respirer encore
— Plus doux, car au sentier soudain je vis éclore
Chasseresse légère et de ce bois la fleur.

Elle fuit; suppliant, je poursuis la rebelle :
Déjà je tends les bras, et je vais la toucher...
Lorsque s'évanouit mon beau rêve infidèle.

— Pas même en songe, hélas! ne puis-je t'approcher,
Bonheur? Non-seulement a disparu la belle,
Mais le bois où mes pas auraient pu la chercher. »

Sonnet-Écho.

« La cloche que soudain l'on cesse d'ébranler,
Long-temps encor résonne en sa hauteur sonore;
Bien qu'au plus bas du mont, il doit courir encore,
Le piéton haletant qui craint de chanceler;

Le tison qui finit longuement de briller,
D'un rayon imprévu tout-à-coup se colore;
Une tardive fleur, doux adieu, veut éclore
Au rameau que l'automne, hélas! vint dépouiller.

La chanson qu'entonna de tout son cœur fidèle
Le berger amoureux qui célèbre sa belle,
Un écho la prolonge avec un long soupir.

Ainsi m'arrive-t-il, inassouvi poète:
A cette heure où la muse en moi s'endort muette,
Je dois écrire encor ce sonnet pour finir. »

On sait que les poètes populaires foisonnaient autrefois en Allemagne. Les *maîtres chanteurs* (meistersângers), se formaient dans la chambre étroite de l'ouvrier. Le fameux Hans Sachs était un cordonnier de Nüremberg. Les diverses corporations avaient leurs confréries de poètes qui s'inspiraient laborieusement sur un sujet donné, presque toujours sur leur profession, dont ils rimaient les joies et les misères, les règles et la discipline, et dont ils cherchaient à reproduire les moindres bruits, les moindres traits caractéristiques, par l'arrangement matériel des vers et par l'harmonie imitative des mots. Peu de grandes pensées jaillissaient de là, mais l'élément poétique circulait dans le peuple, et les côtés obscurs de la vie commune en recevaient comme une douce lumière. L'amour du métier s'en accrut et l'esprit de corps se fortifia. Une émulation continuelle de chants s'alluma entre les poètes des corporations diverses. Les ouvriers s'animaient à l'ouvrage en s'accompagnant de chansons, inspirées par cet ouvrage même, et graduées comme lui. Dès-lors, la semence du chant, comme dit Uhland, se répandit et fructifia sur toute la terre allemande. Les chants de corporations formèrent une chaîne, qui s'étendit sans interruption, et à laquelle les poètes modernes ont ajouté de nombreux anneaux. Voici comment Uhland a développé le thème du forgeron :

Le forgeron.

Droit près de l'enclume,
Il mouille, il allume
Le charbon qui fume
Au vent du soufflet.

Il pense à sa belle...
L'ardente étincelle
Bientôt lui rappelle
Que le fer est prêt.

Son œil noir scintille,
Car le métal brille,
Rugit et petille
Hors du feu qui luit.

Son lourd marteau broie
La barre qui ploie ;
L'étincelle ondoie
Rouge autour de lui.

Après les chants de métiers, viennent ceux du compagnonnage. Les meilleures années des artisans et des étudians, sont sans contredit celles qu'ils emploient à courir le monde, soit pour se perfectionner dans leur art, soit pour évoquer, sur les lieux classiques, l'ombre des hommes célèbres, et le souvenir des grandes actions, dont la mémoire est pleine. Ceux que la muse a choisis pour ses disciples vont ainsi butinant le suc de leur miel futur. Les peuples du nord apprécient tellement l'utilité de cette éducation du poète par la nature, que plusieurs d'entre eux accordent des frais de voyage (*reisestipendia*), à leurs jeunes compatriotes pauvres dont le talent aspire à se compléter. Ainsi voyageaient au moyen-âge, les bardes et les minnesingers, qu'un poète allemand a bien nommés les chevaliers errans de la poésie.

Leurs tournois étaient les combats de doux refrains, luttes qui pourtant devenaient quelquefois terribles, comme nous le prouve ce fameux combat de la Wartburg, où les vaincus

devaient mourir. Mais d'ordinaire, à ces joutes d'images et de rimes, les lances brisées n'étaient que des cordes rompues au socle de la lyre. Un *lied* d'Uhland décrit avec une charmante précision cette vie nomade et toujours fêtée du minnesinger. — Ses chansons, dit-il, brillent comme un diadème de fleurs autour de son front. Elles l'accompagnent comme des amantes à travers le muet bocage. Il arrive aux fêtes populaires; il chante dans la salle royale; la foule des convives s'étonne; sa chanson illumine le festin; les plus belles d'entre les femmes le couronnent de fleurs éclatantes; son œil resplendit de joie, et ses joues s'enflamment.

Les lieder de voyage d'Uhland sont autant de petits drames. Le poète prend ses héros tels que le hasard les lui envoie; ici, c'est un chasseur, plus loin, un pauvre musicien; ou c'est le vent de tempête qui lui souffle des notes sombres et voilées. Une autre fois, un bon pommier, au pied duquel s'est endormi le poète, secoue ses belles pommes sur le pèlerin altéré qui s'en régale au réveil. Mais parmi toutes ces chansons, dont plusieurs ne sont que de charmants badinages, il en est une que je veux traduire, parce qu'elle exhale ce parfum des bonnes vieilles mœurs allemandes et de leur antique hospitalité :

Le droit domestique.

« Hôte que le Dieu bon m'envoie,
Sois bien venu dans ce vallon!
Pends ton manteau, pose avec joie
Contre le mur ton blanc bourdon.

Et siége au plus haut de la table;
Cet honneur attend l'étranger.
La fatigue du jour t'accable;
Puisse un vin pur te soulager!

Si l'injustice et la vengeance
T'exilèrent d'un sol chéri,
Sous mon toit avec l'espérance
Retrouve ami, famille, abri.

Mais retiens ma prière unique :
— Garde-toi bien, hôte pieux,
D'affaiblir le droit domestique,
Les vieilles mœurs de nos aïeux. »

Le sentiment qui anime ces strophes prouve à quel degré le poète possède l'idéal chevaleresque. Ce caractère élevé de sa muse éclate surtout dans ses ballades et dans ses romances; et c'est par ces dernières, à mon avis, que Louis Uhland, qui compte tant et de si gracieux imitateurs, est resté complétement inimitable.

Avant d'entrer dans ce frais domaine du poète, où nous aimerons à nous égarer en de charmans détours, signalons deux genres de composition, tout-à-fait opposés l'un à l'autre, et dans lesquels Uhland s'est plus d'une fois essayé avec l'art consommé des maîtres : je veux parler de la *Chanson à boire* et de la *Ballade* ou *chant religieux*. Le poète a presque toujours pris ses motifs religieux dans le moyen-âge catholique, dans la vie contemplative de l'abbaye et du cloître. C'est le thème inévitable du renoncement aux joies passagères du monde pour les saintes voluptés du ciel. Parfois, par un artifice de contraste poétique, l'œil de la nonne qui se lève en extase vers la céleste patrie, se mouille tout-à-coup d'une larme arrachée par un tendre souvenir de l'exil terrestre, auquel elle veut en vain ne plus penser. — La chanson à boire n'est le plus souvent qu'une ode panthéistique où, comme à travers un prisme, se reflètent les mille rayons de l'espérance, de l'illusion et du rêve, avec une foule d'images tour à tour réelles et fantastiques; mais l'impression que vous laisse l'ensemble ne manque jamais d'être salutaire et morale; on en jugera par ces strophes :

Chanson à boire.

« Nous n'en sommes plus à notre premier verre;
Nous n'en sommes plus aux premières chansons;
Aussi, vaguement, tour à tour nous pensons
A maint vague bruit, à maint vague mystère.

Et nous pensons au sombre bois
Où les sombres autans rugissent ;
— Du cor j'entends la claire voix ;
Les meutes croisent leurs abois ;
Les coursiers écumans hennissent ;
Le cerf s'élance dans les flots,
L'eau pure se trouble et frissonne ;
L'arquebuse du chasseur tonne,
Et le bois se remplit d'échos.

Nous n'en sommes plus à notre premier verre, etc.

Et nous pensons aux sombres mers
Où les sombres vagues rugissent ;
— Voici l'orage et les éclairs ;
Les flots se heurtent dans les airs,
Les tourbillons béans mugissent.
En vain le pauvre esquif là-bas
Lutte, lutte ! — Il chancelle et sombre :
Que son cri de détresse est sombre !
Orphelins et veuves, hélas !

Nous n'en sommes plus à notre premier verre, etc.

Nous pensons aux sombres combats
Où tombent nos frères fidèles :
Les lances volent en éclats ;
Les ardens coursiers sous leurs pas
Font jaillir maintes étincelles ;
Aux sons des clairons, des tambours,
Les guerriers exaltés frissonnent ;
Les boulets enflammés sillonnent
Les murs chancelans et les tours.

Nous n'en sommes plus à notre premier verre, etc.

Et nous pensons au dernier jour ;
Et nous entendons la trompette,
La trompette du dernier jour,
Qui réveille le passé sourd
Et ranime la mort muette :
—Sans bornes s'entr'ouvre le ciel ;
Des anges, agitant des palmes,
Ombragent, rayonnans et calmes,
L'auréole de l'Éternel.

Nous n'en sommes plus à notre premier verre.

Après avoir pensé long-temps
Au bois, à la chasse sauvage,
Aux flots, aux tonnerres grondans,
Aux chocs sanglans des combattans,
Au dernier jour du long voyage;
A nous-même enfin nous pensons,
A notre bruyante allégresse,
A nos chansons, à notre ivresse,
A nos verres que nous heurtons.

Nous n'en sommes plus à notre premier verre;
Nous n'en sommes plus aux premières chansons;
Aussi, vaguement, tour à tour nous pensons
A maint vague bruit, à maint vague mystère. »

Ces strophes sont, à notre avis, un modèle de la chanson à boire telle que la comprennent et la chantent les Allemands. Toutes les pensées, tous les sentimens qui font battre le cœur de l'homme y trouvent successivement leur place : c'est toujours l'éternel souci de la nature, de la patrie symbolisée dans les vieilles forêts, de la vie à venir; le même entraînement curieux vers la vague horreur et vers les flottantes rêveries. Les poètes allemands ont ainsi donné à la chanson à boire un caractère d'élévation qui lui manque chez nous. Ils considèrent le vin comme un moyen d'exalter en eux les nobles facultés. C'est dans le même sens qu'un jeune poète d'un grand avenir, M. Victor de Laprade, a écrit ce beau vers sur le vin :

« Buvons-le chastement comme le sang d'un Dieu. »

Donnons maintenant un exemple de la ballade ou chant religieux :

La nonne.

Une nonne pâle et sereine
Dans les jardins du cloître errait;
La lune l'éclairait à peine.
Au bord de ses longs cils d'ébène
Une larme d'amour tremblait.

« Cher fiancé, qu'à ton aurore
La mort, hélas! vint réclamer,
J'oserai donc t'aimer encore!
Tu deviens l'ange qu'on implore,
Et l'ange on peut oser l'aimer! »

Au pied de la sainte patronne
S'arrêta son pas chancelant.
Un doux regard de la madone,
S'y posant comme une couronne,
Fit rayonner son beau front blanc.

Là, s'agenouillant en prière,
Calme et céleste, elle fixa
Ses yeux sur la sainte de pierre...
Puis la mort ferma sa paupière,
Et son long voile s'abaissa.

Un grand nombre des ballades d'Uhland se rattachent aux cycles épiques de l'Allemagne. Le poète est à la tête de ces modernes rhapsodes qui préparent à un nouvel Homère germanique les élémens d'une nouvelle épopée dont le moyen-âge fournira le sujet, les mœurs, les croyances merveilleuses et les couleurs. Parmi les légendes héroïques, Uhland s'est particulièrement occupé des traditions relatives à Siegfried et aux héros des Niebelungen. Plusieurs de ses ballades pourraient être interpolées dans tel chant original de ce vieux poème, les strophes suivantes, par exemple, qui semblent provoquer l'archet d'un autre Volker, à la cour somptueusement barbare d'un autre Hetzel :

Les trois chansons.

Sur les hauts degrés de son trône était assis le roi Siegfried : « Joueurs de harpe, qui de vous me chantera la plus jolie chanson? » — Et un jeune homme s'élança promptement hors de la foule, la harpe dans la main, le glaive à la ceinture.

— « Je sais trois chansons. La première, tu l'as sans doute oubliée depuis long-temps : tu as assassiné mon frère! Oh! mais tu l'as assassiné!

« L'autre chanson, je l'ai improvisée pendant une nuit de tem-

pête et d'éclairs : tu dois te battre avec moi à la vie, à la mort! — Oh! mais à la vie, à la mort! »

— Alors il posa sa harpe sur la table, et ils tirèrent tous deux leurs épées impatientes; et ils se battirent long-temps avec un bruit sourd; puis enfin le roi tomba sur les hauts degrés de son trône.

« Maintenant j'entonne la troisième, la plus belle de mes chansons. Le roi Siegfried est étendu dans les flots rouges de son sang! Oh! mais dans les flots rouges de son sang! »

Cette ardeur farouche des races énergiques que Rome appelait dédaigneusement barbares, et qui devaient vaincre les conquérans du monde, respire dans ces vers. Cette corde d'airain a souvent résonné sur la lyre d'Uhland; il a surtout consacré à la bataille d'Hastings et à certains souvenirs de Guillaume le Normand, une série de romances et ballades qui seraient fort du goût de notre grand historien, M. Augustin Thierry, et que Chatterton n'aurait pas moins admirées. On le voit, c'est avant tout l'élément épique qui attire le génie d'Uhland. Cette vocation était chez lui si impérieuse, que même en s'inspirant des sentimens et des idées de son époque, il a encore écrit des fragmens d'une épopée future. Tout, sous sa main, prenait les proportions simples et majestueuses du poème épique, et c'est ainsi que m'apparaissent la plupart de ses chansons patriotiques de 1812 et 1813, ces années promises à l'épopée germanique, et même ses protestations rimées en faveur du bon vieux droit. Ne croirait-on pas, dans le morceau suivant, lire un fragment retrouvé des anciens chants erses?

Le roi aveugle.

Pourquoi tous ces guerriers du nord assemblés sur la grève? que veut le roi aveugle, le vieux roi dont le front se couronne de cheveux blancs? Courbé sur son bâton qui plie, il pousse des cris douloureux; il appelle, et l'écho de l'île lui répond au delà du bras de mer.

— Rends-moi, lâche brigand, rends-moi ma fille que tu retiens captive dans le creux de ce rocher. Le jeu de sa harpe, ses chants si doux étaient le bonheur de ma vieillesse. Tu l'as ravie aux dan-

ses sur la verte rive : honte à jamais à toi ! Sous ton crime s'affaisse ma tête grise.

Soudain au bord de la caverne apparaît le brigand à la stature colossale, à l'œil farouche. Il brandit son épée menaçante et en frappe son bouclier :

— A quoi bon tes nombreux archers, puisqu'ils souffrent ce rapt ? A quoi te servent ces guerriers, si pas un d'eux n'ose combattre pour ta fille ?

Cependant les guerriers restent muets, aucun ne sort des rangs. Vainement le roi se tourne vers eux dans sa détresse, il s'écrie :

— Je suis donc tout à fait seul !

Mais son fils, serrant la main du vieillard :

— O mon père, permets-moi de combattre, je sens mon bras si plein de force.

— O mon fils, l'ennemi a la taille des géans ; personne encore n'osa se mesurer contre lui. Mais un noble sang bouillonne dans tes veines, je le sens à l'étreinte de ta main. Prends donc ma vieille épée, c'est le prix des scaldes : si tu succombes, les flots engloutiront le malheureux vieillard.

Écoutez ! c'est le frémissement de l'écume, le murmure de la barque sur les flots. Le vieil aveugle lève la tête, pour aspirer le son. Puis tout se tait à l'entour, jusqu'à ce que du bord opposé s'exhalent un retentissement de boucliers et de glaives, et des clameurs furieuses que répète un écho sourd.

Tout à coup le vieillard s'écrie dans la joie :

— Oh ! dites-moi, que voyez-vous ? C'est mon épée, je la reconnais à ce bruit perçant ! Le brigand a succombé, il a reçu sa sanglante récompense ! Gloire à toi, le vainqueur entre tous, le vaillant fils du roi.

Puis le silence recommence. Le roi relève la tête pour aspirer le son.

— Qu'entends-je venir sur la mer ? C'est un bruit de rames, un clapotement de vagues.

— Voici qu'ils abordent, voici ton fils armé du glaive et du bouclier ; voici ta Gunild aux cheveux d'or.

— Dans mes bras ! s'écrie le vieillard ; et sa voix roule et retentit de la colline sur la grève. — Maintenant ma vieillesse sera pleine

de joie et ma tombe glorieuse! O mon fils, place à ma droite ma bonne épée, et toi, ma Gunild, chante-moi le chant du cercueil!»

Deux de ces ballades, moitié épiques, moitié fantastiques, d'Uhland, sont surtout populaires en Allemagne : *la Malédiction du poète* et *le Château au bord de la mer*. Le sujet de la première de ces pièces est la cruauté moqueuse avec laquelle de puissans seigneurs ont repoussé un barde pauvre, mais inspiré. Le barde se venge en lançant l'anathème contre les murs orgueilleux qui abritent ces hommes impies, et ses strophes irritées font tomber le palais en ruines. J'essaye de traduire dans le rhythme adopté par le poète la seconde de ces pièces :

Le château au bord de la mer.

As-tu contemplé le manoir,
Le vieux manoir sur le rivage?
Rose et doré, plus d'un nuage
Passe au-dessus de son front noir.

Il projette une ombre inquiète
Dans les flots bleus en s'y penchant;
Vers la fournaise du couchant
Il élève son large faîte.

— « Oui, j'ai contemplé le manoir,
Le vieux manoir sur le rivage :
La lune sortant d'un nuage
Illuminait son faîte noir. »

Les vents de la mer et les ondes
Exhalaient-ils un son perçant?
Un chant de fête, un joyeux chant
Venait-il des salles profondes?

— « Les vents de la mer et les flots
Dormaient dans un morne silence :
J'entendis dans la salle immense
Un chant de plainte et des sanglots. »

Vis-tu sur les degrés du trône
S'avancer un couple royal?
Sur le rouge manteau ducal
Vis-tu rayonner la couronne?

Vis-tu folâtrer autour d'eux,
Vive étoile de la famille,
Une charmante jeune fille
Au doux regard, aux blonds cheveux?

— « Oui, j'ai vu le couple du trône,
Mais en grand deuil... et la couronne
Sur aucun front n'étincela,
Car la vierge n'était plus là. »

La jeune école de peinture de Dusseldorf a fait un admirable tableau sur le sujet de cette ballade. Ce qui frappe d'abord dans cette toile, c'est le riche éclat du paysage; le soleil dans toute sa gloire illumine le château qui jette le contraste de son ombre dans les flots étincelans; puis, le regard d'abord ébloui s'habitue à cette pompe, et remarque bientôt les détails. Alors seulement il aperçoit sur la terrasse le roi et la reine, sombres et vêtus de noir. Pourquoi cette tristesse opposée à cette joie? A peine a-t-on fait cette réflexion, que l'on aperçoit dans une salle une jeune fille pâle et couverte du linceul funèbre. C'est le mot de l'énigme.

Parmi les romances de pure imagination, je ne citerai que deux pièces qui suffiront pour donner une idée de la fantaisie gracieuse et de la naïveté inimitable dont Uhland a su enrichir ces petits poèmes. Quoi de plus frais que l'invention et l'exécution de la petite idylle qui suit?

La fille de l'orfèvre.

Un orfèvre était assis dans sa boutique au milieu des perles et des pierres précieuses. — « Hélène, dit-il à sa fille, le joyau le

plus pur que j'aie trouvé jusqu'à ce jour, c'est pourtant toi, ma chère enfant. »

Un beau chevalier entra. — « Bonjour, gracieuse enfant; bonjour, mon cher orfèvre. Je viens te prier de faire une magnifique couronne pour ma douce fiancée. »

Lorsque la couronne fut terminée, riche et tout étincelante, Hélène, plongée dans la tristesse, ne se vit pas plutôt seule, que, suspendant à son bras la somptueuse parure :

— « Ah! bienheureuse, pensa-t-elle, la fiancée qui doit porter cette couronne! Si seulement ce beau chevalier daignait m'offrir une couronne de roses, que je serais joyeuse! »

Peu de temps après, le chevalier entra. Il examina la couronne avec une grande attention. — « Mon cher orfèvre, dit-il ensuite, je te prie de faire maintenant une bague de diamans pour ma douce fiancée. »

Lorsque la bague fut terminée, Hélène, plongée dans la tristesse, ne se vit pas plutôt seule, qu'elle la mit à son doigt.

— « Ah! bienheureuse, dit-elle, la fiancée qui doit porter cet anneau! Si seulement ce beau chevalier daignait m'offrir rien qu'une boucle de ses cheveux, que je serais joyeuse! »

Peu de temps après, le chevalier entra; il examina l'anneau avec une grande attention. — « Mon cher orfèvre, dit-il ensuite, tu as finement travaillé cet anneau que je destine à ma douce fiancée!

« Mais pour que je voie comment ces bijoux lui siéront, approche un peu, gracieuse enfant : permets-moi de t'essayer cet ornement fiançal de ma bien-aimée : elle est belle comme toi. »

C'était un dimanche matin; aussi la jeune fille avait-elle revêtu sa plus belle robe pour aller à l'église.

Toute rouge d'une aimable pudeur, elle s'arrêta devant le chevalier. Celui-ci lui posa sur la tête la couronne d'or, lui mit au doigt le petit anneau, puis lui serrant la main :

— « Douce Hélène, chère Hélène, dit-il, tout ceci n'est pas un jeu; c'est toi qui es la charmante fiancée à qui je destinais cette couronne d'or et cet anneau. »

Le caractère dominant de ce morceau, c'est l'idéale limpidité de l'amour allemand. La ballade par laquelle nous

voulons terminer nos citations se distingue, au contraire, par une certaine rusticité antique, plus franche d'allure et de ton que les idylles de Gessner, et qui rappelle quelques-uns des épisodes les plus simples et les plus touchans de la Bible :

Marie la faucheuse.

— « Bonjour, Marie, aux champs la première toujours!
Tu me rappelles Ruth, la moissonneuse antique :
Si tu fauches le pré, de cette heure en trois jours,
Je te veux pour époux donner mon fils unique. »

— Le fermier orgueilleux et riche l'a promis.
Marie, oh! comme bat son cœur plein d'allégresse!
Ses yeux sont plus brillans, ses bras mieux affermis;
Comme bruit sa faulx! comme l'herbe s'abaisse!

Midi brûle; l'épi s'incline dans le champ;
La soif cherche la source, et le sommeil l'ombrage;
L'abeille seule encor butine en bourdonnant;
Marie est sa rivale et poursuit son ouvrage.

Le soleil fuit; la cloche éveille les échos;
En vain le voisin crie : Assez pour la journée!
En vain partent faucheurs, et pâtres, et troupeaux :
Marie aiguise encor sa faucille obstinée.

Et voici la rosée, et l'étoile reluit;
L'herbe fume; on entend le rossignol qui chante.
Marie est insensible au barde de la nuit;
Elle agite toujours sa faucille tranchante.

Ainsi du soir à l'aube et de l'aurore au soir,
Se nourrissant d'amour en douce confiance.
Le troisième soleil se lève : — Oh! venez voir,
Marie heureuse enfin et pleurant d'espérance,

— « Bonjour, Marie, eh quoi ! tout fauché ! noble ardeur !
Ah ! je veux te payer dignement, sur mon âme
Quant à mon fils... tu pris pour grave un mot rieur :
Insensés et naïfs les cœurs qu'amour enflamme ! »

Il dit, et passe..... Hélas ! pauvre Marie ! Alors
Ton cœur brûlant se glace et ton beau corps chancelle :
Sans voix et ton esprit brisé dans ses ressorts,
On te trouva sur l'herbe, ô faucheuse fidèle !

Plus d'une année encor, muette et sans raison,
Elle vécut de miel et d'eau, la malheureuse...
Ah ! creusez son tombeau sous le plus vert gazon :
On ne rencontre plus tant aimante faucheuse !

Nous avons traversé toute l'œuvre lyrique d'Uhland, et nous pourrions comparer le voyage que nous venons d'accomplir à ces excursions merveilleuses que l'on ne fait plus guère aujourd'hui que dans les contes, au milieu des forêts enchantées. Uhland a été effectivement pour l'Allemagne l'aimable enchanteur qui, durant des jours pénibles et de rudes épreuves, tourna les regards attristés de ses compatriotes vers des temps meilleurs et plus glorieux.

Dans ces dernières années, une turbulente école de poètes politiques, s'est montrée ingrate envers le vieux maître, en lui reprochant d'avoir endormi la jeune liberté de l'Allemagne au milieu des légendes et des fleurs féodales. Cette fougueuse phalange de nouveaux poètes oubliait trop la lutte courageuse d'Uhland en faveur du bon vieux Droit de son pays, et la part d'honneur qui lui revient dans la charte, octroyée en 1817, par le roi de Wurtemberg. Uhland s'est si complétement dévoué aux intérêts politiques de sa nation, qu'il leur a, depuis trente ans, sacrifié les intérêts de sa muse. Le poète devenu député depuis la constitution nouvelle du gouvernement wurtembergeois, semble avoir renoncé pour

toujours à cette adorable chimère de la poésie qui l'avait pourtant traité avec tant de faveur. Sans doute qu'une telle résolution prouve de la force de caractère, mais nous sommes de ceux qui ne peuvent se résoudre à l'admirer. Nous serions bien plutôt porté à formuler une plainte sévère contre le poète qui a sacrifié à un intérêt purement humain une faculté d'origine céleste, et dont l'influence sur l'esprit et le cœur des hommes eût été incomparablement plus efficace et plus douce que les plus beaux discours parlementaires.

C'est ce regret qui nous a inspiré l'épître par laquelle nous croyons pouvoir prendre congé du poète:

A Uhland.

J'ai repris ton volume, ô maître de la lyre!
Et tes vers m'ont ravi dans le féerique empire.
Tout un monde charmant de rêves et de fleurs,
Frais Eden émaillé de naïves couleurs,
S'est réveillé d'abord à ta voix de poète
Dans la vierge splendeur des premiers jours de fête.
Le pompeux moyen âge avec ses chevaliers,
Les faucons ravisseurs et les nains familiers,
Les tendres troubadours aux douceurs énervantes,
Les trouvères moqueurs aiguisant leurs sirventes,
A mes yeux éblouis passaient, chantaient en chœur,
Fantômes évoqués par ton luth enchanteur.
Puis, la scène changeant, une rumeur lointaine
Naît, grossit; les bergers accourent dans la plaine;
Aux accords amoureux l'aigre cri des clairons
Succède; des fusils brillent au haut des monts;
Et dans ces champs fleuris, si paisibles naguère,
Descendent tout à coup le carnage et la guerre.
Ton vers lui-même alors, s'allumant aux combats,
Domine dans les rangs les sinistres éclats

Du tocsin, des canons; et tes strophes sanglantes
Raniment des guerriers les âmes défaillantes;
Puis lorsque fume encor, de martyrs encombré,
Ce doux sol libre enfin, ce sol deux fois sacré,
Un hymne qu'on croirait écrit sur le lieu même
Rend grâce au Dieu vengeur — et c'est ton chant suprême.

As-tu jeté ton luth, en ce jour solennel,
Aux flots ensanglantés du fleuve paternel?
Croirai-je qu'à l'aspect de son poète en armes
Ta muse pour toujours a fui, pâle d'alarmes?
Car ta lyre se tait depuis plus de trente ans
Et ton cœur reste sourd à l'appel des printemps.
On dit que dans Stuttgard, ta fumeuse patrie,
Ce qui fait désormais ta grave rêverie,
C'est le droit, le droit seul, et que sur ton bureau
On ne voit en honneur que discours de barreau,
Et le code tout fier d'étaler sur la table
D'un poète divin, son ennui respectable.
O déplorable erreur d'un noble dévoûment!
O de nos jours troublés fatal aveuglement!
Politique ennemie, onde impure et perfide
Qui mêles ton limon au flot le plus limpide,
Et qui du chantre ailé, douceur du souvenir,
Ne fais qu'un orateur qu'oubliera l'avenir!
Uhland, n'as-tu jamais, lorsque la vigne pleure
Et qu'un zéphyr chargé de vifs parfums t'effleure,
Lorsqu'un sang attiédi bat ton cœur oppressé,
N'as-tu jamais senti le regret du passé?
La nuit, lorsqu'à travers ta fenêtre et ses voiles
Glissait furtivement un rayon des étoiles,
Quelque mélancolique image d'autrefois
Passant entre tes yeux et le livre des Lois,
N'a-t-elle donc jamais mouillé la froide page
D'une larme honorant le poète et le sage?

Mais ce doute est cruel et peut-être offensant;
Pardonne, maître austère, à ce cœur frémissant
Qui, sans cesse ébloui d'une douce chimère,
S'irrite au seul penser d'une muse éphémère,

Marie heureuse enfin et pleurant d'espérance!
Et, trop prompt à juger ce qu'il ne peut savoir,
Allait te faire un tort d'accomplir un devoir.
Oui, pareil aux Germains, tes courageux ancêtres,
Qui, pour venger un mort ou pour punir des traîtres,
Quittaient le seuil natal, et rivant dans leur chair,
— Gage de leur serment — une chaîne de fer,
Juraient de la porter avec persévérance
Jusqu'à ce que le sang assouvît leur vengeance;
Pareil à ces Germains, peut-être as-tu juré
D'imposer à ta muse un silence sacré,
Jusqu'au temps où vos rois rempliraient la promesse
Arrachée à la peur en des jours de détresse.

Oh! que rouvrant enfin ton cœur longtemps fermé,
Il brille sans retard sur ton sol tant aimé,
Ce généreux soleil qui fait les âmes fières
Et fertilise encor le sein fécond des mères!
Que ses tièdes rayons, dorant tes cheveux blancs,
D'un libre et long bonheur couronnent tes vieux ans,
Et puissent nos enfans, beau vieillard centenaire,
Attentifs à ta voix, t'honorer comme Homère!

WILHELM MÜLLER.

WILHELM Müller naquit à Dessau, le 1er octobre 1794, d'une famille peu favorisée par la fortune. Son père, honnête artisan, s'était acquis par son talent une petite renommée dans sa ville natale. Il eut six enfans, dont cinq moururent dans leurs fraîches années. Ce fut donc sur Wilhelm que se reportèrent une tendresse et une sollicitude partagées naguère entre plusieurs. Cette sollicitude s'accrut encore de craintes causées par la complexion peu robuste de l'enfant. On ne redouta pas moins la contrainte pour son esprit que pour son corps. On les plaça tous deux sous la tutelle salutaire de la nature, et tous deux, l'esprit surtout, reçurent d'elle la plénitude de leur développement. Le corps de Wilhelm lui dut sans doute la puissance de vie, et son esprit la puissance d'originalité.

Le premier livre dans lequel il essaya de lire fut le livre animé des symboles. Ce qu'il comprit instinctivement d'abord, ce fut le soleil, les brises, toutes les teintes du ciel, tous les frémissemens du mois de mai, tous les soupirs de l'automne. A l'aube de l'adolescence, il avait accompli déjà plusieurs voyages sur différens points de sa terre natale,

voyages qui mirent en lui le germe de cette fantaisie nomade, dont il reçut plus tard tant de fleurs charmantes.

Dans cette indépendance errante et rêveuse, son imagination prit un prompt essor. A l'âge de quatorze ans, Wilhelm avait composé tout un volume de vers sous la forme d'Odes, d'élégies, de chansons, voire même de tragédies. Il s'était complu à en copier élégamment le manuscrit, comme Gœthe rapporte qu'il le fit lui-même pour les essais de sa muse non moins précoce. Ainsi que Gœthe, et peut-être à son exemple, il détruisit courageusement dans la suite, ces chères pages d'initiation. Vers ce temps, il noircissait de ses rimes les tables de l'école. L'heure solennelle devait sonner bientôt, l'heure qui décide du génie. Il devenait urgent pour Wilhelm, que la réflexion et la science réglassent son imagination. Il importait que cet esprit descendît en lui-même, et qu'il comparât les sentimens et les choses, afin d'acquérir le goût, c'est-à-dire l'intelligence délicate dans le choix. Müller dut ce bienfait à un malheur : sa mère mourut ; son père, dont la plus douce espérance avait toujours été l'avenir de son fils, vit désormais dans cet avenir sa plus douce consolation. Cette pensée le détermina à contracter une seconde union, dont les avantages le mirent à même de développer les heureuses dispositions de Wilhelm, en l'envoyant à l'université. Le jeune homme partit pour Berlin. C'était en 1812. Il avait dix-huit ans, et il était poète ! Les chaires de la science venaient de se transformer en tribunes d'affranchissement. Bien loin, à l'horizon du nord, s'allumait l'incendie de Moscou ; partout à l'entour s'enflammait la colère de la nationalité allemande.

Les hourras de Jahn et de Arndt préludaient au hourra suprême de l'épée de Théodor Kœrner. Wilhelm Müller arrivait à temps pour ceindre le glaive du volontaire. Selon

les paroles d'Uhland, avant de s'occuper d'art, il fallait rendre à l'art une patrie. Pour aider à la reconquérir, Wilhelm combattit à Lutzen, Bautzen, Hanau et Culm. Plus tard, il suivit l'armée prussienne dans les Pays-Bas; puis, quand tout fut couronné, il retourna par Dessau à Berlin.

Müller ne tarda pas à devenir l'âme d'une société de poètes, qui conçurent l'idée d'unir leurs noms dans une même œuvre, comme leurs cœurs l'étaient dans une même amitié. Ce projet se réalisa; ils publièrent un volume de poésies, sous le titre expressif de *Fleurs d'alliance*. Les plus fraîches et les plus parfumées étaient de Müller, qui révélait ainsi la grâce de son imagination et la candeur de son âme.

Ici s'ouvre la période la plus active de son esprit. Il mène de front la création et l'étude. De la poésie on le voit passer à la critique; de la critique à la traduction d'ouvrages étrangers. Son nom devient l'hôte bien accueilli des revues périodiques. En 1818, il publie une version allemande du *Docteur Faust* de Marlow.

Dans l'intervalle, le comte Sack, partant pour l'Égypte, prie l'Académie des sciences de Berlin, de lui désigner un savant dont il ferait son compagnon de route et défraierait le voyage. Le choix tombe sur Müller. L'itinéraire traçait le chemin par Constantinople. Les voyageurs s'arrêtent deux mois à Vienne dour étudier le grec moderne. Puis soudain une brise d'Italie passant sur le front de Müller, il ne rêve plus qu'à cet éden des poètes, et fait si bien qu'il détermine le comte à visiter Venise, Florence et Rome. Cette vie italienne l'enchaîna si invinciblement de ses bras de Syrène, que le comte Sack dut se résigner à partir seul pour l'Égypte. Wilhelm ne revint que l'année suivante à Berlin par le Tyrol et la Bavière.

Plus d'un bonheur l'attendait dans sa ville natale. Une

chaire de littérature grecque et latine est créée à Dessau; on l'y appelle. Le duc régnant conçoit la noble pensée d'enrichir la bibliothèque publique, et de faire présider le discernement et l'ordre au choix et au classement des livres; il en confie la direction à Müller. Ce fut une des plus douces joies de sa vie. Désormais il allait donc vivre dans la compagnie fidèle de ces amis de tous les pays et de tous les âges, qu'il aimait tant à consulter!

Voyant le bonheur lui sourire, il ne douta plus de son étoile, et se maria. Cette inspiration ne fut pas moins heureuse que les autres. Le mariage se célébra au mois de mai 1821. Le printemps devait, on le voit, être le témoin des noces de son poète préféré.

Cette consécration de l'homme en fut une aussi de son génie. Dans le calme de sa félicité intérieure, Müller recueille les fruits mûrs de son talent. Ils tombent en abondance dans la verte corbeille de sa vie. Aujourd'hui ce sont ses *lieder* de voyage; demain, ce sont ses *chants grecs* qui achèvent de fonder sa réputation de lyrique allemand. Et son lyrisme est si spontané, si franc, si mélodieux, que la musique s'empresse de noter tous ses vers.

Ses productions réfléchies se succèdent avec la verve de ses poèmes. Il élève un monument aux poètes du dix-septième siècle; il donne en deux volumes une admirable traduction des chants de la Grèce moderne recueillis par Fauriel. Dans ce labyrinte de travaux, il trouve pourtant toujours un fil pour revenir à la libre lumière, à la nature. Sa prodigieuse facilité lui réserve toujours le loisir de quelque voyage réparateur. Tantôt c'est le centième anniversaire de la naissance de Klopstock qu'il va fêter à Quedlinburg; tantôt c'est son plus ancien ami, Kalkreuth, qu'il revient embrasser à Dresde; ou c'est le vétéran romantique, Ludwi

Tieck, qu'il veut consulter comme un maître. Une autre fois, il entreprend un pélerinage au tombeau de Jean Paul; là, il s'arrête longtemps plongé dans un silence pieux; puis, tournant vers le gazon ses yeux en larmes, il y cueille une fleur qu'il jette sur la tombe, en disant d'une voix émue : « Il est immortel! »

Au commencement de 1827, Müller est tout à coup saisi de lassitude et d'atonie, au point de devoir s'interdire toute application. Trop d'ardeur avait fermenté dans ce corps; il lui fallait le repos. Jamais il n'avait été malade; seulement, ses violentes palpitations de cœur avaient plus d'une fois inquiété sa femme; et, pour la rassurer, il lui répondait d'ordinaire en riant *qu'il avait trop de cœur*. Cette fois le printemps approchait, et il disait avoir plein espoir en ce médecin.

« — La nature est là, s'écriait-il, la nature qui me connaît et qui m'aime, me présentera l'herbe qui guérit. Encore un voyage, un voyage sur le Rhin, vers mes bons amis de jeunesse! »

Il part accompagné de sa jeune femme; les premières brises du fleuve rafraîchissent son sang. Mais aussi quel bonheur de se sentir entraîné par ces flots sacrés, et de voir se dérouler le panorama de ces rives pleines de la gloire et de la beauté de l'Allemagne! et d'évoquer en passant les légendes qui habitent les ruines de tous ces vieux châteaux! et de tirer de son âme de poète un chant digne de ces grands souvenirs! et de se savoir attendu sur la route par ses frères en poésie, Uhland, Justin Kœrner, Rückert, Gustave Schwab, tous ces blancs cygnes du fleuve paternel! Hélas! ce voyage tant désiré devait être pour Müller le voyage mélodieux du cygne; et les entretiens qu'il eut avec ses amis furent aussi le chant du cygne!

Le 25 décembre 1827, il était de retour à Dessau, heu-

reux de reprendre sa part des jeux et des caresses de ses enfans. Quoique un peu faible et fatigué, il consacra les jours suivans aux visites d'usage. Le dimanche 30 il anima de sa gaieté le cercle de famille. Il dit au médecin qu'il se trouvait bien, et à sa femme, qu'il voulait se remettre au travail le lendemain. Gustave Schwab a emprunté de la bouche de cette femme du poète le récit de ce qui advint ensuite. Je le traduis :

« A neuf heures et demie, nous montâmes à la chambre à coucher; et comme je lui faisais remarquer qu'il était encore de « bien bonne heure, il se coucha promptement en disant : — Je « connais quelqu'un qui se trouvera bien mieux dans le lit. Il « était las, me souhaita bonne nuit, sans qu'une seule de ses paroles pût laisser deviner qu'il éprouvât du malaise, ce qu'il eût « fait sans doute, s'il en eût ressenti, car il était enclin à s'inquiéter. Vers onze heures, je m'éveillai, et je l'entendis ronfler. « J'élevai la voix pour le prier de se poser différemment, afin de « faire cesser ce bruit. En vain je continue de lui parler. Je crie « son nom, je touche son visage, et je sens sa bouche toute froide, « bien qu'il ne cesse pas de ronfler. J'appelle la servante et je lui « demande de la lumière; mais avant de m'en apporter, elle court, « poussée par mon trouble, chez le médecin. Cependant mes « prières et mes cris redoublent; je pose ma bouche sur la sienne « pour y introduire une chaude haleine; je lui frotte la poitrine, « et, dans mes angoisses, je me figure que le cœur a cessé de « battre. Enfin arrive de la lumière, et le premier rayon me montre sur sa face une pâleur de mort. Je le soulève, j'approche de « ses lèvres un verre d'eau; un profond soupir s'en exhale, et la « tête retombe dans mes bras. Une subite dilatation du cœur « l'avait frappé. »

Les poésies de Müller sont le miroir de sa vie. Il s'y montre enthousiaste du soleil, de l'ombre, de la neige, des fleurs, de toutes les saisons, le printemps surtout, de toutes les œuvres de Dieu. Il porte en lui l'idéal de chacune d'elles.

Ses vers sont animés de cette fraîche haleine que Goethe nomme le souffle des vrais lyriques. Il excelle à encadrer une action ou une pensée en quelques strophes dont la dernière se termine par un trait qu'on n'oublie plus. Ce trait est presque toujours sentimental et naïf. Il ne perce pas par une pointe mordante; il s'insinue par la douceur. On ne peut citer que deux ou trois traits de malice, et encore est-ce une tendre malice. Ces morceaux font suffisamment deviner ce qu'eût été l'*humour* chez ce poète, s'il eût assez vécu pour arriver à la seconde période des génies mélancoliques, à cette fatigue de croire et d'espérer qui change le doux rire en larmes amères, puis en rire moqueur. Müller n'aurait jamais pu dépasser les larmes amères, mais je crois qu'il y serait arrivé. Et à ce terme même, je présume que souvent un rayon printanier eût suffi pour sécher les larmes amères; car voyez comme le printemps le ravit en extase :

« O sainte volupté du printemps! Tu descends ici-bas avec un « tressaillement céleste, et tu règnes sur toutes les collines, dans « toutes les vallées, dans tous les cœurs. Oui, tu es l'esprit de « Dieu; tu débordes de lui sur le monde! — Dois-je monter sur « ces hauteurs vermeilles, et prier? dois-je descendre dans la « vallée ombreuse, et rêver? Oh! marche légèrement, mon pied, « afin de ne pas écraser le ver qui, sous tes pas, se réjouit de sa « vie au soleil! et toi qui bats si fort, ma poitrine, retiens ton ha- « leine, de peur d'aspirer le moucheron qui se berce dans un « rayon devant ta bouche! »

Il s'avance, et d'une main légère il écarte doucement les branches et les rameaux, impatient de voir éclore les boutons et les nids. Un jour, il devient de la sorte spectateur d'une scène charmante qu'il copie d'un charmant pinceau.

Le rêve de l'Elfe.

Dans le calice d'un jasmin
Se réveillent, un soir serein,
Des Elfes. Leur tendre paupière
Tremble à la trop vive lumière
Que, sur les gazons frémissans,
Font éclater les vers luisans.
— « Comment as-tu dormi? » — Soupire,
D'une voix qu'on ne peut traduire,
Un Ariel à ses amours.
— « Hélas! j'ai fait des rêves lourds :
Je t'ai vu l'aile embarrassée
Dans une goutte d'eau glacée!
Tu te débattais seul au fond
Du calice large et profond;
Et chaque effort de ta pauvre aile
T'enfonçait dans cette eau cruelle...
Au secours! criai-je, au secours!
Elfes, secourez mes amours!
Et l'essaim, à ma voix propice,
Accourut de tout le calice.
La détresse enseigne à crier :
Il en vint au moins un millier;
Et tous, d'une aile à l'aile unie,
Firent une chaîne infinie,
Une chaîne aux anneaux vermeils,
Et dont je n'ai vu les pareils
Que dans cette nuit triomphale
Où, fêtant la fête royale,
Nos chœurs nombreux dansaient jadis
Sur les larges feuilles d'un lis.
Et j'étais au bout de la chaîne,
Penchant vers toi mon cœur en peine,
Vers toi qui me tendais les bras,
Vers toi que je n'atteignais pas :
Hélas! trop courte était la chaîne!

Hélas! et ma lutte était vaine!
Les Elfes criaient sur mon front:
La chaîne rompt! la chaîne rompt!
— Et c'est alors que plus de crainte
Rendit plus vive mon étreinte;
Et c'est alors, pour m'apaiser,
Que me réveilla ton baiser. »

Les mots qu'enchâsse le poète dans le tissu du vêtement poétique, sont aussi délicats que sa pensée. Le morceau est dans la forme comme dans le goût d'Anacréon, mais d'un Anacréon plus sensible. Il me fournit enfin un mot pour qualifier Wilhelm Müller, le mot *Ariel*. Oui, Wilhelm Müller est bien l'Ariel du lyrisme moderne de l'Allemagne. Son génie repose dans le calice des jasmins et des lys, et pour lui ce calice est un immense empire dont il est roi. Et, lorsqu'il appelle à son secours l'inspiration (je blasphème en disant qu'il l'appelle à son secours), un millier d'Elfes enchanteurs accourent aussitôt, et leurs ailes lui tressent une chaîne où resplendissent toutes les couleurs de la fantaisie. La fantaisie est une muse charmante. Elle ne se laisse point contraindre, elle ne se donne qu'au naturel. Aussi ne visite-t-elle jamais les poètes d'artifice et d'imitation. Les littératures savantes ne la connaissent pas, ou feignent de la dédaigner. Au contraire, les littératures qui renaissent, la proclament reine, et la couronnent des plus belles fleurs de leur nouveau printemps.

Müller trouva dans son nom (Müller signifie meunier), l'occasion d'une série de petits poèmes rustiques qui se distinguent autant par la sensibilité du fond que par la vo... gracieuse des détails. C'est un petit roman idyllique d... le héros malheureux est le jeune aide-compagnon d'un maître meunier, et l'héroïne la fille de ce dernier. Jamais le

jeune compagnon ne travaille avec plus d'ardeur que lorsque la blonde tête de la jeune fille se penche à la petite fenêtre de la maisonnette en face du moulin. Jamais il n'est plus rêveur et moins actif, que lorsque la blonde tête est absente de la petite fenêtre. Alors le pauvre compagnon aime à entendre le vent siffler plus fort dans les ailes du moulin, agité comme son pauvre cœur. C'est une sympathie de souffrance entre le moulin et lui. Un soir, il ressentit une joie qu'il ne saurait oublier, car cette joie lui prit son cœur. Après une journée de labeur excessif, mais rendu facile par la présence de la blonde tête, il s'était assis sur les pierres du moulin. Le maître vint et lui dit : Je suis content de votre travail ! — Et la jeune fille lui dit : Bonsoir, mais d'une voix si douce que depuis elle lui résonne toujours dans l'âme. Alors il chante :

« Semblable à l'œil de Dieu, son image ne me quitte pas. — Et « c'est ce qui rend la vie du meunier digne d'être chantée; et « c'est ce qui fait que les roues et les pierres du moulin accom- « pagnent sa chanson ! »

Une autre fois, il a planté dans le jardin un bleu *Vergiss-mein-nicht;* et l'œil bleu de la jeune fille a souri à la fleur bleue. — Et l'enivrement du pauvre compagnon redouble. Et il chante :

« Roues, cessez votre bruit; vous tous, joyeux oiseaux, petits et « grands, finissez vos mélodies ! Que dans le riant bocage ne re- « tentisse aujourd'hui qu'une seule rime : la bien-aimée meunière « est à moi ! à moi, à moi ! — Printemps, sont-ce là toutes tes « fleurs? Soleil, n'as-tu donc pas un plus brillant rayon? »

Puis, il chante une autre chanson ; il chante la couleur verte, car il espère. La jeune fille lui a dit qu'elle aime cette

couleur ; aussi lui présente-t-il un ruban vert dont il la prie de nouer ses longs cheveux :

« Alors, ajoute-t-il dans la chanson, je saurai où habite l'espé-
« rance ! alors, moi aussi j'aimerai le vert ! »

Mais voilà que le drame va remplacer l'idylle. Un jeune chasseur a poursuivi un chevreuil près du moulin, et il a salué la blonde tête à la petite fenêtre, et il est entré dans la maisonnette, et quand il s'est éloigné, la blonde tête s'est penchée pour le suivre longtemps des yeux. Le chasseur portait un habit vert. — C'était donc pour cela qu'elle aimait la couleur verte !

Le pauvre compagnon chante alors :

« Creusez-moi un tombeau, et couvrez-moi de vert gazon ! Celle
« que j'aime, aime tant le vert ! Point de croix noire, point de
« fleurs émaillées ; du vert, rien que du vert partout alentour !
« Celle que j'aime aime tant le vert ! »

Je quitte ici l'analyse de ce poème qui se poursuit avec intérêt dans six autres chansons. Tout cela est très allemand. L'ensemble du tableau rappelle ceux de Gessner, mais il a de plus qu'eux la réalité.

Un détail que j'ai négligé à dessein dans la biographie de notre poète, terminera cette physionomie à peine ébauchée de sa muse bucolique. Il travaillait à la fraîcheur du matin et du soir, assis près d'une fenêtre embaumée de roses et de feuillages de vigne. Cette fraîcheur a passé dans son âme : elle a pénétré ses *lieder* où se respirent encore les parfums de ces roses et de cette vigne en fleur. Nous avons essayé de fixer dans la forme des vers ce moment poétique de la vie du poëte. Qu'on nous permette de les insérer ici comme un hommage à sa mémoire :

Sonnet.

Pour écrire tes vers tu t'asseyais, poète,
A ta fenêtre ouverte à l'air inspirateur;
Autour de la fenêtre un cep de vigne en fleur
Enchaînait ses festons odorans sur ta tête.

Des oiseaux familiers chantaient leurs chants de fête
Sur ton cou, sur tes bras, et même sur ton cœur;
Tes enfans folâtraient, vif essaim tapageur,
Que leur mère apaisait, pour ton rêve inquiète.

Mais toi, tous ces parfums, tous ces rires, ces sons,
Glaneur, heureux glaneur des pures harmonies,
Ta main les enlaçait dans tes fraîches chansons.

Puis du ciel, descendaient vers toi de doux génies
Dont seul tu pouvais voir les mystiques rayons,
Et tu tirais un son de leurs harpes bénies.

Avant de passer à l'analyse des chants grecs de Wilhelm Müller, citons quelques-unes de ses pièces légères, charmantes créations de son âme rêveuse, et de sa mélancolie que n'abandonnait jamais la grâce :

Rêve du printemps.

J'ai rêvé des roses fleuries
Dont mai nuance les coteaux;
J'ai rêvé des vertes prairies
Et du joyeux chœur des oiseaux.

Et lorsqu'à la fuite de l'ombre
Le coq chanta: « Réveille-toi ! »
Soudain tout devint froid et sombre;
Les corbeaux croassaient du toit.

— Mais qui peignit sur ma fenêtre
Ces feuilles d'un éclat si clair?
(Vous riez du rêveur peut-être
Qui croit voir des fleurs en hiver?)

J'ai rêvé d'une vierge belle,
D'amour échangé contre amour,
De baisers dont l'œil étincelle,
D'un plus beau ciel, d'un plus beau jour.

Et quand le coq chanta l'aurore,
Je m'éveillai sans mon trésor;
Depuis, mon pauvre cœur encore
Pense toujours au rêve d'or.

Je ferme les yeux, car peut-être,
O mon rêve! tu reviendras.
— Feuilles, quand luirez-vous vertes à ma fenêtre?
Vierge, quand te pourrai-je étreindre dans mes bras?

Le zéphir.

J'arrive du sein d'une rose;
Une rose fut mon berceau,
Qu'une rose soit mon tombeau.
En hiver, mon aile repose;
Mais au printemps, sans me lasser,
Je cueille parfums et baiser.

— Pauvre roi si fier sur ton trône!
Lorsque, penché sous la couronne,
Ton front ruisselle de sueur,
Tu bénis mon humble fraîcheur.

Coquillages.

La mer rugit, les flots lancent l'écume blanche
Jusqu'au pied du château qui sur le bord se penche;
Les vagues et les flots jouent avec les trois ponts
Du haut vaisseau de guerre armé de cent canons.

Comme font les enfans d'une balle légère.
Ainsi qu'une pêcheuse assise sur la terre,
Ma muse, qui pâlit devant l'âpre ouragan,
Contemple la beauté du sauvage océan;
Ma muse, simple enfant des tranquilles vallées,
Étrangère au fracas des mers échevelées.
Les pêcheuses, voyant ses naïves terreurs,
Se la montrent de loin avec des ris moqueurs,
Et, des filets rompus réparant chaque brèche,
Chantent en attendant l'heure d'une autre pêche.
La tempête s'apaise et la mer s'aplanit;
L'horrible vent de mort rentre en son calme nid,
Et sur le sable fin et l'or des grèves blondes
S'étend avec langueur le flanc des molles ondes,
Comme un lutteur lassé qui cherche le repos.
Ma muse alors se lève et court au bord des flots,
Alerte, et butinant maint petit coquillage
Pour en parer son cou, ses bras et son visage.
Plus d'une sauterelle à ses pieds aguerris
Se joue, et puis s'échappe en excitant ses ris;
Mais voici qu'une vague à l'allure plus vive
Roule, et, rendant l'espiègle à son humeur craintive,
Inonde d'un baiser le sautillant essaim
Et le pied de l'enfant bientôt dans le lointain.

La chasse.

Que le son vif du cor résonne dans l'espace!
Allons! couteaux de chasse, habits verts et filets,
Et meutes, et coursiers qu'irritent les apprêts,
Allons, je livre tout. — En selle, et bonne chasse!

Dans la plaine bondis, beau d'une fraîche audace!
J'ai des taillis touffus, j'ai de vastes forêts
Que percent en tous sens mille sentiers secrets,
Où la feuille frémit quand cerf ou chevreuil passe.

Reviens, un rameau vert autour de ton chapeau;
Qu'une noble sueur sur ton visage brille;
Que le char crie au loin sous un riche fardeau!

En hâte alors au toit où mon vieux vin petille!
— Mais tu tardes: un mot te reste à confier
A la fille aux yeux bleus du garde forestier...

Chant d'amour.

Sous la pluie à longs flots si son front s'est penché,
La fleur s'incline encore au sol déjà séché;
L'océan qu'a troublé la nocturne tempête,
Roule encore, au matin, mainte vague inquiète:
— Si ta bouche m'effleure en un rêve d'amour,
Tout mon cœur agité palpite tout le jour.

J'arrive aux chants grecs, le monument épique de Müller. C'est là, en effet, que le souffle du poète a le plus d'ampleur, de rhythme et d'entraînement. Les strophes frémissent; les périodes s'enflent et débordent comme le cœur du poète, que gonflent l'indignation et la pitié, je dirai mieux l'amour en pleurs devant la profanation de l'objet aimé. Ce grand sujet devait éveiller dans toute l'Europe la sympathie des grands poètes. Il a inspiré à notre Béranger une des chansons qui portent le plus noblement le titre d'odes que leur donnait le général Foy. Il a inspiré à Byron sa mort sublime. Wilhelm Müller lui a consacré les plus généreux élans de sa verve. Lui qui chantait de si naïves idylles pour l'Allemagne, il a trouvé des odes brûlantes pour la Grèce. On peut dire qu'il en a été le Tyrtée moderne. Et si les catastrophes glorieuses des peuples doivent toujours rencontrer un poète pour les immortaliser doublement, je ne crois pas téméraire d'avancer que Müller a légué à la régénération de la Grèce cette seconde immortalité du chant.

Entrons dans l'analyse du livre. Il s'ouvre par une invocation des Grecs aux amis de l'antiquité :

« Vous avez beaucoup écrit, parlé et chanté, loué et admiré, « envié et plaint. Les noms de nos pères charment par leur beau « son ; ils unissent tous les peuples dans un chœur de louanges. « Et quiconque voulut s'enflammer pour la liberté, l'honneur et « la gloire, venait prendre son feu dans notre antiquité. Qui vous « rend à cette heure, ô peuples ! si timides et si tremblans ! Le gé- « nie que vous avez évoqué, se dresse hors d'une profonde nuit « dans son ancienne grandeur, il vous tend la main ; ne le re- « connaissez-vous pas ? C'est la Grèce libre ! Les étincelles de cette « cendre où vous avez si souvent fouillé, les étincelles dont vous « avez souvent senti la chaleur en vous, elles pétillent et jaillissent « en hautes flammes ! — Pusillanimes, vous les voyez, et l'effroi « s'empare de vous ! Ainsi, vous n'avez fait que jouer avec des « noms ! Vous avez lancé dans le vide des traits orgueilleux ! — « C'est assez parler, louer et admirer, envier et plaindre. Que « font vos bourdonnans essaims dans le vague lointain de l'âge « héroïque ? Rentrez dans le présent, ô enthousiastes ! La route « est bien assez large ; l'antiquité est devenue moderne ; le loin- « tain s'est tant rapproché de vous ! Ce que vous avez rêvé si long- « temps se tient là vivant devant vos yeux . le passé frappe à « votre porte. — Vous lui fermez votre maison.—Vous apparaît-il « donc si différent de ce que vous l'aviez rêvé ? »

C'est cependant le même héroïsme qu'autrefois ; le même sacrifice des affections et de soi-même à la patrie. Voici renaître Sparte dans cet hymne.

La Mainotte.

« J'ai nourri sept fils de mon propre lait ; j'ai armé sept fils de « l'épée sainte, de l'épée qui doit défendre notre foi, notre droit, « notre liberté. — Bonheur à moi ! De mes fils plus un seul n'est « esclave ! Ils sont partis pour le combat avec un joyeux et farou- « che courage ! Bonheur à moi ! dans leurs veines coule encore un « sang spartiate ! Lorsqu'ils me quittèrent, le cœur ne me fut pas

« lourd. Je leur dis : Revenez libres, libres... ou ne revenez ja-
« mais ! — Vous, mères maïnottes, venez, allons voir si nous ne
« découvrirons pas quelques vestiges des ruines de Sparte. Nous
« en ramasserons les pierres, et nos mains justes les jetteront
« pour accueil au premier lâche esclave qui, sans tache de sang et
« sans blessure, retournerait honteusement vers sa demeure, et
« qui n'aurait point gagné de couronne pour le foyer de sa mère ! »

Le cri des fils est digne de celui des mères :

« Laissez crouler les vieux temples, disent-ils ; ne pleurez point
« le marbre lorsque la main du barbare aveugle brise sa belle
« forme ! Ce n'est pas dans la pierre, ce n'est pas dans la cendre
« qu'habite l'esprit de l'ancien monde, mais dans le cœur des
« Hellènes. Il vient de se réveiller en nous, et il s'agite dans nos
« membres, lorsque la main du combattant brandit le glaive dans
« l'air libre. »

Plus loin, ils entonnent le chant du combat dont voici le pindarique refrain :

« Celui qui combat et meurt pour la liberté, conquiert une gloire
« qui doit briller aussi longtemps que les vents libres traverseront
« le libre éther ; aussi longtemps que le feuillage libre des arbres
« frémira dans la libre forêt ; aussi longtemps que les flots du
« fleuve se précipiteront libres vers la mer ; aussi longtemps que
« l'aile de l'aigle percera libre les nuages ; aussi longtemps qu'une
« libre haleine sortira du cœur libre ! »

Toute cette histoire est trop connue pour en reprendre l'un après l'autre les événemens. Dans ce livre de Müller, aucun d'eux n'est oublié. Ils reprennent vie, et passent avec leur saint cortége de douleur et de joie, d'abattement et d'enthousiasme ; à leur tête marchent les vieux souvenirs et les jeunes héros, les Léonidas et les Canaris, et pour sublime bannière la croix du Christ. C'est pourquoi l'espérance n'abandonne pas les Grecs lorsque les rois de l'Eu-

rope les abandonnent. C'est pourquoi ils élèvent cette voix unanime :

« Ceux qui trônent sur la terre avec le glaive et le sceptre, ceux-là « nous ont crié : « Loin d'ici ! » Ils veulent nous fermer les ports « et les plaines ; ils veulent nous fermer oreilles, yeux, cœurs et « mains. — Celui qui trône dans le ciel avec la croix et la palme, « nous fait signe et nous crie : « Approchez-vous de moi, vous qui « marchez dans les larmes ; venez vers moi, ô affligés ! je suis ri- « che en consolations ; j'ai des yeux, des oreilles, j'ai des blessures « aussi pour vous !... » Au Ciel offrons donc le sacrifice ; et, si la « vapeur de l'encens nous manque, que la flotte de l'ennemi « éclate en fumée dans les airs ! »

Constantin Canaris exauce deux fois ce vœu.
Alors les barbares foudroyés reculent, et le poète s'écrie :

« Tiens ferme le trésor de ta liberté, ô Hellade ! tiens-le ferme, « il t'appartient : malheur à toi si tu l'abandonnes de nouveau ! « mieux vaudrait que tu n'eusses jamais, pour le saisir, levé tes « mains hors des chaînes de l'esclavage ! Tiens ferme, tiens ferme, « comme fit un jour ton fils héroïque (Cynégire), lorsque dans les « champs de Marathon les hordes des Perses fuyaient. Il saisit « une galère pleine sur le bord de la mer ; il la tient ferme par « l'éperon avec sa forte main. Sa droite tombe coupée ; il la saisit « de la gauche ; la gauche aussi tombe. Soudain alors, comme un « lion, il saisit sa proie avec les dents, et il la mord sans chan- « celer. — Ainsi tiens ferme le trésor de la liberté, tiens-le ferme « avec le cœur, la bouche et la main, bien qu'aussi l'essaim des « barbares mugisse dans les flots menaçans ! Tiens ferme, et s'il « le faut, précipite sur eux ton corps meurtri, et verse ton sang « jusqu'à mourir, comme une libre femme. »

N'est-ce pas là le dithyrambe dans sa plus sublime passion ? et ne semble-t-il pas que c'est une épée qui heurte une épée au lieu d'une plume qui écrit ? Dans l'allemand, le choc des consonnes produit, en outre, un cliquetis que nos mots mal accentués ne sauraient rendre.

Le recueil se ferme, comme il s'était ouvert, par un appel au monde :

« Sans la liberté que serais-tu, Hellade? Sans toi, Hellade, que serait le monde?

« Venez, peuples de toutes les zônes; contemplez les mamelles qui vous ont nourris du lait pur de la sagesse.—Des barbares doivent-ils les déchirer?

« Contemplez les yeux qui vous ont éclairés du rayon céleste de la beauté. — Des barbares doivent-ils les arracher?

« Contemplez la flamme qui vous anima en pénétrant au fond de vos cœurs, la flamme qui vous fit sentir qui vous êtes, votre devoir, votre droit, votre liberté! — Des barbares doivent-ils l'étouffer?

« Venez, ô peuples de toutes les zônes! Venez, et aidez-les à se faire libres, eux qui vous ont faits tous libres!

« Sans la liberté que serais-tu, Hellade? Sans toi, Hellade, que serait le monde? »

Ces citations suffisent pour caractériser une œuvre que la même ardeur d'inspiration anime depuis le commencement jusqu'à la fin. Müller est un de ces rares poètes, tour à tour aigles et rossignols, qui règnent également sur la cime et dans le vallon.

Il nous reste à parler des épigrammes de notre poète. Pour le grand nombre, épigramme est depuis longtemps chez nous synonyme de malice aiguisée en vers ou en prose. De nos jours, la pointe de l'épigramme en vers s'est émoussée comme l'esprit. — L'Allemagne, qui ne brise pas les vieux moules, a laissé à l'épigramme la destination que les Grecs lui avaient donnée. Elle s'en sert pour encadrer, si je puis ainsi dire, une vérité pratique ou morale, un précepte, une maxime. Schiller et Goethe ont écrit des centaines d'épigrammes sur des sujets où des maladroits auraient trouvé matière à des poèmes indigestes. Ils professaient un tel respect pour l'épigramme, que lorsque la colère ou l'indigna-

tion leur dictait des vers mordans et personnels, ils les nommaient *Xénies*. Wilhelm Müller n'a pas moins de scrupules. Ses œuvres renferment trois cents épigrammes, toutes belles, nobles, pures ; et si par hasard la satire s'y glisse, elle frappe le vice en général, de sorte que personne ne se sent atteint. Voici une petite gerbe de ces épigrammes.

*

L'insensé jette, dès les premières chaleurs, son vieux manteau d'hiver: —Si le bonheur commence à te luire, n'oublie pas ton précieux ami des mauvais jours.

*

Si les bons préceptes du sage valent une main pour nous conduire au but que nous devons poursuivre, les sages exemples du bon valent une aile.

*

Recueille la sagesse, comme l'abeille le suc des fleurs : —Quand la saison des fleurs sera loin, ton miel remplacera tes fleurs.

*

Lorsque tu dois traverser la boue des rues avec des souliers neufs, tu t'avances lentement sur la pointe du pied, en cherchant les pierres blanches; mais dès qu'une tache a souillé ta chaussure, tu ne crains bientôt plus de patauger. — Enfant, préserve bien ton âme de la première tache.

*

Si vous heurtez un tonneau vide, il roule çà et là et résonne ; mais s'il est plein de vin, il reste immobile et muet.

*

Chacun a devant les yeux un but qu'il poursuit jusqu'à la mort ; mais pour plusieurs ce but est une plume qu'ils soufflent devant eux dans l'air.

JUSTIN KERNER.

Voici un autre poète de cette fraîche école de Souabe dont Uhland fut le naïf restaurateur. La vie et les œuvres de Justin Kerner tiendraient facilement dans un cadre étroit : 250 pages d'un texte très peu compact renferment tout son bagage lyrique, et souvent une page ne présente qu'une seule pièce de quatre, de six, de huit vers. L'inspiration de Kerner se déverse de préférence en des poèmes courts, vifs et saisissans. C'est un souffle rapide, mais plein, comme une âpre brise d'avril entre deux montagnes. Le lied, le sonnet et la ballade, telles sont les formes qu'affectionne sa muse, et qui lui suffisent. Sa pièce la plus longue est une ballade de quatre-vingts vers.

Ce n'est pas que l'effusion manque à Kerner : on sent, à les lire, que ses strophes débordent d'un cœur profondément ému ; mais, en artiste supérieur, il sait se contenir, et il dédaigne les détails parasites, les ornemens qui énervent la pensée. Son procédé est le même que celui d'Uhland et de Müller, avec moins de jeunesse insouciante dans l'inspiration : la douleur a ouvert la source de ses chants, et presque toujours elle y a comprimé l'élan joyeux. Ses Lieder les plus gais se terminent d'ordinaire par un trait de douce

ironie. Quelques traductions nous en donneront bientôt la preuve. Faisons d'abord connaissance avec le poète.

Kerner naquit le 18 février 1786, dans le Wurtemberg, à Ludwigsburg, où son père occupait la charge de conseiller aulique. C'est là qu'il fit ses humanités. La mort de son père vint interrompre ses études et le forcer, à son grand regret, d'entreprendre une carrière à laquelle répugnaient ses goûts. L'enfant d'Apollon, brusquement chassé des bras délicats des muses, dut suivre l'avide et rusé Mercure qui le conduisit par le chemin le plus court (l'affreux chemin pour un poète!) dans une fabrique de draps de Ludwigsburg. Si Kerner y apprit quelque chose, ce ne fut sans doute que l'art de mieux disposer la trame poétique, et de nuancer plus savamment les couleurs dont il devait un jour orner sa pensée. Il s'affranchit un beau matin de ce joug industriel pour aller étudier la médecine à l'université de Tubingen. Il y rencontra Uhland. Un même culte enthousiaste pour le vieil art allemand, et surtout pour la vieille poésie populaire, ne tarda pas à lier étroitement les deux jeunes rêveurs. Le recueil intitulé : *Le cor enchanté de l'enfant*, publié par Achim d'Arnim et Clément Brentano, exerça dès lors une influence heureuse et définitive sur le talent d'Uhland et de Kerner : ils y trouvèrent la fraîche inspiration et le tour naïf. En 1809, après avoir pris ses derniers degrés à l'université, Kerner voulut compléter par les voyages son éducation de poète et de médecin. Dix années de vie nomade dans les vallons et sur les collines de sa patrie, où il s'arrêta successivement, comme un autre Orphée, pour exercer ses deux arts divins, le ramenèrent enfin à Weinsberg. L'amour d'une épouse chérie et les devoirs de sa profession devaient y fixer désormais l'inconstant voyageur. Mais, en vrai poète des souvenirs féodaux, il commença par construire sa demeure au

pied du Weibertreue, un vieux burg dont sa main pieuse se plut à relever les ruines. Le poète et le médecin s'unirent efficacement en Kerner pour assainir, en l'embellissant, ce pays depuis longtemps inculte et sauvage. C'est encore là qu'il rêve aujourd'hui.

Son premier livre parut en 1811 sous le titre de *Reiseschatten* (ombres de voyages), recueil de prose et de vers unis ensemble par l'humour du poète, qui nous entraîne avec lui sur les pas de sa fantaisie aventureuse. Cette œuvre est pleine de caprices heureux et d'originalité. Vers la même époque, Kerner publia, de concert avec Uhland, Gustave Schwab, Karl et Auguste Mayer, l'*Almanach Souabe* pour 1812; la *Forêt poétique* suivit en 1813, et c'est ainsi qu'il contribua à fonder la nouvelle école souabe. La première édition de ses poésies complètes parut à Stuttgard en 1812; elles furent augmentées tour à tour en 1826, 1834, et tout récemment encore. Comme écrivain médical, Kerner a composé de nombreux ouvrages, et l'Allemagne a été plus d'une fois remuée par ses écrits sur le magnétisme.

Disons un mot, en passant, des relations de Kerner avec la visionnaire *de Prévorst* dont il fut l'ami, le néophyte et le panégyriste. Cette femme a exercé une grande influence sur la vie et les œuvres de notre poète; influence qui s'explique doublement par cette pente des natures rêveuses, toujours faciles à se laisser entraîner vers les tendres superstitions, toujours avides de plonger au-delà des limites du possible. En face de ces tendances mystiques de Kerner, des critiques se sont demandé si la vie calme, monotone et peut-être trop confinée de Weinsberg, n'avait pas nui au rayonnement de cette âme si profondément tourmentée d'aspirations? Ils se sont demandé si ces élans impérieux

vers l'inconnu, cette foi obstinée au magnétisme, si toutes ces illusions de l'espérance et du désir, n'étaient pas une protestation tacite du génie du poète contre l'existence qu'il s'était faite, contre les horizons bornés de sa solitude? —Mais la première pièce du recueil de Kerner coupe court à ces conjectures, et j'aime mieux croire à tout le bonheur dont le poète y rend grâce à Dieu comme époux et comme père. Plus d'activité dépensée aux agitations du monde ne l'aurait pas rendu plus heureux, et je doute qu'il en fût sorti plus grand poète. La vie complète, surtout pour le poète, ne se mesure-t-elle pas à l'amour? Savoir qu'on l'inspire et pouvoir le répandre, n'est-ce pas tout le lot humain, le plus enviable et le seul digne des nobles cœurs? Tel a été le sort de Kerner. Dans la coupe d'or de la jeunesse, il a bu le vin pur de l'amour; plus tard, les jouissances de la famille ont réalisé et multiplié pour lui toutes les promesses du rêve. Si parfois sa pensée pâlissait devant le terrible mystère de la mort, ses beaux enfans, accourus soudain, lui présentaient le rameau vert de la vie. —Mais nous ne devons suivre le poète que sur le terrain de la poésie.

Revenons donc à ses vers. Il en a recueilli un grand nombre de la bouche d'or de la légende. La légende a été la muse nourricière de cette jeune école essentiellement allemande. La légende aime les pâtres errans; elle visite les humbles chaumes, et s'assied, conteuse, à la veillée des hameaux. Là, elle répète les hauts faits et les prouesses que les voyageurs lui ont vantés; l'histoire touchante du chevalier qui s'est fait ermite parce que son amante, qui le croyait mort, a pris le voile au cloître voisin; l'apparition vengeresse de l'esprit des ancêtres dans la vaste salle du château profané par des neveux indignes. Puis, un jour, survient un poète qui, plein de ces récits, les revêt de

rhythme et d'harmonie, et suspend à ses accords l'imagination populaire qui les retient. — Et c'est ainsi que naît la ballade. Les échos la redisent; les bardes l'entonnent à la table des seigneurs; les vieillards et les aveugles la colportent par les grandes routes et les verts sentiers; les nourrices endorment à cette mélodie les blonds enfans dans leurs berceaux. Si c'est une histoire d'amour, les jeunes filles la modulent en chœur au milieu de leurs rondes dansantes; parfois même, pendant leur sommeil, un rêve entr'ouvre leurs lèvres qui soupirent le mot le plus doux de ces strophes mélancoliques : — Alors c'est la romance, la plainte harmonieuse des âmes éprises, l'élégie chantée des espérances et des craintes, des joies et des tristesses du cœur.

Le recueil de Justin Kerner est un riche écrin de poèmes puisés, comme autant de blanches perles, dans cette eau limpide de la légende. Je n'ai que l'embarras du choix. Traduirai-je *les Quatre frères insensés,* ou *le Fidèle chevalier,* ou *l'Empereur Rodolphe chevauchant vers la tombe,* ou *le Comte Eberhard,* ou *le Pèlerin,* ou *Saint-Alban?* Toutes ces ballades sont charmantes, gracieuses ou terribles; mais je choisis, entre toutes, *les Deux tombeaux,* à cause de sa couleur profondément germanique. Le moyen-âge pieux, sombre et fidèle, ne revit-il pas dans ce chant?

Les deux tombeaux.

« Sous le dôme du vieux beffroi
Deux vieux tombeaux dressent leur faîte.
Dans l'un dort Ottmar, le vieux roi,
Dans l'autre dort son vieux poète.

Jadis ce vieux roi, jeune et fort,

Siégeait redouté sur son trône.
Dans sa main le sceptre est encor,
Sur sa tête encor la couronne.

Près de son vieux maître orgueilleux
J'ai montré le barde fidèle.
Bien que glacé, son doigt pieux
Presse encor la lyre immortelle.

Cris de guerre et glas de beffroi
Vainement éclatent sans trève :
Toujours, dans la main du vieux roi,
Immobile dort le vieux glaive.

Qu'un parfum monte des vallons,
Qu'au ciel prélude une alouette,
Soudain s'éveillent les chansons
Sur la lyre du vieux poète. »

Les strophes suivantes encadrent dans des images originales une réflexion d'une vérité poignante et commune chez notre poète :

Le son le plus lugubre.

« Chien qui hurle, cloche qui tinte,
La nuit, quel morne et triste accord!
— Moins triste pourtant que la plainte
Qu'exhale la chambre d'un mort.

« Mais je connais un bruit suprême
Plus sourd, plus fertile en douleur,
Un bruit qui soudain me rend blême,
Qui toujours me brise le cœur.

« C'est la plainte lugubre et vaine
Qui de la bière tout à coup
S'échappe, lorsque dans le chêne
On enfonce le premier clou. »

Cette pensée de la mort revient souvent, comme un ois

funèbre, frôler du bout de son aile la lyre plaintive de Kerner. Quoi de plus touchant que ce sonnet où le poète fait ses adieux anticipés à la vie :

« Si jamais jeune fille, âme pure et charmante,
N'a rêvé que mon cœur la payait de retour,
N'ai-je pas cette étoile aux vastes cieux tremblante
Qui chaque nuit vers moi s'incline avec amour?

« Si de la foule, hélas! qui passe indifférente,
Tous les cœurs à mes chants se ferment tour à tour,
N'ai-je pas cette étoile aux vastes cieux brillante,
Qui, pour mieux m'écouter, s'arrête jusqu'au jour?

« Douce étoile, bientôt ton long regard avide,
Croyant me retrouver dans ma mansarde vide,
N'illuminera plus qu'un luth privé d'échos :

« Sur la colline alors, ma demeure dernière,
Si ton pâle rayon blanchit ma croix de pierre,
Jusqu'au sein de la mort tressailliront mes os. »

Et cet autre sonnet où la même pensée mélancolique revient avec la même grâce sous des images différentes :

Consolation du poète.

Si d'un deuil éternel nulle amante épuisée
Ne doit sur mon tombeau répandre ses longs pleurs,
Inclinés tristement, les calices des fleurs
L'arroseront du moins d'une douce rosée.

Si de nul pèlerin l'inquiète paupière
Ne doit chercher mon nom sous les saules pleureurs,
De la lune du moins, sympathique aux rêveurs,
Un rayon caressant flottera sur ma pierre.

Dans ce vallon du monde où croît sitôt l'oubli,
Si mon souvenir même, aux cœurs enseveli,
Doit ressembler au corps dans la tombe muette,

Vous du moins qu'a chantés chacun de mes soupirs,
Étoiles, doux printemps, doux oiseaux, doux zéphyrs,
Vous du moins vous serez fidèles au poète.

On le voit, même dans ses heures de suprême abattement, la nature qu'il aime d'une âme filiale, est une consolation ineffable pour le poète; la nature et l'enfance, ces deux sourires de Dieu. En quelques vers, Kerner nous fait mieux sentir la puissance de l'amour maternel, que n'y réussiraient les pages les plus éloquentes :

« Hélas! la jeune mère
Est morte, dites-vous;
Déjà son œil si doux
Est fixe et sans lumière!
— Posez comme un sauveur
Son enfant sur son cœur.
Hâtez-vous, qu'on l'apporte!
Et si soudain, hélas!
Son cœur ne frémit pas,
Pleurez, elle est bien morte... »

Kerner a donc fait un portrait fidèle de son propre cœur, lorsqu'il a rimé ce distique :

« Larme, au bord de mes yeux qui t'arrête souvent?
— Le doux vol d'un oiseau, le jeu d'un blond enfant. »

Cette mélancolie du médecin-poète a demandé plus d'une fois aux plantes et aux fleurs du vallon (c'est en vers qu'il les interroge) le baume qui guérit les blessures du cœur. Mais écoutons maintenant la note amoureuse. Voici deux lieder pris entre les plus courts du volume:

Le bonheur muet.

« A l'aurore, la fleur par un rayon baisée
S'épanouit, muette, à ce divin soleil;

Mais dans son œil d'azur la brillante rosée
Dit assez son extase au doux rayon vermeil.
Tel, lorsque ivre d'amour, j'étreins ma bien-aimée,
Comme si de deux cœurs j'espérais faire un cœur,
Ma lèvre aussi se tait sur sa lèvre embaumée,
Et mon œil radieux dit seul tout mon bonheur. »

Le présage.

L'AMANTE.

Hélas ! sur mon bonheur descend un noir nuage !
Au toast que l'on portait à notre heureux hymen,
Mon verre (oh ! n'est-ce pas un sinistre présage ?)
Mon verre s'est brisé, heurtant contre le tien.

L'AMANT.

Que mon souffle amoureux chasse ce noir nuage !
Prends mon cœur pour augure, et ne redoute rien :
Dans ton verre brisé vois ce plus doux présage
Qu'à nous deux désormais il suffira du mien. »

Terminons ces extraits par une ode naïve, prise à dessein parmi celles inspirées à notre poète par le culte désintéressé de la nature. On remarquera ici, comme je l'ai annoncé plus haut, une sorte d'humour ironique qui décoche le trait final.

Chanson d'oiseau.

« L'oiseau, mon libre et gai modèle,
Aime à chanter sur un bourgeon ;
Il ne dégarnit pas son aile
Pressé d'écrire sa chanson :
Ses accords naïfs il les jette
Sans demander qu'on les répète.

Comme lui, j'ai plus d'une fois,
Poète fatigué d'écrire,

Rempli le bocage et les bois
De chants qu'emportait le zéphyre ;
L'écho seul, critique railleur,
Les répétait d'un ton moqueur.

Le sentiment patriotique a dicté à Justin Kerner des hymnes que n'aurait pas désavoués son héroïque homonyme Théodor Kœrner. C'est le bonheur et la gloire de toute cette nouvelle école d'avoir débuté par l'affranchissement de la patrie. Le vieux génie allemand est venu animer ces nobles cœurs qui, les premiers, s'offrirent pour délivrer la vieille terre allemande. L'auréole du dévoûment s'alluma dès-lors sur leurs fronts au-dessus de l'auréole poétique, et leurs noms furent doublement sacrés. Les œuvres de ces poètes seront dans l'avenir l'histoire la plus fidèle, la plus vivante, la plus vénérée de la régénération allemande. C'est ainsi que le romantisme aura été, au dix-neuvième siècle, l'art national de l'Allemagne. Justin Kerner a mérité de prendre place au premier rang des poètes de cette généreuse école, à côté de Théodor Kœrner, d'Uhland et de Wilhelm Müller.

ADELBERT DE CHAMISSO.

ADELBERT DE Chamisso naquit en 1781, au château de ses pères, en Champagne. L'émigration de la noblesse française le jeta, tout enfant (1790), sur le sol de l'Allemagne. Après bien des souffrances, il arriva à Berlin, où la reine, épouse de Frédéric-Guillaume II, le plaça parmi ses pages, ce qui lui ouvrit la carrière des armes. Il était en 1798 officier dans un régiment d'infanterie de la garnison de Berlin. Deux ans plus tard, il dut se séparer de sa famille, à qui l'amnistie accordée aux émigrés par le premier consul permit de retourner en France.

Chamisso n'avait rien appris, et jamais il n'avait suivi les cours d'une école. Abandonné à lui-même, il versifia, vers cette époque, d'abord en français, plus tard en allemand. En 1804, il édita, de concert avec C. A. Varnhagen von Ense, un *almanach des muses* qui continua de paraître pendant trois années. Cette entreprise presque téméraire exerça une heureuse influence sur sa destinée. Elle le mit en contact avec des jeunes gens qui prirent rang parmi les hommes les plus distingués de l'époque. Dès-lors, il s'efforça de réparer le temps perdu. Il se mit avec une admirable persé-

vérance à apprendre le grec, le latin et les langues vivantes. Il voulait quitter le service pour se vouer entièrement à l'étude, quand les événemens de 1806 vinrent retarder l'exécution de ses projets.

Le cercle d'amis auxquels il désirait se réunir n'existait plus; l'armée dont il avait fait partie était dissoute; ses parens étaient morts. Dans ce moment de désespérante incertitude, il reçut sa nomination de professeur au lycée de Napoléonville. Il partit pour la France, mais sans prendre possession de sa chaire, car il fut attiré par l'aimant magique de madame de Staël. Lorsqu'en 1812 l'auteur de *Corinne* dut fuir en Angleterre, Chamisso quitta Coppet pour retourner à Berlin où il se livra à l'étude fervente de la médecine et de la nature. Les événemens de 1813 ne l'ébranlèrent point; ils ne le détournèrent pas de son chemin. Dans les courts loisirs que lui laissait la science, il écrivit *l'Histoire merveilleuse de Pierre Schlemihl.*

En 1815, le comte Romanzoff, chancelier de l'empereur Alexandre, lui fit offrir de participer, comme naturaliste et comme savant, à l'expédition de découvertes qu'il envoyait à ses frais dans la mer du Sud et autour du monde. Le voyage fut terminé en trois ans. Chamisso revint à Berlin, possesseur de collections d'histoire naturelle d'un très grand prix. Il en fit don au musée royal.

Peu de temps après, la faculté de philosophie de l'université lui décerna le diplôme de docteur. Il se maria. Les [illegible] vinrent de nouveau se fixer près de lui.

[illegible]recteur des herbiers royaux, membre de l'Académie des sciences, glorieusement connu comme savant et poète; heureux au coin de son foyer égayé par les grâces folâtres de sept enfans, riche de sa médiocrité et de sa tempérance, [illegible] l'hommes étaient aussi contens de leur sort que Cha-

misso, lorsque la mort vint l'enlever, le 21 août 1838. Depuis 1832, il dirigeait avec Gustave Schwab l'Almanach allemand des muses; et traduisait, avec F. de Gaudy, les chansons de Béranger.

Ce choix des œuvres de Béranger, qu'il voulait populariser en Allemagne, en leur prêtant le concours de son talent, n'était pas le résultat d'un simple caprice chez Adelbert de Chamisso. Il était en quelque sorte prédestiné à ce travail par le penchant de son esprit, par la nature à la fois naïve, ironique, tendrement exaltée et profonde de son génie, par une étroite parenté d'humeur et de talent avec notre immortel chansonnier. Pour être devenu Allemand par la reconnaissance et les habitudes d'une vie vouée entièrement à l'étude et au rêve (vie qui n'est peut-être plus réalisable avec honneur et loisir qu'en Allemagne), Chamisso n'en avait pas moins gardé au plus profond du cœur un fier et respectueux amour pour la France, et c'est aux qualités essentiellement françaises de sa fantaisie, au tour malin de sa gaîté, à la verve toute française de ses saillies et de ses vifs élans, qu'il faut attribuer, en grande partie, l'originalité qui éclate dans ses œuvres, et dont la littérature moderne de l'Allemagne a raison de s'enorgueillir. Jeu bizarre de la destinée! C'est à un Français, à Chamisso, que cette fantastique Allemagne, qui prétend à bon droit avoir seule bien compris et cultivé le romantisme, doit le chef-d'œuvre de sa poésie romantique, *l'Histoire merveilleuse de Pierre Schlemihl*. Quiconque a lu cet inimitable caprice, ne saurait l'oublier. Il a étonné et charmé l'Europe entière, et l'on s'est empressé de le traduire dans toutes les langues.

Les poésies de Chamisso ont toutes les qualités fines, railleuses, mélancoliques et profondes qui font de *Pierre Schlemihl* un livre immortel. Elles portent l'empreinte du

caractère honnête, chevaleresque et loyal du poète, qui est demeuré pur et sensible jusqu'à la fin comme un enfant. Chamisso est pour nous une image aimable et bienveillante de ce sage vraiment humain, dont le poète latin a dit :

« Homo sum, humani nihil a me alienum puto. »

Forcé de ne tracer qu'une esquisse de Chamisso, j'ai choisi dans son recueil cinq pièces, où éclatent tour à tour les qualités diverses de son esprit, l'humour gracieusement ironique, la mélancolie sagement contenue, la tendre effusion et même la vigueur; la vigueur qui, par une exception remarquable, se développait dans le talent du poète à mesure que le corps de l'homme s'affaissait sous les années.

Amour trahi.

LA JEUNE FILLE.

Puisque la nuit a sous ses voiles
Caché nos longs baisers joyeux,
Nul n'a pu nous voir: les étoiles
Pâlissaient au fond noir des cieux.

LE JEUNE HOMME.

Une étoile tombante, ô femme!
Dit à la mer ce doux secret;
La mer le redit à la rame,
La rame au marin indiscret;
Puis ce marin à sa maîtresse
L'a chanté d'un accent vainqueur.
— Aussi, maintenant la jeunesse
En tous lieux le répète en chœur.

Dernier sonnet.

Aux femmes, à l'amour, tu consacrais naguère,
O mon fidèle ami! mainte douce chanson;

Sur tes lèvres mon âme aspirait chaque son,
Et mon cœur se calmait et me disait : Espère !

Mais tu ne chantes plus !... Sur ton luth solitaire
L'araignée a tendu sa toile au moucheron.
Lyre autrefois si chère à ma blonde saison,
Dis, me rendras-tu pas mon ivresse première ?

— « Enfant, oh ! plus que toi je traîne ces douleurs,
Car pour les exhaler je cherche en vain des pleurs :
La sombre nuit s'épand, et mon cœur las repose.

« J'étais poète, hélas ! ainsi que les oiseaux
Qui n'ont que peu de jours pour chanter aux échos ;
Ami, le cygne seul... mais parlons d'autre chose... »

Les trois soleils.

« Mes longs cheveux sous la vieillesse
Ne furent pas si blancs toujours ;
J'eus aussi ma blonde jeunesse,
Mon frais espoir des premiers jours.

Et quand je vous vois, jeune fille,
Si fraîche et riche d'avenir,
Au fond noir de mon passé, brille
Un jeune et charmant souvenir.

Oui, la mère de votre mère...
— Plus n'ai revu beau front pareil :
Je restai devant sa paupière
Comme ébloui par le soleil.

Sa main, douce comme la vôtre,
Sa main un jour pressa ma main ;
Mais son cœur enrichit un autre
— Et je fuis en pays lointain.

Lorsque, bien tard, dans sa patrie
Le pèlerin lassé rentra,
Au ciel de sa terre chérie
L'autre soleil brillait déjà.

O vierge ! c'était votre mère...
— Plus n'ai revu beau front pareil !
Je restai devant sa paupière
Comme ébloui par le soleil.

Un soir, sur ma bouche discrète
Son front glissa : je tremblais tant !
Mais un autre fit sa conquête,
Et moi, je franchis l'océan.

Ainsi le regret et le rêve
Ont pris ma vie, et je suis vieux,
Et je reviens, lorsque se lève
Le troisième soleil aux cieux.

— C'est toi, ma céleste lumière :
Jamais n'ai vu beau front pareil !
Je reste devant ta paupière
Comme ébloui par le soleil.

Tu tends tes lèvres purpurines,
Cœur charitable, à mon baiser ;
Mais si vers d'autres tu t'inclines,
Sous terre j'irai reposer. »

Violette de mars.

(Imité du Danois Andersen.)

Le ciel s'est arrondi plus bleu sur les hauteurs,
Et la gelée a peint, sur les carreaux, des fleurs ;
Une surtout là-haut sur la vitre étincelle.
Un jeune homme est en bas, les yeux fixés sur elle.
Et, derrière les fleurs de ces carreaux brillans,
Brillent bien plus encor deux beaux yeux sourians.
Violette jamais n'a souri plus sereine !
— Mais la vitre déjà se fond sous une haleine.
La fleur a disparu, mais non les deux beaux yeux :
— Amour, oh ! sois propice au jeune homme amoureux !

Voyage nocturne.

Dans sa pourpre le couchant brille,
La brise fait chanter le flot.
Viens te bercer, ô jeune fille!
Près du pêcheur dans son canot.

— « Plus que toi-même je désire
Voguer ensemble au gouffre noir.
Tends la voile entière au zéphyre,
Au gouvernail je vais m'asseoir. »

— Imprudente! ta main nous guide
Au sein du farouche océan...
L'esquif est frêle, et l'eau perfide.
Ne crains-tu pas le flot béant?

— « Pourquoi craindrais-je la nacelle,
Et l'eau qui vient nous convier,
Lorsqu'à ta parole infidèle
Je n'ai pas craint de me fier? »

— Insensée! en dépit des rames,
Tu nous mènes droit au récif!
Vois, déjà le vent et les lames
Se font un jeu du faible esquif.

— « Laisse, laisse le vent et l'onde
Dire à leur proie un gai salut...
Promptes rames et voile ronde,
Courage! nous touchons au but.

« Comme, pour me perdre naguère,
Tu trompas, je trompe aujourd'hui...
Au ciel juste fais ta prière :
Ce fer va te livrer à lui.

« Tu trembles, séducteur infâme,
Devant cet instrument de mort...
La foi trahie au fond de l'âme
Est un poignard plus froid encor!

« Et, trompé, souvent un cœur d'ange
Se consume en pleurant sa foi ;
Moi, je meurs — oui, mais je me venge...
Malheur sur moi ! malheur sur toi ! »

— Un débris, sur la grève sombre
Porté par le flot décroissant,
Jeta deux cadavres dans l'ombre,
Livides et souillés de sang.

Complétons ce bouquet poétique par un rêve attendrissant du poète, qui, dans son calme bonheur au sein de la patrie adoptive, sentait parfois comme une brise du pays natal lui passer sur le cœur :

Le château de Boncourt.

Je rêve que mon enfance m'est rendue, et je secoue ma tête grise : comment se fait-il que vous me visitiez, images que je croyais avoir oubliées depuis longtemps ?

Au-dessus d'un enclos ombreux surgit un brillant manoir ; je reconnais les tours, les créneaux, les ponts de pierre, la porte.

Les lions de l'écu me regardent d'un œil si ami ! Je salue les vieilles connaissances, et je pénètre dans la cour du château.

Là, repose le sphinx au bord de la fontaine ; là, verdoie le figuier ; là, derrière ces fenêtres, j'ai rêvé mon premier rêve.

J'entre dans la chapelle et je cherche le tombeau des ancêtres ; c'est ici ! c'est ici que pendent aux piliers les antiques faisceaux d'armes.

Mes yeux couverts d'un voile ne parviennent pas encore à lire les caractères de l'inscription, malgré la vive lumière qui brille à travers les vitraux coloriés.

Ainsi donc, ô château de mes pères ! ainsi tu demeures inébranlable dans mon cœur fidèle ! — Et pourtant tu as disparu du sol, et la charrue passe où tu étais !

Sois fertile, ô terre chérie! Je te bénis, pieusement ému; et je bénis deux fois celui qui creuse des sillons sur ton sein!

Pour moi, je veux me recueillir, et, mon luth à la main, franchir les espaces d'ici-bas, et chanter de pays en pays!

Le poète écrivait peut-être ces vers au moment de poser le pied sur le navire qui devait le conduire autour du monde.

KARL SIMROCK.

KARL Simrock est né à Bonn, dans les premières années du siècle. Son père, Nicolas Simrock, qui édita les œuvres de Beethoven, était l'ami de M. Ries dont le fils Ferdinand devint l'élève préféré de l'illustre compositeur et, après lui, le plus grand symphoniste moderne de l'Allemagne. La musique était une muse honorée et fêtée dans la maison de M. Nicolas Simrock, et les artistes français qui ont parcouru les rives du Rhin en gardent sans doute un bon souvenir. M. Ries père qui, malgré ses quatre-vingt-dix ans, conserve une étonnante jeunesse musicale, enseigne encore aujourd'hui les secrets de son art aux arrière-petits-fils de son vieil ami.

Au milieu de cette atmosphère de sons et d'accords, il n'est pas extraordinaire que le sentiment de l'harmonie se soit de bonne heure développé dans le jeune Karl Simrock. Il me serait facile de signaler, parmi les amusemens de sa première jeunesse, ces signes précoces de vocation qu'on aime tant à retrouver plus tard à l'aurore des hommes devenu célèbres dans un art quelconque. Un seul point qui

veuille citer comme remarquable chez notre poète, c'est que pendant son enfance il faisait ses délices de la lecture de Berquin et de Florian. Le fait me paraît curieux à noter, en ce sens que cette première impression n'a laissé aucune trace sur l'esprit de Karl Simrock, devenu depuis le plus Allemand peut-être des poètes d'outre-Rhin. Ainsi qu'il arrive souvent, la prudence paternelle combattit avec persévérance les goûts poétiques du jeune homme que l'on dirigea vers les graves études. Après avoir pris son diplôme de docteur en droit à l'Université de Bonn, il partit pour Berlin où l'appelait le titre d'avocat au parquet du roi. C'est ainsi que les muses conduisirent en murmurant leur jeune favori jusqu'au trône de Thémis, leur rivale austère, à qui elles se promettaient bien de le ravir un jour. Ce jour qui, non-seulement devait changer la destinée de l'avocat-poète, mais encore se graver d'un burin ineffaçable dans l'histoire, fut tout simplement notre 29 juillet 1830. Karl Simrock, dans son admiration d'homme et de poète pour cette magnanime victoire d'un peuple qui n'abusait pas de sa force, oublia le parquet royal où il était attaché, et célébra par un chant d'enthousiasme le triomphe de notre liberté. La jeunesse de Berlin trouva l'hymne fort de son goût, ce qui est assez dire que la censure dut le juger détestable. Karl Simrock ne tarda pas à apprendre sa destitution. Les muses se vengeaient enfin de Thémis, — je ne dis pas du poète : le poète ne demandait pas mieux que d'être forcé de leur revenir. Un tel retour d'ailleurs était glorieux.

A dater de cette époque, Karl Simrock se voua tout entier aux travaux littéraires. Son esprit persévérant et courageux ne recula pas devant les plus rudes études. Il parut même se complaire à se poser un but lointain et qu'il ne pût atteindre que par un chemin obstrué d'obstacles. Ce but

était la continuation de l'épopée interrompue des *Niebelungen*, en renouant à force d'érudition et de patience les fils épars et rompus de la tradition. On devine la lente initiation qu'exigeaient les matériaux à rassembler, les connaissances à acquérir, pour ne point faire un édifice informe et disparate, enfin l'instrument essentiel à se procurer, cette langue énergique et savante, ce vers des *Niebelungen*, armé de fer comme les chevaliers de l'Iliade germanique, et pourtant élastique et prompt comme cette altière Brunhild que, malgré toute sa force, le vaillant Siegfried ne put dompter sans le secours de la ruse. Le premier travail qu'entreprit Karl Simrock pour s'approprier cette forme rebelle, fut la translation en poésie moderne du poème des *Niebelungen*, composé dans la langue du treizième siècle. Un éloge formel, décerné publiquement par le patriarche poétique de Weimar, fut la plus douce récompense que l'auteur reçut de son ouvrage arrivé aujourd'hui à la quatrième édition. L'infatigable poète accomplit successivement le même travail sur les principaux maîtres du treizième siècle. Dans l'intervalle de ces labeurs, il publiait quatre volumes de recherches précieuses sur les sources où puisa Shakspeare, dont il traduisait en vers les drames historiques avec un bonheur de talent qui donne une valeur réelle à ces tentatives, même après le beau monument élevé par Guillaume Schlégel au tragique anglais. Il aimait aussi parfois à métamorphoser en ballade quelque naïve légende des bords du Rhin, et en cela encore il ne sortait pas trop du cercle épique. Après s'être ainsi préparé, Karl Simrock entreprit enfin l'œuvre longtemps projetée, et composa ses grands poèmes.

Mais nous ne devons l'apprécier dans ces esquisses que comme poète lyrique. A ne l'envisager que sous ce point de

vue, Karl Simrock mérite une première place dans ce que j'appellerais volontiers la nouvelle pléiade des *poètes du Rhin*. Le recueil complet de ses poésies, qu'il a publié l'année dernière, se divise en cinq parties. La première renferme des chansons (*Lieder*), la seconde des romances, la troisième des ballades inspirées par des légendes nationales (*deutsche Sagen*), la quatrième des tensons, et la cinquième des poésies diverses. A propos de cette division du livre, et toutes réserves faites envers le talent toujours louable de l'auteur, je dirai comme le Petit-Jean des *Plaideurs :*

« Ce que *j'aime* le mieux, c'est *le* commencement, »

c'est-à-dire les Lieder. Il y règne une fraîcheur de sentiment et une mélodie d'expression, qui me touchent plus que tant de récits historiques fort habilement tournés, j'en conviens, remplis tour à tour d'une ironie très fine, d'une naïveté charmante, ou d'une âpreté de pensée et de ton parfaitement en harmonie avec le sujet; mais pour bien goûter ce genre de beauté, il faut être quelque chose de plus qu'un Français qui aime et cultive les lettres allemandes; il faut être Allemand de pure race, accueillant avec un intérêt pieux, avec un orgueil toujours respectable, la moindre parcelle de ces souvenirs patriotiques qui grossissent de siècle en siècle l'héritage d'un peuple. Le fond de presque toutes les ballades historiques de Karl Simrock est naturellement dépourvu pour nous de cet intérêt nécessaire. Ce que l'on comprend, ce que l'on recherche avec avidité dans les littératures étrangères, c'est cette source commune de sentiments naturels et d'éternelles vérités, où le cœur humain aime toujours à se reconnaître. Des cinquante-neuf ballades comprises dans le recueil qui nous occupe, je n'en trouve qu'une seule qui puisse convenir à des

lecteurs français. Elle suffira d'ailleurs pour faire apprécier quelques-unes des qualités de l'auteur :

La bataille de Tolbiac.

« Clodewig, le roi des Franks, remarqua pendant la bataille, que les Allemands allaient remporter la victoire par la supériorité du nombre ;

« Il fend soudain la foule du camp, porté sur un fier coursier ; on le voit bondir devant les nobles, devant le gros de l'armée ;

« Il lève au ciel ses deux mains pour le serment ; et d'une voix de fer qui retentit à travers les rangs :

« Dieu le Christ, s'écrie-t-il, Dieu de la croix, Dieu que mon épouse adore, si tu es le Dieu des combats qui descend au milieu de l'épouvante,

« Aide-moi à dompter ce peuple, mets la victoire dans ma main, et que les rives du Necker et du Rhin soient forcées de reconnaître la puissance des Franks !

« Aide-moi, et je te proclamerai mon Dieu, et je te bâtirai des églises et des chapelles, et j'enseignerai aux nobles franks à ne pas honorer d'autre dieu que toi !

« Il dit— et du sein des nuages jaillit le soleil tout rayonnant de feux. Un nouveau courage anime les cœurs et centuple les forces de la petite troupe.

« Clodewig saisit lui-même la bannière ; il la porte dans les rangs ennemis, et les Franks remplis d'ardeur s'y précipitent à sa suite en poussant des cris farouches.

« L'effroi s'empare des bataillons allemands : ils tournent le dos et fuient en désordre. —Toute leur gloire guerrière s'est éclipsée ; c'en est fait de leur puissance et de leur liberté !

« Le roi Clodewig se fit baptiser ainsi que son noble peuple, et l'empire des Franks domina désormais sur toutes les tribus allemandes. »

On a pu remarquer dans cette pièce l'art avec lequel le poète sait conduire son récit, la marche progressive du drame vers le dénouement, l'absence d'images et de réflexions parasites ; enfin cette plénitude du souffle qui nulle

part ne fait défaut; mais ce que la traduction empêchera d'apercevoir, c'est la ferme beauté des vers, ces victorieux artifices d'un mot bien choisi et mis à la meilleure place, une foule de bruits et de notes voilées qui, dans un idiome pittoresque, reproduisent les moindres intentions, accusent les nuances les plus délicates. Avec un instrument tel que la langue allemande, un poète peut, sans puérilité, se donner le plaisir de combiner de charmans effets, au moyen de cette chimère de certains versificateurs français : l'harmonie imitative. La ballade dramatique offre mainte situation, où ce cliquetis syllabique est d'un heureux emploi chez les Allemands. Les *Deutsche Sagen* de Karl Simrock en fourniraient au besoin de nombreux exemples.

Je préfère revenir à ses Lieder. L'amour et le culte de la nature en sont le texte ou le prétexte ordinaire. En pareille matière, les poètes ont le privilége de se renouveler sans cesse et de ne tarir jamais. Karl Simrock commence le livre de ses chansons comme le doit faire tout poète de la vallée du Rhin, en célébrant le fleuve paternel. Seulement ses éloges débutent d'une manière d'autant plus ingénieuse, qu'en se proposant de glorifier le Rhin, le poète a l'air de vous conseiller de le fuir comme une eau dangereuse :

« Des bords du Rhin, des bords du Rhin défie-toi, ô mon fils ! mon conseil est salutaire. Là, l'existence enchaîne par des liens trop doux; là le cœur s'emplit de trop de joie.

« Tu vois les jeunes filles si franches et les hommes si libres, que tu te crois au milieu d'une race choisie; la voix puissante du désir te crie aussitôt que c'est ton devoir et ton droit de rester sur ces rives.

« Sur le pont du bateau, quelle charmante bienvenue te font les vieux burgs, et la ville à l'éternel dôme ! Dans les montagnes, comme tu aimes à gravir les cimes où habite le vertige ! comme tu aimes à plonger de là tes regards au bas vers le fleuve !

«Le fleuve! c'est là que la *Nixe* montre, avant de plonger, sa tête au-dessus de l'abîme. A peine as-tu contemplé son sourire, à peine as-tu entendu un chant sortir des pâles lèvres de *Laurelei,* alors, ô mon fils! alors le sort est jeté :

« Le bruit t'ensorcèle, le rayon t'éblouit, l'enchantement s'empare de toi; tu ne sais plus désormais que ce seul chant: « Aux bords du Rhin, aux bords du Rhin! » — Et tu ne retournes plus au logis. »

C'est bien là le chant que devaient inspirer ces rives verdoyantes et paisibles. Plus tard au bord des glaciers de la Suisse, le poète saluera le Rhin de strophes plus hardies. Ici, la note attendrie m'indique que le clocher de sa ville natale se dresse dans le tableau qu'il se plaît à décrire. Cette pièce me rappelle une ballade de Gœthe, *le Roi des aulnes*, qu'on a eu le tort de traduire en vers français. Le rhythme et la couleur des strophes de Karl Simrock me prouvent que lui aussi s'en est souvenu.

Bon nombre de frais et charmans badinages sur les oiseaux, les femmes et les fleurs, témoignent du profit qu'une nature bien douée peut tirer de l'étude intelligente des grands maîtres. Walter de Wogelweide, le vieux minnesinger, dont Karl Simrock a fait jadis une estimable translation en poésie moderne, n'a pas de bouquets mieux nuancés ni plus odorans que ceux dont l'auteur des *Deutsche Sagen* a jonché la première partie de son recueil. Je choisis trois pièces que j'essaie de reproduire au moyen de la rime et du rhythme, pour en mieux conserver le caractère :

La création de la femme.

« Le jour où Dieu forma la femme,
Doux chef-d'œuvre du Créateur,
Les roses, symboles de l'âme,
Du beau lis avaient la couleur.

Mais lorsque le sein de la femme
Surpassa leur neige en blancheur,
Une vive et soudaine flamme
Teignit les roses de rougeur.

Puis, quand la pourpre de l'aurore
Aux lèvres prêta sa couleur,
Du dépit jaloux qui dévore
Mainte rose prit la pâleur.

— Ne veux-tu pas me croire? passe
Près d'une rose blanche en fleur:
Tu pourras voir encor la trace
De sa primitive rougeur. »

Chant et baiser.

« Si, pour te prouver ma tendresse,
Un chant parlait mieux qu'un baiser,
Pour toi je chanterais sans cesse
En me sevrant de t'embrasser.

Mais un poème omet cent choses
Que sait exprimer un baiser:
— Fou qui chante des lèvres roses
Que ses lèvres pourraient presser!

Du poète amoureux, la peine
Sur deux lèvres doit s'apaiser:
Rien ne prouvera mieux sa veine,
Qu'un chant court et qu'un long baiser. »

Le jardin des roses.

« Ciel! le beau jardin de roses! fleur contre fleur, étoile contre étoile! Si j'avais le droit de veiller sur ces trésors, j'en voudrais être le fidèle gardien. — Arrière! arrière! les roses ne fleurissent pas pour des gardiens.

« Jardinier, oh ! je t'en prie, rien qu'une rose à moitié épanouie, rien qu'une rose qui ce soir à la fête éclatera sur mon sein !—Arrière ! arrière ! les roses ne fleurissent pas pour qu'on s'en pare.

« Bon jardinier, de grâce ! coupe-moi une douzaine de roses, afin que j'aille les répandre près de ce saule sur la tombe de ma petite sœur !— Il ne se trouve ici que des roses gracieuses et brillantes. Les roses ne fleurissent pas pour les tombeaux.

« Je voudrais offrir une rose à la jeune fille de mon choix : cette fleur lui serait un gage de la fidélité de mon amour.—Cueille autant de roses que tu voudras : c'est pour l'amour que fleurit le doux mois de mai ! »

Les poètes souabes, dont la douceur est proverbiale, n'ont pas à mon avis de chanson plus fraîche ni de plus franche venue. Ce siècle a produit en Allemagne comme en France, un riche épanouissement lyrique, et peut-être est-ce là que de part et d'autre on a cueilli la vraie palme. L'Allemagne surtout a vu éclore depuis trente ans une foule de talens gracieux dont on pourrait citer bon nombre de petits chefs-d'œuvre. J'avoue que si un autre combat de la Wartburg se livrait aujourd'hui, et qu'on me fît l'honneur de me nommer juge des chants, je serais fort embarrassé de savoir à qui décerner le prix.

J'oubliais que la troisième partie du livre de Karl Simrock est elle-même une petite Wartburg, où, dans l'arène du tenson, d'ingénieux poètes luttent de rimes et d'images. On sait que cette forme du tenson a été souvent employée par les troubadours français, et qu'elle florissait en grand honneur dans nos cours d'amour du moyen âge. Les faveurs d'une noble dame étaient ordinairement le prix du vainqueur en ces combats de galanteries versifiées. Les yeux bleus sont-ils plus attrayans que les yeux noirs? Quelles doivent être les qualités d'un chevalier accompli? A quels signes peut-on reconnaître un cœur vraiment

épris? etc.; tels étaient les sujets préférés de ces innocentes joutes d'esprit. En ressusciter les traditions au dix-neuvième siècle, me paraît un anachronisme, anachronisme d'une imagination aimable. Certaines formes poétiques ne doivent-elles pas en effet être comparées à ces vêtemens des ancêtres qui, malgré toute leur richesse et toute leur grâce, seraient pour le moins bizarres sur les épaules de nos modernes bourgeois? Cela est surtout vrai des formes les plus naïves, telles que le tenson et le rondeau. Ces deux poèmes ne pouvaient convenir qu'à une époque de galanterie, ou très candide, ou très raffinée. Toutes ces charmantes disputes qui en faisaient le succès au bon vieux temps, nous sembleraient aujourd'hui d'une excessive fadeur. Peut-être n'en est-il pas encore tout à fait de même en Allemagne.

Si j'ai hâte de glisser sur les tensons de Karl Simrock, en regrettant presque le talent que le poète y a dépensé, c'est afin de pouvoir consacrer plus de place à ses romances; elles sont avec ses Lieder les fleurs les plus attrayantes de sa muse. Là éclate, dans toute sa grâce et son énergie, ce style nerveux et classique (en tant que procédant de l'étude des vieux maîtres), qui est un des titres de Karl Simrock à une réputation solide. Je crois que ses travaux ont été aussi profitables au vocabulaire poétique que ceux du comte de Platen à la strophe lyrique. Mais il est temps de citer le poète. Lorsqu'il s'agit d'apprécier des littératures étrangères, les citations prouvent plus et mieux que les commentaires: procéder de la sorte me semble d'ailleurs une méthode critique aussi lóyale envers le poète que l'on veut faire connaître, que convenable envers le public mis ainsi en demeure de juger lui-même. Les deux pièces suivantes justifient tous nos éloges :

Mort de la Poésie.

« Après de longues souffrances, la Poésie, fille du ciel, venait de mourir; ses prêtres n'ont jamais gagné grand'chose ; c'est sans doute aussi de faim qu'elle est morte.

« On voulut l'ensevelir magnifiquement dans un cercueil d'argent et d'or; mais on ne put trouver ni or ni argent : tous deux avaient perdu leur éclat.

« Pour oindre son noble corps, on alla chercher du vin de porte en porte; mais hélas! partout bouteilles et tonneaux furent trouvés vides.

« On voulut ensuite faire une couronne pour la morte; mais ce fut en vain : l'hiver régnait alentour. Après ce printemps qui était le dernier, les fleurs ne devaient plus fleurir.

« Plus d'un jeune couple amoureux s'empresse de venir contempler le convoi funèbre : ils ne sentent pas que leurs cheveux blanchissent, et pourtant les voilà déjà transformés en vieillards.

« Au moment où le cercueil descendit dans la tombe, une nuit profonde couvrit la terre. — Le soleil ne daigne plus désormais jeter un regard sur ce monde devenu désert.

« Un chanteur entonne l'oraison funèbre; sa voix résonne lugubre et creuse : — « N'espérez pas plus longtemps la joie; dites à tout bonheur adieu ! »

« Puis on tient le repas de deuil; les flambeaux projettent une clarté sinistre et pâle sur les convives immobiles : ils sont assis là comme dans l'empire des morts.

« Ils sont assis muets, abîmés dans la douleur; ils attendent la lumière vivifiante du jour : — « Laissez-vous ensevelir, pauvres fous, car vous êtes morts, et vous l'ignorez! »

Le rendez-vous.

« Qui se glisse à travers la grille dans le jardin qu'éclaire un rayon de lune? — La dame dit avec douceur au chevalier : « Vous êtes le bienvenu. »

« Les rossignols gazouillent un chant qui allume le désir; les deux formes amoureuses errent sur les pelouses, le cœur plongé dans l'ivresse.

« A l'endroit où un faible rayon se brise sur des feuillages de roses, le chevalier quitte soudain sa douce proie, et parle ainsi :

« Je ne suis redevable de votre conquête à aucun exploit de chevalier; mes chants, mon tendre amour ne m'ont jamais valu la plus petite faveur.

« J'ai failli mourir de douleur et de peine d'amour; à qui suis-je redevable aujourd'hui d'un si gracieux accueil?

« Auriez-vous par hasard appris combien malade était votre chevalier? — Versez-lui donc encore de vos douces lèvres le baume et la guérison. »

« La dame répondit d'un ton badin : « J'avoue que j'ai fait un libre choix; toutefois remerciez-en non seulement mon cœur, mais encore mon époux.

« Certain jour un faucon traversa ce jardin en volant; vous le suiviez aux sons des voix et du cor.

« Alors mon époux me dit : « De quel éclat brille sa jeune force! Jamais la valeureuse chevalerie n'eut de champion plus parfait.

« Il est destiné à la gloire; les camps ont été son berceau; il est né sur un noble coursier; il a été allaité dans un casque.

« Il est le sceau de l'inviolable loyauté, le plus ferme bouclier de l'honneur, le miroir des mœurs les plus pures; il est magnanime, vaillant et doux.

« C'est une fête de le contempler : on se souvient alors des anciens jours; et l'amour que lui accordent les femmes ne peut exciter la plainte de personne.

« Ce sont ces paroles du vieillard qui vous ont rendu son épouse si favorable. Jouissez donc des biens qu'il vous procure lui-même; il n'en est pas un gardien avare, et il sait que vous en êtes digne. »

« Le chevalier répond aussitôt : « Ces mots doivent me profiter; ils m'ont guéri soudain.

« Oh! si vous vous étiez tué! Pour la moitié du monde je ne voudrais pas tromper l'homme qui m'a placé si haut.

« Je rends grâce à sa louange qui m'a rendu votre cœur favo-

rable : le tromper serait prouver mal qu'il a eu raison de m'en juger digne.

« Je dois m'éloigner de vous; donnez-moi votre main à baiser. Je veux porter vos couleurs au loin en Terre-Sainte.

« Et dites à votre époux que son héros si haut prisé, est en effet presque encore une ombre des premiers jours chevaleresques. »

On quitte à regret un livre où des pièces d'un si rare mérite se trouvent en grand nombre. J'ai choisi mes citations de manière à présenter un exemple des différens genres dans lesquels s'est exercé le poète. J'ai gardé avec intention pour la fin, le morceau suivant dont notre La Fontaine aurait aimé l'idée antique, mais auquel le naïf auteur de Philémon et Baucis aurait dû poser l'inimitable cachet de ses beaux vers :

Les espéreurs insensés.

Ne sommes-nous pas tous espéreurs insensés?
Qui n'eut son jour crédule à la folle espérance?
J'ai lu que deux vieillards des beaux âges passés
Remplirent d'un espoir toute leur existence.

Deux vieillards : on eût dit Philémon et Baucis,
Tant leur antique amour semblait à son aurore;
Depuis plus de trente ans qu'ils attendaient leur fils,
Toujours du même espoir ils l'attendaient encore.

Appelé par la guerre, il promit en partant
De revenir. — Dès lors ils eurent confiance;
Bien qu'il ne revînt pas, ils espéraient pourtant :
Si l'amour est aveugle, autant l'est l'espérance.

Déjà leurs cheveux noirs sous l'âge ont grisonné;
Ils espèrent toujours sans murmure et sans doute.
Sitôt que le soleil au ciel abandonné
Remontait, ils disaient : « Notre fils est en route!

« Et s'il tarde aujourd'hui, c'est un gage plus sûr
Qu'il reviendra demain, car un Dieu l'accompagne.
Pour mieux le découvrir à l'horizon obscur,
Dès l'aube nous irons demain sur la montagne. »

— Ils montent la montagne; ils plongent leur regard
En bas dans la vallée, au loin dans la prairie;
Et dès qu'un voyageur apparaît quelque part,
C'est lui ! ce voyageur, c'est la tête chérie.

C'était pourtant un autre... Un autre encor le suit,
Puis un autre toujours. — Toujours même constance.
Le jour infructueux s'abîme dans la nuit,
Mais ce jour s'est passé dans la sainte espérance.

Ainsi passent les ans, engourdissant leurs pas,
Fardeau plus lourd sans cesse à leur front qui s'incline.
Leur espoir reste jeune et ne s'engourdit pas,
Quand leur pied ne peut plus gravir l'âpre colline.

Il leur dit : « Construisez sur la cime du mont
Votre hutte guetteuse, et là, dans la vallée,
A toute heure vos yeux comme un trait perceront
Le jour brillant de flamme et la nuit étoilée. »

Ainsi font-ils; en vain on les raille d'en bas.
Eh ! qu'importe à leur foi qu'on l'appelle folie !
Oh ! quand ils presseront leur enfant dans leurs bras,
A ceux qui l'ont lancée ira la raillerie !

Cependant (ô miracle !) entre tous ces rieurs
Un riche se trouva, riche au cœur sympathique,
Qui voulut, sur le mont des pieux espéreurs,
Bâtir à l'espérance un temple magnifique.

Il manda de partout des artistes fameux,
Pour que le temple fût digne de la déesse.
L'autel devait nourrir de symboliques feux;
Il chargea de ce soin leur fervente vieillesse.

Sur la cime bientôt le temple consacré
Brille. Pour nos vieillards le saint rôle commence;
Or le premier devoir de ce rôle sacré
Est de fixer au loin des yeux pleins d'espérance.

Ils devaient dépouiller tout autre soin plus lourd,
Un messager fidèle arrivait chaque aurore,
Apportant aux vieillards les alimens du jour,
Et s'informant du fils qu'ils attendent encore.

Ils répondaient : « Merci pour votre maître et vous ;
L'enfant n'est pas venu, mais il doit être en route ;
Et si vous demeurez une heure auprès de nous,
Oh ! moins d'une heure, ami, vous le verrez sans doute.

Mais vous êtes toujours si pressé de partir ! »
— Le messager sourit et descend la montagne :
« Espérez, pauvres fous, l'espoir fait rajeunir, »
Pense, hélas ! ce railleur que le doute accompagne.

Le doute l'accompagne alors que lentement
Il chevauche, sans voir cette belle nature,
Vers son toit où nul cœur désiré ne l'attend :
Pas d'espoir, pas d'amour, oh ! cette vie est dure !

Il va franchir le seuil, lorsque des pas soudain,
Pas et souffle pressés, retentissent derrière :
C'est un piéton poudreux haletant du chemin ;
Il s'élance au cheval, et serrant la crinière :

« Par votre amante, ami, par votre mère et Dieu,
Aidez-moi ! Le temps presse et la mort est cruelle.
Oh ! que là sur le mont je la devance un peu !
Ami, votre cheval. — Hélas ! je n'ai point d'aile...

« Si je ne puis gravir la colline aujourd'hui,
En vain j'aurai franchi tant de rudes années,
Quarante ans de prison et d'éternelle nuit !
Oh ! faites-moi jouir des dernières journées ! »

Mais l'or seul peut toucher les cœurs intéressés.
« Ami, votre cheval, et prenez cette bourse ;
Prenez, je suis le fils des vieillards insensés. »
Et le roc retentit sous sa rapide course.

« Ils ne furent donc pas si fous qu'on le disait, »
Pense le messager, que la bourse illumine.
— « Mais pourquoi tout à coup ce feu sur le sommet ?
Pourquoi tinte la cloche au front de la colline ?

« Ah ! sans doute le temple est en flamme !— Espéreurs,
L'espoir vous trompait donc en semblant vous sourire?
Votre fils ne peut être aux dernières hauteurs:
Espéreurs insensés ! on fait bien de le dire. »

Cependant, dès qu'a lui l'aube du nouveau jour,
Il gravit la montagne, il y trouve, ô surprise !
Le temple orné de fleurs de la base à la frise,
Et les vieillards pressant leur fils avec amour.

Car le feu de la veille était un feu de fête
Près du temple d'espoir par le peuple allumé;
Et les cloches sonnaient d'une voix de tempête
Le fortuné retour de l'enfant bien-aimé.

Et ces cloches disaient et répètent encore :
« Oh ! ne perdez jamais le courage et l'espoir ! »
Et toujours et partout leur même voix sonore
Dit: « Honte aux lâches cœurs vaincus avant le soir. »

Quoique ce recueil de Karl Simrock soit, à proprement parler, désintéressé des brûlantes questions où s'escrime la polémique moderne, et où nous aurons bientôt à suivre une poudreuse phalange de poètes plus jeunes, il faut se garder de ranger l'auteur parmi ces égoïstes au point de vue de l'art, dont Gœthe a été le modèle et le chef. Loin de mériter ce reproche d'indifférence, Karl Simrock prouve, au contraire, en maint endroit de son volume, combien il se fait gloire d'être un fils reconnaissant et pieux de la patrie allemande; mais chez lui, c'est-à-dire dans ses vers, le patriotisme palpite et circule naturellement et sans le moindre effort, comme le sang dans les veines, avec la régularité d'une fonction indispensable à l'existence. Si le poète ne proteste jamais par des rimes aiguisées à dessein contre des actes politiques, dont souffre et se plaint sa nation, le respect et l'amour pour son pays, qui animent tous ses chants, peuvent être considérés comme une éloquente

protestation. Dans ses dernières pages, (pourquoi le poète ne les a-t-il pas supprimées?) il a mêlé deux chansons où se trahit un sentiment légèrement hostile envers la France, quelque chose comme un souvenir affaibli des colères de 1813. J'ai noté surtout une strophe composée en l'honneur des Flandres et du Brabant. Le poète s'y réjouit de voir les bons Flamands monter dans les wagons du chemin de fer de Cologne; il est heureux de presser la main de ses frères : car pour parler un des plus désagréables jargons de la langue allemande, les Belges ne sont pas moins de souche germanique. Je me trompe fort, ou le contentement de l'auteur ne prend naissance que dans l'espoir d'enlever ces chers voisins à l'influence de la France. S'il ne faut que cela pour vous contenter, ô poète! enclavez bien vite la Belgique dans votre Zollverein! Mais, de grâce, laissez-nous l'Alsace et la Lorraine, qu'un de vos vers menace de nous reprendre! Songez que ces provinces sont bien à nous par droit de prescription, et mieux encore par leur cœur français. Qui vous dit d'ailleurs qu'elles consentiraient à se laisser faire tout le bien que vous leur souhaitez? — Mais j'allais oublier qu'il s'agit ici d'un rêve de poète. Ce vœu de Karl Simrock est une nouvelle preuve du respectable amour de la patrie qu'ont échauffé en lui ses fructueuses recherches, sur les légendes et les souvenirs qui honorent la grande famille des races germaniques.

LE COMTE DE PLATEN.

Le comte de Platen est peut-être après Gœthe l'homme de notre temps qui a voué à l'art le culte le plus fervent. Sans posséder la puissance objective de Gœthe, sans avoir comme l'auteur de Werther, de Goëtz de Berlichingen et de Tasse, un génie capable de maîtriser les formes les plus diverses, il se rapproche du grand Olympien germanique par l'élévation constante de la pensée, par le dédain des sentimens et des tours vulgaires et par cette aspiration incessante vers l'idéal, qui est le tourment des poètes vraiment supérieurs. Ce tourment qui chez Platen offre tous les caractères d'un mal rongeur, et qui devait finir par consumer le poète, n'est chez Gœthe qu'un harmonieux effort pour s'élever dans une sphère sereine où il est habitué de planer. L'âme de Platen contenait d'ailleurs des élémens de trouble dont Gœthe s'était débarrassé de bonne heure : elle se mêlait activement aux intérêts de son époque ; elle désirait ardemment l'affranchissement politique de l'Allemagne, et faisait cause commune avec les peuples opprim

Elle était pleine d'amour et de haine. Gœthe avait su établir entre ses facultés un équilibre plus favorable aux calmes méditations de la muse. Ainsi qu'il arrive souvent dans les contes de la naïve Allemagne, les bonnes fées étaient venues à l'envi répandre leurs dons sur le berceau du jeune Gœthe : l'une lui avait donné la santé, l'autre la richesse, une autre encore une éducation soigneusement réglée dès l'enfance, en un mot, tout ce qui prédestine au bonheur et au succès. Platen, au contraire, dut lutter toute sa vie; lutter contre l'insuffisance de son éducation première, lutter contre la gêne, lutter contre sa mauvaise santé, lutter contre ses ennemis, lutter enfin contre les difficultés que rencontrait son esprit dans la réalisation du beau tel qu'il le rêvait. Platen était de la noble famille des poètes d'action; sans partager l'exaltation romanesque de Schiller, il ressemblait à ce dernier par le cœur, et plusieurs de ses poésies rappellent les généreuses colères du Dante. Platen était né pour devenir le poète politique qui manque aujourd'hui à l'Allemagne; et il le fût devenu sans doute sans les circonstances qui dominèrent sa vie. Ses obligations personnelles envers le roi Louis de Bavière expliquent son renoncement à ce rôle de poète politique de l'Allemagne, qu'il se sentait entraîné à remplir, et qu'il a regretté plus d'une fois. Il eut beau se dédommager par un redoublement de verve et d'anathèmes contre le czar et les cruels oppresseurs de la Pologne, il ne put parvenir à surmonter ce regret. Nous verrons bientôt comment son âme inquiète parcourait en tous sens l'Italie, sans jamais trouver le calme, sans rencontrer jamais l'idéal qu'elle cherchait : cet idéal n'était-il pas la liberté autant que l'art? L'histoire de sa vie autorise à le supposer.

Platen est né le 24 octobre 1796, à Ansbach. Sa mère [illegible]

rait avoir exercé une grande influence sur son caractère; ses tendres soins formèrent de bonne heure l'enfant aux idées sérieuses. On le destina aux armes, et il entra en 1806 à l'école des Cadets de Munich. L'état militaire qu'il n'embrassait que par soumission aux volontés de sa famille, ne plaisait pas au jeune Platen. Il chercha une consolation dans l'étude, en se proposant peut-être dès lors d'y trouver les moyens d'une autre carrière plus en rapport avec ses goûts. Pendant les heures de récréation que ses camarades employaient aux plaisirs de leur âge, il se cloîtrait dans sa chambre au milieu de ses livres. En 1810, il passa à l'institut des pages, où, comme nous l'apprend une notice fort détaillée de M. Karl Godeke, il posa les bases de l'éducation forte et substantielle qu'il ambitionnait, bases renversées bientôt par sa promotion au grade de lieutenant dans le régiment des gardes du roi Maximilien. Toujours préoccupé de ses chères études, il ne tarda pas à utiliser de nouveau, à leur profit, les loisirs que lui laissaient les exercices et les parades militaires. Mais la reprise des hostilités devait l'arracher encore une fois à ses travaux. Il fit la campagne de 1815. Notons comme un détail curieux que ce fut pendant l'occupation du territoire français que le jeune poète écrivit ses premiers vers. Toutefois, il reste à peine quelques-uns de ces chants : leur forme incomplète décida Platen à les détruire. « J'ai suivi longtemps le tambour, dit-il plus tard dans l'une de ses *Gasèles*, mais j'ai bien vite reconnu que je n'avais ici-bas d'autre vocation que de revêtir d'une belle forme de nobles pensées. » Des strophes pleines de chaleur, contemporaines de cette campagne, déplorent les malheurs de la France; deux épîtres composées à la même époque, témoignent de ses goûts persévéramment studieux, et de la haine qu'il avait vouée à Napoléon.

Vers la fin de 1815, Platen revint en Allemagne; mais la ampagne de France avait fait naître en lui la passion des oyages, cette soif du mouvement et de l'inconnu, qui est eut-être après l'amour le plus efficace des stimulans poéiques. Byron, qui a dit cela quelque part, l'a bien prouvé par on propre exemple. Le jeune Platen profita de ces premiers oisirs de la paix pour entreprendre, à pied, un voyage en Suisse. La contemplation de cette nature à la fois simple et majestueuse, fit éclore plus d'un germe heureux dans l'âme du poétique pèlerin qui s'empressa, au retour, de reproduire dans le miroir des vers les trop fugitives images de la route. Plusieurs ballades et romances de Platen remontent à cette époque, du moins pour l'inspiration première; car, il remania complétement dans la suite tous ces essais précoces de sa fantaisie. Ce goût des excursions pédestres rendit plus pénible encore au jeune rêveur le joug de la discipline militaire. Il ne pouvait se permettre la plus petite absence sans demander préalablement un congé.

Enfin, en avril 1818, Platen obtint l'autorisation de se rendre à Wurzburg, pour y suivre les cours de philosophie et de philologie à l'université. Il écouta avec l'ardeur d'un néophyte les lectures du professeur J. J. Wagner, dont il ne tarda pas à devenir l'ami. Toutefois, il ne pardonna jamais à ce dernier d'avoir prononcé ces paroles : *l'art désormais est mort!* Cette prophétie, qui n'était heureusement qu'un blasphème, blessa si profondément Platen, que vingt ans plus tard, il s'en souvenait encore avec amertume, sous le beau ciel de l'Italie, et prouvait par ces vers, qu'il s'efforçait depuis cette époque de donner un démenti aux paroles du professeur :

Réponse à un inconnu dans le Morgenblatt.

« Jusque vers moi j'entends venir de loin un murmure de douces paroles, et soudain s'effacent tous les plis qui sillonnent mon front. Ce n'est donc pas en vain que j'arrachai les orties et décapitai les chardons! La haine de mes ennemis n'a pu me troubler au milieu des ruines de Rome, mais l'amour et la sympathie, pèlerins pieux et bienvenus, franchissent d'un pied sûr les Apennins. Qu'ils l'apprennent une fois pour toutes, ces envieux et ces aveugles qui si volontiers méconnaissent la vraie puissance : je n'entends jamais citer leurs noms! Mais il n'en est pas ainsi de ceux qui, bravant les pointes du sarcasme, louent mon poème avec compétence, et avec compétence aussi le critiquent : ceux-là, c'est avec bonheur que je leur tends la main, et à toi tout le premier, ami. Tu n'as pas, il est vrai, fait résonner la voix de la critique, mais vers les hauteurs du Capitole, dont je gravis à cette heure les degrés, tu m'as envoyé l'inspiration, ce doux et bienfaisant murmure qui s'échappe avec un bruit si charmant d'une lèvre humaine, et qui vient nous électriser de son étincelle généreuse. Oui, ce mélodieux murmure, fût-il inspiré par la vérité autant que par la bienveillance, devrait faire jaillir de l'âme des dithyrambes, comme de la nue jaillissent des éclairs. Ne me rappelle pas, ami, ne rappelle pas le poète loin de ce sud tant aimé qui verse des torrens de musique sur chacune de mes paroles! ne me rappelle pas dans la patrie : le chaos allemand m'aurait bientôt fatigué! Laisse-moi plonger toujours plus avant mon regard ébloui dans ce foyer de lumière, et, nourri du miel d'Hybla, rimer sur la cime de l'Etna bouillonnant. Laisse-moi glaner des Odyssées sur les rivages inspirateurs d'Homère : bientôt suivront les Iliades, revêtues d'une armure complète. Oui, lorsqu'enfin l'art grec se sera fondu tout à fait avec l'âme allemande, tu verras quelles flèches saura lancer Apollon! J'ai juré de ne venir frapper à vos portes, à vos cœurs, que lorsque j'aurai accompli une œuvre gigantesque, un *grand*

fait en paroles, dont s'enthousiasmeront les plus froids esprits, et qui forcera la louange des insipides disséqueurs de mots. Alors, je me présenterai à ceux qui n'ont pas craint de me crier au visage, que l'art allemand est mort depuis longtemps, et que c'est en vain que dans ma poitrine brûle une chaude étincelle! Pour toute vengeance, je m'avancerai muet et calme devant ces gens rouges de honte, et je jetterai à leurs pieds toutes mes couronnes! »

C'est surtout pendant ce premier séjour à l'Université, que Platen montra quels prodiges peut accomplir une volonté persévérante et studieuse. Il apprit successivement le latin, le grec, le persan, l'arabe, l'italien, le français, l'espagnol, le portugais, l'anglais, le hollandais et le suédois; et son biographe, déjà cité, assure que le fervent disciple était parvenu à lire dans leur langue naturelle les meilleurs poètes de ces différentes nations.

En septembre 1819, il quitta Wurtzburg pour Erlangen. Toutefois, il voulut inaugurer cet acte important de sa vie universitaire, par une de ces petites vacances au milieu des champs et des bois, qui pour un esprit tel que le sien étaient encore une étude fructueuse. Sa muse alors grossissait sa gerbe. Dans les premiers mois de 1820, Schelling, qui avait connu Platen enfant, vint développer à Erlangen les fécondantes théories de sa philosophie naturelle. Le poète fut l'un des auditeurs les plus assidus et les plus sympathiques du philosophe inspiré. Ce dernier se montra fier d'un tel disciple qui devint bientôt son ami. Les conseils du maître vénéré furent à la fois un aiguillon et un frein pour l'imagination du poète. On peut ranger ces années initiatrices de Platen parmi les plus heureuses de sa vie. Les horizons du monde moral reculaient chaque jour devant l'œil de sa pensée, sa puissance créatrice se développait rapidement, et il

en devait le bienfait à l'influence du philosophe. Le sonnet suivant prouve que le poète était le premier à le reconnaître :

A Schelling.

« Comme on nous voyait tous cloués à notre place, recueillant tes moindres paroles, alors que les prodigieux éclairs de ton génie venaient coup sur coup électriser nos âmes !

« Tandis que notre faible regard ne découvre le monde que par fragment, toi, tu le domines tout entier, comme de la cime d'une montagne ; les germes que nos pauvres esprits entrevoient à peine, brillent déjà pour toi dans leur fleur épanouie.

« Il se trouve bien encore des déclamateurs insensés pour diriger contre ton génie les filandreuses tirades de leur impuissante logique ;

« Mais cette gent misérable qui se permet de te toiser à son aune, n'aura jamais l'honneur de remuer le monde de la science, ni d'inspirer un poète ! »

Un autre sonnet fait mieux voir combien Platen avait pénétré avant dans la doctrine du philosophe : il commence par ces deux vers :

« Ne règne-t-il pas dans l'empire du beau, celui qui est à jamais roi dans l'empire du vrai ? »

Après avoir pris tous ses degrés académiques, le poète soldat visita certaines parties de l'Allemagne. L'habitude qu'ont les étudians de couronner leurs travaux universitaires par un voyage aux points principaux de la terre natale, fut pour Platen un excellent prétexte de lâcher de nouveau la bride à ses fantaisies errantes. Désormais il se sentait surtout entraîné vers ses confrères et vers ses maîtres dans le bel art qui le charmait de plus en plus. A Jena, il

fit la connaissance de Goethe chez le major De Knebel; à Baireuth, il s'empressa d'aller exprimer son admiration à Jean-Paul qui le retint durant quelques semaines; à Stuttgart, cette capitale des poètes souabes, il fut accueilli et fêté par Uhland et Gustave Schwab. Les heures qu'il passa dans l'intimité d'Uhland prirent place parmi ses meilleurs souvenirs, et dans la suite, il engagea avec Schwab une correspondance à laquelle nous devons plusieurs détails précieux concernant la vie et les projets du poète nomade.

Sur ces entrefaites arriva la mort de Jean-Paul. Cette nouvelle, dont l'Allemagne entière fut contristée, toucha profondément Platen qui, peu de temps auparavant, avait apprécié les nobles qualités du charmant, capricieux et sublime rêveur. Le jeune homme se reprocha d'avoir tant différé de témoigner à Jean-Paul sa reconnaissance dans la langue sacrée des vers. Nous trouvons ce regret dans un sonnet jeté comme un dernier hommage sur la tombe du mort illustre.

A Jean-Paul.

« Chaque fois que je me trouvais en face de ton portrait, je rougissais de tant tarder à remplir un devoir sacré, de n'avoir pas encore élevé jusqu'à toi un chant de reconnaissance pour ta bienveillance et ta douceur si pleines d'âme!

— Hélas! et voilà que la mort a glacé ton regard, habitué naguère à planer dans les cieux! — et je t'adresse dans les espaces inconnus les louanges amies que je te destinais sur cette terre.

Ton affection a encouragé le jeune homme; tu t'ingénias à voir dans la faible étincelle qui animait mon âme, la flamme brillante de l'inspiration à venir.

Maintenant ton esprit charmant, salutaire,—encore rajeuni,—

habite enfin où longtemps aspira son effort, dans l'immense empire des merveilles. »

N'oublions pas de mentionner les relations de Platen avec Rückert qu'il brûlait sans doute de consulter sur une étude familière à ce dernier, l'étude de la poésie orientale. Cette poésie avait été remise en honneur par le livre de Frédéric Schlégel sur *la Sagesse des Indiens;* et le *Divan,* de Goethe, publié vers cette époque, acheva de tourner de ce côté la curiosité des intelligences. Enflammé par la lecture du *Divan,* Platen conçut le projet de faire lutter la langue allemande avec l'arme souple et légère des poètes orientaux. Il résolut de s'approprier cette forme rebelle et d'enrichir ainsi la littérature de sa nation. C'est dans cet espoir qu'il se rendit à Nüremberg auprès de Frédéric Rückert, l'homme dont les conseils pouvaient le plus lui être utiles.

Il ne fallut pas longtemps au disciple pour se montrer maître à son tour. Il publia en 1821 le résultat de ses premières tentatives, sous le titre oriental de *Gasèles.* Ce nom désigne de petits poèmes de dix à vingt vers environ, consacrés ordinairement à célébrer les tristesses amoureuses, la joie, l'amitié, le vin et l'échanson, en un mot tout ce voluptueux empire qu'Anacréon gouvernait avec sa lyre et sa coupe. Les Gasèles sont la forme exclusivement réservée aux inspirations paisibles. Quant aux passions plus énergiques de l'ambition et de la guerre, quant aux pensées plus sérieuses et aux rêves ardens éclos sous la fiévreuse influence de la vie nomade, les poètes orientaux les enchâssent dans une autre forme de poème, qu'ils appellent *Kassiden.* Pour ces deux espèces de poèmes, la distribution des vers est pareille. Ils commencent par deux rimes semblables, puis vient un troisième vers qui ne rime ni avec ceux qui précèdent ni avec

ceux qui suivent; le quatrième rime de nouveau avec les deux premiers, et de même ainsi jusqu'à la fin du poème en intercalant toujours un vers blanc entre les rimes pareilles. J'ajoute, pour compléter cette définition prosodique, que le gentil poème doit se clore par un vers qui rime avec ceux du début. Il est facile de se faire une idée des ingénieux effets mélodiques que le poète peut tirer d'un tel instrument, surtout quand il a à son service une langue sonore et nettement accentuée. La langue allemande est riche en ressources de ce genre, et Platen l'avait bien senti, lui qui connaissait à fond les victorieux artifices de la rime et du rhythme.

Cependant son essai ne reçut pas l'accueil que le poète espérait. L'étrangeté de la forme nuisit au succès de l'œuvre qui ne s'adressait d'ailleurs qu'à un public assez restreint. Le tort de Platen avait été de s'ingénier à devenir oriental par le fond, c'est-à-dire par le choix des pensées et des images, autant que par la forme. A cette époque de teutonisme obstiné, on ne lui pardonna pas cette préférence accordée à une poésie étrangère. Des juges moins prévenus auraient tenu compte au poète d'efforts heureux d'où résultait un élargissement de la forme poétique. Cet échec blessa d'autant plus l'âme fière de Platen, qu'il avait terminé son livre par ce vers plein d'une confiante espérance :

« Et toi, gasèle, annonce-moi à la patrie ! »

Il ne se tint pourtant pas pour battu et se promit une revanche. Deux ans plus tard, il publia un nouveau recueil de Gasèles qui cette fois s'inspiraient uniquement des sentimens familiers aux âmes allemandes, et dont les comparaisons et les images n'avaient plus rien d'étranger. Désormais le poète était maître de sa forme, et il avait écrit pour

l'Allemagne des Gasèles telles que les eût composées un poète oriental, transporté au milieu des habitudes et des mœurs de l'existence allemande. L'épigraphe inscrite en tête de ce second recueil, faisait pressentir ce changement précieux dans le procédé de composition adopté par le poète.

« L'Orient est enfin conquis, disait-il, désormais sa forme paraît nôtre. »

En effet, c'est maintenant à ses propres impressions, à ses espérances, à ses joies et à ses douleurs, que le poète demande des inspirations; les hommes compétens s'accordèrent à voir dans ce nouvel essai de Platen un progrès pour les lettres allemandes, une diversion rafraîchissante pour la poésie. Telle fut l'opinion de Goethe qui devint celle de tous les esprits éclairés. Je ne parle pas de quelques rivaux jaloux et de quelques ennemis personnels qui adoptèrent un avis différent. Immermann, à qui du reste cette pointe mordante n'enlève rien de son talent, lança contre Platen l'épigramme suivante, que Heine se fit un malin plaisir d'imprimer dans ses *Reisebilder:*

— « Des fruits que vous avez dérobés dans les jardins de Schira, vous avez trop mangé, malheureux, et vous vomissez des gasèles. »

Avant de publier ses secondes Gasèles, Platen avait donné un volume de poésies sous ce titre : *Feuilles lyriques.* Ce volume contenait toutes les pièces détachées que le poète avait composées depuis 1813 jusqu'à 1821. On trouve déjà dans ce recueil plusieurs essais dans la forme antique. Ce sont des romances, des ballades et des lieder. J'en choisis quelques-uns que le poète a dû remanier depuis cette époque avant de les admettre dans l'édition de ses poésies com-

plètes. La perfection de forme qui les distingue pourrait les faire ranger parmi les œuvres de la maturité de son talent :

Le tombeau dans le Busento.

« Il est nuit : sur les flots du Busento, près de Cosenza, résonnent des chants sourds ; des voix sortent des eaux pour y répondre, et un dernier écho les répète au sein des tourbillons.

Et remontant, descendant le fleuve en tous sens, errent les ombres des vaillans Goths qui pleurent Alarich, le plus justement regretté de leurs morts.

Beaucoup trop tôt et loin de la patrie, ils ont dû l'ensevelir là, lorsque les blondes boucles de la jeunesse entouraient encore ses épaules.

Sur les bords du Busento ils se rangèrent à l'envi pour détourner le cours du fleuve et lui creuser un nouveau lit.

Dans le fond déserté par les flots, ils fouillèrent encore la terre et y plongèrent le cadavre toujours debout sur son cheval et couvert de son armure.

Puis ils le couvrirent de terre, ainsi que ses nombreux trésors, afin que désormais les hautes herbes du fleuve pussent croître sur la tombe du héros.

Détourné pour la seconde fois, le torrent reprit son cours naturel : d'un essor puissant les flots du Busento bondirent dans leur vieux lit.

Et un chœur d'hommes chantait : Repose en paix dans ta gloire ! D'aucun Romain la vile cupidité ne viendra troubler le repos de ta tombe !

— Ils chantaient ; et l'hymne de louanges résonna dans toute l'armée des Goths. Roule ces louanges, onde du Busento, roule-les de mer en mer ! »

La mort de Pindare.

Puissé-je, quand la mort viendra voiler mes yeux,
Tel qu'un astre brillant, mais qui soudain s'efface,
Pâlir, sans le savoir, éclipsé dans l'espace,
Comme il t'advint, Pindare, ô barde glorieux !

Sans paraître alarmé de la séparation, il baisa à diverses reprises son front et sa bouche; par ses belles lèvres, par ses beaux cheveux, il lui jura d'être fidèle.

Il partit à cheval escorté de ses valets et de ses vassaux, et c'est à peine s'il fit attention à mon salut : les hirondelles s'en vont, les feuilles tombent; ainsi croulent les rêves d'amour !

Légende.

On élevait un temple à la reine du ciel.
L'image de la Vierge, au-dessus de l'autel,
Devait aux pèlerins, franchissant le portique,
Dire : c'est moi qu'on prie en cette basilique.
Sur un échafaudage élevé dans le chœur,
Un peintre ému peignait Marie avec ferveur.
L'artiste fatigué s'assoupit et chancelle,
Son pied mal affermi brise une planche frêle;
L'échafaudage craque et croule avec fracas,
Mais le peintre (ô miracle! et qu'on ne croira pas!)
Le peintre, sans pâlir, crie : « Aide-moi, Marie! »
Et soudain, pour sauver l'artiste qui la prie,
La Vierge tend les bras et l'abrite en son sein,
Jusqu'à ce que d'en bas monte un secours humain.
Quel symbole figure à notre âge de doute,
Ce récit que plus d'un en souriant écoute?
J'en vois un éternel, brillant de vérité :
C'est que, sur tout poète épris de la beauté,
Doit luire l'idéal, amour, vertu, n'importe!
Dès qu'il éclaire une âme, il rend cette âme forte;
Si parfois elle dort, à l'heure du danger
Il l'arrête en sa chute et sait la protéger.

A cette époque, Platen prit une part active à la collaboration de l'*Almanach des muses*, et surtout à celle de l'*Urania*. Un essai dramatique sur la *Mort de Marat* se distingue par

la pureté du langage, la vérité des caractères historiques, et l'ingénieuse distribution du plan et des détails. La *Pantoufle de verre* suivit bientôt. Le sujet de cette comédie, où règne une ironie fine et pénétrante, est emprunté aux contes populaires de l'Allemagne. Elle a été inspirée à l'auteur par l'étude des poètes espagnols. Schelling, à qui la *Pantoufle de verre* était dédiée, lut lui-même cette nouvelle œuvre de son élève de prédilection, en présence d'un public choisi. Platen, dit Engelhardt, chantait ses vers harmonieux plutôt qu'il ne les lisait.

Une fois entré dans cette voie des compositions dramatiques, Platen y avança d'un pas ferme et rapide. En 1824, il écrit le *Trésor de Rhamsinit*, comédie dans le genre d'Aristophane, dont il a emprunté le sujet à Hérodote. Suit à peu de distance, une troisième petite comédie railleuse intitulée: *Bérenger*, dont le dialogue rappelle le Tasse de Goethe, par son élégance et sa clarté. Dans ce dernier travail, le poète imita avec succès l'exemple de Louis Tieck qui fait parler ses personnages successivement en vers et en prose. La prose est réservée aux détails vulgaires; la poésie, au contraire, élève la voix, chaque fois que la noblesse des situations ou des sentimens réclame et justifie sa présence.

Nous arrivons à l'un des momens les plus doux et les plus importans de la vie de Platen. Il se décide tout à coup à faire un voyage en Suisse et dans la haute Italie, ou, pour parler plus justement, il cède enfin au désir, longtemps contenu, d'entreprendre ce voyage. Le poète-lieutenant se mit en route muni d'un congé parfaitement en règle; seulement, il eut le tort de n'y plus jeter les yeux pour se rappeler l'époque fixée du retour. Notons, comme épisode curieux, que de rudes arrêts lui firent expier plus tard ce défaut de mémoire.

Qu'on se figure l'enivrement du jeune poète en posant le pied sur ce sol sacré de l'Italie où chaque pierre, chaque ruine allait lui rappeler un passé glorieux; où les chefs-d'œuvre des grands siècles développeraient en lui les germes de cet art sévère, majestueux, vers lequel il se sentait si puissamment attiré; où enfin il lui serait donné de contempler les types vivants dont s'inspirèrent des maîtres immortels pour poétiser les traits des héros et des Dieux ! Venise et les souvenirs de ses temps de splendeur, enflammèrent l'imagination de Platen, qui pour oublier, peut-être aussi pour en accuser la décadence présente, célébra les beaux jours de sa puissance et de sa gloire. Son premier chant est une plainte: avant d'arriver à une jouissance plus calme du ciel et des monumens de Venise, le poète a besoin de décharger son cœur du poids qui l'oppresse en présence de ce grand débris. Puis, quand il a payé ce tribut de larmes impuissantes, il semble se reprocher un moment de faiblesse, indigne d'un courage viril qui a bien autre chose à faire pour la liberté.

Venise.

Il semble qu'un soupir, un éternel soupir,
Peuple l'air embaumé d'échos mélancoliques;
C'est un soupir qui sort de ces brillans portiques
Qu'habitaient seuls jadis les chants et le plaisir.

Car Venise déjà n'est plus qu'un souvenir;
Elle dort du sommeil des vieilles républiques.
— En vain vous attendez, vagues Adriatiques,
Le doge fiancé qui ne doit plus venir.

De quel royal éclat tu brillais, ô Venise !
Au temps où te peignait Paul Véronèse, assise
Sur un velours d'azur, tenant un sceptre d'or !

Seul au pont des Soupirs, un poète à cette heure,
Penché vers ta beauté, rêve, contemple et pleure.
— Hélas ! jamais les pleurs n'ont réveillé la mort...

Par un artifice non moins habile que poétique, le sombre rêveur, qui trouvait dans la décadence de Venise une nouvelle occasion de satisfaire sa haine contre Napoléon, place dans la bouche d'un vieux gondolier un récit des derniers momens de la république. Cette ode, qui trouve son excuse dans la douleur du vieux matelot vénitien, est d'ailleurs pleine d'une noble et attendrissante poésie :

Le vieux gondolier.

« Sur les degrés du seuil où se joue la mer, se chauffe au soleil un vieillard assis au bord des flots, le front couronné de cheveux blancs : et c'est volontiers que le vieux gondolier répond aux moindres questions de l'étranger qui promène çà et là ses loisirs désœuvrés.

Il dit : J'ai d'un bras robuste sillonné les lagunes et la mer ; mais voilà déjà bien des années que je n'ai plus enfoncé la rame dans les flots : ma gondole vermoulue est suspendue par des cordes sous le portique où tout tombe en ruine, où tout gît dans l'abandon.

Depuis longtemps déjà, le maître de ce palais, sourd à nos prières, a fui sous d'autres cieux : ce noble cœur a quitté ces lieux le jour où Bonaparte foula dans la poussière l'étendard de la République.

Il était dans la vigueur de l'âge quand il se sépara de nous ; pourtant, s'il existe encore ici-bas, ce doit être aujourd'hui un vieillard. Il avait dit : Dussé-je subir un jour la loi d'un maître, que ce soit du moins sur la terre étrangère : ici la main d'aucun tyran ne m'enchaînera par des honneurs perfides.

« Nous autres, hélas ! nous restâmes et nous vîmes l'affreuse bande, prompte à violer la foi jurée, se ruer au pillage des églises et aux excès les plus odieux. Nous vîmes ces furieux briser le Bucentaure, et nos âmes ressentirent une douleur inouïe.

Nous vîmes les lions de Saint-Marc ravis sur des bords lointains ; nous vîmes comment on se moque des sermens et des vaincus ! nous vîmes détruire par des téméraires ce qui semblait digne de durée, nous vîmes effacer notre blason sur la porte et les murs de la cité.

Et pourtant j'existe encore, et je continue de contempler la ville chérie ; je rafraîchis aux premiers rayons du matin mes membres faibles et vieillis. Il me serait impossible de quitter ce palais de mon maître.

Maintenant je pense à ma jeunesse, et comment, lorsque j'étais matelot, je suivais la rose des vents par l'orage ou les rayons du soleil, et comment l'amiral de Venise, avec sa belle flotte, bloqua Tunis et cette bande de Turcs.

Oh ! le beau jour que celui où Émo divisa les flots en revenant, et que le doge Paul Rénier s'empressa de voler à sa rencontre ! Lorsque je songe à ce temps-là, mon âme se rassérène ; ces images voltigent comme des anges autour de moi. »

Maintenant, laissez le poète s'égarer dans le labyrinthe des rues de Venise ; laissez-le évoquer les images gracieuses de ses fêtes et de ses plaisirs évanouis. L'artiste, le poète veut désormais contempler et chanter uniquement l'éternelle beauté de la veuve des doges ! Que la pensée de la liberté lui permette, si c'est possible, de n'être plus touché que par les merveilles de l'art vénitien et les enchantemens de la vie de Venise. Les sonnets qui suivent nous racontent ses impressions :

Sonnets sur Venise.

I

Qu'il est doux, à l'heure où l'air se rafraîchit, d'aller contempler les vaisseaux et les gondoles mollement bercés sur la lagune

qui, paisible, unie comme un miroir, étreint doucement Venise et la caresse de son onde mélodieuse !

Vers l'horizon lointain, le regard est bientôt attiré par la cime des palais et des temples, et par la haute et vive lumière qui fait saillir nettement tous les degrés du Rialto.

Un joyeux peuple d'aimables désœuvrés se répand de tous côtés en essaims, ne s'inquiète de rien, et ne trouble jamais non plus un rêveur.

Le soir, il s'assemble en troupes nombreuses sur la place Saint-Marc, où il veut ouïr le chanteur et l'improvisateur qui gesticule sur la rive.

2

D'abord, ô Titien ! je faisais peu de cas de toi, artiste plein de puissance et de vie ! Mais tu me vois prosterné devant ta grandeur, depuis que j'ai contemplé ton Assomption de la Vierge.

Des nuages entouraient mon esprit, comme ils enveloppent ces saints planant sous les pieds de Marie ; mais, mieux éclairé maintenant, je te vois toi-même, ô Titien ! t'élever vers les cieux à la suite de la Vierge, dont le regard y aspire avec une si ineffable ardeur !

Presque à ton côté apparaît Pordenone : vivans, vous ne voulûtes pas vous séparer ; morts, une même couronne semble vous réunir.

Devenus frères, puissiez-vous encore tendre la main au fidèle, au patriotique Giorgione, et à ce Paul, à qui trop peu de peintres ressemblent!

3

Ici l'art s'éleva comme un tulipier sortant du sein des flots, la tête émaillée de couleurs éclatantes ; ici, l'art semble planer au-dessus des nuages, semblable à une magique fée Morgane.

Que vous m'apparaissez grands : toi, sublime Titien ; toi, Bellin, au pinceau délicat ; toi, Piombo, à l'imagination si pure ! Et comme on apprend à vaincre la douleur terrestre, en contemplant saint Sébastien de Paul Véronèse !

A côté de tant de chefs-d'œuvre exécutés ici par la couleur et le pinceau, le ciseau n'est pas non plus demeuré stérile, et la belle pensée s'est empreinte dans plus d'un bloc de marbre.

Oui, quiconque s'est dirigé vers Saint-Julien pour y admirer le *Sommeil du Sauveur*, ne peut s'empêcher d'aimer le divin Campagna !

4

Ici, j'en conviens, vous ne verrez pas de vertes prairies, et vous ne pourrez point vous baigner dans la vapeur des roses ; mais aussi vous oublierez facilement les paysages les plus émaillés de fleurs ; vous les oublierez, et le désir d'en revoir de pareils ne s'éveillera même plus en vous.

La nuit se couronne insensiblement de son diadème d'étoiles, dont les rayons humides invitent les promeneurs à s'assembler sur la place Saint-Marc : là viennent s'asseoir, en longues files, sous de gracieuses arcades, les plus belles femmes de Venise.

Cependant, au milieu de la place se pressent à l'envi des groupes rapides, tels que le pinceau de Canaletto tenta de les reproduire. Une douce musique circule dans l'air.

— Et pourtant, sur leur piédestal d'airain flottent avec orgueil les pavillons des trois monarchies, qui semblent resplendir de l'ancienne gloire de Venise !

On le voit, l'impatience finit bien vite par s'emparer du poète. Toute cette volupté molle, et indifférente à la perte de la liberté, l'irrite et lui arrache des paroles amères. Le brusque contraste du second tercet avec les strophes qui précèdent produit un effet très heureux. Les grands poètes ont seuls le secret de ces victorieux artifices.

Cette rapide échappée dans le domaine lyrique, que la rigueur de la discipline militaire lui fit sévèrement expier, ne fut qu'un intermède aux créations dramatiques de Platen. Il publia, l'année suivante, *la Fourchette mystérieuse*, celle de toutes ses comédies qui produisit le plus d'effet, mais qui aussi souleva contre lui le plus d'inimitiés et de rancunes. Par cette nouvelle œuvre, le poète, saisissant une fois encore l'arme acérée d'Aristophane, frappait au cœur les écrivains de l'école fataliste, qui régnaient despotiquement sur

tous les théâtres de l'Allemagne et abusaient d'un moyen d'intérêt mis à la mode par le succès du 24 *février* de Werner. S'attaquer à un parti qui comptait à sa tête des hommes tels que Grillparzer, Müllner, Raupach, était une audace, peut-être généreuse, mais dont Platen ne tarda pas à reconnaître l'imprudence. Il avait beau s'être fait le champion d'une juste cause, les partisans et les amis des poètes blessés par sa verve satirique se liguèrent contre lui, et leur troupe s'augmenta bientôt de cette foule d'envieux toujours prêts à jeter l'insulte et la pierre au talent. On disséqua fibre à fibre la comédie du jeune auteur; on se donna toutes les peines du monde pour la prouver absurde et pour la rendre ridicule. On étala aux yeux des badauds une dizaine de mots d'une longueur démesurée, mots composés à dessein par Platen dans un but comique, et tels que la comédie les tolère, souvent même les accueille avec plaisir et profit, quand ils contribuent à produire l'effet plaisant qu'elle poursuit. La grande objection, l'argument sans réplique contre *la Fourchette mystérieuse*, fut qu'elle péchait par l'absence de caractères; mais outre que le poète était le premier à le reconnaître, il lui était facile de répondre qu'ayant fait une pièce satirique dans l'intention de montrer l'impuissance et les défectuosités de l'école fataliste, impuissance que trahissait surtout le manque de caractère, il avait été conséquent à lui-même en n'en mettant pas dans *la Fourchette mystérieuse*, destinée à discréditer un système absurde. Ce que la haine et la mauvaise foi ne pouvaient contester à Platen, c'était le style clair, facile et souvent élevé dont il avait écrit sa malencontreuse comédie. Les juges d'un goût éclairé y distinguaient en outre plusieurs efforts heureux tentés par le poète vers les formes simples et majestueuses de l'antiquité.

Les critiques violentes qui s'acharnèrent dès lors contre ses œuvres et contre sa personne, contribuèrent sans doute à développer dans le cœur de Platen le désir d'échanger le ciel brumeux de l'Allemagne contre le soleil inspirateur de l'Italie. Sa courte excursion au delà des monts, loin d'apaiser sa curiosité, l'avait irritée davantage. Quelques lignes d'une lettre qu'il écrivit vers cette époque à Gustave Schwab, prouvent avec quelle ardeur il caressait ce projet d'un séjour prolongé en Italie. « C'est là, dit-il, que je compte finir mes jours, dussé-je même me traîner de ville en ville sur le bâton du mendiant! Là seulement, je l'espère, j'atteindrai le complément de mon art, si cette parole n'est pas une témérité. Je tirerai des chefs-d'œuvre de la plastique les plus précieux enseignemens. » — Le vœu du poète fut exaucé, sans qu'il dût recourir au bâton d'Homère. Le succès de scandale et de polémique (soit dit sans préjudice du talent) qu'obtint *la Fourchette mystérieuse*, permirent au libraire Cotta d'offrir à l'auteur de beaux honoraires, et le roi Louis de Bavière qui, quoique poète lui-même, reconnaissait la royauté poétique de Platen, consentit à lui accorder un congé illimité. Le poète quitta Erlangen le 3 septembre 1826. Toutefois, quels que fussent les griefs de Platen contre ses compatriotes, il ne faut pas croire qu'il s'éloignât sans émotion d'un pays où s'était écoulée son enfance et où il laissait sa famille et des amitiés précieuses. Je trouve parmi ses chansons de jeunesse trois strophes touchantes qui me paraissent évidemment inspirées par cette heure solennelle du départ. L'Allemagne parle comme ferait une mère qui voudrait retenir son fils :

« Ainsi donc, tu as mûrement réfléchi, et c'est là ton dernier mot : un ciel lointain t'attire et te fait quitter la patrie!

« Pourtant il sera aimé celui qui aime et demeure ; celui qui part sera oublié ; oui, crois-moi, si le désir te chasse en avant, l'amour restera en arrière.

« Et quand même la belle Espérie, pleine de prairies verdoyantes, te comblerait de ses dons, où trouveras-tu les sons de la langue allemande? où trouveras-tu les femmes allemandes? »

Heureusement ces douces et plaintives paroles ne retinrent pas le poète. Il est permis d'avancer que sans son séjour en Italie, le génie de Platen n'aurait jamais pu se dégager complétement de certaines entraves, disons mieux de certains nuages qui lui cachaient la beauté radieuse. Son esprit tourné vers la grandeur et la noblesse se serait peut-être affaissé, faute d'aliment et d'enthousiasme possible au milieu des formalités et des puérilités polies de la vie allemande. Les habitudes de l'Allemagne et les relations des hommes littéraires n'auraient pu que glacer les germes de son inspiration destinée à s'élever si haut. La solitude au milieu des horizons immenses de l'Italie, devait, au contraire, féconder puissamment son génie. Tenons compte encore, pour les progrès du poète, de l'émulation constante que devait entretenir dans son âme le désir de confondre ses ennemis et ses envieux, par des œuvres irréprochables. Les chants qu'inspira au poète la patrie de Virgile et de Dante, réalisèrent son espérance, et c'est avec ces chants que la postérité tressera sa couronne.

Dès l'automne de 1826, nous trouvons Platen à Florence, où déjà, « le cœur toujours plus rempli d'avenir, il apprend « à renoncer au présent glacé. » Florence lui inspire une ode brillante. L'hiver l'amène à Rome, où il croit ressaisir le printemps. Écoutons avec quel enivrement il salue la ville éternelle :

« Chaude et brillante, est à Rome la nuit d'hiver. Enfant,

viens ! marche avec moi, et ton bras sous le mien. Penche ta joue brune vers la blonde tête de ton ami.

Tu es, je le sais, de naissance obscure; mais ton langage, combien je le préfère au vain caquetage des petits-maîtres. De molles, de mélodieuses, de magiques paroles tombent en cadence de ta bouche romaine.

Point de merci ! oh ! tu ne me dois point de merci ! Pouvais-je voir sans attendrissement une larme de douleur suspendue aux cils de tes yeux. — Ah ! et quels yeux que ceux-là !

Si Bacchus les eût contemplés, au lieu d'Ampelos, c'est toi qu'il eût choisi; contre toi seul, lorsque chancelait son corps odorant, il en eût appuyé l'équilibre !

Que sacré me soit toujours le lieu où d'abord tu m'apparus, ami, sacré le mont Janicule, sacré le paisible, le beau cloître, sacrée la place toujours verte !

Oui, de là, tu me nommas la grande ville; tu m'indiquas les églises et les palais, les ruines de Saint-Paul, la barque légère, ailée, qui descend le cours du fleuve ! »

Je n'ai jamais autant regretté le métier impie de traducteur, qu'en détruisant la mélodie et le rhythme nombreux de cette ode magnifique. Jamais je n'ai mieux senti la justesse du proverbe italien : *tradutore, traditore.* Je vois qu'il vaut mieux renoncer à vouloir donner une idée de ces chants suprêmes de la lyre, où la musique et les victorieux secrets du langage sont la meilleure part de la beauté, c'est-à-dire l'expression et la grâce. Je néglige donc à dessein plusieurs odes splendides inspirées au poète par son séjour à Rome, et j'essaie la reproduction plus facile d'une églogue où la vie moderne s'agite dans un cadre antique :

Pâtre et vigneronne.

LA VIGNERONNE.

Sois le bienvenu ici au grand air, Antonio ! On te voit rarement. Admire donc de quelle claire vapeur se couronnent au loin les bleuâtres montagnes.

LE PATRE.

Ici, à l'entrée de la vigne, au portique de la villa Borghèse, j'ai ouvent, mais en vain, cherché à te rencontrer.

LA VIGNERONNE.

J'ai profité de la fête d'hier pour aller à Rome; et à Sainte-Agnèse, sur la place Navonienne, j'ai entendu la belle musique.

LE PATRE.

As-tu vu aussi le beau saint Sébastien dans la chapelle de gauche? Ce saint nu me plaît entre tous les saints.

LA VIGNERONNE.

Entre tous les amans, les impudens me déplaisent surtout; autant on aime à écouter d'aimables discours, autant des paroles grossières rebutent.

LE PATRE.

J'ai eu beau pourtant prodiguer les mots les plus doux, les plus timides, tu es restée de glace, comme cette neige éternelle là-haut sur le Soracte.

LA VIGNERONNE.

Oui, mais vienne la Noël, que l'orange mûre fasse plier le rameau sous sa boule d'or, et la corbeille que je donnerai sera pleine de fruits!

LE PATRE.

Est-ce à ton bien-aimé que tu réserves cette corbeille? Dans ce cas, je peux me préparer à féliciter le jeune Vincent.

LA VIGNERONNE.

Si Vincent m'était cher, je n'aurais peut-être pas à rougir de mon choix. Avant que le duvet ombrageât son menton, tu te plaisais toi-même à baiser les joues du bel adolescent.

LE PATRE.

Maintenant, il est devenu pour moi un rival, et hier, dans une vive lutte de chants alternés, j'ai improvisé avec lui.

LA VIGNERONNE.

Il lui manque rarement une rime : à toi aussi, mon cher, la rime fait rarement défaut ; mais il faut convenir que le suffrage populaire est favorable à l'adolescent.

LE PATRE.

Les femmes ne le désignent pour le prix, et les hommes ne le lui décernent que parce que sa jaquette de velours fait mieux ressortir sa taille, et qu'il porte avec grâce son écharpe.

LA VIGNERONNE.

En amour, l'art du costume n'est pas à dédaigner : un joli chapeau sied bien à de jolies manières.

LE PATRE.

J'avoue que je n'ai pour toute parure qu'un feutre pointu et qu'une couverture de laine grossière ; mais je ne suis pas moins que lui capable de sentir délicatement les choses délicates.

LA VIGNERONNE.

Maintenant je dois rentrer, ami. Déjà sonne l'*Ave Maria*. Déjà, derrière le mont Marius, le soleil qui descend a disparu à moitié.

LE PATRE.

Laisse mi-close, oh ! laisse mi-close la porte de la vigne ! Vois comme le désir consume mes membres !

LA VIGNERONNE.

Là-haut déjà brille une étoile, moins vive pourtant que ton œil enflammé ; il faut que tu me quittes ; je ferme la porte.

LE PATRE.

Oui, mais j'arrache la clef à tes mains qui vainement se raidissent : aimable enfant, sache qu'en amour il est quelquefois bon d'employer la violence.

LA VIGNERONNE.

Rends-moi cette clef : en amour, la trahison se nuit à elle-même. Celui, au contraire, qui sait céder à propos, enchaîne un cœur féminin.

LE PATRE.

Celui qui cède fait rire à ses dépens. Mais maintenant rentre ; il fait déjà sombre ; oh ! rentre.

LA VIGNERONNE.

Moqueur ! j'entre ; tu peux me suivre ; mais je ne cède qu'à la ruse. Que pour tout le monde cette visite tardive demeure un mystère !

Cependant l'air de Rome semblait nuisible à la santé du poète. Le contraste avec le climat plus tempéré de l'Allemagne avait été peut-être trop prompt. Peut-être aussi que l'exaltation continuelle de son esprit réagissait sur son organisation nerveuse. Quelques lignes d'une lettre écrite par Platen me confirment dans cette opinion :

« Ces ruines grandioses, ces campagnes désertes, ces orgueil-
« leuses villas avec leurs sombres buissons et leurs allées d'arbres
« toujours verts, où le feuillage s'agite à peine ; ces jets d'eau
« qui jamais ne tarissent, tout cela me pèse comme un fardeau
« sur la poitrine. »

Le médecin lui conseilla un ciel plus doux. Avant de quitter Rome, où nous le retrouverons plus tard, Platen réunit un choix de ses poésies, où il mêle une gerbe de piè-

ces inspirées par l'Italie, et il les adresse à son libraire à Stuttgard. Puis il prend la route de Naples.

Profitons de cette nouvelle publication du poète pour mieux caractériser son génie. A le juger d'après l'ensemble de son œuvre, le comte de Platen était tout à la fois romantique et classique, ainsi que le furent les maîtres de l'art grec, comme l'ont été et le seront les maîtres de tous les temps. Il voulait l'indépendance de son esprit, et n'admettait qu'une muse supérieure, la vérité. Il pénétrait tout entier dans le sujet qu'il se proposait de traiter, et n'avait plus dès lors d'autre souci que de le revêtir d'une forme parfaite. On pourrait dire de lui que son âme était constamment en mal de la beauté. Notre Léopold Robert ressentait comme lui ce mal, et comme lui, c'est de ce mal qu'il est mort. Ainsi qu'à Léopold Robert, il fallait à Platen le vivifiant soleil et les vastes horizons, nettement dessinés, de l'Italie. La vive lumière l'attirait, et pareil à ces fleurs des régions tropicales, son talent ne s'épanouissait bien qu'au soleil. Aussi ses chants les mieux réussis, à notre avis du moins, portent-ils la date de son séjour à Naples. La sérénité du ciel et du paysage se réfléchit dans l'âme du poète; il respire librement et à pleine poitrine; il trouve sans peine des accords que l'on croirait dérobés à la muse antique. Il est pour quelque temps affranchi de ce sublime tourment de la beauté, qui lui inspira ces strophes profondément douloureuses, malgré leur magnifique forme grecque :

Tristan.

Le mortel dont les yeux ont contemplé le beau,
Noue avec le trépas une trame secrète :
Pauvre rêveur courbé sous le moindre fardeau,
Il craint pourtant, ô mort ! ton étreinte muette,
Le mortel dont les yeux ont contemplé le beau.

Éternelle est pour lui la douleur de l'amour.
Fou sublime, il voudrait étancher sur la terre
La soif de l'idéal, instinct d'un plus beau jour!
O noble soif du beau que rien ne désaltère,
Éternelle est par toi la douleur de l'amour!

Hélas! si je pouvais tarir comme une source,
Dans la brise aspirer un venin du tombeau,
Puiser la mort aux fleurs que j'effeuille en ma course!
Le mortel dont les yeux ont contemplé le beau,
Hélas! que ne peut-il tarir comme une source!

Cette bienfaisante influence du climat de Naples, à laquelle ne s'arrachait jamais impunément le poète, et où toujours il revenait chercher un baume pour son corps et son esprit malades, a laissé sa trace dans un grand nombre des poésies de Platen. Je ne sais quel parfum exhalé de ses vers, révèle qu'ils sont éclos sur les bords de ce golfe riant. Cette origine, je la devine encore à une certaine limpidité pénétrante de la pensée, à une certaine plénitude harmonieuse de la forme, qui me prouvent le calme dont jouissait le poète au moment où il écrivait telle ou telle strophe. Plusieurs épigrammes de Platen, dont les sujets ont été fournis par ses études et ses voyages, me semblent, à cause de leur sérénité et de leur netteté, devoir être attribuées à cette heureuse influence du climat de Naples. Les petites pièces qui suivent ne rappellent-elles pas les perles les plus pures de l'anthologie grecque ?

Demi-poète.

Ne donnez pas le nom de poème à ces élucubrations où n'apparaît que par hasard une bonne pensée, un vers heureux, parmi des choses misérables : chaque syllabe prouve le vrai poète ; tout ce qu'il pense nous semble gravé sur l'airain.

Léonard de Vinci.

Nommer Raphaël le premier des peintres, c'est justice; mais Léonard est trop parfait pour n'être réputé que le second.

Don Juan de Byron.

Par ta gracieuse épopée, tu as bien mérité de reposer glorieusement dans la poussière des poètes grecs.

Hermann et Dorothée.

Rude est, j'en conviens, l'hexamètre; cependant le poème d'Hermann et Dorothée restera l'éternel orgueil de l'Allemagne, la perle de l'art.

Au tombeau de l'Arioste.

Ce n'est pas un chant, mais une brûlante larme de honte que je te consacre, moi qui jusqu'à ce jour n'ai rien fait encore, ô cendre du second Homère!

Anciens et modernes.

Parlez des anciens avec plus de respect, ô jeunes superficiels! car vous leur êtes redevables de tout en tout : vous avez appris des Grecs l'art, des Romains la politique; et la religion même, c'est des Juifs que vous la tenez.

Conseil.

Fuis la beauté, mon ami, et jouis de la paix précieuse qui nourrit l'âme et enfante les belles pensées.

Au tombeau d'André Dandolo.

A toi, ô doge! les annales du passé te tiennent compte de ce puissant état que tu dirigeas avec gloire; mais l'unique victoire que Gênes, longtemps veuve du triomphe, remporta enfin, brisa ton cœur vaillant, et tu mourus.

Sur un Saint-Sébastien de Francia.

Peintre, tu as peint ici l'invraisemblable ! Quelle flèche eût jamais osé percer ce corps gracieux et divin ?

Sur une tombe à Fermo.

Jeune guerrier, que ton sommeil est doux ! La madone, belle et grave dans le marbre, protége ton gracieux assoupissement.

La croix au bord de la mer.

Seule et triste, la croix domine au loin la grève :
Mais à l'*Ave Maria*, les vierges à genoux,
Sur les pieds de Jésus qu'on voit saigner sans trêve,
Posent avec ferveur un baiser chaste et doux.

J'aime encore à dater de Naples ces fines appréciations de quelques grands poètes tragiques :

Corneille.

Voyez en moi le créateur de la tragédie. A la langue encore pauvre, j'ai le premier donné richesse, vie et puissance de dialogue. J'ai laissé derrière moi les fables grecques, et introniséau théâtre la pure histoire, sans pour cela tomber dans une forme commune. L'empire de Rome, son élévation, sa chute et sa civilisation raffinée, je les ai montrés avec vérité, mais aussi avec noblesse, car j'ai cru que l'homme devait contempler sans contraste les grandes natures.

Racine.

J'ai suivi ingénieusement la trace du maître admirable, mais amolli déjà, déjà plus pauvre en force et en génie. Toutefois, comme je développais avec trop de galanterie la sophistique de l'amour, je fus exalté avec trop de galanterie par les critiques français. Pourtant, Melpomène m'avait consacré, et si Clio s'est détournée de moi, elle a néanmoins reconnu mon Britannicus.

Alfiéri.

Mon génie victorieux, mon art parfait ont résolu maint problème difficile et tiré parti des sujets les plus rudes; mais le sens historique me manque; je suis complétement dépourvu de la douceur des Grecs, du calme de l'âme.

Schiller.

Un peu moins d'exaltation amoureuse, ami. Il est vrai qu'alors tu serais moins goûté, car c'est à ce titre que Thécla et Max nous plaisent tant. Il y a pourtant une chose que je trouve trop forte, c'est que même la vierge inspirée s'éprend avec une rapidité effrayante du noble lord anglais.

Un des plus longs morceaux lyriques de Platen, et peut-être son chef-d'œuvre, est consacré à la glorification de cette ville élyséenne de Naples, de son ciel clément, de ses nuits embaumées, de ses mille tableaux divers et charmans, de sa population à la fois indolente et vive, ardente au plaisir, indifférente à la misère qui ne saurait l'empêcher de jouir de ce beau soleil, de cette riche nature; population de sybarites-philosophes et de poètes, trouvant l'existence trop courte pour en abandonner une part à la douleur. De ce sujet gracieux et fécond, le poète a fait une ravissante idylle intitulée : *Images de Naples*. Les flûtes des bergers de Théocrite et de Virgile n'ont pas de plus suaves accords. L'inspiration entraîne si victorieusement le poète, que son beau langage n'a plus rien de la rudesse allemande et que ses moindres syllabes se fondent en molle cadence. Jamais il ne s'est élevé à une telle puissance *objective :* son âme, affranchie de tout nuage, réfléchit ces tableaux enchanteurs, qu'elle embellit encore d'un rayon d'admiration et d'amour. Cette pièce nous en apprend plus sur les dispositions de Platen,

que tous les commentaires biographiques. Dans l'ivresse de son enthousiasme, il termine son idylle par une sorte de chant de triomphe où il évoque la grande figure d'Homère en faisant allusion à sa propre destinée, comme aussi aux épopées qu'il espère pouvoir un jour léguer à son ingrate patrie; la plainte se presse un moment sur ses lèvres, mais il l'écarte aussitôt: rien ne doit troubler ces concerts de fête.

Images de Naples.

« Étranger, viens dans la brillante Naples, viens la contempler et mourir! Hume l'amour, jouis des rêves les plus riches de l'heure mobile, oublie les vœux insensés d'une âme orgueilleuse, ainsi que toutes ces pensées fécondes en douleurs dont un démon assiége la vie: oui, apprends ici à jouir, puis, ô mortel fortuné! ferme les yeux pour toujours.

Dans l'étendue de ce demi-cercle, le long de ce golfe riant, que mouillent à perte de vue les baisers de ces ondes tièdes, s'étend un large espace rempli de navires et de hautes constructions, où parmi les anfractuosités des rochers se presse le feuillage de Bacchus, et se dresse avec orgueil la cime des palmes agitées par les vents. Le long des collines, se dressent les toits, magnifiques plates-formes semblables à des jardins qui descendent vers le rivage. Là, tu pourras contempler d'en haut la mer et cette montagne qui cache sa tête en cendres dans le nuage de ses propres vapeurs; là aussi surgissent les roses et les pampres, et la tige puissante de l'aloës, qui s'épanouissent à la chaleur des brises d'Orient.

Cinq châteaux protégent et dominent orgueilleusement la ville. Voici Saint-Edme: de quel air menaçant il regarde les verts coteaux de la vallée! Cet autre château, que les eaux entourent de toutes parts, c'était autrefois le jardin de Lucullus, l'île charmante où Augustule vint abriter son front découronné; partout où tu portes tes pas, les hommes se répandent par essaims: veux-tu par hasard les suivre sur la rive, afin d'examiner avec quelle nerveuse ardeur les pêcheurs tirent leurs filets sur le bord, les pêcheurs qui chantent, pleins d'un joyeux courage dans leur heureuse pau-

vreté? Et déjà le moine mendiant s'avance sur le sable et demande sa part de la capture, que les pêcheurs lui tendent volontiers. Pendant ce temps, leurs femmes, aux éternels caquetages, sont assises en rond sous les portes, le fuseau dans la main.

Mais voici que s'avance un couple joyeux; en un clin d'œil il lève en l'air les bruyantes castagnettes, et commence la bacchantique tarentelle, la danse voluptueuse; et soudain se groupe autour d'eux un cercle avide de spectateurs; les jeunes filles arrivent aussitôt et dressent le tambourin qui sert une musique suffisante à ces oreilles faciles à contenter : voici que la belle se tourne avec grâce; le brûlant jeune homme l'imite; comme il saute! avec quelle légèreté et quelle promptitude il se tourne, frappant du pied la terre et l'œil en feu! et il jette à la belle une rose. Mais la grâce ne quitte jamais son visage où brille le désir; elle réprime l'ardeur voluptueuse de son regard avec une puissance charmante. Gloire au peuple, au peuple fortuné, à qui la nature a donné cette mesure native, étrangère à l'habitant du Nord, incapable de se dompter!

C'est à grand'peine que, fatigué, tu parviens à t'arracher à cette foule, en te glissant à travers d'autres rues; de toutes parts t'assiége le bruit des marchands et des acheteurs. Écoute avec quels mots sonores ils font valoir leurs marchandises! Ici tout est à vendre, la chose, l'homme et l'âme elle-même. Que de voix t'invitent, sortant des carrosses et des autres voitures dont les cochers se disputent ta personne! Un jeune mendiant, dans l'espoir d'être admis pour ton laquais, s'élance déjà derrière cette voiture. Ici un moine, enfoui dans sa graisse, se fait traîner par un cabriolet; là cet autre fouette avec ardeur son petit âne, pendant que des entremetteurs murmurent tout bas des offres provocantes, et qu'un mendiant te psalmodie maints *ave* en se couvrant par pudeur le visage d'un pan de son habit. Plus loin, un peuple oisif s'assemble autour d'un polichinelle en bois, et se livre à mille plaisanteries burlesques que lui suggèrent les farces des marionnettes; plus loin encore, les diseurs de bonne aventure avec leurs couleuvres enlacées. Tout s'agite ici au grand air: le rôtisseur, occupé sans relâche, ne quitte point sa broche, car il a raison de ne pas craindre la pluie; un escadron de matrones l'entoure, âpre à recueillir l'abondant profit. Dans un coin

de la rue, la changeuse dispose sa table couverte de monnaies de cuivre ; à côté d'elle, le barbier agile place son fauteuil et joue du rasoir, après avoir toutefois tendu une toile pour protéger ses pratiques contre les rayons dévorans du soleil. Là-bas dans l'ombre se cache la gent expéditive des écrivains publics, cette gent toujours prête à rédiger une annonce, une supplique, une lettre d'amour : soit qu'un pâle adolescent leur dicte les soupirs qu'il adresse au loin à l'objet de ses désirs, soit qu'une épouse en proie au chagrin envoie quelques consolations à son mari proscrit, lequel, exilé dans une île lointaine, expie au fond des cachots l'imprudent courage de son âme libre, et n'a reçu que des fers pour prix de son dévoûment sublime. — Mais chasse loin d'ici ton sombre nuage, ô douleur ! vers le Mole aussi se presse la foule : c'est là qu'étendu par terre le brun lazzarone réchauffe ses membres nus au soleil.

Vois-tu Capri se mirer au loin dans le tranquille miroir des flots ? Les navires vont et viennent : en quelques bonds les vifs matelots s'élancent au plus haut des mâts ; la barque légère t'invite à venir te bercer sur le sein des vagues harmonieuses. Cependant, autour du conteur se pressent jeunes et vieux, les uns debout, les autres assis, d'autres encore étendus par terre et les deux mains jointes sur les genoux, dans l'attitude de la curiosité attentive ; le conteur chante Roland, il chante l'épée fabuleuse de Rinald ; souvent il éclaire par ses gloses les stances obscures ; souvent aussi les auditeurs l'interrompent de leurs exclamations passionnées. — Sors de ta tombe ô Homère ! Peut-être que le Nord te chasserait froidement de porte en porte, mais, à coup sûr, tu trouverais ici un peuple à moitié grec, et un ciel de Grèce ! — Maint poète peut-être, né dans le désert du Nord, se glisse ici sous le ciel du bonheur, et chante pour sa patrie un doux poème dans une forme pure, qui pourra plaire aujourd'hui et demain encore, et qui gagnera avec les années comme le vin allemand. Il chante la liberté et la valeur virile à cet âge énervé ; il lance un sarcasme aux tartufes, un anathème aux oppresseurs et à celui qui prêche l'esclavage, cette lèpre affreuse du genre humain. Hélas ! il ne songe pas à triompher de l'envie ; il se tient éloigné, sourd aux clameurs de ses ennemis, et fort de cette espérance que la postérité saura séparer le bon grain de l'ivraie. — Avec

quelle majesté s'incline déjà le soleil! que cette barque où tu te reposes te berce doucement! Dans un profond espace circulaire, aux bords boisés du golfe brillent des miliers de lumières et de flammes, et les pêcheurs parcourent avec des flambeaux la mer pleine de reflets vermeils. O nuits embaumées de Naples! Il mérite d'être pardonné le cœur tout palpitant qui, pendant quelques minutes seulement, oublie pour vous Saint-Pierre et le divin Panthéon, le mont Marius lui-même, et toi, ô villa Pamphili, toi et le frais abri de tes fontaines et de tes lauriers ombreux. — Mais l'aube paraît et le jour ne tarde pas à la suivre. Vas-tu déjà te confier aux agaçans murmures des flots? où te mènent-ils? La brise t'apporte-t-elle le parfum des orangers de Sorrente? Oui, déjà luit au loin sur la rive, avec la maison du Tasse, cette ville hérissée de rochers, cette ville pleine de murmures et de vapeurs. »

Léopold Robert, où êtes-vous? Votre pinceau trouverait ici le sujet de plus d'une page immortelle comme vos *Moissonneurs!* Quel art du peintre et du sculpteur dans cette admirable idylle!

Ces premiers temps de séjour à Naples reçurent encore un nouvel attrait par la rencontre que fit Platen d'un compatriote, épris comme lui de cette nature enchanteresse, et comme lui poète. Ce compatriote était Auguste Kopisch de Breslau. Les deux poètes, si bien faits pour se comprendre, ne tardèrent pas à se lier d'une étroite amitié. Ils employèrent l'été à faire de petites excursions à Capri, Ischia, et dans les autres îles du Golfe. Ils conçurent même le projet de traverser ensemble la Sicile; mais d'autres plans de voyage, arrêtés par Platen, y mirent obstacle. L'automne suivant, il partit pour Sorrente, parcourut tout le nord de l'Italie, s'arrêta quelques semaines à Livourne pour y prendre les bains de mer, et revint à Florence. A la fin de l'été, il était à Gênes; mais il n'y resta que le temps nécessaire

pour consacrer à cette ville une ode charmante, et bientôt après, nous le trouvons à Parme où le *Berceau du roi de Rome* lui inspire des stances pleines d'émotion. Son humeur errante le chasse de nouveau, et il s'aventure sur la frontière du Piémont. Une circonstance assez plaisante le guérit vite de sa curiosité : les douaniers du roi de Sardaigne lui confisquent un exemplaire de ses propres poésies. N'est-ce pas le moment où le poète conçut la pensée de cette épigramme :

Le Piémont.

« Malheureux pays où toujours les milices stipendiées par les jésuites et les prêtres, ont sucé à l'envi la sève du peuple ! »

Un autre distique n'est pas plus favorable au Piémont ; il est intitulé :

Turin.

« De longues rues tirées au cordeau, et des bâtimens entièrement dépourvus d'art. — Mais on est réjoui de contempler au loin les Alpes et leurs neiges éternelles. »

Il se hâte de quitter cette terre inhospitalière, et les vers suivans nous initient aux impressions du poète :

Fuite vers la Toscane.

Avec quelle vitesse volait la voiture depuis que nous avions franchi l'Apennin, depuis que chaque sentier sur lequel elle roulait, descendait en serpentant dans la vallée de l'Arno ! Partout alentour, des bosquets d'oliviers, où maint beau Tusculum apparaissait au milieu d'une couronne de cyprès, me promettaient un

contrée plus douce, un peuple qui jamais ne suspend ses chants de fête, et dont chaque parole est un accord mélodieux.

Ne me ramenez plus, oh! jamais plus dans la Lombardie riche en brouillards, où la froide vapeur des torrens noircit la maigre tige des épis, où sur les vastes plaines désertes s'étend au loin une brume épaisse! Si splendide, si grand que soit Milan, il ne gît pas moins dans le sein des ténèbres; et l'éclat de ses rues spacieuses, de quoi lui sert-il? Florence et Rome lui envient les danses de la Scala, son vieux dôme gigantesque de marbre blanc; mais quel regrettable séjour que celui qu'assiégent incessamment le froid et les brouillards! Qui ne s'empresserait, pour y échapper, de franchir la cime des monts, les yeux fixés au bas vers cette ville charmante qui jadis a légué au monde tant d'enseignemens?

Tu me rendras le printemps en décembre, ô ciel clément de Florence! Tes palais, tes vastes bocages ont pour ornement l'Arno qui jamais ne gèle, l'Arno au-dessus duquel s'arrondit, si coquet et si majestueux, le pont de la Trinité.

Le voilà de nouveau à Florence; mais cette fois encore il ne fera qu'une halte de peu de jours.

Vers cette époque, Platen fut nommé membre de l'académie des sciences. Cette faveur, due à la protection du roi Louis de Bavière qui, lorsqu'il n'était encore que prince héréditaire, avait déjà prouvé sa sympathie pour le talent du poète, assura désormais l'indépendance de ce dernier.

A partir de 1829, il paraît exclusivement occupé d'un grand poème intitulé : *Les Abbassides*. Il le porte partout avec lui; il y travaille sans relâche; c'est l'Odyssée que nous annoncent plusieurs de ses poésies détachées; il l'embellit des plus gracieuses images qui ont charmé son existence nomade.

La révolution de 1830 vient le saisir à Naples, dont il s'occupait d'écrire l'histoire. Cet événement produisit l'effet d'une commotion électrique sur l'âme et la muse de Platen. Il réveilla en lui le poète politique, que l'enthou-

siasme de l'art avait momentanément détourné des bruyans intérêts du présent. Une ode à Charles X commence la nouvelle série de ses inspirations politiques ; les derniers vers de cette ode sont un salut de bienvenue et d'espérance au roi Louis-Philippe :

« Qu'il règne avec justice et loyauté, s'écrie-t-il ; jamais tête royale ne fut aussi sacrée que la sienne! »

En 1832, il adresse à un état constitutionnel de l'Allemagne des conseils pleins d'une sollicitude inquiète pour la liberté ; bientôt suivent des avertissemens sévères à ces hommes que la fatalité pousse à ne faire aucune concession à l'esprit du temps :

A un Ultra.

Tu vantes le temps où ta caste jouissait d'un bonheur paisible? mais cet âge d'or a-t-il laissé après lui autre chose qu'une houppe poudrée?

Le passé seul peut-il réjouir ton âme? le passé, et non le présent plein d'une sève généreuse? pourquoi regarder en arrière vers les vieilles idoles, comme Julien l'Apostat?

La liberté, dont point déjà l'aube dorée, descend couronnée d'immortels rayons: — Elle a longtemps, dis-tu, rampé en se cachant dans les ténèbres ; — C'était la faute de la tyrannie!

Qui élèvera la voix, lorsqu'un despote le défend, un despote qui ferme à tout le monde la bouche! Du Christ lui-même la parole que le monde entier révère, ne fut longtemps qu'une alliance secrète.

Les méchans ne sont pas les seuls à cacher leurs actions ; la vertu se voile aussi : la patrie, qui s'est vue trahie sur les places publiques, se cache pour répandre ses larmes.

Il faut, dis-tu, que le sceptre décore celui qui gouverne, ce

s'il se trouvait seul d'homme au milieu de bêtes féroces vers lesquelles tirerait son fusil!

Tu veux à la parole poser sa barrière, emprisonner l'écrit et le mot! C'est en vain! chaque pensée de feu s'élance éternellement et bacchantiquement en avant.

C'est en vain que dans ton entêtement tu blâmes le nouveau! l'esprit du temps règne en despote; j'avoue que la fidélité est une belle vertu; mais plus belle encore est la justice.

Oui, dussé-je mourir un jour comme Ulrich de Hutten délaissé et solitaire, je veux arracher aux hypocrites leur masque; il n'y a pas de profit à être pervers.

Les malheurs de la Pologne exaltèrent au plus haut point la haine que Platen avait toujours eue contre la race moscovite. Il trouve dans son cœur des trésors de pitié pour ce malheureux peuple qu'un acte inouï dépouille de sa nationalité. Les *Chansons polonaises* composées par Platen, et publiées seulement après sa mort, prouvent comment cet homme, que des critiques ont surnommé le *froid sculpteur de statues en marbre,* savait fondre son âme de poète en torrens de haine et d'amour. Il stigmatise d'un vers brûlant les oppresseurs; il combat, il pleure, il espère avec les opprimés; il semble que plusieurs de ces hymnes aient été écrits sur le champ de bataille avec la pointe d'une épée encore fumante. On se fera une idée des *Chansons polonaises* de Platen, par la traduction d'une seule pièce, composée dans la forme des tercets employés par Dante, dont il atteint souvent l'énergie vengeresse.

Le royaume des esprits.

« Un tyran était étendu sur des coussins dorés. Il dormait. Des rêves affreux se glissèrent dans son âme qu'ils torturèrent, semblables à autant de gueules de serpens.

Ces rêves le transportèrent dans des régions éloignées de la terre; il comprit qu'il était au milieu du royaume des esprits, de ce royaume d'où jamais n'approchent les ténèbres ni les nuages.

Les chants qu'entonnaient les esprits le firent frémir d'horreur: ces chants rappelaient comment Tarquin fut tué par Brutus, et comment Hipparque ne put échapper au trépas.

— Si l'on ose aimer ici de tels scélérats, pensa-t-il, comment jugera-t-on certains décrets signés de mon nom souverain?

Pourquoi cet éternel soleil? Je ne l'imitais pas lorsque je m'évertuais à reculer l'horizon des ténèbres sur ce monde où chacun s'agenouillait devant moi, plein de mépris pour lui-même.

Mais voilà qu'un homme au front élevé s'avance vers le tyran et lui crie: Misérable! quel sort horrible t'attend dans ces lieux!

Ici règne sans entraves la liberté; tu ne pourras pas la bannir; tes innombrables baïonnettes ne te seront ici d'aucun secours.

Mais je veux d'abord me faire connaître à toi: je suis le grand poète de Florence; interroge Ravenne sur ma cendre!

Mon vers vengeur a jugé tous les coupables de mon temps; mais de tous ceux que la mort a convertis en pourriture et en poussière, aucun n'a été à la hauteur de tes crimes et des crimes de tes satellites.

Le moment est venu pour toi de subir le terrible châtiment: les derniers mêmes de ce royaume des esprits viendront t'insulter en face et te fouler sous leurs pieds.

Le monde a dû te payer sans murmurer le tribut de son obéissance; il se trouva même des misérables pour te donner le nom de pieux; mais t'obéir ici serait un crime.

— Que sont donc devenus tous ces esclaves si prompts naguère à se prosterner devant leur seigneur et maître, et à exécuter les moindres de ses caprices sanglans?

Ici règnent les lois; ici la vertu agit au grand jour dans toute sa noble indépendance, la vertu que tu as trompée: Ici ton pouvoir expire; tu es dans le royaume des esprits.

Combien tes flatteurs t'ont abusé! maintenant, qui pourrait prendre pitié de toi?—Maintenant tu vas avoir un compte effrayant à rendre.

Écoute: De tous ces millions d'hommes que tu t'es fait un jeu

de plonger dans le désespoir et la douleur, que tu as fait traîner sous des climats effroyables;

De tous ceux dont tu as réduit les jours, chacun était homme comme toi; le conducteur des âmes les a emportés sur le même tombereau que toi-même.

Bientôt, ils se lèveront tous pour t'accuser; et leurs larmes formeront un fleuve immense que, pour tes fautes, tu t'efforceras, mais en vain, de dessécher!

Sais-tu l'histoire du roi Codrus qui n'hésita pas à marcher à la mort pour sauver son peuple? Toi, au contraire, tu as forcé ton peuple à chercher dans la mort le seul remède à ses douleurs.

Et tu oses encore prétendre à des lauriers! Le vil troupeau de tes flatteurs a pu seul te les promettre, par dérision! Tyran, meurs étranglé par les chaînes que tu destinais aux autres!

— Le poète se tut, le tyran se réveilla, et un frisson courut sur tout son être. »

En 1832, Platen fut rappelé en Allemagne pour l'accomplissement d'un pieux devoir. Son père venait de mourir. Il passa l'hiver à Munich, où il écrivit *La ligue de Cambrai*. En 1833, il retourne à Venise; mais l'hiver le ramène encore à Munich pour y surveiller la publication d'une seconde édition de ses poésies. Platen apporta le soin le plus sévère à la révision des pièces qui devaient entrer dans cette nouvelle édition. Il détruisit tous les morceaux qui lui parurent mériter peu d'être conservés; quant à ceux dont la forme seule lui sembla nécessiter quelques remaniemens, il les travailla de nouveau. Le poète fut récompensé de ses scrupules et de son zèle. Son volume reçut l'accueil le plus flatteur: c'est alors que Minckwitz engagea Platen à s'essayer une fois encore dans la comédie Aristophanique, en transportant sur la scène certains ridicules littéraires de l'époque. Le poète rejeta cette offre, alléguant que la littérature allemande des dix dernières années lui était totalement inconnue; que d'ailleurs il avait renoncé pour toujours à la comédie purement littéraire; qu'il se proposait d'aborder la

comédie politique. On possède, en effet, des fragmens de ce genre d'ouvrages trouvés dans les papiers laissés par le poète. Son biographe parle aussi du plan d'un drame très-sérieux sous ce titre : *Méléagre*, dont on ne connaît que deux chœurs imprimés dans les œuvres complètes.

Dès le printemps suivant, Platen avait déjà repris ses courses inconstantes à travers l'Italie : toutefois, sa santé avait dû éprouver une altération sensible, car ses amis de Florence la remarquèrent avec inquiétude, et lorsque après l'hiver, il parla de les quitter de nouveau, ces derniers eurent le pressentiment qu'ils ne le reverraient plus. — Une ode que le poète adresse à Marc Saraccini peut être attribuée à ce dernier départ :

A Marc Saraccini.

Nous sommes unis, il est vrai, par la sympathie qui ne fait qu'un de nous deux, et nous a placés sur la route la main dans la main; mais le sentier que nous suivons se divise; car le sort a mis trop de différence dans les lots qui sont échus à chacun de nous.

La fortune t'a comblé de tous les dons de la richesse; sans cesse pour toi les semeurs répandent les graines; le jus de tes vignes coule de tous côtés, et tes fermiers d'une main diligente pressent le fruit de tes oliviers.

Mainte villa t'offre, au printemps, mille jouissances; l'automne t'invite aux exercices de la chasse dans plus d'un château risqué sur la cime des monts, là où les crêtes escarpées des Apennins s'abaissent et descendent vers la mer.

Ton palais splendide, aux créneaux orgueilleux, t'abrite contre les ardeurs de l'été; les merveilles de l'art antique y reposent au milieu de cent salles spacieuses.

— Quant à ton ami, il ne possède rien, ô jeune homme aimé! non, rien; mais aussi son désir ne poursuit aucune possession,

hormis celle qu'il porte légère avec lui : les biens terrestres me seraient un fardeau trop lourd!

Rarement repose mon bourdon de pélerin : il ne donne ni racine ni rameau : qu'un jour l'étranger le place sur ma tombe, seul héritage pour mes amis!

Dès lors, le sentiment de sa fin prochaine est visible chez le poète. Il écrit de Naples à Minckwitz :

« Demeurer ici plus longtemps serait manquer de prudence; déjà le choléra a envahi la Toscane, et il ne tardera pas à nous arriver. Il est évident pour moi qu'il sévira avec une telle rigueur à Naples, à cause de la malpropreté et du surcroît de sa population, que je me soucie peu d'en être le témoin. Sans doute il n'épargnera pas la Sicile, mais là du moins il sera plus poétique de mourir. »

En septembre 1835, il partit pour Palerme où il s'arrêta six semaines pour prendre les bains de mer. Le 24 octobre, anniversaire de sa trente-neuvième année, il quitte Palerme, visite l'île dans son étendue, et entre, le 11 novembre, à Syracuse. Dans une lettre écrite à sa mère, le 14 novembre, il ne se plaint pas de sa santé, et paraît au contraire bien augurer de l'influence de ce nouveau voyage. Et pourtant vingt et un jours plus tard, le 5 décembre à 3 heures de l'après-midi, le poète avait cessé d'exister. Le vice-consul d'Autriche accompagné de ses fils, ainsi que le chevalier Landolina, à qui Platen avait été recommandé, conduisirent les restes du poète à peu de distance de la ville, dans un lieu où quelques Anglais avaient été précédemment enterrés. L'inscription suivante fut gravée sur un cénotaphe en marbre, érigé par les soins pieux du chevalier Landolina:

« Hic jacet Augustus comes de Platen, poetarum teutonicorum
« princeps, ingenio Germanus, formâ Græcus, poetellarum terror,
« novissimum posteritatis exemplum. »

On a reproché à Platen d'avoir abusé du droit de se vanter lui-même, droit que se sont arrogé de tout temps les poètes. Je ne prétends pas lui donner complétement raison sur ce point; mais quand je songe à l'injustice qui poursuivit longtemps son génie, au malin plaisir avec lequel des âmes envieuses et basses s'acharnèrent à lui contester ses justes titres à la renommée; surtout quand je tiens compte du chagrin amer qu'une telle méconnaissance devait faire naître dans son âme sensible et fière, il m'est impossible de juger sévèrement ces boutades d'un orgueil, qui pour manquer de modestie n'en était pas moins légitime. J'ajoute qu'il est heureux pour nous, ses admirateurs, que le sentiment de sa propre valeur l'ait soutenu contre tant d'ennemis désireux d'abattre son courage, afin de comprimer le rayonnement de son noble talent. Platen a appelé du jugement de ses contemporains, à sa propre conscience, qui n'a fait qu'anticiper le jugement de la postérité. Une de ses épigrammes résume parfaitement les motifs d'excuse qu'il est permis d'opposer aux critiques de *sa Vanité trop susceptible :*

Ma propre louange.

Comment! me serais-je loué moi-même? Où? Quelqu'un a-t-il jamais pu découvrir en moi l'ombre d'une vaine pensée? — Ce n'est pas moi, c'est le génie que j'ai vanté, le génie qui avait daigné me visiter. Modeste et ami du silence, c'est justement parce que je faisais si peu de cas de moi-même, que je me suis étonné de recevoir dans mon âme cet hôte divin.

Toutefois les honorables sympathies de quelques hommes dont le mérite et la compétence devaient être pour lui du plus grand poids, ne manquèrent pas au poète. Le suffrage

de confrères tels que Rückert, Uhland, Chamisso, Gustave Schwab, le vengeait assez de tant de clameurs impuissantes. Gustave Schwab, l'un des premiers, avait salué le génie de Platen. Le sonnet suivant a d'autant plus d'importance, que son auteur, tout en s'inclinant devant le talent progressif de Platen, fait ses réserves concernant les *Gazèles*, cette cause première, on se le rappelle, des chagrins du poète :

Au comte Auguste de Platen.

« Que ce sonnet t'apporte mes remerciemens pour ton livre qui m'a rafraîchi le cœur ! Le repas que tu nous sers aujourd'hui ne provient plus de l'Orient, étranger à nos mœurs. Il flatte autrement notre goût que ces froides sentences relevées par la chaude épice des hyperboles !

« C'est du vin, un vin généreux, que tu m'as servi ; un vin doré aux rayons des régions fécondantes : il pétille dans la coupe ; il exhale d'enivrans parfums ; il fortifie l'esprit et le cœur.

« Oui, j'ai dû le reconnaître au fond de moi : tu es, tu es un de ces poètes élus devant qui je m'incline avec admiration et respect.

« En effet, si l'on sent une joie sacrée à créer soi-même, une autre joie,—et je l'éprouve à cette heure,—n'est ni moins grande, ni moins douce : celle de féliciter les génies supérieurs ! »

Auguste Kopisch, cet autre poète de l'Allemagne, qui passa quelques mois à Naples dans l'intimité de Platen, et à qui ce dernier dédia quatre de ses belles odes inspirées par l'Italie ; Auguste Kopisch, dont le talent semble avoir contracté plus de noblesse et de force dans ce glorieux commerce avec le savant lyrique, se fit aussi un pieux devoir de rendre un public hommage au génie de Platen. Il adresse à son illustre ami des strophes où l'enthousiasme et la reconnaissance ont porté bonheur à sa muse. Plus

tard, ce fut encore à sa lyre que la mort précoce du poète inspira les strophes les plus noblement éplorées. C'est surtout à ce moment solennel que les prédictions de Platen reçurent une éclatante confirmation. La nouvelle de sa mort souleva en Allemagne des regrets unanimes ; les rancunes littéraires s'arrêtèrent désarmées, et comme touchées de repentir en face de cette tombe ouverte tout à coup sous les pas du poète, dont le nom est désormais pour sa nation un honneur et peut-être aussi un remords. Parmi les chants de deuil que fit éclore cette fin prématurée, je veux encore signaler une ode par laquelle Ferdinand Freiligrath se rendit l'interprète de la douleur générale. Le souffle même de Platen anime ces vers; ils honorent à plus d'un titre le poète qui les a écrits. Freiligrath adresse ces strophes à un navire grec prêt à quitter un port d'Allemagne pour la Sicile où repose la dépouille mortelle du poète. Ce navire, par une coïncidence qui offre une allusion touchante à la situation, porte inscrit sur sa poupe, en caractères grecs, le nom de cet Ulysse dont la vie errante rappelle les longs pélerinages de l'auteur des odes sur l'Italie. Après avoir interrogé les matelots sur l'itinéraire de leur voyage, Freiligrath apprenant qu'ils vont longer les côtes de la Sicile, les adjure de s'arrêter aux lieux où est enseveli le poète :

« C'est là, s'écrie-t-il, que repose un barde allemand, un barde au cœur plein d'un feu poétique que peu d'âmes pourraient égaler : — Hélas! pourquoi ce cœur, envahi par le ressentiment, s'est-il détourné de son peuple!

« Hélas! pourquoi !... Mais non ; repose en paix dans la tombe! — Que les derniers messagers de sa muse, que ses Abbassides soient désormais ses gardes fidèles!

« Et vous, fils belliqueux d'Abbas, laissez au cliquetis de vos épées se mêler les flûtes mélodieuses des bergers de Théocrite! »

La nouvelle génération littéraire qui s'élève en Allemagne, répare noblement les torts de son aînée envers le génie de Platen. Tous débutent par un hommage à la mémoire du maître éminent, et presque tous rencontrent, pour la célébrer, peut-être leurs plus beaux vers. Dingelstedt se demande, dans un sonnet plein de verve, ce que fût devenu le talent de Platen, si, au lieu de chercher à ranimer le cœur glacé de notre époque d'égoïsme prosaïque et bourgeois, il lui eût été donné de chanter à Florence, à la cour brillante des Médicis :

« C'est à peine, dit en terminant le poète, si, dans cette apathique Allemagne, prompte seulement à l'oubli, fleurit à cette heure, ainsi qu'une tardive moisson, la reconnaissance de la jeunesse qui a appris de lui l'art des vers! »

Au nombre de ces généreuses recrues dont parle ici Dingelstedt, n'oublions pas Emmanuel Geibel qui consacre deux chants au souvenir de Platen, et se fait gloire d'appartenir à la phalange résolue de ne pas souffrir *que des mains insolentes souillent les épaules qui ont porté la pourpre!*

A la suite de ces compatriotes du poète, nous sera-t-il permis à nous-même de mêler au glorieux concert de louanges une voix modeste, mais sincère?

Sonnet.

« Dans ton amphore antique un vin jeune fermente,
Noble amant du grand art, et du rhythme nombreux,
Et de la forme pure, et du contour heureux,
Et de l'écho sensible au vers qui se lamente.

Quand la muse naïve à sa source calmante
M'a retrempé, je puise à ton flot généreux ;
Et comme toi bientôt, du soleil amoureux,
Je sens que l'Italie est la divine amante.

Je voudrais, comme toi, lyrique pélerin,
Aller cueillir les fleurs du sol italien,
Chanter une ode à Rome, à Naples une idylle,

Et vouer à Venise une élégie en deuil :
Dussé-je, comme toi, rencontrer un cercueil
Près du Tasse, non loin du tombeau de Virgile. »

Le beau vers de Geibel, que je citais tout à l'heure, rappelle heureusement l'inscription latine placée sur le tombeau de Platen. L'auteur des odes sur l'Italie, appartenait à la meilleure aristocratie des intelligences. Le nom de prince des poètes ne pouvait être mieux appliqué qu'à ce rêveur sérieux, constamment attiré par le grandiose et le sublime, préoccupé sans cesse de revêtir les nobles images, les pensées choisies, du royal manteau de la forme. Outre la distinction qui se remarque dans les œuvres de Platen, il a eu l'humeur altière, irritable, des maîtres. Il se sentait de race privilégiée : il l'était en effet par le génie.

De tous les poètes modernes de l'Allemagne, Platen est peut-être le plus difficile à comprendre pour un étranger. Je doute même que la généralité de ses compatriotes pénètre facilement les savans artifices de sa langue et de sa pensée. Son style est plein de réticences et d'ellipses. C'est un Tacite de la poésie. Par son effort continuel vers une condensation plus ferme de la pensée et de l'image, effort louable qui prouvait le dédain de l'écrivain supérieur et du philosophe pour la phrase molle et les ornemens parasites, il tombait parfois dans le défaut contraire du style algébrique, si l'on me passe cette expression. Ce défaut est encore un signe de l'élévation de l'homme, de cette humeur princière dont je parlais tout à l'heure. Platen, malgré tout son dévouement à la cause populaire, malgré toute sa passion pour

la liberté, ne cherchait pas à complaire aux lecteurs de bas étage. Il ne s'adressait qu'aux intelligences d'élite. Le seul sacrifice au-dessus de ses forces, même dans l'intérêt de ses principes politiques, eût été, je crois, de faire déroger la muse. La muse était à ses yeux la seule royauté inviolable. Aussi pensons-nous que ses œuvres ne deviendront jamais populaires. Il leur manque, pour réussir auprès de la foule, certaines qualités vulgaires employées au service de sentimens et de lieux communs, miroir flatteur des natures médiocres. Mais si Platen n'est point destiné à frapper directement les masses, son influence, toute-puissante sur les artistes et les poètes, réagira par ces derniers sur le peuple. Pour le bien goûter, il ne faut pas se tenir en dehors du temple de l'art : il est indispensable d'y avoir pénétré très avant et de toucher presque au sanctuaire.

Toutefois, quelle que soit l'élévation du talent de Platen, il est évident pour nous qu'il est resté par ses œuvres, même les mieux réussies, bien au-dessous de l'idéal qu'il entrevoyait et qu'il espérait atteindre. Les plaintes de *Tristan* sont toute une révélation concernant le continuel martyre de cette âme éprise du Beau, qui toujours échappait à son ardente étreinte. Le je ne sais quoi qui paraît manquer encore aux créations les plus éminentes de Platen, tient sans doute plus à l'imperfection de la nature humaine qu'au génie du poète. Le souvenir que laisse une belle ode de Platen est, à mon avis, plus séduisant, plus poétique, que le charme immédiat de sa lecture. Il en est un peu de ses poésies comme de certains paysages qui gagnent à être contemplés à distance, parce qu'alors les masses se détachent et frappent mieux le regard par leur caractère grandiose. Mais peut-être aussi que cette impression résulte uniquement des sujets traités par le poète. Un poète, si pure que

soit sa forme, si puissant que soit son génie, réveillera toujours, en chantant l'Italie, un rival redoutable dans l'imagination de ses lecteurs: le gigantesque et brillant fantôme d'un passé merveilleux.

Nous avons dit qu'on peut comparer Platen à Léopold Robert, pour le sentiment du ciel, de la vie et des horizons italiens que possédaient, au même degré supérieur, le poète et le peintre. Par son intime alliance avec les poètes grecs, Platen offre aussi quelques traits de ressemblance avec un poète dont le caractère et le talent nous sont également chers. Est-il nécessaire de nommer ici André Chénier? Nous ne pousserons pourtant pas trop loin la comparaison. L'âme douce, sensible, mélancolique, et pourtant un peu païenne, d'André Chénier, avait butiné de préférence sur les fleurs de Tempé les plus riches en amoureux parfums: à lui tout ce gracieux et charmant domaine arrosé par de tendres et voluptueux rêveurs; à lui les Bion et les Moschus, auxquels je joindrais volontiers Anacréon, si quelques larmes tombaient parfois dans sa coupe; et Sapho, si son désespoir amoureux ne l'eût entraînée au-delà de la modération prescrite par la philosophie d'Epicure. Platen avait demandé à l'antiquité des modèles plus sévères; il y avait plutôt cherché la force que la grâce: chez lui l'églogue se rattache à Théocrite, l'ode et l'hymne à Pindare. Son plus beau titre à mon sens, c'est qu'il a su se dégager entièrement de l'artificiel et du convenu pour s'élever jusqu'à la pure reproduction de la forme et du tour antiques, c'est qu'il a été un franc antique. A maint endroit de ses Idylles et de ses Élégies, André Chénier nous rappelle par un mot, par un trait affecté ou galant, qu'il est bien fils du dix-huitième siècle, et nous voilà réveillés soudain de notre beau rêve d'antiquité.

En résumé, le comte Auguste de Platen appartient à la famille des grands poètes, et la postérité le connaîtra. Il a exercé une influence utile sur la poésie de son époque qui, préoccupée du naïf et du spontané dans l'art, commençait à négliger la forme. Il a rendu le vers allemand plus souple, plus ductile, plus harmonieux. Il a donné plus de rondeur à la strophe, et dégagé du brouillard la rêverie allemande. Ses chants politiques sont, presque tous, des modèles de ce genre difficile où les conditions essentielles de la poésie ne se sauvent qu'à force d'art. Il a su éviter la diffusion et renfermer la phrase poétique dans des contours précis. Après Goethe, il est peut-être le poète allemand qui a su le mieux maîtriser un sujet. Mais de toutes les qualités de son talent, la plus éminente, celle qui fera toujours son originalité gracieuse, c'est la puissance avec laquelle il reproduisait les formes antiques. Platen ne se trompait pas sur la vocation de son génie, quand il souriait à l'idée d'avoir une tombe en Sicile. Le dernier sommeil devait lui être plus doux dans cette patrie de Théocrite, au mélodieux murmure de ces flots qui bercèrent jadis le vaisseau de Virgile, de ces flots qui passent et repassent apportant tour à tour quelques glorieux débris de l'Italie et de la Grèce?

FRÉDÉRIC RÜCKERT.

Le printemps fugitif m'a soupiré : « Poète,
Hélas ! je dois quitter ces lieux ;
Mais je laisse en ton cœur mes frais bouquets de fête
Et mon beau soleil radieux ;
Je t'élis entre tous, pour partager aux âmes
Mon intarissable trésor ;
Mais souviens-toi surtout des enfans et des femmes,
Ces purs amans de mon ciel d'or ;
Et donne à la forêt, donne à la moindre branche,
Qui va trembler aux froids autans ;
Donne à ta bien-aimée, alors que son front penche,
Un rêve embaumé du printemps ;
Afin que chacun t'aime, et que nul ne regrette
Un seul de mes rayons absens,
Lorsque mes rossignols et mes fleurs, ô poète !
Renaîtront plus doux dans tes chants. »

Celui qui comprenait ainsi le rôle du poète, ne pouvait manquer de devenir le favori de la Muse. La nature devait révéler ses harmonies les plus cachées à l'âme sympathique qui n'avait d'autre ambition que de la faire mieux comprendre par les cœurs les plus tendres et les plus purs, par les enfans et les femmes. Le poète, qui mettait

tout son orgueil à devenir le légataire du printemps, ne pouvait manquer d'hériter des roses et des fleurs charmantes du mois de mai. Tel a été le lot de Rückert. Les fleurs de tous les climats ont voulu, comme à l'envi, grossir sa couronne de poète ; les oiseaux qui, de leurs chants, animent les solitudes des contrées les plus diverses, ont mêlé une note choisie à ses concerts ; l'essaim fugitif des amours semble même s'être lié les ailes pour ne jamais prendre son vol loin de sa muse. Dans cette intimité constante, ils lui ont appris des milliers de chansons tour à tour joyeuses, mélancoliques, passionnées, toujours écloses aux rayons dorés de l'espérance. Ne demandez pas à Rückert les accens profonds du désespoir, ni les sombres élégies de la douleur. Il ne monte pas sa lyre aux sublimes accords du prophète. Il ne veut rien savoir des bruyans intérêts du temps présent. Il ferme l'oreille au vacarme assourdissant des ambitions humaines, et ne trouverait pas deux rimes (lui pour qui la rime est un jeu) pour glorifier la grande conquête de la science moderne, la force motrice de la vapeur. Il décocherait plutôt une épigramme contre cette ceinture de chemins de fer, où des mains cruellement civilisatrices emprisonnent le sein meurtri de la terre.

On ne reconnaîtra sans doute pas à ce portrait le poète tel que le définissent les récentes formules humanitaires et sociales ; il ne s'agit point ici d'un *vates* de l'avenir, mais tout simplement d'un poète aimable, qui borne son domaine aux douces choses de la nature et de la vie. Pour le bien comprendre, il n'est pas indispensable de posséder une de ces rares intelligences, habiles à pénétrer les nuages de la métaphysique et de l'utopie ; on n'a besoin que d'un esprit sain, d'une organisation heureuse, d'un cœur accessible aux désirs modérés, aux illusions raisonnables qui charment

l'existence et ne sauraient la troubler. Tout en accordant au génie la respectueuse admiration qui lui est due, nous sommes de ceux qu'attirent de préférence ces natures délicates, plutôt séduites par la grâce que par l'énergie, par la douceur que par la force. Nous croyons même qu'en fait de poésie, la douceur et la grâce sont les qualités essentielles, auxquelles des élémens étrangers doivent se mêler avec discrétion, sous peine de produire une œuvre que désavouera la Muse.

Frédéric Rückert, qui appartient à la famille des purs rêveurs, a peut-être poussé trop loin cette préoccupation louable des conditions exigées pour la perfection d'une œuvre poétique. A force de poursuivre la grâce, il a mainte fois rencontré la fadeur; dans son souci continuel de la forme, il a souvent mis toute la poésie dans une certaine forme où l'affectation se fait sentir. Craignant sans doute l'abus du genre morose et larmoyant, il s'est trop confiné dans les sujets légers, et des esprits sérieux l'ont trouvé superficiel. Le poète répondait probablement à ce reproche de légèreté, lorsque, dans le sonnet suivant, il disait:

A une femme qui tissait de la toile.

« Heureuse! oh! tu l'es bien en ton constant labeur,
Humble femme agitant la navette rapide,
Qui, dans ton sort égal et ta trame limpide,
Tisses le même fil avec la même ardeur!

Hélas! moi, chaque jour, d'une inconstante humeur,
Je change de nuance et de désir avide!
— Là, c'est le vert espoir qu'en hâte je dévide,
Et plus loin c'est l'amour à la vive couleur.

Lorsque dans ce tissu plein de ma fantaisie,
Brillent l'or et l'azur, dis : C'est la poésie !
L'or est sa chevelure, et l'azur est son œil.

Mais parmi tant de fils où des fleurs s'entrelacent,
Il en est un au fond que les plus beaux effacent,
Bien qu'il se mêle à tous. — *Vois, c'est le sombre deuil.* »

Un autre sonnet où le poète termine par une invocation aux paisibles loisirs, indique que son cœur n'a pas toujours été étranger aux pensées dévorantes, aux orageuses passions. L'émotion qui anime ces vers prouve qu'ils ne sont pas un vain jeu de l'imagination poétique:

« Ah ! j'ai trop poursuivi l'inconnu, le nouveau !
Au *vieux*, tant éprouvé, laissez-moi me suspendre ;
Je sais qu'il ne rompt pas, cet antique rameau ;
Mais le plus vert se rompt, car il est le plus tendre.

Que de graines, hélas ! j'aimai trop à répandre,
Dans l'espoir décevant d'un autre fruit plus beau,
Mais que — tardif regret ! j'aurais voulu reprendre
Lorsqu'un épi trompeur s'ouvrait sous le fléau !

Oh ! rien qu'un seul gazon où je puisse, à cette heure,
Sous un seul arbre assis, à l'ombre qui m'effleure,
Voir d'un seul mont au loin la cime resplendir ;

Et, bercé des seuls bruits d'un ruisseau, d'une abeille,
Jusqu'à ce que le doigt de la mort me réveille,
Puissé-je entre les bras d'un seul rêve, dormir ! »

C'est bien le cri d'un cœur fatigué qui demande le repos. On pourrait répondre que la fatigue ne se proportionne pas toujours à l'effort, et qu'il est des natures qui se fatiguent vite. Quoi qu'il en soit de ces chicanes, dont le plus grand tort est de ne rien prouver, et que je ne mentionne que parce qu'elles ont été faites sérieusement à Rückert par des

critiques allemands, le recueil du poète me fournit encore deux strophes où j'aime à voir une nouvelle réponse, pleine de dignité poétique, aux indiscrets qui se permettent de sonder ainsi les mystères de son âme.

Pleurs de la nuit.

Parfois l'aurore sort de l'ombre,
Plus claire à l'horizon qui luit;
Et pourtant un nuage sombre
Avait mouillé la triste nuit.

Parfois aucune ombre ne voile,
A l'aurore, un œil azuré;
Et cet œil plus vif qu'une étoile
Dans la nuit pourtant a pleuré.

Le critique Wolfgang Menzel définit à merveille, en quelques lignes, le talent de Frédéric Rückert. Ce poète, dit-il, n'exerce aucun contrôle sur son inspiration ; il s'abandonne au courant de ses impressions, de ses pensées, de ses images, et laisse ses fleurs, sans prendre la peine de les choisir, s'épanouir dans un gracieux désordre. On aurait, en quelque sorte, besoin de ciseaux pour se frayer un chemin à travers les jardins émaillés et touffus de sa poésie. La végétation luxuriante a tout envahi ; mais n'est-ce pas ainsi que procède l'âme débordante du vrai poète? Cette féconde haleine de l'inspiration, qui règne sous le soleil des Tropiques, et qu'on retrouve à l'aurore de toutes les littératures, a d'abord passé dans la Perse et dans l'Inde; elle apparaît de nouveau pour quelque temps dans les minnesingers souabes, et s'est réveillée dans les lyriques contemporains. Par l'abondance des pensées et des images, Frédéric Rückert surpasse

presque tous les poètes de son époque. Il manie la rime, l'assonance et l'allitération avec une dextérité qui tient du prodige. Il joue avec les plus grandes difficultés de la langue et du rhythme, et il lui arrive souvent de les chercher sans nécessité, pour se procurer le plaisir de les vaincre.

Je dirais volontiers de Rückert qu'il est un virtuose lyrique. Il pétrit, allonge ou condense la phrase poétique, suivant les caprices de sa fantaisie. Nul ne pourrait lui disputer la palme en fait de gazouillemens mélodieux. Il nous rappelle ces exécutans qui, sûrs de leur instrument et de leurs doigts, se complaisent à monter et à redescendre cent fois la gamme entière des sons. Sa lyre a les bruits de l'harmonica : malheureusement l'harmonica, malgré la douceur de ses notes, nous paraît bien vite monotone; et pour mon compte, je ne suis pas fâché, lorsque l'assoupissement va s'emparer de moi, d'être soudain frappé par le timbre vibrant du cor, fût-ce même par l'éclat des cymbales et les roulemens du tambour. Cette rare puissance de la forme, cet art savant du mètre et de la période cadencée, dont Rückert s'est montré constamment prodigue, sans jamais s'appauvrir, lui ont valu en Allemagne la réputation de maître consommé dans le langage poétique. Sans vouloir contester au poète ses titres d'artiste incomparable, il me semble que l'admiration pour des tours de force merveilleux a été trop loin en plaçant Rückert à la tête des maîtres du poétique idiome. A mon avis, la langue dont il se sert est une langue cosmopolite plutôt que cette fière langue allemande, telle que les grands poètes du XIIIe siècle l'avaient créée, et telle que certains poètes modernes l'ont refaite en la retrempant aux vieilles sources. Les constructions et les tours germaniques se retrouvent bien plus dans les ballades d'Uhland, dans les poèmes et les chansons de Karl Simrock,

voire même dans les vers de Heine, malgré ses soubresauts et ses pointes ironiques, que dans la plupart des poésies, d'ailleurs si coquettes, si industrieusement agencées et si mélodieuses, de Frédéric Rückert. Cette remarque n'est pas de notre part une critique. Nous croyons seulement qu'on ne s'est pas assez rappelé les caractères distinctifs inhérens au génie de la vieille langue allemande. Rückert qu'attiraient le soleil et les fleurs des contrées méridionales, a rejeté comme barbares certaines allures traditionnelles qui semblaient trop rudes à sa muse amollie. N'est-ce pas un peu l'histoire du Sybarite qu'incommodait le pli d'une feuille de rose?

C'est surtout dans ses chants d'amour que Rückert s'est appliqué à fondre en douce musique les rudes consonnes allemandes, et à introduire dans la gravité de l'amour allemand la vive ardeur et les subtilités galantes des poètes orientaux. Ses poésies n'ont négligé aucune des joies ou des tristesses des cœurs épris; elles ont une strophe pour les moindres nuances du désir ou de la crainte jalouse, et elles savent combler le vide de l'absence par une foule de raisonnemens ingénieux, qui nous remettent en mémoire la résignation facile avec laquelle Pétrarque supportait l'éloignement de Laure, source éternelle de sonnets enchanteurs. Les jeunes amoureux de l'Allemagne peuvent trouver sans peine dans les poésies de Rückert ce que certains esprits exaltés du siècle dernier venaient demander à la *Nouvelle Héloïse* de Rousseau : *Des traits brûlans pour dépeindre leur flamme.* Quelques citations donneront une idée de la grâce, parfois pourtant affectée, avec laquelle Rückert sait développer le thème de l'amour :

Pensées d'amour.

« Lorsque je dus m'éloigner de toi, ô bien-aimée ! je laissai derrière moi la meilleure part de mes pensées ; j'en emportai à peine une faible partie, et encore celle-là me sut-elle mauvais gré de la séparer de toi.

« Toutes à l'envi m'invitèrent aussitôt à t'envoyer des messagers d'amour ; ce fut à qui partirait d'abord ; et lorsque je tardais à les satisfaire, elles partaient d'elles-mêmes.

« C'est ainsi qu'elles retournèrent successivement vers toi, en t'apportant d'amoureuses chansons ; une fois arrivées au but de leurs désirs, elles se gardaient bien de revenir : aussi ma tête et mon cœur ne tardèrent-ils pas à se sentir vides ; maintenant je ne suis plus qu'un corps où n'habite plus une seule pensée. »

*

« J'ai demandé à celle que j'aime si avant moi quelqu'un l'avait aimée, si elle avait aimé quelqu'un avant moi ? Elle me répondit : — Si aimer comme tu m'aimes est de l'amour ; si c'est de l'amour que d'aimer comme je t'aime, je dois avouer que je n'ai encore aimé personne, que personne encore ne m'a aimée. »

*

« Le ciel a pleuré une larme, et cette larme a cru qu'elle allait se perdre dans la mer ; mais un coquillage vint et l'enfermant en soi : —désormais, dit-il, tu seras ma perle ; cesse de trembler à la vue des vagues ; je veux te porter sûrement à travers les flots.

« O toi, mon amour, ma douleur et ma joie ! ô toi, larme divine tombée dans mon sein ! — Ciel, accorde-moi d'abriter toujours dans mon âme pure la plus pure de tes larmes ! »

*

« Un papillon qui voletait autour de la flamme de ma bougie, a trébuché, et s'est noyé dans mon encrier. — Qui donc s'étonnera maintenant si tant d'amoureuses folâtreries brillent à la clarté de ma lumière en sortant du noir liquide ? »

*

« Parmi vous, ô feuillets écrits pour celle que j'aime, feuillets

où ma main tremblante a tracé tout ce qu'a senti mon cœur, parmi vous je laisse à dessein cette page blanche. La félicité débordante dont mon cœur est enivré, n'avait pu souffrir qu'un seul de ces feuillets ne contînt pas un gage de mon amour. O toi, rayon du ciel qui pénètres tout mon être! lorsque ton regard aura parcouru toutes ces pages remplies, il comprendra aussi cette page blanche. Oui, puisque tu sais lire au plus profond de mon âme, tout ce qu'ici les caractères tracés par moi n'auront pu t'exprimer d'amour, tu sauras le lire dans ce feuillet blanc! »

Ces pensées ne manquent pas de charme, et le poète les revêt d'une forme parfaite. Toutefois, nous trouvons que ces jolies chansons ont le tort de tourner souvent au madrigal. La nature n'a pas cette afféterie, ni toutes ces subtilités ingénieuses :

« On n'a pas tant d'esprit quand on est amoureux. »

Combien le poète m'émeut davantage, lorsque, cédant à une inspiration plus franche, il s'écrie :

« Des ailes! des ailes, pour voler par delà montagnes et vallées! des ailes, pour bercer mon âme sur les rayons du matin! des ailes, pour planer sur la mer avec l'aurore! des ailes, pour planer sur la vie, sur la tombe et sur la mort! Des ailes, comme en avait la jeunesse qui s'est envolée loin de moi! des ailes, comme en avait l'ombre du bonheur qui trompa mon âme! Des ailes, pour rattraper les jours déjà loin! des ailes, pour poursuivre les joies que le vent a emportées. Des ailes, comme le rossignol qui, lorsque les roses s'en sont allées, s'élance après elles loin d'un pays envahi par les nuages! Des ailes, comme le papillon qui, brisant sa prison de chrysalide, s'échappe libre dans un rayon de soleil! Souvent, dans le calme des nuits ténébreuses, je me sens emporté par les ailes du rêve vers le dôme brillant des étoiles; mais les ailes de cire, qu'avait respectées la fraîcheur nocturne, se fondent bientôt à l'air attiédi du matin, et l'imprudent Icare tombe une fois encore au sein des flots. »

Frédéric Rückert est né en 1789 à Schweinfurt, où se firent ses premières études. Après y avoir achevé ses humanités, il se rendit à l'Université d'Iéna. La philologie et les belles-lettres l'attirèrent de préférence, sans toutefois renfermer son intelligence curieuse dans un plan d'études régulièrement tracé. L'esprit du jeune poète avait déjà cette inconstance charmante, qui butina plus tard sur la fleur des sentimens et des choses. En 1811, il se fit recevoir professeur privé (*privat-docent*). Rückert ne resta pas longtemps à Iéna, en cette qualité, et donna successivement des lectures dans diverses universités d'Allemagne. De 1815 à 1817 il prit une part active à la rédaction littéraire du *Morgenblatt*, à Stuttgart. En 1818, il est à Rome où il étudie les chants populaires de l'Italie. Vers la fin de cette même année, il revint en Allemagne, et se livra aux paisibles travaux de la muse, heureux de ses loisirs fructueux au sein de la médiocrité chantée par Horace. Ces faveurs de la muse furent pourtant bientôt négligées pour l'étude fervente des langues orientales, surtout de l'arabe et du persan. En 1826, le poète reçut la récompense de ses efforts. Il fut nommé professeur de langues orientales à l'Université d'Erlangen qui le compta parmi ses membres jusqu'en 1843, époque où la faveur méritée de Frédéric-Guillaume l'appela à Berlin.

Le premier recueil poétique de Rückert parut en 1814, à Heidelberg, sous ce titre : *Deutsche gedichte* (poésies allemandes). Le poète avait signé cet essai, d'un pseudonyme choisi de manière à exciter la curiosité.: *Freimund Reimar* (tel était son nom de guerre poétique), signifie en allemand *poète à la bouche libre*. Les critiques qui, plus tard, ont accusé de froideur et d'indifférence politique l'auteur des *Poésies allemandes*, avaient oublié sans doute les *Sonnets cuirassés*, ainsi que les chansons guerrières que Rückert

inséra dans ce premier recueil. Ces poésies exhalent à chaque vers les flammes de la haine et de l'amour; de la haine contre l'étranger qui foule d'un pied victorieux le sol de l'Allemagne; de l'amour pour sa patrie opprimée dont il ressent profondément l'affront, dont il rêve la délivrance. Les *Sonnets cuirassés* de Rückert sont peut-être l'aiguillon le plus perçant dont la nationalité allemande ait été frappée dans ces années de lutte héroïque et désespérée. Le cliquetis sauvage des strophes écrites entre deux combats par Théodor Kerner, peut seul être comparé aux cris farouches des *Sonnets cuirassés*. Jamais le sonnet, ce doux et mélancolique poème d'amour, n'avait revêtu si rude armure : au lieu du velours et de la soie qui jadis recouvraient mollement ses membres délicats et voluptueux, il avait dû, cette fois, se barder de fer de la tête aux pieds. Écoutez quels bruits guerriers s'échappent de ces petits poèmes :

Sonnets cuirassés.

1.

Ton marteau, forgeron, que forge-t-il ? — « Des chaînes. »
— Sous les chaînes, hélas! saignent vos bras meurtris!
Semeur, pourquoi semer? — « Pour récolter les fruits. »
— Les fruits, pour vos tyrans; pour vous les herbes vaines.

Chasseur, que poursuis-tu? — « Le chevreuil dans les plaines. »
— Ainsi que des chevreuils vous êtes poursuivis!
Que tresses-tu, pêcheur? — « Les filets dont je vis. »
— Les filets de la mort vous prennent par centaines!

Mère, qui berces-tu dans ce berceau? — « Mon fils. »
— Oui, pour qu'il croisse, ô honte! et contre son pays
Tourne un bras que la peur à nos ennemis livre!

sur mon cheval dans des contrées si éloignées des portes de Moskou, que j'ignore où je suis.

Je restais à loisir assis sur mon seuil; le poisson que je dérobais sous les flots ne manquait pas à mon repas; je tirais le renard, la belette et le lynx, et je faisais avec leur peau un vêtement qui me protégeait contre l'hiver.

Mais un appel d'Alxandre me réveille soudain pendant la nuit: — Debout, Cosaques, debout tous ensemble! il s'agit d'une autre chasse! des animaux féroces ravagent nos campagnes, des panthères tachetées de sang! Debout, debout, pour la chasse, pour le combat!

Aux cris qu'alors je poussai, mon cheval dressa ses oreilles. Sans selle et sans éperons, je le lançai à travers les glaces et les neiges; et c'est ainsi que j'arrivai dans des contrées si éloignées des portes de Moskou, que j'ignore où je suis.

J'ai chassé tous les ennemis hors de mon pays; et ceux qui y sont restés ne manqueront de rien. Pendant l'hiver nous les avons enterrés sous la neige; quand le printemps aura fondu la neige, on les ensevelira dans le sable.

Allemand, mon ami, dis-moi donc maintenant combien de temps encore il me faudra pousser mon cheval avant d'arriver au but? quand foulerons-nous cette terre de France où je pourrai enfin écraser les serpens dans leur antre?

Un terrible allié m'accompagne. — Ils ont déjà senti ses coups dans mon propre pays. — Cet allié se nomme l'hiver: C'est un rude compagnon; il est à cheval sur des brouillards, et me suit partout où je vais.

Il chevauche en compagnie des vents, et porte dans la main une pique de fer; afin de les aveugler, il leur jette dans les yeux des tourbillons de neige; il improvise des ponts sur le dos des fleuves et des rivières, pour que nous puissions sans retard arriver dans leur patrie.

Je n'ai pas encore oublié l'usage que j'ai pratiqué souvent, de changer en flamme et en fumée la hutte où je m'étais assis. Ici aussi se trouvent des granges et des cabanes pour alimenter le feu; et pour les convertir en cendres, la torche aussi peut briller dans mes mains.

Qui me réprimandera si je cède à mon envie? Mais voilà qu'A-

lexandre nous crie : — « Vous êtes habitués aux frimats; vous n'avez donc pas besoin d'appeler à votre aide l'incendie ! Disposez avec joie la molle épaisseur des neiges pour votre couche; le ciel est votre tente, et sa clarté votre lampe.

« Ils disent, dans ces contrées méridionales, que les hordes du Nord n'amènent avec elles que le vol et le meurtre, que la désolation et l'incendie. Montrez-leur aujourd'hui, pour les réduire au silence, ce que vous apportez avec vous du Nord qui vous a envoyés. »

Ces inspirations sévères, que les malheurs de sa patrie faisaient naturellement éclore dans l'âme de Rückert, n'étaient point la vraie vocation de son génie. Aussi le poète ne tarde-t-il pas à retrancher de sa lyre la corde d'airain. Un second recueil publié en 1817, sous ce titre : *Couronne du Temps* (*Kranz der Zeit*), prouve que le poète va désormais profiter de la tranquillité dont jouit l'Allemagne, pour suivre le vol de sa fantaisie dans des sphères plus sereines. Les chants nationaux et guerriers qui parsèment encore ce volume, remontent à une autre époque. Napoléon lui fournit le sujet d'une comédie politique en trois parties ; idée bizarre qui indique suffisamment que l'auteur éprouvait le besoin de se distraire des graves événemens dont le monde avait été ébranlé. Son épée et son fusil une fois suspendus au mur de son foyer paisible, Rückert ne voulut plus se souvenir de ces jours d'orage et de deuil. Les douces et gracieuses pensées, essaim timide qu'avait chassé l'ouragan de la guerre, vinrent en foule visiter son esprit et son cœur. Ces vastes campagnes jonchées naguère de cadavres et de débris, n'étaient-elles pas maintenant couvertes de verdure et de fleurs? N'invitaient-elles pas le poète à les imiter? C'est alors, comme l'observe ingénieusement Wolfgang Menzel, que Frédéric Rückert s'empressa d'aller s'ébattre

au milieu des parfums et des roses; dans son ivresse, il salua d'une chanson chaque bouton, chaque feuille nouvelle; et tout en allant de la sorte plongé dans sa douce rêverie, les fleurs et les chansons se pressèrent toujours plus nombreuses sous ses pas; il arriva bientôt dans un pays inconnu tout peuplé de plantes étrangères, puis dans un autre encore; c'est ainsi que tour à tour la Perse, l'Inde, la Chine répandirent sur le poète leur pluie de fleurs, et que chaque fleur fut transformée par lui en chanson, et que sa plume, semblable à celle de Simurg, ne se lassa jamais de décrire ses amours.

En 1822, Rückert réunit une nouvelle gerbe de poésies dont le titre : *Roses orientales*, annonçait que cette fois le poète s'était surtout inspiré de ses études sur les langues et les littératures de l'Orient. Les *Gasèles* étaient la forme adoptée de préférence dans ce troisième recueil, où Rückert donnait de nombreux modèles d'un genre de poème que le comte de Platen devait encore assouplir plus tard. Par quelques vers placés en tête de son volume, le poète s'applaudissait de doter les lettres allemandes d'une nouvelle forme qui ne messiérait pas dans la couronne poétique de sa nation. Après moi, dit-il, plus d'un poète s'essaiera dans la gazèle persane avec autant d'aisance que naguère dans la stance italienne.

A l'imitation des poètes persans, Frédéric Rückert s'est ingénié à renfermer dans la forme précise de quelques vers, une foule de sentences et de maximes où excelle la sagesse des brahmanes, et qui ne pouvaient manquer de plaire aux esprits réfléchis de l'Allemagne. Les quatrains et les distiques contenant de la sorte un proverbe ou une observation morale, se comptent par centaines dans l'œuvre de Rückert. J'en choisis un certain nombre qui me semblent convenir

à des lecteurs français. Je commence par quelques distiques traduits ou imités directement des poètes orientaux :

Perles.

« Lorsque ton cœur mortel voudra s'abandonner à la colère, dis-lui :—sais-tu dans combien peu de temps tu tomberas en poussière ?

*

Dis à ton ennemi : — La mort ne doit-elle donc pas nous réunir ? O mon frère par la mort ! viens et soyons amis.

*

Je ne suis qu'une feuille de l'arbre de vie qui en produira de nouvelles éternellement. Console-toi, mon cœur ; ta souche restera lorsque le vent t'aura emporté.

*

Si tu voulais commencer par remercier Dieu pour toutes les joies dont tu lui es redevable, il ne te resterait plus assez de temps pour te plaindre de tes chagrins.

*

L'arbre de ma vie s'ombrageait d'épais feuillages. — O vent d'automne ! arrive, et en le dépouillant de ses feuilles, laisse briller à travers ses rameaux un rayon du ciel ! »

A l'exception de cette dernière pensée, on voit que la sagesse règne plutôt que la poésie dans ces légères compositions. Rückert en a fait autant de bijoux précieux, de cassolettes habilement ciselées, qui rappellent l'art délicat d'un Benvenuto Cellini. — Ce sont bien les cassolettes dignes de recevoir les divers parfums de la sagesse !

Les quatrains offraient plus de ressources pour les ornemens gracieux de la poésie.

Au joyeux banquet de la vie aie soin d'effleurer seulement du

bout des lèvres la coupe fumante : d'imprudens convives y puisent seuls jusqu'à la fin.

*

Ne perds pas ton temps à gourmander le vent d'automne qui effeuille les roses ; mais hâte-toi d'aller cueillir les roses avant qu'il ait pu les flétrir.

*

Malheur à l'homme qui meurt sans avoir aimé ! malheur à la coupe qui se brise sans avoir étanché quelque soif !

*

Le poète est un roi — un roi banni, que ceux qui trônent ici-bas dans la pourpre ne veulent plus reconnaître pour un des leurs : c'est pourquoi le poète fera bien d'éviter les cours.

*

Le printemps est un poète : son regard fait aussitôt fleurir les arbres et les roses. L'automne est un critique malveillant : les plus vertes feuilles se flétrissent dès que les touche son haleine.

*

Sans contredit, la poésie est un charme ; mais le poète est-il plutôt *charmeur* que charmé ? voilà l'énigme dont j'attends le mot.

*

Lorsque les petits ruisseaux réunissent leurs ondes, ils forment sans peine une rivière ; si au contraire chacun d'eux veut diriger son cours de son côté, ils ne tardent pas à se dessécher.

*

Celui qui, sans s'écarter de la ligne droite, marchera toujours devant lui, aura bientôt fait le tour du monde ; celui, au contraire, qui s'obstinera à vouloir suivre tous les détours des sentiers, n'arrivera jamais au bout de son village.

*

Plus tu t'élèveras sur la montagne, et plus l'horizon reculera devant tes regards ; à chaque pas, tu apercevras mieux l'ensemble ; mais à chaque pas aussi les objets isolés t'apparaîtront plus petits.

*

Décore l'intérieur de tes appartemens de manière à ce qu'ils réjouissent tes yeux; mais laisse ta maison sans ornemens au dehors, afin de ne pas irriter les regards de tes ennemis.

*

Évite de faire trop de fumée en allumant ton feu: que t'importe que tes voisins connaissent le riche éclat de ton foyer, pourvu que tu jouisses de sa chaleur.

*

Accueille avec joie le pélerin dans ta maison; car c'est ainsi que, sans le savoir, plus d'un homme avant toi eut pour hôtes les anges.

*

L'intelligence est cachée dans l'homme comme l'étincelle dans le caillou: elle ne jaillit pas d'elle-même; elle a besoin qu'on la fasse sortir.

*

Le véritable orphelin sur la terre n'est pas celui qui a perdu ses parens, mais bien celui qui n'a enrichi son cœur d'aucun amour, et son esprit d'aucune connaissance.

*

L'homme dont on ne peut espérer aucune faveur, ni redouter aucun dommage, a seul raison de croire que le monde le laissera en repos: Il est pour le monde comme s'il n'était pas.

*

Lorsqu'un rocher se détache et roule du haut de la montagne, tu peux, sans crainte de passer pour poltron, te ranger sur le côté afin de l'éviter: de même, lorsqu'un écervelé te cherche querelle, crois-tu ton honneur engagé à te battre avec lui?

*

Ne te plains pas si la vie n'a pas couronné toutes tes espérances: songe, pour t'apaiser, qu'elle n'a pas non plus justifié toutes tes craintes.

*

O mon cœur! entretiens en toi la flamme de l'amour, en dépit de la jeunesse et de la beauté qui nous quittent: Pour le cœur où

l'amour reste, la jeunesse et la beauté ne s'envolent pas, car l'amour seul est toujours jeune et beau.

*

Si ton cheval est plus adroit que toi son cavalier, lâche-lui la bride, et n'aie d'autre souci que de te bien tenir en équilibre sur les étriers.

*

Agis de manière à ce que chacun te louât, si le monde entier connaissait ta conduite; mais en agissant ainsi, aie bien soin que personne ne le sache : et ton mérite sera double.

*

La reconnaissance est un lourd fardeau. Quand tu voudras l'imposer à quelqu'un, ne le fais qu'avec toute la délicatesse dont tu es capable, afin de ne pas le blesser.

*

Les vrais sages sont ceux qui traversent l'erreur pour arriver à la vérité; ceux au contraire qui persistent dans l'erreur ne sont que des sots.

*

La vérité est encore le jeu le plus sûr. Montre-toi franchement tel que tu es, et tu n'encourras pas le danger d'oublier ton rôle.

*

Plonger à plaisir ses mains dans le sang d'un frère, ou abuser de la confiance d'un cœur aimant, le crime est le même à mes yeux : dans le premier cas, c'est le corps qu'on assassine, dans le second, c'est l'âme.

*

Veux-tu connaître la bonté de ton cœur? vois si tu serais capable de louer de toute ton âme les qualités de ton ennemi mortel.

*

Mets ton amour dans le passé, si le présent ne t'offre rien qui en soit digne; et si le passé lui-même n'a rien qui t'attire, mets ton amour dans l'avenir : il est si vaste!

*

Chaque soir nous apporte la sagesse et la prudence dont nous avons manqué pendant la journée; mais cette sagesse et cette prudence ne nous servent à rien le jour suivant.

*

Ne te laisse pas prendre au premier sourire, ni à la première larme : le crocodile pleure comme un enfant, et la hyène rit comme un homme !

*

Ne nous séparons pas des maximes inspirées à Rückert par l'étude des poètes orientaux, sans citer encore ces huit vers traduits d'un auteur persan :

La main d'Alexandre.

Alexandre en mourant dit à la foule en deuil :
« Ensevelissez-moi, la main hors du cercueil ! »
Afin que tous les yeux qui contemplaient naguère
L'éclat dont sa puissance émerveillait la terre,
Puissent voir désormais combien l'empire est vain,
Et combien l'homme est pauvre au terme du chemin ;
Puisque lui, le grand roi, le conquérant avide,
N'apportait au tombeau qu'une main froide et vide !

Uhland a adressé à Justin Kerner un sonnet dont la fin s'applique on ne peut mieux au talent de Rückert.

A Kerner.

C'était aux tristes jours d'octobre monotone.
J'avais franchi l'enclos des sapins ténébreux,
Et je m'étais assis sous le plus haut d'entre eux,
Tenant en main le livre où ton âme rayonne.

Tu m'attiras si bien dans tes rêves pieux,
Que bientôt avec toi j'adorai la madone;

Puis ton souffle passant sur les feuilles d'automne,
Des parfums d'Orient montèrent vers les cieux.

Quels miracles charmans enfante ton génie!
Les cimes se dressaient dans un ciel d'harmonie,
Où le printemps passa les mains pleines de fleurs.

Mais, belle ombre trop tôt disparue, envolée,
Ce printemps n'osa point plonger dans la vallée,
Et son aile ne fit qu'effleurer les hauteurs.

A proprement parler, la plupart des poésies de Rückert proviennent de l'esprit plutôt que du cœur, et elles parlent moins au cœur qu'à l'esprit. Dans son volumineux recueil, les chants qui émeuvent et qui ébranlent l'âme, n'apparaissent qu'en nombre assez restreint. Un critique allemand dit fort ingénieusement: quand on lit un sonnet cuirassé de Rückert après une de ses roses orientales, sa poésie semble se personnifier dans un Hercule sur les épaules duquel folâtrent des amours.

L'ÉCOLE AUTRICHIENNE.

ANASTASIUS GRUN. — NICOLAS LENAU. — ZEDLITZ ET KARL BECK.

L'école autrichienne a pour principal caractère une sorte d'éclectisme poétique où viennent se réunir et souvent se fondre la naïve douceur de l'école souabe, et l'ironie sceptique propre à l'école prussienne, qu'il est plus juste d'appeler l'école du nord, dont Henri Heine est le représentant. Le train des idées nouvelles, avec leur peu de respect pour les habitudes et les classifications consacrées, a créé, dans ces derniers temps, une quatrième école, qui n'appartient pas plus au nord qu'au sud, qui compte partout des adeptes, et semble vouloir tout envahir. Je veux parler de l'école politique pure, dont M. George Herwegh est presque le chef jusqu'à ce jour. A ne considérer que les vrais intérêts de la poésie allemande, telle que l'ont glorieusement faite les grands lyriques de ces vingt-cinq dernières années, on ferait volontiers des vœux pour que cette école politique que ses fiévreuses préoccupations arrachent à la contempl tion désintéressée de la nature, touchât bientôt au but ses efforts. L'école autrichienne, plus modérée, plus p

dente, offre ce caractère vraiment remarquable et digne d'éloges, que, dans la mesure qu'elle a toujours su garder entre l'inspiration politique et la contemplation de la nature, elle a constamment respecté les lois rigoureuses de l'art et les susceptibilités les plus délicates de la poésie. Ses qualités particulières, qualités qui ont toujours besoin de calme pour arriver à un développement harmonieux, consistent dans la spontanéité de l'inspiration, dans la mélodie du vers, dans la richesse des images et des comparaisons, dans la simplicité, quelquefois pourtant affectée, du langage. Le talent qui, à mon avis, représente le plus complétement ces diverses nuances de l'école autrichienne, est celui du comte d'Auersperg, dont le pseudonyme *Anastasius Grün* ne réussit plus depuis longtemps à cacher la juste célébrité. Ses chansons de jeunesse ont la grâce naturelle et la spontanéité des poètes souabes; il se rapproche des poètes du nord et des modernes politiques par la gravité sévère de sa pensée, par le travail plus visible de la forme, et par sa sollicitude inquiète pour les droits des peuples et pour les intérêts de la liberté. Nicolas Lenau partage ces qualités avec Anastasius Grün, pour le talent duquel il professe une admiration toute particulière et une vive sympathie. Lenau se rapproche souvent du génie chaste, contenu, bienveillant et libéral d'Anastasius Grün. Il a plus que ce dernier le don du rhythme facile et du langage mélodieux. Le travail de la forme est plus visible chez Grün, quelquefois même il paraît pénible. La muse ne lui a pas, comme à Lenau, frotté les lèvres du miel mystique de la musique et de l'harmonie. Quelques-uns de ses tableaux sont aussi peut-être un peu trop chargés de couleur; Lenau sait mieux se contenir et s'arrêter à temps. Il est plus sobre, plus tendre; il plaira mieux aux organisations très dé-

licates, très susceptibles en ce qui concerne les qualités extérieures de la poésie; mais ces distinctions ne suffiraient pas pour ranger Lenau avant Grün, si nous ne trouvions puéril d'entreprendre de semblables classifications. Dans le groupe que nous désignons sous le nom d'école autrichienne, Charles Beck et Zedlitz me paraissent représenter plus spécialement, le premier le côté politique, le second le côté naïf et rêveur de la muse autrichienne.

Anastasius Grün, ou pour l'appeler une fois encore par son vrai nom, le comte Antoine Alexandre d'Auersperg, est né le 11 avril 1806, à Thurn. Il est l'auteur d'une épopée romantique sous ce titre : *Le Dernier chevalier,* où le poète a manié avec fermeté le vers épique. On désirerait pourtant parfois qu'il eût moins forcé son talent pour imiter le tour raide, l'âpreté quelque peu sauvage de la strophe des Niebelungen. Après ce chant consacré au passé, Anastasius Grün a célébré les vœux et les espérances du présent dans un recueil intitulé : *Promenades d'un poète viennois.* Ce livre est le titre principal du poète à la reconnaissance et aux sympathies de ses compatriotes. Il y a mis toute son âme généreuse et libre. La muse inspiratrice des chants de Grün est une jeune femme indépendante, fière, qui croit trop à l'avenir pour se plaindre du présent; dont l'œil possède la clairvoyance des pythonisses, et qui ne craindrait pas à l'occasion de revêtir le casque et la cuirasse. Elle a plus d'un trait de ressemblance avec la Minerve antique.

J'ai choisi les citations que je donne d'Anastasius Grün, de manière à faire apprécier les qualités diverses de ce noble talent, qui se distingue surtout par l'intérêt qu'il porte aux hommes, au triomphe de leurs droits, au développement de leur bonheur.

Le dernier poète.

« Poètes, quand serez-vous enfin las d'inventer? Quand donc finira la vieille, l'éternelle chanson?

« La corne d'abondance n'est-elle pas vide depuis longtemps? Est-ce que depuis longtemps toutes les fleurs ne sont pas cueillies, toute source n'est-elle pas tarie?

« — Tant que le char du soleil continuera de rouler dans les espaces de l'azur, et qu'un visage humain lèvera vers lui ses regards;

« Tant que le ciel gardera ses tempêtes et ses éclairs, et qu'un cœur mortel frémira d'épouvante au bruit du divin courroux;

« Tant que la nuit sèmera l'éther de ses millions d'étoiles, et qu'il y aura encore un homme pour comprendre le sens de ces lettres d'or;

« Tant qu'aux pâles rayons de la lune un tendre cœur se fondra en soupirs; tant que les rameaux frissonnans de la forêt balanceront la fraîcheur au-dessus du voyageur fatigué;

« Tant que les printemps ne cesseront pas de verdoyer, ni les roses de resplendir; tant qu'un sourire animera les joues, et la joie les yeux;

« Tant que les tombeaux reposeront d'un air de deuil sous les cyprès éplorés; tant qu'il restera encore un œil pour pleurer, et un cœur pour souffrir;

« La divine poésie régnera sur la terre, et ceux qu'elle aura consacrés lui voueront un culte fervent.

« Et vienne l'agonie du monde, le dernier homme qui quittera les toits croulans de cette terre, en sera aussi le dernier poète. »

Pleurs de l'homme.

Jeune fille, tu m'as vu récemment pleurer? — Les larmes de la femme sont pour moi comme la claire rosée du ciel qui brille dans le calice des fleurs.

Que cette rosée soit le résultat des pleurs de la nuit, ou que

l'aurore l'ait apportée en souriant, elle n'en rafraîchit pas moins toujours la fleur, dont la tête se relève rajeunie.

Les pleurs de l'homme, au contraire, ressemblent à la noble résine que produit l'Orient ; profondément cachée dans le cœur de l'arbre, il est rare qu'elle jaillisse d'elle-même.

Il faut percer l'écorce de l'arbre et pénétrer jusqu'à la moelle : alors seulement le noble liquide s'échappe à gouttes d'or étincelantes et pures.

La source, il est vrai, ne tarde pas à tarir, et l'arbre continue à verdoyer et à pousser ; il salue plus d'un printemps encore ; mais la taille qui lui a été faite, mais sa blessure lui reste.

Jeune fille, pense au pauvre arbre blessé qui s'incline dans l'Orient lointain ; jeune fille, pense à l'homme qu'un jour tu as vu pleurer.

L'anneau.

J'étais assis sur une montagne bien loin de ma patrie ; dans le fond, sous mes pieds, s'étendaient des chaînes de collines, de vertes vallées et des champs d'épis dorés.

Plongé dans de doux rêves, je tirai de mon doigt l'anneau, gage d'amour fidèle qu'Elle me donna au départ.

Je le posai devant mes yeux comme on fait d'une lunette d'approche, et me mis à regarder, à travers le cercle d'or, au bas dans l'étendue.

O montagnes azurées et vertes ! ô mouvantes moissons dorées ! vous êtes un tableau bien digne d'un tel cadre !

Là, brille un toit charmant sur le penchant verdoyant des monts ; plus loin, des faucilles et des faux reluisent aux bords du torrent.

Plus loin encore, la plaine que le fleuve traverse avec orgueil ; et, tout au fond, les montagnes azurées, majestueuses sentinelles de granit.

Et des villes aux blanches cimes ; et la fraîche verdure des bois ; et des nuages qui dirigent au loin leur vol, pareils à mon désir !

La terre et le ciel, les hommes et le paysage, tout cela est renfermé dans mon anneau comme dans un cadre d'or.

Oh ! le beau tableau, que de contempler à travers l'anneau de l'amour, la terre et le ciel, les hommes et le pays qu'ils habitent!

Voyage sur mer.

De quel pur éclat brille au-dessus de ma tête l'azur du ciel, ferme et transparent comme l'éternelle fidélité, immuable et sans bornes !

Pareille à l'éternelle paix, la mer scintille calme, claire et verte: semblable à l'éternel amour, le soleil rayonne éblouissant de feux.

Libre et léger sur des vagues libres, le navire glisse et vole; les blanches voiles palpitent avec orgueil, comme les étendards victorieux de la liberté.

Soleil, mer, azur du ciel, et rien d'autre partout alentour! amour, liberté, paix et fidélité! que te faut-il donc de plus, mon cœur ?

Hélas ! si seulement le vent qui vient de la terre apportait jusqu'au navire rien qu'une feuille verte, rien qu'une fleur du rivage!

Notre temps.

Sur le tapis vert brillent le crucifix et les bougies; des échevins et des conseillers vêtus de noir sont assis d'un air grave, et vont prononcer un jugement: ils ont cité à leur barre notre époque, coupable d'agitation et de murmures menaçans, coupable de pensées orageuses.

Mais l'accusée ne se présente pas, car notre époque n'a pas le temps; les juges avaient à peine attendu pendant deux heures qu'elle était déjà deux lieues plus loin. Toutefois, elle leur dépêche son avocat qui s'exprime en ces termes :

— « Ne calomniez pas notre époque; elle est innocente; notre époque est une coupe de cristal transparent, aussi clair que pur —si vous voulez y boire un vin généreux, n'y versez pas votre li

Notre époque est une habitation magnifique; mais depuis que vous y êtes entrés, on la prendrait pour une maison de fous!

« Notre époque est un champ ensemencé ; — si vous y avez semé des chardons, comment pouvez-vous vous étonner qu'il ne soit pas rempli de roses? c'est sur ce même champ que César a livré ses combats immortels ; mais des poltrons le trouveront assez grand et assez large pour prendre la fuite.

« Notre époque est une harpe muette ; — si un maladroit s'avise d'y poser les doigts, les chiens et les chats se mettent à hurler aussitôt dans tout le voisinage ! Mais que la main inspirée d'un autre Amphion en touche les cordes, les fleuves et les forêts feront silence pour écouter, et les pierres s'animeront! »

L'invalide.

Dans le jardin en face du cabaret est assis le vieil invalide. Il raconte les batailles et les victoires, et chante mainte chanson enflammée.

L'ardente jeunesse du village fait cercle dans l'herbe autour de lui; les jeunes filles aux joues légèrement empourprées ont soin de toujours remplir son verre.

Un enfant, assis sur ses genoux, joue avec ses cheveux et sa moustache ; deux petits garçons montent gravement la garde avec son bâton et son sabre.

Le maître d'école du village, ce tyran redouté des enfans, son ancien compagnon de jeux, est assis auprès du vieil invalide.

Tout à coup ce dernier, relevant une des manches de son habit : « Je veux, dit-il, vous conter quelque chose, enfans, prêtez l'oreille. »

A ces mots, l'essaim des enfans se presse autour du vieillard — « Mon Dieu! les vilaines brûlures qui sont empreintes sur votre bras ! »

— « Je veux vous expliquer ces signes qui ne sont pas à dédaigner, car, pour qui sait les comprendre, ils rappellent une bonne moitié de l'histoire du monde.

Aux bords fleuris de la Loire s'écoulèrent mes premières an-

nées; c'est là qu'un jour le bonheur parut me sourire sous les traits d'une douce, d'une aimable fiancée.

« Aux bords fleuris de la Loire une charmante jeune fille promit de m'être fidèle; c'est alors que je gravai sur mon bras ce petit cœur, et que j'y enlaçai nos deux noms.

« Vers ce temps, me trouvant à Paris, je reconnus le roi; et pourtant je n'avais jamais vu que sur les pièces de monnaie son visage ouvert et bienveillant:

« Il m'était arrivé souvent de demander pourquoi ces pièces ne représentaient que sa tête? — Qui m'aurait dit alors que j'étais si bon prophète?

« Un jour ce cri: aux armes! retentit dans la vallée, et les foules enthousiastes volèrent à moitié nues sous les drapeaux.

« Ils agitaient des bonnets rouges comme du sang au bout de leurs longues lances; ils s'écriaient avec ivresse: Liberté! liberté! et des milliers de voix s'unissaient en chœur dans un même cri.

« Le son de ce mot flatta mon oreille, et j'entrai dans leurs rangs. C'est alors qu'en signe d'alliance, ils m'imprimèrent sur le bras, avec un fer rouge, ce bonnet flamboyant.

« Un jour, s'avança en tête de nos troupes un homme grave et pâle. Il ne demanda point si nous consentions à lui obéir; il ordonna, et nous le suivîmes soudain.

« Dans sa main puissante il tenait un aigle orgueilleux. Il s'écria d'une voix de tonnerre: Pour la gloire et pour la patrie!

« Ce cri nous plut, et nous nous précipitâmes sur ses pas en poussant des acclamations bruyantes; souvent nous nous demandâmes s'il n'était pas aigle lui-même.

« L'aigle donna de grands coups d'ailes; c'est à peine s'il s'arrêta un moment en Afrique, sur les Pyramides; en Russie, sur le palais des Czars;

« A Vienne, sur la tour de Saint-Stéphane; à Rome, sur le Vatican; mais c'était surtout du haut des tours de Notre-Dame qu'il aimait à plonger son regard sur le fleuve des peuples, ce fleuve aux flots innombrables.

« Au bruit des canons, des commandemens militaires et des chants de victoire, je gravai cet aigle sur mon bras avec la pointe brûlante de mon épée.

« L'aigle aux grands coups d'ailes disparut tout à coup à nos re-

gards. — Hélas ! et nous ne le revîmes plus, et il ne revint plus jamais !

« Puis des troupes étrangères nous entourèrent de toutes parts ; ce fut comme un déluge de hordes ennemies, — de vieilles connaissances, ma foi ! qui nous avaient vus bien souvent sur les champs du Sud, de l'Est, et du Nord !

« Ces hordes criaient : la paix ! la paix ! — Ce cri, elles le poussaient déjà depuis des années ; mais l'accent qu'avaient alors leurs voix résonnait bien différemment !

« Paix et justice ! s'écriaient-ils tous d'une voix unanime, pendant qu'ils réduisaient nos villes en cendres et ravageaient nos campagnes.

« Ils lançaient en l'air les palmes de la paix avec leurs épées sanglantes, et la gueule de leurs canons nous vomissait des lys aux blanches couleurs.

« Une de ces fleurs enflammées est aussi tombée sur mon bras ; et depuis lors ce lys, que vous voyez, resta empreint.

« C'est ainsi que je porte sur mon bras une moitié de l'histoire du monde. Ce cœur, ce bonnet, cet aigle et ce lys, me sont des témoins fidèles.

« Le bonnet est en lambeaux depuis longtemps ; l'aigle a monté droit au soleil ; un jour aussi se fanèrent les lys, de même qu'un jour ce cœur s'était brisé.

« Je choisis mon roi pour mon héritier ; il héritera de ce bras chargé de signes bizarres.

« Qu'il l'enferme dans un coffret d'or, ainsi que fit Alexandre pour les chants d'Homère.

« Alexandre ne manquait jamais d'en lire chaque jour un vers, un passage : qu'avec la même exactitude mon roi lise mon livre d'histoire.

— « Eh bien, cher magister, que penses-tu de mon histoire du monde ? » — Le maître d'école pensa qu'elle ne serait pas déjà si mauvaise, *ad usum Delphini.*

Le vieux comédien.

La toile se lève, et un vieux bateleur s'avance tout chargé de paillettes, le visage entièrement barbouillé de rouge.

O vieillard en cheveux blancs, combien ton aspect me fait peine! Avec quelle pitié je te vois danser et t'aiguillonner aux bouffonneries à deux pas de la tombe; et cela pour arracher un sourire à la populace.

Un sourire inspiré par une tête blanche, en face d'un cercueil! Voilà le couronnement d'une vie entière! le couronnement de la tienne, ô malheureux! malheureux vieillard!

La mémoire de la vieillesse est impuissante et débile; elle ne tarde pas à oublier les noms mêmes qui lui sont les plus chers; mais toi, malheureux vieillard, ton métier te fait une loi de retenir les plus misérables pasquinades.

Le bras de la vieillesse est faible et sans ressort: on ne lui voit plus lever sa main fatiguée que pour bénir les enfans ou pour adresser au ciel une fervente prière.

Mais toi, pauvre vieux comédien, tu dois accentuer par la pantomime et le geste, les moindres de tes paroles creuses; — et tant de peine et d'efforts, ô malheureux vieillard! pour exciter les rires de la populace!

Cependant le vieux comédien s'assied dans un fauteuil (ses membres grêles avaient bien besoin de ce repos!). — Il ne se gêne pas vraiment! s'écrie, en se moquant, la foule.

D'une voix éteinte et sourde, il se met à débiter, non sans peine, son discours; mais bientôt mille voix impatientes murmurent de tous les côtés de la salle: — Ce bonhomme n'est plus même capable de se rappeler un calembourg!

Le vieillard balbutie encore quelques paroles inintelligibles; sa voix tremble et ne veut pas sortir de sa poitrine; avant d'être arrivé au bout de sa harangue, il se tait, comme si la respiration lui manquait tout à coup.

La sonnette résonne, la toile tombe; qui s'imaginerait qu'il vient d'entendre une cloche de mort? La foule se met à tambouriner et à siffler : qui s'imaginerait que c'est là une musique funèbre?

Le vieillard est étendu mort dans le fauteuil; cependant le rouge dont il s'est frotté lui donne encore un air de vie, ce rouge qui sur son visage froid et pâle rayonne comme un dernier mensonge.

Ce fard, sur la face inanimée du vieux comédien, est comme

une épitaphe qui semble dire que son existence, son métier, son art, n'ont été que mensonge, illusion et fumée.

Les confrères du vieillard ne tardent pas à l'entourer, et l'un d'eux se chargeant de son oraison funèbre : — « Gloire à lui, s'écrie-t-il, car celui-là est un héros qui tombe bravement comme lui sur le champ de bataille ! »

Puis une misérable figurante, prenant le rôle de Muse, pose sur les cheveux blancs du vieillard une couronne de lauriers en papier vert, entièrement chiffonnée par un long usage.

Deux hommes composèrent tout son convoi funèbre : il n'en fallait pas davantage pour porter la bière ; et quand on vint le prendre pour le conduire à sa dernière demeure, si personne ne rit personne ne pleura.

Nicolas Niembsch de Strehlenau, plus connu sous le nom de Lenau, est né le 13 août 1802 à Czadat en Hongrie. Après avoir terminé ses études à Vienne, il s'embarqua en 1832 pour l'Amérique du Nord, et, au retour de ce voyage, vécut successivement à Stuttgard, Vienne et Ischl. Lenau est auteur de deux grands poèmes : *Savonarole*, publié en 1838; et les *Albigeois*, qui ont paru en 1842. Il a aussi composé un Faust auquel on reproche généralement d'être plus lyrique que dramatique. Le lyrisme est en effet la véritable vocation de Lenau. Il a conquis une prompte réputation en ce genre par ses peintures animées de la nature et de la vie populaire en Hongrie. On peut dire de Lenau qu'il a introduit un nouvel élément dans la poésie allemande, l'élément hongrois. Karl Beck qui, dans ces derniers temps, a plus que Lenau exploité cette veine, n'a fait que suivre l'exemple de ce dernier. Deux ballades, ou romances, de Lenau, sont surtout populaires et reproduisent avec bonheur certaines images de la vie hongroise. C'est *le Cabaret dans la bruyère*, et *les Trois Bohémiens :*

Le cabaret dans la bruyère.

J'allais à travers les vastes plaines de la Hongrie; mon cœur ressentit une douce joie lorsque villages, arbres et bosquets disparurent pour faire place à une tranquille bruyère.

Cette bruyère était si paisible, si déserte! Au ciel obscurci par les ombres du soir, roulaient des nuages gros d'orages, d'où jaillissaient de pâles éclairs.

Tout à coup j'entendis dans le lointain un bruit étrange, dans le lointain confus, immense; j'appliquai, pour écouter, mon oreille contre le sol couvert d'un rare gazon; et je crus ouïr des pas de chevaux.

Et quand ils furent plus près, le sol se mit à trembler, à trembler toujours plus fort, comme un cœur timide, à l'approche de l'orage.

Je ne tardai pas à voir accourir au galop un troupeau de chevaux, que des pâtres excitaient à cette course effrénée, à grands coups de fouets sonores.

Les coursiers frappant la terre de leurs pieds vigoureux et rapides, la faisaient rejaillir en poussière derrière eux, et forçaient le vent à reculer sur leur passage, sans s'inquiéter de ses murmures impuissans.

Ils dirigèrent leur vol du côté d'où s'était rué l'ouragan; puis disparurent, comme si les sombres nuages les avaient enveloppés tout à coup.

Cependant je croyais toujours entendre encore et voir le galop retentissant des coursiers, et leurs longues crinières frissonnantes.

Les nuages me semblaient autant de chevaux sauvages se heurtant l'un l'autre dans leur course indomptée, et faisant résonner les espaces célestes sous leurs pieds sonores.

Et je crus voir dans l'ouragan un audacieux cavalier sifflant son alègre chanson, et aiguillonnant ses coursiers avec le fouet enflammé des éclairs.

Déjà le troupeau haletant fumait; déjà le bruit des sabots fatigués s'affaiblissait par degrés, et sur la bruyère la sueur des chevaux aériens tombait en larges gouttes de pluie.

Le crépuscule suivit bientôt; du haut des collines lointaines descendait jusqu'à moi le doux éclat d'une maison blanche qui avait l'air de m'inviter à presser le pas.

Le tonnerre cessa de gronder, l'orage se calma; et, tout joyeux de le voir dissipé, un gracieux arc-en-ciel décrivit sa courbe rayonnante au-dessus de la bruyère.

Les collines approchèrent peu à peu; le soleil, qui disparaissait à l'horizon, me montra le toit brun de la blanche maison, et fit luire les carreaux de ses fenêtres.

Au pignon dansait, comme un homme ivre, la verte enseigne du cabaret. Je prêtai l'oreille, et j'entendis des chants et des sons de violons.

Peu de temps après, j'entrai dans la maisonnette, et je m'assis seul en face de mon cruchon de bière. Les rondes rapides des danseurs passèrent en tournoyant devant moi.

Les filles étaient fraîches et jeunes; elles avaient des corps sveltes, prompts à se tourner, légers dans leurs sauts; — Les garçons... les garçons étaient des voleurs.

Les mains claquaient, et les éperons heurtés en cadence rendaient un son clair; les cris d'allégresse se croisaient en tous sens, et d'audacieux refrains s'y mêlaient mélancoliquement.

Un voleur chante: « Nous sommes si libres, si heureux, mes amis! » et pourtant une larme serpente furtivement le long de sa joue.

Le capitaine est assis, il appuie sur son bras son visage bruni par le soleil; sa pensée paraît étrangère à toute cette joie bruyante; il songe à sa destinée.

La flamme de ses regards rayonne à travers les épaisses ténèbres, pareille à ces feux nocturnes que l'on voit dans les bois éclairer soudain les sombres bocages.

Cependant le bruit des chants et des éperons redouble, et je vois le capitaine renverser brusquement sa cruche vide.

Une jeune fille est assise à côté de lui; elle semble lui porter un respect filial, et se priver volontiers du plaisir de la danse.

Les yeux du capitaine reposent avec une pure ivresse sur le visage gracieux de la jeune fille, en même temps qu'il paraît songer tristement au sort de son enfant.

Mais la troupe de bohémiens redouble sa folle musique, et les transports joyeux des assistans s'exaltent de plus en plus;

Si bien que le visage du capitaine lui-même se déride sous un rayon de gaieté; — A cette vue, je me pris à penser à la potence qui attendait ce malheureux; et je sortis le cœur navré.

La bruyère était si tranquille, si déserte. Le ciel seul était animé; je contemplai l'armée resplendissante des étoiles et la lune dans son plein, qui planaient dans l'éther.

Le capitaine aussi se glissa hors de la maison; pâle comme de la cire, il se mit à écouter dans toutes les directions; puis il se coucha contre terre,

Afin de s'assurer si quelque péril ne menaçait pas sa bande; si le tressaillement du sol n'annonçait pas l'approche redoutée des hussards.

Il n'entendit rien. Alors il se tint là debout, immobile, pour admirer les vives étoiles, pour admirer la lune brillante; et son air semblait dire:

« O lune couverte de la blanche robe de l'innocence! ô vous, étoiles innombrables! dans votre calme sécurité comme vous suivez avec joie votre route! »

— Il appliqua de nouveau son oreille contre terre; et se relevant d'un bond rapide, s'élança dans la maison en criant. L'éclat puissant de sa voix suspendit soudain les chants et les danses.

Et avant que mon cœur eût eu le temps de battre trois coups, ils étaient à cheval, et disparaissaient au galop. Leur course effrénée fit trembler le sol.

Cependant les bohémiens restèrent dans le cabaret, les bohémiens, ardens compagnons qui se mirent à me jouer de vieux airs sur Rakoczy, le rebelle.

Les trois Bohémiens.

En passant au milieu des bruyères, j'ai trouvé sur mon chemin trois bohémiens couchés sous un saule.

L'un d'eux, tenant son violon, jouait à la lueur des derniers rayons du soleil, un air plein de feu.

L'autre fumait sa pipe, et aussi tranquille que s'il ne lui eût

rien manqué sur la terre, regardait sa fumée se disperser mollement dans les airs.

Le troisième dormait nonchalamment; sa cymbale était suspendue à une branche au-dessus de sa tête; le vent se jouait à travers son instrument, et un rêve ineffable charmait son âme.

Cependant leurs vêtemens n'étaient que des haillons mal assortis; mais, dans l'ivresse de leur indépendance, ils narguaient la misère ainsi que l'injustice du sort.

Ils m'ont enseigné trois fois comment, si le sort nous trahit, on peut le mépriser trois fois, en fumant, en jouant, en dormant.

J'ai longtemps penché la tête hors de ma voiture pour contempler ces bohémiens, dont les visages bruns, les longues boucles de cheveux noirs, sont encore présens à ma pensée.

De tous les poètes autrichiens modernes, Lenau est sans contredit celui qui possède la forme la plus harmonieuse; son vers doux, mélodieux, appelle naturellement le concours du musicien; aussi telle pièce de Lenau a-t-elle été mise neuf fois en musique. Peut-être le poète doit-il ce sentiment exquis du rhythme et de la mélopée, au goût qu'il a toujours eu pour le violon. Il ne manque jamais l'occasion d'introduire cet instrument dans ses poésies. Sa ballade des *Trois Bohémiens* en est un exemple.

Sans avoir toujours à la bouche le mot : liberté, Lenau doit être rangé parmi les généreux défenseurs des droits sacrés de l'humanité. L'âme qui circule dans ses poésies est une libre haleine. Il croit à la toute-puissance libératrice de la pensée. — Il s'écrie quelque part : « La pensée est le saint, le héros » (Der gedanken, der heilige, der held!) « La lumière du ciel ne se laisse pas longtemps voiler; elle sort bientôt victorieuse des nuages ! » Les derniers vers de son poème des *Albigeois* sont encore plus explicites. « Aux

Albigeois, dit-il, succédèrent les Hussites, se faisant payer avec du sang les souffrances du passé. Après Huss et Juska viennent Luther et Hutten, la guerre de Trente ans, celle des Cévennes, la destruction de la Bastille — et ainsi de suite... (und so weiter!) ces trois derniers mots sont on ne peut pas plus heureux. En Autriche surtout ils devaient faire fortune.

Nous tenons d'un ami de Lenau, M. Obermayer, d'intéressans détails sur les premiers débuts du poète. Lenau, peu de temps avant de partir pour l'Amérique, où il voulait se fixer, avait envoyé à Gustave Schwab, rédacteur du *Morgenblatt* de Stuttgard, une poésie sur laquelle il sollicitait l'avis de ce dernier. La foule de communications de ce genre dont le directeur d'un journal littéraire est toujours accablé, avait empêché Schwab de parcourir le manuscrit du jeune poète, alors entièrement inconnu. Quelques mois se passèrent sans apporter à Lenau une réponse, cette première réponse qui fait battre si vivement d'impatience et d'espoir inquiet le cœur de tout poète qui débute. Lenau ne voulut pourtant pas s'embarquer avant de savoir à quoi s'en tenir au sujet de son poétique envoi. Il prend la route de Stuttgard, et à peine arrivé, il se rend au bureau du *Morgenblatt*, où il rencontre Gustave Schwab. C'est en vain qu'il s'informe avec timidité de son manuscrit; Schwab ne se souvient même pas de l'avoir jamais lu, et il montre au jeune poète les cartons du journal, encombrés de lettres et de papiers, où ses vers sans doute reposent aussi enterrés. Lenau fouille dans ces catacombes de la pensée inédite, et retrouve enfin sa précieuse copie. Il insiste auprès de Schwab, qui lui promet cette fois de lire le manuscrit et de lui en dire son opinion, dès le lendemain, jour fixé par Lenau pour son départ. Le soir même de cette en-

trevue, le jeune auteur voit accourir Schwab à l'hôtel où il était descendu. Schwab se jette dans ses bras et le salue du nom de grand poète.

Le jour suivant, le *Morgenblatt* contenait les vers de Lenau. L'accueil qu'ils reçurent du public, décida aussitôt Cotta à faire des propositions favorables au poète, qui retarda son voyage pour surveiller la publication de son premier recueil. — Lorsque dix-huit mois plus tard, Lenau revint en Allemagne, le besoin d'une nouvelle édition de ses poésies se faisait sentir, et la gloire avait consacré son nom. Comme pour quelques hommes, le bonheur vient pendant leur sommeil, la renommée était venue pour Lenau pendant son voyage. Il avait fallu moins de temps à la renommée pour aller enseigner le nom du jeune poète dans toutes les villes et jusque dans les hameaux les plus perdus de l'Allemagne, que Lenau n'en avait mis pour franchir deux fois l'Océan : aussi la gloire l'attendait-elle au retour pour le couronner. — Cette anecdote, qui prouve que Lenau avait la conscience de son génie, fait trop d'honneur à l'esprit et au cœur de Schwab, pour que j'aie pu hésiter à la recueillir.

J'en veux citer une seconde qui révèle le noble caractère de Lenau. Tandis qu'il dirigeait le *Fruhlings Almanach* (almanach du printemps), Frédéric Rückert, lui envoya toute une gerbe de ces lieders dont l'ingénieux auteur de tant de riens mélodieux a le don peut-être trop facile. Rückert engageait Lenau à choisir dans ce bouquet les fleurs qui lui plairaient le mieux ; mais le jeune poète, par déférence envers le maître illustre, s'empressa de publier tout le manuscrit, disant qu'il ne lui appartenait pas à lui, jeune homme, à peine accepté par la Muse, de juger avec sévérité les compositions d'un vétéran justement célèbre.

— Ces deux anecdotes, diversement morales, exerceront difficilement chez nous la contagion de l'exemple.

Lenau vivait de préférence dans la solitude. Sa chambre, ses livres, son violon sur lequel il était d'une grande force, et surtout ses rêves, étaient pour lui le monde entier. Cette passion de l'isolement, contre laquelle il aurait dû lutter, développa sans doute en lui le germe du mal qui devait atteindre sitôt sa belle intelligence. Lenau avait encore un autre compagnon de sa solitude, le tabac, cet ami dont *Pierre Schlémyhl* a dit dans sa plaisante et philosophique histoire : « Pour remplacer le bonheur absent, j'avais la plante de Nicot. » Lenau fumait de préférence des cigares très forts, et l'on s'est demandé si l'usage continuel qu'il en faisait n'a pas contribué à sa cruelle maladie.

Par une exception rare chez les natures poétiques, où l'imagination domine, Lenau se plaisait peu aux lectures romanesques. Il se nourrissait d'études sévères, d'ouvrages de philosophie transcendante et de jurisprudence. Cette gravité de l'esprit tenait sans doute en partie à ses premiers travaux qui avaient eu les lois pour objet. Les écrits de Hégel n'avaient été pour lui qu'une récréation, et il s'était épris de cette lecture aride comme d'autres feraient d'un roman.

Le caractère distinctif des poésies de Lenau c'est la vie, l'animation, l'âme, ce je ne sais quoi actif, sympathique et pénétrant, que les Allemands rendent par le mot *gemuth*, dont le terme correspondant manque dans notre langue. Il étreint la nature avec une ardeur qui appelle la comparaison de Pygmalion, voulant communiquer la vie à sa statue. Chez lui rien de banal, rien de convenu, rien d'artificiel, rien qui trahisse le faire ; jamais d'épithète oiseuse ; jamais de périphrase languissante ; toujours et par

tout la moelle, le sang et le souffle du poète sincère : *disjecti membra pœtæ*. Sa vraie note est la douleur ; la douleur est le sentiment profondément caché dans les replis de son cœur et de ses vers, comme ce trésor allégorique des Niebelungen, éternellement immobile sous les flots mouvans du Rhin.

Cette note profondément douloureuse résonne souvent sur la lyre de Lenau. Tantôt il s'écrie :

« Das Leben tauscht uns lange : ô Schmerz wie bist du wahr ! »
(La vie nous trompe longtemps ; ô douleur, que tu es vraie !)

Ou dans un accès de découragement, il écrit ces vers :

« Malgré les efforts de l'amitié et les généreuses démonstrations de la sympathie, la vraie douleur reste toujours comme un ermite sur la terre. »

Ces désolantes pensées annonçaient déjà une âme malade. Aujourd'hui qu'un mal affreux a frappé le poète, il ne nous est que trop facile de suivre la marche rapide de son esprit sur cette pente dangereuse qui devait le conduire à l'abîme. Parmi les causes extérieures qui ont pu déterminer la chute de cette noble intelligence, on parle d'un amour malheureux dont la trace est visible dans les poésies de Lenau. Deux strophes ont surtout une signification décisive. Après s'être plaint de ne pouvoir posséder la femme qu'il aime, il ajoute :

« Je ne puis le pardonner au sort — et à côté de la douleur que j'en ressens, la perte même de mes amis engourdis au fond de la tombe, me paraît presque douce. »

Dans un autre sonnet, le poète semble avoir le pressentiment du malheur qui doit le frapper. Il donne même à ses vers un titre qui dans la langue allemande signifie tout à la fois la folie, et la mélancolie profonde :

L'âme malade.

Je porte au cœur une blessure profonde, et je veux la porter en silence jusqu'à la mort ; à chaque moment je la sens qui me ronge plus profondément ; à chaque moment je sens quelque parcelle se détacher de ma vie.

Je ne sais qu'une personne au monde à qui je voulusse confier mon secret, le secret de ma douleur muette ; ah ! que ne puis-je pleurer et soupirer sur son sein ! — mais ce cœur que j'invoque est depuis longtemps glacé dans la tombe.

O mère ! viens, laisse-toi toucher par mes sanglots ! si ton amour veille encore au sein de la mort, et s'il t'est permis de protéger ton enfant comme au temps où tu vivais ;

Je t'en supplie, enlève-moi bientôt dans tes bras loin de ce monde, et transporte mon âme blessée dans la nuit paisible où j'aspire ! Aide ton pauvre enfant lassé à dépouiller cette enveloppe douloureuse.

Les poésies de Lenau offrent de nombreux exemples de l'intimité profonde qui unissait le poète à la nature. Les objets extérieurs sont pour lui autant de symboles des sentimens qui agitent son âme, autant d'images, hélas ! rarement riantes, de son propre cœur. Un tableau joyeux inspire à sa muse un sombre contraste ; l'aspect de la rose la plus fraîche ne le fait songer qu'à la rapidité avec laquelle s'effeuillent les illusions et les espérances. Il n'est jamais plus à l'aise, plus dans son vrai milieu, qu'au sein des campagnes dépouillées, des mornes solitudes, où il entend gémir le vent d'automne et voit rouler dans le ciel des nuées orageuses. Lenau excelle à tirer de la contemplation des fleurs, des eaux, de la lumière, de l'ombre, des similitudes et des comparaisons pour les moindres nuances de la sensibilité humaine. Ses descriptions de la nature ont

toujours pour but un état de l'âme, auquel il ne manque pas de faire allusion en terminant. Les petites pièces qui suivent donneront une idée des mélancoliques rapprochemens que Lenau s'ingénie sans cesse à trouver, entre les scènes de la nature et les impressions de son propre cœur.

Plainte d'automne.

Doux printemps, tu as donc fui! nulle part tu n'as le droit de rester; nulle part! Là où naguère je te voyais joyeusement fleurir, règnent maintenant les vents destructeurs de l'automne.

Avec quel son lugubre souffle la bise à travers le bocage qu'elle dépouille! on croirait qu'elle pleure et sanglote. Du fond des halliers jaunis s'exhalent en frissonnant les soupirs de la nature agonisante.

Bientôt — hélas! combien vite! combien vite! — une nouvelle année se détachera de la couronne de ma jeunesse. Je crois entendre une voix sortie des rameaux me murmurer : « Ton cœur a-t-il enfin trouvé son bonheur? » — Murmure des rameaux, tu résonnes étrangement dans mon âme : ce que chaque année apporte le plus sûrement, c'est un feuillage flétri, une espérance fanée.

Nuage.

Sombre nuage, tu me caches la vallée et son torrent, la montagne et ses flancs boisés, et les saluts radieux du soleil.

O sombre nuage! emporte dans tes voiles épais, emporte la terre entière! Emporte aussi ce qui me rend si triste, emporte le passé!

Nuit d'hiver.

1.

« L'air est glacé ; la neige craque sous mes pas; ma respiration se condense en vapeur, et ma barbe bruit. — N'importe! continuons de marcher.

« Quel silence solennel dans la vaste plaine ! la lune blanchit les vieux pins qui, languissamment inclinés vers la mort, semblent vouloir rendre leurs rameaux à la terre.

« O rudes frimats ! glacez aussi mon cœur, oui, glacez jusqu'au fond ce cœur agité de désirs brûlans, indomptables ! pour qu'enfin le repos y descende, un repos pareil à cette nuit immobile et muette. »

2.

« Mais un loup a hurlé dans les profondeurs de la forêt : — tel qu'un enfant qui réveille sa mère, il trouble par ses cris sauvages les rêves de la nuit, et lui demande sa sanglante pâture.

« Maintenant voici que les vents en furie se heurtent en tourbillons sur la neige et sur la glace : — Ouvre-toi, mon cœur, c'est l'instant d'épancher tes plaintes farouches.

« Ressuscite les morts qui sommeillent en toi, ainsi que la sombre troupe de tes afflictions ; et laisse-les aller avec les ouragans qui soufflent toujours plus vivement du nord. »

Léger nuage.

Pourquoi tes lèvres sont-elles tout à coup devenues muettes? pourquoi ce nuage soucieux qui se répand soudain sur ton visage où naguère rayonnait la joie?

— « Vois-tu, là-bas, cette montagne azurée qui élève dans les airs ses crêtes rocheuses, où le chamois lui-même ne se risque qu'en tremblant, où le chasseur sent un frisson parcourir tout son être ? — De son sommet, lance, en te jouant, une petite pierre dans l'abîme ouvert sous tes pas ; cette petite pierre troublera le calme des airs, et réveillera soudain les nues endormies. C'est ainsi que, sans te douter de ce que tu allais faire, tu as jeté dans mon cœur un mot, un seul mot, mais qui, tout léger qu'il fût, a suffi pour réveiller en moi les souvenirs : et aussitôt le sombre essaim des anciennes douleurs est sorti des muettes ténèbres où il reposait. »

A un petit garçon.

Pourquoi te lamentes-tu, mon beau garçon? pourquoi ces pleurs? réponds, mon pauvre ami. Est-ce parce que, trahissant ton affection, ton cher oiseau s'est envolé d'une aile rapide?

Tantôt, dans ta tristesse, tu lèves les yeux vers la cime de cet arbre; tantôt tu les reportes vers cette cage vide, qui fut jusqu'à ce jour tout ton rêve d'enfant.

Tes petites mains se posent avec tant de délicatesse sur la demeure déserte de ton infidèle! tu examines en tous sens son treillage, et tu te dis: « Comment a-t-il pu s'échapper? »

Tu entends au loin chanter dans un arbre, l'ingrat qu'a perdu ton cœur; et des larmes que tu ne peux retenir s'échappent soudain de tes yeux.

Prends garde, prends garde, ô cher enfant, qu'il ne t'arrive un jour de pleurer ainsi la perte des dons les meilleurs et les plus beaux qui enrichissent la vie de l'homme!

Prends garde qu'éprouvé par les orages des passions, un jour, quand tu seras homme, tu ne poses ta main sur ta poitrine, où mainte douleur aura mis sa morsure, où mainte joie aura doucement murmuré!

Prends garde, que dans un moment de désespoir aveugle, tu n'enfonces tes ongles dans ton sein, d'où se sera échappée l'innocence, ombrageux oiseau.

C'est en vain qu'alors tu entendrais retentir au loin le doux murmure de ses chants, en vain que tu te pencherais du côté d'où partent ces suaves accords; une fois envolé, l'oiseau ne reviendrait plus! »

La dernière édition des poésies complètes de Lenau offre un intérêt tout particulier pour quiconque a suivi les publications des poètes de *la jeune Allemagne*. Lenau, à qui ses nobles inspirations avaient assuré depuis longtemps les sympathies des esprits sagement progressifs de l'Allemagne, a été provoqué par la nouvelle école politique avec une vivacité, peut-être même avec un manque d'égards qui lui ont

fourni le sujet de quelques chants où s'exprime la juste susceptibilité du poète. La pièce suivante prouve qu'il a ressenti l'injure faite à sa Muse:

La poésie et ses perturbateurs.

« La poésie alla dans le bois profond, cherchant les sentiers sacrés de la solitude; soudain s'abat autour d'elle un bruyant essaim qui crie à la rêveuse : « Que cherches-tu ici? Laisse donc briller les fleurs, murmurer les arbres, et cesse de semer çà et là de tendres plaintes impuissantes, car voici venir une école virile et faite pour les armes! ce ne sont pas les bois qui t'inspireront un chant énergique. Viens avec nous; mets tes forces au service de notre cause. Des éloges dans nos journaux récompenseront généreusement chaque pas que tu feras pour nous. Élève-toi à des efforts qui aient pour but le bonheur du monde. Ne laisse pas ton cœur se rouiller dans la solitude; sors enfin de tes rêves; deviens sociale; fais-toi la fiancée de l'action; sans quoi, tu te riderás comme une vieille fille! »

« La poésie répondit: « Laissez-moi; vos efforts me sont suspects; vous prétendez affranchir la vie, et vous n'accordez pas à l'art la liberté! Les fleurs n'ont jamais fait de mensonge. Bien plus sûrement que vos visages bouleversés par la fureur, leurs fraîches couleurs m'annoncent que la profonde blessure de l'humanité va se guérir. Le murmure prophétique des bois me dit que le monde sera libre; leur murmure me le crie plus intelligiblement que ne font vos feuilles avec tout leur fracas de mots d'où l'âme est absente, avec toutes leurs fanfaronnades discréditées. Si cela me plaît, je cueillerai ici des fleurs; si cela me plaît, je vouerai à la liberté un chant; mais jamais je ne me laisserai enrôler par vous. » Elle dit, et tourne le dos à la troupe grossière. »

Cette fierté dédaigneuse ne messeyait pas au poète qui s'est attaché sans cesse à donner à sa pensée ce cachet d'art et de grâce discrète, sans lequel une œuvre de poète, si li-

bérale ou sociale qu'elle soit, ne saurait être complète. Nicolas Lenau a prouvé plus d'une fois qu'il sait concilier la spontanéité vigoureuse de l'inspiration avec l'élaboration réfléchie de la forme, d'où résulte l'harmonie de l'art. Dans ses chants politiques surtout, il a évité, avec une louable convenance, cette violente crudité de l'invective et de la menace, où des poètes arrivés plus tard se sont complus. Nos citations précédentes ont déjà montré avec quelle mesure Lenau sait mêler la politique à la poésie. Terminons par ce chant printanier :

Salut printanier.

Après un long hiver, que ce zéphyre est doux ! — voilà qu'un petit mendiant m'apporte une violette précoce.

« Il est triste que le premier salut du printemps doive ainsi m'être apporté par la misère.

« Et pourtant ce doux gage de jours plus beaux a plus de prix encore à mes yeux offert par la main du malheur.

« C'est ainsi que nos souffrances apportent à nos descendans le salut printanier de temps meilleurs. »

Dans cette première fleur du printemps, le poète a voulu voir un symbole favorable à sa patrie. Puissent ses vœux ne pas demeurer stériles, et puisse ce printemps, qu'il invoque généreusement pour les autres, commencer par le délivrer lui-même !

❀

Zedlitz s'est rendu populaire par un chant dont Victor Hugo s'est inspiré avec la puissance lyrique qui lui est propre. Il a eu le bonheur d'être l'un de ces rares poètes des différentes nations de l'Europe qui ont chanté Napoléon en prenant l'admiration pour Muse. Sa *Revue nocturne* a trouvé

en Allemagne des millions de cœurs, tout prêts à accueillir cette glorification du héros avec l'enthousiasme qu'ils ont voué au héros lui-même. Par ce chant, Zedlitz vivra dans l'avenir avec les Béranger, les Victor Hugo, les Manzoni, qui se sont faits les interprètes des sentiments populaires envers le grand homme. L'Allemagne doit une reconnaissance plus directe encore au poète plein de feu qui, dans sa *Couronne des morts,* a osé émettre des vœux dont les gouvernans de l'Autriche n'ont pas manqué de trouver l'ardeur indiscrète. La France accordera sa sympathie au poète qui a mis une couronne de plus sur la tête glorieuse de Napoléon, et qui, à maint endroit de ses poésies, a salué avec respect les idées dont la France est tout à la fois l'interprète et l'apôtre. On en jugera par les deux pièces suivantes.

La revue nocturne.

La nuit, vers la douzième heure, le tambour quitte son cercueil, fait la ronde avec sa caisse, va et vient d'un pas empressé.

Ses mains décharnées agitent les deux baguettes en même temps; il bat ainsi plus d'un bon roulement, maint réveil et mainte retraite.

La caisse rend des sons étranges, dont la puissance est merveilleuse : ils réveillent dans leurs tombes les soldats morts depuis longtemps.

Et ceux qui aux confins du Nord restèrent engourdis dans la froide neige; et ceux qui gisent en Italie où la terre leur est trop chaude;

Et ceux que recouvre le limon du Nil ou le sable de l'Arabie : tous sortent de leurs tombes et prennent en main leurs armes.

Et vers la douzième heure, le trompette quitte son cercueil, sonne du clairon, va et vient sur son cheval impatient.

Puis, arrivent sur des coursiers aériens, tous les cavaliers morts

depuis longtemps : ce sont les vieux escadrons sanglans couverts de leurs armes diverses.

Les blancs crânes luisent sous les casques; les mains, qui n'ont plus que leurs os, tiennent en l'air les longues épées.

Et vers la douzième heure le général en chef sort de son cercueil; il arrive lentement sur son cheval, entouré de son état-major.

Il porte un petit chapeau; il porte un habit sans ornemens; une épée pend à son côté.

La lune éclaire d'une pâle lueur la vaste plaine. L'homme au petit chapeau passe en revue les troupes.

Les rangs lui présentent les armes; puis l'armée tout entière s'ébranle et passe musique en tête.

Les maréchaux, les généraux, se pressent en cercle autour de lui : le général en chef dit tout bas un seul mot à l'oreille du plus proche :

Ce mot vole à la ronde de bouche en bouche et résonne bientôt jusque dans les rangs les plus éloignés : le cri de guerre est *France!* le mot de ralliement est *Sainte-Hélène!*

C'est la grande parade des Champs-Elysées que le César défunt commande vers la douzième heure de la nuit.

Les jours sombres.

O mes chers, mes nobles amis! nous vivons dans de sombres jours; le ciel est tout couvert de nuages, nul rayon ne vient l'éclairer; nul reflet de joyeuse lumière ne déride son front obscur.

Le printemps a beau venir : les arbres n'entr'ouvrent pas leurs bourgeons; le calice des fleurs reste clos, et les prairies semblent incapables de verdoyer.

C'est que le soleil est avare de ses baisers fécondans; le soleil, source de toute volupté, de toute ardeur et de toute vie.

Et si par hasard un faible rayon jaillit au loin de l'épaisseur des ténèbres, les nuages se mettent à sa poursuite et le voilent aussitôt.

Aussi sommes-nous là tous assis dans la tristesse durant la nuit sombre et muette : et nous attendons avec une anxiété avide que le jour apparaisse sur la cime des monts.

Mais le jour ne se montre nulle part; au contraire, l'obscurité s'é-

paissit alentour; et les cœurs sont sur le point de désespérer, car chaque minute augmente les ombres.

Hâtez-vous donc, amis, hâtez-vous d'animer vos lyres; que vos chants illuminent la nuit; et vous dissiperez ainsi la crainte et l'effroi qui descendent sur les âmes avec les ténèbres.

Unissez-vous plus étroitement en cercle, ô nobles et généreux poètes! vos cœurs ardens sont pleins de célestes flammes.

Faites jaillir en libres chansons le feu pur et sacré qui anime vos âmes, et que vos accens vigoureux fortifient le courage et le droit!

Rien ne pouvait davantage dérouter nos prévisions concernant les tendances de l'auteur de la *Couronne des morts* que son dernier ouvrage intitulé *Waldfraülein* (la Vierge des bois). Cette récente publication a ajouté un nouveau fleuron à sa poétique couronne. Par un de ces caprices qui sont permis aux poètes, ces despotes enchanteurs des empires imaginaires, M. de Zedlitz, qui avait acquis de la popularité par des chants politiques dont l'immobile Autriche s'était presque émue, a suivi sa Muse dans les bocages mystérieux du passé, et il en a rapporté un poème féerique plein de jeunesse et de charme. Cette fois, le poète qui réveillait jadis les vieux soldats de Napoléon endormis dans les champs funestes de Waterloo, et leur donnait la joie d'une dernière revue sous les yeux étincelans de leur empereur, s'est passé la fantaisie d'un intermède purement romantique. Il a rompu une lance avec les chevaliers du moyen âge, avec les Louis Tieck et les Uhland. *Waldfraülein* est une sorte d'idylle fantastique où le merveilleux n'est qu'un moyen dont s'est servi le poète pour se livrer à une foule de descriptions et d'images tour à tour gracieuses et naïves, et que la main de l'artiste, habile à fondre les couleurs, a revêtues de toutes les magnificences de sa palette. Waldfraülein est un poème divisé en dix-huit chants, ou plutôt en dix-huit aventures, selon la coutume des vieux maîtres. M. de Zed-

litz s'en est pourtant écarté en un point de forme essentiel : la mesure de vers qu'il a choisie ; au lieu du grand vers épique, majestueux et lent, où s'endormait parfois le bon Homère, il a adopté le vers preste, vif et dégagé de huit syllabes.

Son héroïne, Waldfraülein, fruit d'une tendre faiblesse, a vu le jour au milieu d'une forêt, et sa naissance a coûté la vie à sa mère. Une fée bienveillante la recueille et l'élève dans son palais invisible, au fond des arbres séculaires. C'est là que Valdfraülein grandit parmi tous les enchantemens de la nature sauvage. Elle ne connaît que les oiseaux et les fleurs ; elle n'aime et ne regrette que le printemps. Puis un jour il arrive que ce doux soleil printanier, qui lui semblait ne devoir faire épanouir que les roses, éveille dans son cœur le besoin d'aimer. Elle s'inquiète et se trouble ; elle promène autour d'elle des regards plus curieux ; elle interroge la nature entière ; enfin elle arrive à cette remarque significative que l'aigle et le rossignol ont leurs compagnes, et qu'elle seule est solitaire. Cependant la fée clairvoyante devine les pressentimens et les agitations de cette âme virginale ; elle comprend que le moment est venu de révéler à Waldfraülein le secret fatal de sa naissance, afin que l'exemple de sa malheureuse mère la préserve d'un sort pareil. Waldfraülein est soumise à une épreuve. Si, pendant l'intervalle d'une année, elle conserve l'entière liberté de son cœur, la bonne fée viendra elle-même lui présenter pour fiancé le plus beau, le plus accompli des hommes. Du jour où commence ce temps d'épreuve, les murs qui se dressaient invisibles autour du palais disparaissent, et Waldfraülein peut s'élancer sans obstacle et parcourir en tous sens les solitudes touffues de la forêt. Mais hélas ! voici qu'un jour, un des derniers jours de l'année d'épreuve, le plaisir de la chasse amène dans la forêt un cavalier tel que

n'avait pu le rêver l'imagination de la jeune fille, dont les yeux ne connaissent encore, en fait d'hommes, que les noirs et rudes charbonniers du bois. Ai-je besoin de pousser plus loin cette analyse, pour vous apprendre que Waldfraülein oublie bien vite les recommandations de la fée, et qu'elle aime le chevalier aussitôt qu'elle l'entrevoit ? Le châtiment ne tarde pas à suivre la désobéissance. — Waldfraülein s'égare dans les détours de la forêt et ne peut plus retrouver le palais, devenu invisible pour elle depuis que sa faute a rompu le charme. Dès lors commencent l'expiation et les douleurs ; mais, si dures que soient les conditions qu'elle doit traverser désormais, l'éloignement du bel étranger est son regret le plus amer. De son côté, le chevalier, qui ne peut plus chasser de sa pensée le souvenir de cette apparition charmante, affronte une foule de dangers, triomphe d'un grand nombre de tentations et d'obstacles pour retrouver Waldfraülein. Heureusement pour tous deux et pour le lecteur, qui s'intéresse vivement à ces amours, Waldfraülein et son amant sont unis à la fin du poème.

Je le répète, cette fable, qui se recommande médiocrement par le mérite de la nouveauté, n'a été pour M. de Zedlitz qu'un prétexte à mille jets capricieux de sa verve poétique, à une foule de détails attrayans où excelle son talent fin et délicat. S'il peut y avoir ici quelque chose à reprendre, c'est peut-être le luxe même de ces qualités dont la prodigalité entraîne quelquefois la monotonie. Plus de sobriété dans la distribution de ces richesses en ferait mieux sentir tout le prix. C'est une loi sage de l'art comme de la vie d'user modérément des meilleures choses. En poésie, la recherche continuelle du gracieux fait tomber les natures les plus heureusement douées, les talens les plus naturels, dans une certaine afféterie prétentieuse que M. de Zedlitz

n'a pas toujours su éviter dans ce joli poème. L'invocation de son premier chant est un beau mouvement lyrique :

« O Spessart! la plus noble forêt, des forêts la reine! les yeux ont beau plonger en tous sens vers les coteaux et dans les vallées, tes chênes et tes hêtres n'ont leurs pareils nulle part. Semblables aux sveltes colonnes alignées dans les temples, les troncs de tes arbres se dressent à côté l'un de l'autre, et leurs cimes s'arrondissent en voûtes solennelles où le soleil vient briser ses rayons qui, brillant à travers le frais ombrage des feuilles, font resplendir la verdure d'une lumière dorée. Le torrent porte au loin avec orgueil le noble fardeau de tes arbres; le Mein le reçoit et le roule sur ses flots puissans jusqu'au Rhin, qui l'entraîne au sein de l'onde amère; car le vaisseau qui s'élance de là vers l'Océan, et dont bientôt les mâts se dresseront dans l'air avec une audacieuse fierté, plus forts encore que la tempête, c'est avec ton bois qu'il est construit. Le chêne, dont est formée sa forte quille, a grandi dans le bleuâtre horizon que tu dessines au loin, ô Spessart! »

Quoi de plus frais que ce tableau représentant le retour du printemps :

« Le lézard se glisse à travers les herbes; sous les baisers ardens du soleil, le calice des fleurs s'entr'ouvre avec volupté; un frisson de plaisir fait trembler jusqu'aux mousses les plus légères : la source chante sa chanson murmurante; le poisson perce l'onde comme un trait et rejoint le poisson fugitif. La jument délaisse la prairie dont elle franchit d'un bond la clôture, et galope vers le frais ombrage des bois. Elle cherche l'étalon, hennit bruyamment, lève sa noble tête, et regarde; son pied frappe la terre, elle dresse sa queue, elle écoute, les oreilles tendues en pointe, ses naseaux aspirent l'air; puis soudain, bondissant par-dessus les buissons et les abîmes, pareil à la tempête que rien ne dompte, le noble coursier disparaît dans la forêt. Ainsi partout, depuis le brin d'herbe jusqu'au chêne, dans les champs d'où s'élèvent les alouettes, dans tous les bosquets, sur tous les rameaux, le chœur sonore des oiseaux s'empresse de

chanter, la source de répéter au bocage, le vent de raconter aux rochers: — que le printemps vient de s'unir à la terre. »

Complétons ces citations par la traduction de la deuxième aventure intitulée:

Comment Waldfraülein grandit.

« Construit par la main des fées, le palais dresse au milieu de la forêt ses murs invisibles. Un épais brouillard enveloppe ses créneaux. Ceux qui l'habitent distinguent clairement ce qui se fait au dehors, mais l'œil d'aucun passant, même par le soleil le plus vif, ne peut pénétrer dans le palais. Au pied de ses tours murmure le flot argenté du torrent, et plus loin serpente, à travers le labyrinthe des arbres, un sentier qui mène du mystérieux séjour dans la libre forêt. Mille attraits décorent ces lieux. Le regard y trouve tout ce qui peut charmer le plus: — Lumière doucement voilée, dais solennel des arbres géans, émail abondant des fleurs, étang paisible bordé de roseaux où le cygne vogue et glisse sans bruit, où le héron sème ses plumes; et mille voix dans les arbres, et mille lueurs dans l'espace; et les parfums et les vapeurs, et les danses des rayons dorés qui, semblables à un essaim de pensées gracieuses, flottent sur le feuillage mollement agité. — O douce Spessart! ô douce Spessart! mélodieux et charmant Eden!

C'est dans ce palais que Waldfraülein passe sa vie avec ses femmes; c'est dans ce palais qu'elle grandit. Les jours, les mois, les années, s'écoulaient avec une uniformité paisible. Waldfraülein jouait et riait. Sa digne institutrice apportait tous ses soins à l'élever et à l'instruire. Elle lui apprenait comment Dieu, le plus grand des seigneurs, a formé le monde; comment à sa voix s'anima d'abord la nature, et puis l'homme, le plus noble des êtres créés. Waldfraülein, ouvrant de grands yeux, prêtait une attention avide à ses leçons; son désir de connaître s'accroissait avec les années; chaque jour elle voulait en savoir davantage. Les idées en foule traversaient son esprit, et les questions suivaient les questions, de manière à souvent embarrasser l'institutrice.

Hélas! rapide est la fuite des années! Bientôt l'enfant devien

une jeune fille; bientôt le voile, qui sous des plis épais dérobait ses formes délicates, se soulève par degrés et trahit l'albâtre de sa gorge. Son jeune esprit s'agite, son esprit, léger papillon qui sur des ailes d'or voltige autour des coteaux fleuris, au-dessus des bosquets odorans, au bord des sources limpides. — Enfin sur son front brille la vive lumière de la pensée! La femme est complète désormais; la beauté de l'âme s'unit en elle à la beauté du corps.

L'ovale élégant et fin de sa tête, que ceint une couronne de fleurs, se balance sur un cou gracieux; ses cheveux bouclés semblent éclairés d'un rayon de soleil; sa poitrine est blanche comme la neige des montagnes, blanche comme le cygne immaculé des lacs; sa marche ressemble à la danse légère des Elfes; ah! qui trouvera des couleurs capables de dépeindre la beauté svelte et délicate de ses membres!

Et partout où elle passe, et partout où elle s'arrête, l'enchantement remplit le bocage: l'œil rouge du coq de bruyère brille dans les branches; la gélinotte avance sa tête et regarde à travers les feuilles du mûrier sauvage; la grive chante, et le rossignol entonne les plus suaves concerts. Dès que les pas de la jeune fille ont franchi la haie, un éclair de plaisir illumine l'enceinte entière de la forêt. — Jusqu'à ce jour tu n'as été vue que des bêtes du bois; bientôt, ô figure angélique! bientôt un homme t'apercevra; vos regards se rencontreront; alors, oh! hâte-toi: — non pas de marcher vers lui, mais de fuir au plus profond de la forêt. Tu peux sans danger contempler l'horreur des plus épaisses ténèbres; mais lui, garde-toi bien de le contempler. »

Charles Beck, que nous rattachons à cause de son origine au groupe de l'École autrichienne, mais qui par ses tendances serait peut-être mieux placé parmi les poètes de la jeune école politique, Charles Beck a fait paraître récemment à Berlin une nouvelle édition augmentée de ses poésies. Cette édition contient ses *Chansons armées de cottes de mailles* (ti-

tre guerrier qui rappelle les sonnets cuirassés de Rückert) et son *Poète voyageur*, poème en quatre chants, dont le premier est consacré à la Hongrie, le second à Vienne, le troisième à Weimar, le quatrième à la Wartburg. Ce sont autant de thèmes que la Muse patriotique, impatiente et libérale, de Charles Beck, développe avec une ardeur lyrique, tantôt menaçante et prête à tout embraser, tantôt plaintive et mélancolique. Les descriptions de la Hongrie semées dans la première partie du poème, intéressent par un air de vérité gracieusement originale. Le cœur du poète y épanche cette émotion sincère que communique toujours aux nobles natures l'amour de la terre natale. Dans les vers inspirés par Weimar et la maison de Gœthe, la lyre frémissante du citoyen paie son tribut d'admiration et d'enthousiasme à la mémoire de Schiller, le prophète de la liberté allemande; puis, — circonstance curieuse à noter chez un poète libéral moderne, — il s'incline également devant le génie de Gœthe, après avoir toutefois demandé pardon à Boerne, l'austère boudeur *blanchi dans la haine*, de ne pas lancer l'anathème contre *ce majestueux glacier couronné de neiges éternelles*. Formé à l'école d'Anastasius Grün, Charles Beck n'a pas tardé à dépasser son maître par l'audace ; mais c'est plutôt un disciple de Boerne, dont il partage les idées et les turbulens essors. Le talent de Charles Beck, qui se développe et se fortifie avec les années, est souvent encore dépourvu d'une qualité où se reconnaissent les vrais maîtres; il manque à sa verve la règle et la suprême harmonie du calme. Notre Boileau faisait ses réserves quand il disait, à propos de l'ode et du dithyrambe :

« *Parfois* un beau désordre est un effet de l'art. »

Hâtons-nous pourtant de traduire une romance qui

prouve que Charles Beck possède un charme touchant d'originalité et de sentiment. Cette pièce ouvre la troisième division du recueil intitulé : *Chansons tranquilles.*

Aux bords du Danube.

« Et je te vis riche en douleurs, et je te vis jeune et douce, là où la sincérité croît dans le cœur comme l'or précieux dans la mine, — aux bords du Danube, aux bords du beau, du bleu Danube.

« Il était écrit dans le ciel que je devais te rencontrer afin de t'aimer pour toujours. Avec quelle ivresse j'ai lu cette douce loi de ma destinée aux bords du Danube, aux bords du beau, du bleu Danube!

« Et mon cœur se ranima, mon cœur qui n'était plus qu'un buisson mort sous un linceul de neige; et voici qu'y bourgeonnent encore de joyeux boutons; en même temps aussi les rossignols vinrent aux bords du Danube, aux bords du beau, du bleu Danube.

« Mais bientôt tu vas partir, tu vas partir si rapide que tes pieds me paraîtront des ailes; tu vas me ravir l'échelle qui mène aux cieux et emporter mes dieux avec toi, loin des bords du Danube, loin des bords du beau, du bleu Danube.

« Tu aspires à t'élancer vers les régions où la poésie et la rose te connaissent et t'appellent leur sœur; vers l'orient aux mille couleurs, tu aspires à t'élancer sur les flots du Danube, sur les flots du beau, du bleu Danube.

« Quand je pense que tu dois me quitter, hélas! sitôt me quitter! la douleur soulève et roule toutes les vagues de mon cœur, sans bornes comme le Danube, comme le profond, le bleu Danube.

« Et lorsque seul au sein de la nuit je contemple les flots; aux blancs rayons de la lune je vois tout à coup l'ondine, parée de coquillages et de perles, sortir des flots du Danube, des flots brillans et bleus du Danube.

« Un bruit qui attire court sur les eaux, et l'ondine me chante d'une voix douce: — « Pauvre cœur enflammé! il vaudrait

mieux pour toi que tu fusses englouti déjà au fond du Danube, au fond du frais, du bleu Danube. »

Ces strophes annoncent que Karl Beck deviendra un jour un grand poète. Je lui dirai, en finissant, ce que Lenau disait un jour d'un autre jeune poète :

« Il mousse encore trop; mais il sera un jour un vin excellent. »

Pouvons-nous quitter ces hommes de tant de cœur et de tant de talent, sans déplorer la position difficile que leur fait un gouvernement ombrageux, toujours disposé à rogner les ailes au génie. Le système politique de l'Autriche, qui voudrait la lumière sans la chaleur, qui soupçonne de révolte toute inspiration indépendante, est à la fois une insulte et une menace pour les poètes. Dans un gouvernement où la libre pensée est proscrite, des poètes vraiment dignes de ce nom doivent sans cesse se défier des élans de leur âme. Un seul mot suffit pour les rendre criminels et pour leur faire interdire le doux sol de la patrie. Que les gouvernans de l'Autriche y réfléchissent sérieusement: le cœur de la nation est du parti des poètes, qui lui rendent moins lourds les fardeaux de la vie, qui déroulent sous ses yeux les riantes perspectives de l'espérance et de l'amour; qui lui fournissent des chants pour ses joies, ses rêves et ses douleurs; qui exaltent en lui tous les nobles sentimens, toutes les passions généreuses. Lorsqu'un peuple s'identifie à ce point avec ses poètes, lorsqu'il a en quelque sorte fondu son âme avec leur âme, ces poètes ont reçu une consécration qu'une politique prudente doit respecter. Pour ce qui concerne directement l'Autriche, nous pensons qu'elle ne

pourrait que gagner en puissance et en prépondérance au sein de l'Allemagne, si par une décision glorieuse elle consentait à sortir enfin du labyrinthe ténébreux de sa politique pour saluer la lumière vivifiante du soleil! Qu'elle se rappelle ce que d'antiques historiens rapportent du colossal débris de Memnon. Dès qu'un rayon de l'aurore touchait la ruine gigantesque, une voix sonore en sortait soudain, et frappait le voyageur d'étonnement et de respect. C'est ainsi que la liberté pourra seule ranimer le muet tronçon de cette immobile Autriche, déchue de son ancienne splendeur. Un rayon de liberté lui rendrait la vie, et ce serait peut-être le moyen le plus efficace de ressaisir, à la tête des destinées de l'Allemagne, une influence que la Prusse lui enlève chaque jour davantage.

UNE TRINITÉ PATRIOTIQUE.

THÉODOR KOERNER. — SCHENKENDORF. — ARNDT.

Les trois poètes que nous réunissons ici dans un seul chapitre, ont été les ennemis les plus acharnés de la France. Ils ont adopté pour Muse l'implacable Némésis, la sombre déesse de la haine et de la vengeance. L'occupation de l'Allemagne par les Français fut la cause de cette inimitié farouche, qui trouve à nos yeux sa justification glorieuse dans un sentiment auquel on doit les héros et les martyrs : l'amour de la patrie. La France a trop de raisons de reconnaître la sainteté de ce sentiment ; elle est trop équitable et trop magnanime, pour ne point admirer chez les nations étrangères un dévouement et une exaltation patriotiques dont elle a maintes fois donné au monde le généreux exemple. Aujourd'hui que, grâce au pacifique triomphe d'idées plus humainement civilisatrices, les rivalités irritables des peuples entre eux s'émoussent, et que leur émulation se porte sur les grandes questions de la liberté et de la charité publiques, les passions furieuses qui animèrent jadis les Kœrner, les Schenkendorf et les Arndt, ne seraient plus qu'un déplorable

aveuglement. Le monde est entraîné vers des intérêts plus sacrés que les rancunes et les hostilités jalouses de races.

Charles Théodor Kœrner naquit à Dresde le 23 septembre 1791. Il fit à Freiberg ses premières études, qu'il alla terminer à l'université de Leipzig. Il débuta dans les lettres par des travaux dramatiques, où l'imitation de Schiller est visible. En 1813, il s'enrôle sous l'étendard des volontaires prussiens ; et il était adjudant des noirs chasseurs de Lutzow, lorsqu'il tomba frappé à mort, le 26 août 1813, près de Rosenberg, dans le Mecklembourg. Ses poésies lyriques forment deux recueils, dont le premier intitulé: *Knospen* (Boutons) parut en 1810; le second, qui porte le titre expressif de : *Leier und Schwerdt* (Lyre et Epée), ne fut imprimé qu'après sa mort, en 1814. Ces dernières poésies étaient déjà parvenues, en 1834, à leur septième édition. Les tragédies de Théodor Kœrner sont au nombre de trois, *Zriny*, *Rosamunde* et *Hedwig*. Parmi ses comédies, *Toni* a réuni le plus de suffrages.

Théodor Kœrner a été le Tyrthée de l'Allemagne. D'une main il tenait l'épée, et de l'autre la lyre aux cordes d'airain. Sa muse était grave, sévère, dithyrambique, comme l'époque elle-même. L'âme de la patrie était passée en elle. Cette muse avait pour mère la liberté, et pour fiancée le génie de la vengeance. Aussi, loin d'elle les douces paroles d'amour. Ce temps a fui : l'Allemagne couvre sa tête de cendres ; sa nationalité est détruite ; le chaste asile de sa pensée, profané; ses jeunes filles et ses femmes, séduites et trompées. — Aux armes! aux armes! c'est la plus sainte des croisades, la croisade de la délivrance.

Semblable à la sibylle échevelée et palpitante sous l'inspiration, Kœrner s'agite et menace; des paroles électriques

s'échappent de sa bouche en flots d'indignation et de haine. Il jette l'anathème à la lâcheté comme à l'oppression. Il flétrit ceux qui endurent le joug, et les conquérans qui l'imposent. Il s'écrie : « que Dieu s'éloigne des cœurs timides qui n'osent pas féconder de leur sang une cause juste ! » Et quand enfin la nation se lève spontanément comme un seul homme, le poète-soldat n'a plus qu'un chant, un refrain.

« Le Dieu juste est avec nous; hurrah! frères, sur l'ennemi! Hurrah! pour affranchir le Rhin, notre père! Hurrah! pour venger notre mère, l'Allemagne! »

Les épées impatientes tourmentent le fourreau. Elles ont soif de sang. Elles sont fières de leurs amans qui les caressent; elles leur disent ces douces paroles :

« C'est un vaillant chevalier qui me porte;
Voilà pourquoi je fais jaillir de vives étincelles!
Je suis fiancée à un homme libre;
Voilà ce qui réjouit l'épée;
Hurrah! »

Toute l'histoire si dramatique de la fermentation de l'Allemagne, palpite dans ce recueil. Il conserve chaque battement de son noble cœur depuis 1809 jusqu'à 1813. Il semble que la lyre frémissante de Théodor Kœrner, suspendue aux rameaux du chêne symbolique de la Germanie, ait répondu par un accord au moindre souffle d'espoir, de haine, de vengeance, qui passait sur ses cordes.

Le recueil s'ouvre en 1809. Le poète s'agenouille sur la tombe d'André Hofer, ce paysan tyrolien qui le premier mourut pour la sainte cause. Il s'agenouille et chante cette mort sacrée. Mais point de larmes! car une telle mort est une apothéose, et Kœrner portait dans le cœur une pensée d'espoir exprimée plus tard dans une de ses odes :

« Et dussé-je un jour manquer parmi les rangs de ceux qui retourneront victorieux dans la patrie, ne pleurez pas sur moi, enviez mon bonheur! »

Dans ce qu'il dit à la noble victime, on devine le sort que le poète rêvait pour lui-même :

— « Et, fidèle aussi, ton peuple vint à toi. »
— « La liberté se fraie un chemin à travers les douleurs de la mort. »

Et enfin :

— « La balle frappe ton cœur et, libre, ton âme s'envole. »

Après ces strophes, la lyre de Kœrner s'endort pour ne se réveiller qu'en 1811. Que fait le poète? Il aiguise son épée; il sonde l'abîme de la servitude et de la honte; il compte une à une les flétrissures de son pays; il vide jusqu'à la lie le calice de l'outrage. Enfin l'amertume gonfle sa poitrine et son cœur déborde. Qui donc alors choisit-il pour confident de ses plaintes? Les chênes de l'Allemagne, les chênes antiques témoins des temps glorieux de la patrie :

« Il se fait nuit; les voix du jour se taisent;
Plus rouge rayonne la dernière splendeur du soleil;
Et je m'assieds ici sous vos rameaux,
Et mon cœur est si plein, si hardi! »

Cette pièce des *Chênes* respire une mélancolie héroïque. Qu'elle est allemande surtout par sa physionomie grave et méditative, par la religion des souvenirs, par le respect des ancêtres, et par l'animation de la nature sympathique!

Une fois déchargé de ce fardeau de tristesse, le poète se lève plus confiant; sans doute il a vu briller une étoile d'espoir à travers les branches séculaires, car voici qu'il devient prophète et qu'il prédit la délivrance. Il s'écrie devant un buste de la reine *Louise:*

« Vienne enfin le jour de la liberté et de la vengeance,
Et ton peuple jettera un cri; alors, patronne de l'Allemagne,
Éveille-toi, toi le bon ange de la bonne cause! »

Puis les hymnes se succèdent avec délire. C'est un chœur unanime répété par les échos des vallées et des collines. A l'ode inspirée par le *Départ de Vienne* succède le *Chant du Chasseur*; puis vient le dithyrambe furieux des *Noirs chasseurs*; puis la *Prière pendant la Bataille*, puis la *Chasse de Lutzow*. Plusieurs de ces pièces ont été traduites dans notre langue. Je préfère donner ici deux odes entièrement inconnues en France:

Appel.

« Allons, mon peuple! les signaux enflammés fument;
Brillante point dans le Nord la lumière de la liberté.
Tu dois plonger l'acier dans le cœur de l'ennemi.
Allons, mon peuple! les signaux enflammés fument;
La moisson est mûre; moissonneurs, ne temporisez pas;
Le plus sacré, le suprême salut est dans le glaive!
Lave la terre, ton pays allemand, avec ton sang pur!

Ce n'est pas une guerre pour le vain orgueil des rois;
C'est une croisade, c'est une sainte guerre!
Droits, mœurs, vertu, foi, conscience,
L'oppresseur a tout arraché de ton sein;
Délivre-les par le triomphe de la liberté!
Le gémissement des vieillards te crie: — Réveille-toi!
Les ruines de tes demeures appellent l'anathème sur l'engeance des tyrans;
Le déshonneur de tes filles invoque la vengeance;
Le meurtre de tes fils réclame du sang!
Brise le soc de tes charrues; laisse là le marteau,
Et la lyre muette, et tes métiers inutiles;
Déserte tes cours et tes halles;

Le Dieu devant qui tes étendards ondoient
Veut contempler son peuple armé.

Pourquoi ces pleurs, jeunes filles? pourquoi ces cris, femmes?
Vous pour qui le Seigneur n'a point acéré les glaives?
Pourquoi ces pleurs lorsque, ivres de patriotisme, nous nous précipitons sur le troupeau de vos assassins?
Est-ce parce que la farouche volupté des combats vous manque?
—Mais ne pouvez-vous pas vous élancer joyeuses aux autels de Dieu?
Il vous a donné le dévouement et les tendres soins qui guérissent les blessures;
Il a donné aux prières qui s'exhalent de vos cœurs
La belle et pure victoire de la piété.

Priez donc pour que l'ancienne force se ranime,
Pour que nous nous montrions de nouveau le peuple de la victoire!
Les martyrs de la sainte cause allemande,
Oh! invoquez-les comme les génies de la vengeance,
Comme les bons anges d'une juste guerre!
Louise, plane en le bénissant sur le front de ton époux;
Génie de notre Ferdinand, en tête de la marche!
Et vous toutes, ombres libres des héros de l'Allemagne,
Avec nous, avec nous, et avec le vol de nos drapeaux!

Le ciel nous protége; l'enfer doit lâcher sa proie!
En avant, brave peuple! la liberté t'appelle; en avant!
Haut bat ton cœur, haut s'élèvent tes chênes!
Les tertres qui recouvrent tes morts, pourquoi t'affligent-ils?
Arbore sur leur cime l'étendard de la liberté!
— Et quand tu surgiras, mon peuple, couronné de bonheur,
Dans la splendeur glorieuse et sainte de ton passé,
Alors, ô mon peuple! n'oublie pas ceux qui moururent fidèles,
Et pose sur leur urne l'ornement des couronnes de chêne!

Ma patrie.

Où est la patrie du chanteur?
— Là où un noble génie rayonnait,
Où des couronnes fleurissaient pour le beau,
Où des cœurs forts brûlaient
Enflammés pour toute chose sainte,
C'est là qu'était ma patrie.

Comment se nomme la patrie du chanteur?
— Maintenant, sur les cadavres de ses fils,
Maintenant elle pleure sous la verge de l'étranger;
Naguère on ne la nommait que le pays des chênes,
Le pays libre, le pays allemand.
Ainsi se nommait ma patrie.

Pourquoi pleure la patrie du chanteur?
— Parce que devant les menaces de la tyrannie
Les princes de ses peuples tremblent;
Parce que leurs paroles sacrées éclatent et se perdent,
Et parce que son appel n'est entendu de personne.
C'est pourquoi pleure ma patrie.

A qui s'adresse le cri de la patrie du chanteur?
— Il s'élève vers les dieux sourds;
Avec les tempêtes du désespoir
Il s'élève vers sa liberté, vers ses libérateurs,
Vers un bras vengeur, sa récompense!
Voilà à qui s'adresse le cri de ma patrie.

Que veut la patrie du chanteur?
— Elle veut abattre l'esclavage,
Chasser hors des frontières le chien altéré de sang,
Et, libre, porter des fils libres,
Ou, libre, les ensevelir sous le sable!
Voilà ce que veut ma patrie.

Et la patrie du chanteur espère?
— Elle espère dans la justice de sa cause,

Elle espère que son peuple fidèle se réveillera;
Elle espère dans la vengeance du Dieu puissant,
Et elle n'a pas méconnu ce vengeur:
C'est pourquoi ma patrie espère!

La mort héroïque de Théodor Kœrner sera désormais son auréole. L'avenir réunira son nom à celui d'Arminius. On ferait des volumes, avec les innombrables poésies que ses contemporains lui ont consacrées. Je finis par les derniers vers d'un sonnet de Stâgemann.

« Dors libre sous l'abri des chênes allemands!
Si jamais d'Irminsul les sacrés fondemens
De nouveau s'ébranlaient au vent de l'arrogance;
Alors, du ciel où Dieu t'a couronné martyr,
Laisse briller ton glaive et ta lyre frémir,
Pressant, comme aujourd'hui, la tardive vengeance! »

Le nom de Ernest Maurice Arndt est un vieux drapeau levé contre la France. M. Arndt a peut-être été le plus passionné des poètes et des professeurs qui aiguillonnèrent la colère allemande contre l'occupation française, contre le despotisme envahissant et les idées de Napoléon. Vers les dernières années de l'empire, il a composé bon nombre de ces chansons à boire (je devrais dire à manger les Français!) que la jeunesse des universités et le peuple chantaient en heurtant leurs verres avec un hourrah menaçant. Les années ont en vain passé sur ces jours glorieux et funestes; en vain les flots du Rhin ont été s'engloutir dans l'Océan; les vieux chênes des forêts teutoniques ont eu beau reverdir sur le sol affranchi; M. Arndt est demeuré le même homme qu'en 1813; c'est toujours le même *Franzosenfresser* (dé-

voreur de Français). Nous sommes des premiers à reconnaître que la popularité acquise par le professeur poète, à une époque de fièvre nationale, était méritée, et que ce souvenir doit flatter l'homme qui en a été l'objet ; mais nous déplorons qu'une noble intelligence se laisse aveugler par une chimère orgueilleuse, au point de méconnaître l'esprit civilisateur et bienveillant qui honore les générations nouvelles.

L'influence exercée sur le peuple allemand par les poésies de Arndt, tenait en grande partie aux tours et aux images populaires dont le poète eut le secret mieux que personne. Il connaissait à merveille les mots qui frappent vivement la foule, les comparaisons qui parlent à ces esprits privés de culture, toujours prompts à admirer l'exagération de la couleur, des épithètes, et des rodomontades vaniteuses. La pièce que je vais citer, et que des millions de voix chantaient jadis en chœur, est pleine de ces qualités populaires auxquelles M. Ernest Maurice Arndt a dû son immense succès:

« Pourquoi sonnent les trompettes? — Hussards, dehors! Le feld-maréchal fait bondir son cheval qui hennit et piaffe; il se dresse d'un air si hardi sur son coursier impatient! il brandit si fièrement son épée d'où jaillissent des milliers d'éclairs!

Il a tenu ce qu'il avait promis. Aux premiers cris de guerre, ah! comme le pâle jeune homme s'empressa de sauter sur sa selle! C'est lui qui a donné l'élan et l'exemple; c'est lui qui a nettoyé le pays avec un balai de fer.

Dans les prés qui entourent Lutzen il a livré une bataille telle que les cheveux se dressèrent d'effroi sur la tête de plusieurs milliers de Welches, que des milliers prirent la fuite à toutes jambes, et que dix mille autres s'endormirent pour ne plus jamais se réveiller.

Près de Katzbach, au bord de l'eau, il a aussi fait ses preuves, c'est là qu'il vous apprit à nager, ô Français! — Bon voyage, mes

bons amis les Français, dont les cadavres emportés par les flots vers la mer Baltique, auront pour tombeau le ventre de la baleine !

Non loin de Wartburg sur l'Elbe, comme il a bravement poursuivi son œuvre ! Là enfin les Français n'avaient plus ni citadelles, ni forts pour les protéger ! Là de nouveau, ils durent sauter comme des lièvres à travers la campagne ; — Et derrière eux le héros faisait retentir son *houssah !*

Dans les prairies voisines de Leipzig, oh ! le beau combat glorieux ! — Oui, c'est près de Leipzig qu'il fit crouler la puissance et la fortune des Français ; c'est là que cette fortune et cette puissance tombèrent pour toujours après ce rude, ce dernier échec.

Ce chant de triomphe respire une ivresse presque sauvage. On comprendra sans peine qu'il devint la *Marseillaise* de tous les patriotes allemands. Plus d'un lecteur français pensera sans doute, en souriant, que les hyperboles fanfaronnes de ce dithyrambe victorieux devaient flatter naturellement un peuple peu habitué à de pareils succès.

Une autre poésie de Maurice Arndt n'a pas été moins populaire en Allemagne, pendant ces années de crise et de lutte douloureuse. Elle a pour titre : *la Patrie de l'Allemand*. Cette fois encore il faut nous résigner à recevoir les anathèmes du poète ; mais cela ne nous fera pas oublier que M. Maurice Arndt a combatttu glorieusement pour l'indépendance et les libertés intérieures de sa nation.

La patrie de l'Allemand.

Quelle est la patrie de l'Allemand ? Est-ce la Prusse ? est-ce la Souabe ? sont-ce les rives du Rhin où fleurit la vigne ? sont-ce les rivages du Belt où la mouette décrit les courbes de son vol ? — Oh non ! oh non ! sa patrie doit être plus grande !

Quelle est la patrie de l'Allemand ? est-ce la Bavière ? est-ce la Styrie ? sont-ce les prairies où s'étendent les gras troupeaux de

bœufs nonchalans? est-ce la contrée où l'enfant de la Marche étire le fer? — Oh non! oh non! sa patrie doit être plus grande!

Quelle est la patrie de l'Allemand? est-ce la Poméranie? est-ce la Westphalie? sont-ce les dunes où le sable roule en tourbillons? sont-ce les plaines immenses que le Danube traverse en mugissant? — Oh non! oh non! sa patrie doit être plus grande!

Quelle est la patrie de l'Allemand? Dites-moi donc bien vite le nom de ce grand pays! est-ce la Suisse? est-ce le Tyrol? ce pays et ce peuple me plaisent beaucoup. — Et pourtant non! et pourtant non! Sa patrie doit être plus grande!

Quelle est la patrie de l'Allemand? Hâtez-vous donc de me dire le nom de ce grand pays! sans doute c'est l'Autriche, l'Autriche féconde en gloire et en triomphes? — Oh non! oh non! sa patrie doit être plus grande!

Quelle est la patrie de l'Allemand? Dites-moi donc sans plus de retard le nom de ce grand pays? Est-ce ce que la ruse des princes a détourné à leur profit? est-ce ce qu'ils ont dérobé à l'empereur et à l'empire? Oh non! oh non! sa patrie doit être plus grande!

Quelle est la patrie de l'Allemand? Dites-moi donc enfin le nom de ce grand pays? — Aussi loin que résonne la langue allemande et que Dieu s'applaudit dans le ciel, c'est là qu'elle doit être! c'est cette terre, ô brave Allemand, que tu dois nommer ta patrie!

C'est là qu'est la patrie de l'Allemand; là, où un pressement de main vaut un serment; là où la fidélité brille dans un œil bleu; là où l'amour est chaud dans le cœur; c'est là qu'elle doit être! c'est cette terre, ô brave Allemand, que tu dois nommer ta patrie!

C'est là qu'est la patrie de l'Allemand, là, où la juste colère anéantit la vanité italienne, où tout Français s'appelle ennemi, où tout Allemand s'appelle ami. C'est là qu'elle doit être! c'est cette terre qui doit être la grande Allemagne!

C'est là que doit être la grande Allemagne! ô Seigneur! veille sur elle du haut des cieux; donne-nous un vrai courage allemand, afin que nous aimions cette patrie avec dévouement et fidélité. Voilà ce qu'elle doit être! voilà ce que doit être la grande Allemagne!

Frédéric Maximilien Schenk de Schenkendorf vivra dans la mémoire reconnaissante de ses compatriotes. Il a été l'un des poètes les mieux inspirés et les plus purs qui contribuèrent par leurs chants à la délivrance de l'Allemagne. Il ceignit l'épée dans les dernières guerres contre Napoléon. Mais à peine l'Allemagne avait-elle reconquis son indépendance, que le poète mourut. Il n'était âgé que de trente-trois ans.

Le sentiment qui règne dans les poésies de Schenkendorf est en général plus doux, plus mystique et moins farouche que l'inspiration belliqueuse de Maurice Arndt et de Théodor Kœrner. La tendance religieuse de son esprit lui faisait interroger la nature et les destinées futures de l'homme avec une tendre sollicitude que ne connurent point Kœrner et Arndt préoccupés d'intérêts plus immédiats et plus positifs. De là résulte encore une autre différence qui sépare les poésies de Schenkendorf de celles de ses deux confrères patriotiques : les vœux de Schenkendorf concernant la reconstruction d'un empire allemand, poursuivaient surtout les formes catholiques du moyen âge, tandis que Arndt et Théodor Kœrner, nous semblent avoir cherché de préférence la forte époque de la suprématie politique. La *Chanson des fleuves allemands* et la *Chanson du Rhin* portent la trace de cet amour un peu mystique que Schenkendorf avait voué au moyen âge de l'Allemagne :

La chanson des fleuves allemands.

Laissez-nous chanter les fleuves de l'Allemagne en solennels chœurs allemands, et que le choc de nos verres accompagne nos strophes; car ce sont ces fleuves qui nous donnent le vin.

Laissez-nous prêter l'oreille aux bruits qu'ils élèvent à présent vers nous; laissez-nous écouter tantôt le murmure sonore de leurs flots, tantôt leur doux frémissement ami.

Commençons par l'antique Rhin qui se gonfle en roulant entre ses rives, et par son vin généreux et doré qui jaillit joyeux de la grappe; pensons en chantant à ses belles collines couronnées de pampres, et à ses vieux burgs qui contemplent avec orgueil ces plaines qu'a naguère soumises le peuple allemand.

Du fond de ses ravines bordées de hauts pins, où l'enveloppent de grisâtres brouillards, le Mein entreprend sa carrière héroïque sous les souffles glacés du nord. Ce n'est qu'après bien des luttes valeureuses qu'il se fraie un chemin glorieux jusqu'au Rhin, où il se précipite, le front ceint de pampres entrelacés.

Né dans le pays des Souabes, le Necker s'élance d'un essor rapide et léger; si des ponts gigantesques n'arrondissent pas autour de ses flots leurs arches puissantes, des villages pareils à autant de joyaux précieux se mirent dans ses vagues transparentes, qui réfléchissent aussi le sombre azur du ciel immobile et brillant au-dessus des eaux.

Sorti de sources inconnues et couvert d'herbes vertes et fleuries mollement bercées dans les mille plis de ses flots, le Danube se précipite au loin à travers l'espace; les villes dont l'image se reflète dans ses ondes sont pleines des récits du passé; elles semblent demander en penchant la tête d'un air de tristesse muette : — Quand renaîtra notre ancienne splendeur?

L'Elbe parcourt avec orgueil les libres vallons de la Saxe; aujourd'hui comme jadis il voit croître les chênes sur ses bords; mais il cherche avec inquiétude son Witikind, et lorsqu'il songe au héros englouti sous ses vagues, il modère soudain son cours rapide, et semble espérer la confirmation des vieilles légendes; il semble espérer que le héros va s'élancer enfin du sein profond des ondes.

Non loin de ce pays fortuné dont le sol a bu le sang des oppresseurs, non loin de ce pays où nos vaillans ancêtres secouèrent le joug des Romains, ô Weser! c'est toi que nous saluons maintenant; c'est à toi que s'adressent nos chants de félicitations et de fête. O fleuve de la liberté! noble fleuve, plein de gravité et de

calme puissance; continue, continue toujours de couler vers l'Océan!

C'est à présent le tour de l'Oder; en l'honneur de l'Oder notre dernier chant sonore! Naguère ses échos ont retenti des cris de guerre poussés par le peuple allemand armé. A l'heure où ce peuple se leva calme et fort pour défendre notre juste cause, le Dieu du ciel lui vint en aide, et la victoire fut pour nous.

Mêlez donc vos murmures, ô fleuves! et que tous vos accords se confondent en un chant héroïque! — Jaillissez vers le ciel, vous, pures flammes qui brillez au fond de nos cœurs! nous ne voulons qu'une seule chose : garder à jamais notre fidélité, comme aussi nous n'aspirons qu'à une seule conquête. Préserve-nous des dangers, ô Seigneur! et que ton libre royaume nous arrive!

La chanson du Rhin.— 1815.

Un son clair résonne, le son d'un beau mot allemand qui retentit sans cesse dans les chants de fête des enfans de l'Allemagne: ce mot est le nom d'un antique roi à qui tous les cœurs allemands ont juré d'être fidèles. Son nom a beau se trouver sur toutes les lèvres, on ne l'entend jamais assez.

C'est le Rhin sacré, un souverain pourvu de riches domaines, dont le nom est beau comme celui du vin qui ranime les cœurs fidèles. Les joies et les douleurs de la patrie se réveillent dans toutes les âmes lorsque l'on entonne la chanson allemande du Rhin, ce sublime enfant des rochers.

Ils lui avaient enlevé l'éclat de son antique royauté, la verte couronne de pampres qui ceignait son front majestueux. Le héros gisait enchaîné. Durant combien de nuits n'avons-nous pas entendu les sourds grondemens de sa colère et les plaintes de son orgueil, mêlés aux murmures des ombres héroïques errantes sur ses bords!

Que chantait ce héros des vieux jours? Il chantait un chant de courroux et de menace; il s'écriait: « Malheur à toi, monde frivole, où ne fleurit aucune liberté, où la foi n'a plus d'asile, où l'hon-

neur n'est plus qu'un vain mot! il est donc dit que tu ne me reviendras jamais, jamais, hélas! O race dont le courage est mort! et mon ancien droit allemand, qu'en as-tu laissé faire?

« O ma grande époque! ô doux printemps de mon âge d'or, de cet âge où mon Allemagne se dressait encore devant moi dans sa splendeur, et que de fières, de nobles formes remontaient et descendaient mes rives, formes héroïques renommées au loin pour leur épée et leur vertu!

« Ombre glorieuse de *Siegfried*, tu m'apparais dans les ténèbres du passé, guerrier au cœur de lion, et doux pourtant comme une jeune fille. Aujourd'hui encore, malgré les siècles qui le séparent de toi, le peuple redit dans ses chants comment le perfide *Hagen* t'a frappé d'un coup mortel. Le trésor qui le poussa à commettre ce meurtre, repose toujours dans mon sein.

« Conquérant impie, lâche la bride à ta fureur; la coupe de tes prospérités se remplit. Le trésor des Niebelungen sortira des flots quand l'heure sera venue. Ton âme frémira d'épouvante quand mes vengeances se dresseront contre toi; car j'ai conservé avec dévouement et fidélité le dépôt de la vieille énergie et des vieilles coutumes. »

Le Rhin a tenu parole; ce roi fier et majestueux est libre maintenant, et le trésor des Niebelungen brille enfin à tous les yeux; — Il brille dans les anciennes vertus de l'Allemagne qui ont retrouvé leur premier éclat: c'est l'antique pudeur, l'antique courage et l'antique gloire des ancêtres, c'est l'antique et saint empire allemand.

Nous rendons hommage au noble fleuve notre maître, et nous buvons son vin. Que la liberté soit notre étoile; que le Rhin soit notre mot de ralliement! prêtons-lui de nouveau serment de fidélité: nous voulons être siens comme il sera nôtre. C'est du haut des rochers qu'il descend vers nous libre et fier: qu'il continue de couler libre et fier vers l'Océan!

On le voit, ce n'est pas seulement de nos jours que le Rhin a fait vibrer la lyre des poètes patriotiques. Le greffier de Cologne * avait eu de glorieux prédécesseurs. Le noble fleuve mérite que le monde s'agite de la sorte pour lui. Le Rhin est l'image la plus majestueuse de la vie humaine. Voyez-le, à sa source, descendre du mont Gothard, pareil à l'enfant qui doute de ses forces et craint de quitter l'abri du seuil natal, au moment de parcourir une longue carrière. Cependant il s'enhardit à chaque pas et prend goût à sa course aventureuse. La séduction de l'inconnu l'attire; il grandit dans la lutte, et le désir augmente son ardeur. Ce n'est déjà plus l'enfant, c'est le jeune homme qui se précipite tête baissée dans les hasards. Rien ne l'arrête, rien ne le retarde. Plus impatient et plus fier que le coursier de Job, il dévore l'espace; des milliers d'étincelles signalent son passage, et les vallées s'emplissent d'une bouillonnante écume. Si rapide est son essor, qu'il se fraie un chemin à travers les monts. En vain le lac de Constance espère le retenir dans la molle étreinte de ses eaux dormantes; il ne daigne pas même s'y mêler, ni lui prendre une goutte de son onde qu'il franchit d'un bond superbe. Le jeune vainqueur ne s'arrête point encore; il a besoin de toute sa fougue pour triompher des nombreux obstacles que la nature lui réserve. Comme un adroit et robuste lutteur, il se replie un moment sur lui-même, et reprend son indomptable élan. Le voyant si intrépide, si courageux, les fleuves et les rivières viennent s'unir à lui, et décupler sa force du tribut de leurs eaux. Alors il se gonfle de puissance et d'orgueil; il éteint les montagnes volcaniques qu'il divise et traverse de son flot dominateur. Enfin il a tout vaincu; il est roi de

* Nicolas Becker.

l'immense empire qu'il a conquis, et sa virilité glorieuse n'a plus qu'à jouir en paix du fruit de ses triomphes. C'est surtout à Bonn que le noble fleuve paraît suspendre sa course pour se reposer un peu de tant de travaux. Il s'éloigne à regret de ce beau pays, témoin des exploits de sa jeunesse, pour descendre toujours plus lentement désormais vers la mer, c'est-à-dire vers la mort, où vont s'engourdir les hommes, les fleuves et les choses. Après tant d'efforts, de bienfaits et de gloire, le Rhin vient s'engloutir dans les sables de la Hollande, à quelques pas de l'Océan qui aurait dû le recevoir tout entier. C'est ainsi que Napoléon est allé mourir à Sainte-Hélène, au lieu de trouver à Waterloo le seul trépas qui fût digne de son destin !

FERDINAND FREILIGRATH.

Ce qui se passe à cette heure en Allemagne (et par Allemagne, nous entendons particulièrement la Prusse, ce jeune royaume appelé à débrouiller l'énigme des nouvelles destinées germaniques), réclame l'attention sérieuse de la France. Les principes d'égalité et de progrès proclamés et réalisés par la Révolution française, agitent profondément ce peuple, qui s'efforce de sortir de son indifférence politique, de sa torpeur poétique et rêveuse, pour prendre place enfin à ce grand banquet de la vie constitutionnelle, où semblent devoir venir se réunir et se réconcilier un jour toutes les nations de l'Europe.

La vieille rancune de l'Allemagne contre la France, qui date de l'affranchissement de son territoire en 1813, et que ses gouvernemens ont eu soin d'entretenir, par crainte de nos idées émancipatrices bien plus que de nos armes,

cette rancune n'existe plus aujourd'hui que chez quelques esprits incorrigibles; la partie intelligente de la nation aspire au bienfait des améliorations sociales et politiques que nous avons été les premiers à conquérir. Ce désir n'est d'ailleurs pas né d'hier en Allemagne : n'est-ce pas lui qui, dans l'espoir d'une satisfaction prochaine, avait entraîné les populations à se lever en masse pour défendre la cause de leurs princes contre le génie envahisseur de Napoléon? Rentrés en possession de leurs États, ces princes ne songèrent à rien moins qu'à se dépouiller au profit de leurs peuples d'une partie de leurs priviléges; le vieux roi de Prusse se signala surtout par son obstination à ne vouloir rien changer à l'ancien système; mais, comme à de hautes qualités personnelles il joignait le prestige de ses malheurs, la nation se soumit avec patience, et tourna toutes ses espérances vers le prince héréditaire. Ce dernier n'entreprenait pas le plus petit voyage dans les provinces prussiennes, sans être fêté comme un triomphateur, comme un libérateur de l'avenir. Nous nous rappelons encore la réception qu'on lui fit à Bonn, en 1828. Toute la jeunesse de l'Université se pressait dans la Grande-Rue, où Son Altesse Royale était descendue ; on s'étouffait pour contempler d'un peu plus près le noble voyageur, pour toucher un pan de son habit, pour disputer aux chevaux de poste l'honneur de le traîner. Les vivats et les chants patriotiques retentissaient dans l'air.

La popularité dont jouissait alors le prince héréditaire explique les démonstrations d'enthousiasme qui accueillirent le nouveau roi de Prusse, lors de l'excursion qu'il fit, il y a trois ans, sur les bords du Rhin. On se souvient sans doute de ce fameux discours où la cathédrale de Cologne fut saluée par le monarque comme le symbole de l'unité germanique. De magnifiques promesses étaient prodiguées par le

roi en réponse aux moindres discours, aux moindres complimens des députations urbaines et des corps savans. Partout on bénissait avec admiration et reconnaissance le nouveau Messie qui, dans les trésors de sa charité politique, allait puiser des réformes équitables, des institutions plus libérales, en harmonie avec les lumières du siècle, et désirées par tous les cœurs. Une telle ovation faite au monarque était donc bien plutôt dictée par l'espérance du mieux dont on lui serait redevable, que par une sympathie complète pour l'ordre de choses actuel; c'est ce que Frédéric-Guillaume ne voulut pas comprendre. Deux ans se passèrent; on ne vit se réaliser aucune des belles promesses qu'il avait semées sur son passage. On attendit d'abord avec confiance, puis on se lassa d'attendre et on risqua quelques réclamations respectueuses; les réclamations respectueuses furent déclarées inconvenantes et séditieuses, il y fut répondu par des paroles de menace. Alors on se demanda tristement si l'on n'avait pas été trompé. Une imprudente tentative du gouvernement vint bientôt dessiller les yeux des derniers croyans : le projet du retrait du code Napoléon aux provinces Rhénanes éclata soudain comme une bombe au milieu des populations attristées, mais paisibles. La stupeur fut générale. — Il fallait donc désormais, non-seulement renoncer aux espérances, si longtemps caressées, de l'avenir, mais encore trembler chaque jour pour les bienfaits assurés par le passé. Les états firent justice de ce projet téméraire, mais, à dater de ce jour, Frédéric-Guillaume cessa d'être populaire dans la Prusse Rhénane. Un récent voyage que nous avons accompli sur les lieux nous a prouvé combien sérieuse et générale est la réaction d'opinions et de sentimens causée par de si grandes fautes politiques. Eût-on voulu servir les intérêts de la France

(fantaisie dont personne n'accusera le roi de Prusse), on n'aurait pu mieux s'y prendre.

Sous le régime despotique du bon vieux temps, la France se consolait de tout par des chansons : le peuple chante, donc il paiera, disait Mazarin ; — et le mot eut raison jusqu'à l'invention de la Marseillaise. En Allemagne, les mécontens se mettent aussi à chanter aujourd'hui, mais c'est moins pour se consoler que pour nourrir leur ressentiment, pour rappeler leurs droits méconnus et pour s'enhardir à les faire triompher. Il est évident qu'un ferment révolutionnaire travaille énergiquement ce peuple, jadis si désintéressé de la politique. Il est évident que, là comme partout et toujours, la persécution ajoute une grande force aux idées ; et comment ne pas penser, en présence de symptômes si graves, si significatifs, que la vraie sagesse conservatrice du gouvernement prussien se signalerait aujourd'hui par quelques concessions aux vœux d'un peuple éclairé qui trouve dans le sentiment de sa loyauté, et dans le souvenir irritant des promesses qui lui ont été faites, la double légitimité de ses droits ?

Pendant qu'augmentait ainsi le mécontentement des provinces Rhénanes, le poète Ferdinand Freiligrath, dont nous voudrions apprécier avec impartialité la récente profession de foi, habitait les rives du grand fleuve. Il demeurait à Unkel en 1841, à Saint-Goar en 1842 et 1843. Doit-on s'étonner qu'il n'ait pu rester indifférent aux froissemens et aux griefs du peuple qui avait accueilli ses premiers chants avec une sympathie fraternelle ? Et pouvait-on prétendre que l'admirateur et le pieux disciple de Schiller ne dût pas trouver un jour dans le livre du maître vénéré, ou mieux encore dans son propre cœur, ce vers qu'il semble avoir pris pour texte de ses nouveaux chants :

« Mit dem Volke soll der Dichter gehn ! »
Le poète doit marcher avec le peuple.

La consternation et l'abattement de ses frères, lui rappelèrent ce vers, ainsi que cette pièce touchante d'Uhland : « Ein Herz für unser Volk (Un cœur pour notre peuple) ! » et il se demanda s'il était de son devoir de porter gracieusement une lyre inutile, si l'heure n'était pas venue de vouer sa muse au service d'une cause sainte ? George Herwegh déjà l'avait convié à sortir de son repos ; et si la réponse que lui fit M. Freiligrath fut trop vive, c'est sans doute parce que le drapeau du fougueux poète démocratique répugnait à ses principes politiques, et qu'il voulait le déclarer hautement.

Quoi qu'il en soit, M. Freiligrath ne tarda pas à mettre son inspiration au service de la cause libérale allemande. Cette conversion soudaine fut diversement interprétée. Les royalistes accusèrent M. Freiligrath d'ingratitude envers le monarque qui, ne consultant sans doute que sa munificence pour les lettres allemandes, avait envoyé jadis au poète, moins favorisé par Plutus que par Apollon (cette mythologie a cours encore au delà du Rhin), une pension annuelle de 400 écus (1,500 fr.). Nous ne nions pas la position délicate faite au poète par ce procédé généreux dont le mérite d'initiative revenait presque tout entier au roi, mais, sans vouloir nous établir juge d'un acte qui relève de l'inviolabilité de la conscience, nous ferons observer que M. Freiligrath n'avait jamais sollicité cette pension, qu'il n'en toucha les termes que durant deux années, de janvier 1842, à janvier 1844, c'est-à-dire pendant une époque où son quiétisme politique ne lui imposait aucun sacrifice de convictions. Dès qu'il sentit germer en lui des opinions contraires au système de réactions où s'engageait le roi de Prusse, ces

opinions acquérant bientôt l'autorité suprême du devoir, il s'empressa de renvoyer respectueusement au monarque le brevet d'une pension que ses convictions lui défendaient de recevoir désormais. — Il va sans dire que les adversaires de M. Freiligrath ne manquèrent pas de dénoncer l'inconséquence de l'homme qui, après avoir blâmé la conduite d'Herwegh, se jetait tête baissée, disait-on, dans les mêmes erreurs. Il est pourtant facile de prouver que ce dernier reproche n'était que spécieux. C'est ici le moment d'établir une distinction importante.

La plus grande partie du public français qui s'occupe de l'évolution de la littérature et des idées en Allemagne, voyant un nouveau poète surgir dans la presse opposante, et comme Freiligrath, recevoir l'exil pour prix d'un volume de vers, le rangera infailliblement dans l'école désignée chez nos voisins sous le nom de jeune Allemagne. Cette école avait déclaré en débutant qu'il fallait faire table rase des institutions, des mœurs et des croyances religieuses de l'Allemagne. Auprès des prétentions révolutionnaires d'un tel programme, Voltaire et les encyclopédistes français n'avaient été que des écoliers timides, Voltaire surtout, coupable de ce vers rétrograde :

Si Dieu n'existait pas, il faudrait l'inventer!

Les écrivains de cette école, ayant compris que le respect traditionnel pour tous les symboles de l'autorité religieuse, morale et politique, était le plus invincible obstacle au triomphe de leurs doctrines, crurent qu'il serait d'une tactique habile de commencer par détruire ce respect dans les cœurs, en anéantissant tous ces objets sacrés de la vénération et de la piété publique : ils choisirent l'arme du ridicule comme la meilleure pour combattre ces préjugés ; —

et c'est en quoi ils se trompèrent et décréditèrent leur cause. Les honnêtes gens furent scandalisés autant qu'effrayés de tant de profanations et de blasphèmes; les hommes logiques, qui désiraient l'émancipation politique de le ur pays, préférèrent le *statu quo* aux progrès dont les menaçaient les écrits des novateurs, et le pouvoir eut beau jeu pour se raffermir et pour proscrire : en proscrivant, il se donnait en quelque sorte le mérite de protéger la moralité publique. Notons encore une maladresse qui nuisit beaucoup à la cause de la jeune Allemagne, maladresse que ces messieurs appelaient pourtant leur vraie ruse de guerre, leur épée à deux tranchans. Je veux parler du style moqueur, de la courte phrase ironique dont il fut convenu qu'on s'armerait à la légère; cette phrase acérée comme une flèche, et qui vole si vite et si loin décochée par la raillerie! Par malheur, cette phrase, très difficile d'ailleurs à manier pour un écrivain allemand, avait le tort impardonnable d'être la phrase de la France; elle ne pouvait donc devenir populaire en Allemagne; elle rencontrait un obstacle insurmontable dans l'antagonisme teutonique d'abord, et aussi dans le génie même du peuple allemand. Nos voisins tiennent à leur moule national de plaisanterie et d'humour; la phrase vive, courte, acérée et moqueuse, s'écartait trop de ces traditions de raillerie naïve qu'ils défendent obstinément; elle vint bientôt s'émousser contre le vieux moule de la grosse plaisanterie des ancêtres.

Les doctrines, le style même de M. Freiligrath ne permettent pas de le confondre avec ces apôtres de la destruction agitant leur lyre comme une torche, enveloppant dans un même anathème le présent et le passé de leur pays, détrônant du ciel le Dieu juste et vengeur, et supprimant du même trait de plume l'espérance et la consolation de

l'opprimé, la crainte et le frein de l'oppresseur. M. Freiligrath ne s'est pas jeté dans l'opposition comme dans une tempête ou dans une orgie ; son dernier volume nous le présente comme l'organe d'une nouvelle tendance de la poésie politique en Allemagne. Au lieu d'une opposition radicale et systématique, c'est une opposition conservatrice qui cette fois prend la parole. La Muse réclame à haute voix, mais avec dignité, les améliorations politiques promises au pays. M. Freiligrath s'exprime très clairement sur ce point dans sa préface : « Les esprits réfléchis et qui examinent avec calme reconnaîtront, je l'espère, dit-il, qu'il ne peut être question ici que d'un progrès, d'un développement, mais nullement d'un changement de drapeau. » Et plus loin : — « Ferme et inébranlable, je me range du côté de ceux qui, de la tête et du cœur, s'opposent à la réaction. Tant que durera l'oppression sous laquelle je vois soupirer ma patrie, mon cœur ne cessera pas de saigner et de se soulever, ma bouche et mon bras ne se lasseront pas de lutter selon leurs forces pour conquérir de meilleurs jours. A cette fin, qu'après Dieu, la confiance de mon peuple me vienne en aide ! mes regards sont tournés vers l'avenir. »

L'auteur d'*Une profession de foi* appartiendrait donc au parti libéral et modéré sous l'influence duquel doit s'opérer, nous le croyons, la transformation prochaine de l'Allemagne ; l'unité du Zollverein, organisée d'abord comme une contre-partie politique de l'unité française, n'est-elle pas la grande route frayée vers cet avenir ? Nous croyons que le Zollverein et les formes du gouvernement despotique ne peuvent pas vivre longtemps ensemble : le Zollverein doit engendrer un système administratif et social plus simple, plus libéral, ainsi qu'il arriva à la France après la suppression des barrières entre les provinces.

Nous avons indiqué le terrain sur lequel s'est placé l'auteur d'*Une profession de foi*, il nous reste à dire ce que ce poète a été dans le passé. Le passé des hommes lancés tout à coup dans l'arène publique, est la garantie la moins trompeuse qu'ils puissent donner de leur avenir; c'est aussi le secret de la force que leur prêtera la confiance de leurs concitoyens. Avant la publication de sa Profession de foi, M. Freiligrath s'était déjà rendu populaire dans son pays par des chansons et des ballades pleines du vieux souffle de la Muse germanique. Si la fantaisie lui avait découvert un monde semé de brillantes merveilles; si, comme M. Victor Hugo, il s'était plu un jour à décrire les pompes orientales, la poétique simplicité de la vie nomade et les grandes images du désert; si, par les élans de son imagination curieuse, il s'était empressé de transplanter dans le sol littéraire de son pays les plus douces fleurs des poètes modernes, français, anglais et américains, il n'en resta pas moins toujours un barde fidèle par le cœur à la patrie allemande : fils respectueux, il n'avait rien insulté, rien raillé, rien maudit de ce que ses compatriotes conservent religieusement dans le sanctuaire de leur amour et de leur antique foi. Il avait attaché son nom à l'une des plus belles légendes des bords du Rhin, à la légende de Roland ; un chant de sa lyre avait eu la magique puissance de relever les pierres basaltiques, débris gigantesque d'un burg féodal, dont une arche gracieuse, qu'on prendrait volontiers pour le portique aérien d'un palais de fées, attire de nouveau le regard sur le roc de Rolandseck. Grâce à lui, cette ruine charmante domine, comme autrefois, l'île de Nonnenwerth, et toute cette vallée verte et profonde qu'encadrent aux différens points de l'horizon le dôme de la cathédrale de Cologne, les arêtes hardies et majestueuses du Drachenfels où se lit le nom de Byron

les monts onduleux de l'Eifel, et les blanches tours d'Unkel, qui fut pendant une saison la retraite de M. Freiligrath.

Toute l'Allemagne souscrivit à l'Album de Roland que le poète avait composé pour aider à reconstruire le vieux burg. C'est ainsi que le futur auteur d'*Une profession de foi* rendait un dernier hommage aux traditions poétiques de sa nation; c'est ainsi qu'il disait adieu aux aimables et fantastiques chimères, prêt à poser le pied sur les pierres aiguës de la réalité.

Toutefois, avant d'accomplir cet acte suprême, Freiligrath voulut s'y préparer par le recueillement et par les entretiens d'une amitié vertueuse et sûre. Le poète vint passer une partie du mois de mai 1844 chez un confrère de Bonn. Son manuscrit était terminé, l'imprimeur l'attendait à Mayence. *Jacta est alea! Ich hab's gerwagt!* le sort en est jeté, je l'ai osé! s'écriait parfois le poète avec une exaltation joyeuse et sereine; j'accomplis mon devoir. — Quatre mois plus tard, le sol prussien était interdit à l'auteur d'Une profession de foi. Il est temps de passer à l'analyse et à l'appréciation du livre. Il ne saurait être indifférent à la France de reconnaître jusqu'à quel point la liberté de la presse peut s'émanciper chez nos voisins, ni surtout d'apprécier dans quelle proportion un poète, frappé d'anathème pour la publication d'un volume de vers, doit entraîner avec lui dans l'exil les sympathies de sa nation.

Le recueil se divise en deux parties, dont la seconde seule est politique; les cinq pièces qui composent la première relèvent presque exclusivement du caprice du poète; toutefois il est facile d'y distinguer les fils qui se rattachent à la nouvelle trame qu'a remplie depuis son inspiration; on y sent un profond élan vers les intérêts et les passions de la vie réelle. Le volume s'ouvre par des strophes sur

l'Espagne, dont la mort héroïque de Diégo Léon a fourni le sujet. Le poète termine ce chant de deuil par des vœux pour le salut de ce malheureux peuple qui a déjà tant souffert pour la liberté. Il murmure une plainte contre les rois de l'Europe, spectateurs indifférens d'une nation agonisante. Quelques pages plus loin, il décrit avec complaisance un vieux burg romantique; il salue le nid féodal qu'il aime pour ses ruines, pour la mousse qui recouvre ses pierres noircies par les siècles, pour le Rhin libre et fier qui coule à ses pieds. Entraîné par la Muse, il remonte vers les siècles évanouis; il se souvient des poètes qui, de nos jours, ont reconstruit ce monde impossible, Louis Tieck, Arnim, Uhland, aimables enchanteurs qui l'ont fait rêver si souvent. Mais un bateau à vapeur qui descend le fleuve rappelle bientôt le poète à la réalité: « rentrons dans la vie, » s'écrie-t-il; et il finit son poème par un trait de douce ironie sur cet empire des morts dont il propose de nommer Clément Brentano le gardien. — Un autre morceau a pour titre: Le temps est traîné par des chevaux rapides. Pourquoi cela? parce qu'il poursuit la liberté.

Dès le début de la seconde partie du livre, on reconnaît le nouveau converti politique. — *Guten Morgen!* (bonne matinée!) crie-t-il à ses compatriotes; bientôt, j'espère, je vous dirai : — *Guten Tag!* (bon jour!) suit une ode composée à dessein dans le style épique. Il ne s'agit pourtant que de raconter le massacre des queues et des perruques, amputation dont le prince Louis de Prusse donna jadis le courageux exemple sur sa propre tête. Le poète vante avec un sérieux plein d'humour ce haut fait de son héros, imité bientôt par tous les officiers et tous les soldats de son armée. Il le remercie d'avoir rendu cet important service au pays; puis il le supplie de jeter ses regards du haut

cieux sur la terre allemande : « La queue de l'armée a été coupée, celle d'Iéna n'existe même plus ; mais plus d'une autre s'allonge aujourd'hui ! Quand nous viendra donc un sauveur ? O Louis ! lance un éclat de foudre dans les queues de notre temps ! »

C'est la seule plaisanterie que le poète se permette, et, jugeant avec le goût de la France, nous le félicitons de cette sobriété. Le calme et la dignité de la forme nous semblent mieux convenir à la gravité de sa pensée. Ces conditions favorables à son talent, M. Freiligrath les a rencontrées fréquemment dans l'ouvrage qui nous occupe. I s'est même élevé jusqu'aux régions supérieures de l'ode, dans les deux pièces intitulées : *La liberté, le droit*, et *A l'arbre de l'humanité se presse fleur contre fleur*. Par une singulière coïncidence, il se trouve que ces deux pièces sont précisément au nombre de celles marquées d'un trait fatal par la censure prussienne. Avait-on prévu que leur noble beauté faisait surtout le danger de ces vers ? Il se trouve en effet dans le recueil plusieurs morceaux dont il y avait plutôt lieu de prendre ombrage. L'ode qui a pour titre *La liberté, le droit*, est une solennelle déclaration de principes, un défi lancé avec fierté, mais sans insulte, à ceux qui croient pouvoir mettre la lumière sous le boisseau : « On aura beau proscrire la libre parole, on aura beau envoyer en exil les cœurs fidèles à la cause de la justice, on aura beau nous forcer de nous ouvrir les veines pour délivrer notre âme de la torture des prisons, la liberté n'en continuera pas moins de vivre, et avec elle le droit ! » Cependant le poète ne termine pas son hymne sans prédire l'aurore du jour impatiemment attendu :

« Alors, dit-il, reposeront déjà quelques-uns de ceux qui maintenant encore souffrent ; — mais leur sommeil sera

doux, leur repos légitime; et, resplendissant sur leur tombe se dressera ce couple sacré : la Liberté, le Droit, qu'ils auront affranchi. — En attendant, levez vos verres, vous tous qui combattez pour cette cause, — qui combattez et qui marchez courageusement dans les épreuves, — qui avez combattu pour nous obtenir justice, et qui pour cela subissez l'injustice : vive à jamais le droit, et la liberté par le droit! » — La liberté par le droit! est-ce là le cri d'un démagogue aveugle?

Les deux pièces suivantes résument les idées politiques qui ont inspiré M. Ferdinand Freiligrath :

A l'arbre de l'humanité
Se presse fleur contre fleur;

« A l'arbre de l'humanité se presse fleur contre fleur; elles s'y succèdent en vertu des lois éternelles : si l'une ici, flétrie et épuisée, meurt, une autre jaillit là-bas touffue et superbe. Une éternelle arrivée et un éternel départ, mais jamais de lâche interruption. Nous voyons leurs fronts se dresser, s'incliner tour à tour, et chaque fleur est un peuple, un pays.

« Quoique jeunes encore, nous en avons déjà vu plus d'une s'effeuiller et s'épanouir. Le vautour des steppes a sous nos yeux déchiré d'un bec furieux et cruel la rose de la Pologne. Dans le feuillage de l'Espagne rugit maintenant l'ouragan de l'histoire.

— Ce feuillage doit-il tomber? Un autre rameau, quoique longtemps débile et vermoulu, ne murmure-t-il pas en ondoyant au delà du Bosphore?

« Mais à côté de ceux-là que le génie du monde agite d'un souffle énergique, il est encore d'autres bourgeons que nous voyons jaillir à la lumière, vivaces et débordans de sève. Oh! que de jets vigoureux et quel riche épanouissement! quelle fermentation dans le vieux comme dans le jeune bois! que de boutons nous avons déjà vus s'ouvrir et éclater sonores, pleins et glorieux!

Le bouton de l'Allemagne aussi, — Dieu soit loué! — travaille à cette heure; il semble prêt à s'ouvrir, frais comme Hermann

le vit dans les prairies du Weser, frais comme Luther le contempla de la Wartburg : un antique rameau, mais toujours germant avec vigueur, mais toujours altéré de rayons de soleil, mais rêvant toujours de printemps et de liberté ! — Ah ! ce bouton ne deviendra-t-il donc jamais une fleur !

« Toi qui fais épanouir successivement les fleurs, haleine du printemps, oh ! souffle aussi de notre côté ! Toi qui fais éclater les boutons sacrés des peuples, haleine de la liberté, oh ! souffle aussi sur nous ! que ton baiser fasse jaillir du plus profond sanctuaire des âmes le parfum et le rayon. — Dieu du ciel ! combien merveilleuse et incomparable doit être un jour la fleur de l'Allemagne !

« A l'arbre de l'humanité se presse fleur contre fleur ; elles s'y succèdent en vertu des lois éternelles : si l'une ici, épuisée et flétrie, meurt, une autre jaillit là-bas touffue et superbe. Une éternelle arrivée et un éternel départ, mais jamais de lâche interruption. Nous voyons leurs fronts se dresser, s'incliner tour à tour, et chaque fleur est un peuple, un pays.

Dans le ciel.

« Voici ce qui se passa dernièrement dans le ciel. Le vieux Frédéric bondit tout à coup et frappa sur le pommeau de son épée ; il plongea dans les profondeurs du ciel un regard irrité, et s'avança vers Blücher et le seigneur de Stein ; puis il appela d'un signe Ziethen et Winterfield, qui arrivèrent sans retard avec Gneisenau. En même temps s'approchèrent Schewerin, Scharnhorst et Reith, accompagnés de tous les Prussiens célèbres dans les temps anciens et modernes.

« Et quand il les vit assemblés, il s'écria : — Grand péril, seigneurs ! les affaires me troublent la tête. Pourquoi diable suis-je mort ? Pourquoi diable ne suis-je pas à cette heure dans mon palais de Berlin ? Une nouvelle époque commencerait pour moi. Ne le pensez-vous pas, Schewerin ? Comme je profiterais du temps ! ah ! non plus en autocrate, non, non ; un autre siècle, seigneurs, un autre état ! et néanmoins je répandrais une lumière si vive et

si pénétrante, que je pourrais encore redevenir le même Frédéric qu'autrefois.

« Non, quoi que j'aie fait jadis, seigneurs, par l'action et par la parole, et quoi qu'ait produit la grande époque de 1813, non, ce serait maintenant sur des fondemens profonds et vastes, croyez-moi, que je voudrais construire l'empire des temps nouveaux.

« Des temps nouveaux, qui veulent autre chose que le parjure et la trahison; des temps nouveaux, qui veulent autre chose que tromperie et mensonge; qui désirent plus enfin que le vain bruit et les vaines paroles; qui prétendent enfin respirer, — respirer à pleine et libre poitrine.

« Mon Dieu! le peuple allemand trompé! — Et personne pour lui faire justice! et personne qui puisse lui rendre son droit; personne pour réclamer avec hardiesse et fermeté l'accomplissement de tous les sermens qu'on lui a faits! personne qui s'élance avec colère vers Carlsbad et Vienne!

« Je le ferais, moi, je romprais avec le poing ce filet de diplomates. États du royaume! publicité des tribunaux! un seul code allemand!.. Et partout la parole libre!... par Dieu! c'est ainsi que je débuterais, aussi vrai que je suis roi!

« Ce serait comme une bombe qui éclaterait; oui, comme une bombe. Et cela dût-il aller un an de travers, je saurais bien redresser les choses et nous tirer d'affaire. Et quand même s'amasserait un orage, roi, je braverais les rois, pour le salut de mon peuple!

« Puis, après ce court orage, un pays resplendissant de soleil, une nouvelle Allemagne libre et forte, une Allemagne grande et une. Oui, alors, après l'ouragan, un arc-en-ciel radieux au-dessus des nuages fuyans, une alliance des princes avec le peuple, une loyale alliance allemande.

« Le peuple est un noble fleuve: celui qui s'y confie bravement, qui d'un œil pénétrant et ferme regarde dans ses profondeurs, celui-là, le fleuve l'enlève avec un frémissement joyeux, et le porte doucement sur son sein; mais il entraîne sans pitié le faible et le lâche.

« Que ne me soulève-t-il déjà! que ne me porte-t-il déjà! — Réponds, Blücher, ai-je raison? Héros plus que jamais du peuple

je traverserais cette génération, et j'entrerais un jour dans le repos, à jamais béni et regretté.

« Les vieux seigneurs s'inclinèrent. — Oui ; et vous aussi majesté ! »

La traduction et le commentaire d'un plus grand nombre de pièces, n'en apprendraient pas davantage sur la profession de foi de M. Freiligrath. Nous croyons avoir suffisamment indiqué par ces citations, le côté pratique et réalisable de son opposition et de ses espérances. Nonobstant la mauvaise humeur soulevée par ce recueil dans le parti royaliste de la Prusse, nonobstant l'opposition qui règne sur les bords du Rhin, il nous semble qu'une réconciliation n'est pas impossible entre les populations dont la poésie se fait aujourd'hui l'organe, et le gouvernement, objet de si graves accusations. Que Frédéric-Guillaume, ce roi d'un éminent esprit, reconnaisse un jour l'opportunité des réformes demandées, et qu'il consente à entrer dans une voie qui lui serait glorieuse, le cœur de son peuple lui reviendrait reconnaissant, et celui de M. Freiligrath tout le premier.

Il nous reste à exprimer une opinion sur la valeur littéraire du recueil de M. Freiligrath. Les préoccupations politiques de l'auteur ont-elles nui aux qualités de forme et d'art inséparables de toute œuvre vraiment poétique ? Nous pensons que non, et nous trouvons même qu'elles ont parfois prêté au talent du poète plus d'entraînement et de force : quelques morceaux de ce recueil méritent d'être cités comme des modèles de ce genre difficile, dont une conviction sincère doit être la base, et que l'écueil d'une déclamation sonore et vide menace sans cesse. Le sentiment patriotique est une source d'inspirations généreuses qui a toujours porté bonheur aux poètes. Nous croyons donc que

la position prise aujourd'hui par l'auteur d'*Une profession de foi* livre à une muse loyale et ferme un champ glorieux à moissonner. Il a été donné à M. Freiligrath d'éveiller dès ses premiers pas dans une voie nouvelle de vives et nombreuses sympathies. Qu'il s'y engage donc avec confiance; mais qu'il n'oublie pas que la dignité de son caractère fera la dignité de sa poésie. Il parle à un peuple intelligent et généreux; il élève une voix légitime en faveur du bon droit de ce peuple : une telle fonction poétique impose de grands devoirs. Nous espérons que M. Freiligrath saura les accomplir.

HOFFMANN DE FALLERSLEBEN.

Les universités allemandes, ces doctes souches où tous les rameaux de la science, entretenus avec soin, remplis d'une séve toujours renouvelée, présentent incessamment leurs fruits à la curiosité affamée des intelligences, occupent une grande place dans l'histoire de l'Allemagne. Elles ont exercé une influence immense sur ses destinées morales et politiques, et cette influence s'est surtout manifestée pendant ces trente dernières années. L'esprit d'analyse et de libre examen qui de tout temps en a été l'âme active, la force, et qui en a fait la gloire, ce ferme esprit raisonneur, douteur et pourtant susceptible d'enthousiasme et de foi, qui a enfanté la plus audacieuse révolte des temps modernes, le protestantisme; qui au début de ce siècle a donné le signal et l'exemple du dévouement à la patrie en luttant contre le despotisme glorieux de Napoléon; qui plus récemment encore a maintes fois protesté en faveur des libertés intérieures promises au pays; cet esprit est toujours jeune et vivace en Allemagne, malgré les tentatives des cours pour l'enchaîner et pour le détruire.

Nous avons indiqué déjà les causes et les circonstances principales de la lutte engagée, au delà du Rhin, entre le pouvoir et les poètes, organes des désirs et des besoins nouveaux de la nation allemande. Nous avons eu souvent occasion de signaler le sentiment grave et profond, l'enthousiasme naïf des cœurs populaires dont ces poètes se montraient les interprètes. Nous voulons nous occuper maintenant d'un autre poète qui peut être considéré comme le représentant de cet esprit critique, révolutionnaire, turbulent, railleur, et pourtant enthousiaste, des universités allemandes.

M. Hoffmann de Fallersleben est un champion infatigable, toujours sur la brèche. Son premier volume de vers, publié à Hambourg, en 1841, sous le titre de *Unpolitische Lieder* (Chansons non politiques), lui fit perdre sa place de professeur de littérature nationale à l'université de Breslau. Il dut même quitter le sol prussien, et se rendit à Mayence. L'année suivante, il publiait un second volume intitulé : *Deutsche gassenlieder* (chansons des rues). Cette fois, l'ex-professeur se vengeait de ses ennemis en leur jetant à pleines mains la provocation et la menace. Dans ces premières chansons, M. Hoffmann de Fallersleben s'est attaqué, presque toujours en se moquant, à certains ridicules des habitudes allemandes. A lire ces vers pleins d'un entrain facile, d'une gaieté plus franche que scrupuleuse, on croirait que l'auteur est un jeune homme à peine échappé de l'université; et pourtant M. de Fallersleben est déjà sur le déclin d'une carrière bien remplie.

Le caractère un peu bourgeois de la plupart des précédentes compositions de M. Hoffmann, se retrouve dans le titre de l'un de ses deux derniers recueils qu'il nous suffira d'examinerr un peu en détail pour avoir une

idée complète du poète. Ce titre est un calembourg : *Hoffmann'sche Tropfen,* c'est-à-dire *gouttes d'Hoffmann.* Pourquoi des gouttes, et non pas des ruisseaux ou des torrens? Est-ce parce que très souvent le poète a l'haleine courte? L'examen de son livre me fait pencher vers cette interprétation. L'auteur y procède en général par de petites pièces divisées en petites strophes écrites en petits vers, où se meuvent sans trop de gêne de petits élans. C'est dire assez que nous n'avons pas affaire ici à un de ces aigles lyriques, avides de l'espace toujours insuffisant pour l'orgueilleux essor de leurs ailes, et qui d'un bond vont droit au soleil. Non, le poète qui nous occupe est plus modeste. Il sautille de branche en branche comme le roitelet, et quand il est en voix, je le comparerais volontiers au pinson. Il ne résulte point de là que nous professions une médiocre estime pour le talent de M. Hoffmann de Fallersleben; nous voudrions seulement donner une idée de sa manière habituelle et tracer comme un portrait de sa muse. Pour manquer le plus souvent de souffle et d'envergure, son lyrisme ne présente pas moins des qualités réelles, précieuses surtout pour le succès de propagande libérale que poursuit le poète. Sa veine facile, la contexture peu savante de ses vers, ses images un peu vulgaires et parfois aussi son défaut d'images, le tour peu neuf de sa phrase et de ses refrains, sont autant de conditions favorables à l'incrustation de ses chansons dans les mémoires populaires, autant de passe-ports qu'il possède pour faire circuler plus librement des idées généreuses. Un vêtement plus splendide, mieux choisi, leur vaudrait un moins bon accueil auprès d'un certain public, qui leur fait doublement fête à cause de leurs habits de bure. Le succès de notre Béranger n'a peut-être été qu'une exception; peut-être fallait-il la triple cause de ses attaques contre

la Restauration et les Jésuites, des souvenirs patriotiques dont il s'inspirait à une époque encore émue, et de ses couplets badins, pour qu'il réussît aussi complétement *malgré* ses qualités de style et de haute poésie.

Si M. George Herwegh abonde en audacieux essors qui rappellent le vol de l'aigle; si M. Ferdinand Freiligrath unit à quelques-uns de ces vifs élans la faculté plus gracieuse de la ballade symbolique et dramatique; si M. Henri Heine a le don heureux de mêler la fine raillerie aristocratique à mille jets poétiques, tour à tour graves, tendres et joyeux; la palme de la chanson populaire appartient de plein droit à M. Hoffmann de Fallersleben, à peu près comme à Paul de Kock appartient chez nous, sans contredit, celle du roman bourgeois. M. Hoffmann de Fallersleben possède en gros quelque chose des qualités des trois poètes que je viens de citer. A en juger par le poids, on lui trouverait plus de sel qu'à M. Henri Heine qui en a tant et de si fin! Quand il grossit sa voix, il fait incomparablement plus de bruit que le clairon de M. George Herwegh; et je suis persuadé que les pindariques patriotes des cabarets de Mayence préfèrent une *goutte d'Hoffmann* au meilleur crû rhénan de M. Ferdinand Freiligrath.

Les *Gouttes d'Hoffmann* forment un très mince volume. — L'auteur y a inséré trente-cinq chansons, dont la plus longue a trente-six vers. Plusieurs de ces chansons développent le thème de la police et de la censure, thème fort peu poétique, et où la verve du poète se ressent de la pénurie du sujet. Le knout, l'ogre du Nord et l'éternelle race des philistins, viennent aussi parfois défrayer ses plaisanteries. On respire au milieu de ces facéties et de ces colères peu terribles au fond, un certain parfum de bière et de saumon fumé. On sent que ce sont là des chansons à boire.

Pour peu qu'on ait voyagé en Allemagne, il est facile de se faire une idée des chocs de verres qui doivent en accompagner les refrains dans les joyeuses réunions des *Liedertafeln* (banquets de chants). Je glisse sur ces odes anacréontiques, qui ont pourtant le mérite de faire circuler dans le peuple l'élément libéral, et j'ai hâte de signaler des inspirations plus sérieuses. La seconde pièce du recueil, les *Hussards noirs*, mérite d'être citée, parce qu'elle concerne directement le poète et ses amis politiques. Les *Hussards noirs*, tel est le nom qu'ont pris les vingt-quatre libéraux mis au ban de la Confédération Germanique par un édit de la diète de Francfort. Ce nom avait été choisi par les proscrits, qui plaçaient ainsi leurs espérances et leur exil sous l'égide d'un souvenir cher aux patriotes allemands. Les *Hussards noirs* de Lutzow étaient des volontaires qui, pendant la campagne de 1813 contre les Français, avaient adopté cette couleur en jurant de ne la quitter qu'après la délivrance de la patrie. Voici le chant qu'elle inspire à M. Hoffmann de Fallersleben, dans *la troisième année qui suivit le Jubilé commémoratif du cinquième siècle après la découverte de l'imprimerie :*

« Une fois encore vous venez de gagner la bataille, c'est-à-dire : vous nous avez réduits au silence. — Mais pour dormir on n'est pas mort : aucun décret ne peut détruire ce qui est immortel.

« Pour nous les noirs hussards, pour nous la petite troupe, nous sommes immortels comme nul ne le fut jamais. La Confédération Germanique disparaîtra du monde avant qu'un seul de nous quitte le champ de bataille.

« Jucheissa ! nous sommes encore frais et bien portans, et nous nous soucions autant de la Confédération Germanique que du diable. — Riez donc maintenant et triomphez tout à votre aise ! Notre tour arrivera bientôt, et c'est nous qui rirons les derniers.

« Vous égalez en nombre les étoiles du ciel ; vous avez autan

de protocoles que l'on compte de grains de sable au bord de la mer. Eh bien, quand même votre force serait aussi grande que celle de Napoléon, — nous, les hussards noirs, nous finirions pourtant par remporter la victoire. »

Cependant un peu plus loin le poète, fatigué d'attendre, sort tout à fait de sa bonhomie habituelle, et enfonce cet aiguillon cruel dans le cœur de sa nation :

Il ne manque qu'une petite chose.

« Vous n'êtes pas sots, vous n'êtes pas méchans, vous connaissez la valeur des mots : *Liberté, Droit ;* vous aimez la vérité, vous haïssez la vaine apparence, et vous êtes partisans de la liberté de l'esprit.

« En outre, vous possédez tout sur terre ; vous avez la santé, le plaisir et l'argent, et des femmes, et des enfans, et des fermes, et des maisons de campagne. — Une seule chose vous manque, il vous manque le courage ! »

Voilà, comme on dirait chez nous, une épigramme assez peu parlementaire ; mais comment ne pas la pardonner au poète en considération de ses bonnes intentions ! Sous ce titre : *Nos prêtres*, l'auteur flagelle le clergé d'une façon très peu chrétienne ; nous regrettons qu'à ces cinq strophes pleines d'accusations amères, M. Hoffmann de Fallersleben n'ait pas cru devoir en ajouter une sixième consacrée aux exceptions dignes d'hommage et de respect. Ces exceptions doivent pourtant former la majorité en Allemagne comme partout.

Une pièce charmante d'inspiration et de forme, et qui me fait regretter que le poète ne se soit pas plus souvent essayé dans ce genre, est intitulée :

Chanson printanière d'un banni.

« Je gravis la colline que le soleil dore, et regarde dans la verte étendue : la forêt et la campagne se sont vêtues de joie et d'espérance.

« Je me tiens debout sur la colline que le soleil dore, et plonge mes yeux dans le lointain : — ah ! que ne puis-je être parmi ceux que j'aime, là-bas par delà ces forêts !

« Hélas ! beaux jours de mon enfance, que ne puis-je vous ranimer dans ma poitrine, et rêver une fois encore avec vous aux douces voluptés du printemps !

« O rossignol ! porte ce message à ceux que regrette mon cœur ; dis-leur bien à tous que, malgré l'éloignement, je suis encore toujours auprès d'eux !

« Porte mon chant à travers l'espace, et salue pour moi la patrie ! ô rossignol, laisse-toi toucher. — Toi, du moins, tu n'es pas banni ! »

Ces vers vont droit au cœur, et l'on sent qu'ils se sont exhalés sans effort de l'âme du poète. C'est une goutte de rosée sur une feuille à moitié brûlée par le soleil et par la poussière de la route. La pièce qui suit se distingue par le même sentiment profond et attendri :

Un rêve.

« Pourquoi cet éclair sur les monts ? pourquoi ces clartés dans la vallée ? quelle est cette forme qui s'élève au ciel dans un rayon doré ? — C'est la liberté qui arrive de la région des étoiles, la liberté que le monde accueille avec des cris de joie. — Jucheirassassah ! c'est la liberté. — Et les poètes crient ; ils crient : Hurrah !

« Pourquoi ces chants, pourquoi ces échos et ces cris de fête qui font que dans le palais chacun est saisi d'épouvante ? Que voit-

on poindre et briller d'un doux éclat à travers les piliers du château? — Jucheirassassah ! c'est la liberté ! — Et les poètes lui crient plus haut encore : Hurrah !

« On mande les scribes pour le conseil du prince; ils doivent rédiger sans retard un décret appuyé sur des bases solides; on y prouvera par des argumens sans réplique que cette lumineuse figure n'était qu'un feu follet. — Jucheirassassah ! et c'est la liberté ! — Les poètes lui crient plus haut encore : Hurrah !

« Mais voilà qu'au milieu du ciel brille la rayonnante image; les scribes ne peuvent pourtant pas l'éteindre. Ils ont poursuivi et exilé les poètes; l'étoile céleste demeure immobile à la place où elle était apparue. — Jucheirassassah ! c'est la liberté ! — Les poètes lui crient de loin : Hurrah !

« Puis, enfin, enfin les princes voient clairement qu'ils ont été trompés par leurs laquais : — Malédiction ! s'écrient-ils, sur ceux qui nous ont rendus si sourds, si aveugles ! oui, l'aurore de la liberté se lève. — Jucheirassassah ! c'est la liberté ! — Les poètes lui crient encore une fois de loin : Hurrah !

« Alors on rappelle les poètes dans leur patrie. Les poètes sont morts, libres mais bannis. Pourtant ce qu'ils n'osaient point espérer est arrivé; maintenant les princes entonnent un hymne à la liberté. — Jucheirassassah ! c'est la liberté ! — Les poètes lui crient encore du fond de la tombe : Hurrah ! »

Si ce chant se termine par une sorte de pressentiment attristé, par un sombre retour sur lui-même où se trahit le cœur de l'exilé, le poète se ranime bientôt. Un rayon de soleil lui donne une nouvelle ardeur; l'espérance lui inspire des pensées plus fières, des sons plus hardis; il s'écrie :

La chanson de la liberté.

« Vive tout ce qui sur terre respire et lutte pour la liberté; qui pour la liberté chante et parle, qui vit et meurt pour la liberté !

« Sans la liberté, le monde et toutes ses joies ne sont rien. La liberté est la source de la vertu et de la lumière.

« Tout ce qui vit et fermente ne fructifie que s'il est libre. Celui que le Créateur a fait à son image ne peut être que libre.

« Je veux respirer et chanter en liberté comme l'oiseau qui se pose à son choix sur le palais ou sur la prison pour entonner sa chanson printanière.

« La liberté, c'est ma vie, c'est mon aspiration, c'est ma pensée, mon rêve, mon chant et ma parole.

« Je chante une malédiction pour l'engeance des tyrans, une malédiction pour l'engeance des esclaves ! La liberté, c'est ma vie, — oui, ma vie à jamais ! »

Le poète s'exalte de plus en plus à la pensée du triomphe futur de sa cause. Tout à l'heure il n'invoquait que le bon droit et l'espérance ; voici maintenant qu'il fait appel à la fatalité et qu'il se repose sur elle du soin de remporter la victoire :

Toujours en avant.

« Toujours en avant ! Tel est le but où tend toute vie ; ce qui doit arriver arrivera, et les obstacles n'y pourront rien ; tout ce qui est vieux doit finir, et le nouveau est toujours vainqueur.

« Toujours en avant ! — Vos conseillers auront beau s'épuiser en avis ; vous aurez beau faire et rendre des décrets, employer censeurs et soldats pour enrayer notre temps : tout cela est en vain.

« Toujours en avant ! Ce qui doit arriver arrivera. — Quel encouragement pour nos efforts ! Tout ce qui est vieux doit finir : la victoire appartient à la nouvelle vie, — et la nouvelle vie est en train de vaincre ! »

Le même sentiment d'orgueilleuse confiance respire dans les strophes suivantes, adressées à M. Ferdinand Freiligrath, après que ce dernier, nouvellement converti à la cause constitutionnelle, eut renoncé à la pension que lui faisait e roi de Prusse :

Bienvenue au grand air.

« Ils avaient argenté la cage; ils y avaient préparé l'amorce. Tu te fias au rayon trompeur, et tu te trouvas pris.

« Mais tu t'es aperçu qu'un tel rôle était au-dessous de toi, que pour toi aussi, sans la liberté, l'existence n'était rien ici-bas.

« Alors tu t'es échappé de la cage, échappé dans la fraîcheur de l'air, dans la libre vie, parmi les parfums des fleurs et des feuilles.

« Déshabitué de la nourriture de la cage, tu chantes maintenant à travers bois et plaines; tu veux vivre, comme tes pareils, des seuls dons de Dieu.

« Continue, libre oiseau, de chanter ta chanson sur un ton libre: le remercîment muet du peuple vaut mieux que le salaire des rois. »

Enfin le poète rédige sa Charte, et il se tire avec un certain bonheur d'originalité des embarras constitutionnels qu'une pareille tâche opposait à la poésie :

Ce qui nous importe désormais.

UNE VOIX.

« Qu'est-ce qui importe désormais au salut de notre chère patrie allemande? Pour en faire un pays heureux, qu'est-ce qui désormais nous importe?

TOUTES LES VOIX.

« D'abord une constitution pour le peuple comme pour le trône: pour l'un comme pour l'autre doivent être parfaitement égaux les droits et les devoirs; voilà ce qui nous importe.

UNE VOIX.

« Qu'est-ce qui importe encore au bonheur de notre chère patrie allemande?

TOUTES LES VOIX.

« Ensuite une presse libre. — Oui, en dépit de certains scrupules — afin que tout Allemand libre puisse, avec une noble franchise, exprimer sa pensée! voilà ce qui nous importe.

UNE VOIX.

« Qu'est-ce qui importe encore au bonheur de notre chère patrie allemande?

TOUTES LES VOIX.

« Un même droit et un même devoir; plus de préférence désormais devant la justice; et, pour l'opinion comme pour le commerce, plus de prohibitions ni d'entraves! voilà ce qui nous importe.

UNE VOIX.

« Qu'est-ce qui importe encore au bonheur de notre chère patrie allemande ?

TOUTES LES VOIX.

« L'inamovibilité inviolable des juges, et, partout où la justice doit prononcer ses arrêts, des débats à haute voix et publics! voilà ce qui nous importe.

UNE VOIX.

« Qu'est-ce qui importe encore au bonheur de notre chère patrie allemande?

TOUTES LES VOIX.

« L'armement du peuple suivant l'ancien usage allemand : quiconque a des droits civiques dans l'État, doit se faire soldat pour la patrie. Voilà ce qui nous importe.

UNE VOIX.

« Qu'est-ce qui importe encore au bonheur de notre chère patrie allemande?

TOUTES LES VOIX.

« Quand elle possédera tous ces biens, le reste se trouvera fa-

cilement de soi-même; alors tu n'auras plus lieu de demander. Qu'est-ce qui importe désormais! »

Le dernier recueil de M. Hoffmann de Fallersleben est intitulé: *Diavolini*. L'auteur semble l'avoir écrit dans une heure de fatigue, dirai-je de *désespérance* politique. A la grande surprise sans doute de ses amis, il a quitté tout à coup l'Allemagne pour l'Italie, et c'est l'Italie cette fois qui lui donne les sujets de ses chants. Vous croyez peut-être qu'en Italie le poète saura retrouver l'Allemagne, et que l'Autriche aura à lui rendre compte de la décadence du peuple-roi; détrompez-vous. Le voyageur ne s'est pas mis en route pour s'échauffer le sang; il est désormais d'humeur optimiste, à la condition, bien entendu, de pouvoir épiloguer un peu sur tout, chemin faisant. On croirait vraiment qu'il voyage par ordonnance du médecin, avec recommandation de se divertir le plus possible aux dépens des hommes et des choses. Rien de sacré pour sa plaisanterie, pas même les chapelets bénits par le saint père. Après la cour de Rome, que le poète poursuit avec l'acharnement railleur d'un disciple de Luther, c'est le pauvre Michel, *Vetter Michel*, qui reçoit la meilleure part de ses lazzis. *Vetter Michel* est le nom par lequel on désigne, chez nos voisins, l'homme du peuple ignorant et crédule, c'est notre Jacques Bonhomme avant son réveil. Dans la hiérarchie des ridicules, Vetter Michel occupe pourtant un échelon moins élevé que le philistin. Vetter Michel, c'est la bonhomie poussée jusqu'à la bêtise; le philistin, au contraire, n'est pas du tout bonhomme; c'est en général un esprit tout positif, obstinément fermé à tout rayon d'art, de liberté et de progrès: nous avons longtemps employé le mot *épicier* dans le même sens.

M. Hoffmann de Fallersleben a fort ingénieusement intitulé ces nouvelles poésies : *Diavolini*. — Ses chansons, en effet, sont autant de diablotins ou de lutins qui ne songent qu'à faire enrager le pauvre monde. A peine le poète est-il sur la voie romaine, qu'il décoche en tous sens des traits malicieux. Les bons gendarmes chargés de la police des passeports, deviennent ses premières victimes :

Via mala.

« On peut se préserver de *l'aria cattiva* et de *l'acqua toffana*, mais jamais et nulle part ici l'on ne peut échapper à la police et à l'exhibition des passeports.

« Il semble vraiment que le passeport soit le but unique d'un voyage en Italie. Vous devez le montrer partout, oui, même pour aller au campo morte !

« Il n'y a de libres dans ce pays que les moucherons et les scorpions. Quant aux étrangers, on les invite à payer tout le long du chemin.

« Et Michel paie volontiers, et même, en qualité d'Allemand, il est tout prêt à rendre grâce à Dieu de ce que le consul de Prusse a bien voulu viser son passeport moyennant quatre francs, monnaie de France. »

Tout en allant, le voyageur humoriste feuillette les Lettres de Gœthe sur l'Italie. Pour l'auteur des *Diavolini*, feu son excellence le ministre de Weimar est toujours M. de Gœthe. A ce propos, il lui vient un jour une bien singulière idée ; il découvre que Gœthe a des droits incontestables à la canonisation ; il veut que Rome fasse un saint du païen Gœthe ; vous allez voir pourquoi :

Saint Gœthe.

« Les Romains devraient sans cesse glorifier Gœthe; ils devraient le placer à côté de leur saint Pierre; mais aucun d'eux ne lit le vieux barbare!

« Grands, en effet, sont les services qu'il a rendus aux Romains depuis son voyage à Rome: ce voyage a été plus profitable encore pour les Romains que pour Cotta, son éditeur.

« Depuis lors, Michel n'épargne ni temps ni argent; Rome est le but de ses désirs; il brûle d'y voir ce que Gœthe a vu, d'y trouver beau ce qui plut à Gœthe.

« Romains, vous possédez le marbre de Carrare; hâtez-vous donc d'y tailler une statue en l'honneur de notre Gœthe! cette statue attirera dans vos hôtelleries les pélerins du Nord en plus grand nombre que ne le fait votre saint Pierre d'airain. »

A mon avis, il y a pour le moins autant de sarcasmes que de strophes dans cette pièce. Michel n'y a été frappé qu'accessoirement. Voici, en revanche, une autre pièce dont il est le héros unique:

Michel enthousiaste.

« Plus d'un philistin se croit forcé de faire le voyage d'Italie, afin de pouvoir dire fièrement au retour: « Sur l'honneur! moi aussi, j'y ai été! »

« Il est vrai qu'il ne lui en coûte pas peu d'ennuis et de peine; mais il n'y a qu'un philistin allemand qui sache triompher vaillamment de la chaleur et de la soif, des droits de douane et de visa: tout lui est choucroûte et saucisse!

« Malgré le sirocco enflammé, malgré l'ardeur accablante du soleil, il se promène sur toutes les ruines, il entre dans toutes les églises, dans toutes les galeries; et il se laisse conduire par son cicerone comme un ours que l'on mène par une corde.

« Le soleil est déjà couché depuis longtemps que le philistin,

rompu de fatigue, gravit encore les plus rudes collines et s'écrie tout ruisselant de sueur : L'Italie est bien belle ! »

Laissons là ce consciencieux Michel que le poète ne lâche pas aussi facilement, et citons une pièce où le touriste anglais devient le sujet d'une satire presque éloquente :

John Bull l'enthousiaste.

« Oh ! puissé-je être seul une fois, et seul regarder quelque chose ! Mais non, toujours quelque membre du *touriste's-club* se tient debout à mes côtés ; partout se dresse devant moi quelque membre du *touriste's-club !*

« Que leur importe le Capitole ? Que leur importe le Vatican ? le sens de l'art leur manque ; ils n'ont pas le plus petit grain d'inspiration.

« C'est avec la même indifférence qu'ils pressent ou suspendent leur marche ; rien ne fond leur glace, pas plus l'aspect de la Vénus que la douleur du Laocoon ou de la Niobé.

« Ils tournent çà et là leurs yeux béans ; il leur est bien égal que cette peinture soit de Raphaël ou du Bamboche.

« Une seule fois je les ai vus tout autres ; une seule fois je les ai vus saisis d'enthousiasme. — Un troupeau de bœufs entrait dans Rome !

« Un sourire anima soudain leurs visages, à cette douce pensée sans doute que Rome, la ville éternelle, possède aussi de bons beefsteaks pour les nobles lords anglais ! »

La nature du poète s'est réveillée dans ces derniers vers. Son indignation, qui a l'haleine courte, finit presque toujours par un éclat de rire moqueur. Je puis cependant citer une pièce entière et la strophe finale d'un autre morceau, où règne un sentiment grand et fort : il est inspiré par la décadence de l'Italie :

Rives classiques.

« Oui, j'en atteste Dieu, Italiens, vous n'osez pas être de vieux Romains; vous n'osez enseigner le latin qu'en vue de l'école et de l'église.

« Tout vestige de la vertu romaine, tout sentiment romain de courage et de liberté est mort parmi vous, et l'espérance en des temps plus beaux est évanouie.

« Tout jeune essor vers la liberté a été voué à la ruine; il ne reste plus qu'une vieille canaille dans ce vieil âge fainéant.

« La voix des Bandiera a beau retentir comme le Vésuve rugissant, la mort vient payer leur audace, et personne n'écoute leur cri de liberté. »

« Sur cette terre non-seulement les hommes sommeillent, mais encore les forces de la nature; là désormais toute vie n'est plus que la vie du passé. »

Après ces notes graves, qui chez lui trahissent un pénible effort, M. Hoffmann de Fallersleben éprouve le besoin, pour se remettre, de rappeler le sourire sur ses lèvres; en conséquence, il entonne bientôt cette contre-partie plaisante et même un peu grotesque de l'iambe précédent.

Études antiques.

« Lauriers, myrtes et olives, symboles du vieux temps, oh! que mon cœur souffre de vous voir si indignement profanés!

« Avec les myrtes on fait des balais! Et vous, rameaux du laurier sacré, et vous, pacifique emblème de l'olivier, le paysan vous donne à ses chèvres.

« O modernes Italiens! vous n'êtes pas dignes de votre passé; vous n'êtes pas dignes de ses grandes et belles actions, de sa gloire éternellement fraîche!

« Apprenez des philologues allemands comment il faut entretenir le culte respectueux du génie antique :

« Un professeur vint à Capri. Il n'eut pas plutôt aperçu les myrtes, qu'il s'écria ivre d'admiration : Italie sacrée !

« Puis se tournant vers un charmant petit bouquet de myrtes : — Salut à vous, sacrés rameaux ! rameaux que je veux emporter avec moi au logis;

« Et lorsque mes chers enfans ne seront pas sages, ma main saisira soudain le bouquet de myrtes placé derrière la bordure de la glace.

« — Connaissez-vous, leur dirai-je, les myrtes de Capri ? savez-vous bien ce que cela signifie ?

« — Et les enfans trembleront de respect devant le génie de l'antiquité. »

L'auteur continue sur le même ton goguenard, et j'avoue que je trouve plaisir à le suivre. Ces saillies ne manquent pas d'un certain esprit, d'une certaine originalité. Tantôt le poète se plaint de ce que le grand nombre de soutanes noires qu'il rencontre à Rome lui cache la vive clarté du jour italien : — « Ce n'est qu'à la nuit tombante, ajoute-t-il, lorsque les tintemens de l'Ave Maria ont fait rentrer les abbés dans leurs nids, que mes yeux commencent à jouir de la lumière. » Tantôt il raconte qu'un jour il admirait un arc-en-ciel très pittoresquement incliné au-dessus du Colysée, lorsque son cicerone, le voyant plongé en extase, lui dit avec un grand air de fierté romaine : « Notre saint père le pape a beaucoup fait, vous le voyez, signor, pour l'embellissement de Rome ! » Enfin le poète ne veut pas quitter l'Italie sans adresser un chant de merci au *café Greco*, qui lui a toujours fourni de bons cigares et d'excellentes glaces, mais qui n'a pourtant droit qu'à une demi-louange, car, dit en terminant le poète, « il était mal à toi, café Greco, de me mettre à la porte dès que sonnait la neuvième heure. »

Sous ce titre, *Captation de bienveillance*, l'auteur adresse l'avant-dernière chanson de son recueil aux critiques de la *Gazette universelle d'Augsbourg*.— « Wolfgang Menzel, Gustave Pfizer, V. Fischer, pensez à moi, « s'écrie-t-il en manière de supplication moqueuse ; » votre gazette a la vertu infaillible de l'Église catholique : hors de son sein point de salut pour un pauvre diable de poète allemand ; on la lit dans le monde entier ; Louis-Philippe et Droste-Wischering lui-même ne dédaignent pas de la consulter ; veuillez donc m'accorder une toute petite place ; mon cœur et mes oreilles s'ouvriront à vos paternels avis, et je vous promets de m'adjoindre aussitôt comme recrue à la vertueuse école des poètes souabes ; et Cotta ne demandera pas mieux, croyez-moi, que de se faire l'éditeur de mes prochaines chansons. » — Cette prière ironique n'a de sel que pour ceux qui savent que la librairie séculaire des Cotta est propriétaire de cette fameuse *Gazette d'Augsbourg*, confidente adroite et prudente des chancelleries du Nord, organe semi-officiel et entièrement conservateur des intérêts de la Sainte-Alliance. Pour ne pas compromettre cette position profitable auprès de ses nobles patrons, M. Cotta doit donc veiller avec sollicitude à ce que ses presses n'aient jamais à recevoir que les éloges de la censure ; aussi n'édite-t-il que des écrivains bien pensans, et si par hasard il accueille un poète moins circonspect au point de vue politique, c'est à condition que ce dernier consentira à paraître *in editione emundatâ*. Cette explication était nécessaire pour faire comprendre le vrai sens de ces vers : « Je vous promets de m'adjoindre bientôt comme recrue à la vertueuse école des poètes souabes ! » — Dans son second volume des *Poésies d'un vivant*, M. George Herwegh a inséré une épigramme qui définit avec finesse cette position du libraire vis-à-vis

les écrivains politiques de l'Allemagne. M. Herwegh fait dire à M. Cotta:

« Liberté de la presse? Halte-là! — Qu'ai-je à faire d'un aigle dans le jardin? ne savez-vous donc pas que je ne puis vendre que l'oiseau captif dans la cage? »

M. Hoffmann de Fallersleben n'a donc vu dans la moderne Italie qu'un thème pour les développemens de sa fantaisie narquoise. On lui souhaiterait volontiers quelques franches colères et quelques généreux entraînemens d'enthousiasme, dût l'esprit fort du politique se donner la satisfaction de railler plus loin en quelques strophes sa propre candeur. A notre avis, quelques pièces graves, et, à défaut d'hymnes (il ne faut pas demander des cris d'aigle aux fauvettes et aux merles siffleurs), quelques idylles sobres et discrètes où seraient apparues de rares images de la campagne romaine, réclamaient leur place dans ce recueil de chansons inspirées par l'Italie. Les *élégies romaines* de Gœthe auraient dû servir à l'auteur d'avertissement et de modèle. Je ne lui reprocherai pas de n'avoir point suivi l'exemple de notre Lamartine, qui dans sa sublime invocation à l'Italie, a su grouper de si magnifiques contrastes et s'animer à des imprécations où le poussait la Muse irrésistible. Je ne lui rappellerai pas non plus les nobles images dont M. Auguste Barbier a enrichi quelques pages du *Pianto*. M. Hoffmann de Fallersleben n'est pas tenu de connaître les poètes de la France; mais je lui opposerai encore, après Gœthe, un de ses émules contemporains, le comte de Platen. Platen, nous avons déjà eu l'occasion de le dire, excellait dans cet art à la fois majestueux et délicat de reproduire dans ses vers les grandes lignes des horizons ro-

mains, d'en marquer les contours d'un dessin ferme et précis, d'élever et de soutenir l'hymne et l'ode à la hauteur des glorieux souvenirs qui planent sur la ville éternelle. A cette haute faculté qui lui a fait reprocher quelquefois une certaine raideur (la raideur des belles œuvres de la plastique, soit !), le comte de Platen joignait le don de cette idylle sobre et contenue, accessible aux descriptions pourtant, plus voisine de la simplicité rustique de Théocrite que de la grace de Virgile, mais telle que nous voudrions la retrouver dans le volume de M. de Fallersleben. Un poète revenant d'Italie sans laisser dans son œuvre quelque trace de la beauté et de la poésie romaines, est un phénomène que j'ai peine à comprendre. Comment donc expliquer de si importantes lacunes dans les chants dont la patrie de Virgile et de Dante a donné les sujets à M. Hoffmann de Fallersleben ? faut-il en chercher la cause dans les habitudes frivoles qu'a contractées le talent du chansonnier ? L'occasion était belle, puisqu'on laissait de côté la politique, de se retremper aux vives sources de l'inspiration ; mais peut-être que M. de Fallersleben aura craint, en se laissant aller à quelque généreux élan d'admiration ou d'enthousiasme, de prêter le flanc aux épigrammes de ses amis et de ces joyeux compagnons de Mayence si bien dressés par lui à courir sus aux philistins !

Malgré ces observations critiques, je suis très éloigné de vouloir ranger parmi les mauvais épis cette nouvelle gerbe de M. Hoffmann de Fallersleben. Il y aurait injustice à ne pas tenir compte au poète de certaines qualités naturelles à son talent, et qui se produisent avec une louable franchise dans ses *Diavolini*. Ces qualités consistent surtout dans le trait comique et dans le tour aisé du vers. La plaisanterie est généralement d'un entrain plus facile que dans les précé-

dens recueils de l'auteur. Il ne fallait pas un médiocre talent pour doter la chanson allemande d'une aussi vive allure de l'expression et de la pensée ; de pareils jeux avec cette langue de cristal et d'acier peuvent être comparés, pour la difficulté périlleuse, à ces poignards et à ces glaives que des mains hardies lancent et rattrapent légèrement dans l'air sans se blesser. M. de Fallersleben, qui n'est pas un grand poète et qui ne monte pas sur des échasses pour le paraître, qui de tous ses confrères affiche les prétentions les plus modestes, a trouvé l'originalité sans la chercher ; il a une qualité que les Allemands rendent par un mot dont l'équivalent manque à notre langue ; il a le *Witz*. Le Witz est quelque chose de moins vif que l'esprit français, de moins maladif et de moins affecté que l'humour anglais, et je le définirais mal en disant que c'est l'étincelle comique qui s'échappe d'une certaine rencontre d'idées ou de paroles sérieuses. L'art en ce genre d'originalité serait donc de grouper les paroles et les pensées de manière à en faire jaillir l'étincelle comique. Nonobstant cette faculté recommandable de l'auteur des *Diavolini*, il est à regretter qu'il n'ait pas renouvelé plus souvent le thème sur lequel s'exerçait sa verve. Les mêmes motifs reviennent sous sa plume avec une monotonie fatigante.

En somme, les défauts de M. Hoffmann de Fallersleben ne sont peut-être, la plupart du temps, que le résultat d'un parti pris, qu'une question de genre, de genre populaire. En applaudissant aux sons touchans et graves que le poète a parfois su tirer de sa lyre, je me refuse à croire que, dans d'autres chansons, où des plaisanteries banales terminées par des rimes remplacent la poésie, M. Hoffmann de Fallersleben n'ait pas sacrifié résolument ses délicates susceptibilités d'artiste à l'emploi de moyens plus immédiats de

propagande politique. L'auteur des *Chansons des rues* n'agit sans doute que par système contre les vrais intérêts de sa gloire. La critique, qui ne doit pas admettre de circonstances atténuantes en ce qui concerne les infractions aux lois du noble et du beau, a mission de blâmer de telles condescendances : la Muse n'a jamais raison de déroger.

GEORGE HERWEGH.

Dans un de ces articles aussi bien pensés que noblement écrits dont M. Saint-Réné-Taillandier enrichit la *Revue des deux mondes*, je trouve ce lignes caractéristiques sur M. George Herwegh : « C'est un jeune souverain ; il entre botté et éperonné dans l'assemblée des poètes de son pays ; il prend la couronne et la met sur sa tête. » On ne pouvait mieux dire. M. George Herwegh n'y a pas mis en effet plus de façons. Il sait que le succès appartient aux hommes d'action, et c'est par l'action qu'il débute, car ses chants sont de l'action ; et c'est l'action qu'il chante, et ce sont des cœurs jeunes et actifs qu'il convie au banquet de la liberté. Tandis que M. Hoffmann de Fallersleben se moque à plaisir des philistins et du Michel allemand, M. George Herwegh flagelle ce même philistin de sa verge de fer. Il fait plus dans son courroux libéral : désespérant d'inspirer un courage viril au Michel allemand, c'est aux femmes allemandes qu'il s'adresse. L'invocation aura bien dû surprendre ces sages et pacifiques ménagères.

Dans la nouvelle école politique qui nous occupe, le ta-

lent de M. George Herwegh représente surtout la force, l'énergie. Chez lui, la vigueur naturelle me paraît s'augmenter encore de l'effort vers la vigueur. Il ne se soucie point des fleurs, ou si par hasard il en cueille sur sa route, ce ne sont que des roses sauvages (*Wilde Rosen*) ; où d'ailleurs le poète trouverait-il des fleurs pour parer sa Muse ? Il ne fréquente que les grands chemins où se presse la foule, où la poussière poudroie au soleil; il a juré de ne s'inspirer qu'au milieu du forum. Il évite la forêt et le bocage où le chant du rossignol pourrait retarder sa marche. Il n'a pas le temps. Il faut qu'il arrive au but avant le soir. Chaperon rouge qui s'oublie à courir les papillons et à cueillir les bluets du sentier finit par être dévoré par le loup. — Notre poète est un chasseur infatigable; il traque lui-même le loup, et ce loup c'est la liberté. Il veut intéresser à la partie tous ses compatriotes ; il les somme de s'embusquer avec lui ; mais ses compatriotes qui ne demanderaient pas mieux que d'avoir le loup dans leurs filets, trouvent la chasse dangereuse ; ou bien encore, s'ils n'ont pas cette crainte, ils sont trop paresseux, ils ont peur de se fatiguer. Pour aiguillonner ces cœurs timides, le poète leur chante de hardis refrains. Il n'emploie que les mots les plus farouches, que les images les plus capables d'ébranler l'imagination ; jamais il ne prononce les doux noms de tendresse, d'amour; il craint trop pour cela d'énerver le courage de ses compagnons. Dans l'espoir de les attacher pour toujours à sa cause, il ose même calomnier la fidélité des vierges allemandes. « Partout, s'écrie-t-il, partout vous trouverez des lèvres roses promptes à trahir leurs sermens ! » Il veut les convaincre par son propre exemple, comme le prouve cette chanson :

Léger bagage.

Je suis un homme libre; mes chants ne vont point flatter l'orgueil des princes; l'air libre du ciel est le seul bien que je poursuis. Je n'ai point de donjon orgueilleux d'où l'œil domine les campagnes; pareil à l'oiseau, je suis fidèle à mon nid. Ma chanson est toute ma richesse.

Le lord tire l'or de sa tonne; moi, c'est au plus si je tire de la mienne du vin; mon seul or à moi, c'est le soleil du matin, mon seul argent, c'est le rayon de la lune; ma chanson est toute ma richesse.

C'est toi, c'est toi seule que poursuit mon désir, toi seule, charmante enfant! ah! que ne m'appartiens-tu? Mais tu veux des liens, tu veux des agrafes; et je devrais devenir esclave? — Non! je ne veux pas vendre ma liberté, et de même que je me suis détourné des palais, je laisse, sans regret, passer l'amour. Ma chanson est toute ma richesse.

Après avoir ainsi donné l'exemple du renoncement aux tendres voluptés, le poète, s'exaltant de plus en plus, veut maintenant que la haine remplace l'amour. Il invoque la sombre déesse au front couronné de serpens. Il s'écrie de sa voix la plus forte:

Le chant de la haine.

Bonne chance, bonne chance, et franchissez montagnes et fleuves en vous dirigeant vers l'aurore! Un dernier baiser à votre femme fidèle, puis saisissez votre fidèle épée! Aussi longtemps que notre main ne tombera pas en poussière, il faut qu'elle étreigne fermement le glaive; nous avons aimé assez longtemps; nous voulons enfin haïr!

Ce n'est pas l'amour qui peut nous aider; ce n'est pas l'amour qui nous délivrera. O haine! hâte-toi de rendre ton dernier juge-

ment ; ô haine ! hâte-toi de briser nos chaînes ! Et partout où des tyrans respirent encore, fais que nous les saisissions avec audace. Nous avons aimé assez longtemps ; nous voulons enfin haïr !

Que celui qui possède encore un cœur, ne le laisse battre que de haine ; en tous lieux abonde le bois sec qui doit nourrir et grossir notre feu. Vous tous qui n'avez pas déserté la cause de la liberté, chantez à travers les rues de l'Allemagne : vous avez aimé assez longtemps ; oh ! apprenez enfin à haïr !

Combattez sans relâche la tyrannie sur la terre, et notre haine finira par être plus sainte que notre amour. Aussi longtemps que notre main ne tombera pas en poussière, il faut qu'elle étreigne fermement le glaive : nous avons aimé assez longtemps ; nous voulons enfin haïr !

Quand il croit avoir suffisamment excité l'ardeur de ses compatriotes, le jeune poète, dans le vertige de son enthousiasme, jette tout à coup au milieu d'eux ce cri : guerre ! guerre ! pareil à un brandon qui doit embraser l'Allemagne entière :

La dernière guerre.

Que celui qui sait joindre ses mains pour la prière demande à mains jointes une bonne épée, qu'il demande un héros, un homme qu'armera la colère de Dieu ! Nous aurons encore à traverser une guerre, une guerre qui nous donnera la plus belle des victoires, et ce combat sera le dernier, la dernière sainte guerre.

Approchez, approchez, peuples de tous les pays ; pressez-vous autour de votre étendard de bataille ! C'est la liberté qui est aujourd'hui notre feld-maréchal, et nous crions : en avant ! L'aiguille indique que l'heure est venue ; élance-toi d'abord, ô noble Polonais ! élance-toi le premier pour la sainte guerre.

Oui, en avant ! jusqu'à ce que poindra le jour ; oui, en avant, alertes et joyeux ! En avant ! jusqu'au moment où derrière nous croulera l'engeance des Pharaons ! Après avoir gardé le silence quand il s'agissait de notre cause, le Seigneur parlera enfin pour nous ; il brisera nos chaînes dans la dernière sainte guerre.

Allume-toi donc et répands tes flammes, holocauste sacré, par delà terre et mer, et enserre tous les peuples dans un seul cercle de feu. C'est ainsi que nous sera octroyée la grande, grande victoire, l'éternelle paix des nations. — Sus donc, et en avant pour la sainte guerre !

C'est donc d'un incendie universel que M. George Herwegh attend la régénération du monde par la liberté. La liberté est le phénix qui sortira des cendres fumantes du passé.

Cependant les espérances de l'audacieux poète sont lentes à se réaliser. Il ne trouve pas le concours, le sympathique dévouement sur lesquels il croyait pouvoir compter. L'Allemagne, comme toujours, ne se décidera qu'après avoir mûrement réfléchi. Dans son mécontentement, M. George Herwegh lui darde l'épigramme suivante.

Aux Allemands. — Une vision.

J'eus en rêve une étrange vision : Dieu le Père était assis prêt à juger ; il appela chaque nation de la terre devant son trône rayonnant d'étoiles.

Les peuples arrivèrent en innombrables essaims faciles à reconnaître : les Anglais, les Russes, les Français.

Je vis des Chinois et des Mongols, voire même un débris de la Pologne. Et quand le Seigneur se mit à compter les peuples, il se trouva que les Allemands manquaient encore.

— « Où s'attardent donc de nouveau mes Allemands ? Sont-ils encore occupés à étendre leurs membres paresseux ? Depuis le moment où je les ai enterrés, ils ont pourtant bien eu le temps de dormir tout à leur aise ! »

Cela dit, il ordonna à un ange de descendre sur terre et d'ame-

ner au ciel ces éternels dormeurs. L'ange s'empressa de faire le tour de l'Allemagne : tout était là muet, tout était immobile.

— « Allemands, ne voulez-vous pas vous lever ? voici que l'éternité commence ! » Tel est le cri que l'ange, d'une voix courroucée, fit résonner avec fracas à travers sa trompette céleste.

Mais avant que les Allemands eussent pu se réunir, le dernier jour était passé depuis longtemps, et chaque peuple avait reçu son châtiment ou sa récompense : — c'est ainsi que les Allemands furent également exclus du paradis et de l'enfer.

La résistance que rencontre le poète, organe d'une partie nombreuse de la jeunesse allemande, provient des hommes mûrs, de ces cœurs refroidis par l'âge et par l'égoïsme que l'on a coutume d'appeler les sages. C'est donc à ces hommes que s'adresse maintenant la Muse frémissante de M. George Herwegh.

Les jeunes et les vieux.

« Tu es jeune, ce n'est pas à toi à parler ! Tu es jeune ; nous sommes les vieux. Commence par laisser se briser tes flots ; commence par laisser se refroidir ton ardeur prête à tout embraser.

Tu es jeune ; tes efforts sont vains ! Tu es jeune et l'expérience te manque. Tu es jeune ; attends que ta tête se couronne de nos cheveux blancs.

Apprends d'abord, mon cher, à savoir te dompter ; laisse d'abord s'évaporer tes flammes ; laisse-toi d'abord jeter dans les fers ; alors peut-être on pourra t'employer ! »

— « Merci, mes sages messieurs ; mais dites-moi, je vous prie, vous qui vous faites les gardiens du passé, qui donc sera chargé de construire l'avenir ?

Répondez, ne sommes-nous pas, après tout, vos uniques, vos courageux défenseurs ? A qui appartient-il d'aimer vos filles ? — Qui se charge de veiller sur vos demeures ?

Ne me reprochez pas ma blonde chevelure, ni mon air en-

flammé; Les boucles *argentées* de vos cheveux sont belles, je l'avoue; mais c'est à l'*or* qu'appartient la terre.

Gardez-vous, gardez-vous de mépriser ma jeunesse, quel que soit son tort de s'annoncer trop haut au monde! Combien de fois votre vertu n'a-t-elle pas été coupable par son silence même envers l'humanité! »

Ce dernier trait porte coup, et nous en félicitons le poète. Ce n'est pas une vaine déclamation. Le poète reviendra plus d'une fois sur ce point qui est capital, de même que les vagues ne se lassent pas de heurter les écluses qui compriment leur essor. Sous ce titre : *Triste consolation*, M. George Herwegh s'est moqué avec une mâle et profonde ironie de ces exhortations à la patience et à la confiance en une vie meilleure, dont les heureux et les puissans de la terre sont la plupart du temps si prodigues :

Triste consolation.

Tu contempleras un jour une plus belle vie, et cette vie, tu en jouiras éternellement; on te construira alors des palais d'or et de vermeil — Seulement, cela n'aura lieu qu'après ta mort.

Tu t'élèveras jusqu'aux étoiles, et tu prendras place dans leurs rangs, tu pourras alors planer librement d'un monde à l'autre. — Seulement, cela n'aura lieu qu'après ta mort.

Un jour, comme un autre Brutus, tu te promèneras en liberté dans la compagnie des Brutus de tous les pays et de tous les temps; alors toutes les chaînes tomberont. — Seulement, cela n'aura lieu qu'après ta mort.

Tandis que de criminels tyrans rôtiront dans les enfers, toi, tu entreras dans la félicité glorieuse du ciel; alors tu recevras des baisers qui ne seront pas le signal d'une trahison. — Seulement, cela n'aura lieu qu'après ta mort.

— Qu'importe à l'esquif vermoulu et qui sombre, le doux souffle d'Orient qui vient gonfler sa voile? Qu'importe un rayon du

soleil au pauvre oiseau mort que l'aigle emporte dans ses serres au haut des cieux?

Vers cette époque (1840) une récrudescence des vieilles rivalités nationales contre le prétendu esprit envahisseur de la France se réveilla en Allemagne, à la grande satisfaction sans doute de ses gouvernans, momentanément affranchis de la sorte de réclamations intérieures plus gênantes. Les rois absolus trouvaient l'heureuse occasion de tourner une fois encore contre nous des cris de liberté qui commençaient à les inquiéter sérieusement. On donna des pensions aux poètes qui chantèrent le *Rhin allemand*. M. Herwegh ne se laissa pas prendre à cet appât séduisant. Aux strophes fanfaronnes de Becker, il répondit par un chant de protestation.

Protestation.

Tant que je n'aurai pas cessé d'être protestant, je protesterai: que tout musicien allemand colporte mes paroles au son de son instrument. Le monde entier chante: « Le Rhin libre! » Moi seul je crie: « Non, messieurs, non! Le Rhin, le Rhin pourrait être plus libre qu'il ne l'est;— c'est pourquoi je veux protester.

On venait à peine de me baptiser; je rampais encore sur mes mains, que déjà inspiré par ma croyance, je me mis à protester avec force; et je protestai partout, à propos de tout. Oh bienheureux ceux qui sur tous les points de la terre protestent sans relâche!

Une seule chose importe; et c'est pourquoi je m'y accroche obstinément et ne m'en départirai jamais, c'est mon devoir chrétien de protester. Que me fait à moi toute cette eau depuis la source du Rhin jusqu'à l'Océan? — Il n'y a pas d'hommes libres sur ces rives; c'est pourquoi je veux protester.

De cette heure à jamais, le nom de protestans sera votre ornement le plus précieux. Aussi longtemps que vous serez protestans,

votre devoir sera donc de protester. Et si vous entendez le monde chanter : « Le Rhin libre ! » répondez : « Hélas ! messieurs, non ! le Rhin, le Rhin pourrait être plus libre ; nous devons protester ! »

M. George Herwegh était alors en Suisse. C'est de Suisse que partit un jour l'énergique appel qu'il adressait aux poètes de son pays. Cette pièce qui parut dans le *Forum allemand* produisit en Allemagne une impression profonde. Le poète politique, tel que de fermes esprits l'appelaient sans oser l'espérer, s'était révélé tout à coup. De ce moment date la consécration poétique de M. George Herwegh.

Aux poètes allemands.

Soyez fiers ! Il n'est point d'or au monde qui résonne aussi bien que l'or des cordes de vos lyres ! il n'est point de prince assez puissant pour que vous soyez forcés de vous faire ses serviteurs. En dépit de l'airain et du marbre, sa mémoire mourra si vous la laissez mourir ; la pourpre la plus belle est encore celle de vos chants qu'anime le sang de vos cœurs !

Pareille au diamant, la rosée ne brille-t-elle pas toujours pour vous au milieu des plaines ? N'est-ce pas la plus belle des tentes royales que ce baldaquin du ciel arrondi sur vos têtes ? Est-ce que la vigne dont les rameaux s'enlacent sur un humble toit de chaume, ne vaut pas mieux que le lierre parasite qui rampe au pied des palais des rois ?

Que votre cœur, ô poètes ! résonne et palpite hautement avec les alouettes libres dans les airs ! Partout vous reposerez plus tranquillement que dans le caveau des princes. On peut trouver en tous lieux une maîtresse prompte à trahir sa foi. Je ne vous conseille pas de dédaigner l'anneau de vos fiancées, mais gardez-vous de vous laisser mettre des chaînes.

Ne soyez dévoués qu'au peuple : que vos chants l'excitent et le conduisent au combat ; et s'il gît blessé sur le champ de bataille,

pansez sa plaie et veillez sur lui ! Et si l'on veut lui ravir le peu de liberté qui lui reste, saisissez votre épée d'une main ferme, et brisez vos lyres !

M. George Herwegh déploya une grande activité politico-littéraire pendant son séjour en Suisse. Il se fit l'organe des idées nouvelles, des intérêts politiques nouveaux que réclame l'esprit du temps. Ses critiques dirigées plus directement sur les poètes modernes de l'Allemagne, les conviaient sous l'étendard de la liberté. Tantôt, il déplorait l'absence d'initiative politique chez les littérateurs allemands ; tantôt il adressait une louange railleuse aux romantiques qui se sont complu à reconstruire le moyen âge, au lieu de jeter les fondemens de l'avenir. Ses études sur Achim d'Arnim abondent en épigrammes à l'adresse des chevaleresques poètes du passé. Une autre fois, il s'ingénie à retrouver sous les voiles mystiques et les images gigantesques dont s'enveloppe le génie de Jean Paul, l'âme libre, l'âme sympathique et brûlante du sublime rêveur. — Une appréciation du comte de Platen, pleine de justesse et de justice, indique le rôle que le jeune poète rêve pour lui-même. Ailleurs, à propos des nombreuses histoires littéraires de l'Allemagne qui se publient chaque jour, M. George Herwegh se plaint du parti pris avec lequel les critiques contemporains sacrifient le présent au passé. M. Gervinus est appelé à la barre du jeune poète qui lui demande compte de tant d'efforts, de recherches et de zèle ingénieux, dépensés au profit de la mort, tandis que la vie et les espérances légitimes du présent frappent en vain à la porte de la critique. C'est le vieux thème développé de tout temps par les générations survenantes, avides d'avoir leur place au soleil. Ici cet éternel mobile se fortifiait d'une prétention plus légitime, plus généralement ressentie, l'intérêt de la liberté.

Un sonnet adressé à Louis Uhland, et qui est peut-être le meilleur de M. George Herwegh, témoigne que le jeune poète ne laisse jamais dormir la haine qu'il a vouée aux puissans de la terre.

A Louis Uhland.

En ces jours de rude labeur et d'angoisses, il ne m'arrive plus que rarement — je tremble presque de le dire — il ne m'arrive plus que rarement de prendre en main l'Évangile de la liberté, ton livre, ce trésor d'amour et de chevalerie.

Et pourtant, comme naguère il faisait battre mon cœur! Avec quelle ardeur je feuilletais ses pages! Maintenant je n'en suis plus capable. Je n'en suis plus capable — soit! et cependant personne n'a le droit de m'en blâmer.

Une autre haine et un autre amour se disputent aujourd'hui le monde; de tant de milliers d'hommes, combien peut-on en compter dont le cœur n'ait pas changé?

C'est ainsi, ô poète! c'est ainsi que tes chants ne me trouvent plus le même qu'autrefois; un seul pourtant m'est resté profondément gravé dans l'âme; connais-tu encore ces vers: « Malheur à vous, orgueilleux portiques! »

Je ne puis m'empêcher de citer encore un chant de ce poète énergique. Cette fois M. George Herwegh saisit l'occasion de témoigner sa sympathie pour la nationalité polonaise, et par conséquent sa haine contre le despotisme russe. Le comte de Platen, dont *les chansons polonaises* ont sans doute exercé une heureuse influence sur le talent de M. George Herwegh, le comte de Platen aurait vivement applaudi aux strophes suivantes:

Le trompette mourant.

Foin du diable qui m'a fait tomber ! Comment feront les lances polonaises, comment feront les sabres polonais pour se frayer un chemin à travers les tourbillons des combats, aux sons d'une autre trompette ?

Que de fois n'ai-je point galopé à leur tête, que de fois n'ai-je point galopé à leur tête, au milieu des tonnerres grondans ! que de fois n'ai-je pas espéré, que de fois n'ai-je pas espéré de faire résonner ma trompette dans l'air affranchi !

Je l'ai espéré, lorsque la mort sanglante volait sur les boulets sifflans ; je l'ai espéré, lorsqu'elle grinçait à mon oreille sa menace farouche ; je l'ai espéré — et je me suis trompé.

Afin que mon âme ait moins de peine à quitter mon corps, camarades, je vous en supplie, saisissez ma trompette et jouez-moi cet air que vous savez si bien : « La Pologne n'est pas encore morte ! »

Oui, jouez-moi cet air, ou ne m'en jouez pas, ou ne m'en jouez pas, mais aidez-moi à l'y souffler moi-même avec ma dernière haleine ! puis rendez-moi l'instrument. Au jour du dernier jugement, cette trompette me servira.

Car lorsque Dieu criera aux hommes de se lever sur terre, lorsqu'il chargera l'épouvante de les faire sortir de leurs tombeaux, il faudra bien qu'il commence par réveiller les trompettes dans leurs cercueils.

Quel jour de joie ce sera, camarades ! Comme alors je m'empresserai de secouer la terre qui recouvrira mon corps, pour réveiller aux sons de ma trompette tous les peuples de la terre et pour les exciter contre les Russes !

Dans son second volume des *Poésies d'un vivant*, M. George Herwegh a inséré soixante-quinze *xénies*, qu'il lance comme autant de flèches contre les hommes et les choses de l'Allemagne, dont ses opinions l'ont fait l'ennemi. Ces épigrammes affectent une concision de tour et un

nerf de pensée qui sont précieuses dans les escarmouches politiques; nous trouvons seulement que le poète n'a pas toujours été heureux dans le choix de ses sujets. Ce qui, à notre avis, devrait surtout défrayer des poèmes aussi courts, ce qui pourrait seul en faire le succès et l'excuse, c'est l'esprit, l'esprit pénétrant, ou la pensée profonde. L'impression laissée au lecteur par les rapides distiques ou les quatrains, doit ressembler aux blessures que faisaient les flèches du soldat parthe dont un poète a dit:

« Il fuit, mais comme un Parthe, en nous perçant le cœur. »

Les xénies de M. George Herwegh manquent généralement de cette légèreté, de cette gaieté cruelle, de cette naïveté malicieuse, qui ont fait de tout temps la force et le danger de l'*épigramme hostile*, car j'ai besoin de ces deux mots pour rendre le sens du terme allemand xénies. Quelques-unes de ces petites compositions de M. George Herwegh emportent la pièce, j'en conviens, mais on sent que le poète a fait effort pour frapper de son plus lourd marteau. Est-ce avec de gros clous qu'il convient de fixer des papillons contre le mur?

J'adresserai encore une autre critique à M. George Herwegh. L'écueil qu'il importe surtout d'éviter en scellant sa pensée dans la forme étroite de l'épigramme, c'est la banalité, les vérités communes, qui depuis longtemps sont tombées dans le domaine des aphorismes populaires, et des fabricans d'almanachs. Un grand nombre des xénies de M. George Herwegh ont le tort très grave de ne pas frapper, étonner ou captiver l'esprit par l'attrait de la nouveauté. Voici un exemple de ces épigrammes incolores et mornes, où du reste, je le répète, le poète déploie un grand art de la rime et du mètre:

Vent, vent.

« Faites croire que votre sable est du roc, et construisez des murs de papier : Le vent fera crouler le château de cartes des rois et des valets. »

Les xénies qui suivent nous ont paru les plus remarquables du recueil :

Concedo.

« Don Quichotte, Don Quichotte! » m'ont crié tous les écrivailleurs de journaux. — Ce n'est que trop vrai : j'ai pris les piqueurs d'ânes pour des paladins!

Autres temps, autres mœurs.

Lorsqu'apparaîtra le libérateur, les bergers viendront sans doute l'adorer de nouveau; mais cette fois les rois ne seront certainement pas de la partie!

Amour malheureux.

La faute n'en est pas aux rois : Les rois aiment la liberté; mais, par malheur, la liberté n'aime pas les rois!

Changement de pavillon.

— Déserteur? — « Oui, et je m'en honore. J'ai échangé l'étendard du roi, qui m'opprimait, contre la bannière, non stipendiée, du peuple. »

On ne peut se dissimuler que la position de M. George Herwegh qui habite Paris depuis dix-huit mois, ne soit en ce mo-

ment assez difficile. Les yeux sont levés sur lui de toutes parts, et l'Allemagne attend impatiemment, dans des intérêts divers, les manifestations futures — j'allais presque écrire les manifestes, du jeune poète. Si nombreuses que soient les sympathies politiques sur lesquelles il peut compter, M. George Herwegh ne s'aveugle pas sans doute sur ce que les esprits distingués, les juges compétens, les poètes et les critiques animés d'un vrai sentiment de l'art, ont le droit d'exiger de lui désormais. Les circonstances, qui ont toujours un peu raison, lui ont mis sur la tête une couronne, mais les circonstances et les couronnes sont inconstantes, et la gloire réelle des conquérans consiste à conserver leurs conquêtes. Dans les domaines de la poésie, les vainqueurs doivent craindre sans cesse une surprise. Il est nécessaire qu'ils soient toujours sur la brèche, qu'ils veillent à ce qu'on ne découvre point les défauts de leur cuirasse ; qu'ils ne laissent pas se refroidir l'ardeur et le dévouement de leurs soldats ; et que, si un audacieux assaillant fait voler en éclats leur lance, ils soient prêts aussitôt à se défendre avec l'épée. Cette nécessité d'avoir constamment à sa disposition une arme de rechange, est, à notre avis, le danger le plus sérieux de tout conquérant de la veille dont la légitimité sera contestée le lendemain.

Indépendamment des ennemis que lui ont faits ses opinions politiques et ses superbes allures de triomphateur, M. George Herwegh compte dans son pays des opposans nombreux, des sceptiques railleurs, à l'endroit même de son talent, qui prédisent au jeune et hardi conducteur des coursiers de Phébus, les destinées de Phaéton. Nous n'écoutons qu'en souriant ces prophètes chagrins, et nous trouvons leur comparaison exagérée. Le dépit causé à certains hommes par la popularité soudaine de M. George Herwegh, explique la partia-

lité de certains jugemens. Toutefois, nous croyons fermement que l'auteur des *Poésies d'un vivant* ne saurait être trop circonspect à l'avenir dans les communications qu'il fera au public ; nous pensons qu'il lui importe, s'il veut conserver la place où il s'est élancé du premier bond, de justifier sa fortune par des œuvres empreintes de qualités indépendantes de la verve et de la passion politiques. C'est à son calme, à sa sérénité harmonieuse, que l'on reconnaît la vraie puissance, la puissance qui a conscience d'elle-même et qui se fait facilement accepter. Que M. George Herwegh, dont nous avons maintes fois signalé l'énergie et la fermeté, nous montre qu'il n'a qu'à vouloir pour réussir dans la grâce, et dans toutes ces délicatesses de pensée, de forme, de mélodie et de sentiment, qui sont le secret divin des grands poètes. M. George Herwegh, qui compte vingt-huit ans à peine, a bien le temps de se permettre cet intermède pacifique dans l'intérêt de son talent. Telle est la palme que ses amis doivent l'inviter à cueillir, la palme dont l'ombre bienfaisante le rafraîchirait, en l'abritant contre le soleil et la poussière de la lutte.

ROBERT PRUTZ.

Monsieur Prutz, dont la réputation a commencé par des strophes sur le Rhin allemand, contemporaines de la malencontreuse chanson de M. Becker, M. Prutz est auteur de deux recueils lyriques, dont le second surtout, dédié à ses amis de Königsberg, l'a rangé d'emblée sous l'étendard des poètes politiques. La Muse de M. Herwegh a exercé une forte influence sur les premières dispositions poétiques de M. Prutz, qui, sans connaître l'énergique auteur du *Chant de la haine,* lui écrivit un jour des vers pour lui demander son amitié. Ces vers, composés sous l'impression d'un enthousiasme sincère, offraient des qualités vigoureuses qui devaient être remarquées. Les mêmes qualités distinguent la pièce suivante que je considère comme le chef-d'œuvre de l'auteur :

Augures du temps.

« Je vis un enfant qui jouait à la bataille avec des soldats d'étain. Tout à coup il entend résonner des clairons ! Il tressaille, se

lève en silence, jette dans le feu ses guerriers en plomb, et les regarde fondre d'un œil fier et brillant.

— Enfant, hâte-toi!

« Je vis un adolescent qui redressait soudain sa tête blonde, et s'arrachait des bras d'une jeune fille, ainsi que des rondes joyeuses des buveurs, d'un air hagard et comme effrayé de lui-même; puis il s'arrête muet et regarde du côté de l'aurore, d'un œil enflammé.

— Te serais-tu levé trop tard?

« Je vis un homme mûr assis près de son foyer au milieu de ses enfans; il coulait des balles, affilait une épée et sifflait des airs guerriers. Il ne levait pas les yeux; il ne prononçait pas un mot; il ne cessait pas un instant d'aiguiser son fer et de siffler ses belliqueux refrains.

— Le glaive sera-t-il bientôt assez pointu?

« Je vis un vieillard qui murmurait tout bas : « Malheur à moi, vieillard impuissant! bientôt retentira le tonnerre des batailles, et je ne serai pas là! et je ne serai plus là quand étincellera le fer! Hélas! je reposerai dans la nuit du cercueil lorsque la liberté rompra ses chaînes!

— Attends un peu pour mourir! »

Toutefois, dans ce rôle de barde courroucé qu'adoptait dès lors M. Prutz, on ne distinguait pas les caractères d'une vocation bien décidée. Ses colères étaient plus bruyantes que franches, et la critique avait raison de signaler la redondance sonore d'un grand nombre de ses compositions. Mais ce que la critique devait en même temps reconnaître dans les poésies de M. Prutz, c'est une connaissance profonde des secrets de la forme et du rhythme, un rare talent d'arrondir la strophe, comme si elle se gonflait naturellement sous l'ampleur du souffle lyrique. Cette souplesse de plume, cet art flexible de la composition et de l'extension, donnaient

aux poésies de M. Prutz un cachet qui les distinguait de celles de ses confrères : elles étaient ordinairement plus développées ; elles étalaient une plus grande richesse de rimes à effets et de mètres savans. Avec de telles ressources au service de sa pensée, d'où vient que M. Prutz, après deux années de silence, n'ait eu à nous donner dernièrement que quatre chansons, dont la première rappelle seule sa fastueuse manière d'autrefois ? Quoique M. Prutz semble avoir éprouvé le besoin de protester à l'avance contre de pareilles suppositions, je suis tenté de voir dans une sobriété dont il avait donné si peu d'exemples, un symptôme de cette lassitude et de ce découragement dont je parlais plus haut à propos de M. de Fallersleben. A part la pièce intitulée *Prinz redner* (le prince parleur), qui est une assez spirituelle moquerie à l'adresse du roi de Prusse, je ne vois dans les trois autres lieder que des efforts insuffisans pour conserver à sa Muse les traits bouleversés de la colère et de la menace ; pour annoncer au monde, dont on se croit le point de mire, qu'on n'a pas plus changé de convictions que d'espérances. Sauf ce qu'elles pourraient avoir d'excessif, nous ne demandons pas mieux que de partager ces espérances du poète. Il est pourtant un point où nous nous séparons de ses vœux, où nous devons même en blâmer l'imprudence, dans l'intérêt des concessions libérales que les populations allemandes réclament de la justice éclairée de leurs gouvernemens : nous pensons que tous les amis sincères du progrès constitutionnel en Allemagne regretteront, comme nous, ces violens appels à l'épée, au glaive, que M. Prutz a faits, dans ses dernières chansons. De telles extrémités, qui trouvent à peine leur justification sous le régime des tyrannies cruelles, n'ont pas, Dieu merci ! leur raison d'être dans les actes des gouvernemens allemands,

ni surtout dans les dispositions personnelles du roi de Prusse. Les libéraux de l'Allemagne peuvent réclamer avec une juste impatience les améliorations promises par le monarque, mais ils devraient moins oublier les qualités généreuses et patriotiques qui distinguent d'ailleurs Frédéric-Guillaume. Pour nous résumer en peu de mots, nous doutons que les quatre chansons nouvelles de M. Prutz soient d'utiles recrues pour le parti constitutionnel d'outre-Rhin, et nous croyons que le poète aurait mieux fait d'imiter la prudence de M. Hoffmann de Fallersleben en conduisant, pour quelque temps, sa muse loin des bruits du forum et de la poussière de l'arène.

Que conclure de tout ceci, si ce n'est que l'école exclusivement politique des poètes de la jeune Allemagne est arrivée à une de ces époques décisives où certaines choses de ce monde n'échappent à la nécessité de mourir qu'à la condition de se transformer? Prétendre que la politique puisse suffire à fonder et à entretenir une école littéraire, est une illusion qui n'a pu naître que dans l'imagination d'un peuple à peine sur le seuil de la vie politique; tant de perspectives nouvelles s'ouvrent alors aux yeux éblouis! Mais le monde politique est celui des réalités; dès qu'on y entre, on en aperçoit les rigoureuses limites. Comment d'ailleurs concevoir une école de poètes qui, leurs grands cris d'anathème une fois lancés, leur déclaration de droits une fois rédigée en images plus ou moins heureuses, devrait s'alimenter éternellement d'opposition et de colère? Évidemment, la Muse ne peut longtemps marcher dans cette voie. Le silence que garde M. Herwegh depuis l'accueil déjà beaucoup moins enthousiaste fait à son dernier recueil est, à notre avis, aussi significatif sur ce point que le recueillement de M. Freiligrath en Suisse, et que la démission po-

litique, sans doute provisoire, que nous ont apportée les *Diavolini* de M. Hoffmann de Fallersleben. Nous nous trompons peut-être en augurant ainsi de l'avenir d'une école qui compte des poètes riches de talent et de jeunesse. Qu'ils prouvent donc que nous avons été mauvais prophète; nous ne demandons pas mieux que de faire amende honorable devant la première belle œuvre que leur inspirera la politique.

EMMANUEL GEIBEL.

Monsieur Emmanuel Geibel, qui vient de publier la quatrième édition de ses poésies, appartient à cette classe de poètes rêveurs qui se détournent autant que possible des intérêts de la vie active pour se livrer tout entiers à la contemplation de la nature. Il procède de la manière d'Uhland par la grâce naïve et l'effusion, et du grand art du comte de Platen par l'habileté avec laquelle il a su manier les distiques familiers à l'auteur illustre des odes et des hymnes sur l'Italie. M. Emmanuel Geibel, dont les débuts remontent à 1834, a consacré l'un de ses premiers chants à venger la noble Muse de Platen des mépris qui avaient accueilli ses tentatives rhythmiques d'un caractère si élevé et d'un si mélodieux langage. Commencer sa carrière de poète par un tel hommage, c'était se montrer capable d'acquérir des qualités que la jeunesse apprécie peu d'ordinaire, parce qu'elles sont le résultat de beaucoup de réflexions et d'études.

Le recueil de M. Emmanuel Geibel se divise en trois parties principales, séparées par ce qu'il appelle des intermèdes. Ces intermèdes sont des bouquets de sonnets, la plu-

part doués de couleurs habilement nuancées et de parfums agréables. La première partie intitulée : *Bonn et Lubeck,* renferme sans doute les premières compositions de M. Geibel, ses *Jugendlieder* (chansons de jeunesse) : on le devine à l'émotion plus vive, comme aussi parfois plus inexpérimentée, de ses chants, qui d'abord célèbrent exclusivement la nature et l'amour. La seconde partie du recueil a pour titre : *Berlin;* une pensée grave domine ces poèmes d'une époque plus récente, et composés sous l'influence de la philosophie prussienne. La dernière partie du volume contient des distiques sur la Grèce, des strophes d'un mètre savant, un fragment épique et des poésies diverses où une forme plus sûre d'elle-même enveloppe une pensée désormais plus mûre, et qui témoigne des forces croissantes du poète. Toutefois on peut encore désirer çà et là plus de clarté dans la pensée, plus de précision dans le style, plus de sévérité et de logique dans le choix et l'emploi des images. Dans une pièce intitulée : *Trois Prières,* nous avons remarqué la ferveur avec laquelle le poète demande à Dieu « que jamais la pure source ne tarisse en lui par l'effet de l'impatience et de la colère. » Il y a là une allusion très-directe aux adeptes de la Muse politique, et ces derniers y verront sans doute une épigramme.

Ce n'est en quelque sorte qu'à son corps défendant que M. Emmanuel Geibel sort de ce doux Éden de la nature et de l'amour où les poètes souabes ont puisé ces suaves inspirations que certaines Muses de la vallée du Rhin s'efforcent gracieusement de ressaisir aujourd'hui. Nous plaçons dans ce groupe aimable M. Emmanuel Geibel, qui, quoique né à Lubeck, a vécu plus d'une année entre Bonn et Saint-Goar. Nous ne trouvons dans le volume de M. Geibel que deux pièces politiques que nous citerons en terminant.

Commençons par ce sonnet, dont la beauté philosophique frappera les intelligences distinguées de tous les partis.

Contre le torrent.

« La liberté a toujours été une muse bien accueillie de ma pensée; mais il est quelque chose que je déteste encore plus que les despotes: — C'est la populace, quand elle se drape de la pourpre en lambeaux du manteau royal.

« Aujourd'hui les petites âmes rivalisent d'ardeur pour se guinder jusqu'à la taille des prophètes; elles diffament impudemment la mémoire des grands hommes, car c'est un crime, à leurs yeux, de dépasser par sa vertu le niveau commun.

« Oui, quiconque a dans la poitrine un cœur plus noble que celui de la foule, un cœur aux battements généreux, un cœur d'où le génie, ce feu sacré, ce messager divin, s'échappe et gronde, — celui-là mérite l'anathème.

« Et c'est pourtant cette même populace qui jadis, ivre de rage, n'a pas craint de casser son bâton sur la tête d'un Aristide, et d'exiler un Dante! »

La seconde pièce est plus explicite, et l'auteur s'y range avec franchise parmi les amis du progrès et des améliorations libérales. Le fond du poème est fantastique. Le jeune poète troublé par l'orage qui s'amasse autour de lui, se décide à aller interroger sur les destinées de l'Allemagne le vieil empereur Barberousse, dont naguère Henri Heine troublait si irrévérencieusement le sommeil dans la mystérieuse caverne de Kiefhaüser. L'empereur demande au jeune homme la cause de sa visite inopportune; et, quand il a appris les agitations auxquelles l'Allemagne est en proie, il s'informe brusquement de ce que pensent et font les vieillards, les sages, au milieu d'une telle confusion. Le jeune homme répond que les vieillards ne font que crain-

dre et que s'opposer à tout, au bien comme au mal ; que dans ces ardeurs généreuses du temps présent, ils s'obstinent à ne voir que les premières étincelles d'un incendie destiné à tout détruire ; en un mot, qu'ils ne cessent de répéter ces paroles dictées par une prudence aveugle : La flamme est plus dangereuse que la cendre. — « Et la jeunesse ? » reprend le vieil empereur impatienté. — « La jeunesse, répond le poète, blâme et critique avec une langue sans frein ; à l'en croire, rien n'est bien, tout doit être changé dans le ciel non moins que sur la terre, et quiconque ne crie pas avec eux est un ilote. Ils appellent la liberté d'une voix mâle, et ils sont les esclaves de leurs propres désirs ; ils parlent des droits éternels de l'humanité, et ils ne pensent qu'à leur propre moi ; ils veulent livrer des combats pour la vérité, et le mensonge est leur glaive ; ils veulent porter le monde sur leurs épaules, et c'est à peine s'ils peuvent gouverner leur propre maison. »

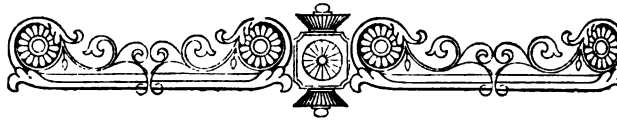
L'empereur.

« Insensés ! ils usent leur poudre à tirer sur les étoiles, mais ils n'apprendront jamais à toucher le but. Les mondes continuent de suivre en paix la route qui leur a été tracée, et ces enfans qui s'agitent en bas ne leur arrachent qu'un sourire de pitié ! »

« — Faut-il encore longtemps attendre ? dit en terminant le poète, qui se range parmi les partisans des institutions promises au pays. — Il faut laisser mûrir les choses, répond Barberousse, et avoir confiance dans celui qui juge les rois et les peuples. Sois sûr qu'il ne vous a pas oubliés ; il connaît l'heure et le chemin. Quant à toi, ne néglige pas les dons qu'il a eu la bonté de te faire dans la vie comme dans la poésie. Tiens les yeux fixés fermement sur le but de ton voyage. Celui-là seul est le vrai sage qui n'oublie ja-

mais ce but. Contente-toi d'agir loyalement dans le cercle modeste où Dieu t'a placé, et garde toujours la mesure. »

Ces quelques vers une fois accordés à la politique, M. Emmanuel Geibel se hâte de retourner à la nature et à l'amour, ces sources de toute vraie poésie, sources éternelles où l'imagination et le génie, si puissans qu'ils soient, ont toujours besoin de venir se rafraîchir et puiser une nouvelle force. Nous ne saurions donc mieux prendre congé de M. Emmanuel Geibel qu'en lui répétant ces derniers vers qu'il met dans la bouche du vieil empereur : « Contente-toi d'agir loyalement dans le cercle modeste où Dieu t'a placé, et garde toujours la mesure. »



HENRI DE WESSENBERG. — AUGUSTE KOSPISCH. — FRANÇOIS DE GAUDY. — LADISLAW PYRKER. — KARL ÉGON ÉBERT. — ÉLISABETH KUHLMANN. GUILLAUME WAIBLINGER. — FRÉDÉRICE GRUPP. — GUILLAUME WACKERNAGEL. — WILLIBALD ALEXIS (HARING). — WOLFGANG MENZEL. — GUSTAVE PFIZER. — GUSTAVE SCHWAB. — KARL MAYER. — LE ROI LOUIS DE BAVIÈRE. — FRANÇOIS DINGELSTEDT.

HENRI DE WESSENBERG.

Parmi les poètes patriotiques de 1813, le baron Henri de Wessenberg mérite une place honorable. L'amour du pays natal l'a souvent inspiré avec bonheur. Il possédait un sentiment profond et exalté de l'antique loyauté allemande, et c'est dans ce sentiment qu'il puisa ses chants les plus énergiques. Le respect et le culte pieux des vieilles mœurs germaniques, qu'il craignait de voir s'altérer au contact de la frivolité française, lui ont fourni des accens de généreuse colère et d'enthousiasme, pour maudire l'occupation étrangère et pour stimuler la résignation apathique de sa nation.

Indépendamment de ses poésies patriotiques, l'âme mystique de Henri de Wessenberg a trouvé de nobles accords pour glorifier les sentimens et les pensées qui honorent et élèvent la vie de l'homme ici-bas. Les deux strophes que je traduis sont peut-être, au point de vue de la forme et de la verve poétiques, ce que le baron de Wessenberg a fait de mieux. Le poète, à l'aspect du *Gladiateur mourant*, qui lui rappelle l'asservissement de son pays, s'écrie d'une voix indignée :

« Qui es-tu, gladiateur, que je vois mourir avec tant d'élégance, et qui par l'attitude de tes membres, sembles lutter encore pour l'or vil des Romains efféminés, au moment où ta vie s'échappe par terre avec ton sang? Oh! comme à cette heure tous les yeux brillent d'une joie cruelle, à voir s'affaisser avec grâce ton front pâli !

« O honte de l'esclavage, honte et dérision impie de l'humanité! — Debout, Barbares! accourez sur les ailes de la tempête! Que l'enfant de vos forêts ne meure pas impunément pour l'amusement du peuple des sept collines. Voyez, le voilà maintenant tout blême! Entendez monter, des innombrables degrés de l'amphithéâtre, ces cris d'ivresse sacrilége qui demandent vengeance! »

AUGUSTE KOPISCH.

Auguste Kopisch, de Breslau, est à la fois un peintre de goût et un poète aimable. Les petits sujets conviennent surtout à sa Muse. Il a transporté avec bonheur dans la poésie allemande, certaines chansons napolitaines, calabroises, portugaises et siciliennes. Dans notre chapitre sur Platen, nous avons eu l'occasion de rappeler les relations amicales de Kopisch avec l'auteur austère des odes sur l'Italie; nous avons dit alors que cette glorieuse amitié avait inspiré au poète de Breslau ses strophes les plus élevées. Toutefois, ce que je préfère dans le recueil de M. Auguste Kopisch ce sont ses compositions les plus courtes, ses heureuses imitations d'Anacréon, la note vive et rapide, l'image discrète mais toujours gracieuse, qualités délicates dont quelques traductions donneront facilement une idée.

A l'amour.

Amour, cruel enfant, pourquoi me tourmenter seul? Vole vers ma rebelle et tourmente-la aussi un peu. Fais que le désir l'enflamme, et que ses baisers soient plus ardens lorsque je la presserai dans mes bras!

La coupe.

Sur l'or pur de la coupe, que ta main légère sculpte un petit garçon; qu'on le voie écrasant dans ses doigts potelés une grappe mûre dont sa bouche avide recueille la douce liqueur. A quelque distance, montre-nous un jeune homme pressant dans ses bras une jeune belle qu'il couvre de baisers. En face d'une outre pleine, représente enfin un vieillard assis sur l'herbe. Qu'il se détourne avec ferveur et remplisse sa coupe pour une libation nouvelle.

Pendant la nuit.

Tombez, tombez toujours plus épaisses, ô douces gouttes de pluie! les divins baisers de ma belle se multiplient sur mes lèvres à mesure que vous retentissez plus nombreuses sur le toit! Quand vous tombez, ô gouttes propices! j'ose la presser dans mes bras; mais à peine vous arrêtez-vous, que ma belle aussi s'enfuit soudain loin de moi. — Ciel, ah! si tu pouvais n'être jamais clair! Gouttes de pluie, ah! si vous pouviez tomber toujours plus épaisses!

FRANÇOIS DE GAUDY.

Le baron François de Gaudy, né en 1800 à Francfort et mort en 1840 à Berlin, où il vécut pendant plusieurs années dans l'intimité de Chamisso, a consacré à la gloire de Napoléon une série, les Allemands diraient un cycle, de chansons sous ce titre : *Kaiserlieder* (Chansons impériales). Par un singulier contraste, le même poète s'est également inspiré des blasons de la noblesse allemande dans un recueil intitulé : *Schildsagen* (Légendes des armoiries). Hâtons-nous d'ajouter que le baron de Gaudy a passé les dernières années de sa trop courte existence, à traduire, avec Chamisso, les chansons de Béranger. Les deux strophes suivantes sur l'espérance sont d'une gracieuse poésie et d'un sentiment profond.

L'espérance.

L'espérance sommeille au fond du cœur comme la rosée dans le sein des lis. L'espérance sort victorieuse des épreuves terrestres, pareille à l'azur du ciel qui finit toujours par se dégager des sombres nuages de la tempête. L'espérance est semblable à la faible tige qui jaillit même de la surface nue des rochers; l'espérance brille à travers les pleurs, comme le diamant sous les eaux profondes.

Tu as beau avoir été trompé mille fois, pauvre et faible cœur mortel, tu n'en continues pas moins de te tourner vers le ciel avec une nouvelle confiance. Tu ressembles à l'araignée qui entreprend chaque jour une toile nouvelle; et chaque jour pourtant la dure main de la destinée vient détruire ton ouvrage.

LADISLAW PYRKER.

Le prince primat de Hongrie, Ladislaw Pyrker, jouit depuis longtemps en Allemagne d'une double popularité, comme archevêque et comme poète. Lors des dissidences religieuses soulevées en Allemagne par la question des mariages mixtes, l'archevêque de Hongrie, Ladislaw Pyrker, intervint avec succès dans l'intérêt de la conciliation. La sage libéralité de son esprit élevé servit à la fois dans cette circonstance, les intérêts de la religion et ceux du pays, dont la tranquillité était menacée. Le prélat poète, qui est déjà un vétéran littéraire, a publié récemment un recueil très coquet de chansons intitulées; *Lieder der Sehnsucht nach den Alpen* (chants de désir exhalés vers les Alpes). Ces Lieder sont animés d'une douce poésie qu'embellissent des images heureuses. Le lyrisme du vénérable archevêque a les qualités aimables et prudentes qui honorent sa vie. M. Pyrker, qui donne ainsi à son imagination le délassement d'un voyage idéal dans la pittoresque patrie des chalets et des chevreuils, est auteur de deux poèmes, composés dans la forme et les conditions classiques, sur Tunis et sur Rodolphe de Habsburg. Il n'est pas sans intérêt de voir dans ces remarquables poésies d'un prélat allemand, la simplicité et la bonhomie avec lesquelles le clergé de l'Allemagne se rapproche des joies et des espérances légitimes de la vie commune.

KARL EGON EBERT.

Karl Égon Ébert, né en 1801 à Prague, a fait paraître l'année dernière, la troisième édition de ses poésies complètes. Plusieurs pièces de ce recueil se distinguent par le sentiment et la grâce de l'expression. Ces deux qualités sont plus familières au talent de M. Karl Égon Ébert, que la vigueur de la pensée et du style. Toutefois le volume de ce poète présente un caractère que l'on aime toujours à rencontrer dans les littératures étrangères : il recèle un certain parfum d'originalité locale. M. Égon Ébert est un enfant de la Bohème, et son livre le prouve à des signes très distincts. Il a mis en ballades les légendes les plus aimables et les plus dramatiques de sa patrie.

ÉLISABETH KUHLMANN.

Pourquoi ne consacrerions-nous pas quelques lignes à Élisabeth Kuhlmann, cette jeune fille si extraordinairement douée du sens poétique, mais à qui le temps a manqué ? L'inspiration vint la consacrer à peine au sortir du berceau. A treize ans, non-seulement elle savait le russe, l'allemand, l'anglais et l'italien, mais encore le latin et le grec, et elle composait avec une facilité presque égale dans chacune de ces langues. Il ne s'agit pas ici de ces inspirations banales, comme une certaine habitude, une certaine souplesse de métier peuvent en fournir à des organisations médiocres. Non ; les poésies d'Elisabeth Kuhlmann portent un cachet de distinction rare ; et ce qui est surtout remarquable, c'est qu'après une année consacrée à l'étude d'Homère et des lyriques grecs, la Muse de quatorze ans composa des chants si éminemment grecs, que son précepteur, homme de beaucoup d'érudition et de goût, eut l'idée de les faire paraître comme des fragmens retrouvés de Corinne. Goethe s'étonna lui-même du talent précoce de la jeune fille. Mais l'organisation délicate d'Elisabeth Kuhlmann ne put résister aux ardeurs dévorantes de la pensée. Elle mourut à l'âge de dix-sept ans, après avoir composé près de cent mille vers, tant originaux que traduits.

GUILLAUME WAIBLINGER.

Rapprochons de cette intéressante victime de l'enthousiasme poétique, un autre jeune poète qui, lui aussi, eut à peine le temps d'ébaucher son rêve. Guillaume Waiblinger, né en 1804 à Heilbronn, avait à peine seize ans qu'il se croyait déjà un grand poète. Il possédait dès lors, en effet, la plupart des qualités qui, cultivées et dirigées avec intelligence et soin, forment les vrais maîtres. Il avait la flamme, la verve, l'imagination et le rhythme facile ; je devrais dire qu'il avait peut-être un peu trop de tout cela, car son beau talent a manqué de calme, de mesure, de discipline. Hélas! les années l'auraient vite mûri ; ce n'est pas à vingt-six ans (Waiblinger mourut à cet âge), que l'éducation d'un poète peut être terminée. L'imitation de Byron est visible dans un grand nombre des poésies de Guillaume Waiblinger; mais la vigueur et le souffle qui les animent prouvent que le jeune poète, s'il eût vécu, n'aurait pas tardé à répudier toute influence étrangère pour rester lui-même.

FRÉDÉRIC GRUPPE.

Frédéric Gruppe a enlacé dans la fraîche couronne du printemps, l'une des plus gracieuses fleurs que je connaisse.

Chanson printanière.

Que chantent avec tant de ferveur les cigales enfouies dans la verdure? Elles chantent : — « Ne laissons pas la vie, la vie se défleurir. Les fleurs brillent éternellement et l'arbre verdoie toujours. Nous seules, nous seules, la mort veut nous chasser de cet espace toujours vert, toujours émaillé! »

Que dit la plainte harmonieuse des rossignols émus à la clarté de la lune? Cette plainte dit : — « Hélas! les roses meurent ainsi que leur éclat vermeil! Notre vie aussi s'en va en même temps que les roses tombent; l'homme, l'homme seul fleurit éternel comme le monde! »

« Sur sa joue jamais ne pâlissent les roses empourprées de l'aurore; les années sont pour lui des jours, et il ne connaît point la mort; et les soucis ne le rongent pas, et l'amour ne lui apporte pas les douleurs; il vit dans une sécurité bienheureuse sous les fermes et spacieux abris du terrestre Eden! »

Hélas ! je m'aperçois, en relisant ces strophes touchantes, que les fleurs mystiques qui les parfument, sensitives délicates, se sont flétries sous les doigts du traducteur. Serait-il possible, ô poète ! que vous eussiez pu trouver à Berlin une inspiration si suave? Je croyais que d'aussi gracieux *vergiss-mein-nicht* ne fleurissaient qu'en Souabe et dans la vallée du Rhin.

GUILLAUME WACKERNAGEL.

Guillaume Wackernagel, né en 1808 à Berlin, aujourd'hui professeur de philologie à l'université de Bâle, n'a pas éteint son imagination dans les archives poudreuses de la langue et de la littérature allemandes, qu'il a longtemps compulsées. Ses précieux travaux philologiques semblent au contraire avoir communiqué à son esprit un peu de l'aimable naïveté des vieux poètes. En remontant dans le passé, il s'est rapproché de la nature. Il est au nombre de ces poètes modernes qui ont fortifié et enrichi la langue poétique en la retrempant aux vieilles sources. Les Lieder de M. Guillaume Wackernagel portent tous l'empreinte du cachet germanique. Quelques-uns, tels que les stances intitulées *Kindesauge* (l'œil de l'enfant) me paraissent, en certains endroits, manquer de clarté; mais le sentiment en est toujours profond, la forme pure, le tour essentiellement allemand ; témoin ces vers :

La goutte d'eau.

Une goutte tombe, la mer rend à peine un son imperceptible ; et la place où est tombée la goutte n'est marquée que par des cercles qui se succèdent sur l'eau.

Mais bientôt ces cercles eux-mêmes s'effacent, et tout rentre dans le repos. D'où venait cette goutte? Où est-elle allée?

A peine a-t-elle eu le temps de naître et de mourir! et pourtant, cette goutte aussi venait pour laisser une trace! »

WILLIBALD ALEXIS (HÄRING). — WOLFGANG MENZEL. — GUSTAVE PFIZER.

Parmi les romanciers et les critiques qui ont cultivé la Muse, Willibald Alexis (Häring), Wolfgang Menzel et Gustave Pfizer, ce dernier surtout, méritent une place honorable au nombre des poètes modernes. Willibald Alexis est auteur de ce fameux roman de *Walladmor* qu'on attribua pendant un certain temps à Walter-Scott. — J'ai eu plus d'une fois l'occasion de citer M. Wolfgang Menzel, critique humouristique, que l'on accuse généralement de manquer de profondeur, d'aimer le paradoxe, et de rompre à chaque instant la mesure grave et somnolente de la critique sérieuse. Pour notre compte, nous savons gré à M. Wolfgang Menzel d'avoir beaucoup d'esprit, et de n'être pas pédant.—M. Gustave Pfizer est, en poésie, le disciple fervent et bien inspiré de Schiller. Il dramatise avec art un sujet; il est philosophe et moraliste; sa poésie réussit parfaitement dans les allégories, dans les symboles contenant une leçon de sagesse, un conseil utile, un bon exemple. A en croire certaines exigences modernes, ce genre où triomphe la Muse élégante et toujours correcte de M. Gustave Pfizer, est désormais suranné, et le style du poète serait un peu trop chargé de périphrases et d'épithètes de convention, dont une poésie plus franche, plus vraie, doit se débarrasser aujourd'hui. La pla

du *Jeune Compagnon* est l'une des meilleures pages de M. Gustave Pfizer. Peut-être ai-je tort de lui enlever le charme des vers et des tours allemands, où le poète a prouvé une grande science des ressources mélodiques de la langue.

Le Jeune Compagnon.

Je suis un jeune compagnon au léger bagage, et je vais errant par le monde; pareil aux nomades, je suis prompt à dresser et à plier ma tente.

J'ai rêvé souvent qu'une femme reposait sur mon cœur; j'ai rêvé souvent qu'en de doux et paisibles loisirs, je berçais un gracieux enfant.

Mais loin de moi ce rêve! je suis réveillé. Il a duré bien longtemps, si longtemps que, jour et nuit, il me revient sans cesse.

Le dénouement de ce rêve ne peut me sortir de l'esprit: Dans la tombe humide et sombre on conduisit la belle jeune mère; puis l'enfant ne tarda pas à dépérir.

Maintenant le rêve est entièrement fini; mes yeux ont pleuré toutes leurs larmes; libre et portant mon léger bagage, je parcours de nouveau le monde en qualité de jeune compagnon.

Cependant deux boucles charmantes me sont restées de mon rêve: La brune est formée des cheveux de la mère; la blonde me vient de l'enfant.

Lorsque je contemple la boucle dorée, l'éclat du couchant pâlit à mes yeux; et quand je regarde la boucle brune, je souhaite de mourir.

GUSTAVE SCHWAB.

M. Gustave Schwab est-il moins un poète que le plus poétique des littérateurs bienveillans? A-t-il moins d'originalité que de facilité gracieuse? N'a-t-il pas écrit trop de ballades? N'est-il pas toujours trop prompt à croire que l'heure de l'inspiration est venue? Quoi qu'il en soit, M. Gustave Schwab est un ami sincère et désintéressé des lettres; on le cite en Souabe au nombre des poètes qui honorent le plus le pays; il n'a jamais eu de haine ni d'envie; et si son gros volume de Chansons, Romances et Ballades laisse parfois à désirer sous le rapport de la distinction, nous ne devons pas oublier qu'il a encouragé les débuts de Lenau, fortifié le courage, momentanément ébranlé, de Platen, et saisi toutes les occasions de défendre et d'exalter les droits sacrés de la poésie. De tels mérites doivent faire pardonner facilement quelques strophes banales au poète qui d'ailleurs possède dans sa gerbe plusieurs épis entièrement irréprochables. La pièce intitulée : *Au Temps des Roses*, est de ce nombre. Je regrette pourtant d'y trouver une certaine affectation :

Au Temps des Roses.

L'amour est semblable aux roses qui toujours se renouvellent, quoique leur éclat d'aujourd'hui doive mourir demain, et que nul de nous ne se souvienne de la veille.

L'amour est riche comme le sein des roses : des milliers de feuilles odorantes ont beau s'en détacher, des milliers d'autres se pressent encore autour de leur cœur.

L'amour brille enflammé, comme une feuille de rose dont un premier rayon de l'aurore a peint les vives couleurs.

L'amour est céleste; il ressemble à cette goutte de rosée cachée dans le sein des roses et qui réfléchit l'immensité du ciel.

L'amour est doux comme le parfum des roses qui circule invisible dans l'air attiédi, et enivre l'abeille avide de composer son miel.

Enfin, l'amour est de courte durée, comme la vie des roses, des roses plus promptes encore à mourir que le doux rossignol qui les pleure sous l'ombrage.

KARL MAYER.

M. Karl Mayer doit être cité à côté de M. Gustave Schwab. Il est l'ami d'Uhland, et son collègue aux états du Wurtemberg. M. Karl Mayer a été le peintre en miniature de l'école dont Uhland est, à proprement parler, le chef. Il a réduit en médaillons d'un pouce de diamètre, les tableaux devant lesquels s'est arrêtée sa Muse. Nous sommes de ceux qui ne comprennent pas l'algèbre et le daguerréotype appliqués à la reproduction de la nature. Mais ne me montré-je pas trop sévère envers M. Karl Mayer? Je m'expose à ce reproche en citant les jolies strophes que la destinée des fleurs lui a inspirées :

Les Fleurs.

Fleurs, vos doux yeux ne vous serviraient-ils pas à exprimer vos désirs? vous qu'aime tant le regard, le mois de mai ne vous inspirerait-il rien?

Vous qui charmez la terre et les airs, seriez-vous privées de voir et de sentir? l'oiseau ne serait-il pas entendu de vous, l'oiseau qui vous célèbre, tapi sous les feuilles fraîches-écloses?

Ne dit-on pas que même votre suave innocence est privée d'une âme! Fleurs, ne dit-on pas que votre destinée consiste à faire des heureux, mais que la nature ne vous a traitées qu'en marâtre!

Qui peut cependant pénétrer le mystère de vos amours printanières et de vos joies? Fleurs dignes d'envie, vous seules savez quelle félicité vous est échue en partage!

LE ROI LOUIS DE BAVIÈRE.

Des critiques ont loué le sentiment patriotique qui se remarque dans les premières poésies du roi Louis de Bavière. Nous nous empressons de souscrire à ce jugement, mais pour ce qui concerne la vocation poétique du roi Louis, je crois qu'on peut lui mettre dans la bouche les vers de Charles IX à Ronsard. Supposons que le roi Louis réponde à certaine ode reconnaissante du comte de Platen. Il pourrait lui dire :

« Tous deux également nous portons des couronnes ;
Mais, roi, je les reçus ; poète, tu les donnes. »

FRANÇOIS DINGELSTEDT.

Parmi les poètes de la nouvelle école politique, M. François Dingelstedt se distingue par l'élégance de sa muse, par le choix des pensées, le bon goût des expressions et des images. C'est un talent aristocratique enrégimenté au service de la cause populaire. Mais ne me trompé-je pas? M. George Herwegh n'aurait-il point commis une attaque injuste, en accusant dernièrement de défection le mélancolique auteur des *chansons du Veilleur de nuit?* J'aurais dû presque m'en douter, à la coquetterie du volume de M. Dingelstedt, et au nom très orthodoxe de M. Cotta, imprimé sur la couverture. Si la cause libérale a décidément perdu M. Dingelstedt, tant pis pour la cause libérale. Le point important selon moi, c'est que cette muse, pleine de distinction et de noblesse, ne soit pas perdue pour la poésie.

HENRI HEINE.

Si jamais écrivain allemand s'est rapproché de l'esprit et des idées de la France, c'est Henri Heine. Ceci toutefois a besoin d'être expliqué. Et d'abord la France a-t-elle encore le même esprit qu'autrefois? N'en a-t-elle pas laissé la plus grande partie dans ce gouffre de 89 qui a dévoré tant de choses, tant d'institutions et de formes usées! N'y a-t-elle pas laissé son vieil esprit insouciant, épigrammatique et frondeur, cet esprit qui s'essaie dans les anciens fabliaux, s'ébat joyeusement dans Rabelais, doute et se moque dans Montaigne, devient une arme politique dans la satire Ménippée, aiguise la crudité de Régnier, perce dans la naïveté gauloise de La Fontaine, pétille enfin et éclate dans Voltaire. Cet esprit qui a été pendant des siècles, le trait le plus saillant du caractère français, qu'est-il devenu? Était-il indigne d'un peuple libre? Devait-il mourir à l'avénement de la liberté? N'était-il que l'arme brillante et légère par laquelle le pouvoir absolu, les anciens priviléges, lentement minés, devaient être détruits! Voltaire en a-t-il emporté le secret dans sa tombe?

Si Voltaire vivait de nos jours, serait-il encore Voltaire ?

Mais je reviens à M. Henri Heine qui pourra peut-être répondre à mes questions. L'esprit français, dont je disais tout à l'heure que M. Henri Heine se rapproche, est en effet cette verve moqueuse, satirique et cruellement gaie, dont Voltaire a été la plus haute expression. En passant par le tempérament germanique, cette verve s'est sensiblement modifiée ; mais le vieil esprit français y domine, et, à ce titre, M. Henri Heine est un poète plus français que la plupart de nos écrivains modernes. Aux yeux de ses compatriotes, une telle qualité devait être un grief, grief qui grossissait en raison du talent du poète destiné ainsi à devenir un grand coupable. Les partisans de l'immobilité politique en Allemagne avaient de bonnes raisons pour lancer l'anathème contre un genre d'esprit qui ne respecte rien, pas même les abus.

M. Henri Heine qui depuis treize années habite la France, est presque aussi généralement connu chez nous que dans son pays. Ses *Reisebilder* ont eu un succès égal chez les deux nations. Le public français qui suit le développement sérieux de la littérature contemporaine, a lu la plupart des œuvres en prose de M. Henri Heine. Ses poésies seules n'ont pas été traduites dans notre langue, et c'est une lacune que tant de libraires, en quête d'un bon livre, devraient s'empresser de combler. C'est surtout comme poète lyrique que nous voulons apprécier ici M. Henri Heine. La traduction d'un conte satirique publié l'année dernière, et où le poète se montre dans toute l'exubérance de sa verve, me rendra la tâche beaucoup plus facile. Les exigences du cadre que j'ai adopté m'imposent un certain nombre de coupures.

ALLEMAGNE.

Conte d'hiver.

Dans le triste mois de novembre, lorsque les jours deviennent plus sombres, lorsque le vent effeuille les arbres, je partis pour l'Allemagne.

Et quand j'arrivai à la frontière, je sentis mon cœur battre plus fort dans ma poitrine; je crois même que quelques larmes s'échappèrent de mes yeux.

Et lorsque j'entendis les accens de la langue allemande, j'éprouvai une émotion étrange; il me sembla que mon cœur saignait le plus agréablement du monde.

Une petite fille chantait en s'accompagnant de sa harpe. Elle chantait avec une expression vraie, et avec une voix fausse; toutefois, sa musique me toucha profondément.

Elle chantait l'amour et les peines d'amour, le sacrifice de soi-même et le bonheur de se revoir là haut dans un meilleur monde où toutes les douleurs cessent.

Elle chantait cette vallée d'épreuves, ses joies qui bientôt ont fui, et cette autre patrie où l'âme transfigurée savoure sans fin des voluptés pures.

Elle chantait la vieille chanson du renoncement, ce refrain calmant du ciel, avec lequel on endort, quand il pleure, le peuple, ce grand enfant.

Je connais l'air, je connais les paroles; je connais aussi messieurs les auteurs; je sais qu'ils boivent en secret le vin, et qu'en public ils prêchent l'eau.

O mes amis, je veux composer pour vous une chanson nouvelle, une chanson meilleure! Nous voulons, dès cette vie mortelle, placer le ciel sur la terre.

Nous voulons être heureux ici-bas; nous ne voulons plus vivre de privations; désormais le ventre paresseux ne dévorera plus ce qu'ont gagné des mains laborieuses.

La terre produit assez de pain pour nourrir tous ses enfans;

elle produit assez de roses et de myrtes, de beautés et de plaisirs, voire même de petits pois, pour que chacun en ait sa part.

Oui, des petits pois pour tout le monde, aussitôt que les cosses se fendent! nous abandonnons le ciel aux anges et aux moineaux.

Si des ailes nous poussent après la mort, nous irons vous visiter là haut, et manger avec vous les tartes et les gâteaux des bienheureux.

Telle est ma chanson nouvelle, ma chanson meilleure! elle résonne avec la douceur des flûtes et des violons! c'en est fait du *miserere;* les cloches funèbres se taisent.

La Vierge Europe est fiancée avec le beau génie de la liberté; ils reposent dans les bras l'un de l'autre; ils savourent les délices du premier baiser.

Si la bénédiction des prêtres leur manque, qu'importe! leur union n'en est pas moins valable — Vivent l'époux et la jeune épouse, ainsi que leurs enfans à venir!

Ma chanson est un épithalame, ma chanson meilleure, ma chanson nouvelle... Mes forces s'accroissent d'une façon prodigieuse; je pourrais briser des chênes.

Depuis que j'ai posé le pied sur la terre allemande, je sens comme une séve magique circuler dans tout mon être — le géant a de nouveau touché sa mère, et ses forces augmentent.

Pendant que la petite musicienne célébrait ainsi les voluptés célestes, les douaniers prussiens visitaient ma malle.

Ils retournaient tout, fouillaient partout dans mes chemises, mes pantalons et mes mouchoirs. Ils espéraient trouver des dentelles, de la bijouterie et des livres défendus.

Insensés! qui perdez votre temps à chercher dans ma malle! vous ne trouverez rien là dedans. La contrebande qui voyage avec moi est toute cachée dans ma tête.

Ici, j'ai des dentelles plus fines que celles de Bruxelles et de Malines. Si je les déballe, craignez-en les pointes!

Ma tête renferme les bijoux les plus précieux, les diamans des-

tinés à former la couronne de l'avenir; les pierreries qui doivent orner le temple du nouveau Dieu, du grand Inconnu.

Et cette même tête est pleine de livres! je puis vous le certifier. Ma tête ressemble à un nid d'oiseaux rempli des gazouillemens et des murmures de livres bons à confisquer.

Croyez-moi, la bibliothèque de Satan n'en contient pas de pires; ils sont même plus dangereux encore que ceux d'Hoffmann de Fallersleben!

Un voyageur, qui se trouvait à mon côté, me fit remarquer que j'avais là devant moi le Zollverein prussien, la grande chaîne des Douanes.

« Le Zollverein — ajouta-t-il, fondera notre nationalité. Il réunira en un faisceau notre patrie morcelée.

« Il nous donnera l'unité extérieure, autrement dit l'unité matérielle; quant à l'unité spirituelle, nous la devons à la censure: c'est l'unité vraiment idéale.

« Elle nous donne l'unité intérieure, l'unité de pensée et d'opinion; nous avons besoin d'une Allemagne qui soit une, une au dehors comme au dedans. »

A Aix-la-Chapelle sous le vieux Dôme, reposent les restes de Charlemagne (ne pas le confondre avec Charles Mayer qui vit en Souabe).

Je serais peu flatté d'être mort et enterré comme empereur à Aix-la-Chapelle sous le vieux Dôme. Je préférerais cent fois vivre tout petit poète à Stuttgard, sur les rives du Neckar!

A Aix-la-Chapelle, les chiens qui s'ennuient dans les rues, semblent vous dire de l'air le plus soumis : « Donne-nous un coup de pied, ô étranger! cela nous distraira peut-être un peu. »

J'ai flâné pendant une petite heure dans ce trou insipide. Je revis le soldat prussien: il n'a pas beaucoup changé.

« Ce sont encore les manteaux gris, avec les hauts collets rouges (« le rouge est l'emblème du sang français, » chantait Théodor Kœrner en des jours qui ne sont plus).

C'est toujours le même peuple de pédans qu'on dirait taillés dans le bois; c'est toujours, à chaque mouvement, le même angle droit; toujours les mêmes ténèbres glacées sur leurs visages.

Ils se promènent toujours aussi raides et comme juchés sur des échasses; ils se tiennent toujours aussi droits que des cierges, comme s'ils avaient avalé le bâton avec lequel on les rossait naguère.

La longue moustache n'est à proprement parler qu'une nouvelle phase de la mode des queues. Seulement, la queue qui autrefois leur pendait par derrière, leur pend maintenant sous le nez.

Le nouveau costume de la cavalerie me plaît assez; je dois en faire l'éloge; je dois surtout une mention flatteuse au pot en tête, au casque, avec sa pointe d'acier vers le haut!

Cela est si moyen âge, si chevaleresque! cela rappelle si bien le romantisme du bon vieux temps! cela rappelle si bien la châtelaine de Montfaucon, les barons Fouqué, Uhland et Tieck!

Cela rappelle si bien les beaux jours du moyen âge, les pages et les écuyers, qui dans leur cœur portaient la fidélité, et sur leur dos le blason.

Cela rappelle les croisades et les tournois, les cours d'amour et le doux servage, et cet âge d'or de la foi où ne paraissait pas encore le plus petit journal.

Oui, oui, ce casque me plaît! il prouve l'esprit le plus élevé. C'est une royale saillie qui ne manque pas de pointe — sur le casque!

Seulement je crains, qu'au premier orage, une telle pointe n'attire promptement sur votre tête moyen âge des foudres par trop modernes!

A Aix-la-Chapelle, sur l'écusson de l'hôtel de la poste, je vis cet oiseau que je déteste si cordialement! Il lançait sur moi des regards pleins de rage.

Odieux oiseau, si jamais tu me tombes sous la main, je te promets de t'arracher les plumes et de te rogner les serres!

Cela fait, je te suspendrai dans l'air au haut d'une perche, et je convierai les arquebusiers du Rhin à un joyeux tir, dont tu feras les honneurs.

Et l'adroit tireur qui m'abattra la vilaine bête, je le saluerai roi en lui présentant le sceptre et la couronne dus au plus vaillant compagnon. Nous sonnerons les fanfares, et nous crierons : « vive le roi! »

J'arrivai à Cologne assez avant dans la soirée. Aussitôt j'entendis bruire les flots du Rhin; aussitôt je reconnus l'air d'Allemagne qui caressait mes joues; aussitôt je ressentis son influence — sur mon appétit. Je mangeai là une omelette au jambon, et comme elle était fort salée, je dus aussi boire du vin du Rhin.

Le vin du Rhin brille toujours comme de l'or dans les verts *rœmers*, et si tu en bois quelques gorgées de trop, il te monte au cerveau,

Il te monte au cerveau un si doux chatouillement que tu n'en peux plus de volupté! Ce fut lui qui me poussa, au milieu de la nuit, à travers les rues où mes pas réveillèrent mille échos endormis.

Les maisons en pierres me regardaient d'un air qui semblait vouloir me raconter les légendes des temps évanouis, l'antique histoire de la sainte ville de Cologne.

Oui, c'est ici que jadis le clergé a vécu pieusement; c'est ic qu'ont régné ces hommes noirs qu'a décrits la plume d'Ulrich de Hutten.

C'est ici que le cancan du moyen âge fut dansé par les nonnes et les moines; ici qu'Hochstraten écrivit ses dénonciations venimeuses.

Ici, la flamme du bûcher dévora les livres et les hommes, tandis que les cloches sonnaient à pleines volées, et que les voix entonnaient en chœur le *Kyrie eleison!*

Ici la stupidité s'unit à la méchanceté, comme font les chiens au milieu des rues; leurs descendans se reconnaissent encore aujourd'hui sans peine à leur bigotisme haineux.

— Mais vois là, dans les rayons de la lune, ce colossal compagnon! son front noir comme le visage du diable se dresse vers le ciel. — C'est le Dôme de Cologne.

Il devait devenir la Bastille de l'esprit, et les rusés ultramontains pensaient: Dans cette prison de géans, la raison allemande est destinée à languir!

Mais survint Luther qui cria son puissant: « Halte-là! » — Depuis ce jour, la construction du Dôme demeura en suspens.

Il ne fut point achevé — Et c'est bien; car c'est justement son non-achèvement qui en fait un monument de la puissance de l'Allemagne et de sa mission protestante.

— Pauvres diables de la *société du Dôme,* vous voulez avec vos faibles mains continuer l'œuvre interrompue et terminer la vieille Bastille.

Espoir insensé! c'est en vain qu'on agitera la bourse du quêteur, en vain qu'on ira frapper à la porte des hérétiques et même des juifs; tout cela sera infructueux et inutile.

C'est en vain que le grand Franz Listz donnera des concerts au profit du Dôme! en vain qu'un roi plein de talent viendra déclamer!

On ne l'achèvera pas, le Dôme de Cologne, quoique les niais de la Souabe aient envoyé pour sa construction un navire entièrement chargé de pierres!

On ne l'achèvera pas, malgré tous les cris des corbeaux et des hiboux, ces partisans du passé, qui aiment tant à nicher dans les hautes tours des cathédrales!

Oui, il viendra même un temps où, loin de l'achever, on convertira l'intérieur de l'église en écurie pour les chevaux.

« Et quand le Dôme sera changé en écurie, que ferons-nous des trois rois mages qui reposent là dans le tabernacle? »

J'entends quelqu'un m'adresser cette question. Mais au temps où nous sommes est-il nécessaire de se gêner! Les trois rois mages de l'Orient pourront aller se loger ailleurs.

Suivez mon conseil, et placez-les dans ces trois cages de fer suspendues à la tour de Munster, autrement dite tour de saint Lambert.

Et si par hasard un membre de ce triumvirat manquait à l'appel, qu'un autre mortel le remplace; substituez à ce roi d'Orient, une majesté d'Occident.

Quand j'arrivai au pont du Rhin, près du mur du port, je vis couler le fleuve paternel, aux tranquilles rayons de la lune.

Salut! Rhin que je nomme encore mon père, comment t'es-tu porté depuis que nous nous sommes quittés? J'ai souvent pensé à toi avec désir et regret.

A peine eus-je prononcé ces mots, que j'entendis des sons singulièrement douloureux s'exhaler du sein profond des ondes; c'était comme la toux d'un vieillard, comme un sourd grondement et un murmure plaintif!

« Sois le bienvenu, mon enfant! je vois avec plaisir que tu ne m'as pas oublié; voilà treize ans passés que je ne t'ai vu; j'ai eu bien à souffrir dans l'intervalle.

A Bibéric, j'ai dû avaler des pierres; en vérité, le mets n'est pas facile à digérer — et pourtant les vers de Nicolas Becker me pèsent encore plus sur l'estomac.

Il m'a chanté, comme si j'étais encore la plus pure des vierges qui ne permet à personne de dérober la précieuse couronne de son honneur.

Lorsque je l'entends, cette stupide chanson, je m'arracherais volontiers ma barbe blanche, et l'envie me prend de me noyer dans mes propres ondes!

Que je ne suis pas une vierge immaculée, les Français le savent mieux que personne, eux qui si souvent mêlèrent à mes eaux leurs flots victorieux.

La sotte chanson et le sot personnage! il m'a couvert de honte; il m'a même, en quelque sorte, compromis politiquement.

Car, les Français n'ont maintenant qu'à revenir; je devrai rougir devant eux, moi qui si souvent ai demandé avec larmes leur retour.

Je les ai toujours tant aimés, ces chers petits Français! — Chantent-ils et sautent-ils encore comme autrefois? Portent-ils encore des culottes blanches?

Je les reverrais volontiers, mais je crains leur persiflage et leur blâme à cause de cette maudite chanson.

Ce malicieux gamin d'Alfred de Musset arrivera peut-être à leur tête comme tambour, et qui sait s'il ne me tambourinera pas aux oreilles toutes ses mauvaises plaisanteries. »

C'est ainsi que se plaignit le pauvre vieux fleuve. Il ne pouvait retrouver le calme. Je lui dis mainte parole consolante pour le ragaillardir.

— « Cesse de t'inquiéter, Rhin vénérable; la gaieté railleuse des Français n'est plus à craindre; ils ne sont plus les Français d'autrefois; aussi portaient-ils d'autres chausses.

Les pantalons qu'ils portent maintenant ne sont plus blancs, mais rouges; ils ont aussi d'autres boutons; ils ne chantent plus, ils ne sautent plus; ils penchent la tête d'un air pensif.

Ils philosophent et parlent maintenant de Kant, de Fichte et de Hégel. Ils fument, ils boivent de la bière; il en est même qui s'amusent à jouer aux quilles.

Ils deviennent philistins tout comme nous et peut-être même nous ont-ils dépassés. Ils ne sont plus Voltairiens, ils deviennent Hengstenbergiens.

Alfred de Musset, j'en conviens, est encore un méchant garnement; mais rassure-toi, nous saurons bien mettre un frein à sa langue diabolique.

Apaise-toi, Rhin mon père; oublie de méchans couplets. Tu entendras bientôt une chanson meilleure — Adieu, nous nous reverrons. »

Paganini était accompagné sans cesse d'un esprit familier; cet esprit prenait quelquefois la forme d'un chien; une autre fois il apparaissait sous les traits de feu George Harris.

Napoléon voyait un homme rouge chaque fois qu'approchait un événement important. Socrate avait son démon — et ce n'était pas un fantôme de son esprit.

Moi-même, la nuit, lorsque je suis assis à ma table de travail, j'ai vu souvent un hôte, couvert d'un masque, qui se tenait mystérieusement derrière moi.

Sous son manteau il cachait quelque chose qui brillait étrangement dès qu'y tombait un rayon de lumière, et qui me faisait l'effet d'être une hache, une hache de bourreau.

Il me semblait d'une taille courte et ramassée; ses yeux brillaient comme deux étoiles; jamais il ne lui arriva de m'interrompre pendant que j'écrivais. Il se tenait à distance, immobile et debout.

Depuis des années je n'avais plus revu l'étrange compagnon, lorsque je le retrouvai tout à coup ici à Cologne, sous un tranquille rayon de lune.

J'errais pensif à travers les rues; soudain je l'aperçus qui mar-

chait derrière moi; il avait l'air d'être mon ombre; quand je m'arrêtais, il s'arrêtait;

Il s'arrêtait, comme s'il attendait quelque chose; et si je hâtais le pas, il me suivait de nouveau. C'est ainsi que nous arrivâmes au milieu de la place du Dôme.

Cette escorte me devint insupportable; je me retournai et élevant la voix : Réponds-moi enfin, lui dis-je, pourquoi m'avoir ainsi suivi pas à pas jusque dans ce désert nocturne?

Je te rencontre toujours à l'heure où l'esprit du temps s'agite dans mon sein, à l'heure où les éclairs de la pensée traversent mon front.

Tu me regardes d'un œil si fixe, si perçant! — Réponds, que caches-tu sous ton manteau? que vois-je briller dans l'ombre? qui es-tu et que veux-tu?

Il me répondit d'un ton sec et même un peu maussade : « Je t'en supplie, ne m'exorcise pas, et ne va pas devenir emphatique!

Je ne suis pas un fantôme du passé. Je ne suis guère partisan de la rhétorique, et je ne suis pas non plus très philosophe.

Je suis de nature pratique, et toujours silencieux et calme. Écoute-moi bien : ce que ton esprit conçoit, c'est moi qui l'accomplis, c'est moi qui l'exécute.

Et les années ont beau se succéder, je n'ai point de repos que je n'aie changé en réalité ce que tu as pensé. Tu penses, et moi j'agis.

Tu es le juge, moi le bourreau; et avec l'obéissance d'un valet j'exécute le jugement que tu rends, fût-il même injuste.

A Rome, dans les anciens jours, on portait devant le licteur une hache. Toi aussi, tu as ton licteur; mais c'est derrière toi qu'il porte la hache.

Je suis ton licteur et je marche sans cesse derrière toi avec la blanche hache exécutrice. Je suis l'action dont tu es la pensée. »

Voici la forêt de Teutobourg que Tacite a décrite; voici le classique marais où Varus est resté embourbé.

C'est ici qu'il fut battu par le prince des Etrusques, par Her-

mann le noble guerrier. C'est dans ce bourbier que la nationalité allemande remporta la victoire.

Si Hermann n'avait pas gagné la bataille avec l'aide de ses blondes hordes, c'en était fait de la liberté allemande ! nous serions devenus Romains.

On verrait dominer partout dans notre patrie la langue et les coutumes romaines ; il y aurait des vestales même à Munich; les Souabes s'appelleraient Quirites !

Hengstenberg serait un aruspice et fouillerait dans les entrailles des taureaux. Néander serait un augure et consulterait le vol des oiseaux.

Freiligrath ferait des vers sans rimes, comme jadis Flaccus Horatius.

Les amis de la vérité se prendraient maintenant aux cheveux dans les arènes avec les lions, les hyènes et les chakals, au lieu d'être mordus par les chiens des petits journaux.

Nous aurions aujourd'hui un Néron, et non trois douzaines de pères du peuple. Nous nous ouvririons les veines pour faire enrager les valets du despotisme.

Schelling serait de tout point un Sénèque. Nous dirions à notre Cornélius : *Cacatum non est pictum.*

Dieu soit loué ! Hermann gagna la bataille ; les Romains furent mis en déroute; Varus périt avec ses légions, et nous sommes restés Allemands !

Nous sommes restés Allemands; nous parlons allemand comme nous l'avons toujours parlé ; l'âne s'appelle âne et non *asinus*, et les Souabes sont restés Souabes.

Freiligrath écrit des vers qui riment; il n'est pas devenu un Horace.

O Hermann ! c'est à toi que nous devons tant de bienfaits ! aussi va-t-on, comme bien tu le mérites, t'élever un monument à Dettmoldt ; moi-même, je me suis empressé d'y souscrire.

Dans la forêt ténébreuse la chaise trébucha. J'entendis un cra-

quement. Une roue venait de se briser. Nous sommes forcés d'arrêter. Cela n'est pas très divertissant.

Le postillon descend et court au prochain village; me voilà seul dans la forêt au milieu de la nuit. Des hurlemens retentissent alentour.

Ce sont les loups affamés qui poussent ces hurlemens effroyables. Pareils à des flambeaux allumés au milieu des ombres, leurs yeux dardent des flammes.

Sans doute que ces animaux ont eu vent de mon arrivée; c'est en mon honneur qu'ils ont illuminé la forêt et qu'ils chantent leurs chœurs.

C'est une sérénade, je m'en aperçois maintenant; ils veulent me fêter. Aussitôt, je pris l'attitude que commandait la circonstance, et je dis d'une voix émue, en m'accompagnant de gestes expressifs :

« Loups, mes amis, mes frères! je suis heureux de m'arrêter aujourd'hui au milieu de vous, où tant de nobles âmes m'accueillent avec des hurlemens sympathiques.

« Ce que j'éprouve en ce moment, je ne trouve pas de parole pour l'exprimer. Ah! cette heure flatteuse et fortunée restera à jamais gravée dans mon souvenir.

« Je vous remercie de la confiance dont vous m'honorez, et dont vous m'avez donné plus d'une preuve dans les jours difficiles.

« Loups, mes amis! vous n'avez jamais douté de moi; vous ne vous êtes pas laissé tromper par des fourbes qui vous disaient que j'étais passé aux chiens;

« Que j'étais renégat, et qu'on ne tarderait pas à me nommer conseiller aulique dans le parc des moutons. — Répondre à de pareilles calomnies était tout à fait au-dessous de ma dignité.

« La peau de mouton dont je me suis mainte fois couvert pour me réchauffer, ne m'inspira jamais, croyez-le bien, de m'extasier sur le bonheur des brebis.

« Je ne suis pas un mouton, je ne suis pas un chien, je ne suis pas même un conseiller aulique; je suis resté loup; mon cœur et mes dents sont d'un loup.

« Je suis un loup, et toujours je hurlerai avec les loups: oui,

comptez sur moi et aidez-vous vous-mêmes; alors Dieu aussi vous aidera! »

— Tel fut le discours que j'improvisai, sans la moindre préparation. Kolb l'a tronqué en l'imprimant dans la Gazette d'Augsbourg.

De Harbourg, la voiture me conduisit en une heure à Hambourg. Il faisait déjà nuit. Les étoiles me saluaient du haut des cieux; l'air était doux et frais.

Et lorsque j'arrivai près de madame ma mère, sa joie fut telle que je la pris pour de l'épouvante; elle s'écria : — « Mon cher enfant! » et frappa dans ses mains.

« Mon cher enfant! voilà bien treize ans que je ne t'ai vu! tu dois sans doute avoir grand'faim, — réponds, que veux-tu manger?

« J'ai du poisson, de l'oie et de belles oranges. » — En ce cas, donne-moi du poisson, de l'oie et de belles oranges.

Et tandis que je mangeais d'un grand appétit, ma mère était heureuse et gaie; elle me demandait à tort et à travers ceci, puis cela, entremêlant ses paroles de questions captieuses.

— « Mon cher enfant! et te soigne-t-on aussi bien convenablement en pays étranger? Ta femme s'entend-elle au ménage? te raccommode-t-elle tes bas et tes chemises? »

Le poisson est bon, chère petite mère, mais il est prudent de le manger en silence; une arête vous monterait vite au gosier; ce n'est pas le moment de m'interroger.

Et lorsque j'eus dévoré l'honnête poisson, on apporta l'oie sur la table. Ma mère se mit de nouveau à me demander à tort et à travers ceci, puis cela, entremêlant ses paroles de questions captieuses.

— « Mon cher enfant! dans quel pays fait-il meilleur à vivre? Ici, ou en France? et à quel peuple donnes-tu la préférence? »

L'oie allemande, chère petite mère, est bonne; toutefois les Français savent mieux que nous appâter les oies; ils ont aussi de meilleures sauces.

Et lorsque l'oie dut disparaître à son tour, les oranges firent leur entrée; elles étaient délicieuses, au delà de toute prévision.

Cependant ma mère commença de nouveau, du ton le plus joyeux, à me faire mille et mille questions, entr'autres sur des matières scabreuses.

— « Mon cher enfant! Quelle est aujourd'hui ton opinion? es-tu toujours aussi enragé de politique? A quel parti appartiennent tes convictions? »

Les oranges, chère petite mère, sont bonnes, et c'est avec un vrai plaisir que j'en savoure le doux jus, mais je laisse là l'écorce.

❀

« D'où te vint la pensée de faire un voyage dans le Nord en cette saison? Nous voilà presque en hiver! »

— Il est des pensées qui sommeillent au plus profond du cœur de l'homme, et qui souvent ne se réveillent pas à propos.

Extérieurement j'étais assez heureux, mais au fond de moi j'éprouvais un malaise indicible, et ce malaise augmentait chaque jour, — j'avais le mal du pays.

Cet air de la France, ordinairement si léger, il commençait à me peser; j'avais besoin de venir reprendre haleine ici en Allemagne; sinon, j'étouffais.

J'aspirais après l'odeur de la tourbe, après la fumée de tabac; mon pied tremblait d'impatience de fouler le sol allemand.

La nuit, je soupirais; je ne pouvais plus résister au désir de revoir la vieille femme qui demeure près du Dammthor; la maison de Charlotte n'est pas loin de là.

Et ce noble vieillard qui ne m'épargna jamais les réprimandes et me protégea toujours si généreusement, lui aussi, mes soupirs l'avaient redemandé souvent.

Je voulais entendre de nouveau ces mots: « Jeune fou! » sortir de sa bouche, ces mots qui m'ont résonné toujours dans le cœur comme une douce musique.

Il me tardait de revoir la bleuâtre vapeur qui s'échappe des cheminées allemandes; il me tardait d'entendre les rossignols de la Basse-Saxe, de traverser encore nos bois de sapins, si tranquilles!

J'avais besoin de revoir même ces stations douloureuses où j'ai traîné la croix de ma jeunesse et mes couronnes d'épines.

Je voulais pleurer une fois encore où jadis j'avais versé mes larmes les plus amères. — Je crois qu'on nomme amour de la patrie ce désir insensé.

Je n'en parle pas volontiers; ce n'est au fond qu'une maladie. Mon cœur pudique cache toujours sa blessure à la foule.

❀

Une nouvelle génération s'élève, toute sans fard et sans souillure, une génération aux libres pensées, aux libres plaisirs. — C'est à elle que je dirai tout.

Déjà mûrit la jeunesse qui comprend l'orgueil et les bienfaits du poète, qui s'échauffe à son cœur, au soleil de son âme.

Mon cœur est aimant comme la lumière, il est pur et chaste comme le feu. Les grâces les plus nobles ont accordé ma lyre.

C'est cette même lyre que jadis mon père fit résonner; feu mon père Aristophane, le favori des Muses.

C'est la lyre sur laquelle il chanta jadis Paisteteros, qui aima Basileia et s'éleva avec elle dans les airs.

Dans le dernier chapitre, j'ai tâché d'imiter un peu la fin des *Oiseaux*, le meilleur sans contredit des drames de mon père.

Les *Grenouilles* aussi sont délicieuses. On en sert aujourd'hui la traduction allemande sur le théâtre de Berlin pour le divertissement du roi.

Le roi aime la pièce. Cela prouve son bon goût antique.

Le roi aime la pièce. Toutefois, si l'auteur était encore en vie, je ne lui conseillerais pas de risquer sa personne en Prusse.

L'Aristophane en chair et en os s'en trouverait mal, le pauvre poète! nous le verrions bientôt escorté de chœurs de gendarmes!

O roi! je n'ai point de haine contre toi, et je veux te donner un conseil: Vénère les poètes morts, mais aie quelques ménagemens pour ceux qui vivent.

N'offense pas les poètes vivans; ils ont des flammes et des armes plus redoutables que la foudre de Jupiter, — qui n'est lui-même qu'une création des poètes!

Offense les dieux, les anciens et les nouveaux, toute la clique de l'Olympe; offense même le tout-puissant Jehovah — mais garde-toi d'offenser les poètes!

Ne connais-tu pas l'enfer de Dante, les terribles tercets? Celui que le poète y a une fois enfermé, celui-là, nul Dieu ne peut plus le sauver.

Nul Dieu, nul rédempteur ne l'arrachera à ces flammes sifflantes. — Prends garde, ô roi! que nous ne te condamnions à un pareil enfer!

Telle est la verve ironique avec laquelle Henri Heine rentrait l'année dernière dans l'arène littéraire, après un repos que nous étions des premiers à trouver trop long. On voit par le discours que tient le poète à ses amis les loups de la forêt de Teutobourg, que ce silence avait été singulièrement interprété par quelques esprits trop prompts à crier à la trahison. Ce voyage poétique d'Henri Heine est à notre avis, après ses *Reisebilder*, celui de ses ouvrages qui réfléchit le mieux la nature du poète, son talent souple, vif et spontané, sa fougue indomptable, sa verve mordante et sarcastique, son ironie sans pitié et sans frein. Je conviens que plus de mesure, plus de sobriété dans l'emploi de sa force ne messiérait pas à la Muse d'Henri Heine; sans doute les esprits délicats peuvent être souvent choqués de ses licences, qui ne sont pas toujours poétiques, mais le poète n'est-il point là tout entier, le poète supérieur, le poète indépendant, trop indépendant peut-être, des préjugés et des routines, le libre héritier des Hutten, des Voltaire, des Aristophane et des Molière? Le sourire railleur de Voltaire n'aurait-il pas applaudi ces satiriques débauches de l'esprit? Sans vouloir justifier ce que certaines personnalités du *Conte d'Hiver* ont de trop blessant, de trop effronté, et parfois d'injuste, ne doit-on pas admirer la vigueur de l'attaque, le sel des saillies, la pointe rarement émoussée de l'épigramme, et ce vol léger de la Muse qui toujours vous entraîne, qui souvent même emporte le poète au delà du

domaine de l'ironie, dans les régions plus élevées, plus franchement lyriques, de l'inspiration véritable, de l'enthousiasme sincère. L'âme du poète éclate à chaque instant et perce sous le scepticisme systématique de son esprit. C'est bien la Muse (*Musa ales*) qui se condamne en vain à marcher sur la terre : sans qu'elle s'en doute, et par un noble instinct, elle ouvre tout à coup ses ailes et remonte vers les cieux.

Cette idée d'un voyage en Allemagne, après une absence de douze années, était un sujet excellent pour le talent satirique d'Henri Heine. Il ne pouvait manquer d'y trouver en foule les motifs dont il sait le mieux tirer parti. Quel charmant prétexte ! Quelle heureuse occasion de dire une bonne fois son fait à l'Allemagne ! Quelle ample matière à mille comparaisons moqueuses aux dépens de ses anciens compatriotes, et de la France, sa nouvelle patrie ! On le sait, Henri Heine est un de ces tirailleurs adroits et rusés, embusqués sur la limite de deux royaumes, et qui jettent leur poudre et leurs balles aussi bien à droite qu'à gauche avec une égale impartialité. Il est bien entendu qu'il ne peut avoir l'intention de viser qu'aux ridicules des deux pays.

Un des griefs capitaux que les Allemands reprochent à Henri Heine, c'est sa frivolité. Les vertus qui jamais ne se dérident ne sauraient lui pardonner la gaieté irrévérencieuse avec laquelle il a parlé de sentimens et de choses dignes de respect. Distinguons cependant un peu, et gardons-nous bien de ne voir dans les mots que la lettre. Que serait devenu Molière si l'on n'avait écouté que les mécontentemens soulevés par l'apparition de *Tartufe* ? Un poète satirique serait-il possible, s'il lui était interdit de se moquer de toutes les exagérations hypocrites et égoïstes, du faux zèle et de la fausse vertu ? Il ne faut demander

compte à un écrivain que de ses intentions, de l'esprit général qui anime son œuvre, et du but qu'il s'est proposé d'atteindre. Les libres allures de Henri Heine devaient lui susciter de nombreux ennemis. C'est une raison pour nous de nous défier des médisances et des calomnies de la rancune. On s'est armé contre lui de quelques paroles échappées dans la chaleur et l'enivrement de la lutte, et on a construit tout un système d'anarchie et d'impiété dont on l'a déclaré l'éditeur responsable. Le poète des *Reisebilder* a maintes fois protesté contre ces insinuations perfides, et ses propres œuvres témoignent contre ses accusateurs. Quoi qu'on ait voulu prouver, à grands frais de dissertations pénibles, Henri Heine est avant tout un poète, un poète gracieux, trop spirituel et trop léger pour accabler résolument sa Muse sous le lourd bagage du philosophisme politique. Sur ce point, je n'hésiterai pas à combattre certaines prétentions, pourtant légitimes, de Henri Heine lui-même. Je lui dirai : votre nom s'est trouvé très souvent mêlé aux débats de la politique ; vous avez exercé une influence politique réelle ; vous avez été un drapeau ; mais ce n'est pas à proprement parler l'inspiration politique qui a le plus servi les intérêts de votre Muse ; la fée de la fantaisie s'est la première assise auprès de votre berceau. Peut-être eussiez-vous été un poète purement naïf et rêveur, si cette place ne s'était trouvée prise quand vous êtes arrivé. Malgré vous-même, malgré vos conclusions contre l'école d'Uhland et de Tieck, je trouve à chaque instant, dans votre œuvre lyrique, des lieder et des ballades qu'auraient signés avec orgueil les Tieck et les Uhland. Et quand vous vous abandonnez à cette inspiration, on sent que c'est avec joie. Cette vocation première, modifiée plus tard par l'expérience des choses pratiques, a constitué votre originalité, la grâce

de votre sensibilité railleuse, de vos larmes éclairées par un sourire, de votre *humour* qui tient à la fois de la candeur des légendes populaires, de la sentimentalité fantasque de Sterne et de l'esprit raisonneur et moqueur de Voltaire.

Je trouve dans le dernier recueil de Henri Heine, une petite pièce de vers qui me semble donner raison à ce que j'avance sur la vocation d'abord exclusivement naïve et gracieuse de sa Muse :

« Pour peu que tu aies de bons yeux et que tu regardes à travers mes chansons, tu remarqueras une jeune beauté qui les parcourt en tous sens.

« Pour peu que ton ouïe soit fine, tu n'auras pas de peine à distinguer sa voix; ses soupirs, son rire joyeux; et ses chants séduiront bientôt ton pauvre cœur.

Son regard et sa voix ne tarderont pas à te troubler, comme ils m'ont troublé moi-même. Plein de rêves amoureux et printaniers, tu t'égareras alors au milieu des bois. »

Qu'il serait facile de suivre à travers l'œuvre lyrique de Henri Heine, le fil de ces inspirations charmantes, où, Dieu merci! la politique ne montre pas le plus petit bout d'oreille, mais où perce parfois cette fine pointe d'ironie au moyen de laquelle le poète évite l'écueil de passer pour candide. J'ouvre au hasard son *Buch der Lieder* (livre des chants).

Matière à chansons.

Sur les beaux yeux de ma maîtresse, j'ai composé les plus beaux *canzones;* sur la petite bouche de ma maîtresse, j'ai composé les meilleurs tercets; sur les joues savoureuses de ma maîtresse j'ai composé les plus magnifiques stances. Et si ma maîtresse avait un cœur, je voudrais composer sur lui un très beau sonnet.

Indifférence.

Ils m'ont tourmenté; ils m'ont chagriné de mille manières différentes, les uns par leur amour, les autres par leur haine.

Ils ont rendu mon pain amer; ils ont versé du poison dans ma coupe, les uns par leur amour, les autres par leur haine.

Mais celle qui m'a le plus tourmenté, le plus chagriné, désespéré, celle-là ne m'a jamais haï, celle-là ne m'a jamais aimé.

Le philistin et le poète.

Des philistins dans leurs habits du dimanche se promènent à travers bois et vallons. Ils poussent des cris de joie, ils frétillent comme des poissons; ils saluent la belle nature.

Ils admirent avec des yeux ébahis comme tout cela brille d'une façon romantique. Ils dressent de longues oreilles pour entendre la chanson... des moineaux.

Quant à moi, je voile d'un drap noir la fenêtre de ma chambre; mes fantômes viennent alors me visiter en plein jour.

Je vois apparaître mon premier amour échappé pour quelques momens de sa prison funèbre; il s'assied à mes côtés, et pleure; et je sens mon cœur s'attendrir.

Désirs contraires.

Un pin se dresse solitaire sur une montagne aride dans les froides régions du Nord. Il sommeille; la neige et la glace le couvrent d'un blanc manteau.

Dans son rêve, il voit un palmier; et ce palmier, seul aux confins de l'Orient, se lamente tout bas, incliné vers les parois brûlantes du roc où la nature l'a placé.

*

N'ai-je pas déjà rêvé ce même rêve de bonheur ? N'étaient-ce pas les mêmes arbres, les mêmes fleurs, les mêmes baisers, et les mêmes regards d'amour?

La lune ne brillait-elle pas ainsi, à travers les feuilles du même bosquet, sur les ondes de ce ruisseau ? N'étaient-ce pas ces dieux de marbre qui faisaient silencieusement sentinelle à l'entrée de ce bocage?

Ah ! je sais comme ils changent ces rêves, ces rêves trop doux ! Je sais de quels murs de glace s'entourent arbres et cœurs !

Je sais comme nous-mêmes alors nous nous refroidissons, comme nous sommes prompts à nous fuir et à nous oublier, nous dont maintenant les sentimens sont si tendres, et qui nous pressons si tendrement cœur contre cœur !

*

Qui donc, dites-moi, inventa jadis les montres, la division du temps, les minutes et les heures? c'était sans doute un homme morne et qui gelait. Il était assis pendant une nuit d'hiver, et il réfléchissait tristement, et il comptait les sourds rongemens des souris, ainsi que les battemens monotones de son pouls.

Qui donc, dites-moi, inventa le baiser ? c'était une bouche brûlante et bienheureuse; elle n'avait d'autre souci que de donner de doux baisers. C'était dans le beau mois de mai ; les fleurs jaillirent par milliers sur le sein de la terre; le soleil fit briller son plus divin sourire, et tous les oiseaux se mirent à chanter. »

Deux chants de Henri Heine méritent surtout d'être cités, à cause du sentiment profond qui les anime, sentiment que le poète pourrait, à mon avis, développer plus souvent dans ses vers, sans préjudice de ses fantaisies ironiques. La première des deux poésies en question fait partie du récent volume de Henri Heine, où elle est placée comme un

prélude du voyage en Allemagne. Le poète raconte comment le besoin de revoir la terre natale s'est emparé de son âme:

Pensées nocturnes.

Si je pense à l'Allemagne pendant la nuit, c'en est fait de mon sommeil; je ne puis plus fermer les yeux, et mes larmes brûlantes coulent.

Les années viennent et s'en vont! Depuis que je n'ai plus vu ma mère, douze années déjà se sont écoulées. Je sens croître mon désir et mon impatience.

Mon désir et mon impatience augmentent. La vieille femme m'a ensorcelé. Je pense toujours à la vieille, à la vieille femme — que Dieu protége!

La vieille femme m'aime tant! et dans les lettres qu'elle m'écrit il m'est si facile de voir comme sa main tremble, combien profondément son cœur maternel est ému!

Ma mère ne me sort pas de l'esprit. Douze longues années se sont écoulées, douze longues années depuis la dernière fois que je la pressai sur mon cœur.

L'Allemagne vivra toujours; c'est un pays plein de séve; je suis sûr de le retrouver toujours avec ses chênes, avec ses tilleuls.

Je n'aurais pas une telle soif de revoir l'Allemagne, si ma mère ne s'y trouvait: La patrie ne périra jamais, mais la vieille femme peut mourir.

Depuis que j'ai quitté le pays, la mort en a tant pris là-bas de ceux que j'aimais! — Lorsque je les compte, je sens comme saigner mon âme.

Et je ne puis m'empêcher de les compter! — Ma douleur croît avec leur nombre! il me semble que leurs cadavres dansent sur ma poitrine — Dieu soit loué! ils s'éloignent!

Dieu soit loué! voici qu'à travers les carreaux de ma fenêtre un gai rayon du soleil de France! « Voici venir ma femme, belle comme le jour; et son doux sourire chasse au loin les soucis allemands! »

La seconde pièce concerne directement la France. C'est une façon de ballade où, le dévouement fanatique que Napoléon exercait sur nos vieux soldats, est admirablement dépeint.

Les deux grenadiers.

Deux grenadiers dirigeaient leurs pas vers la France, deux grenadiers qui avaient été faits prisonniers pendant la campagne de Russie. Et quand ils touchèrent aux quartiers allemands, ils penchèrent tristement la tête.

C'est là qu'ils apprirent la triste nouvelle : — Comment l'empire français était détruit, comment la grande armée avait été défaite et mise en déroute — et comment l'Empereur, l'Empereur se trouvait prisonnier.

A ce douloureux récit, les deux grenadiers versèrent bien des larmes. L'un d'eux soupira : « Quel mal affreux je ressens! comme mes anciennes blessures me cuisent! »

L'autre reprit : « La chanson est finie; moi aussi je voudrais mourir avec toi; mais j'ai une femme et des enfans qui m'attendent, et qui sans moi périraient de faim. »

— Que me font femme et enfans! j'ai bien un autre souci! qu'ils aillent mendier, s'ils ont faim? — Mon empereur, mon empereur prisonnier!

Ami, promets-moi d'exaucer ma prière : si, comme je l'espère, la mort ne doit pas tarder à me délivrer, transporte mon cadavre jusqu'en France; enterre-moi dans la terre de France.

Pose sur mon cœur ma croix d'honneur suspendue à son ruban rouge; place-moi mon fusil dans la main, et mon sabre au côté.

C'est ainsi que je veux être couché dans la tombe, c'est ainsi

que je veux attendre, comme une sentinelle, jusqu'au moment où j'entendrai résonner le fracas des canons, et les piétinemens des chevaux hennissans.

Alors sans doute — mon cœur en frissonne déjà — alors mon empereur passera à cheval au-dessus de ma tombe; des milliers d'épées se heurteront en croisant leurs éclairs; alors je me dresserai tout armé hors de mon cercueil, pour défendre mon empereur, mon empereur!

Ces strophes, antérieures de plusieurs années à la *revue nocturne* de Zedlitz, n'auraient-elles pas eu le mérite d'inspirer ce poète? Elles méritaient bien cet honneur. Nous tenons de source certaine que Henri Heine avait au plus seize ans lorsqu'il composa ce chant remarquable. Les Français occupaient alors les rives du Rhin. La gloire de l'Empereur avait éclairé et fécondé d'un rayon le front du jeune poète. C'est à cette époque et à ces souvenirs qu'il faut rattacher la sympathie de Henri Heine pour la France, sympathie que quelques *Teutons quand même* lui ont maintes fois reprochée.

Il n'est pas sans intérêt de savoir comment Henri Heine, longtemps désigné comme le chef de la *jeune Allemagne*, a envisagé l'avénement de la récente dynastie des poètes politiques, faisant assez bon marché des labeurs et des victoires de leurs devanciers, et s'annonçant comme les *messies* d'une poétique nouvelle. Je trouve dans le dernier recueil de Henri Heine une pièce dont l'épigramme finale ne manque pas d'une certaine justesse:

La tendance.

« Poètes Allemands! chantez et célébrez la liberté allemande; que vos chants s'emparent de nos âmes, qu'ils nous poussent à l'action, sur l'air de la Marseillaise.

Ne roucoulez plus, comme des Werthers mélancoliques qui ne brûlent que pour Charlotte. Chantez à votre peuple ce qu'annonce le bruit de la cloche, ce que marque l'heure; ne parlez que de poignards, ne parlez que d'épées.

Ne soyez plus désormais les douces, les suaves flûtes; ne soyez plus des âmes idylliques.— Devenez les trompettes de la patrie, devenez canons, devenez mortiers; trompettez, sonnez, — tempêtez, tuez!

Trompettez, sonnez, tempêtez sans cesse jusqu'à ce que le dernier oppresseur ait fui — ne chantez que dans ce but, mais ayez bien soin que votre poésie soit aussi vulgaire que possible! »

Que dire de plus sur cet esprit charmant qu'il vaut mieux cent fois lire que commenter? C'est à peine si je puis indiquer exactement sa date de naissance. Les biographies du poète se contredisent l'une l'autre; celle-ci m'apprend que l'auteur des *Reisebilder* est né à Dusseldorf en 1797; celle-là fixe le jour et l'heure en 1798. Je préfère m'en rapporter au poète lui-même. « Je suis né, me disait fort gaiement Henri Heine, le premier janvier 1800, c'est pourquoi je suis le premier homme de mon siècle! » — Un autre mot du spirituel écrivain me frappa également par la naïveté railleuse de la saillie. Je n'avais jamais vu Henri Heine, mais j'avais ouï dire souvent que cet esprit si fin s'était affublé dans ces derniers temps d'un corps très gros. Je témoignai donc ma surprise au poète de ne pas retrouver en lui l'idéal d'obésité que je m'étais créé. — « Que voulez-vous, mon cher monsieur! c'est encore là une des nombreuses calomnies dont je suis victime! »

Terminons cette esquisse en rappelant que Henri Heine, qui n'est pas plus responsable des erreurs et du zèle indiscret de quelques amis maladroits, que des accusations mensongères de ses ennemis, a vécu longtemps dans l'in-

timité de Gans, du philologue Wolf, de Chamisso, du philosophe Hégel dont il fut le disciple chéri, et de madame Fahrenheit de Ense. De telles relations, qui honorent également les personnes qui les ont cultivées, et qui toujours s'en sont montrées heureuses et fières, suffisent pour dédommager un poète des misérables insinuations de la vengeance et de la haine.

FIN.

TABLE.

DÉDICACE V
Invocation à l'Allemagne VII
Introduction XIII

Louis Uhland 1
Wilhelm Müller 34
Justin Kerner 54
Adelbert de Chamisso 64
Karl Simrock 73
Le comte de Platen 90
Frédéric Rückert 143
L'École autrichienne 165
Anastasius Grün 167
Lenau 175
Zedlitz 189
Charles Beck 197
Une Trinité patriotique 202
Théodor Kœrner 203
Arndt 209
Schenkendorf 213
Ferdinand Freiligrath 219
Hoffmann de Fallersleben 236
Herwegh 238

Prutz..... 274
Geibel..... 279
De Wessenberg..... 284
Kopisch..... 286
De Gaudy..... 288
Pyrker..... 290
E. Ebert..... 291
Élisabeth Kuhlmann..... 292
G. Waiblinger..... 293
F. Gruppe..... 294
Wackernagel..... 295
W. Alexis..... 297
W. Menzel..... *ibid.*
G. Pfizer..... *ibid.*
G. Schwab..... 299
K. Mayer..... 301
Le roi Louis de Bavière..... 302
F. Dingelstedt..... 303
Henri Heine..... 304

FIN DE LA TABLE.

IL 11 1939